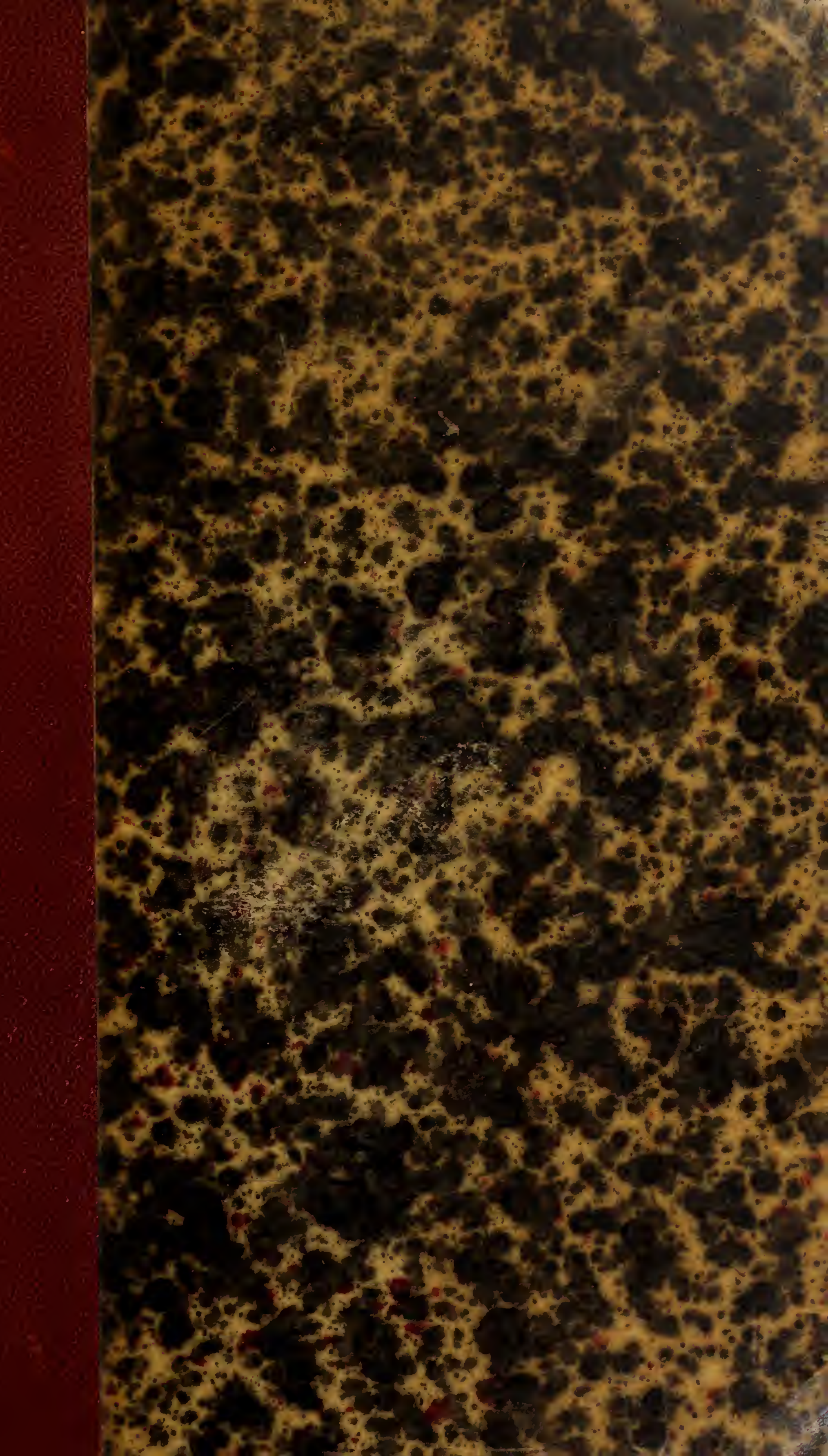
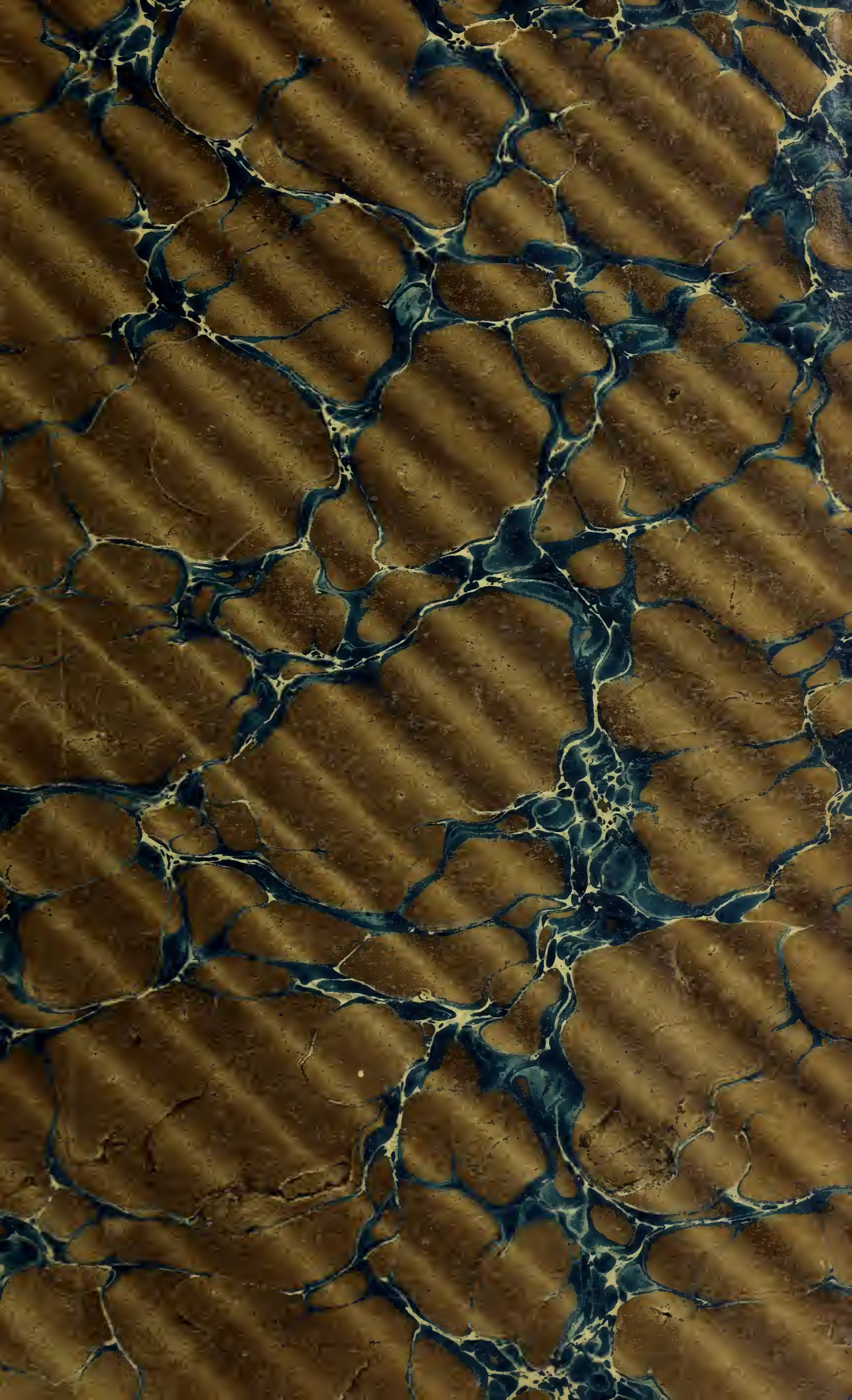




UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY
Class
054
Book
GR
Volume
38
Ja 09-20M



La Grande

Revue

La Grande

Revue

38e Volume.

(1er Volume de la nouvelle Série)

ADMINISTRATION : 9, RUE BLEUE, PARIS (9e Arr.)

TÉLÉPHONE : 230-10

—

1906



Voici une revue renouvelée, —mais, ce qui est plus rare, renouvelée grâce à l'appoint d'une idée vraiment nouvelle.

Le défaut de la plupart des revues françaises — une ou deux mises à part — c'est qu'aucune n'est différente de ses voisines. Ni par le choix des sujets, ni par la qualité de la collaboration, celle-ci ne prime celle-là. Pour se distinguer, quelques-unes publient des images. Et par là elles se séparent en effet des revues qui n'en publient point. Mais on a cette sensation que toutes les revues à images se ressemblent. Et ce n'est pas grand'chose de gagné.

La présente Revue essaye une combinaison encore inusitée. Elle tâchera d'être l'image de la France même, avec son corps qui est la province et sa tête qui est Paris. Purement provinciale, une revue est un corps sans tête, ou pour mieux comparer, — comme elle ne représente qu'une province, — elle ressemble à un membre isolé du corps.

Ce qui intéresse un lecteur Français, c'est, outre l'activité intellectuelle de Paris, l'activité de *toutes* les provinces. Car il y a une vie provinciale. La façon dont rêvent les jeunes gens du Berry n'est pas toute pareille à celle des jeunes gens de Gascogne. Paysages, mœurs des aïeux, climats : tout cela influe sur l'expression poétique d'une région... N'est-ce pas un projet ingénieux, et pratique, que de re-

cueillir, partout où elle s'exprime, cette vie locale de la province, et de la montrer à tous les lecteurs de France, en même temps que la vie de Paris?

Je souhaite à un tel effort le meilleur succès. Je crois ce succès possible. Tout le monde devra s'en réjouir. Mistral a dit : « J'aime mon village plus que ton village : j'aime la France plus que tout... » Ce serait une belle devise pour cette revue, organe des petites patries qu'on chérit, et de la grande, qu'on vénère.

MARCEL PRÉVOST.

En patronnant notre revue transformée, Marcel Prévost nous donne une marque de sympathie dont nous lui sommes très reconnaissants. Ce serait faire injure à nos lecteurs que de rappeler, ici, les œuvres du merveilleux écrivain. Mais puisqu'il veut bien nous encourager dans la voie des réformes, nous inaugurons, avec lui, un usage nouveau : chaque article sera désormais suivi d'une courte note bibliographique sur l'auteur.

La Démocratie moderne

Qu'on se reporte à une quarantaine d'années en arrière et on verra les peuples soulevés par des phrases sonores, avalant toutes espèces de niaiseries oratoires, domptés par des dictateurs, effrayés par des fonctionnaires, gouvernés par la police. L'homme actuel s'y croirait dans un autre monde, un monde inconnu, et qui semble bien loin de nos jours.

En 1870 on a vu deux grandes nations plongées dans une guerre par un simple tour de « jonglage » diplomatique, une guerre dans laquelle l'une et l'autre puissance risquait son tout ; une guerre de pure spéculation dans laquelle les deux peuples s'acharnaient l'un contre l'autre avec une haine aussi violente qu'aveugle. Comparez cette époque avec celle d'aujourd'hui ; le plus enraciné pessimiste sera forcé d'avouer que nous avons vraiment fait quelque progrès! Je me suis mis récemment à feuilleter la collection du « Times » d'il y a 40 à 30 ans. Il est bien certain que les peuples d'alors n'étaient pas aussi expérimentés que ceux d'aujourd'hui. Est-ce la presse qui les a éclairés ? Est-ce la discussion libre dans les assemblées publiques, est-ce l'influence du Nouveau Monde transatlantique, le progrès du bien être physique, les écoles, une législation qui respecte davantage le droit des humbles, un plus grand raffinement chrétien avec ou sans religion, ou enfin, peut-être est-ce toutes ces choses réunies ? Laissons de côté les causes et constatons les faits.

En France comme en Angleterre la conscience publique est

devenue le facteur dominant dans la direction des affaires nationales. Il s'agit d'accorder les institutions politiques à ce nouvel état de choses. Un homme politique Américain me fit remarquer récemment que les critiques qui s'adressent en Europe aux abus politiques des Etats-Unis ne tenaient pas compte des étapes par lesquelles le progrès démocratique doit forcément passer ; ainsi le système du « boss » représentait, disait-il, une étape dans le développement de ce *self-government* qui dérive du tempérament anglo-saxon ; en Amérique on ne cherche pas à mettre des hommes de grand talent au pouvoir, à faire ou de grands Ministres, ou de grands Présidents. Ce qu'on cherche, c'est à intéresser la population entière à la direction des affaires nationales ; à avoir des fonctionnaires qui appartiennent à la population générale, qui pendant une présidence soient au pouvoir, pendant une autre redeviennent des particuliers. On blâme souvent les changements rapides des Ministères en France et on regrette que le système de deux partis politiques ne montre aucun signe de sortir du développement parlementaire français. Il me semble que c'est un regret peu justifié, car les changements rapides en France par lesquels de nouveaux hommes passent quelques mois dans les ministères et reviennent, après, à leur siège ordinaire dans le parlement, donnent une expérience des plus précieuses aux hommes politiques et, d'un autre côté, ouvrent les fenêtres des ministères plus souvent et plus largement qu'ailleurs à l'air frais et énergique du dehors, ne laissant jamais le temps aux ministres de devenir de simples fonctionnaires. Une autre circonstance dans le même ordre d'idées, c'est la présence de tant de journalistes dans le parlement et dans les Ministères. Il est ainsi donné aux journalistes une capacité pratique qui n'existe nulle part dans le monde au même degré qu'en France. Enfin en France comme en Amérique, c'est la même chose, c'est-à-dire que nous sommes au milieu d'une étape, dans le développement de la démocratie moderne. En Angleterre on vient de voir une élection qui a donné une très grande majorité au parti libéral. Depuis 50 ans on n'a vu une aussi grande majorité sans la présence d'un seul grand nom politique qui soit à

comparer avec ceux d'un Gladstone, ou d'un Disraeli, ni même d'un Clarendon ou d'un Granville. Lord Rosebery, le seul homme brillant peut-être dans la politique anglaise actuelle, a été écarté, et on a un ministère libéral qui n'est peut être que légèrement supérieur en prestige intellectuel à celui qu'il remplace. On y voit encore le même phénomène : la démocratie prenant possession de sa propre destinée, sans s'occuper beaucoup des hommes, mais en tenant compte surtout des idées. C'est surtout dans les relations internationales de peuple à peuple que nous voyons ce développement se prononcer le plus énergiquement en ce moment.

L'entente anglo-française est le résultat d'un mouvement populaire. Elle s'est créée sans le concours de la diplomatie, qui n'a fait que suivre les indications que l'opinion publique lui a données. La France, officiellement attachée à une alliance avec un certain pays, a vu surgir une amitié avec la Puissance qui était censée, à tort ou à raison, être l'antagoniste par excellence de son alliée. En Italie, même phénomène; on a vu la population italienne devenir l'amie de la Puissance qui était censée, à tort ou à raison, être par excellence l'ennemie possible de son alliée. Regardant d'un autre côté, on voit l'Angleterre sacrifier ses intérêts matériels dans un pays où elle avait la place prépondérante commerciale, pour pouvoir consolider ses bonnes relations avec la France. On voit en Allemagne que des manifestations populaires s'organisent dans toutes les grandes villes, en faveur de bonnes relations avec l'Angleterre, sans tenir compte des visées apparentes du gouvernement, et j'ai pu, aux acclamations unanimes, oser proposer l'*entente triangulaire* au milieu de grandes réunions à Cologne, Stuttgard et Dresde, bien que l'Allemagne se trouvât dans la situation la plus critique vis-à-vis de la France. On voit enfin une population, qui semblait une des plus inconscientes de l'Europe, soudainement s'éveiller de sa torpeur séculaire, secouer une autocratie qui n'était plus de nos jours, renverser les piliers du vieil Etat et, comme un géant levant son bras inexpérimenté, frapper à droite et à gauche, déblayant une nouvelle route politique pour l'avenir.

Il faut l'admettre, nous sommes bien entrés dans une nouvelle phase de la civilisation européenne, où les classes dirigeantes n'existeront plus, où les têtes couronnées ne seront que les serviteurs principaux de leurs pays, où les richesses se heurteront contre le droit des humbles, où les différends entre nations seront véritablement des différends entre nations et non pas des différends entre gouvernements, entre fonctionnaires, entre souverains. L'antimilitarisme fait partie des symptômes d'aujourd'hui. C'est l'opinion extrême dans le mouvement. Il a fallu l'interdire, mais il est néanmoins une manifestation de l'esprit courant contre un système politique qui disparaît. Un grand nivellement en haut caractérise le nouveau siècle et nous n'avons pas besoin de le craindre. Quand la politique n'attirera plus ni les génies ni les aventuriers, la science et la littérature en bénéficieront, comme la littérature en bénéficie par l'abstention de lord Rosebery de la politique de parti, comme la science en Allemagne s'agrandit par la presque exclusion des savants de la politique. Les affaires nationales deviennent de plus en plus, et tout simplement, une grande entreprise commerciale et industrielle, qui demande le concours de ceux qui ont de l'expérience acquise dans les grandes entreprises d'ordre privé. Un parlement devient de plus en plus une association des intérêts, et les ministres de plus en plus des administrateurs choisis à cause de leurs connaissances de ces intérêts.

Le sens pratique demande que les affaires nationales soient dirigées, comme je l'ai dit, selon les mêmes calculs qui interviennent dans une entreprise commerciale; que les dépenses soient restreintes dans la proportion la plus réduite compatible avec une bonne administration; que la capacité soit le seul titre d'emploi et d'avancement; que les affaires entre nations soient dirigées selon des règles aussi certaines que celles de leur vie intérieure; que le régime de traités qui a commencé à réglementer tant de relations entre les individus de tous pays soit développé; que les occasions de conflit soient écartées par des arrangements tels que nous en avons vu entre la France et l'Angleterre.

Que les pessimistes se taisent. Personne ne prétend que le millénium est proche, parce qu'il y aura une répartition plus grande de tout ce qui peut assurer le bien-être aux populations. Si nous n'avons plus de grands capitaines pour servir aux embellissements publics, ni des faits de gloire pour remplir d'admiration les cœurs enfantins, ni des bras et des jambes cassés pour rappeler l'héroïsme sur les champs de bataille, il ne manquera pas, pour longtemps encore, d'occasions aux héros, dans les explosions de mines et dans les catastrophes épouvantables de la nature, sans qu'il y ait besoin d'en créer d'artificielles pour amener la douleur, le désastre, et le deuil dans les foyers des peuples.

THOMAS BARCLAY.

S'il est un orateur-écrivain qui, dans la vie internationale, ait acquis la renommée la plus rapide et la plus méritée, c'est bien sir Thomas Barclay, le premier promoteur de l'entente cordiale entre la France et l'Angleterre. Sa propagande incessante dans les deux mondes, sa parole persuasive, ses idées originales et hardies (celle de l' « alliance triangulaire » notamment) font de lui l'homme du jour.

L'ÉVOLUTION DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE

La Décadence des Livres

Je ne crois pas qu'à aucune autre époque de notre histoire littéraire on ait eu à enregistrer le témoignage de modifications aussi rapides et aussi considérables dans le goût intellectuel et les mœurs des gens de lettres et du public lettré français, que celles que l'on a pu successivement constater depuis seize à dix-huit années. On ne saurait dire que la production des écrits de fiction, de philosophie, de psychologie, de science ou de littérature pure ait vraiment baissé. Jamais on ne publia davantage et aussi hâtivement. — La quantité des œuvres mises en circulation est non moins considérable que naguère, la qualité des ouvrages n'est point davantage sensiblement inférieure à différents points de vue ; seuls le goût, la curiosité du public et son appétit de lecture se sont profondément émoussés. La religion littéraire disparaît peu à peu chaque jour de façon plus démonstrative. La République des Lettres n'a plus de grands chefs comme naguère, et, par suite, les groupements de jeunes néophytes autour des Maîtres reconnus, ces milieux d'où sortaient des écoles de style et des modes de conception ne se font point voir ostensiblement à l'heure présente. Les chapelles où les disciples fervents, qui entraient dans la

dévotion des lettres, allaient en pélerinage pour s'inféoder à un grand pontife reconnu et qui étaient encore nombreuses vers 1885, ont aujourd'hui toutes disparu. Je voudrais qu'on pût m'en citer quelques-unes qui subsistent. Je les ignore. Les cénacles qui se formaient dans le milieu des collaborations des jeunes revues poétiques ou artistiques ne donnent même plus signe de vie. Il y a partout comme une sourdine dans l'admiration des œuvres même les plus captivantes, un désintéressement général du mouvement intellectuel contemporain. Le grand public semble de plus en plus devoir porter ailleurs que vers les livres de fiction ou de littérature ses passions, son plaisir ou ses préférences.

La situation est très diverse, très trouble et partant fort complexe à exposer. L'observateur y découvre des origines nombreuses et y entrevoit des conséquences multiples. Il semble hors de doute toutefois que cette situation n'est pas spéciale à la France seule, et que si elle apparaît moins évidente ailleurs, en Angleterre, en Allemagne, par exemple, c'est que la littérature ne tint point dans ces royaumes, à aucune époque dans la vie nationale, une place d'aussi excessive importance que celle qu'on lui vit occuper longtemps dans le pays de Rabelais, de Molière, de Montesquieu et de Victor Hugo.

A ne considérer que le XIXe siècle qui vient de se clore, on peut juger de l'extraordinaire puissance de la pensée stylisée et écrite dans cette France à la cérébralité toujours en action, même à travers les révolutions politiques intérieures et les guerres étrangères. Les grandes figures de Benjamin Constant, de Stendhal, de Chateaubriand, de Lamartine, de Hugo, de Dumas père et fils, de Balzac, d'Alfred de Musset, de Veuillot, de Baudelaire, de George Sand, de Flaubert, de Barbey d'Aurevilly, de Zola et de Goncourt, sont des expressions vivantes qui domineront longtemps, sinon toujours, les effigies des guerriers et des législateurs dans l'histoire du siècle. Cette histoire, lorsqu'elle sera écrite, à quelque distance, par nos petits-neveux, apparaîtra comme celle des idées, ou plutôt, si l'on préfère, comme celle de l'enthousiasme ardent inspiré constamment aux Français par

un idéal supérieur et par le goût de l'aventure, du mouvement, de la passion et de l'idéal sous toutes ses formes.

Durant la majeure partie de ce dernier siècle, la floraison d'intellectualité en France, sur cette terre vraiment classique du Roman passionnel et de la poésie galante, fut vraiment extraordinaire et comme issue d'une prodigieuse culture intensive. Dans toutes les branches du savoir, de l'esprit, de la dialectique, de l'imagination et du goût, des écrivains très caractéristiques, très individuels et originaux se révélèrent; des stylistes de premier ordre se firent jour, des romanciers de génie mirent en action la comédie humaine et des polémistes sociaux véhéments se donnèrent carrière. On peut dire que, sans interruption, dans le cours du XIXe siècle, le mouvement philosophique, poétique, historique, critique et romantique ne s'arrêta pas un seul instant. On remarque un admirable enchaînement dans la transformation successive des écoles littéraires, et l'on observe, à chaque renouveau de générations, tout un contingent d'hommes de génie déployant de nouvelles bannières et aspirant à de nouvelles expressions d'idéalisme. La langue française se montre à nous sans défaillance comme un arbre plein de sève généreuse qui, à chaque retour du printemps, renouvelle ses feuilles et déploie une superbe frondaison d'une richesse et d'une abondance fabuleuse. On voit toujours et partout, à toutes les heures du siècle, comme un réveil périodique de la curiosité littéraire sur des formules intellectuelles sans cesse modifiées.

Au début, c'est une restauration des idées religieuses, avec l'école théocratique de M. de Bonald et le despotisme de Joseph de Maistre. C'est aussi une restauration de la philosophie spiritualiste avec Maine de Biran, Saint-Martin, Ballanche et Royer-Collard, puis une poésie chevaleresque et mythologique. A force de dithyrambes, de cantates patriotiques, d'épithalames et de mauvais goût rythmique, les bardes de 1800 à 1815 s'efforcent de mettre en valeur l'Epopée impériale. Mais Luce de Lancival, Viennet, Népomucène Lemercier ne firent que préparer les poètes de transition, Arnault, Millevoye et autres, qui furent les précur-

seurs de notre époque romantique dominée par l'altière figure de Victor Hugo.

Puis, vers le même temps ou peu après, Chateaubriand inaugura le roman sentimental et Benjamin Constant le roman psychologique dans une renaissance de la fiction où Mme de Staël, Mmes Cottin, de Genlis, de Krudner, de Souza, de Duras et Sophie Gay inaugurèrent la littérature des bas-bleus, infiltrant un idéalisme nouveau d'un troublant féminisme. Le XIX[e] siècle commençait assurément avec un éclat que ne connaît peut-être point le début du siècle présent. Malgré les guerres impériales et les inquiétudes de toutes natures qui pouvaient agiter la population, il y avait dans toutes les classes de la société une incroyable poussée vers les productions de l'intelligence, surtout vers celles qui affirmaient l'inspiration, la poésie, et qui parcouraient le monde du rêve, ou s'attardaient dans les espaces imaginaires. Chose étrange, à cette heure napoléonienne, qui semblait toute réservée à l'esprit de conquête et aux glorieuses et fanfaronnes vanités militaires, l'âme française fut très tendrement idyllique, extasiée de sentimentalisme, éprise de chimères, d'émotions, de romanesque et de sensibilité. Il y eut partout une tendance vers l'impressionnabilité qui mit en faveur ce que la littérature d'alors avait d'inventif, d'extravagant, de visionnaire, de rapsodique ou de nébuleux.

II

Le début de notre XX[e] siècle est diamétralement opposé; l'état des esprits est tout autre. Le caractère frondeur, galant, bravache, romantique et chauvin du Français s'est énormément modifié depuis vingt ans et plus, peut être à son avantage. Le goût des études scientifiques, des expérimentations sérieuses, des travaux positifs, a peu à peu remplacé celui des spéculations purement intellectuelles. On demanda davantage aux écrivains et la pensée humaine dut s'orienter vers des sphères de philosophie sociale et incliner

vers l'analyse psychique et la documentation précise. Les théories d'évolution, d'égotisme, d'expérimentalisme marquèrent d'empreintes profondes les cerveaux neufs.

A l'origine du mouvement, vers 1885, plusieurs voies se tracèrent. L'une qui se recommandait des théories de Stendhal aboutissait à Maurice Barrès avec des étapes marquées par Renan, par Taine, par Jules Lemaître, Bourget et Anatole France. Une autre, issue de l'idéalisme transcendental allemand et qui avait pour points de départ Kant, Hégel, Fichte ; une troisième de mysticisme, de douceur était ouverte par Ernest Hello et se résumait pour ainsi dire en Maurice Maeterlinck. Enfin, une dernière route que Proudhon, Fourier, Benoit-Malon parcoururent et que prolongèrent Bakounine, Malato, Grave, Tolstoï et même Octave Mirbeau. Ces quatre grandes lignes, en résumé, pourraient être nommées : l'*Égotisme* ou *Barrésisme*, l'*Idéalisme* exagéré ou suicide de la raison dans l'inertie, la doctrine de la *Morale mystique*, enfin les théories subversives et avancées des agitateurs sociaux.

Je n'ignore pas que parmi les romanciers mondains, les conteurs archéologues ou novateurs, les « moralistes renanistes », les « néo-romantiques », les « naturistes » et les « poètes libristes », « mystiques », « symboliques » ou « renaissants », nous pourrions chercher et désigner de nombreux groupes trop souvent indécis et marchant vers des buts plus ou moins déterminés. Ce serait cependant apporter de la diffusion sans nécessité dans notre travail qui a suffisamment besoin de clarté pour être suivi avec toutes les déductions nécessaires.

Quant au Roman, cette monnaie journalière qui circule de l'auteur à l'éditeur et de celui-ci au public, c'est le grand coupable dans la crise actuelle, car il a, pour ainsi dire, voilé le flambeau sacré de la foi, il a mercantilisé la littérature contemporaine et détruit ce goût de lyrisme pour lequel la foule vibrait parfois encore à l'audition des poèmes élevés et des nobles appels à la beauté souveraine. L'art du roman compte encore aujourd'hui des maîtres ingénieux, érudits, puissants et évocateurs, tels que Anatole France, les frères

Rosny, Paul Adam, Elémir Bourges, Henri de Régnier, les frères Margueritte, le savoureux philosophe Remy de Gourmont, Camille Mauclair, le pervers Jean Lorrain, le grand désabusé J.-K. Huysmans, qui cultive actuellement la symbolique mystique et les états d'âme catholique, mais ces écrivains de rare distinction ne font point école, ils vivent actuellement isolés comme des chefs sans soldats. Leurs œuvres n'obtiennent point les gros tirages d'impression qui, il y a quinze ans encore, marquaient l'apparition des œuvres de Alphonse Daudet, d'Émile Zola, d'Edmond de Goncourt même. Le goût public n'a plus d'orientation. Devant la production formidable des auteurs, ses préférences sont indécises ; il se dirige le plus souvent du côté de la littérature médiocre et scandaleuse, vers l'ouvrage vulgaire et grossier dont la publicité est la plus retentissante. Il n'y a même plus l'élite d'une minorité ardente d'enthousiasme pour se passionner sur les belles œuvres qui paraissent encore et pour entraîner la masse des lecteurs de plus en plus indifférents.

Il est étrange de constater qu'aucune publication, quelle que soit la puissance du génie qu'elle puisse révéler, ne fait plus vraiment sensation dans le monde intellectuel. L'événement littéraire a disparu. Le *livre du jour* qui soulevait, il y a quelques années, de chaudes polémiques, qui comptait ses partisans et ses détracteurs, autour duquel en un mot on livrait bataille, ce livre là on le cherche. Il existe toutefois, il est aisé à être mis en vedette, mais alors même qu'on le découvrirait, qu'on l'exposerait, qu'on parviendrait à attirer sur lui l'attention, aujourd'hui il n'exercerait plus une séduction suffisante pour être encore en butte aux controverses passionnées. L'indifférence en matière de littérature grandit chaque jour et atteint toutes les classes. Les librairies semblent à la veille d'être lentement désertées. Ce n'est point, qu'on veuille bien le croire, une opinion pessimiste, une constatation de lettré morose, c'est un fait exact, indéniable que toute enquête sérieuse pourrait démontrer.

Qui songerait à l'heure actuelle à emporter certains livres à succès en vacances ? — On se demande d'abord s'il est des livres à succès, la *publicité* seule ayant pris dans la

presse le pas sur la *critique*. Mais personne ne se préoccupe guère de peupler sa solitude à la campagne, à la mer ou dans les villes d'eaux à l'aide d'un compagnon typographique broché ou relié. On ne voit plus femme élégante ou gentleman à la mode un livre à la main, cela ne *se porte plus*, c'est affreusement vieillot et bourgeois. Et puis, vous diront les mondaines : « *Où voudriez-vous que l'on prenne le temps de lire aujourd'hui, dans les résidences un peu fréquentées ? Les heures nécessaires pour s'habiller, expédier des cartes postales, faire un peu de tennis, de footing ou de golf, puis déjeuner, voilà la matinée*. Après cela, n'a-t-on pas la course en automobile, la toilette, le dîner, le téléphone avec ses amis, le Casino et ses bals, le bridge et le poker... Où diable trouver le loisir de lire... fût-ce une revue ou même un journal ! — S'il pleut, on a le *ping-pong* de salon et combien d'autres choses ! — D'ailleurs, ajoutent-elles, la lecture congestionne la tête ; quand on revient de faire 150 milles et plus en plein air dans un motor-car, on n'a point l'esprit disposé, croyez-le, à se nourrir d'aventures romanesques, de poésies, de contes humoristiques ou de toutes autres conceptions imprimées. C'est tout au plus si l'on peut regarder les Magazines illustrés pour voir des reproductions d'instantanés sur les événements de la vie sportive ou sur la physionomie des hommes du jour. — Cela suffit. »

Les mondaines n'ont point tort, lorsqu'elles ont la franchise de parler ainsi. Tous les jeunes hommes qui pratiquent la vie au grand air, qui sont amoureux d'action et qui considèrent comme une nécessité de développer leurs muscles par les sports, ne pourraient parler différemment. Nos mœurs actuelles, en conséquence, repoussent le livre qui apparaîtra de plus en plus comme l'expression d'une autre époque, le témoignage de l'*âge du home* et de la vie recluse, intensément laborieuse et anti-hygiénique.

La jeunesse française contemporaine a été élevée en pleine évolution des progrès nouveaux. Elle n'a point connu cette impétueuse vie intellectuelle, cette ardeur à tout lire, à tout comprendre qui caractérise les générations précédentes de

1840 à 1880. Un esprit de positivisme s'est emparé des hommes nouveaux et les pousse spécialement aux efforts dont les résultats sont les plus immédiats et les mieux assurés. L'intérêt individuel s'est accru considérablement et chacun entend ne travailler qu'un minimum d'heures avec la perspective d'un produit maximum. La passion de la vitesse qui est venue avec les modes de transport automobile et le cyclisme, s'est alliée à un sentiment plus exact de la valeur du temps et de la nécessité, en toute chose, d'aller « au plus court ». Il en est résulté un besoin de synthèse, de concentration, de mise au point dominant plus ou moins consciemment l'intellect des jeunes gens qui forment actuellement la masse la plus vivante de la nation dans toutes les carrières libérales.

Ce besoin de synthèse s'est trouvé comme réalisé par les formules littéraires de notre journalisme parisien qui, tout en se dévouant à l'information à outrance, a su se maintenir à un certain niveau « d'écriture artiste » et de style précieux de chroniques spirituelles, de suggestions paradoxales et aussi de contes et nouvelles faits pour être hâtivement absorbés par un public pour qui le livre est un trop gros et trop dispendieux morceau. Les journaux littéraires ainsi que les petits Magazines se sont donc peu à peu substitués aux ouvrages d'édition courante. Les lecteurs, même les plus lettrés, ont, sans s'en rendre compte, pris l'habitude de cette nutrition littéraire à dose légère, ils ont jugé suffisant de déjeuner de la feuille quotidienne du matin et de souper du journal du soir.

Les écrivains les plus en renom, les romanciers, les philosophes, les humoristes, sans déserter vraiment le livre qui seul permet le développement en toute indépendance de la pensée, en sont venus normalement à collaborer plus ou moins régulièrement aux journaux avant que quelques-uns de ceux-ci ne les répudiassent pour la seule *information*. Ce fut pour eux le meilleur moyen de se révéler au grand public et d'acquérir une notoriété que les publications de librairie sont aujourd'hui le plus souvent impuissantes à accorder aux meilleurs écrivains. Cependant cette collaboration forcée

aux journaux, qui est à la fois une publicité et une ressource indispensable pour tous ceux qui vivent de leur plume, cette rédaction hâtive d'articles, de fantaisies, de chroniques ou de dissertations, ne fut pas sans nuire à l'essence même du talent d'un grand nombre d'écrivains. Ils s'y prodiguèrent, s'y vulgarisèrent au détriment d'œuvres plus fortes, dont le journalisme les éloigna ou les déshabitua. D'autre part, le public qui les pouvait lire chaque jour pour un sou ne rechercha plus l'occasion d'acquérir leur prose en volume. C'est ainsi que nombre de nos auteurs les plus distingués ne peuvent arriver à dépasser pour la vente de leurs ouvrages un maximum de deux mille exemplaires, ce qui, dans l'état actuel de la librairie, est un résultat déjà fort apprécié des éditeurs. On ne saurait aujourd'hui se montrer exigeant.

Il ne faut voir là qu'un des petits côtés de la décadence de l'idée littéraire et de la mévente des livres. Regardons par ailleurs.

III

Parmi les facteurs de la déplorable situation que traverse aujourd'hui ce qu'on peut nommer le *Marché littéraire*, l'un des principaux est la *surproduction*, c'est-à-dire la vente des œuvres de toute nature les plus insignifiantes, les plus banales et les moins recommandables. La vanité d'écrire s'est étendue à toutes les classes sociales ; les hommes de lettres étant devenus mondains, les gens du monde, hommes et femmes, se sont avisés un beau jour de faire concurrence à ceux qu'ils recevaient chez eux et auxquels ils demandaient conseil.

Les femmes sensibles qui, ayant eu des aventures sentimentales, croyaient avoir vécu un roman passionnel, s'empressèrent de donner à ce roman une expression écrite ; peu à peu, elles s'enhardirent, encouragées par les complaisances de la presse, elles devinrent des « professionnelles », produisant régulièrement deux ou trois livres de fiction annuel-

lement. Les messieurs qui recherchent une distinction pour briller dans la société entrèrent dans le mouvement et transformèrent leurs flirts en contes et nouvelles. Tous les gens de loisirs de ce que l'on nomme « le monde » devinrent auteurs, et comme, d'autre part, nombre de jeunes gens qui entraient dans la vie militante déclaraient vouloir embrasser la carrière des lettres, la mêlée des écrivains devint semblable à une cohue vulgaire où l'on ne parvint plus guère à distinguer les meilleures parmi les bons ouvriers de l'art de penser et d'écrire, ou même les médiocres parmi les pires.

Aujourd'hui, ce sont les femmes poètes ou romancières, les gentilshommes faiseurs de vers à la façon du comte X... qui accaparent l'attention publique. Ils ont introduit le snobisme de leurs manières dans la littérature. Ce sont eux qui donnent des fêtes et des réceptions à l'occasion de la mise en vente de leurs élucubrations et qui prétendent s'imposer au public en se faisant interviewer à toute heure du jour, aussi bien au point de vue du dandysme de leur littérature qu'à celui de la vente de leurs œuvres. Le mercantilisme, en effet, n'est pas étranger à ces publications des amateurs; on peut même dire qu'il arrive au premier rang des préoccupations des mondains qui s'improvisent écrivains. Ils veulent honneur et profits; tous les salons du monde où l'on écrit sont devenus des bureaux de publicité; on y paie la réclame par les mille attentions prodiguées à ceux qui sont chargés de distribuer la renommée dans des entrefilets louangeurs ou des articles de mondanité littéraire dans les quotidiens de bon ton.

*
* *

Devant un tel envahissement de la République des Lettres, une police s'imposerait; une critique indépendante, éclairée, patiente serait nécessaire, indispensable même. L'ardeur des ambitions qui produit une mêlée générale et cause un désordre réel dans une littérature n'ayant plus ni maîtres, ni écoles, ni discipline, ni religion, ni règles, demanderait à être réfrénée. La cause sainte de l'art aurait besoin d'être

soutenue, protégée par un grand nombre de doctes critiques, probes, sincères, qui remettraient toutes choses en place et redonneraient à l'esprit public la conscience du beau sans laquelle il n'existe point de production de valeur. Ce corps de gendarmerie de la critique malheureusement fait défaut.

Les journaux en sont venus à taxer la publicité des œuvres de l'esprit comme celle des produits de l'industrie, de la pharmacie, de l'alimentation et de la charlatanerie médicale. La critique sérieuse, justicière, n'a plus le droit de cité chez eux. Chaque auteur est admis à chanter les louanges de son œuvre et chaque éditeur peut faire insérer cette *prose de Narcisse* dans les colonnes de tout journal, moyennant une redevance tarifée. Il faut avouer que ce sont là des mœurs déplorables.

Ces mœurs ont engendré le charlatanisme mercantile le plus extravagant. Certains auteurs en profitent pour donner à leurs œuvres une ampleur de publicité qui ne peut être payée que par le produit d'une vente de 20 à 30.000 exemplaires. C'est ce qu'on nomme un *lancement* sérieux. Ces écrivains agissent à la façon des financiers qui veulent placer des actions; le procédé est identique, ils achètent des chroniques de première colonne, des portraits psychologiques d'après eux-mêmes, des interviews, des entrefilets et ils mènent, durant des semaines, une campagne de presse étourdissante sur leur personne et leur œuvre. Généralement, ils apportent trop d'ardeur dans le déploiement de cette publicité outrancière et dépassent le but auquel ils prétendaient atteindre. Les louanges qu'ils se font décerner n'ont pas la mesure qui conviendrait, elles sont trop lourdes pour que leur œuvre la puissent supporter et le public intelligent n'est pas toujours dupe. Il aperçoit les fils de la machination et le succès de l'écrivain se trouve étranglé par le mercantilisme apparent du stratagème.

Mais d'autres, plus discrets, plus ménagers de leurs effets, réussissent à se construire un piédestal de réclame au-dessus duquel ils jouent sérieusement au grand écrivain. Leurs effets sont comiques aux yeux de ceux qui jugent les œuvres et les hommes à leur propre valeur; cependant aux yeux du gros

public qui ne voit que les situations acquises, le charlatan est pris pour quelque exceptionnel personnage. Les œuvres se vendent, le nom est vulgarisé, on croit à un maître.

Tels sont les défauts qui résultent du manque de toute critique sincère et de la publicité littéraire payée. On conviendra qu'il n'en faut pas davantage pour produire l'anarchie absolue qui règne déjà et se développe chaque jour avec plus d'intensité dans le monde des lettres. Les dieux sont partis; ceux qui maintenaient encore le culte de la dignité souveraine de la profession avec la religion du beau : Flaubert, J. Barbey d'Aurevilly, Dumas fils, Renan, Alphonse Daudet, Edmond de Goncourt, combien d'autres sont disparus. Ils avaient tous leurs autels et leurs dévôts, quelques-uns d'entre eux demeuraient des maîtres d'austère conscience, des professeurs de pauvreté consentie pour sauvegarder la pensée hautaine et éviter d'abaisser l'idéal au niveau de la moyenne compréhension publique. A l'heure présente, tous les instincts des jeunes sont déchaînés. Les appétits de se faire connaître sont tellement aiguisés qu'on ne se préoccupe plus de la dignité des moyens pour mettre son nom en vedette. On se montre *arriviste*, c'est-à-dire intrigant, remuant, ayant un pied dans tous les mondes, sachant s'insinuer, se faire voir avantageusement. On courtise les vieilles dames qui ont quelques influences académiques, on recherche les grosses personnalités de la presse, on se fait « mousser » d'abord, quitte à faire valoir après des œuvres qu'on n'a pas toujours écrites personnellement, mais que l'on a fait exécuter par quelque pauvre diable plus ou moins misérable ou dans quelques agences spéciales où les œuvres littéraires se fabriquent sur commande.

Ce sont les mœurs actuelles qui font prévoir une évolution rapide de la littérature vers un industrialisme sans nom. Il est vrai qu'alors ce qui pourra rester de lecteurs sera tellement désabusé, écœuré ou simplement indifférent que le commerce des livres sera illusoire. Il faudra trouver autre chose.

En ce moment troublé, quand nous interroge un étranger qui se veut renseigner sur ce qu'il convient de lire pour être

au courant des œuvres de premier ordre qui viennent de paraître chez nous, les plus sincères d'entre les lettrés se sentent inquiets et, avant de répondre, cherchent quelle publication saillante d'un véritable littérateur ils pourraient bien recommander.

Voyons, songe-t-on... A*** se recueille, B*** ne publie plus rien; C*** publie trop pour qu'on se souvienne de sa véritable dernière œuvre, D*** fait du théâtre exclusivement, tout comme E*** qui semble avoir assumé le trust du succès; F*** œuvre lentement... et l'on cherche un clocher au-dessus des médiocrités, mais il semble que tout se soit nivelé. Les publications foisonnent; nombre d'entre elles sont supérieures, mais on n'a plus la foi nécessaire pour les consacrer comme elles le mériteraient. Personne ne se sent plus l'ardeur suffisante pour crier dans un désert d'indifférence les beautés d'une œuvre nouvelle. Il faudrait que le critique pour cela payât la publicité de l'auteur et il doit y renoncer; le métier d'arbitre du goût devient inabordable dans ces conditions.

En résumé, les publications littéraires françaises sont infiniment trop nombreuses. L'industrie du roman, par exemple, force les professionnels à publier trois ou quatre ouvrages par an. Les écrivains de livres de fantaisie ont quintuplé depuis vingt-cinq ans; la grande majorité d'entre eux écrit avec quelque correction, car jamais peut-être, il faut le reconnaître, la langue française n'a été aussi richement maniée par la généralité de ceux qui s'en servent. Mais l'encombrement des livres devient funeste aux meilleurs écrivains qui se trouvent étouffés dans la masse. Il est probable que si les Guy de Maupassant, les Flaubert, les Paul Arène, les Cladel, les Taine, les Villiers de l'Isle Adam, les Octave Feuillet, les Feydeau ou les Balzac devaient débuter aujourd'hui, ils auraient toutes les chances de demeurer obscurs, de périr dans l'asphyxiante promiscuité des basses confréries délétères.

Jamais il n'y eut telle pléthore dans la production et telle anémie dans la critique. — Y a-t-il décadence littéraire? On ne le peut affirmer, car, de cette masse d'ouvrages imprimés,

des œuvres de premier ordre et de rare originalité pourraient être dégagées. Personne ne se soucie de le faire, le temps, la vie d'action, les préoccupations de toute nature s'opposent à ces tentatives de sauvetage. D'un autre côté, le public tombe chaque jour davantage dans un coma d'indifférence pour tout ce qui est littérature livresque. Tout au plus les productions dramatiques l'intéressent-il. — Il demande au théâtre des pièces aisées à interpréter avec un minimum de situations de critique et d'art, des pièces peu corsées qui lui donnent une bonne moyenne de sensations joyeuses et larmoyantes. Cela suffit presque à son besoin d'idéal. Il semble devenir de moins en moins exigeant. L*** ou M*** lui présentent des œuvres fort peu dosées d'humanité, empreintes d'un minimum de philosophie et de sentimentalité, dénuées de toute valeur supérieurement intellectuelle, et aussitôt L*** ou M*** deviennent ses fournisseurs attitrés. A quoi bon insister sur ce sujet!

IV

Ernest Renan disait un soir, vers 1885, dans une causerie d'intimes : « D'ici cinquante ans, personne n'ouvrira plus un livre. » Il y a vingt ans environ que cette prédiction pessimiste était faite par l'auteur des « Dialogues philosophiques ». Les convives qui l'entendirent exprimer étaient assez sceptiques sur la justesse de la vision du savant, cependant quelques esprits avertis, parmi lesquels Edmond de Goncourt, estimaient la part de vérité que pouvait contenir cette suggestion d'avenir.

Le livre, — pour le moins en pays français, — traverse une crise aiguë. La littérature également meurt pour avoir été trop florissante, trop touffue, trop dense et trop généralement cultivée plutôt par une moyenne de talents flatteurs que par une élite d'aristocrates de la plume. Les talents secondaires de notre temps sont indéniablement très au-dessus des talents secondaires d'autrefois, et les conditions de gloire

sont, en conséquence de la production prodigieuse qui nous envahit, devenues infiniment plus difficiles pour les auteurs de premier ordre. Beaucoup n'arrivent pas à la lumière du succès qui seraient probablement les égaux de grands maîtres de la pensée au siècle dernier.

Le mal s'accentuera encore en raison du défaut de barrières qui seraient à opposer à la faculté de plus en plus grande d'écrire et de publier. Jadis le Roy accordait des « privilèges » aux auteurs ; la mesure était excellente, elle pourrait être rétablie, mais ne le sera pas. D'ailleurs, l'indifférence du grand public en matière de littérature semble devoir devenir infiniment plus grande et plus opaque. On peut donc croire que les belles lettres françaises évoluent vers une mort apparente qui précédera sans doute, espérons-le du moins, une Renaissance merveilleuse et réconfortante.

Ce que sera cette Renaissance ? Il ne m'appartient pas de le révéler aujourd'hui. Je n'ai établi ici qu'un diagnostic sincère sur le processus du *morbus litterarius* en France. Quant à étudier la thérapeutique spéciale qui conviendrait dans la situation et à vaticiner sur les destinées futures des œuvres de l'esprit, il me semble que je suis bien myope et peu idoine à la besogne. Comme en toute chose, il convient d'attendre, pour surprendre l'évolution des idées, un tournant sérieusement favorable à la perspective. « Le sage ne compose point, entre ses idées, il en admet peu » disait Joubert, il les livre telles qu'elles sont et ne perd point de temps aux déductions. Quant Triptolème donna le blé aux hommes, il se contenta de le semer, laissant à d'autres le soin de le moudre, de le bluter et de le pétrir.

Octave Uzanne.

Faire ici l'énumération des ouvrages et des publications littéraires et artistiques d'Octave Uzanne serait matériellement impossible. Depuis le temps où il publiait ses *Caprices d'un bibliophile* et le *Bric à brac de l'amour* (dont J. Barbey d'Aurevilly écrivait la préface), depuis les séries des *Poètes des ruelles* et des *Petits conteurs du* XVIII[e] *siècle*, il a donné une quantité de livres intéressants, aussi bien pour le grand public que pour les bibliophiles (les *Surprises du cœur*, *Son Altesse la femme*, le *Paroissien du célibataire*, *Physiologie des quais de Paris*, les *Évolutions du bouquin*, la *Locomotion à travers l'histoire*, etc., etc.).

Poèmes en prose

I

L'Artiste

Un soir le désir vint en son âme de modeler une image du *plaisir qui ne dure qu'un moment*. Et il s'en alla par le monde chercher du bronze. Car il ne pouvait penser qu'en bronze.

Mais tout le bronze du monde entier avait disparu ; et nulle part dans le monde entier ne pouvait se trouver aucun bronze, sinon le seul bronze de l'image de *la douleur qui dure pour jamais*.

Or, cette image il l'avait lui-même et de ses propres mains modelée et l'avait placée sur la tombe du seul être qu'il eût aimé pendant sa vie. Sur la tombe de l'être mort qu'il avait le plus aimé, il avait placé cette image façonnée par lui, pour qu'elle fût un signe de l'amour de l'homme, qui ne meurt pas et un symbole de la douleur de l'homme, qui dure pour jamais. Et dans le monde entier, il n'y avait pas d'autre bronze sinon le bronze de cette image.

Et il prit l'image qu'il avait façonnée et la mit dans une grande fournaise et la livra au feu.

Et du bronze de l'image de *la douleur qui dure pour jamais*, il fit une image du *plaisir qui ne dure qu'un moment.*

II

Le Faiseur de Bien

C'était la nuit et Il était seul.

Et Il vit au loin les murs d'une ville circulaire et marcha vers la ville.

Et quand Il fut proche, Il entendit dans la ville le bruit des pieds de la joie et le rire de la bouche du plaisir et le son bruyant de mille luths. Et Il frappa à la porte et certains des gardiens lui ouvrirent.

Et Il vit une maison qui était de marbre et avait en façade de beaux piliers de marbre. Aux piliers étaient suspendues des guirlandes et, dedans et dehors, il y avait des torches de cèdre. Et Il entra dans la maison.

Et quand Il eut traversé la salle de chalcédoine et la salle de jaspe, et qu'Il eut gagné la longue salle de festin, Il vit, étendu sur un lit teint de pourpre marine, un homme dont les cheveux étaient couronnés de roses rouges et dont les lèvres étaient rouges de vin.

Et Il vint derrière l'homme et lui toucha l'épaule et lui dit : « Pourquoi vivez-vous ainsi ? »

Et le jeune homme se retourna et Le reconnut et, répondant, lui dit : « Mais j'étais autrefois un lépreux et vous m'avez guéri. Comment vivrais-je autrement ? »

Et Il sortit de la maison et s'en vint de nouveau dans la rue.

Et peu d'instants après, Il vit une femme dont le visage et les vêtements étaient peints et dont les pieds étaient

chaussés de perles. Et derrière elle, à pas lents, venait, comme un chasseur, un jeune homme qui portait un manteau bicolore. Or, le visage de la femme était pareil au beau visage d'une idole et les yeux du jeune homme étincelaient de convoitise.

Et Il suivit d'un pas rapide et toucha la main du jeune homme et lui dit : « Pourquoi regardez-vous ainsi cette femme ? »

Et le jeune homme se retourna et Le reconnut et dit : « Mais j'étais aveugle autrefois et vous m'avez donné la vue. Que pourrais-je regarder d'autre ? »

Et Il courut en avant et toucha le vêtement peint de la femme et lui dit : « N'est-il pas d'autre voie où marcher que tu ailles par celle du péché ? »

Et la femme se retourna et Le reconnut, et elle rit, et dit : « Mais vous m'avez pardonné mes péchés et cette voie est délectable. »

Et Il sortit de la Ville.

Et quand Il fut hors de la ville, Il vit, assis au bord du chemin, un jeune homme qui pleurait.

Et Il alla vers lui et toucha les longues boucles de sa chevelure et lui dit : « Pourquoi pleurez-vous ? »

Et le jeune homme leva les yeux et Le reconnut et répondit : « Mais j'étais mort et vous m'avez ressuscité d'entre les morts. Que puis-je faire sinon pleurer ? »

III

Le disciple

Quand Narcisse mourut, l'étang de son plaisir devint d'une coupe d'eaux douces une coupe de larmes salées et

les Oréades vinrent en pleurant à travers les bois pour dire des chansons à l'étang et le consoler.

Et quand elles virent que l'étang était devenu d'une coupe d'eaux douces une coupe de larmes salées, elles délièrent les tresses vertes de leurs chevelures et crièrent à l'étang et lui dirent : « Nous ne sommes pas étonnées que vous pleuriez ainsi Narcisse. Il était si beau. »

« Narcisse était-il beau? » dit l'étang.

« Qui peut le savoir mieux que vous? répondirent les Oréades. Près de nous, il passait sans s'arrêter, mais vous, il vous cherchait et se couchait sur votre rive et baissait ses yeux vers vous et dans le miroir de votre onde il mirait sa beauté. »

Et l'étang répondit : « Mais j'aimais Narcisse parce que lorsqu'il se couchait sur ma rive et baissait les yeux vers moi, dans le miroir de ses yeux je voyais le miroir de ma beauté.

IV

Le Maître

Et quand les ténèbres vinrent sur la terre, Joseph d'Arimathie, ayant allumé une torche de bois de pin, descendit de la colline dans la vallée. Car il avait affaire en sa maison.

Et, agenouillé sur les durs cailloux de la vallée de la Désolation, il vit un jeune homme qui était nu et qui pleurait. Sa chevelure était de la couleur du miel et son corps était comme une fleur blanche; mais il avait blessé son corps à des épines et sur ses cheveux avait mis des cendres en couronne.

Et celui qui avait de grands biens dit au jeune homme qui était nu : « Je ne m'étonne pas que votre douleur soit si grande, car certainement c'était un juste. »

Et le jeune homme répondit : « Ce n'est pas sur Lui que je pleure, mais sur moi. Moi aussi j'ai changé l'eau en vin, et j'ai guéri les lépreux, et j'ai donné la vue à l'aveugle. J'ai marché sur les eaux et de ceux qui habitent les tombeaux j'ai chassé les démons. J'ai nourri les affamés dans le désert où il n'y avait pas de nourriture et j'ai fait se lever les morts de leurs maisons étroites, et à mon ordre et devant une grande multitude, s'est desséché un figuier stérile. Toutes les choses que cet homme a faites, moi aussi je les ai faites. Et pourtant on ne m'a pas crucifié. »

V

La Maison du Jugement

Et il y eut un silence dans la Maison du Jugement. Et l'homme vint devant Dieu.

Et Dieu ouvrit le Livre de la vie de l'homme.

Et Dieu dit à l'homme : « Ta vie a été mauvaise et tu t'es montré cruel pour ceux qui avaient besoin de secours; et à ceux qui étaient sans appui, tu as été amer et dur de cœur. Le pauvre t'a fait appel et tu n'as pas écouté et tes oreilles ont été closes au cri de Mon affligé. Tu as gardé pour toi ton héritage et tu as envoyé les renards dans la vigne du champ de ton voisin. Tu as pris le pain des enfants et tu l'as donné à manger aux chiens, et mes lépreux qui vivaient dans les marécages et étaient en paix et me louaient, tu les as chassés sur les grandes routes, et sur Ma terre, la terre dont je t'ai formé, tu as répandu le sang innocent. »

Et l'homme répondit et dit : « Oui, en vérité, j'ai fait cela. »

Et Dieu ouvrit encore le Livre de la Vie de l'homme.

Et Dieu dit à l'Homme : « Ta vie a été mauvaise et tu as

recherché la Beauté que j'ai montrée et tu as passé auprès du Bien que j'ai caché. Les murs de ta chambre étaient peints d'images et du lit de tes abominations tu te levais au son des flûtes. Tu as bâti sept autels aux péchés que j'ai soufferts et tu as mangé de ce qui ne doit pas se manger et la pourpre de ton vêtement était brodée des trois signes de la honte. Tes idoles n'étaient ni d'or ni d'argent qui durent, mais de chair qui meurt. Tu as teint leurs chevelures avec des parfums et mis dans leurs mains des grenades. Tu as teint leurs pieds de safran et déployé des tapis devant elles. Avec de l'antimoine tu as teint leurs paupières et tu as enduit leurs corps de myrrhe. Tu t'es prosterné à terre devant elles et les trônes de tes idoles étaient placés dans le soleil. Tu as montré au soleil ta honte, et ta folie à la lune. »

Et l'Homme répondit et dit : « Oui, en vérité, j'ai fait cela. »

Et une troisième fois, Dieu ouvrit le Livre de la Vie de l'Homme.

Et Dieu dit à l'Homme : « Mauvaise a été ta vie, et pour le mal tu exigeas le bien, et pour l'iniquité, la bonté. Les mains qui t'ont nourri, tu les as blessées et les mamelles que tu as sucées, tu les as méprisées. Celui qui est venu vers toi pour avoir de l'eau est parti avec sa soif et les hors-la-loi qui t'ont caché dans leurs tentes le soir, tu les as trahis avant l'aube. Ton ennemi qui t'épargna, tu l'as fait tomber dans une embuscade et ton ami qui marchait avec toi, tu l'as vendu pour une somme d'argent, et à ceux qui t'apportaient l'Amour tu as toujours donné la Débauche en échange. »

Et l'Homme répondit et dit : « Oui, en vérité, j'ai fait cela. »

Et Dieu ferma le Livre de la Vie de l'Homme et dit : « Sûrement je t'enverrai en Enfer. Ce n'est qu'en Enfer que je t'enverrai. »

Et l'Homme s'écria : « Tu ne le peux pas. »

Et Dieu dit à l'Homme : « Pourquoi ne puis-je t'envoyer en Enfer et pour quelle raison ? »

« Parce que je n'ai pas cessé d'y vivre, » répondit l'Homme.

Et il y eut un silence dans la Maison du Jugement.

Et après un moment, Dieu parla et dit à l'Homme : « Voyant que je ne puis t'envoyer en Enfer, certainement je t'enverrai au Ciel. Ce n'est qu'au Ciel que je t'enverrai. »

Et l'Homme s'écria : « Tu ne le peux pas. »

Et Dieu dit à l'Homme : « Pourquoi ne puis-je t'envoyer au Ciel et pour quelle raison ? »

« Parce que jamais et nulle part je n'ai pu l'imaginer, » répondit l'Homme.

Et il y eut un silence dans la Maison du Jugement.

OSCAR WILDE.

(*Traduction de* CHARLES GROLLEAU.)

Charles Grolleau a publié notamment le *Journal du capitaine François* (préface de J. Claretie), un volume de délicieuses poésies *Reliquiæ*, et de nombreuses traductions accompagnées d'études en forme de préfaces : *Sophie Arnould*, le *Mariage du ciel et de l'enfer*, les *Quatrains d'Omar Khayyam*, *Au delà des portes*, *la Destinée de l'homme*, etc. Nul mieux que Charles Grolleau n'était plus apte à nous révéler les *Poèmes en prose* de ce prestigieux artiste que fut Oscar Wilde, (dont il vient, d'ailleurs, de préfacer le volume *Intentions*, traduit par Hugues Rebell).

La Belgique libre

Depuis quelques mois, il a été beaucoup question dans la presse internationale et dans les milieux politiques de la Belgique et du rôle qui logiquement revient dans notre occident européen à ce petit pays d'une si prodigieuse activité industrielle. La menace d'un conflit franco-allemand, l'année dernière, au moment où la question marocaine se présentait sous un aspect des plus énervants ; la discussion qui s'est produite autour du projet relatif aux fortifications d'Anvers ; les grandes fêtes du soixante-quinzième anniversaire de la révolution de 1830 ; enfin, tout récemment, l'idée d'un rapprochement belgo-néerlandais ont ramené l'attention sur la situation faite à la Belgique dans les circonstances actuelles — situation que le moindre trouble international pourrait rendre extrêmement dangereuse. Dans la période de formation de l'Europe politique, la Belgique a été constamment une proie tout indiquée pour les grands Etats visant à la suprématie. Elle appartint ainsi tour à tour à l'Espagne, à l'Autriche, à la France, à la Hollande ; elle fut le champ de bataille et le champ d'expérience, carrefour tumultueux où se heurtèrent les influences les plus opposées. Les grandes puissances continentales ont toujours considéré la possession de la Belgique comme la condition première et essentielle d'une attaque soit contre la France, soit contre l'Angleterre et si la Belgique s'est vue confirmée dans son indépendance après la secousse révolutionnaire de 1830, c'est précisément parce

que l'Angleterre était essentiellement intéressée à ce qu'on ne puisse pas la menacer du coin de terre belge. L'Angleterre est la garante la plus sûre de l'indépendance de la Belgique, car c'en serait fait de la grandeur britannique si jamais une grande puissance maritime pouvait s'emparer d'Anvers. Napoléon l'avait compris — et on le comprend également à Berlin, où la poussée pangermaniste s'affirme avec une insolence qui ne comporte aucun ménagement de l'amour-propre des autres nations. On a conscience en Belgique qu'il existe du côté de l'Est une menace réelle, que l'effort expansif allemand doit à un moment donné se préciser vers les provinces belges dont la possession permettrait à l'Allemagne de viser directement l'Angleterre en s'imposant de force dans la mer du Nord. La réalisation du grand rêve pangermaniste dépend uniquement de l'humiliation de la France et de l'Angleterre — et la Belgique est le chemin par lequel l'Allemagne cherchera tout naturellement à s'approcher de ses deux adversaires le jour où elle voudra leur porter un coup décisif. La menace allemande, en ce qui concerne la Belgique, n'a donc pas seulement le caractère d'une convoitise d'un petit pays très riche par une grande puissance militaire ; elle présente encore un caractère de portée générale, elle fait partie de la tactique d'ensemble qu'il importe d'appliquer étroitement si l'on ne veut manquer le but essentiellement poursuivi. La Belgique, comme les Pays-Bas, d'ailleurs, a donc tout à redouter de l'influence allemande et l'on ne peut que prêter la plus grande attention aux manifestations qui se produisent dans cet ordre d'idées.

Il est incontestable qu'en ces dernières années l'influence allemande a gagné beaucoup de terrain en Belgique. Dans les centres industriels et commerciaux il s'est produit une lente mais continuelle infiltration germanique. Il a été dit déjà que tout le haut commerce anversois est aux mains des Allemands, mais ce n'est pas à Anvers seulement que l'on peut relever les symptômes du mal : dans toute la partie flamande du pays, les colonies allemandes se développent ; à Liège même, la ville essentiellement française, elles s'imposent peu à peu à la haute industrie ; à Bruxelles, des efforts

énormes sont faits pour permettre à l'influence allemande de rivaliser avec l'influence française, jusqu'ici complètement prépondérante. La tactique suivie est partout la même : dès qu'une vingtaine d'Allemands résident dans une ville de quelque importance, ils se groupent en société, en « Verein », se créent un milieu bien à eux, leur permettant de se soustraire à la vie belge proprement dite ; ils se liguent, s'entendent pour accaparer le commerce local. Un an, deux ans s'il le faut, ils servent comme volontaires dans les grandes maisons de commerce et quand ils ont saisi le procédé belge, quand ils sont au courant de la clientèle, ils mettent un terme à leur volontariat et établissent une maison concurrente en face. Dans certaines villes on peut suivre très aisément cette sorte de dépossession des commerçants belges par les Allemands et elle y détermine de sourdes rancunes. Il se trouve des hommes politiques pour hausser les épaules quand on attire leur attention sur ce péril allemand et ils vous citent le nombre des sujets de Guillaume II résidant en Belgique. Exception faite pour Anvers, ces chiffres ne sont pas de nature à effrayer, soit ; mais ils ne comprennent pas les Allemands de seconde et troisième générations, les fils et petits-fils de ceux qui s'en vinrent les premiers s'essayer à cette colonisation commerciale de la Belgique et qui, bien qu'ayant acquis la nationalité belge, sont restés Allemands de cœur et d'esprit, contribuent à développer autour d'eux la culture allemande par les œuvres scolaires, artistiques et philantropiques.

En agissant de la sorte, les Allemands sont dans leur rôle et il appartient aux Belges de veiller, d'organiser pratiquement leur défense contre cette emprise, car une heure viendra où cette conquête commerciale et industrielle risque d'être suivie de la conquête politique. Deux choses facilitent singulièrement les entreprises allemandes en Belgique : l'esprit commercial commun aux Belges et aux Allemands et l'aveugle confiance d'une grande partie du peuple belge dans la garantie de sa neutralité. Depuis soixante-quinze ans, ce petit peuple a atteint un degré inouï de prospérité. Relativement à sa population, il tient la première place au point

de vue économique et l'on a pu dire avec raison que si la Belgique est une petite puissance politique, elle est une grande puissance économique. Le génie de Léopold II a réussi à faire prendre à la nation belge un envol immense, dépassant de loin ce que les plus optimistes pouvaient supposer il y a un demi-siècle. Le Congo a ouvert pour la Belgique la période mondiale, qui lui paraissait à jamais interdite par son enserrement géographique entre trois grandes puissances. Le roi Léopold a su tirer d'Anvers, le grand port donnant accès à la mer libre, tout ce qu'on pouvait en tirer : c'est par cette voie que la Belgique communique avec ce qui sera un jour son empire africain; c'est par là qu'elle peut prétendre à l'action mondiale, qui se traduit aujourd'hui bien plus par l'effort commercial et industriel que par l'effort militaire. Le peuple belge s'est prodigieusement enrichi, mais il s'est en quelque sorte cristallisé dans le bien-être; il n'a pas su se rendre compte encore qu'un grand peuple ne peut subsister politiquement par les mêmes moyens médiocres qu'une petite nation, que la plus haute prospérité impose de plus hauts devoirs.

Sous prétexte que les puissances ont garanti la neutralité de la Belgique, les éléments conservateurs qui y dominent depuis plus de vingt ans se refusent à pourvoir à tous les besoins de la défense nationale, abandonnant en quelque sorte le pays à l'état de place ouverte où l'envahisseur pénétrerait sans peine aucune. Ces éléments conservateurs ne veulent pas admettre qu'une garantie de neutralité ne vaut que pour autant qu'on soit en mesure d'opposer une résistance efficace à toute tentative de violation des traités, qu'aucun peuple ne peut s'en remettre aux autres du soin de veiller à sa sécurité. La Belgique tenant tête à qui voudrait l'envahir, les puissances garantes de sa neutralité interviendraient sans doute pour la soutenir dans sa lutte; mais que pourraient faire ces puissances, même excellemment intentionnées, si, en moins de quarante-huit heures, elles se trouvaient en présence du fait accompli, si l'occupation effective de la Belgique se faisait sans coup férir? On sait pertinemment que quelques heures suffiraient pour trans-

porter devant Anvers les troupes allemandes débouchant dans la vallée de la Meuse, mais Anvers, réduit national que les nouvelles fortifications doivent mettre à l'abri d'un bombardement, tenant bon, tout le reste du pays n'en serait pas moins occupé, conquis.

C'est là un état de choses auquel il convient de remédier au plus tôt par l'organisation d'une armée vraiment nationale, basée sur le service personnel et général que le parti libéral belge réclame depuis si longtemps et que le parti conservateur, uniquement soucieux de ses intérêts électoraux, n'a pas voulu réaliser. Il n'est pas admissible qu'un pays comme celui-ci, occupant par le chiffre de sa population le second rang après les grandes puissances, ne se préoccupe pas de défendre efficacement son existence en tant que nation, c'est-à-dire sa liberté, sa richesse, son avenir. Plus encore pour les nations que pour les hommes, la défense est un devoir qui s'impose impérieusement, car seuls méritent la liberté les peuples capables de la conquérir et de la maintenir. Qu'importe qu'une nation travaille et s'enrichisse, si elle s'abandonne à l'aventure et ne se soucie pas de la sécurité du lendemain? Les fruits de son long effort seront acquis à qui saura la surprendre dans sa folle quiétude et lui arracher de force ce qu'elle n'aura pas su se résigner à défendre. Si nous vivions dans une société des Etats où, le respect du droit primant toutes choses et le développement normal des races et des peuples ayant pour base unique la prospérité économique, les forts pourraient se frayer librement leur route sans opprimer les faibles, on concevrait tout naturellement cette répugnance à sacrifier des ressources considérables à la défense nationale; mais le régime de la paix armée est là qui comporte des obligations pour tout le monde, qu'on le veuille ou non; mais le désarmement, si désirable en principe, ne peut être admis dans la pratique aussi longtemps qu'une menace de conquête subsiste quelque part, car désarmer quand les autres tiennent « la poudre sèche et le glaive aiguisé », c'est se résigner à subir la loi du plus fort, c'est consentir d'avance à toutes les humiliations.

Les avertissements les plus précis ont été donnés par le roi Léopold à son peuple; mais celui-ci ne paraît pas en avoir été suffisamment ému pour se décider à l'action dans ce sens. Les grosses querelles des partis, plus violentes en Belgique que partout ailleurs, réduisent le problème de la défense nationale au rang d'une question secondaire. Alors que partout ailleurs on voit les partis se rapprocher et s'unir quand il s'agit de prendre des mesures en vue de la sécurité commune, en Belgique chaque parti s'efforce de tirer de là des arguments contre ses adversaires, les uns reprochant aux autres de négliger systématiquement l'intérêt national, les autres reprochant aux uns de vouloir conduire le pays à la ruine par l'aggravation des charges militaires. La fausse idée que l'on se fait de la garantie de la neutralité peut perdre la Belgique, car on a entendu soutenir cette thèse presque criminelle, que sa neutralité même interdit au peuple belge de s'armer pour sa défense et de faire usage de ses forces naturelles pour résister à un envahisseur éventuel... A en croire ces pacifistes d'un nouveau genre, la Belgique envahie devrait se contenter de faire appel aux puissances garantes de sa neutralité, même si ces puissances-là manquaient manifestement à la foi des traités!...

On conçoit aisément le danger que présente un tel état d'esprit, et l'on ne peut être surpris de voir les éléments les plus conscients de la nation réagir contre ces tendances et protester contre une conception suivant laquelle la neutralité ne serait plus qu'une excuse plus ou moins déguisée à la pleûtrerie. Si les conservateurs, qui veulent maintenir l'odieux système du remplacement et du volontariat donnant à la Belgique une armée de mercenaires, peuvent donner la main aux farouches antimilitaristes, qui préconisent la suppression totale des armées permanentes, que la menace étrangère subsiste ou non, tous les esprits pondérés et sagement libéraux conviennent qu'il importe de remédier à un tel état de choses. Ce sera la tâche du prochain cabinet libéral d'organiser la défense nationale de la Belgique et de réparer dans la mesure du possible les fautes par trop grossières commises par les catholiques durant leur si longue présence au pouvoir.

Il va de soi que même avec une armée parfaitement organisée, lui permettant de jeter à la frontière, en cas de danger, de 300.000 à 350.000 hommes, la Belgique ne serait pas encore totalement à l'abri d'une invasion. Les seules forces belges ne pourraient tenir en échec les formidables armées dont disposent l'Allemagne et la France, mais elles constitueraient une excellente troupe d'arrêt, capable de tenir l'envahisseur en respect jusqu'à ce que les puissances garantes de la neutralité de la Belgique aient eu le temps d'intervenir. C'est à ce but pratique-là qu'il importe de viser si l'on veut sérieusement mettre la Belgique à l'abri d'un coup de main. Il y a autre chose, — tactique vraiment efficace pour sauvegarder l'indépendance belge : une armée sérieuse, de force respectable, constituerait un appoint décisif pour la puissance que l'on voudrait atteindre plus sûrement en violant le territoire belge. Que l'envahisseur vienne du Sud ou de l'Est, le sens politique le plus élémentaire commande à la Belgique de prendre parti contre lui et pour celui qui l'aidera efficacement à résister à l'invasion. Sa qualité même d'État neutre ne lui permet guère de prendre position dans les conflits politiques des grandes puissances, mais son existence en tant que nation se trouvant en jeu, sa tactique ne pourrait être que de tendre la main à qui ne la menacerait pas et à qui l'aiderait en fait à se défendre. La seule ambition du peuple belge est de rester libre, maître de ses destinées, et d'accentuer la cordialité de ses relations avec tous ses voisins. Sans doute, les sympathies de la grande majorité du peuple belge vont au peuple français, avec lequel il a tant de points de contact et une si grande communauté de sentiments et d'idées, mais la menace à son indépendance venant de la France aussi bien que de l'Allemagne, il n'hésiterait pas, on peut le croire, à se retourner contre ceux qu'il considère mieux qu'en bons voisins, en amis, en parents. Heureusement, depuis trente-cinq ans la politique étrangère de la France s'est affirmée si noblement pacifique que la Belgique n'a rien à redouter de sa grande voisine du Sud et qu'aucun soupçon ne peut troubler la cordialité des relations des deux gouvernements.

Non seulement la France s'est montrée amicale envers la Belgique, mais en maintes circonstances elle lui a donné des preuves manifestes de l'intérêt qu'elle porte à sa prospérité. C'est grâce à l'appui de la diplomatie française que les Belges ont pu prendre pied en Extrême-Orient, que la voie des grandes affaires leur a été ouverte en Chine, en Amérique du Sud et ailleurs, et ils n'oublieront pas que, lors de l'expédition internationale contre les Boxers, en 1900, alors qu'ils demandaient à participer par l'envoi d'une légion à l'action commune des puissances, la France seule les soutint, tandis que l'Allemagne s'opposa catégoriquement à ce qu'un rôle leur fût réservé dans cette expédition. Il y a donc de multiples et excellentes raisons, en dehors même de la communauté de sentiments et d'idées, qui justifient l'ardente sympathie que la France possède en Belgique, mais il ne faut pas se dissimuler que dans l'état actuel des choses, ce n'est pas plus par une entente avec la France que par une entente avec l'Allemagne que la Belgique peut se mettre à l'abri d'un coup de surprise. Toute avance à une grande puissance lui vaudrait fatalement les rancunes des autres et le problème se pose ainsi : comment le peuple belge, sans lier partie avec l'un ou l'autre de ses puissants voisins, pourrait-il s'assurer le concours efficace qui lui serait nécessaire pour repousser un envahisseur éventuel ?

Des hommes de bonne volonté croient résoudre ce problème en préconisant une entente hollando-belge et toute une campagne de conférences s'est engagée ces temps derniers pour déterminer un mouvement dans ce sens. Les Pays-Bas, comme la Belgique, sont sous la menace d'une conquête allemande, avec cette circonstance aggravante que le peuple néerlandais, étant d'origine germanique, est beaucoup plus préparé que le peuple belge à subir l'influence allemande. D'autre part, les Néerlandais pas plus que les Belges ne pourraient, avec leurs seules forces, offrir une résistance efficace à leurs frontières. L'idée est venue tout naturellement qu'en groupant ces deux faiblesses relatives, on obtiendrait une force à peu près respectable et pouvant entrer sérieusement en ligne de compte en cas de conflit

général dans l'occident européen. L'idée mérite un sérieux examen, mais à la condition expresse qu'on écarte dès le principe tout espoir de lier par trop étroitement la fortune d'un peuple à celle de l'autre. Belges et Néerlandais ont goûté quinze années durant du ménage commun et l'expérience ne fut pas heureuse.

Il y a entre les deux peuples une différence trop radicale de mœurs, de langage et de mentalité pour que leur entente aille jamais sincèrement au delà de ce qui est nécessaire à leur sécurité et à leurs intérêts. C'est pourquoi, très judicieusement, on voudrait donner au rapprochement belgo-néerlandais une base économique, la marine hollandaise servant l'industrie belge. L'entente politique suivrait tout naturellement. La chose ne sera pas aisée à mettre au point, quoi qu'on dise, le protectionnisme belge s'accommodant assez mal du libre-échange qui prévaut ux Pays-Bas, mais la question mérite la plus sérieuse attention au point de vue de la politique générale, car si elle aboutissait, une force nouvelle surgirait dans l'occident européen, une force qu'il faudrait prendre en considération et qui ne serait pas précisément favorable à l'influence allemande, puisque c'est en garantie contre les entreprises possibles de l'Allemagne que l'entente se concluerait. Il est à noter, par exemple, que les journaux d'outre-Rhin ont tous fait mauvais accueil à cette idée, une entente politique et économique hollando-belge leur apparaissant comme un obstacle dangereux à la réalisation du vaste rêve pangermaniste : une barrière se dresserait là qui, d'une part, empêcherait à jamais l'Allemagne de surgir sur les côtes de la mer du Nord faisant face à l'Angleterre, et, d'autre part, de s'appesantir sur la frontière nord de la France...

Il faudra attendre la fin de la période de tâtonnements pour se rendre compte si réellement cette idée a des chances d'aboutir. En Belgique comme en Néerlande elle a ses partisans, mais la grande masse l'a accueillie avec beaucoup de réserve. Bien que proches voisins des Néerlandais, les Belges se sentent très loin d'eux et il faudrait des circonstances absolument spéciales pour les entraîner dans ce cou-

rant. Ce qui subsiste essentiellement à l'heure actuelle, c'est le malaise résultant de la conviction où l'on est que le pays n'est pas en état de défense et que les moindres complications survenant entre la France et l'Allemagne peuvent le jeter dans une aventure grosse de conséquences fâcheuses. La confiance ne viendra qu'avec la réorganisation de l'armée belge sur des bases sérieuses. Ce n'est que lorsque ce résultat sera acquis que l'on pourra utilement étudier les combinaisons politiques susceptibles de mettre l'indépendance de la Belgique à l'abri de tout péril. Il faut espérer que l'on y arrivera dans un avenir prochain, car depuis soixante-quinze années qu'il jouit de la liberté, le peuple belge a accompli de grandes choses, il a donné d'admirables preuves d'énergie. Dans l'ordre économique, il a donné le bon exemple, même à de grandes nations, et il a attesté qu'une Belgique libre et respectée est un élément qu'on ne peut négliger quand on a en vue la prospérité de l'Europe. Il lui reste à prendre pleinement conscience de son devoir envers lui-même et d'assumer le soin de veiller à sa propre sécurité. Quelles que soient ses hésitations présentes, il ne peut manquer à ce devoir et son passé, en cela, répond de l'avenir, car il n'est peut-être pas un coin de terre en Europe où plus de sang fut versé tout le long des siècles pour l'idée de liberté et où les hommes eurent un plus haut souci de la franchise de leurs gestes.

ROLAND DE MARÈS.

Rédacteur en chef de l'*Indépendance belge*, M. Roland de Marès n'a que trente-deux ans. Débute dans les revues de jeunes (l'*Ermitage*, la *Plume*, le *Mercure de France*), puis passe au *Figaro*, à *Germinal* et enfin à l'*Indépendance belge*, où il se consacre entièrement à la politique étrangère. Collaborateur politique du *Journal de Genève*, du *Matin* (d'Anvers) et du *Morning Leader*, de Londres, il a publié un volume sur *Le Congo*, l'*Évolution politique au* XIXe *siècle*, et donne, tous les ans, une *Année politique*. Regrette parfois le temps où il écrivait *Ariettes douloureuses* et *Ame d'autrefois* (deux volumes de vers), *En Barbarie* et *Baisers d'avril* (deux livres de contes). S'en console en préparant un ouvrage sur « les grands courants modernes. »

Au Maroc

(*Fragments du journal de voyage d'une Parisienne*)

19 mars 1906.

..... Alors, c'est là, tout à fait en face de nous, le Maroc?

— Dans ce petit nuage blanc, *si Senora*.

Notre guide se tut, et je m'absorbai dans la contemplation du nuage blanc. Par cette fin de jour, l'antique cité phénicienne était toute vibrante de soleil et de gaîté, les jolies gaditanes, épaule contre épaule, faisaient résonner l'air limpide de leur éclats de rire, rythmés par le claquement inlassable de leurs éventails parfumés, et je fus inconsciemment attirée par le charme reposant de ce demi-Orient, mystérieux et délicat comme la beauté de ses femmes, qui se nimbent dans la diaphanéité de leurs voiles pour la rendre plus troublante.

Etre à Cadix et ne pas pousser jusqu'à Tanger! Ce serait un crime... Quand cette fameuse question du Maroc emplit les colonnes des journaux, ne pas jeter son coup d'œil sur ce pays si disputé... Quel dommage!... Et voilà comment avec toutes ces belles raisons, ma chère Eliane, je triomphai des hésitations de mon mari, et comment notre traversée fut décidée.

Je l'avoue sans honte, la veille de notre départ, je ne dormis pas comme Condé avant Rocroy; un mauvais petit

vent soufflait par brusques cinglées et ne me faisait pas très bien augurer de l'état des flots.

A quatre heures et demie, nous étions debout : le ciel était pur, mais le vent n'était pas tombé ; au contraire ; et dès que je fus installée, plutôt mal que bien, sur le petit vapeur qui vous conduit en pleine mer, à bord du bateau plus majestueux qui fait la traversée, je sentis au creux de l'estomac un léger frisson en regardant au loin la ligne houleuse que nous avions à franchir. Cependant, pour la satisfaction de ma vanité, je dois dire que plusieurs personnes s'en retournèrent bravement à l'hôtel, entre autres un jeune couple probablement en voyage de noces, et qui craignait de troubler le miel de cette fameuse lune par un malencontreux tribut à payer aux vagues.

Sur le *Joaquin Pielago*, nous sommes parfaitement installés. A l'avant j'ai disposé des pliants, une chaise longue, et sous ce ciel sans nuages toute appréhension disparaît aisément.

Maintenant Cadix toute blanche s'efface ; elle est, ainsi que le déclame un enthousiaste poète assis près de nous, « comme une gemme oubliée aux bords des flots de la terre andalouse » ; la coupole de sa cathédrale disparaît comme un point lumineux dans le lointain. De bleu, le ciel est devenu grisaille, le vent souffle, les moutons du vieil Homère se poursuivent à l'infini, la terre d'Espagne n'est bientôt plus qu'une ombre qui se confond avec les nuages, les vagues s'allongent, la mer a des tons plombés. Et voilà que peu à peu de longs vallons d'écume se creusent, le vaisseau n'est plus qu'une frêle coquille entre le ciel et l'eau ; il monte, il descend au gré de la tempête qui va bientôt se déchaîner complètement. Des rafales de pluie et des paquets de mer m'inondent, et de nombreuses défections causées par ce mal sans remède qui effraie les voyageurs se produisent peu à peu.

. . . .

A cinq heures du soir (depuis six heures et demie du matin, nous dansons) nous apercevons Tanger ; et voilà que j'éprouve une étrange sensation. Il semble que l'Europe à

peine quittée est loin, si loin qu'elle paraît inaccessible et que nous sommes devant un monde nouveau, étranger d'âme, d'aspect, de civilisation. C'est presque l'Orient, pays magique que nous nous figurons un peu comme les territoires des contes de fée.

A peine l'ancre est-elle jetée que le bateau est assailli par une nuée de barques où crie et gesticule une foule bariolée de demi-sauvages, vraie bande de pirates à l'assaut.

Cependant, la mer est si houleuse que c'est avec peine que le transbordement s'opère ; les bagages sont lancés au fond des barques, et les voyageurs suivent le même chemin avec l'aide des Marocains qui vous serrent dans leurs bras bronzés. Plus ou moins endolori, chacun se rétablit dans une position peu stable ; enfin, les bateliers s'emparent des rames et nous recommençons à valser sur des vagues hautes commes des maisons. En montrant des dents éblouissantes, qui semblent prêtes à mordre, nos conducteurs affirment qu'il n'y a aucun danger, à part peut-être celui d'être inondés, mais c'est de peu d'importance. Maintenant, nous touchons à la ville ; au-dessus de la plage, c'est un fouillis de maisons sans toits, éblouissantes, petits cubes blancs entassés dans des remparts mauresques, terrasses hérissées de minarets.

Enfin, nous débarquons !...

. . . .

...Dans le labyrinthe étroit et aveuglant des ruelles grimpantes, on roule, on se heurte, on se croise parmi le va-et-vient incessant des bourriquets chargés et des chevaux de selle, le flot d'Arabes de tous costumes, de nègres à l'air bestial, de Juifs en longues houppelandes, d'Européens de tous types qui se mêlent étrangement.

De l'hôtel Cecil, qui domine la mer, la vue est merveilleuse ; accoudée à la terrasse, je ne puis m'arracher à une contemplation extasiée. Le silence est complet ; il est seulement troublé de temps à autre par le galop d'un rapide cheval monté par un Maure...

... Sur la vaste terrasse qui descend en pente douce vers le sable, de nobles Arabes aux fins vêtements sont venus

s'asseoir ; d'autres, debout dans des poses hiératiques, s'entretiennent à voix basse, pendant que sans bruit glissent les domestiques aux jambes de bronze, à la culotte bouffante et au fez pourpre. Sur ce ciel bleu sombre, devant l'argent liquide des flots, ces silhouettes imposantes nous donnent l'illusion du rêve. On ne peut croire que l'on vit au milieu de ce paysage fantastique ; tout cela semble n'être qu'un décor d'opéra qui va changer dans quelques minutes.

... Levée dès l'aube, j'ai parcouru de grand matin les ruelles marocaines. Tout près de l'hôtel, pendant la nuit, un campement avait surgi ; comme de grands champignons nés en quelques heures, des tentes s'arrondissaient.

C'était à notre approche un grouillement d'enfants, de jeunes garçons tendant la main sans vergogne et, dans un français plus ou moins pur, déclarant qu'ils savent fort bien chanter la Marseillaise.

... Le tour de Tanger est bientôt fait; nous sommes montés ce matin par la principale rue bordée de soupentes, boutiques où les marchands silencieux se tiennent accroupis, fumant en silence, ou, immobiles comme des statues, lisent le Coran en égrenant d'immenses chapelets.

Au Grand Zocco, où se trouve le marché, ce n'est plus le temple du silence, mais un vrai caravansérail où s'agite furieusement la fourmilière de turbans et de burnous, où l'on se sent tiraillé, interpellé dans cette incompréhensible langue gutturale, où il semble qu'il n'y ait que des *r* et des *l*, et, tout ahuri, l'on cherche un moyen de s'échapper ; mais c'est à peine s'il est possible de se frayer un passage au milieu des pyramides d'oranges, de dattes, de fromages, de babouches et de quartiers énormes de viande saignante encore, toute chaude et fumante.

Tout l'après-midi, nous avons erré de la Kasbah, la citadelle de Tanger, à la grande mosquée ; du petit Zocco à la plage. Impressionnés par le silence de la ville indigène mystérieuse et close, nous restâmes silencieux, de même que nous fûmes gagnés par la gaîté qui règne dans les ruelles sales et mal pavées où le peuple se coudoie ; gaîté qui s'efface bien vite devant la laideur lamentable des malheureux

estropiés, qui, tous les dix pas, traînent devant vous leurs squelettes aux membres atrophiés, — devant l'impressionnante tristesse de la légion d'aveugles qui, accroupis le long des murs, tendent leurs mains décharnées en rappelant sans cesse leur détresse : « Pobre cillo ! pobre cillo ! » Cette dolente mélopée me hante, et malgré la souffrance que j'éprouve, je ne peux détacher mon regard de ces navrantes figures aux yeux rougis, révulsés, vidés par ce soleil si éclatant, qui semble avoir volé à ces centaines de misérables l'éclat et le rayonnement de leurs prunelles pour augmenter la gloire irradiée de son globe flamboyant.

25 mars 1906.

Tu ne devinerais jamais où j'ai pénétré aujourd'hui?..... Dans un harem ! Oh ! pas celui du sultan qui n'est... qu'honoraire, puisque jamais il ne daigne venir entretenir les belles qui, à Tanger, ne sont là que pour la parade. Et puis, l'avouerai-je, je n'aurais été qu'à demi rassurée de pénétrer seule — puisque le sexe fort n'est pas admis — derrière les murs de ce sérail qui a presque l'aspect d'une prison. C'est simplement dans le harem d'un Maure (auquel nous avons été présentés), que j'ai pu glisser un regard curieux.

Dans une blanche maison entourée d'un jardin magnifique, notre hôte nous a reçus, drapé dans sa majesté, et vêtu d'un burnous immaculé. Assis sous une sorte de tonnelle, nous avons bu du café, puis, sur un signe du maître, une esclave s'est approchée de moi et m'a fait comprendre que la grande faveur de rendre visite aux femmes m'était accordée...

... J'ai suivi mon introductrice, qui m'a d'abord fait pénétrer dans un vestibule largement aéré et éclairé, encombré de divans, de guéridons; au plafond incrusté de laque un lustre, et de ci de là quelques petites tables chargées de cigarettes et de cendriers.

Après un moment d'attente, la porte du salon a été ouverte : les quatre femmes étaient là. Celle qui était assise au milieu s'est levée, les autres l'ont suivie et m'ont fait une foule de saluts... puis nous nous sommes regardées; la

conversation allait être difficile ! Comme elles brodaient, j'examinais leurs travaux en essayant de leur marquer mon admiration. Alors une des quatre me donna l'ouvrage qu'elle venait de terminer en me faisant comprendre qu'elle m'en faisait hommage. C'était la plus jeune et la plus jolie : une brune aux traditionnels yeux de velours noir. Pour la remercier, je lui offris une de mes breloques, un trèfle à quatre feuilles. Elle poussa un cri de joie, et aussitôt courut chercher une affreuse petite image sur laquelle s'étalait un gros trèfle avec ces mots écrits en français : « porte-bonheur ».

Les trois autres lui lancèrent des regards d'envie; pour les calmer, je les gratifiai de quelques bijoux sans grande valeur. Alors, ce fut de l'enthousiasme; elles dansaient presque, et l'une, se précipitant sur un phonographe — un phonographe à Tanger ! — tourna la manivelle et la « Valse bleue » me fut révélée.

Je les quittai quelques minutes plus tard, après les salamalecs d'usage...

GENEVIÈVE L...

Pour copie conforme :

EUGÈNE JOLICLERC.

Né à Lyon, Eugène Joliclerc passe plusieurs années dans le Midi, qu'il apprend à aimer; Marseille, Nice, toutes les cités ensoleillées le captivent. Il parcourt néanmoins la brumeuse Angleterre, puis revient vers l'Espagne et explore le Maroc. Il publie chez Lemerre : *Confidences de jeune fille*, avec une préface de Marcel Prévost, *Au Harem*, *Fausses voluptés*, *Demi-Maîtresse*, etc. *Joujou conjugal*, son dernier volume, paraîtra dans quelques jours; nous faisons des vœux pour qu'il ait le succès de ses aînés.

Le Berry artiste

Un matin de l'autre été, à Pierrefonds, dans le lointain une musique retentit. Elle provenait d'un seul instrument et s'amplifiait en rumeur d'orchestre; le rythme alternait de la vive cadence à la traînante mélodie; le son avait tantôt des acidités de fruit vert, tantôt la douceur du miel doré. C'était charmant, c'était bizarre — et plus encore imprévu.

Quelles réminiscences évoquaient donc, en mon esprit, ces échos qu'apportait le vent par larges bouffées? Pourquoi tant d'instinctive surprise à les entendre vibrer sous le ciel du Valois?

Vite je montai sur la terrasse... et je compris!

A pas lents, sur la route poussiéreuse et déserte, un homme avançait. Il avait un large chapeau de feutre noir, une blouse de toile bleue brodée aux épaules, et, devant soi, la vielle enrubannée des Maîtres-Sonneurs! Ses yeux blancs regardaient sans voir; un jeune garçon le menait par le pan de son vêtement.

Le Berry! le cher Berry!

Quand ils furent contre la maison, je criai :

— Vins t' sider, camarade!

Ils poussèrent la grille, je descendis vivement et leur ouvris toute grande la porte de la salle. Mais, tandis que le vieux s'asseyait, harassé, et que le vin frais coulait dans les verres, le jeune, tout haut, s'ébahissait :

— Grand-père, si vous saviez, c'est chez nous! La cheminée avec ses bancs! Une image de drôlière avec la coëffe!

Les pots de grès! La limousine! Et des bonshommes! Et la Boun' Dame! Et une vielle, grand-père, une vielle comme la vôt'... mais pus belle!

C'est vrai qu'ils étaient un peu rapatriés entre ces murs nus, blanchis à la chaux, mais que magnifient les bas-reliefs de Jean Baffier et d'Ernest Nivet, l'admirable pastel de Fernand Maillaud, une aquarelle de George Sand, des vues de Nohant, de la Châtre... A portée de la vue, à portée de la main, sont les œuvres de Rollinat, les livres du bon Plauchut, de Stéfane-Pol, les études de Joseph Pierre. Sur la table, fraternellement, voisinent toujours les poèmes de mes chers filleuls : Hugues Lapaire et Gabriel Nigond.

Cette vielle me fut offerte par Jean Baffier; Augras, le fin diseur, y noua le flot de rubans; Ravaud, le maître à tous, y mit l'accord.

Mes tiroirs sont pleins de lettres venues de là-bas et qui me sont reliques; mon cœur est plein de souvenirs...

Et ceux-ci se lèvent, comme un essaim d'abeilles, quand, réconforté, le vielleux fait bruire, sonores, sous le plafond noirci, la chanson des *Rubans bleus*, celle des *Gas*, la marche héroïque de la Châtre...

*
* *

Cher Berry ! Bonne terre féconde d'où la pensée surgit comme la vigne et le blé ! Il est de plus somptueux paysages, de plus superbes horizons, des sols plus fructueux en génie — mais aucuns ne l'égalent dans la grâce attendrie, délicate et profonde de ses ombres, de ses lumières, de ses courbes, de ses artistes !

Ils sont nombreux, divers, robustes, pittoresques : toute la palette et toute la gamme !

Sous le ciseau de Baffier, sous le pouce de Nivet, le modèle solide ou gracieux de la race apparaît, confirme sans appel l'immuable beauté du rustique. Fernand Maillaud fixe délicieusement l'atmosphère légère, fluide, qui nimbe les fronts blancs ou les pierres noires ; ravit le secret des

yeux candides et des sources ingénues. Et aussi Naudin, Beauvais...

Mais, s'il n'est musicien que par ses Maîtres-Sonneurs, le Berry a la littérature dans les veines. De ce que son grand orgueil est Sand, il étend sa considération, sa sollicitude à tous les artisans du verbe, en prose, en vers. Sa piété entoure la tombe et garde la mémoire du merveilleux rimeur, du poète fantasque, attachant, douloureux, que fut Rollinat; son amitié est acquise à Plauchut; il couve, c'est le mot, les débuts, glorieux déjà, de Nigond et de Lapaire.

Et j'en oublie! Qu'ils me le pardonnent. C'est que la moisson est trop riche, la gerbaude trop fournie pour l'étendue de la province; qu'en sa course encaissée, la Creuse, souple anguille frétillante et moirée, fait scintiller trop de rêves et bruire trop de rimes !

Cher Berry ! Je voudrais qu'il n'ait qu'un seul beau visage pour l'entourer de mes bras et le biger aux joues, « ben amiteusement » ! Car, de plus franc terroir, jamais l'âme ne fila plus droit dans le ciel comme l'alouette, vers le soleil, — la lumière enivrante, l'idéal infini !

Séverine.

Tout le monde connaît le brillant écrivain qu'est Séverine; beaucoup ont pu apprécier aussi son incomparable talent d'orateur; mais bien rares sont les privilégiés auxquels elle a confié son ardente sympathie pour le Berry. C'est ce que nous l'avons priée de dire ici, et ses amis berrichons lui en témoignent toute leur affectueuse gratitude.

Le passé

Château de Nohant, 25 mars 1906.

Mon cher Directeur,

Notre projet de décentralisation littéraire par des provinciaux devenus parisiens ou par des parisiens devenus provinciaux — ces derniers en très grand nombre aujourd'hui — me paraît excellent, et, en hâte, en toute cordialité, j'apporte mon caillou à son édification.

Si nous aimons à vivre dans le futur, avec l'espérance trop souvent déçue, d'y rencontrer le bonheur « en bloc » au lieu, dans le présent, de le composer, ainsi qu'une mosaïque, de mille petites choses heureuses, nous aimons peut-être encore plus vivre dans le passé, étudier, regarder, vénérer, tout ce qui a été composé, touché, vu, habité, par les nobles génies qui nous précédèrent dans la vie.

Faire revivre avec éclat, tendresse, respect, le passé des âmes d'élite dans les localités ignorées jadis, célèbres aujourd'hui, où elles s'illustrèrent, sera la tâche principale de ceux que vous appelez à vous aider dans votre essai de décentralisation littéraire.

L'époque est d'ailleurs à ces pieux souvenirs, et nombreux

sont les pélerinages faits aux maisons célèbres. Dans le Berry, à Nohant, où vécut et mourut George Sand, une foule recueillie vient chaque été visiter sa tombe et y déposer des fleurs et des couronnes. Il en est de même aux Charmettes de Jean-Jacques. Pour que les admirateurs de Gustave Flaubert puissent visiter en tous temps sa gentilhommière du Croiset, la ville de Rouen, secondée par les offrandes de quelques admirateurs du grand homme, vient d'en faire l'acquisition. Comme à Nohant, dans la bibliothèque de George Sand, on y verra des fleurs fanées, des portraits d'amis fidèles, l'écritoire, les plumes du labeur, des livres, surtout des livres, vieux amis qui donnaient le calme, le repos au fougueux Normand, calme et repos dont il avait un réel besoin. Mais, dira-t-on, ces objets-là ne sont plus que des bibelots, des objets inanimés qui ne peuvent survivre à l'esprit qui les vivifiait... Oui, ce sont des choses inanimées, mais les yeux des illustres maîtres du logis, où ils sont exposés, se sont souvent reposés sur eux; ils ont pris part à leur vision, à leurs envolées vers l'idéal; leurs mains fiévreusement, parfois, les touchèrent, et à tous ces titres, ne sont-elles pas dignes d'un respect attendri? — J'en appelle aux saintes reliques des amours d'antan?

A vous,

EDMOND PLAUCHUT.

Un méridional (de Saint-Gaudens) que sa piété filiale pour George Sand rendit berrichon. Journaliste en 1848, exilé volontaire de 1851 à 1861, voyage en Chine, en Océanie, fait naufrage aux îles du Cap-Vert (George Sand rappelle cet épisode dans son roman de *Malgré Tout*, dédié à Edmond Plauchut). Rédacteur à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Temps*, à la *Revue Bleue*, à la *Revue scientifique*. A publié l'*Egypte et l'occupation anglaise*, le *Tour du Monde en 120 jours*, les *Armées de la civilisation*, etc., etc.

Le pays berrichon

Les coteaux verdoyants du Boischaut, les rives ombragées de l'Indre, les plaines mélancoliques du Cher, hérissées de genêts, plantées de lupins ; des *accenses*, des *locatures* où vivent des familles patriarcales, des ménagères proprettes, de rêveuses pastoures ; des domaines jetant çà et là avec leurs toits de tuiles rouges une note de vie dans le paysage monotone ; de grandes étendues sablonneuses tapissées de bruyères roses ; des cultures morcelées, séparées par des haies vives au milieu desquelles surgissent les têtes rondes des ormeaux ; de riches herbages vers Germigny où l'on élève la belle race charolaise et des moutons renommés ; de légères ondulations en suivant le cours des rivières ; des vallées humides du côté de Saint-Amand, La Châtre, Le Blanc ; profondes, accidentées en se rapprochant de la Creuse ; un horizon sur lequel se découpe la carcasse étrange d'un vieux donjon en ruines, la ligne sombre d'un bois de chênes ou d'une chataigneraie..., tel est l'aspect général du pays berrichon.

Et dans le vent qui se parfume au genêt de ces brandes, aux églantiers de ces *traînes*, aux menthes sauvages de ces rives ; on respire la fraîcheur des idylles de George Sand ; on revoit la grande « matriarche » dans ces paysages qu'elle a contemplés et qui gardent quelque chose de sa vie pour avoir traversé ses yeux et son âme.

Sur ce sol, les invasions n'ont fait que passer ; la civilisation vient seulement de s'y arrêter. Sans en méconnaître

les bienfaits, nous en constatons aussi les désavantages. Depuis que le paysan sait lire, les grands boutiquiers de la capitale inondent sa demeure de prospectus et de catalogues illustrés, l'invitant à se procurer des meubles bon marché et des vêtements à la mode de Paris. Aux grands lits à quenouilles que nos aïeules appelaient avec un respect mêlé de préciosité des *lits à la duchesse;* aux horloges à grandes boîtes imagées; aux lourdes armoires en chêne ornées de sculptures naïves et de ferrements ouvragés, a succédé la camelote en bois peint du faubourg Saint-Antoine.

Les *capiches* enveloppant les formes dans le mystère de leurs longs plis, les coiffes brodées, encadrant les visages des paysannes comme des vierges d'Holbein, sont remplacées par des manteaux et des chapeaux qui ne conviennent ni à leurs tailles épaisses, ni à leurs fronts basanés. Et tout cela se fait au détriment du petit commerce local, du caractère particulier de la province, de l'art français et du bon goût. On dit que les terriens y trouvent leur compte. C'est absurde! Ils se laissent tenter par un clinquant de bazar que l'on fait habilement miroiter sous leurs yeux, jusqu'à ce que s'éveille en eux la piteuse vanité d'être habillés et meublés comme les bourgeois de la ville! En voulant ressembler à tout le monde, en recherchant le luxe et l'artifice, ils deviennent de ridicules marionnettes alors qu'ils avaient de la beauté dans leur simplicité primitive parce qu'elle était plus proche de la nature.

Les paysans de cette contrée ont conservé longtemps la physionomie des habitants de la première Aquitaine. Acharnés à la glèbe, ils s'imprégnaient de la Nature et la poésie qui est en elle les pénétrait inconsciemment, pour se dévoiler aux heures tristes du crépuscule et dans les liesses des assemblées.

C'est à cet ancien esprit que nous devons le *briolage*, ce chant rustique qui contient la musique des brises, des oiseaux et des sources : notes éparses dans la plaine que le terrien recueille et jette au vent en piquant l'échine de ses bœufs. Sa voix chevrotante s'élève d'abord timidement comme un son de cornemuse que l'on accorde; puis peu à peu, plus

assurée, elle monte, s'élance, plane pour se fondre dans un murmure très doux qui la fait paraître très lointaine.

C'est la vie du laboureur qu'évoque ainsi le briolage ; la vie besogneuse et belle de la plèbe, les durs travaux sous les averses de pluie et de rayons ; c'est l'âme des champs tout entière qui passe sur l'aile du briolage, du chant solennel de la Terre !

M. Laisnel de la Salle nous parle d'un maître *brioleux*, le grand Renard de Fontenay, mort il y a plus d'un demi-siècle. « On assure, écrit-il, que lorsqu'il labourait dans le chaumoi de Montlevic, et que le temps était *saige*, *on l'acoutait brioler du biau mitan de la grand place de la Châtre*, c'est-à-dire, à une distance de plus d'une lieue. Il n'avait pas, dit-on, son pareil, lorsque, menant le grand labourage il interpellait en chantant et d'une seule halenée chacun des dix bœufs qui composaient son puissant attelage :

Ça Gaya, Sarzé, Guivé !
Fauriau, Charbouniau, Varmé,
Cerison, Morin,
Rossigneux, Châtain !
Eh ! Eh ! Eh ! mes maignons !
Eh ! mes valets, allons !

C'est encore à l'ancien esprit que nous devons le refrain berriaud empreint d'une joyeuse humeur, d'une plaisanterie fine et narquoise ou d'une grivoiserie primesautière qui serait insolente si elle ne s'abritait sous le voile d'une amusante naïveté.

A côté des licencieuses chansons à boire, qui nous rappellent Gargantua, illustre chez nous, bien avant que Rabelais n'eût songé à le chanter, à côté de cette hardiesse de langage qu'accentue encore notre patois si expressif, on trouve aussi l'accent mélancolique de certains airs gaéliques et des anciens chants d'Irlande.

Mais il faut avoir vécu la vie simple et laborieuse, au grand air, dormi sous le même toit, vibré pour les mêmes amours, bu dans le même gobelet, connu les mêmes déboires,

rêvé les mêmes espoirs, pour comprendre cet être bourru toujours penché vers la terre et qui, comme le rossignol, ne chante que lorsqu'il n'entend plus de bruit sous la feuillée !...

Jadis, les soirs d'automne, on se réunissait à quelque carrefour entre métayers voisins. Les uns *chapusaient* des manches d'*éplettes*, d'autres raccommodaient les corbeilles, les paniers, ou teillaient le chanvre. Les femmes *ravaudaient les chausses* à la lueur d'un brasier destiné à éloigner les bêtes qui rôdent la nuit ; mais surtout parce qu'il était de bonne compagnie. Chaque fois que l'on jetait une poignée de chènevottes sur les tisons, de grandes flammes bleues montaient vers le ciel où s'éveillent les étoiles. On appelait cela *faire charibaude*.

A ces veillées ou à celles qui se passaient sous le manteau de la cheminée, l'hiver, quand le givre dessine des trèfles aux vitres des chaumières, après avoir parlé de la température, des récoltes, des bestiaux, des mariages en perspective ou des malades du village, une aïeule en *câlinette* blanche, un vieillard qui aimait finement parler, un *panseux de secrets* accagnardi devant les cendres, racontaient dans un religieux silence, des légendes merveilleuses, des histoires charmantes ou fabuleuses et enseignaient aux jeunes les anciens rites qui s'accomplissaient dans les forêts au pied des monuments druidiques.

C'est dans ces réunions familiales, dans les *vigeons*, le dimanche, les jours d'assemblées et de comices, en foire, autour des *parçons* de moutons, dans les noces et les ribottes de village, à la table même des *planteux de blé*, que l'on peut saisir ce qui reste des gracieuses naïvetés, de la malice piquante, de l'esprit gaulois du paysan berrichon. C'est sous la floraison blanche des *guigniers* sauvages où l'amour échange ses propos ; c'est derrière la *bouchure* parfumée d'aubépines et de chévrefeuilles où il se consomme... et c'est en plein champ, sous le parapluie de coton bleu, où la bergère, son chien *corniaud* à ses pieds, surveille ses *oueilles* et ses *aumailles*, que l'on peut surprendre le patois et les chansons de jadis, émaillées de mots fleuris comme la plaine à la belle saison.

Celui qui, transplanté loin du sol natal, aura vécu son enfance dans la société du paysan, entendra souvent, au milieu du tumulte des cités, l'accent inoubliable de toutes ces voixp rovinciales !

Le mépris des gens de la terre pour leurs anciennes coutumes s'accentue chaque jour davantage. Ils adoptent les mœurs et les modes de la ville pour se tromper eux-mêmes sur leur qualité de paysans. (Quelques rares vieilles portent encore le châle à fleurs, la robe de popeline grise, le devanteau de soie, le fichu à pointe, le bonnet blanc tuyauté très large du fond et la jeannette d'or autour du cou !) Il semble que tous ces gens rougissent d'être attachés à la glèbe comme à quelque métier avilissant ; il n'en comprennent pas la dignité.

La simplicité s'en va chez les nouvelles générations de terriens et la beauté disparaît avec elle.

Il n'y a pas plus de cinquante ans, on dansait encore chez nous le *branle* des laboureurs du Latium. Aujourd'hui, quelques jeunes bouviers et des filles de laboureurs entêtés dans leurs coutumes dansent la *bourrée*. C'est un plaisir de les voir s'avancer en formant la chaîne, puis s'éloigner et se rompre en des chassés-croisés, des virements et des carrements d'épaules où le naturel donne de la grâce aux attitudes. Ils marquent un peu lourdement la cadence en frappant du talon ; mais ils ne manquent pas de souplesse dans leurs mouvements. Les gars sourient aux filles et les filles baissent honnêtement leurs regards, puis la musette chante tout drôlement et les joues roses se rapprochent des lèvres des danseurs... La jeunesse d'aujourd'hui semble plutôt attirée par les flonflons des cuivres et de la contre-basse. Le piston et la clarinette sont en train de détrôner la vielle et la cornemuse dont les accents conviennent seuls cependant pour préluder aux amours des bergers. Tantôt elles grincent comme le vent d'hiver dans les branches ou ronflent comme les sauterelles dans l'air pur de l'été ; tantôt elles éveillent des rires sardoniques ou de voluptueux soupirs... Et leurs plaintes sont si douces parfois, que l'on croirait entendre des chuchotements amoureux et des baisers qui passent sous la voûte obscure des feuillages...

Il semble bien que la dernière flamme des traditions vienne de s'éteindre en Berry et que nous ne reverrons plus les belles fêtes agrestes et poétiques de Bourges, Mehun, Saint-Pierre-le-Moutiers, Sancoins qui évoquèrent si magnifiquement les Lénéennes et les Panathénées de la Grèce antique. Le centenaire de George Sand fut l'occasion de nos dernières Dionysies : Sous la transparence d'un beau ciel, sous le flamboiement des couleurs vertes, jaunes et rouges, emblêmes des prés, des blés et des vendanges, défilèrent laboureurs, semeurs, bergères, faucheurs et moissonneuses. Six bœufs blancs traînaient le char du blé surmonté de la *gerbaude* enrubannée. Des bouviers conduisaient l'attelage et, de chaque côté, des batteurs, des vanneurs, des glaneuses, des jeunes filles en coiffes berrichonnes et vêtues de blanc, marchaient comme les paysans d'Athènes aux fêtes païennes de l'antiquité.

Ne regrettons-nous pas déjà ce temps où la jeunesse robuste se trémoussait en de folles contredanses et de jolies bourrées, au son des vielles et des cornemuses, trouvait bon le vin de nos vignes, douces et fraîches les joues des filles et plus éclatant, plus merveilleux que partout ailleurs, le coin de ciel de sa petite patrie ?

Hugues Lapaire.

Hugues Lapaire est le seul de nos collaborateurs berrichons qui soit originaire du Cher. Né le 26 août 1869 à Sancoins. Donne, avec le plus grand succès, l'*Annette*, *Au pays du Berry*, *La Bonne Dame de Nohant*, *Saint-Soulange*, *Noëls berriauds*, *Chansons berriaudes*, *Vielles et cornemuses*, *Au vent de galerne*, *Le patois berrichon*, *Le Courandier*, *Les Rimouères d'un paysan*, puis, tout récemment, *Le Fardeau*. Entre temps, voyage à travers le Berry pour faire entendre des chansons, des poésies, des scènes berrichonnes, et organise la fête rustique au cours de la célébration du centenaire de George Sand.

Sonnets inédits [1]

L'Aigle

Raidissant sa griffe rapace,
L'aigle fauve darde en la nuit
Un regard fulgurant qui suit
Le débrouillement de l'espace.

Il attend que l'ombre s'efface,
Que le plein soleil ait relui ;
Tant qu'enfin l'astre jaune et lui
Se considèrent face à face.

Alors, à cris hurlés, la bête
Prend son vol droit, monte et s'arrête
Dans un planement solennel.

Elle s'étale confiante,
Tachant les rocs de sa fiente
Qui semble un excrément du ciel.

(1) Font partie d'un volume d'œuvres posthumes en préparation : *Les Bêtes*.

Le Chat-Huant

Dans un gros chêne court qui pèle et se prosterne,
Le bon vieux chat-huant tout le jour assoupi,
Spectral et ténébreux, reste roide accroupi,
Parfois de ses yeux ronds éclairant sa caverne.

En ce creux où le ver avec la mouche alterne,
Dur d'oreille il n'entend ni le chien qui glapit,
Ni le pivert criard qui cogne et déguerpit.
Il goûte la paix close et le silence interne.

A l'aube et vers le soir dont il flaire l'instant
Il quitte son tronc d'arbre et cherche en voletant
La grenouille verdâtre et le mulot gris sombre.

Le sybarite oiseau, qui veut longtemps vieillir,
Ne quitte son repos que pour aller cueillir
Tout le frais du matin, toute la fleur de l'ombre.

MAURICE ROLLINAT.

C'est à l'amabilité de notre confrère Gustave Geffroy et de M. Bridoux, cousin de Maurice Rollinat, que nous devons d'avoir pu donner ces pages inédites du grand poète berrichon. Est-il utile de rappeler les titres de ses ouvrages en prose (*En Errant*, *Ruminations*), et de ses livres de poésies (*Névroses*, l'*Abîme*, *Dans les brandes*, la *Nature*, les *Aspirations*, *Paysages et Paysans*)?

Le Bas-Berry économique

Le Temps présent. Vues d'Avenir

Sur le damier trop souvent mal établi de nos divisions administratives, le département de l'Indre représente la partie de province naguère appelée Bas-Berry. Certains géographes portés à confondre la position géographique et la position géodésique le considèrent comme appartenant à la France centrale, bien que les mœurs de ses habitants et le cours de ses rivières l'inclinent manifestement vers l'ouest. Il est encore, affirme-t-on, de climat tempéré parce que les moyennes thermométriques, niveleuses implacables, s'y présentent sous de petits airs modestes, auxquels il serait imprudent, peut-être, d'accorder une confiance sans limites : l'hiver est rude, en effet, aux alentours d'Aigurande et d'Eguzon, sur les frontières montueuses de l'ancienne Marche ; et, l'été, le soleil violent brûle sans obstacles les plaines de la « Champagne » où les arbres sont rares. Également tempéré par analogie, suivant les psychologues dans la manière de Malte-Brun, serait le caractère des habitants. Ils présenteraient un juste milieu entre les méridionaux bruyants et les gens du Nord, d'allure en général réservée. Les statistiques criminelles ont, du reste, signalé jusqu'ici le département de l'Indre à la bienveillance des moralistes.

Le pays, toutefois, est varié dans son aspect physique. Il n'a point, à cet égard, d'homogénéité déplaisante et monotone. On y trouve trois régions, inégales d'étendue, depuis longtemps dénommées suivant la nature de leur sol et de leurs productions. Le « Boischaut », synonyme de bocage, y offre la plus grande superficie. La végétation forestière y est abondante; les rivières, assez nombreuses, arrosent des vallées souvent fertiles. Les géologues assurent que l'on trouve un peu de tout dans ses terrains. Le granit y voisine par hasard avec l'oolithe et les cultures se ressentent des paradoxes de la nature. Elles y sont fort diverses, et cette diversité entraîne une division de la propriété et un état de morcellement, que l'on ne rencontre pas, au même degré, dans les deux autres régions. Celles-ci sont, en effet, des plaines dont le sol présente, pour chacune, plus d'unité géologique. La « Brenne », autrefois couverte d'étangs, a été injustement comparée à la Sologne. Elle est faite pour la grande culture et produira, sous l'action du progrès agricole, de plus en plus de céréales. Elle se transforme rapidement, trop rapidement au gré des amateurs de pittoresque. Des routes la sillonnent en tous sens. Une ligne de chemin de fer la traverse depuis peu. Il reste encore des étangs où s'engraissent des carpes dont Rabelais connut jadis la succulente finesse. Mais ce n'est plus la principale richesse de ce pays où les défrichements auront bientôt fait disparaître les dernières « brandes ». Cependant, il garde toujours son caractère particulier. Au tout commencement de l'automne, quand sont faites les semailles, plus hâtivement là qu'ailleurs à cause des pluies, alors si redoutées en ce pays, la terre, remuée par les charrues, offre aux yeux étonnés des tons variés, allant de toutes les nuances des bleus aux nuances aussi nombreuses des gris, avec des taches noires. On dirait une gigantesque palette de peintre impressionniste qui s'allonge à perte de vue sous la fuite des sillons interminables. La « Champagne » est, comme toutes les champagnes, une région de plaines. Celle du Berry est fertile; ce n'est point pour elle que l'on a créé l'épithète méprisante de « pouilleuse ». Elle est, aussi, favorable à la grande culture, à la

culture des céréales et depuis longtemps on y suit les progrès agricoles. Elle ne présente pas de caractère particulier comme la Brenne et l'association pour « la conservation des paysages » n'aura sans doute pas à intervenir très souvent en vue de s'opposer aux « méfaits des ingénieurs ». D'ailleurs, la nature est belle partout quand on sait la regarder à l'heure propice. La Beauce, riche en moissons, a ses charmes, la Champagne aussi.

Le département de l'Indre est surtout un département agricole. Les grandes industries ne trouveraient point assez près d'elles, les matières premières dont elles auraient besoin et le combustible pour alimenter leurs moteurs. On consomme — d'après les statistiques de l'industrie minérale — bon an mal an, environ 90.000 tonnes de houille dans l'Indre, et le prix moyen de la tonne atteint tout près de 40 fr. Là-dedans, est compris le chauffage; mais la consommation des chemins de fer n'y figure pas. Le nombre des machines à vapeur est de 780 environ, dont 130 ou 140 seulement sont des machines fixes, la plus grande partie étant composée, pour le reste, de locomobiles. Le tout a une force de 6.500 chevaux-vapeur, en chiffres ronds. Le Bas-Berry autrefois producteur de fer très estimé, dit fer doux au bois, ne donne guère aujourd'hui, par an, que 6,000 tonnes de minerai de fer expédié hors du département. Donc point d'industries métallurgiques importantes ou même d'industries dérivées de la métallurgie. Les matières premières ne sauraient être, jusqu'à présent, tout au moins, que des matières agricoles. Une des plus importantes dans le passé et qui, jusqu'à un certain point, demeure une des productions notables de la région, est la laine. La fabrication du drap est concentrée à Châteauroux dans une importante entreprise. La statistique décennale agricole de 1892 — les résultats de celle de 1902 ne nous sont pas connus — estimait à 575.000 kilogr. en suint, la production de la laine donnée par 383.000 moutons. Mais il serait vain d'accorder à certains chiffres des statistiques agricoles une confiance sans réserves. Les nécessités de l'industrie et de la mode obligent les fabricants d'aujourd'hui, dans presque tous les pays, à faire venir des

laines des antipodes, c'est-à-dire d'Australie et aussi de l'Argentine. Nous importons en France, par an, environ 2 millions à 2 millions 1/2 de quintaux métriques de laines en masse, soit 20 à 25 millions de kilogrammes. Le mouton du Berry ne disparaît pas pour cela. Comme tous les moutons, il est à deux fins : on le tond et on le mange. Il a cela de commun avec le contribuable. Mais le Bas-Berry se relève et progresse dans la production des céréales. Sur une superficie d'un peu plus de 690.000 hectares, 100 à 110.000 hectares sont cultivés en froment. Quant à la moyenne du rendement, elle nous paraît devoir être passée sous silence tant il est difficile de l'établir. Des indices d'ordre général peuvent seuls permettre de penser que ce rendement moyen à l'hectare a des tendances certaines à croître. La production annuelle semble varier, si l'on s'en fie aux chiffres officiels, entre 1.300.000 et 1.700.000 hectolitres ; celle du méteil, de l'orge et du seigle dépasserait 500.000 hectolitres, et l'avoine atteindrait le gros chiffre de 2.200.000 hectolitres. Ces chiffres montrent dans leur masse, même si l'on tient compte des erreurs d'appréciation, que c'est là le facteur économique le plus important de ce pays.

L'Indre produit plus de céréales que n'en consomme sa population de 289.000 habitants, soit de 41,8 habitants au kilomètre carré, chiffre assez faible de peuplement. Il exporte donc, vers d'autres régions de la France, des céréales et d'autres produits agricoles, animaux de toutes sortes etc. Grâce à des tarifs appropriés, intelligemment conçus par M. Richard Bloch, chargé de la direction de l'exploitation commerciale à la Compagnie du Chemin de fer d'Orléans, les céréales, depuis 1892, peuvent être transportées avec bénéfices pour les vendeurs, vers le sud et le sud-est de la France, où l'on ne produit pas, en général, assez de blé pour la nourriture des habitants. Les débouchés agricoles s'étendent donc au profit des départements du centre et de l'ouest dont le rayon de développement était, avant l'adoption de ces tarifs par toutes les compagnies intéressées, relativement restreint.

Le Bas-Berry se trouve, pour employer une image de la

littérature officielle, dans la « sphère d'attraction » de Paris auquel le relie le chemin de fer du Centre qui traverse le département du Nord au Sud. Châteauroux, par cette ligne ferrée, est à 267 kilomètres de la capitale, c'est-à-dire, par les express, à 4 heures ou 4 heures 1/2 de la grand'ville, plus près que n'en était Etampes lorsque l'on ne connaissait que les diligences et les messageries par charrettes. Aussi le département de l'Indre expédie-t-il à Paris une assez grande quantité d'objets d'alimentation directement dérivés de l'agriculture. C'est même à augmenter ces débouchés que l'on devrait tendre par des cultures et des productions appropriées. Je n'entreprendrai pas de reproduire ici, gravement, des chiffres incertains. Combien de poules et de poulets picorent sur les fumiers ou se promènent dans les basses-cours ? La statistique officielle de 1892 en donne un décompte d'une exactitude troublante : il y en avait alors 639.772. Les canards qui s'ébattaient sur les mares du Boischaut ou les étangs de la Brenne présentaient un groupe respectable de 58.917 têtes ; après, venaient les dindes et dindons, puis les lapins, les pintades etc. Je ferai grâce au lecteur de ces chiffres trop précis et qui remontent un peu loin. Puis la statistique, suivant une formule dont l'ironie ne se dissimule pas, étant, lorsqu'elle veut atteindre à l'impossible, « l'art de préciser ce que l'on ne sait pas », il serait de mauvais goût d'insister sur ses faiblesses.

On ne saurait, dans une vue générale comme celle que j'essaie d'esquisser à grands traits ici, énumérer tous les produits dont le Bas-Berry fait commerce avec les départements voisins et, surtout, comme nous le disons plus haut, avec Paris. Nous avons omis le vin dont la production a été évaluée, en 1903, à plus de 165.000 hectolitres, produits par environ 12.000 hectares, et le beurre dont la fabrication tend à s'accroître, etc. Bien qu'il y ait d'intéressants essais, on n'a pas, pour monter des coopératives de production beurrière, suivi l'exemple de certains départements moins appropriés cependant à cette industrie.

Le progrès de la production économique dans l'Indre est donc lié surtout aux progrès de l'agriculture. C'est assuré-

ment par cet élément de la richesse nationale qu'il augmentera sa propre richesse. Des progrès incontestables sont faits chaque jour. Si l'on comparait, au point de vue agricole, ce qu'était, il y a soixante ans, tel département de la grasse Normandie au Bas-Berry, dont une bonne partie était couverte de brandes et d'étangs, en faisant, à côté, le même rapprochement pour l'époque présente, on constaterait que le département de l'Indre, en ce qui regarde l'effort accompli et les résultats obtenus, a droit à une priorité incontestable. Il est de ceux où se sont développées, avec assez de rapidité, les Sociétés de crédit agricole. On y comptait, au 31 décembre 1904, une caisse régionale et dix-neuf caisses locales. La caisse régionale, à Châteauroux, dont le capital versé se montait, toujours au 31 décembre 1904, à 176.050 francs, avait reçu, à la même époque, des avances de l'État sans intérêt dont le montant s'élevait à 560.000 francs. C'est, comme on le sait, la Banque de France qui fournit ces fonds gratuitement à l'État, tenu seulement de les rembourser à la fin du privilège de notre grand établissement d'émission. L'extension sous toutes ses formes du crédit, les améliorations dans les cultures et surtout dans celles donnant des produits dont Paris deviendra de plus en plus le marché avantageux, tels sont les points principaux d'orientation vers l'avenir.

Mais ce n'est peut-être pas le seul horizon que l'on puisse entrevoir. Si le Bas-Berry n'offre pas des matières premières abondantes pour la création d'industries proprement dites, sauf pour les industries agricoles encore peu nombreuses, il en a une précieuse par le temps qui court : la main-d'œuvre. Les industries, placées en effet près des grandes villes, ont vu s'élever assez rapidement les salaires de leurs ouvriers et employés. Celles dont les produits s'écoulent sur le marché national, en France, peuvent encore demeurer dans les milieux où elles se trouvent, mais les industries d'exportation, obligées d'abaisser leur prix de revient pour lutter contre la concurrence sur le marché international, tendent à essaimer vers les centres moins populeux que ceux où elles sont établies. Ce mouvement s'est accentué

depuis quelques années en Allemagne. Beaucoup d'industries se sont installées en Bavière et en Wurtemberg, loin des grands centres manufacturiers, pour payer des salaires moins élevés et que ne comportent pas les objets qu'elles fabriquent. La « houille blanche » et les découvertes qui ont rendu son emploi de plus en plus facile ont aidé à cet exode.

En France, le mouvement ne s'est pas fait sentir encore de façon très sensible, bien que des fabriques lyonnaises importantes aient émigré dans l'Isère. Beaucoup d'obstacles s'y opposent en ce moment, sur lesquels je n'ai pas à m'étendre dans un croquis rapide où des détails ne sauraient avoir leur place. Néanmoins, il est intéressant de constater que le département de l'Indre présente plus d'un avantage pour que certaines industries, usant de matières premières facilement transportables, viennent, dans un temps plus ou moins éloigné, s'y installer. La situation du Bas-Berry dans une région proche de Paris maintenant, non loin de Bordeaux par où peuvent arriver les matières premières à transformer ; la main-d'œuvre qui, au lieu d'émigrer vers les grands centres, demeurerait au pays ; les rivières dont les forces peu utilisées maintenant seraient employées plus scientifiquement et actionneraient des dynamos pour donner de l'énergie sous toutes ses formes, sont autant d'éléments précieux et réunis. Certes, il serait audacieux de vouloir en user à l'heure actuelle, mais leur emploi sera recherché dans l'avenir, si la France tient à accroître demain sa place, de plus en plus restreinte devant des concurrents habiles, sur le marché international.

Le Bas-Berry n'a pas encore organisé l'exploitation d'une industrie nouvelle, celle des sites et des voyages. La nature n'y est pas lyrique. L'école alpiniste qui mesure la beauté des paysages à la hauteur des montagnes, c'est-à-dire au mètre, ne le connaît pas. Il n'a ni gouffres profonds, ni curiosités gigantesques vers lesquels accourent les gens à la recherche de grosses émotions. Les paysages du Bas-Berry sont simples ; la lumière mesurée qui les éclaire leur donne des nuances pleines de délicatesse. C'est le paysage français

par excellence. Il semble bien que le goût soit nécessaire pour en comprendre le charme. Aussi ne présente-t-il pas une richesse exploitable, c'est-à-dire susceptible d'attirer les foules.

André Liesse.

Né au Blanc (Indre), professeur d'économie industrielle au Conservatoire national des Arts et Métiers. Donne tour à tour : *Vauban économiste* (chez Plon), *Leçons d'économie politique* professées à l'école spéciale d'architecture (Giard et Brière), la *Question sociale* (Flammarion), le *Travail aux points de vue scientifique, industriel et social* (Alcan), les *Opérations de banque*, la *Statistique : ses difficultés, ses procédés, ses résultats*, *Un professeur d'économie politique sous la Restauration*, etc., etc. A collaboré au *Dictionnaire du commerce, de l'Industrie et de la Banque*, et au *Dictionnaire d'économie politique* de Léon Say.

L'Prieux

Dieu des champs, j' te tends ma prière
Du fond de c' trou qu' me v'là couché ;
J' vaudrais pas deux liards au marché,
Je m' trouv' su' l' fin bout d' ma carrière.

J' tîns mes doigts — c'est y qu'y ont froid ? —
Dans la chaleur de mon aisselle ;
J'accroch' ma biaude anc' un' ficelle
Et mon cœur anc' ej' sais pas quoi !...

Dis au vent — d'avanc' j' te r'marcie ! —
D' pas secouer trop fort son guerlot
Et surtout fais point tomber d' l'eau :
Ma carcasse est assez transie !

Laiss' chantriller tous les guerlets,
— Pourvu qu'y m' cassiont point la tête ! —
Tous les marais, tout's les p'tit's bêtes,
L' rossignol et les feux-follets.

Laiss' pousser l' blé, l'herbe et la plante :
C'est du mond' qui mèn' pas grand bruit !
Laisse encor, par les champs d' la nuit,
Voyager les étoil's filantes ;

Enfin, laiss' tinter, laiss' gémir
L' berdounnant ou l' pointu des cloches
Et passer les gueux sans galoches :
Y m' gênont point pour m'endormir !

*
* *

J'ai mangé tantôt trois bouchées,
Mais il est loin, mon morciau d' pain !
Bah ! pourquoi que j' breuill'rais a faim,
Pisque la campagne est couchée !

V'là, mon Gieu, ton clocher pointu,
Planté' su' la plac' comme un' quille !
Comme un luma (1) dans sa coquille,
L' villag' dort, y ronfle : entends-tu ?...

J' vois ses maisons en enfilade,
Noir's, en attendant l' jour varmeil,
Qu'abritont tant d' sort's de sommeils !
Ceux des pauvr's et ceux des malades,

Des p'tits enfants et des aïeuls,
Des vieill's qui rêvont d' leur pat'nôtre,
Des amants, qu' couch'nt aux bras l'un d' l'autre,
Et du curé, qui couch' tout seul !

L' sommeil des bons chiens sous la table,
Des pigeons dans les pigeonniers,
Des chats roulés dans les greniers
Et des ân's debout dans l'étable !...

Gard' ceux sommeils de ch'tits frissons
Ou des cauch'mars, qu' sont encor pires ;
Fais qu'en dormant, chacun respire
A la manière des nourrissons !

Qu' chacun s'arpose anc' sa fortune !
Pis, dans l' bleu d' ton ciel incertain,
Pour veiller jusqu'à d'main matin,
Su' la terre arrondis la lune !...

*
* *

Quant à moi, j' suis l' traînier qu' tu sais,
L' Parleux-tout-haut, l' Couche-aux-fossés,
L' Croqu' misère,
A qui tes curés, tes bedeaux
N'ont jamais appris ni Credo,
Ni rosaire !...

(1) Escargot

Pourtant j'ai mon étoile au ciel,
Couleur de blé, couleur de miel,
Qui clignote ;
All' va s'éteindre un beau matin,
Car, chaqu' nuit, la dent d' mon destin
La grignote.

Seul'ment — ya quéqu' chose qui me l' dit —
Tu dois m' garder au Paradis
Ma p'tit place
Où qu' j'aurai pus ren à d'mander
Où qu' même ej' pourrai m'argarder
Dans la glace !...

Bon Paradis des désolés
Où l' cœur trouve moyen d'arcoller
Sa fêlure,
Où qu' l'affamé bouffe à sa faim,
Où que l' transi guérit enfin
Son eng'lure !

Où qu'on s' promèn', tout frais fourbi,
Avec la mine et les habits
D'un notaire,
Où qu'on vous verse, au nom d' Jésus,
Tout l'amour que l'on n'a pas eu
Su' la terre !

Où que n'vous galop'nt aux talons
Ni jug's, ni gendarm's, ni violons,
Ni varmine !
Beau Paradis, bleu, rose et vert,
Sans cailloux, sans froid, sans hiver,
Sans famine !

Depuis ben longtemps j'ai pleuré
Après l' grand jour que j'y entrerai !
— Sitôt morte,
Ma pauver' carcasse en lambeaux ! —
Et qu' mon âme ôt'ra ses sabots
D'vant la porte !...

Pisque tous les gueux y sont rois,
Saint-Pierr', tu peux tirer d'vant moi
Ta barrière !
Et vous, Seigneur qu'êt's mort pour nous,
Laissez s'installer su' vos g'noux
Ma prière !

*
* *

Mourir ! C'est quasiment joli
Pour çui-là qui pass' dans son lit,
Son grand lit d' pleume à quat' quenouilles
Et qui s' sent franch'ment argretté
Par sa famille, à son côté,
Qui l'arconsole et qui s'ag'nouille...
Moi, j' tîns point d' lit, point d'édredon,
J' mourrai tout seul, à l'abandon,
Sans tisane et sans camomille ;
Mais, vieux loup, l' ciel sarvira d' toit
Et, pour qu'y soit prié pour toi,
T'auras pas besoin d'un' famille !

*
* *

Voix d' la plaine et voix des guérets,
Voix d' la montagne et d'la forêt,
Chantez pour moi !

Voix du soleil et d' la cheminée,
Plaint's du soir et d' la matinée,
Chantez pour moi !

Voix des arbres, voix des sillons,
Par vos oiseaux, par vos grillons,
Chantez pour moi !

*
* *

Guerlott'ment d' la neig' sous la bise,
Comme un pauvre au seuil de l'église,
Tremblez pour moi !

Bourgeons du printemps vigoureux,
Ouverts comm' des cœurs amoureux,
Craquez pour moi !

Bourdon d' l'Eté qui s'engourdit
Sous l' braisillant fardeau d' midi,
Sonnez pour moi!

Craqu'ments des sapins à l'automne,
Sifflements du vin dans la tonne,
Pleurez pour moi!

*
* *

Et vous, grands et p'tits animaux,
A qui j'ai fait souffri' tant d' maux,
Priez pour moi !

Bœuf, que j' piquais en trépignant
Et qui labouriez en saignant,
Priez pour moi !

Vieux ch'val poussif, vieux ch'val fourbu,
Qu' j'assommais, chaqu' fois qu' j'avais bu,
Priez pour moi !

Ma bourrique aux oreill's pointues
Qui m' frôliez l' coude et qu' j'ai battue,
Priez pour moi !

Chien qu' j'ai meurtri, chien qu' j'ai cogné,
Et qui m'argardiez sans grogner,
Priez pour moi !

Pardrix qu' j'abattis d'un coup d' pierre
Et qui l'viez su' moi la paupière,
Priez pour moi !

Crapaud su' l' bord du ch'min posé
Qu' j'ai massacré pour m'amuser,
Priez pour moi !

O marivol's, ô sauterelles
Dont j' cassis les pattes ou les ailes,
Priez pour moi !

*
* *

L'homm' le meilleur port' tant d' péchés
Que j' sais pas comme y peut marcher !

Faut croir' que la charge est légère
Ou que l' Remords, on l'exagère !

Car, s'il pesait aussi pesant,
Personn' verrait quatre-vingts ans !...

Mais, à l'homm' Dieu soufflant son rôle,
Dit : « Appui'-toi su' mon épaule !

« Prends courage, ô désespéré,
« Tant qu' faudra que j' t'aide, ej' t'aid'rai !

« Hardi ! Dress' ton âme, invalide !
« J'armets tes péchés : j' suis solide ! »

. . . .

Faut qu'y soy' solide, en effet ;
Pus qu'y pardonn', pus qu'on en fait !

Et l'homm', comptant su' sa clémence,
Sitôt qu'il a fini, r'commence !...

GABRIEL NIGOND.

Né à Châteauroux le 25 février 1877. Se révèle poète de grand talent dans les *Contes de la limousine*. S'affirme dans *Novembre*, et dans l'*Ombre des Pins*, ouvrage couronné par l'Académie française. Son *Escarpolette* (adaptée de G. C. Lounsberg) est jouée successivement à Paris par Moreno, et en Amérique par Sarah Bernhardt ; d'autres œuvres dramatiques sont sur le point d'être révélées au public : nous en reparlerons.

Le rôle du cochon dans la vie du Paysan berrichon

Il y a des injustices qu'il faut réparer. C'est à quoi s'employait un médecin équitable et intègre du pays d'Argenton. Cet homme qui avait beaucoup observé, qui aimait follement son sol et qui ne craignait pas d'exprimer des choses dures, au risque de scandaliser ses amis, avait accoutumé de dire : « Ce qu'il y a de meilleur dans le berrichon, ce n'est pas le chien, mais le cochon! »

Le postulat est audacieux. Il contient toutefois une part de vérité. Et en effet pour peu qu'on y regarde de près, on s'aperçoit que le cochon berrichon est éminemment sociable et sympathique. Au beau temps, quand les hommes sont aux champs, que les chiens gardent les bêtes le long des rivières, et que les poules sont en pâture aux ouches lointaines, allez toquer à la porte d'une chaumière; vous serez reçu par le cochon. La bourgeoise est au four ou à l'arche, rougeaude, déformée par le travail, hâlée par le grand air. Elle a des soucis plein la tête qui la rident et la font affairée. Qui l'avertirait des visites si messire Groïng n'était là entrant, sortant, trottinant, remuant de la queue et grognant? Dès que vous paraissez, la velléité le prend de jouer au clown; il fait le geste de vouloir s'élever sur les pattes de devant et de hausser le derrière vers le ciel, mais comme il est gras et lourd, il retombe aussitôt sans avoir eu le sentiment de son ridicule, et part tout content vers le coin de la

cour où il retrouve un frère, moins mondain et plus laborieux, en train de creuser une galerie souterraine le long d'un mur. A quoi servira cette galerie, personne ne se le demande : ce monsieur travaille pour l'amour de l'art.

Messire Groïng s'est donc sauvé mais c'est pour la forme. A peine êtes-vous assis dans la cassine qu'il réapparaît, et a mine de se frotter le museau le long de vos guêtres. Il a l'air peu curieux : ne vous y fiez point. Ce n'est pas seulement un épicurien, c'est aussi un penseur. Il en sait de profondes sur l'humaine nature.

N'est-il pas le confident de son gardien ? C'est une légende que de croire qu'il peut exister une intimité quelconque entre un berger et ses moutons. Le pâtre aime son chien, il n'aime pas ses moutons. Il n'y a que dans les livres de la maison Hetzel qu'on voit des brebis favorites de leurs bergères. Pour ma part, dans la réalité, je n'en ai point connues. Par contre je sais nombre de cochons qui ont fait pleurer des dames. Un mouton est écrasé par une voiture : on ne le plaint pas, on le regrette pour sa laine et ses gigots. Est-ce au cochon que le malheur arrive ? Aussitôt la « bourgeoise » de s'écrier : « Ah ! mon pauv' p'tit goret ! » Oui, oui, je vous assure, par delà la tombe on le traite en enfant prodigue et gâté. Plus il a commis de farces — et on sait s'il s'est gêné — plus on le choie, plus on lui pardonne.

Quand une foire approche et que le maître parle de conduire les pourceaux à la vente, ce sont des lamentations sans fin. Généralement le maître n'est pas sentimental et suppute les profits pendant que la femme et les filles égrènent les regrets.

Au dernier moment, lorsqu'on embarque les pauvres bêtes dans leur cage en bois, pour le marché, la scène devient déchirante. Le métayer est là à la porte de l'écurie, avec son garçon de ferme : ils saisissent les uns après les autres les cochons par les oreilles, par la queue et sous le ventre, et v'lan on les jette dans la voiture. Ils poussent de petits cris simplets et navrants et, de désespoir, se remuent lourdement sur la paille fraîche pendant que les femmes continuent de pleurer.

Le tableau est moins brutal quand on les mène en bande. Rien de plus drôle que de les voir partir fourmillant, grognant, trottinant. Comme un sous-officier, le toucheux les suit, se porte à leurs flancs, les caresse du fouet, les apostrophe, les pousse du pied et leur chante des ritournelles. L'exode est ainsi plus épique et moins émouvant. Quand ils passent sur les routes, la nuit, en lignes pressées, sous la lune, et qu'on entend leurs centaines de petits pas de petits fantassins, on a la sensation énorme d'une race, d'un peuple entier qui s'en va inconscient vers des destinées inconnues.

Mais la période la plus critique de l'existence des cochons, c'est Janvier. A cette époque, en effet, une belle furie s'empare des paysans qui, en prévision du long hiver, tiennent à amasser la pitance des jours froids au fond de leurs celliers. Des listes de proscription sont dressées et, avec une cruauté inouïe, on sacrifie les cochons malgré les supplications des bergères.

D'abord a lieu la « senée ». La senée c'est la saignée. On a convoqué un voisin décidé et plein d'expérience qui sache jouer du couteau et qui, pendant des semaines, fait métier d'assassin. De solides lurons tiennent l'animal par les pattes, la tête et la queue. Il a le ventre à terre et un vacher sans cœur lui pose le genou sur les reins. Alors le voisin décidé et plein d'expérience lui enfonce la lame au col. La bête a des soubresauts terribles qui font rire les bourreaux. On entend ses cris d'un bout à l'autre du village. Et les Fanchons, les Euphrasies et les Maries ont des réflexions tristes : « C'est l' pauv' goret d' la Léontine qu'y sont en train d' séner; j' voudrions point vouère ça ! »

Après la senée, c'est la flambée. On pose le cadavre du cochon sur des madriers. On le couvre de paille et de branches sèches. Les gamins se sont rassemblés et sucent leur pouce. Un domestique apporte une torche. On met le feu au bûcher qui crépite; les gamins crient et je vous assure qu'à la maison les femmes continuent de pleurer.

La paille une fois consumée, on racle la peau — la couenne — avec des briques pour enlever la couche carbonisée. On lave le cadavre à grande eau. Après quoi on lui

coupe la queue et, l'ayant partagée en menus bouts, on la distribue aux gamins qui s'en vont triomphants (1). Le rite se termine par l'extraction des vessies qu'on gonfle, qu'on porte sécher aux poutres de la cuisine et qui serviront de blagues à tabac dans les temps futurs. S'il y a dans la maison un écolier instruit, il trace sur la vessie une inscription dans ce goût : « Boutrolle qu' j'avons pris à noute cochon le 5 de mars dix neuf san sisse ».

Puis a lieu le dépeçage, la confection des boudins et des saucisses, ce qui donne lieu à d'interminables réjouissances. Tout le monde profite de la fête. On fait de larges distributions d'andouilles et de saindoux. M. le curé en a sa part, et puis les petites nonnes, sans compter le notaire et le maître d'école.

Les pots de conserve bien garnis et couverts de sel, on se met en devoir de consommer les restes. Il y a un repas de gargantuas pendant lequel on fait généralement l'éloge du mort. La bourgeoise s'est consolée. Le cochon est trépassé, vive le cochon ! Un cochon remplace l'autre.

Naturellement il ne s'agit point en toute cette histoire des cochons aristocratiques, des cochons savamment engraissés et qui vont figurer dans les comices agricoles internationaux. Il s'agit du cochon démocratique, du cochon à l'état presque libre, du cochon pauvre et content tout de même, du cochon intime, du cochon qui descend en droite ligne de celui de Saint-Antoine, du cochon enfin qui a mérité d'être chanté par nos aèdes anonymes.

Quand j'étions chez mon père,
Les cochons j'allions garder *(bis)*
You ma tron tron tron tron tiretaine
You ma tron tron tron tron tireton.

J'étais encore ben jeunette
J'oublissi mon déjeuner *(bis)*
You ma tron tron tron, etc.

(1) Un folkloriste flamand m'affirme que dans son pays ce sont les onglets (les cocos) qu'on distribue aux enfants. Le détail n'y fait rien, le cochon est mort tout de même.

Ce fut l'valet d'chez mon père
Qui s'en alla m' le chercher
You ma tron tron, etc.

En r'venant prit sa musette
Et s'mit à cornemuser,
You ma tron tron, etc.

Les cochons de queuille en queuille
Se sont tous mis à danser,
You ma tron tron, etc.

Y avait plus qu' la treue Garelle
Qui voulissit pas danser,
You ma tron tron, etc.

L' verrat la prit par la taille
« Ma foi, tu viendras danser »
You ma tron tron, etc.

« Et comment veux-tu que j' danse
J' seus tout' prête à accoucher. »
You ma tron tron tron tron tiretaine
You ma tron tron tron tron tireton.

Et ce vieux texte constate ainsi : que le cochon berrichon n'est pas seulement un bon vivant : c'est encore un joyeux compère. La saine gaieté est une vertu même chez les cochons. J'aime à finir sur cette moralité.

JOSEPH AGEORGES.

Né à Crozon (Indre) le 10 avril 1878, Joseph Ageorges préparait en Sorbonne l'Ecole normale supérieure lorsque le journalisme le saisit. Actuellement secrétaire de la rédaction du *Mois littéraire et pittoresque*, a publié *George Sand paysan*, *Contes berrichons*, etc., etc. ; vient d'achever, avec Georges Goyau, un second volume sur *Le clergé rural sous l'ancien régime*, et la librairie Delagrave va mettre en vente une édition des *Contes de mon oncle Paterne*, avec illustrations de Fernand Maillaud et Marcel Lecoultre.

Panseux et puisatiers de Secret

Je rencontrai dernièrement un mien voisin, bellement habillé quoique ce fût un jour *su* semaine. Les portements échangés et quelques réflexions sur la température et la pluie, il me conta qu'il venait de l'enterrement ; il y avait été par reconnaissance pour des services à lui rendus par le défunt. — Quels services ? — A cette question, il répondit en ces termes :

« Vous avez ben connu la Catherine ?... La paure femme ! Depuis deux jours, alle avai une suite de sang ; rien pauvait l'arrêter. On n'y avait ben fait prendre dé remédes et toutes sortes d'affaires, rin n'y fesait. On commençai à s'tourmenter. Quéqu'un m'dit : allez don trouver m'sieu Duportal, i panse de ceux chouses-là. J'y va et j'y dis la chouse. — I m'demande comment qu'c'est. — J'y dis. — Quelle couleur qu'c'est. — J'y dis. — Alors i m'dit : c'est rien, allez-vous-en. Et j'suis r'venu, et j'ai trouvé ma femme guérie. L'sang coulait pu.

« Une aute fois, mon garçon ar'venait dé vignes, i souffrait à mort, i criait, souf vot respect, qu'ça l'tenait dans l'fondement de l'anus. On y a r'gardé : c'était un os de poulet qu'il avai avallé et qu'voulait pas sortir. I criait comm'el diable ; rien pouvai y faire. — J'dis : j'm'en vas cheux m'sieu Duportal ; et j'y vas. — I m'demande comment qu'c'est. — J'y dis qu'c'était un os de poulet qu'mon garçon avait d'piqué dans l'anus. — C'est rien, qui m'dit, allez-vous-en. J'men suis r'venu : l'os était sorti et mon gas ben soulagé. »

Et comme je demandais si M. Duportal avait donné quelques remèdes : « Non, rien qu'dé paroles, me dit-il. I panse de ceux chouses-là par paroles. »

. . . .

Donc, M. Duportal *pansait* des suites de sang, des os de poulet dans l'anus et de beaucoup d'autres choses. Neuvy-Saint-Sépulchre a possédé longtemps un officier de santé qu'on appelait Corbio et qui guérissait tout avec de l'huile de pieds de dinde; c'était une panacée universelle, et plus on lui apportait desdites volailles, plus on avait de chances de guérir. Mais en général, les *panseux de segret* ont chacun sa spécialité : on en trouve dans les campagnes et même dans la ville qui sont ben adrets pour *tirer les coups*, c'est-à-dire enlever la douleur de ceux qui ont reçu un ou des coups, « ben adrets pour remettre la fourchette de l'estomac quand alle est décrochée, ou relever la toile du vente quand alle est tombée. » — Pour *panser des andardes* (des dartres) il faut du sang pris à l'oreille gauche d'une génisse, et trois jeunes taupes pour *panser du v'rin* (du venin). Rien de si bon pour les rhumatismes que la graisse de chrétien; tel *remégeux* en a un tout p'tit pot qu'il a eu ben d'la peine à s'procurer et qui y a couté ben cher. — Pour guérir le *javard* (le muguet) on suspend au cou un petit pochon rempli de l'*herbe à javard* qui pousse dans les puits. Pour les dents des enfants, c'est la cervelle d'un lièvre mâle qu'il faut; d'autres disent que la peau de taupe est souveraine. — La taupe joue un grand rôle en ce genre de médication.

Les bons-saints guérisseurs, les patrons de paroisses ont aussi leur spécialité. Aux environs d'Argenton, il en est de célèbres : *saint Greluchon*, qui n'est autre que la statue d'un seigneur de Gargilesse, a de merveilleuses propriétés prolifiques; et Saint Marin est particulièrement bon pour *les rechignoux*.

A Montgivray on jette des épingles (ou des pièces) dans un certain pertuis du mur, cela évite le mal blanc. — *Saint Loup* du Magny est réputé pour la peur. — Saint Martin ou Saint Julien de Thévenet, Saint Gervais de Châteaumeillant et je ne sais quel saint de Levroux, sont excellents pour *les convictions* (les convulsions); on y conduit les enfants au jour de fête et on les *avoue* (on les voue) à ces bienfaisants

patrons — Si un enfant est pris de *convictions*, ou, comme on dit aussi, du *mal-à-saint*, il faut de suite *lever l'argent d'une messe et sortir cet argent de la paroisse.* S'il n'y a pas moyen de faire dire une messe immédiatement, on doit aller *enserrer* l'argent de la messe, l'enfouir dans la terre, près de l'église patronale ou ailleurs, mais toujours hors de la paroisse; et l'on fera dire la messe sitôt qu'il sera possible. — En pratique, les choses se passent quelquefois un peu différemment : quelques-uns ne se gênent pas, si les convulsions passent, pour aller reprendre l'argent; sauf à le reporter et l'enfouir de nouveau, si elles recommencent.

. . . .

Où les panseux et panseuses ont-ils pris cette science de sorciers ? — Ils la tiennent, en général, d'un parent; l'art de reboutage est héréditaire en Bas-Berry. C'est ainsi, par exemple, qu'il faut être fils de meunier et meunier soi-même, pour *panser des encharpes* (des abcès). Ce que la tradition leur transmet, avant tout, ce sont les signes cabalistiques et les paroles magiques qui doivent être faits et prononcées durant l'opération. Voici les plus fameuses, celles que psalmodie *le rebouteux* en remettant un bras cassé ou une entorse :

Anté, Peranté, Perantété

En prononçant le mot *Anté*, il fait sur la foulure une croix simple, puis successivement une double et une triple croix en disant *Peranté*, *Perantété*, et il ajoute en matière d'exorcisme :

Forçure, R'forçure, J'te force et j'te r'force

Il n'y a guère de panseurs qui n'usent de paroles dans leurs opérations, et de signes, principalement de signes de croix : c'est ce qui s'appelle *parseigner*.

En voici un exemple qui nous vient d'Aigurande :

Ademi patri — Ademi fili
Ademi peritus — Ademi santi
Charbon — Mau — Maudit mau
J'te conjure
par l'amour de Dieu
et de la Sainte Vierge Marie

Voici encore d'autres paroles que prononce le panseur en décrivant avec le pouce un cercle autour du doigt malade :

Panari — Bout de fistule
J'te ceinture
Anc la ceinture de la Sainte Vierge

On voit que ces sortilèges, loin d'être le résultat d'un pacte avec le diable, ont, au contraire, une grosse odeur de sacristie.

Quelques-uns se servent aussi du buis, la plante sacrée, dans leurs incantations. — Et ils attachent à ces pratiques mystérieuses une importance beaucoup plus grande qu'aux manipulations et aux applications de substances matérielles ; ce sont des charlatans de bonne foi. Ils ne sont pas les seuls ; il n'en manque pas de cette espèce, surtout dans la politique.

Pour que le pansement réussisse, il faut que le patient ait confiance, une confiance absolue, en la puissance du panseur. Dans ces conditions l'effet moral, ou, comme on dit aujourd'hui, la suggestion, peut produire sur quelques sujets des effets extraordinaires qui pouvaient passer autrefois pour miraculeux. Car la foi sauve ; les savants sont arrivés à le découvrir.

Je ne nie donc pas certaines guérisons ; et je sais qu'il y a des rebouteux fort adroits. Mais je ferai remarquer qu'à côté des cures des remégeux, il y a bien des pansements qui ne réussissent guère, et d'autres qui font plus de mal que de bien : tel a remis deux bras qui en a cassé quatre. — Je me rappelle certain panseur, le plus grand panseur du pays ; c'était, si je ne me trompe, un sieur Davignon, de Verneuil ou environs : on fut un jour le chercher en toute hâte pour *barrer un érésypèle*. Je puis vous affirmer que les croix et les paroles l'ont laissé passer ; et il courrait encore, l'érysipèle, sans les soins du docteur du pays.

. . . .

J'ai vu des personnes se moquer des rebouteux et croire naïvement aux sorcelleries des puisatiers de secret. — Je n'ai pas l'intention de rappeler ici les études que fit Chevreul sur *la baguette divinatoire* des trouveurs de sources, et en général sur les petits mouvements inconscients déterminés

par le seul fait d'une pensée intense, par la croyance à certaine réalité, de représentation simple et bien déterminée. Je rapporterai seulement un brin de conversation que j'eus, avec le *puisatier* du Magny, un trouveur classique, qui se laisse guider par la fameuse *baguette de coudrier*. — « J'ai le moyen, me disait-il, de trouver les veines d'eau. C'est *mon secret*. » Et comme exemple de son pouvoir, il ajoutait : « J'ai creusé dix puits dans le bourg, je n'en ai pas manqué un seul. » — Or, dans ces parages, en creusant à une profondeur déterminée, on trouve toujours de l'eau, et par conséquent, *la baguette de coudrier* ne sert absolument à rien. — L'eau, dans nos contrées, ne se présente presque jamais *en veines* ; c'est en nappes, ou plus exactement en couches de sables ou de calcaires mouillés qu'elle règne dans notre sous-sol ; et il suffit de la présence d'une couche argileuse imperméable pour déterminer un puits ou une source. Il n'y a rien de sorcier là-dedans ; et le régime des eaux souterraines serait parfaitement connu, si l'on savait exactement la forme et la nature des couches géologiques.

Charles Duguet.

Après de brillantes études à Henri IV, entre à l'Ecole Polytechnique, et devient capitaine d'artillerie. Sa santé l'obligeant à prendre sa retraite, il se retire à la Châtre, son pays natal, où il écrit tour à tour des livres scientifiques d'une haute valeur (*Déformation des corps solides; limite d'élasticité et résistance à la rupture;* — *Physique qualitative;* Berger-Levrault, éditeur) et des études historiques et littéraires, dont son *Histoire de La Châtre* est le principal monument. Mort prématurément, Charles Duguet a laissé sur le Bas-Berry d'exquis souvenirs, dont nous sommes heureux de pouvoir donner un court extrait.

La Vie parisienne

La demeure d'un de nos concitoyens — « s'il existait » — devrait être marquée de la croix blanche, à la craie, qui la signalerait aux pétrolages de la « prochaine » : ce serait la demeure du Vieux-Major, — mais il n'existe pas. C'est un joyeux luron, un ingénieux gens-de-lettres qui n'a jamais dit son vrai nom, craignant peut-être de justes représailles et qui, un beau soir, dans un bureau de journal, s'est mis à pronostiquer la température du mois suivant; il a griffonné ce qui lui passait par la tête, au gré de ses seuls désirs et comme, sans doute, il avait mal à l'estomac ou qu'il n'avait pas de congés en perspective, il a prédit pluie, vent, grêle, ouragan. Là dessus, ayant donné cette copie au secrétaire de rédaction qui l'estima drôle, le Vieux-Major — ainsi signait-il au hasard — s'en fut se coucher. Le lendemain et les jours suivants, ses pronostics étaient repris partout et recopiés; le Vieux-Major devenait célèbre et il avait des émules, des contrefacteurs qui, d'ailleurs, se sont peu à peu effacés devant lui; la rubrique était créée. Où, dans quel journal a-t-elle été créée ainsi? On ne peut le dire, mais ce qu'on sait trop c'est que le Vieux persiste et que, vers la fin de chaque mois, on voit éclore sa petite infamie. Je dis bien « infamie » parce qu'il n'est jamais question que de supplices pour nous, là dedans; jamais ou presque jamais de beau temps. Et encore si on s'y fie, s'il se montre, ce n'est pas au jour indiqué! Mais la confiance, niaise et géné-

rale, n'en est pas affaiblie; commères, bourgeoises, voire « dames du monde » et du quart de monde papottent sur les racontars du Vieux-Major avec une abondance de désespoirs qui constitue le fléau des ateliers, bureaux et salons.

Il n'est pas jusqu'aux directeurs de magasins de nouveautés qui n'y prêtent attention : le Vieux-Major ne s'avisa-t-il pas, pour la fin de février, de promettre que le soleil luirait? Aussitôt, les catalogues apportaient aux maris, affolés par ces dépenses hors de saison, des modèles tout fleuris de hardis chapeaux de paille; or, il a plu, à cette époque et depuis, comme il pleut, semble-t-il, depuis x années; cela n'a découragé aucune belle Parisienne : chapeau acheté doit être porté, après ou avant avoir été payé... Vint le quinze du mois courant; lesdits chapeaux avaient reçu des douches ou étaient cabossés à coups de baleines de parapluie. Le Vieux-Major disait : « Reprise du froid » et les fourrures avaient fait leur réapparition... Crac. Comme la lune goguenarde dans un fond de théâtre, le soleil est sorti des nuages si longtemps amoncelés et il a étendu sur la Ville et sur les champs d'épandage qui sont la trop grande partie de la banlieue, une vraie nappe de lumière blonde.

Tout Paris, des boul' exter' aux boulevards centraux, s'est rué sur le chameau, l'éléphant et l'autruche du Jardin d'Acclimatation, vers les champs de courses d'Auteuil, vers les maisonnettes du Lyon, de l'Orléans et de l'Ouest, suintant l'humidité et fleurant aigre la moisissure. Le soir tombant, cinq cent mille personnes, grisées de limonade, de bière et d'air, traînant des gosses et gourmandant des bonnes, ont voulu rentrer au logis lointain; mais une ligne de tramways, par suite de grève, était en panne; le Métro grouillait comme une fourmilière; les cochers, à vide, mais narquois et olympiens, ne marchaient qu'à cent sous la course, — ou se payaient la tête du client, — témoin ce bout de dialogue : « Cocher, je ne vais pas loin... A la Trinité. — Pas loin! Allez-y donc à pattes. » Et, vainqueur, l'homme au chapeau verni faisait claquer son fouet... Bref, à huit heures du soir, sur les bancs avoisinant la Porte Maillot, des familles, ayant acheté de vagues saucissons dans le quartier, improvisaient

des pique-nique réparateurs quand les cataractes du ciel se sont rouvertes brusquement. Le Vieux-Major avait eu raison, comme de coutume... Il pleuvait, derechef. La hart et la torche, vous dis-je, pour ce confrère qui doit avoir fait un pacte avec le Diable...

C'est égal, malgré lui, cela sent le printemps. J'ai, au bout de la plume, la phrase annuelle bien connue : « Une bonne odeur d'huile se répand dans Paris » ; on parle des envois aux salons, comme si tant de salonnets n'avaient pas épuisé tout le stock de coutil gris disponible chez les fournisseurs de toiles pour artistes ! On ouvre le premier de ces salons, celui des Indépendants, et l'administration goguenarde et habile qui l'organise lui a improvisé une exquise petite réclame : elle a fait ou laissé raconter que M. Bérenger, autre Vieux-Major, s'était présenté, la veille du vernissage, aux guichets, en demandant à être admis, tout le premier, pour vérifier si les Nus exposés étaient des Nus purs et non des Nus pornographiques, car il paraît qu'il est possible d'établir une démarcation entre les représentations du corps humain sans voiles. M. Bérenger aurait été éconduit ; on lui aurait dit qu'il n'entrerait que plus tard, comme tout le monde, trop tard pour sévir. Cette anecdote a donné à penser, à espérer à quelques-uns, qui ont grossi le contingent des amateurs d'art et augmenté la recette des Indépendants, pour lesquels je m'empresse d'ajouter que leur Nu, encore que trop souvent violet, orange, jaune n'est pas plus « pornographique » que le Nu rose et nacré de Messieurs les membres de l'Institut.

Et cela sent, aussi, le Printemps parce que des merles sifflaient, à Nogent-sur-Marne, dans l'île de Beauté, ce dimanche, et leur sifflet m'a reposé adorablement des mesures cahotées et troublantes de la Matchiche, devenue nationale. Puis, j'ai entendu, çà et là, le flutiau du bon chevrier, poussant devant lui ses biques curieuses, qui flairent les éventaires d'épiciers et lèchent les devantures, — ce flutiau si perçant, un peu mélancolique que les vieux enfants de Paris associent, dans leur mémoire, au cri guttural du porteur d'eau d'antan, du porteur d'eau hélas disparu. Enfin,

bravant les giboulées, les petit'femmes, sont plus court vêtues, plus dévêtues, plus « trotteuses » de jour en jour ; — les jours s'allongent et les jupes raccourcissent ; — les cheveux se dégagent, maintenant, de gentils cols blancs, au lieu d'être emprisonnés dans d'horribles poils de lapins prétentieusement qualifiés de renards sibériens ou japonais ; les tailles sont souples, au bras des amies qui les enserrent, vers midi, dans la rue de la Paix et la rue Royale. Voici venir la vraie saison de la Beauté ou plutôt de la câlinerie de la Parisienne.

Voulez-vous la goûter avec toute sa saveur, — mais la goûter de loin, je vous préviens, des yeux seulement. L'endroit n'est pas le quartier central des midinettes, cité plus haut et cette heure de midi que les chroniqueurs, chantres du temps passé, s'attardent à trop regretter : c'est le dimanche au soir qu'un flâneur doit flâner. Il est sept heures, entre la Madeleine et la rue Richelieu ; sur les deux trottoirs, les cafés et les restaurants flamboient. De toutes les rues transversales surgissent vers les lumières des couples généralement jeunes, — enlacés ou accolés tendrement. L'homme est quelconque, comme nous sommes tous, avec nos pardessus quadrillés et nos hauts de forme trop neufs, mais la femme est le plus souvent jolie et habillée à ravir. Elle s'est habillée ainsi à son goût, pour être belle et au goût de « son ami », car ce jeune homme est son préféré ; l'autre, le tyran, l'homme qui paie, est retenu par les dîners de famille, domicicaux ; il a cédé la place au « chéri », qu'il ignore bien entendu et qui n'a pas, lui, ces soucis matrimoniaux et paternels. On dinera au restaurant, petite marmite, turbot, cabillaud à la sauce verte, tourne-dos, cigarette et Scherry-Brandy, les coudes sur la table, et ce sera charmant. Ce l'est, visiblement, dès les premiers pas dans la rue, — à en juger par la démarche gracieuse et légère, par les attitudes félines, enveloppantes, par les sourires prometteurs sous la voilette protectrice des surprises toujours possibles, — un ami bavard est si vite rencontré ! Et de la sorte, tout le long du boulevard, jusqu'au milieu de la rue Royale, les couples d'amoureux s'en vont gaiement tandis que le célibataire, qui

n'est plus jeunet, cherche où il abritera ses manies du dîner « tranquille », — tandis que, dans le ronflement et le *crrac* strident des autos qui s'arrêtent net, gronde ou glapit la voix des camelots : « Le nouveau ministère ; la conférence d'Algésiras ; l'assassinat de la rue Saint-Maur ; la crue de la Seine ; la catastrophe de Courrières... Douze cents victimes... »

Les phrases, ici, les phrases dolentes et sincèrement sympathiques que l'on voudrait construire dans sa tête, puis jeter, pantelantes, sur le papier, se figent. L'effroyable malheur défie toute composition de style ; on réfléchit, malgré soi, que pendant que tant de luxe endiamanté et parfumé s'étale autour de nous, là-bas la neige est piétinée, noircie par les courses folles de veuves et d'orphelins qui pleurent ou ragent. Ils sont sept ou huit mille, dit-on, qui n'auront plus de pain ; sans doute, la charité publique leur viendra relativement en aide et la Compagnie paiera des pensions de retraite ; elle a une réserve de 14 millions, dans ce but, et l'élan de souscriptions est très grand ; il se propage à travers toute la France, sans fausse note, sans zèle ridicule, sans idées saugrenues ; on ne parle pas trop de danser pour tarir les larmes des pauvres, — ce qui m'a toujours semblé une abominable façon de faire la charité ; on donne, sans plus. Mais l'argent ne remplira que les huches, — pour quelque temps, encore. Les cœurs resteront vides et vous savez, les mamans les aimaient autant que nous aimons les nôtres, leurs galibots qu'on a remontés par morceaux, empaquetés, en hâte, dans des linceuils souillés de sang et de charbon. C'est une bête colère qu'on sent sourdre en soi, quand on songe à ces choses, à ce qu'on souffrirait soi-même. Mais la vie, autour de nous, marche toujours. M. Clémenceau inaugure, à Lens, un nouveau mode d'action ministérielle, — l'action personnelle, en petit chapeau rond et veston bleu ; il boit des chopes dans les estaminets et discourt en plein centre populaire ; il réussit, jusqu'ici ; la grève, pourtant, gronde furieusement. Nous n'avons pas le temps de nous y arrêter ; la course de l'actualité nous jette en pâture l'acte quotidien du drame de la

rue Saint-Maur : un maroquinier a été assassiné la nuit. Par qui ? Par sa femme ? Premier acte. Non. Par son frère ? Second acte. Non. Par son associé ? Pas davantage. Policiers et journalistes interrogent et torturent moralement la bonne ; pour chaque *à suivre*, il leur faut une victime. Finalement, on trouve, le plus simplement du monde, que le criminel est le chauffeur de « l'assassiné ». On a mis sur le gril pendant toute une semaine presque, cinq ou six personnes, qui n'ont rien à dire, le soupçon imprimé avec prudence ne donnant pas lieu à indemnités. Mais avouez que le frère, la femme, l'associé et la bonne ont de la veine. Ils ont approché de bien près l'arrestation, le procès et l'erreur judiciaire. C'est de cette façon que se préparent — toutes proportions gardées — les Affaires. — Et maintenant, cet écueil évité, nous retombons dans le cirque où nous tournons en rond : Mme Régine Martial tente de se suicider parce que son drame *Sacha*, n'est pas allé aux nues du Gymnase ; *Sacha* n'en a pas moins quitté l'affiche ; le procédé est usé. De son côté, M[me] Merelli entre au café-concert, dans une Revue ; ceci encore était prévu. On annonce les grandes dates de l'Hippique et les mères nobles comme les mères qui font la cuisine et tiennent les comptes, passent en revue le harnachement de leurs filles. C'est bien le Printemps.

PAUL BLUYSEN.

Paul Bluysen est chroniqueur-né. Veut-il faire de la politique ou de la critique d'art ; se décide-t-il à voyager ; il ne se résigne point cependant à renoncer à la chronique ; il y revient toujours à la grande satisfaction de ses lecteurs. Tour à tour au *Voltaire*, à la *République Française*, aux *Débats*, qu'il n'a pas quittés depuis 1893. Parisien dans l'âme (il suffit de le lire pour s'en convaincre), il n'en a pas moins donné de remarquables « lettres d'Algérie et du Maroc ».

Chronique judiciaire

La justice en pleine mer? Vous moquez-vous des gens!

Le monde, on le voit, a marché depuis Molière, car aujourd'hui la justice sait atteindre les coupables à travers les Océans. Cela vaut mieux sans doute, car les Scapins sont aussi nombreux que jadis et leurs fourberies trouvent dans le progrès des communications modernes une facilité de plus qui égalise les chances dans le duel constant de la Société et du Crime.

Le récent procès de Gallay et de Valentine Merelli est déjà une vieille histoire, car elle défraya la chronique pendant tout l'été dernier, et le public, de ses villégiatures, suivait avidement, s'il faut en croire l'ampleur des informations fournies par les journaux, les phases successives de l'instruction. C'est ainsi que les terriens les moins fortunés purent du moins suivre sur les vagues de l'Atlantique le sillage de la Catarina qui, du Havre à Bahia, portait la fortune de Gallay..... ou plutôt celle du Comptoir d'Escompte. Les badauds se demandèrent avec intérêt comment vivait à bord cet employé gentilhomme si prodigue de l'argent d'autrui, si sa compagne était jolie et possédait des bijoux, si la bonne écrivait bien et savait aimer, si le médecin avait l'accent flamand. Quelques rares juristes se préoccupèrent davantage de l'extradition et des difficultés suscitées contre cette mesure par l'intéressé, qui se prétendait Belge, comme si Bruxelles était la patrie et non le refuge des mauvais caissiers. Chacun

était donc à peu près renseigné quand les débats s'ouvrirent devant la Cour d'assises. Ils ne durèrent que deux jours, ce qui serait beaucoup pour un cambriolage vulgaire, mais ce qui parut modeste pour des accusés de marque. Toutefois, quand on eut bien regardé le héros pâle et blond près de la brune et fine Merelli, la curiosité semblait satisfaite. Gallay, devenu bon comptable dans le cabinet d'instruction, avait, en fournissant des chiffres, collaboré dans la mesure du possible à l'acte d'accusation dressé contre lui. Restaient seulement quelques maisons closes dans lesquelles l'interrogatoire du président fit pénétrer un filet de lumière. La cause fut donc vite entendue. Le jury clôtura l'équipée nautique par un verdict qui valut à l'ancien employé du Comptoir d'Escompte une condamnation à sept ans de travaux forcés et qui ouvrit à sa maîtresse acquittée les portes de sa prison, puis bientôt après, mais dans le sens inverse, celles d'un théâtre du boulevard Rochechouart.



Résister à l'Administration, c'est entreprendre la lutte du pot de terre contre le pot de fer. Et cependant combien d'amateurs, se croyant forts de leur droit et bien à couvert sous le « toit à cochons de la légalité » dont parle Courteline, ont essayé de lui tenir tête, encouragés souvent dans leur résistance ou leurs exigences par le renseignement ou la campagne de presse du jour! Et l'on sait comment se terminent ces révoltes de portiers jurisconsultes et d'employés procéduriers? Par une condamnation. Nous ne saurions à ce propos oublier, bien qu'elle ne date pas d'hier, la comparution devant le tribunal correctionnel de plusieurs émules de « La Brige » qui s'étaient autorisés de quelque règlement illusoire po r s'opposer au poinçonnage de leur ticket de chemin de fer ou exiger que le contrôleur fût ganté.

Aux incompétents d'affirmer, de confesser, en quelque sorte, le droit jusqu'au martyre. Le vrai juriste, devenu sceptique au spectacle des fluctuations des jugements humains, répondra souvent : « Cela dépend », ou « Que sais-je? » à

qui lui pose l'éternelle et fastidieuse question : « Ai-je le droit de faire ceci? A-t-on le droit de faire cela? » Appréciation de fait le plus fréquemment.

Mais persuadez donc aux gens que l'homme de loi qui répond par des doutes ou des distinctions n'est pas un ignorant!

Un honorable agent de change de Paris, inspiré peut-être par la chevaleresque ambition de se poser en contradicteur légitime du public molesté, vient de faire à ses dépens la coûteuse expérience de l'interprétation des lois. Revenant de Belgique en France porteur d'un simple sac à main, il refusa, en gare de Tourcoing, de descendre de wagon pour passer dans la salle de visite des douanes, parce qu'il n'avait rien à déclarer. Procès-verbal lui fut dressé et le juge de paix de Tourcoing le condamna par défaut à une amende de 500 francs.

En appel, devant le Tribunal civil de Lille, le plaideur courageux invoquait, par l'organe de son avocat, l'absence d'un texte précis obligeant les voyageurs à descendre des trains pour se rendre au bureau de douane des gares frontières. Nous sommes d'accord, lui répondirent ses juges, il n'y a pas de texte, mais vous paierez néanmoins l'amende, car à défaut de prescription formelle, l'esprit de la loi se dresse contre vous en vous posant cette interrogation formidable : Comment voulez-vous que les préposés des douanes procèdent à leur mission d'investigation indiscrète, si vous restez calfeutrés dans vos compartiments? Il importe, en effet, que les agents de l'administration puissent examiner à loisir le voyageur, palper ses vêtements, vérifier si son allure ou la déformation de son costume ne constituent pas des indices graves nécessitant une visite corporelle. Et comment s'acquitter de cette tâche, sans une salle de visite, disposée et éclairée de manière à déjouer toutes les fraudes?

Le résultat de ces considérations fut le maintien de l'amende prononcée contre le contrevenant.

Est-ce à dire qu'il faille désespérer de la solution contraire? Aucunement. La Cour de Cassation, justifiant ainsi son titre, casse parfois les décisions des tribunaux inférieurs.

*
* *

Demandez-le plutôt à ce père de famille, dont le différend avec l'instituteur de son fils, tranché par le Tribunal correctionnel de Foix, vient d'être résolu en sens contraire par la Cour suprême. Voici l'espèce, comme on dit au Palais. Un instituteur public d'une commune de l'Ariège, voulant réprimander un élève qui avait négligé de rectifier un devoir, avait inscrit sur le cahier de l'écolier cette annotation : « Vu ; cet enfant est un âne ; il ne corrige même pas le travail. »

Le père, à la lecture de cette note, sursauta d'indignation. Mon fils un âne ! Mais que suis-je donc alors moi, son père ? Tribunal de simple police et Tribunal correctionnel furent successivement saisis de cet incident scolaire. Le terme est incontestablement injurieux, conclurent les juges et ils condamnèrent l'instituteur.

Mais la Cour de cassation en a décidé autrement et a estimé qu'il faut laisser aux maîtres une certaine latitude dans leur pouvoir de tancer et admonester leurs jeunes écoliers. La Cour suprême n'a pas, semble-t-il, mal raisonné, mais elle aurait pu pousser les choses jusqu'à la réhabilitation complète de l'âne taxé à tort d'imbécillité. Quiconque a vu en Orient le baudet guider de son pas alerte et saccadé les théories de chameaux au long balancement a vengé des railleries de La Fontaine cet intellectuel des caravanes, dont la sagacité dépasse notablement celle du cheval, notre plus noble conquête.

*
* *

Les juridictions correctionnelles furent à Paris, pendant ce mois de mars, débordées de ces poursuites, singulièrement ingrates pour la chronique, auxquelles donnèrent lieu les manifestations des fidèles dans les églises contre les inventaires de l'enregistrement. Coups de poings d'agents, coups de poings de manifestants, voilà ce qui remplit de longues audiences, et ce n'est pas gai. Puissent au moins ces affaires nous inspirer, sans distinction d'opinions poli-

tiques ou religieuses, quelques-unes de ces réflexions dont le bagage peut nous devenir quelque jour utile.

Et d'abord, méfions-nous, dans les bagarres, des agents de l'autorité, et cela pour une excellente raison c'est qu'ils ne se trompent jamais. Vous ont-ils vu frapper, le fait devient vrai, et si vous l'ignoriez vous même, cela prouve simplement votre inconscience ou votre désir d'égarer la justice ; l'agent ne se trompe jamais. Reçoit-il dans une cohue quelque bourrade, il en reconnaîtra l'auteur ; même atteint par derrière, il n'hésitera pas à désigner son homme, ne fût-ce que pour justifier le dicton suivant lequel la police a un œil partout.

« L'agent n'a pas pu se tromper », disent parfois les présidents d'audiences. C'est en effet peu vraisemblable ; aussi l'affirmation d'un gardien de la paix vaut-elle facilement celles de dix manifestants qui sont, eux, des témoins à décharge et n'ont vu la scène qu'ils décrivent qu'à travers le prisme de leur intérêt personnel et de leurs préférences.

Second principe : les représentants de l'autorité reçoivent des coups, mais n'en portent jamais ; qui prétend le contraire a mal regardé. Quant au passage à tabac, il n'existe pas ; un substitut l'a affirmé et nous aurions mauvaise grâce, devant cette déclaration, à croire les gens malintentionnés qui se plaignent d'être sortis du poste un peu plus contusionnés qu'ils n'y étaient entrés. Envoyons donc une bonne fois ce passage à tabac rejoindre le passage du Saumon et même celui de la Mer Rouge.

Mais à quoi, me demanderez-vous, reconnaît-on les agents de la préfecture de police qu'il faut à tout prix éviter de froisser matériellement et moralement, sous peine de tomber sous le coup d'articles très sévères du Code Pénal ? Eh bien, on les reconnaît généralement... à ce qu'ils n'ont pas d'uniforme et sont habillés en bourgeois. C'est insuffisant comme définition, me direz-vous ; trouvez au moins quelque indice qui les distingue. Soit, cherchons. Les agents de l'autorité sont certes de beaux hommes. C'est vrai, mais ne nous est-il pas permis, à vous et à moi, de l'être également ? Trouvons donc autre chose. On a parlé de l'accent

des gardiens de la paix. C'est plus sérieux; mais quand ils se taisent, comment faire? Exiger l'exhibition d'une carte n'est guère possible que quand on cause à tête reposée, ce qui exclut l'idée d'une échauffourée.

Nous dirons donc, pour conclure, qu'il appartient à chacun d'être physionomiste et psychologue et de distinguer rapidement du simple contre-manifestant le citoyen « chargé d'un ministère de service public ».

Aux yeux des Tribunaux répressifs, cette clairvoyance est même présumée chez les inculpés, et tant pis pour qui injurie et bouscule à tort et à travers. Celui qui est mal tombé verra son injure devenir outrage et sa bourrade rebellion.

*
* *

Le Tribunal de simple police, cette paternelle juridiction des cochers en goguette, a retenti lui-même de l'écho des exclamations diverses inspirées par les événements récents et par l'approche des élections. Les cris de « A bas Fallières » et de « A bas Loubet » ont été réprimés par des amendes de 15 francs et par des journées de prison se chiffrant de deux à cinq. Il est à remarquer que les vociférations à l'adresse de l'ancien président, redevenu rue Dante un simple particulier, ont attiré sur la tête de leurs auteurs une répression plus dure que les propos hostiles au nouveau président. Quant au cri de « Vive le Roi », qui avait été poussé un soir au sortir d'une réunion politique, le juge de paix l'a considéré comme ayant seulement troublé le sommeil des habitants de la rue de Rivoli, bien que les contrevenants aient revendiqué hautement la compétence de la Cour d'Assises comme ayant empêché de dormir la République elle-même. Des amendes de 15 francs ont alors, contrairement à la doctrine de la Cour de Cassation, réprimé comme un tapage nocturne le cri séditieux de « Vive le Roi ».

Les sergents de ville ne comparaissent pas devant la justice que comme témoins; ils ont parfois eux-mêmes des procès, ainsi qu'en témoigne la petite affaire civile que voici :

Un gardien de la paix, fils de gros cultivateurs, entretenait les meilleures relations avec une « payse », modeste femme de chambre, à laquelle il avait promis le mariage. Mais la réalisation de sa promesse tardait au point qu'un enfant avait eu le temps de naître. La jeune femme, irritée d'entrevoir toujours le conjungo à l'horizon sans jamais le tenir, se fâcha tout de bon et intenta contre son amant un procès, lui réclamant la somme de dix mille francs et une pension pour l'enfant. L'affaire vint devant la sixième chambre du tribunal civil, présidée par M. Seré de Rivières. Ce magistrat, toujours plein de sollicitude pour les causes des humbles, tenta une solution amiable et proposa aux parties de se rapprocher devant M. le maire comme elles l'avaient déja fait hors sa présence, leur offrant même, dit-on, de signer au contrat. Le défendeur n'ayant pas adhéré à cette solution conciliante, force fut au tribunal de rendre son jugement. Le gardien de la paix, faute d'avoir accepté le lien matrimonial, devra se soumettre à l'obligation de payer à son ancienne maîtresse une somme de deux mille francs et une pension mensuelle de quarante francs pour l'enfant.

*
* *

Si les gardiens de la paix apportent leur tribut à la chronique judiciaire, les actrices, à des titres tout différents, il est vrai, sollicitent parfois et éveillent la grave attention des magistrats.

Mme de Nuovina, la chanteuse bien connue de l'Opéra-Comique, ne put s'entendre avec sa fleuriste au sujet d'une gerbe de fleurs qui lui était livrée. L'artiste la refusa comme fanée ; la marchande, à trois reprises lui renvoya les fleurs. Alors, Mme de Nuovina se rendit, accompagnée de deux amies, chez la fleuriste, qui répondit à ses réclamations, en enfermant les visiteuses dans son magasin. Celles-ci, fort ennuyées de cette captivité, auraient pu du moins l'interpréter comme une assimilation flatteuse au gracieux voisinage qui les embaumait, si la fleuriste n'avait joint la parole au geste et adressé à sa cliente des propos très acerbes.

Heureusement pour la cantatrice, peu de détentions sont perpétuelles, et les élégantes prisonnières furent délivrées au bout d'une heure. Le juge de simple police a condamné la patronne à deux jours de prison, cinq francs d'amende et cent francs de dommages-intérêts pour violences légères et injures, tandis que son garçon et sa demoiselle de magasin expiaient par des peines moins fortes le tort d'avoir prêté la main à ce procédé peu commercial d'intimidation. Tirons de cette aventure la morale suivante : il ne faut jamais séquestrer une femme, même parmi des fleurs.

Une autre artiste, M[lle] Vincourt, avait commandé son portrait à un peintre miniaturiste. L'ayant jugé peu ressemblant, elle refusa d'en payer le prix. Le Tribunal, afin de juger le débat en connaissance de cause, usa d'un procédé d'information qui ne fut jamais mieux justifié qu'en pareille occasion : la comparution personnelle... de la miniature et du modèle. Un examen attentif du visage de l'actrice et de sa reproduction amena chez les membres du Tribunal la conviction d'une ressemblance sinon parfaite, du moins satisfaisante, et M[lle] Vincourt fut condamnée au paiement du portrait-miniature.

Nous ne saurions mieux terminer la chronique judiciaire d'un premier mois de printemps que sur une aussi gracieuse image.

EDMOND BINOCHE.

Le Salon des Indépendants

Quelques œuvres de nos plus beaux peintres, des recherches consciencieuses, des affectations d'originalité, le tout submergé dans la masse des retoqués — pourquoi, mon Dieu? — du Salon des Artistes français : l'aspect du Salon des Indépendants est toujours le même. On ne saurait procéder à une revue détaillée. Les œuvres les plus diverses se trouvent juxtaposées. La bonne peinture y voisine avec la plus détestable et la plus inutile. Chacun va directement aux artistes qu'il aime et n'a qu'un regard rapide et dédaigneux pour les autres.

Pour paraître suivre un ordre, nous établirons entre les peintres une distinction générale : réalistes, ceux qui s'attachent à reproduire la nature, sans autre souci que de traduire toute leur émotion. Imaginatifs, ceux pour qui la peinture doit se suffire à elle-même, qui créent plus qu'ils n'interprètent, et ne demandent à la nature qu'un cadre plus ou moins vraisemblable à leurs compositions. A vrai dire, la ligne de démarcation entre les deux groupes est tout à fait imprécise, et cette division ne saurait avoir la valeur d'une classification rigoureuse. Les réalistes purs sont devenus la minorité. Les impressionnistes s'étaient élevés trop haut ; les nouveaux venus devaient chercher une direction nouvelle dans laquelle ne les écraserait pas le souvenir de leurs prestigieux devanciers.

Mais les uns et les autres semblent décidés à adopter dans leur technique le même retour à la simplité. Le

mélange optique des couleurs, n'ayant pas tenu ce que certains théoriciens en avait promis, a été presque universellement abandonné ; chez les impressionnistes eux-mêmes, il n'est le plus souvent qu'un leurre. Se servant d'une palette, moins éclatante peut-être, à coup sûr moins tâtonnante et plus féconde, ils obtiennent des effets moins complexes, et leur tache de couleur, précise et nette en son individualité, prend par elle-même une vie qu'elle ne connaissait pas encore.

Au réalisme appartient d'abord la multitude des paysages, natures mortes et compositions de toutes sortes, production d'amateurs aux sensibilités rudimentaires, dont quelques-uns d'ailleurs connaissent presque la gloire, anonymes devoirs d'école plus ou moins maladroits, toujours les mêmes depuis, sans doute, qu'il y a des expositions. Il faut mentionner leur existence encombrante et vite passer outre.

Sans vouloir les énumérer tous, citons rapidement les artistes dont les œuvres attirent spécialement l'attention :

Charles Camoin est un coloriste ardent, et ses paysages méridionaux comptent parmi les plus beaux du salon ; on peut lui reprocher, cependant, notamment dans sa « japonaise », de se satisfaire d'harmonies trop banales.

Francis Jourdain séduit par sa délicatesse et par l'intimité des sujets qu'il traite, plus que par de très grandes qualités ou une véritable originalité de peintre.

Mme Cousturier — est-ce l'influence de Renoir — voit la nature en bleu et en rose, et ses paysages sont fort agréables quoique, l'un surtout, mal équilibrés. D'Espagnat, avec les mêmes couleurs cherche à peindre la joie en des compositions d'apparence plus savante.

Marquet se retrouve, monotone, trop pareil à ce qu'il était il y a un an, dans ses paysages élégants, que l'on aurait aimé à trouver plus réalisés. Pourquoi, dans l'un au moins de ses tableaux, tient-il à utiliser le fond terne de son carton et se contente-t-il de larges touches isolées sans contact avec les touches voisines ? Qu'espère-t-il de ce procédé qui donne à son œuvre une allure d'ébauche et ne permet pas la vision rapprochée ? Le libre jeu des complémentaires que Henri

Matisse a peut-être recherché dans quelques-unes de ses toiles, ne peut s'invoquer dans cette monochromie grisâtre ; et les vibrations obtenues sont insignifiantes. La beauté de la couleur ne consiste-t-elle pas au contraire dans la hardiesse des uniformités nécessaires et dans le rapprochement habilement amené jusqu'à un contact agréable des couleurs juxtaposées ?

Citons encore Maurice Taquoy : *la Neige*, *le Parterre de Fontainebleau* ; Lempereur : *Pesages* ; Mme Dannenberg : *Baignades et Jardins publics* ; Duray, Coutant : *Paysages* ; Dufrenoy : *Vase bleu sur tapis rouge*.

Avec les néo-impressionnistes, nous pénétrons, théoriquement du moins, parmi les imaginatifs. Chez eux, la composition demeure étroitement subordonnée au souci de la reproduction fidèle de la nature.

Rysselberghe, qu'il peigne ses admirables études de nu ou ses rivages méditerranéens, semble se préoccuper avant tout de traduire ses modèles ; il ne se révèle néo-impressionniste que par sa technique. Les effets d'ombre grisâtre qu'il obtient sur ses corps de femmes par des touches vertes se combinant avec les touches rouges d'à côté sont d'une subtilité enchanteresse ; mais ils sont presque les seuls exemples que l'on puisse constater d'une application raisonnée de la technique de la division. Et chez Cross et chez Signac, il en est de même. On voit des tons sur tons, des oppositions de complémentaires ; mais c'est en vain que l'on cherche des fusions de touches produisant des résultantes autres que des couleurs pures. On ne saurait leur faire un reproche de tricher avec leurs procédés. Cross ne nous en présente pas moins des *Nymphes* et surtout un *Faune* d'un chatoiement et d'un équilibre parfaits ; Signac, des vues de Marseille et de Venise, d'une luminosité et d'une richesse de coloris admirables. Mais on peut se demander pourquoi ils se refusent à assouplir leurs touches, puisqu'ils ne réussissent pas et même ne semblent plus rechercher à les faire fondre les unes dans les autres. Par la persistance de leur forme, brutale, elles gênent l'œil, et ne l'impressionnent plus que comme le pointillisme décrié par eux-mêmes. Devant telles

toutes petites études de Signac, on déplore la mosaïque inutile de ses grands tableaux.

En face des Rysselberghe et des Signac, Luce expose une *Notre-Dame* mal d'aplomb, bien que dessinée comme une épure d'architecte, et où tout semble concourir à la même expression de dureté et de sécheresse.

Tout près des néo-impressionnistes, Vuillard marque de la façon la plus nette le retour aux techniques plus simples. Imaginatif, il l'est assurément, mais, à la tête de tout un groupe de peintres, profondément respectueux de la vraisemblance, amoureux des natures mortes, des intérieurs, où sa fantaisie peut poursuivre les combinaisons les plus riches et les plus variées. Il est regrettable que Vuillard se soit limité à des envois aussi peu importants. Sans doute, il se retrouve tout entier avec ses harmonies d'une rare distinction et son impeccable solidité dans ses trois petits tableaux et surtout dans son *Intérieur* tapissé des plus indéfinissables teintes. Mais son exposition, trop discrète, étouffée par les œuvres criardes qui l'avoisinent, est mal en valeur.

Trop restreinte aussi l'exposition de Bonnard, qui ne comprend qu'une seule œuvre : *Printemps*. On doit reconnaître que l'ensemble est terne et triste, assez peu printannier; mais quelle joie pour l'œil de la voir de près, de l'analyser dans ses détails. Exception faite de quelques parties du centre qui restent mortes, tout s'anime et la matière riche et superbe prend une vie intense.

Chez Maurice Denis le rôle de l'imagination grandit. Il y a de lui : les *Devoirs de vacances*, (charmant groupement d'enfants aux tabliers à carreaux, dont, malheureusement, les têtes semblent un peu des lanternes vénitiennes), et surtout des paysages. Il chante la Bretagne en des tonalités tantôt sombres et tantôt claires : *Baignade au Pardon de Sainte-Anne-la-Palud*. En parsemant habilement de ses beaux bleus un paysage des environs de Quimperlé, il l'enveloppe d'un mysticisme austère et tendre, et dit avec une force saisissante le mystère des fontaines et des grands arbres.

Après les maîtres incontestés, il faut regarder Henri Matisse en qui certains saluent un chef d'école. Adepte déclaré de la

doctrine de la couleur pour la couleur, s'il n'a pas la gloire de l'avoir formulée le premier, il a en tous cas le mérite d'avoir cherché à l'appliquer avec plus de liberté qu'aucun autre. Nous avons déjà vu de lui des œuvres d'aspects bien différents ; sa grande composition, *Le Bonheur de vivre*, nous révèle encore une manière nouvelle. Les couleurs s'étendent en nappes larges et régulières ; plus de vibrations ; c'est du seul rapport des masses entre elles que naît l'effet cherché. Cette technique peut d'ailleurs s'expliquer par les dimensions de la toile, par l'aspect décoratif de fresque, que l'auteur a voulu lui donner. Il n'y a pas à chercher de raisons d'être à ses tonalités étranges ailleurs que dans son souci des harmonies. Et ses harmonies sont déconcertantes. Violentes à droite, plus calmes à gauche, la gaieté ne s'en dégage pas spontanément. Henri Matisse est peut-être un subtil que notre œil a besoin d'éducation spéciale pour percevoir, de même que notre oreille dut lentement se façonner avant de sentir certaines musiques : c'est ce que l'avenir nous révélera. Çà et là sont éparses des silhouettes sobrement dessinées d'où ne se dégage pas une originalité indiscutable. Les unes sont mièvres : femme debout, les bras derrière la tête ; d'autres rappellent Gauguin : groupe central ; d'autres, Rodin : groupe de gauche.

Il est difficile de croire à des recherches consciencieuses de la part de Van Dongen, toujours incompréhensible à travers la diversité de ses factures.

Maurice de Vlaminck aime les bleus et les rouges vifs ; il semble s'efforcer à la suite de Gauguin, et ne manque certes pas de qualités.

Avec Puy, nous quittons le domaine de la trop pure inspiration et nous retrouvons les efforts plus raisonnés. Après les excentricités des Rouault et des Van Dongen, on est reconnaissant à Puy de ses préoccupations de composition et d'équilibre. Ses femmes remplissent savamment leurs cadres ; et par leur ligne simple mieux que par leur coloris plus anonyme, ses toiles révèlent un talent plein de promesses.

Même sincérité chez Manguin, plus essentiellement colo-

riste, lui ; même labeur assagi. On voit à chaque exposition ses tableaux se réaliser davantage et on pourrait citer chez lui maintes trouvailles parfaitement exécutées.

Valtat reste confiné dans ses harmonies gracieuses, doucement chantantes, un peu fades.

De Charles Guérin, à part un très séduisant torse de femme, toujours des sujets de très vieilles gravures de modes avec les mêmes reflets monochromes, ni vrais ni jolis, qui donnent à sa peinture un aspect de papier mâché.

Enfin, devant la matière plâtreuse et déplaisante de Mme Marval, on comprend mal l'admiration que beaucoup lui témoignent, et on déplore de voir Flandrin faire tout pareil à elle.

Dans les Salons officiels où un jury impose à ceux qui veulent être reçus telle ou telle conception d'art, on peut dire, suivant que les modèles proposés ont été plus ou moins bien copiés : « le Salon de cette année est meilleur ou plus mauvais que celui de l'année passée », il n'y a pas d'impression d'ensemble à dégager du salon des Indépendants. Il faut étudier les unes après les autres les petites expositions particulières qu'il réunit, s'efforcer de pénétrer les sensibilités des artistes et le but qu'ils ont poursuivi, et, de même qu'en arithmétique on n'additionne pas des objets de natures différentes, ne pas vouloir comparer des peintures qui souvent sont sans rapport entre elles.

Jean Tavernier.

Livres régionalistes

« Près du Sol »

M. Emile Guillaumin est un heureux paysan. Son premier roman, *la Vie d'un simple*, lui conquit tout de suite les suffrages d'un certain nombre de notables lettrés fatigués des productions parisiennes. Il manqua de peu le Prix Goncourt, mais attrapa au vol un de ceux de l'Académie. La *Revue de Paris* lui ouvrait aussitôt ses portes, et il y publia *Près du Sol* qui vient de paraître en volume (1).

A quoi tient une si rapide fortune ? A *l'art littéraire* de l'auteur ? Certainement non. Il le sait bien, et s'applique même à ignorer de parti pris tout ce que cet art recèle de tournures habiles, de phrases travaillées, de ferveurs lyriques, d'épiques élans, de pages vibrantes suscitant le frisson de la puissance qui empoigne ou de l'émotion qui étreint. Son style échappe à l'enthousiasme. Nulle recherche de mots. Il parle « du corps de Maria dont on ne veut pas lui laisser la *maîtrise* », ce qui veut dire que Maria n'était pas maîtresse de son corps. Il met *tant qu'à* pour *quant à*. Il ne s'embarrasse point des soucis d'un Flaubert. Il n'a cure des effets. Il écrit comme on parle, ce qui est enseigné dans les écoles primaires. Voilà pourquoi, je pense, il intéresse quelques écrivains las de l'écriture, quelques artistes las de l'effort d'art, et qui l'ont patronné.

(1) Calmann-Lévy. Un vol. 3 fr. 50.

Cependant, d'autres s'élèvent contre la littérature paysanne et ouvrière qui, écrite par des prolétaires mal préparés à la difficile besogne de s'exprimer en bon et beau français, n'est plus de la littérature; d'autres prétendent qu'à ce jeu nous courons à la ruine de la seule chose qui, après le pain, vaille un effort: l'Art; d'autres assurent qu'on peut être excellent régionaliste en restant excellent prosateur. Conclura qui voudra.

Guillaumin ne farde donc point. Dans *Près du Sol*, une intrigue menue, usée mille fois : une jeune fille aime un jeune homme, et sa famille lui en destinant un plus riche, elle se noie de désespoir. C'est tout. Avec ce mince fait-divers (il n'en faut pas plus pour créer un chef-d'œuvre) Guillaumin bâtit un livre évoquant son pays (le Bourbonnais), les travaux et les aspects de la glèbe, les foires, les jeux, les fêtes, les mille détails de la ferme; il déshabille l'âme de ces gens perdus en ce coin de France. Une observation documentée, une habitude, que l'on sent à chaque ligne, des choses de la campagne, une connaissance profonde des villageois, voilà qui rend cette œuvre précieuse aux décentralisateurs. Œuvre sociale aussi, par maintes petites dissertations sur la transformation (mi-bonne et mi-mauvaise comme tout ce que l'évolution apporte jusqu'au fond des hameaux) de la vie provinciale. Livre simple et reposant qui enrichit la littérature, encore peu abondante, du Centre de la France.

M.-C. Poinsot.

M. C. Poinsot fait partie de la Fédération régionaliste française et a contribué à fonder la Société des poètes français. Son *Anthologie des poètes normands* est connue, et ses romans, en collaboration avec G. Normandy, ne le sont pas moins : *l'Echelle*, la *Mortelle impuissance*, la *Faillite du rêve*, (chez Fasquelle). A, sous presse, un livre de contes : *Mâles*. (Librairie Universelle).

Conférences et Curiosités

Mme Génia Lioubow, auteur de *Les Visages et les Ames*, a entrepris au Théâtre des Capucines une série de conférences sous le titre général « Les Mercredis théosophiques, occultistes et littéraires ».

La première conférence avait lieu le 7 mars. Il ne nous fut pas donné d'y assister. Néanmoins, le mercredi 21 mars, nous entendions sans frayeur, mais avec intérêt, la conférence qui avait pour titre « La Dame des Epouvantements ». Comme il ne s'agissait que de la Mort, ainsi dénommée par Mme Lioubow, notre ataraxie ne fut point troublée. Bien plus, nous ne savons quoi de rassurant entourait les paroles de la conférencière, qui nous a montré tout ce qu'il y avait de vain et d'illogique à redouter un simple changement d'état. Après des aperçus sur la réincarnation, Mme Lioubow nous conviait à la conférence du 28 mars : « Les Sept Portraits de Lumière. »

C'est avec une langue imagée et forte que Mme Lioubow présente l'enchaînement de ses idées. Nous avons là mieux qu'un cours quelconque de théosophie ou d'occultisme, fatigant sous sa forme didactique. Nous avons un système tout personnel. Quatre conférences envisagent le Mystère humain, l'Enigme de la Destinée, la Dame des Epouvantements et les Septs Portraits de Lumière. Ce sont les conférences théosophiques. Quatre autres sont divinatoires. Quatre enfin sont philosophiques et littéraires. Parmi celles-ci nous en voyons qui traiteront de la Guerre et la Paix, de Tolstoï, de la Femme et l'Amour. Problèmes qui, pour être d'un domaine moins métaphysique que les précédents, n'en devaient pas moins tenter l'esprit très averti et évolué de Mme Génia Lioubow. Loin de nous demander comme Gichtel dans sa *Theosophia Practica* « A quoi cela peut-il servir d'aimer sa vie terrestre ? », elle essaie de nous intéresser à tout ce qui l'orne, à tout ce qui la vêt, à tout ce qui l'élève.

Dargens.

Revues étrangères

La España Moderna. — *L'Alcoolisme dans la Poésie classique espagnole.* — M. Pedro Sangro y Ros de Olano, estimant qu'il y aurait là matière à une étude approfondie, se borne à quelques notes rapides. Passant en revue les poètes du xve au xixe siècle, l'auteur fait ressortir que s'il s'est trouvé des poètes pour chanter l'ivresse, il en est aussi qui l'ont raillée et même flétrie.

« L'exécration du vice de l'ivresse est générale chez les poètes, mais cet anathème qui, dans beaucoup de cas, est précédé d'exhortations à la boisson, perd de ce fait beaucoup de force. » Il semble que les poètes classiques, tant anciens que modernes, Cristobal de Castillejo, Esteban Manuel de Villegas, Juan de Arquijo, Melendez Valdès, Lista, etc., etc., en prodiguant les fruits de leur inspiration bachique, soient influencés par la légende orientale qui parle des origines de la vigne, et d'où est tiré ce passage : « Bacchus a été témoin d'un prodige. Quand les hommes commençaient à boire, ils chantaient comme les oiseaux; lorsqu'ils buvaient un peu plus, ils devenaient forts comme des lions ; mais, en continuant à boire sans mesure, leurs têtes s'inclinaient comme celles des ânes. » — En appliquant la même observation à nos poètes, il est certain que nous arriverions à la même conclusion que l'auteur espagnol.

*
* *

Quand naquit Jésus? — « Si l'on demandait quel jour est né Jésus aux millions de personnes qui célèbrent Noël, la majeure partie répondrait sûrement : « le 25 décembre prochain il y aura 1906 ans ! »

M. Fernando Araujo, professeur à l'Institut du cardinal Cisneros, rappelle à ce sujet que l'ère chrétienne ne fut établie qu'à l'époque où le pape Jean Ier chargea le moine Denys le Petit de fixer, au moyen de la tradition et des calculs astronomiques, une nouvelle ère devant partir de la naissance de Jésus, et non plus de sa mort, comme c'était l'usage. Denys fixa donc la naissance du Christ à l'an de Rome 754, qui devint l'an I de l'ère nouvelle.

Mais ses calculs ont été contestés, et le curé Van Rebber, après de patientes recherches, est arrivé à la conclusion que Jésus est né quelques jours avant Pâques (le 12 ou 13 avril) de l'an 744 de Rome, dix années avant celle fixée par Denys.

« Saint Mathieu (II, 1) dit clairement que Jésus est né à Bethléem sous le règne d'Hérode; or, on sait qu'Hérode est mort dans le laps de temps qui s'est écoulé du 13 mars au 12 avril 750, quatre ans avant l'ère dyonisienne. La naissance de Jésus, d'après cela, a dû avoir lieu au plus tard en l'an 750 de la fondation de Rome, c'est-à-dire le 25 décembre de l'an 749, cinq années avant l'ère vulgaire et, partant, nous nous trouverions maintenant non pas en l'an 1906, mais bien en l'an 1911 de l'ère chrétienne. »

L'Italia Moderna. — M. G. Alliata di Montereale, attaché à l'ambassade Royale à Vienne, a publié sur L'*Emigration Austro-Hongroise et le projet de loi hongrois sur la protection des émigrants*, un article d'un réel intérêt, tant au point de vue économique qu'au point de vue politique. Il ne faut pas oublier, en effet, le rôle de l'Autriche-Hongrie dans le passé, et celui qu'elle pourra avoir à jouer à la mort de FrançoisJoseph.

L'émigration austro-hongroise pour les Etats-Unis d'Amérique, la plus importante après l'émigration italienne, présente un double courant : l'un permanent, de gens quittant leur pays à tout jamais, et constituant, politiquement parlant, une cause d'affaiblissement pour l'Autriche-Hongrie ; l'autre temporaire, constituant, économiquement parlant, un soulagement pour les populations, de même que cela a lieu pour l'Italie.

Mais dans les pays austro-hongrois, viennent se joindre des causes secondaires et spéciales, auxquelles ne sont pas étrangères les luttes de nationalités, de races et de classes, et le développement soudain de l'industrie au préjudice de l'agriculture, comme cela a été le cas notamment en Bohême.

Les données relatives aux courants ne sont qu'imparfaitement établies, malgré les statistiques publiées par le ministère des Finances. L'auteur examine le projet de loi austro-hongrois et en compare l'économie avec celle de la loi déjà votée en Italie, critiquant certaines dispositions et en approuvant d'autres : il estime, toutefois, que le vote de cette loi marquerait un progrès notable dans la législation sociale de l'Autriche.

A propos du projet d'expédition mixte (navire et ballon) dans les régions polaires, du Dr Charcot et du comte Henri de la Vaulx, M. A. Faustini, dans un article *Les Précurseurs et les Emules de*

l'Ingénieur Andrée, esquisse à grands traits l'historique de la question, et en arrive à cette conclusion pessimiste qu'il y a une probabilité sur mille de réussir dans l'entreprise.

« Donc, dit-il, sacrifice d'argent et de vies humaines, ou tragédies probables, comme si l'histoire des conquêtes géographiques — polaires surtout — n'était pas déjà suffisamment et douloureusement riche en solutions terribles, exemples dont chacun devrait tirer beaucoup plus large profit. »

Nuova Antologia, 1er mars 1906. — *La Navigation aérienne et la Guerre.* — Le problème de la navigation aérienne, naguère taxée d'utopie, a changé de face depuis les brillants essais du *Lebaudy*. L'Amérique, l'Angleterre, l'Allemagne, le Portugal font d'actives expériences sur des dirigeables de guerre, et l'Italie ne reste pas en arrière, car le ballon *Italia* du comte Almerico da Schio a donné des résultats d'excellent augure.

La plume compétente de M. Guido Castagneris, capitaine à la brigade spéciale du génie, reconnaît que « le *Lebaudy* seul détient pour le moment la palme définitive et absolue du domaine de l'air. »

« La France, *précédant toutes les Nations*, » attire sur elle l'admiration et l'attention universelle par la si importante évolution, qu'elle vient d'accomplir dans l'art de la guerre. — « Quant à l'imposition des lois humanitaires, limitatrices de l'action meurtrière offensive et défensive des machines aériennes, » c'est une question qui sera certainement résolue en faveur de la liberté la plus absolue.

* * *

La Morale des Livres verts. — Les deux Livres verts sur la « *Somalie* » *italienne septentrionale et sur la Macédoine*, distribués au Parlement italien, inspirent à l'auteur anonyme une réflexion qui peut servir d'enseignement à d'autres puissances que l'Italie.

« Les Livres verts, dit-il, sont venus démontrer une fois de plus que les bons instruments ne manquent nullement, comme on le prétend, à notre politique et que tout dépend de vouloir et de savoir s'en servir en temps et lieu. C'est là le secret des succès anglais : pour y arriver on ne fait attention ni à la carrière, ni aux grades, *mais on met chaque homme à sa véritable place.* »

Cette appréciation peut être rapprochée de celle exprimée, dans le présent fascicule de la revue, par sir Thomas Barclay.

E. Biart.

Traducteur juré près la Cour de cassation.

Paris. — Impr. de la *Gazette du Palais*. *Le Gérant :* Depallier.

La recherche de la paternité

Le grave problème de la recherche de la paternité se pose au législateur français avec insistance. Il y a une sorte d'éclosion de nouveaux projets, à des intervalles périodiques.

Tout récemment, un projet original, inspiré par un vœu du Conseil national des Femmes françaises, a été déposé par M. Sembat et plusieurs de ses collègues à la Chambre des députés. La recherche de la paternité serait autorisée; mais la constatation judiciaire qui en serait faite n'imposerait au père que le paiement d'une pension alimentaire, déterminée d'après la condition de la mère et les ressources du père, et servie jusqu'à la majorité de l'enfant. Le père n'aurait aucun droit sur l'enfant, et celui-ci n'aurait aucun droit dans la succession de son père. La mère naturelle pourrait réclamer des dommages-intérêts, au cas où elle aurait été victime d'une séduction dolosive.

C'est ce qu'on peut appeler la paternité alimentaire.

Il y a là une heureuse réminiscence de nos anciennes traditions nationales, de nos coutumes, et de notre vieille jurisprudence, dont le cours a été momentanément interrompu par la loi du 12 brumaire an II et surtout par les dispositions du Code civil.

De leur côté, deux sénateurs ont déposé sur le bureau du Sénat un projet d'abrogation du fameux article 340, qui prohibe toute recherche de paternité. C'est la suite et le renouvellement de la grande controverse instituée dès 1883 entre des polémistes tels que Alexandre Dumas fils et M. Brunetière.

Ces projets arrivent à leur heure, alors que tout le monde

s'inquiète de notre dépopulation, du nombre toujours plus grand des avortements, des infanticides, des abandons d'enfants, des délits de vagabondage et de mendicité. Il naît en France environ 80.000 enfants naturels tous les ans, et le dixième à peine de ces enfants est reconnu.

La fille-mère, sur qui retombe toute la responsabilité d'une faute commune, qui a seule la charge d'entretenir et d'élever l'enfant, succombe trop souvent sous le faix; et l'enfant s'achemine fatalement vers les sentiers du vice, lorsqu'il ne meurt pas de misère ou d'inanition.

Si le père était appelé, suivant les lois naturelles, à concourir à l'entretien et à l'éducation de l'enfant, nous verrions bien vite décroître la proportion de la mortalité des enfants naturels. La protection naturelle du père serait bien plus efficace et plus moralisatrice que les secours distribués avec autant de parcimonie que d'indifférence par les communes ou par l'Etat.

La législation française, depuis plus de trente ans, a fait des efforts incessants pour protéger les enfants, et avec raison; car la valeur physique et morale des futurs citoyens dépend beaucoup des soins reçus et des impressions ressenties pendant le premier âge. Tels enfants, tels hommes.

Plusieurs lois ont été votées pour ralentir la mortalité des enfants, réagir contre l'étiolement de la race et la démoralisation de l'individu. La loi du 24 juillet 1889 sur la protection des enfants maltraités ou moralement abandonnés leur a donné un complément des plus heureux, en permettant de destituer de la puissance paternelle les pères et mères qui ont encouru certaines condamnations et ceux qui, « par leur ivrognerie, leur inconduite notoire ou scandaleuse, ou par de mauvais traitements, compromettent soit la santé, soit la sécurité, soit la moralité de leurs enfants ».

Ne convient-il pas de compléter cette législation humaine et secourable sur la protection de l'enfance, en effaçant de nos codes la règle de l'interdiction de la recherche de la paternité, qui cache, comme on l'a dit, une des iniquités les plus saisissantes et les plus émouvantes qui aient, jusqu'à présent, résisté aux progrès de notre civilisation?

La voie est ouverte par la jurisprudence de nos tribunaux, qui, depuis près de cinquante ans, accordent des dommages-intérêts aux filles séduites, tant pour subvenir à leurs besoins que pour donner des aliments aux enfants, lorsque la séduction s'est produite dans des conditions qui impliquent la faute et entraînent la responsabilité du séducteur. Il en est ainsi lorsque le séducteur est arrivé à ses fins par suite d'une promesse formelle de mariage; par suite de violences morales, en abusant, par exemple, de l'autorité que lui donnaient son âge ou sa situation de patron.

A n'en pas douter, cette jurisprudence tourne les prescriptions de l'article 340 du Code civil, à l'aide d'un artifice de procédure. Elle a beau affirmer que la séduction et la grossesse ne sont que des éléments du préjudice causé et que la question de paternité et de filiation demeure en dehors du débat, on ne saurait contester que l'action en dommages-intérêts de la mère de l'enfant non reconnu et l'action en déclaration de paternité reposent sur le même fait indivisible, que le séducteur est l'auteur de la grossesse.

L'évolution persistante de la jurisprudence au sujet de la recherche de la paternité s'explique par une sorte de pression de l'opinion publique, qui a voulu corriger ce qu'il y a de brutal et d'inhumain dans la législation de 1804. Comme l'a fait observer M. le député Julien Goujon, dans son rapport sur une proposition de loi Rivet, « c'est là un symptôme qui ne peut tromper. Quand une partie de la législation est en parfaite harmonie avec les mœurs du jour, on peut être sûr de voir les articles qui la composent observés avec la plus extrême ponctualité : mais si l'opinion vient à s'insurger contre le texte en vigueur, les juges obéissent bientôt à cette tendance, qui les entraîne malgré eux ».

Notre ancien droit, peu tendre cependant pour les bâtards, était plus humain que notre Code civil. Il les excluait de la famille et leur déniait tout droit à la succession de leurs parents. « Bastards ne succèdent point », disait Loisel ; mais il leur permettait de rechercher leur père pour en obtenir des aliments.

C'est dans la loi du 12 brumaire an II (2 novembre 1793)

qu'apparut pour la première fois, en termes indirects et vagues, le principe prohibitif de la recherche de la paternité; mais cette loi donnait, en revanche, aux enfants naturels reconnus l'égalité absolue des droits avec les enfants légitimes.

Cambacérès, dans son rapport au nom du Comité de législation, ne dissimulait nullement qu'il cédait à la voix de la philosophie et de l'humanité et qu'il appliquait une loi supérieure à toutes les autres, la loi de la nature, qui assure aux enfants naturels tous les droits qu'on avait cherché à leur ravir.

Le législateur de la Convention réagissait contre notre ancien droit, qui refusait tout droit de succession aux enfants naturels. « Quant à l'autorité des coutumes, dit Cambacérès, que l'on a voulu présenter comme le résultat de la volonté générale, est-il nécessaire de dire qu'elles furent l'ouvrage de ceux qu'une longue suite d'abus avait séparés de la société, et qu'elles ne servirent qu'à consacrer des usurpations féodales ? »

Mais, tout en accordant aux enfants naturels les droits de succession les plus étendus, on entourait de difficultés plus grandes la reconnaissance et la recherche de la paternité.

Si l'on songe que bien peu d'enfants naturels sont reconnus et deviennent aptes par suite à recueillir des successions: si l'on songe, en outre, que, pour la plupart de ces enfants, la succession paternelle représente une bien mince valeur, on arrive à cette conclusion que la nouvelle législation n'améliorait pas réellement le sort des enfants naturels.

L'ancien droit, avec ses facilités de recherche de paternité et la pension alimentaire accordée jusqu'à l'âge de seize ans aux enfants nés hors du mariage, était préférable au droit nouveau avec ses espérances de problématiques successions pour de rares privilégiés, la misère et la faim pour tous les autres.

La Convention avait une excuse: c'est qu'au milieu des agitations et des bouleversements de cette époque héroïque, elle légiferait souvent d'une manière provisoire; tel a été le cas de la loi du 12 brumaire an II, qui contient des disposi-

tions vagues, embarrassées, équivoques, et laisse en suspens l'état des enfants naturels jusqu'à la promulgation du Code civil.

Quant aux auteurs du Code civil, ils n'ont pas apporté, dans la rédaction des textes relatifs à la recherche de la paternité, leur esprit habituel de conciliation entre les théories excessives de la Révolution et les dogmes surannés des coutumes. S'ils ont consacré en termes formels la règle prohibitive de la recherche de la paternité, sauf en cas de viol et de rapt, tout en supprimant la faveur faite par la Convention aux enfants naturels reconnus, c'est qu'ils ont subi plus que de raison l'influence du premier Consul.

Bonaparte, avec ses idées de discipline et de hiérarchie, ne concevait la famille que dans un cadre régulier et légitime. Il voulut qu'on sacrifiât tous les droits individuels à l'ordre qu'il avait rêvé. Il fit refuser brutalement tous droits aux enfants naturels non reconnus, ainsi qu'aux mères. Il brisa la résistance que lui opposaient certains membres du Tribunat et imposa sa volonté au Conseil d'État. On connaît son mot cruel : « L'intérêt de la société pourrait faire admettre la maxime contraire, si elle devait produire des enfants légitimes; mais la société n'a pas intérêt à ce que des bâtards soient reconnus. »

Bonaparte avait un grand mépris pour les femmes; et il songeait peut-être que les enfants naturels complètement abandonnés, sans parents et sans affection, feraient plus tard d'excellents soldats pour lesquels le régiment serait toute la famille.

Cambacérès, Tronchet, Régnier, Boulay et les autres conseillers d'État s'inclinèrent devant la volonté du premier Consul. Ils s'écrièrent à l'envi qu'on allait ramener la vertu sur la terre, qu'il n'y aurait plus guère désormais d'enfants naturels, les filles sachant qu'elles n'avaient rien à espérer du père; tout le monde se marierait ou tout le monde serait vertueux.

Un siècle a passé sur ces déclamations, et le nombre des enfants naturels est encore plus grand.

La vérité, c'est qu'aucune législation ne saurait exercer

d'effet certain et puissant sur l'amour libre. Comme l'a dit M. Torau-Bayle (1), « que la loi permette ou prohibe la recherche de la paternité, le nombre des enfants naturels est toujours sensiblement le même. Et, en effet, nulles conventions sociales n'empêcheront jamais le dieu d'amour d'être avant tout un dieu d'oubli. Plus fort que tous les codes est l'amour triomphant, oublieux de l'avenir comme du présent, dans son ivresse éternelle ».

A l'appui de leur prohibition de la recherche de la paternité naturelle, les rédacteurs du Code civil ont invoqué deux raisons très sérieuses en apparence.

Il est tout d'abord impossible, ont-ils dit, de fixer d'une manière précise l'époque de la conception : il y a donc un voile impénétrable sur la paternité. Mais ce voile impénétrable, répondons-nous, couvre aussi bien la paternité légitime que celle qui ne l'est pas. La loi cependant accepte une présomption tirée des faits extérieurs tels que la célébration du mariage, pour ériger en règle d'ordre public la maxime *pater is est*. La paternité légitime ne repose donc que sur une vraisemblance établie sur des indices, suivant le langage employé par Bigot de Préameneu. Pourquoi ne pas accepter les mêmes présomptions pour la paternité illégitime, lorsqu'il y a cohabitation, et que ce fait peut s'éclairer par des écrits, par un interrogatoire sur faits et articles, par une comparution personnelle, par des témoignages, etc. ?

Notre Code civil présume la fidélité de la femme mariée et l'infidélité de la femme non mariée, et contre cette présomption d'infidélité, il n'admet aucune preuve : est-ce logique ? est-ce humain ? Les tribunaux qui condamnent les séducteurs à payer des dommages-intérêts aux filles séduites et abandonnées se forment une conviction à cet égard à l'aide d'écrits, de présomptions et de témoignages ; et s'ils condamnent, c'est que la preuve est possible en pareille matière.

La seconde raison invoquée par les rédacteurs du Code civil, c'est la crainte du scandale et du chantage fondée sur les abus de l'ancienne jurisprudence.

(1) *Revue politique et parlementaire* du 10 août 1902.

« Autrefois, dit Tronchet, une fille était libre de diriger sa déclaration contre qui elle voulait, et ordinairement parmi les personnes qui l'avaient fréquentée, elle choisissait le plus riche, pour le faire déclarer père de son enfant. Cette manœuvre était presque toujours heureuse, puisqu'il suffisait, pour faire prononcer la paternité, que la fille prouvât qu'il y avait eu fréquentation. Cependant, dans la vérité, il restait des doutes sur la qualité exclusive du père. » Thibaudeau ajoute : « Pour accorder à quelques cas particuliers la faveur qu'ils méritent, on exposerait les gens de bien à devenir les victimes des prétentions de la première prostituée. L'usage de cette action était autrefois scandaleux et arbitraire : les lois qui y ont mis un terme ont servi les mœurs. »

« Depuis longtemps, dit Bigot-Préameneu, dans l'ancien régime, ce cri général s'était élevé contre les recherches de paternité. Elles exposaient les tribunaux aux débats les plus scandaleux, aux jugements les plus arbitraires, à la jurisprudence la plus variable. L'homme dont la conduite était la plus pure, celui même dont les cheveux avaient blanchi dans l'exercice de toutes les vertus, n'étaient point à l'abri de l'attaque d'une femme impudente, ou d'enfants qui lui étaient étrangers. Ce genre de calomnie laissait toujours des traces affligeantes; en un mot, les recherches de paternité étaient regardées comme le fléau de la société. »

Les membres du Tribunat, dans leurs discours, se mettent à l'unisson. « Rien de plus fréquent autrefois, dit Lahary, que ces audacieuses réclamations d'état, dont on assiégeait de toutes parts les tribunaux. Que de femmes impudentes osaient publier leur faiblesse sous prétexte de recouvrer leur honneur! Combien d'intrigants, nés dans la condition la plus abjecte, avaient l'inconcevable hardiesse de prétendre s'introduire dans les familles les plus distinguées, et surtout les plus opulentes! On peut consulter, à cet égard, le recueil des causes célèbres, et l'on ne saura trop ce qui doit étonner davantage, ou de l'insuffisance de nos lois sur cet important objet, ou de la témérité de ceux qui s'en faisaient un titre pour égarer la justice et troubler la société. »

Duvergier renchérit encore : « Ces procès étaient la honte de la justice et la désolation de la société. Les présomptions, les indices, les conjectures érigées en preuve, et l'arbitraire en principe ; le plus honteux trafic calculé sur les plus doux sentiments ; toutes les classes, toutes les familles livrées à la honte ou à la crainte. A côté d'une infortunée qui réclamait secours au nom et aux dépens de l'honneur, mille prostituées spéculaient sur la publicité de leurs désordres, et mettaient à l'enchère la paternité dont elles disposaient. On cherchait un père à l'enfant que vingt pères pouvaient réclamer, et on le cherchait toujours, autant que possible, le plus vertueux, le plus honoré, le plus riche, pour taxer le prix du silence au taux du scandale. »

Il y a une exagération évidente dans cette réprobation systématique des anciennes coutumes et de l'ancienne jurisprudence. On doit être d'autant plus enclin à le penser, qu'on se trouve en présence de vagues déclamations, sans aucune précision des abus contre lesquels on s'élève avec une indignation outrée.

Un des premiers commentateurs du Code civil, le professeur Delvincourt, vient à l'appui de cette opinion. « Il est très douteux, dit-il, que de semblables poursuites aient été souvent dirigées contre des personnes d'une vertu exemplaire et d'une réputation intacte. C'eût été trop maladroit de la part des demandeurs. Il est certain, au contraire, que ces sortes d'actions étaient presque toujours intentées contre des hommes d'une réputation plus que douteuse et dont la conduite irrégulière donnait la plus grande probabilité à la demande. »

D'ailleurs, dans les discussions préparatoires du Code civil qui eurent lieu au Tribunat avant son épuration, Andrieux, celui-là même qui osait dire à Bonaparte « qu'on ne s'appuie que sur ce qui résiste », s'exprimait à peu près comme Delvincourt.

Il s'agissait de savoir si on refuserait à la mère non mariée la faculté de désigner le père de son enfant dans l'acte de naissance. « J'ai beaucoup entendu parler contre les femmes, s'écriait Andrieux, par ceux qui ont attaqué cette mesure ;

on me permettra de parler un peu pour elles dans une assemblée d'hommes justes qui savent que les lois ne sont pas faites pour une moitié seulement du genre humain. On est épouvanté du danger des fausses déclarations ! Elles vont bouleverser la société, dit-on ! Ni l'âge, ni les vertus, ni les dignités ne seront épargnés... Ce seront autant de titres pour craindre d'être inculpé !... Hommes injustes que vous êtes ! Vous ne voyez que vos dangers ; je vous parlerai tout à l'heure de ceux des enfants et des femmes. Mais croyez-vous donc qu'il y aura tant de fausses déclarations ? Une déclaration évidemment fausse ne tombera-t-elle pas d'elle-même ? Attaquera-t-on si légèrement et avec quelque espoir de succès l'homme connu par des mœurs pures, par des habitudes honnêtes ? Que le volage célibataire craigne de pareilles déclarations, cela se peut, et je n'y vois pas grand mal ; mais pour le bon père de famille, pour l'époux fidèle et tendre, elles ne seront guère à redouter : et, d'ailleurs, ne pourra-t-on pas s'en défendre ? Et tous, tant que nous sommes, vivons-nous à l'abri de toutes les accusations fausses et calomnieuses ? Supprimera-t-on les accusations, afin qu'un innocent n'y puisse jamais être exposé ? Cette jurisprudence serait tout à fait commode pour les coupables. »

Le tribun Andrieux aborde ensuite la discussion du principe qui interdit la recherche de la paternité : « Ce principe prétendu n'a été jusqu'à présent ni dans vos lois ni dans nos mœurs ; il a toujours été permis à la fille enceinte ou devenue mère d'actionner celui qu'elle désigne comme le père de son enfant. Je sais que depuis dix ans la maxime que la paternité non avouée ne peut être recherchée s'est accréditée parmi nos jurisconsultes... Elle se retrouve encore dans le dernier projet du Code civil, et l'on avance aujourd'hui qu'elle y sera conservée ; je pense donc qu'il est nécessaire de la signaler à la porte de la législation et de l'empêcher d'y entrer. Cette maxime serait très commode pour les libertins, mais très contraire aux droits des femmes, à ceux des enfants, et surtout aux bonnes mœurs. »

La réprobation n'était donc pas unanime contre les anciennes coutumes. Des deux côtés, on invoquait les ensei-

gnements de l'histoire. Il suffit de consulter sans parti pris l'histoire de la société française, à la fin du XVIII[e] siècle et pendant la Révolution, pour éclaircir tous les doutes à ce sujet.

A. DOUARCHE.

Docteur ès-lettres, docteur en droit, Conseiller à la Cour de cassation, M. Aristide Douarche est né à Coursan (Aude) en 1850 ; il est d'abord professeur de l'Université, puis avocat ; il entre ensuite dans la magistrature comme substitut du procureur général à Bourges. Ses nombreuses publications comportent notamment : *Etude historique sur la banqueroute du Père Lavalette et sur la destruction des Jésuites au* XVIII[e] *siècle ; Michel de Bourges et le parti républicain de 1797 à 1853 ; l'Université de Paris et les Jésuites ; Etat moral des populations de Normandie ; Les Tribunaux civils de Paris pendant la Révolution ;* etc.

Trois poètes portugais contemporains

Les Portugais, il faut bien le dire, n'étaient guère connus en France, jusqu'à présent, que par le refrain d'opérette qui leur attribue une gaîté légendaire. Depuis quelque temps, un mouvement de curiosité intellectuelle paraît se dessiner, en faveur d'un pays qui mérite, par son passé et par son présent, de retenir l'attention des esprits cultivés. La visite actuelle des trois cents étudiants portugais a mis en communication la jeunesse universitaire de Lisbonne et de Coïmbre avec celle de Paris : un intérêt d'actualité s'ajoute ainsi à l'intérêt permanent que doit inspirer à la France une de ses sœurs latines, et le moment est peut-être venu de signaler, à ce propos, en quelques indications sommaires, la richesse insoupçonnée de la littérature portugaise contemporaine.

Par le fond de sa poésie et par sa forme, Joâo de Deus est peut-être celui qui représente le plus exactement le génie portugais. Né en 1830, dans la riche et heureuse province de l'Algarve, il fut élevé au milieu d'une famille patriarcale, et instruit par le curé de sa paroisse. Une telle enfance explique le mysticisme du poète, et la douceur qui fait le charme de son talent, primitif comme ses mœurs. Il quitta l'Algarve à dix-huit ans et vint s'instruire à l'Université de Coïmbre. Les autres étudiants admiraient sa verve de causeur, sa facilité merveilleuse pour dessiner à la plume, et surtout pour jouer de la viole. A Coïmbre, il fit de tout pour vivre, du journalisme, des besognes littéraires. Heureusement pour lui et pour la poésie portugaise, il n'y réussit pas,

et fut obligé de revenir au pays natal; il s'installa chez un de ses frères, qui était prêtre.

Le curé lui fit lire sa Bible. Et voilà Joâo de Deus se mettant à traduire, dans une langue magnifique, le *Cantique* de Salomon. Il avait trouvé sa voie.

L'inspiration est toujours spontanée, chez lui, et d'une ingénuité charmante. Il chante comme les aèdes primitifs, et sa lyre n'est pas une métaphore, car il a une guitare authentique à son service. C'est un homme des civilisations disparues, à la fois peintre, poète et musicien. La science ne l'occupe guère, et les agitations de la vie moderne ne réussissent pas à émouvoir sa quiétude patriarcale. Son mysticisme n'a rien de commun avec le mysticisme morbide des civilisations épuisées. Le poète conserve toute la candeur d'un patriarche; il ne sépare pas l'amour de Dieu de l'amour de la femme, et en jouissant du bonheur, il élève naturellement sa poésie vers le Ciel en actions de grâces.

En lisant les vers de Joâo de Deus, une atmosphère de tendresse, de volupté chaste, nous enveloppe; le rayon de la foi et de la prière la traverse. Les parfums des fleurs champêtres dont les vierges rustiques se font des couronnes, et qui parent le lit de noces de Salomon mêlent un souvenir de la terre à l'odeur céleste de l'encens. Cette poésie est douce comme un rayon oblique du soleil mourant sur les vitraux d'une église de campagne. Sur un fond d'azur se détachent des figures de femmes, pures et mélancoliques : Heresta, Marina — Marina, la morte aimée que le poète contemple endormie sur le sein de Dieu, entre ses bras toutpuissants, et qui abandonne parfois cet asile pour venir le visiter la nuit; Heresta, apparition énigmatique qui s'entretient avec lui, un soir d'été, dans une campagne aux formes indécises rappelant le mystérieux paysage de la *Vierge aux rochers*, et le décor délicieusement étrange de la scène finale du second *Faust*, où Gœthe nous montre les anachorètes épars dans les vertes solitudes et louant Dieu.

Mais Joâo de Deus n'est pas seulement un idéaliste. Il y a une poésie robuste dans le portrait de la fille aux pieds nus (*Descalça*), au corps harmonieux dessiné sous la toile.

Ailleurs encore, il nous montre une superbe créature, aux larges hanches, à la poitrine gonflée d'un sang vigoureux, *pareille à celle d'une colombe rassasiée de grain.* Et dans plusieurs de ses autres compositions revit la grâce piquante des chansons populaires.

*
* *

Anthero de Quental est un poète philosophe à la façon de Sully Prudhomme.

Né aux Açores, en 1842, d'une des plus anciennes familles de colons, M. de Quental devait appliquer à l'étude de la métaphysique et des questions sociales l'énergie aventureuse de sa race. A Coïmbre, où il vint faire ses études, sa vocation philosophique éclata de bonne heure. Ses premiers vers respirent un catholicisme attendri, d'une effusion mystique touchante, mais bientôt le jeune auteur en vient au doute, puis à l'incrédulité et à l'ironie pessimiste.

Quand il eut perdu la foi, il ne sut d'abord par quoi la remplacer. Ayant lu le *Faust* de Gœthe dans la traduction française de Blaze de Bury et l'ouvrage de Rémusat sur les nouveaux philosophes, le germanisme s'empara de lui, et si, parmi les Français, il goûta de préférence Proudhon et Michelet, c'est qu'ils lui parurent s'accorder avec les Allemands. Tandis qu'il empruntait l'hégélianisme aux penseurs d'Outre-Rhin, il prenait à Quinet et à Proudhon leurs idées socialistes et humanitaires. Ce fut lui qui donna le signal de la révolution littéraire en adressant à Castilho un pamphlet intitulé *Bom Senso et Bom Gosto.* Il fut suivi de Théophile Braga et de ses camarades de l'Université de Coïmbre, hégéliens comme lui. Pendant l'hiver de 1865 à 1866, une nouvelle école se constitua : c'est d'elle que sont sortis les principaux écrivains actuels du Portugal.

En 1874, M. de Quental fut atteint d'une grave maladie nerveuse ; il souffrit beaucoup et sa vie fut en danger. Il se prit à réfléchir plus sérieusement au problème de la destinée humaine, et la doctrine naturaliste lui parut insuffisante, trop païenne et trop matérialiste. Il vit s'écrouler ses croyances

de penseur, comme jadis ses croyances religieuses. Son désespoir se donna carrière dans des poésies qu'il a reproduites en tête des *Sonnets*. Je traduis la première qui a la solennité triste d'un chœur antique. Elle est intitulée : *Les Captifs*.

« Appuyés aux barreaux de la prison, les pâles captifs regardent mélancoliquement le ciel. Déjà, avec ses rayons obliques, fugitifs, le soleil envoie, comme un adieu, sa dernière lueur. Parmi les ombres, au loin, vaguement, meurent les voix mélancoliques, et voici que tombe lentement de l'espace, pesante, silencieuse, la tristesse des choses...

« Et les captifs soupirent. Le vent se lève, il se lève et passe, farouche et inquiet, comme celui qui porte une peine cachée, comme celui qui souffre et tait sa douleur. Et les captifs disent : « Quelle tristesse, quels antiques secrets « d'infortune, ô pèlerin des routes infinies, te poussent à « gémir ainsi à travers les forêts ? Que cherches-tu ? Quelle « vision sacrée t'attire du fond de la solitude ? » Mais le vent répond seulement : « La nuit, l'obscurité, le néant. »

« Et les captifs soupirent de nouveau. Comme d'anciennes douleurs éteintes, comme de vagues désirs indistincts, les astres surgissent de l'obscurité lentement. Et ils se regardent dans un silence indéchiffrable, il se contemplent de loin, mystérieux, comme celui qu'afflige un secret pénible, comme celui qui aime et vit inconsolable.

« Et les captifs disent : « Quels problèmes éternels, pri- « mitifs, vous attirent ? Quelle lumière contemplez-vous « dans le centre d'où jaillissent à flots les révélations su- « prêmes. Dans cet espace sacré, quelles solutions éblouis- « santes se cachent ? » Mais les astres attristés répondent seulement : « La nuit, l'obscurité, l'abîme, le néant. »

« Ainsi la nuit passe. Pleines de rumeurs, murmurent les forêts de pins, méditatives. Appuyés aux barreaux, les captifs regardent le ciel en silence. »

La forme des *Sonnets* est d'une simplicité puissante : elle acquiert dans ceux de la dernière partie une force extraordinaire pour exprimer le calme du néant, le repos mortuaire du mysticisme. Docile à la voix de la mort, cette Béatrix fu-

nèbre, le poète se penche sur le bord de l'abîme, que remplissent les visions des régions innommées, et il contemple longuement l'immensité muette.

L'échelle des êtres se perd dans la brume, et le poète suit l'évolution de chacun d'eux à travers les âges :

« Voix de la mer, des arbres, du vent! Quand parfois dans un songe douloureux me berce votre incantation puissante, je trouve égal au mien votre tourment. Verbe crépusculaire et murmure intime des choses muettes, psaume mystérieux, ne serais-tu pas, ô vague plainte! le soupir de l'univers qui se lamente ? Un esprit habite l'immensité, une cruelle anxiété d'être enfin libres agite, ébranle les formes fugitives. Et moi, je comprends votre langage, voix de la mer, de la forêt, de la montagne, âmes sœurs de la mienne. âmes captives!... Ames qui êtes encore dans les limbes de l'existence, vous vous éveillerez dans la conscience de votre être, et, planant sur la vie, devenues alors pur entendement, vous verrez les formes, filles de l'Illusion, tomber et se dissoudre, et enfin s'achèvera votre tourment. »

La poète a placé son idéal dans la sainteté rigide et impassible des mystiques : il admet l'utilité de la souffrance, il conclut à l'infaillibilité de la conscience, donnant ainsi satisfaction au stoïcisme généreux qui est en lui, et trouve son refuge dans le sein de son Dieu. Le dernier sonnet se termine par cette image sublime : « Comme dans un ténébreux voyage, un enfant, que sa mère porte couché dans ses bras, traverse en souriant vaguement les forêts, les mers, les sables du désert, ainsi dors ton sommeil, ô cœur! dors dans la main de Dieu éternellement. »

*
* *

Le don de la satire et de l'ironie la plus mordante s'unit, dans les écrits de M. Guerra Junqueiro, à une éloquence chaleureuse et à une imagination vraiment lyrique.

Il débuta par *La Mort de Don Juan*, livre qui fit un bruit énorme à son apparition et depuis est resté un de ceux qui inspirent le plus d'imitateurs. Certaines brutalités de formes,

il faut bien le dire, ne furent pas étrangères à ce succès, mais le scandale passé, le succès se maintint, ce qui prouve que l'ouvrage a réellement une valeur sérieuse.

Mais son chef-d'œuvre, qui peut aussi prendre rang parmi les œuvres remarquables des littératures modernes en Europe, est le livre qu'il a publié en dernier lieu : *Les Simples*.

Extérieurement, les *Simples* se présentent à nous comme un recueil de scènes rustiques, peintes avec une intuition prodigieusement exacte et naturaliste des réalités pittoresques et des milieux villageois. Mais il y a une âme dans ces tableaux champêtres, une âme vibrante, compatissante pour les « Simples » à tel point qu'elle s'identifie avec eux, et s'incarne dans les héros de ces poèmes, et même dans les paysages, auxquels elle prête une voix passionnée. L'auteur a, du reste, pris le soin, dans la note placée à la fin du volume, de marquer nettement ce qu'il y a de réel, et aussi d'idéalisé et de voulu dans les figures qu'il nous a décrites. Les personnages sont les types grandioses ou charmants des vertus primitives : la force morale, l'abnégation, la foi, la douceur. Et par là, il se trouve avoir formulé dans ses vers une philosophie que nous appellerons avec lui le mysticisme humain, et que résume d'une façon lumineuse cette touchante apothéose de l'humilité et de la souffrance, à laquelle il consacre les efforts de son talent.

Telle est l'essence, telle est la porté du livre, qui possède au dernier point ces deux qualités des grandes œuvres : généralité et personnalité. Cela tient à ce que l'auteur y a mis sa conception particulière de la vie universelle. Il y a mis aussi le caractère de son époque et surtout de son pays. Si toutes les autres productions du génie portugais étaient anéanties, *Les Simples* suffiraient encore à le définir, et offriraient un parfait modèle de cette poésie à la fois magnifique et suave. Nulle part ailleurs, on ne trouve à un plus haut degré cette noblesse d'inspiration et cette sensibilité rêveuse, qui en sont les précieux apanages. Le poète est arrivé, à force de sincérité et d'art à la fois, à la vraie simplicité, tandis qu'abandonnant le mode un peu usé de l'alexandrin, il

revenait au rythme des vieilles chansons populaires, au vers de onze syllabes avec deux césures ; il renouvelait de fond en comble le langage poétique, dont il a su tirer des effets prodigieux d'images, de couleur et de son. La *Cançâo perdida*, les variations thématiques sur le clair de lune dans le *Campo Santo*, sont à la fois des poèmes, des sonates et des aquarelles. Le *Prestito* est une pastorale adorable de grâce virginale, avec des horizons de pensée et de rêve infinis, embaumée de toute la fraîcheur rougissante de l'aurore. Les splendeurs de la foi, les magnificences des montagnes, sont unies dans le poème consacré aux blanches chapelles bâties à la Vierge sur les hauts lieux par les bergers ; et la colossale figure du *Pasteur* centenaire, qui meurt avec sa force d'homme et sa candeur d'enfant également intactes, se dresse superbement dans la majesté des cimes ensoleillées et la paix des immenses pâturages.

*
* *

Je pourrais, je devrais même, si l'espace ne m'était mesuré, citer ici bien d'autres noms : Théophile Braga ,avec la *Vision des temps*, Joâo Penha, si élégant et si correct, Joaquim de Araujo, qui montre tant de souplesse et de variété ; José Simôes Dias, poète populaire, Gonçalves Crespo, ciseleur de strophes, le dramaturge Caldeira, Gomes Seal, inégal et puissant, M. de Monsaraz, M. d'Almeida, M. de Castro, qui a quelque analogie avec nos meilleurs symbolistes.

La moisson poétique est riche, au Portugal, et l'on en peut rapporter plus d'une gerbe savoureuse.

MAXIME FORMONT.

Maxime Formont est né à Bar-sur-Aube. Son œuvre bien connue comporte notamment des livres de poésie : *Les Refuges*; le *Triomphe de la Rose* (couronné par l'Académie) ; le *Cantique de la Rose* ; et des romans, parmi lesquels l'*Inassouvie*, la *Faute amoureuse*, l'*Enervée*, le *Péché de la Morte*, le *Baiser Rouge*, le *Sacrifice*. — En préparation, la *Gloire de la Rose* (poésies) et un roman sur la fin du XVIe siècle vénitien.

Le Féminisme
et la Morale indépendante

(Note en marge d'un livre et d'une pièce)

Peuple incrédule. Peuple sceptique. Ce sont les Français.

Et les Français sont aussi d'enragés logiciens. Tout le monde le sait; tout le monde le dit — depuis Montaigne qui l'a dit le premier.

Et les Français sont encore d'infatigables chercheurs d'absolu, dressés et entraînés depuis quinze siècles par l'éducation chrétienne.

En cette dernière qualité, ils professent, pour la plupart, et enseignent à leurs enfants un idéal moral qui est sublime — tellement sublime que, pour la plupart aussi, ils renoncent personnellement à le pratiquer. Mais ils ne l'en professent que mieux; ils le vénèrent, ils l'admirent; dans la vie privée, ils n'en conçoivent pas d'autre. C'est l'idéal mystique du renoncement, de l'abnégation, de la souffrance ici bas et de la récompense au delà.

Il se trouve donc, puisqu'ils sont incrédules, que leur idéal moral est en désaccord avec leurs opinions — et, puisqu'ils sont logiciens, il en souffrent.

Ils en souffrent et il cherchent une conciliation, qui n'est pas facile.

En un cas pareil, le même Montaigne conseillait de « maximer ses pratiques ». Ce n'est qu'un pis aller. Beaucoup s'y

résolvent peu à peu, inconsciemment, et finissent par accommoder tant bien que mal leur idéal sur le lit de Procuste de leurs préjugés, de leurs passions et de leurs habitudes.

L'élite des incroyants ne s'y résout pas. Elle ne veut pas « maximer ses pratiques » mais « pratiquer ses maximes ». Elle s'insurge contre la morale conventionnelle. Elle s'insurge contre la morale chrétienne. Elle veut pratiquer et enseigner une morale indépendante des dogmes.

Cela non plus n'est pas facile. La foule fait la sourde oreille. Elle ne « croit » plus, c'est entendu ; elle n'est pas chrétienne. Mais elle a la mentalité chrétienne. Elle l'a d'abord par atavisme. Elle l'a aussi parce qu'elle aime l'absolu : comme « absolu » elle ne trouvera pas mieux que l'idéal religieux.

Nous assistons donc à ce spectacle extraordinaire de gens qui ne croient plus au dogme chrétien et qui continuent à défendre — je ne dis pas à pratiquer — la morale chrétienne ! Contradiction choquante, surtout dans les rapports de l'homme et de la femme.

« Dès l'enfance, l'Eglise a enseigné aux femmes qu'elles doivent porter, plus que l'homme, le poids de la réprobation première et du péché originel. » Ce que faisant, l'Eglise est dans son rôle. A sés yeux, « les femmes sont les résignées, les servantes, les sujettes, subordonnées au père et à l'époux, nées pour prier, souffrir et servir — et mériter ainsi la vie éternelle. »

Mais « en dehors du sanctuaire, des hommes qui ne sont plus chrétiens tiennent le même langage à des femmes qui ne sont plus chrétiennes. Leur morale rationnelle reproduit exactement la morale religieuse, et pour la femme en particulier, le code des droits et des devoirs demeure le même. La société n'est pas moins exigeante que la religion quand elle ordonne à la femme l'obéissance et le sacrifice — que ne récompensent plus le magnifique espoir de la vie éternelle ».

Pourquoi ? Au nom de quoi ? Comment justifier cela ? Tout, dans l'Eglise catholique — le dogme, le culte, la morale — tout se tient, s'arcboute, s'enchaîne. En abattant une seule pierre on ruine l'édifice tout entier. Or, on a attaqué le dogme,

on l'a miné. Il s'est effrité grain par grain. Comment la morale chrétienne continuerait-elle à dominer le monde et à s'imposer aux femmes? Celles-ci, au contraire, tiennent de plus en plus à être moralement les égales de l'homme. Elles acceptent les mêmes devoirs — et en particulier celui de travailler — mais elles revendiquent les mêmes droits. « Elles ne pensent plus qu'il suffise d'être une femme chaste pour être une honnête femme et elles ne se croient pas déchues parce qu'elles ont aimé plusieurs fois »... « Que de préjugés disparus déjà ! La réprobation des honnêtes gens ne frappe plus ni l'enfant naturel, ni la femme divorcée ; on tolère, on excuse certaines unions libres... Ce sont des symptômes. »

Et cette évolution morale est singulièrement facilitée par l'évolution économique. La femme, nourrie par l'homme et incapable de se nourrir elle-même, quelle indépendance revendiquerait-elle? Mais « par cela même que la femme pourra vivre sans le secours de l'homme, élever seule ses enfants, les termes du contrat conjugal seront changés... La femme ne demandera plus la protection et ne promettra plus l'obéissance. L'homme devra traiter avec elle d'égal à égal — disons mieux, de compagnon à compagne, d'ami à amie ».



Toutes ces citations sont empruntées à un livre d'hier dont le succès s'affirme déjà éclatant. C'est de *la Rebelle* (1) que je parle et qu'il ne faut pourtant point juger par ces courts extraits. Vous croiriez deviner une sèche dissertation. Et ce n'est pas cela. Pas du tout.

Jugez-en plutôt. Voici l'affabulation qu'a imaginée Mme Tinayre pour illustrer, par l'exemple, le grave problème que pose à la conscience des hommes le féminisme contemporain.

Josanne Valentin s'est mariée, trop jeune, avec un brave garçon qui n'a « ni les mêmes goûts ni les mêmes idées

(1) *La Rebelle* par Mme Marcelle Tinayre (Calmann-Lévy).

qu'elle » et qui, par surcroît, au bout de quelques années, tombe malade d'un mal incurable.

Voilà la jeune femme obligée de subvenir seule à tous les besoins du ménage. Elle s'y résout vaillamment. Elle fait la cuisine, raccommode le linge, soigne son mari et, entre temps, donne des leçons de piano.

Pourtant la solitude morale où elle vit lui est pesante. « Elle ne peut vivre sans bonheur. » Passe un beau jeune homme. Elle se laisse séduire.

Elle a, de son amant, un enfant... Que faire alors ? Abandonner son mari malade ? Elle n'y songe pas. Se punir elle-même en renonçant à son amour ? Elle ne croit pas que ce soit son devoir. « Je ne suis pas une sainte, avoue-t-elle. Je ne suis pas une héroïne. Je suis une femme, très femme. Et la volupté du sacrifice ne me suffit pas. »

On devine à quelles compromissions la pauvre Josanne se trouve acculée. Elle continuera d'aimer hors de chez elle. Chez elle, elle continuera à soigner son mari malade et... elle fera le nécessaire pour qu'il n'ait aucun doute sur sa paternité.

Ne croyez pas qu'elle s'y résolve de gaieté de cœur : elle était née pour la loyauté, pour la franchise. Mais si elle a du regret et de la mélancolie, elle n'a pas de remords. Elle ne se dit pas : « J'ai péché, je suis impure, infâme et je mérite le mépris... » Non. Elle souffre seulement d'avoir été acculée par les circonstances à un pareil mensonge.

... L'homme qu'elle aime et qui l'a rendue mère l'abandonne dans le temps même où elle se trouve, par la mort de son mari, libérée du mariage. La voilà seule, toute seule, effroyablement seule — avec son fils.

Elle l'adore, son fils. « L'enfant ! A celui-là on donne tout sans demander rien... L'enfant c'est notre orgueil, notre revanche... Il peut nous consoler de l'amour. » Mais la femme du peuple à qui Josanne dit ces belles paroles et qui est seule comme Josanne, abandonnée comme elle avec un enfant, la femme du peuple répond en pleurant : « C'est trop p'tiot... Ça se laisse aimer... Et moi, j'ai besoin qu'on m'aime. » Et Josanne ne proteste pas.

De plus en plus elle se réfugie dans le travail... La lâcheté de son amant l'a révoltée et elle se croit guérie de lui pour toujours. De fait elle a trop d'énergie et de fierté pour se laisser reconquérir lorsqu'il tente un retour offensif. Mais elle garde dans les veines « le poison de l'amour ancien, le besoin morbide des larmes et des caresses ». Et elle est malheureuse, désespérément.

C'est alors qu'entre en scène Noël Delysle et que commence la deuxième partie du livre. Après nous avoir montré à quelles hontes les « injustes mœurs » réduisent la femme et quels obstacles la femme elle-même apporte à son propre affranchissement, il reste à nous montrer quel accueil fera à la femme « rebelle » le bénéficiaire de toutes les servitudes féminines, le maître, le tyran — l'homme.

Noël Delysle paraît capable, entre tous les hommes, de s'entendre avec la « rebelle ». C'est un jeune écrivain qui croit n'avoir pas de préjugés et qui a fait un livre pour démontrer qu'il n'en faut pas avoir. Il a pitié de la misérable condition des femmes. Il revendique pour elles les mêmes droits qu'ont les hommes, etc., etc.

Vous devinez qu'il va s'éprendre de Josanne : sympathie des esprits; union des cœurs; attrait des corps; amitié et amour réunis. C'est une grande passion. Josanne qui n'a pas été gâtée sous ce rapport s'enflamme à son tour — à moins que ce ne soit elle qui ait commencé.

Mais un tel amour ne va pas sans une parfaite confiance et une sincérité de toutes les minutes. Avant, donc, de se donner à Noël, Josanne lui raconte sa vie — toute sa vie... Et voilà que cet esprit libre, cet homme sans préjugés, se sent bouleversé de colère et de tristesse. La morale ancienne dont son esprit est affranchi asservit encore son imagination et son cœur. Il est jaloux, férocement jaloux, du passé de Josanne. « Est-ce que je vous méprise? Est-ce que je vous condamne? Est-ce que je vous parle de droit et de devoir? Je souffre, voilà tout... C'est illogique, c'est stupide!... Mais d'entendre çà, d'être sûr de çà... d'imaginer çà. »

Et ce n'est pas seulement de cette jalousie rétrospective que souffre Noël. Lui, qui est la loyauté même, il s'indigne

que Josanne ait si longtemps vécu sans remords une vie hypocrite. Il s'indigne et il s'effraie. « Au fond de moi une peur s'éveille, une volontaire inquiétude devant la femme qui a si longtemps et si bien menti. »

...A force de franchise et à force d'amour, Josanne, lentement, apaisera Noël. Lui, du moins, n'est pas un malade. Avec lui pas de ménagements à garder. « J'ai cet orgueil, oui, d'être vraiment un homme, de regarder en face mon destin quel qu'il soit... Et ce que j'attends de vous, Josanne, ce que j'exige aujourd'hui, demain, toujours, c'est la vérité, la vérité! Je ne vous pardonnerais pas un mensonge, fût-il charitable — à vous moins qu'à toute autre. »

Josanne ne mentira plus. Quand le père de Claude essaiera de la voir, elle racontera tout de suite cette démarche à Noël; quand celui-ci lui demandera : « As-tu oublié le passé? », elle répondra seulement : « J'oublierai, j'oublie... » rien de plus. Et Noël comprend que le souvenir reste. Mais tous deux, ensemble, ils engagent la lutte « contre l'ennemi voilé, inaccessible, qui se dérobe au plus obscur de l'âme : contre le souvenir. » Et Noël, peu à peu, s'impose à la pensée constante, au désir constant de Josanne. Elle le sent toujours là, même absent; toujours là dans son esprit, dans sa chair. Et un jour — après bien des jours — elle s'aperçoit que Noël est seul en elle. Il est devenu son passé, son présent, son avenir... A force de l'aimer elle croit n'avoir aimé que lui, n'avoir eu de joie, de peine que par lui... Et puisque Josanne a oublié, Noël oublie.

« La victoire reste à l'amour qui n'a pas faibli, qui n'a pas désespéré — à l'amour fort comme la vie. »

*
* *

Telle est cette « rebelle » qui fait beaucoup parler, et beaucoup penser.

Pas plus que les citations, ce sec résumé — squelette décharné d'un beau corps — ne laisse pressentir, et c'est ma très grande faute, les admirables beautés du livre.. C'est un roman, le plus vivant et le plus passionnant des romans

psychologiques. C'est en même temps une œuvre de haute portée sociale. Et c'est aussi, par la forme, une parfaite œuvre d'art.

La caractéristique du talent de Mme Marcelle Tinayre (la remarque a déjà été faite à propos de cet autre chef-d'œuvre : *la Maison du péché*) c'est ce curieux mélange... mais le mot n'est pas assez fort. Il faut dire : cette parfaite fusion de l'analyse psychologique, de la controverse philosophique ou religieuse et de la fantaisie poétique. Il n'y manque que la rhétorique. Mais, Dieu merci, elle manque complètement. Cet art si complexe est d'une charmante simplicité.

M. Émile Faguet écrivait, il y a quelques mois : « Je crois voir en Mme Marcelle Tinayre un astre qui monte. » Et il ajoutait : « Elle seule, parmi tous nos jeunes auteurs, promet d'être *grand*. »

L'apparition de la *Rebelle* n'a pas dû le faire changer d'avis.

*
* *

Mais Josanne — Josanne elle-même — recevra-t-elle un accueil aussi chaleureux que celui dont le livre est dès à présent assuré ? Question difficile à résoudre.

Les « incomprises », de nos jours, font sourire — après avoir fait si longtemps pleurer. Mais Josanne Valentin n'a rien du tout de commun avec Mme Bovary. Ce n'est pas une névrosée. Et ce n'est même pas à vrai dire une « romanesque ».

Elle accepte courageusement toutes les réalités de la vie. C'est, comme l'on dit, « une femme de tête ». Elle travaille, elle se plie aux plus médiocres besognes. Et elle réfléchit, elle raisonne : si elle prétend avoir droit à un peu de bonheur, elle sait pourquoi et elle le dit.

C'est par les tenants de la morale absolue, rectiligne, inflexible, que Josanne sera sévèrement jugée. Et il est de fait qu'au rebours de cette morale-là la morale de Josanne paraît singulièrement complexe et illogique.

Pourquoi Josanne n'abandonne-t-elle pas le mari qu'elle

n'aime plus — le mari grincheux, malade, incapable ? Pourquoi se mépriserait-elle de seulement y songer ? Elle ne se croit donc pas libérée de tout devoir envers lui ? Pourquoi ?... Oui, pourquoi, puisque son mari est incontestablement un obstacle à son bonheur à elle ?

Mme Tinayre n'a pas répondu. Sa Josanne ne se pose même pas la question ! Et je reconnais que si elle se la posait, elle serait bien embarrassée d'y répondre. Il n'y a pas de réponse à cette question-là. Ou plutôt il n'y en a qu'une, mais la raison ne la comprend pas parce que c'est une réponse « illogique ». Josanne n'abandonne pas son mari parce qu'elle *sent* qu'elle ne *doit* pas le faire, que ce serait une *mauvaise action*. Mais pourquoi une « mauvaise action » ? Pourquoi ? Un enfant dirait, sans plus : « Parce que. » Il aurait raison. C'est la question et la réponse. C'est l'énigme et c'est le mot. C'est l'alpha et l'oméga. C'est « l'impératif catégorique » qui s'impose et ne se démontre pas. C'est la conscience.

Eh oui ! la conscience... Mme Tinayre n'admet pas d'autre base à la morale. Et si on lui disait que c'est une base bien incertaine et chancelante, j'imagine qu'elle répondrait : « Pas si incertaine puisque chez tous les gens de corps et d'esprit sains, elle prend la même forme et rend le même son. Pas si chancelante puisqu'elle résiste à tout. » Et elle ajouterait qu'au surplus on n'a pas jusqu'à présent trouvé mieux.

Mais le « droit au bonheur » ? Il est donc en contradiction avec les commandements de la conscience ? — Pas toujours, mais il est possible qu'il le soit...

Qui doit alors l'emporter ? — Ni l'un ni l'autre. Il faut essayer de concilier l'un et l'autre.

Comment faire ? — Question « d'espèce ». Tout dépend des circonstances. Il n'y a pas de morale. Il y a des questions de morale, dont chacune est complexe comme la vie d'où elle a jailli. Il y a donc autant de solutions que de questions. Il faut s'immoler soi-même le moins possible tout en créant le moins de souffrance possible autour de soi. On ne peut rien dire de plus précis.

Qu'est-ce donc alors qu'on peut entendre par « la morale » ? La nature humaine étant faite de contradictions, la morale est l'art de dégager le bien, ou le moindre mal, du milieu de ces contradictions, tout comme la dialectique est l'art de dégager le vrai du milieu des contradictions de la pensée humaine.

... Tel doit être, j'imagine, par demandes et par réponses, le catéchisme à l'usage des jeunes « rebelles » — celui que Josanne a appris et qu'Herbert Spencer avait inspiré.

Et je songe à un autre type de femme que créa cet hiver M. Henry Bataille dans une belle pièce qui aurait fait un plus beau roman : *La Marche nuptiale.*

Comme Josanne Valentin, Grâce de Plessans a été « le jouet de la nature. » Jeune fille elle s'est donnée — elle a cru que c'était pour la vie — à un homme qu'elle croyait aimer.

Elle découvre que la réalité est inférieure à son rêve. Cet homme, comment a-t-elle pu lui faire « le don magnifique, le don nuptial » ? Sa bonté ? c'était de la mollesse. Sa simplicité ? de la vulgarité. Son insouciance ? un naïf et inconscient égoïsme. Sa tendresse ? une admiration passive et un peu lâche, prête à tout accepter, impuissante à rien donner.

Et détachée d'un homme qui ne peut pas, comme dit si expressivement le peuple, être « son homme », elle sent s'éveiller en elle un sentiment nouveau.

Mais Grâce de Plessans ne veut pas être infidèle à son idéal. « Les femmes de ma lignée, dit-elle, ne se donnent qu'une fois. » Et elle se punit — à coup de revolver — d'avoir eu la pensée, la tentation, d'aimer un autre homme.

Remplacez le revolver par le lent suicide d'une vie de résignation et de souffrance, vous aurez la morale chrétienne. La femme qui s'est une fois donnée a épuisé son droit et c'est tant pis pour elle si elle s'est trompée. N'est-ce pas ainsi que parle l'autre cathéchisme, le vieux, celui qui fut inspiré d'En-Haut ?

*
* *

Il fallait quelque courage et beaucoup de talent pour oser montrer ce que ce classique idéal peut avoir de trop absolu, d'injustifiable et, souvent, de cruel.

Et ce courage et ce talent il fallait qu'une femme les eût. Une femme pouvait seule descendre à certaines profondeurs de l'âme féminine.

Une femme pouvait seule montrer comment, dans un cœur de femme que l'homme méconnaît, la passion vacille, menace de se ranimer, s'éteint enfin, et peut disparaître, sans même laisser la trace d'un remords ou d'un souvenir, devant un grand amour partagé.

Une femme pouvait seule analyser l'instinct maternel, montrer la place qu'il tient dans un cœur et quel vide il y laisse ; comment il peut n'être qu'une forme de l'amour qu'inspire le père et comment il peut, au contraire, en se transformant, survivre à cet amour.

Depuis George Sand aucune femme n'avait parlé si dignement de la femme.

Par la vigueur de la pensée, par la pénétration de l'analyse psychologique, comme par l'art de la composition et du style, Mme Marcelle Tinayre apparaît d'ailleurs comme supérieure à George Sand.

Plus encore que celle-ci, elle semble destinée à exercer sur les idées de son temps une puissante influence. Bonne ou mauvaise? Nos arrière-neveux le sauront dans quelques siècles quand la morale indépendante aura façonné un plus grand nombre d'âmes. Pas toutes. Il y aura encore, il y aura toujours, des Grâce de Plessans. Servage et liberté; souffrance nécessaire et droit au bonheur; dogme et conscience : ces dieux ennemis, de tous temps, avec des fortunes diverses, se disputeront le cœur humain.

Mais, du moins, on ne croira plus — on ne feindra plus de croire — que le cœur féminin doit rester en dehors de la lutte.

On admettra que les femmes ont, comme les hommes et

sans en être déshonorées, le droit de prendre, suivant leurs goûts et suivant leurs idées, l'un ou l'autre parti.

On admettra qu'elles ont le droit de faire, et au besoin de refaire leur vie. On aura pour elles plus d'indulgence. Elles auront plus de sincérité. Et il y aura partout plus de justice et plus d'amour.

FERNAND PAYEN.

Nous empruntons à l'annuaire de la « Conférence des avocats » les renseignements suivants sur notre distingué collaborateur, Fernand Payen : né à Lille, le 9 mars 1872 ; licencié ès-lettres et docteur en droit ; trois fois lauréat et maître de conférences à la Faculté de droit de Lille ; élu, en 1895, premier secrétaire de la Conférence des avocats à la Cour d'appel de Paris. A écrit notamment : *Une tentative récente d'organisation du travail ; Le Conseil de l'Industrie et du Travail en Belgique*, etc.

« Notre-Père de Gand »

PREMIER TABLEAU

Le grand salon de l'hôtel d'Hane de Steenhuyse, à Gand, le 20 avril 1815.

Le comte d'Hane de Steenhuyse, intendant de la province, chambellan du Roi et membre de la première chambre, avait mis son hôtel à la disposition de Louis XVIII, lorsque celui-ci arriva à Gand, le 30 mars 1815.

Cet hôtel, — où Jérome et la Reine de Westphalie avaient déjà logé en 1811, et le Tzar Alexandre en juin 1814, — était une fort belle demeure, située aux n°s 59 et 61 de la rue des Champs, au centre de la ville. Remanié au XVIIIe siècle, il se composait d'un rez-de-chaussée surélevé et d'un étage couronné de frontons et de courtines. Au milieu de la façade, et sur la rue, un corps de logis s'avançait en saillie, une rotonde à pans coupés. L'appartement de Louis XVIII comprenait cinq pièces : la salle à manger et le grand salon, au rez-de-chaussée, s'ouvrant sur une autre pièce, dite Salle des Gardes, qui communiquait avec le vestibule. En haut : Un autre salon qui servait de salle d'audience, le cabinet du Roi où se tenait le Conseil des Ministres (les deux, sur la rue), et sa chambre à coucher (sur le jardin).

L'hôtel appartient aujourd'hui à un Français, le comte de Bousies, qui n'y réside point. Un entrepôt d'épicerie occupe la partie gauche du rez-de-chaussée. Mais cela n'a point détérioré l'hôtel qui se trouve à peu près dans le même état qu'en 1815. La façade est ornée de pilastres corinthiens, de guirlandes et de sculptures : le vestibule, dallé de marbre. L'intérieur était fort bien décoré, dans le goût flamand, magnifique et lourd. Parquet en marqueterie italienne; murailles haut lambrissées, tendues (dans le grand salon) de tapisseries tramées de soie, d'or et d'argent. La salle à

manger avait des boiseries anciennes et était entourée d'une tribune, ou galerie. Les jours de « grand couvert », une musique militaire y prenait place, et l'on y admettait les notables habitants et dames de la ville, qui assistaient ainsi au repas de Louis XVIII. — M. de Blacas et le capitaine des Gardes de service avaient leurs appartements au premier étage, à côté de la vraie chambre du Roi, l'autre étant de parade. Au reste, la goutte le forçait souvent à coucher au rez-de-chaussée.

Ce soir-là, 20 avril 1815, a eu lieu un dîner de gala, en l'honneur de Wellington et des ministres étrangers. Il est huit heures. Des laquais achèvent de disposer le grand salon, allumant le lustre, les candélabres et les appliques. Mobilier très riche; fauteuils et banquettes de lampas et de velours; tableaux, statues, consoles, fleurs, plantes vertes, etc.

La porte du fond est ouverte à deux battants. On voit la salle à manger, où le repas prend fin. Les convives sont debout. Louis XVIII, debout également, ou mieux soulevé et arc-bouté de la main gauche sur la table, est soutenu à droite par le duc de Berry.

LOUIS XVIII, tenant son verre.

..... Jamais je n'ai bu au succès des Alliés avant la Restauration. Leur cause était juste, mais j'ignorais leurs desseins sur la France. Aujourd'hui qu'ils sont les alliés de ma couronne, qu'ils combattent, non des Français, mais des bonapartistes, — qu'ils se dévouent si noblement pour la délivrance de mes peuples et le repos du monde, nous pourrons saluer leur victoire sans cesser d'être Français!...

(Longues et bruyantes acclamations. Aux cris de : « Vive le Roi!... » qui dominent, se mêlent ceux de : « Vive Wellington!... Vive Alexandre!... Vive Guillaume!... » L'enthousiasme est fait de loyalisme exalté, de haine qui se croit sûre d'une vengeance prochaine, d'impertinence aristocratique, et de cet attendrissement qu'engendrent l'exil, l'espoir, les banquets et les mots sonores. Fanfare militaire; bruit confus.

Louis XVIII s'est laissé retomber dans son grand fauteuil à oreillettes, où il s'appuie, ou plutôt « se cale » sur des coussins. Précédé de laquais porteurs de candélabres, le valet de chambre, Cannone, roule le fauteuil jusqu'à la cheminée du grand salon, à droite.

Entrent à la suite du Roi :

LE COMTE D'ARTOIS,
LE DUC DE BERRY,
WELLINGTON,
LE COMTE POZZO-DI-BORGO, ambassadeur de Russie,

Le Comte de Goltz, ambassadeur de Prusse,
Le Comte d'Hane de Steenhuyse,
Le Comte Philippe de Lens, bourgmestre de Gand,
M. d'Eckstein, gouverneur de la ville,
M. de Blacas,
Chateaubriand,
Le Maréchal Marmont, duc de Raguse,
Le Maréchal Victor, duc de Bellune,
Clarke, duc de Feltre,
Le Marquis de Jaucourt,
Le Comte de Lally-Tollendal,
Le Prince de Poix, les ducs de Luxembourg, de Lévis, de Grammont, de Duras, de Maillé, de Fitz-James, de Rohan, — gentilhommes de la Chambre, ou capitaines des Gardes,
Le général Beurnonville,
Anglès,
Le Baron Capelle,
MM. de Croÿ, d'Escars, de Bruges, de Polignac, Alex. de Noailles, Thibault de Montmorency, Gaétan de la Rochefoucauld, Roger de Damas, etc.
Le Commodore Sydney Smith,
Des officiers, gentilshommes, gardes du corps, mousquetaires, etc.

Les laquais ferment la porte du fond, où se pressent des Gantois, hommes et femmes, qui voudraient bien satisfaire leur curiosité. Puis, six gardes du corps, en grand uniforme mais sabre au fourreau, veillent à cette porte.

Louis XVIII porte l'habit gros bleu, avec épaulettes d'or, timbrées de la couronne royale, barré du grand cordon du Saint-Esprit; — le gilet et la culotte de soie blanche; — les guêtres, ou jambières, de velours rouge brodé d'or; — les cheveux liés et poudrés, sans boucles. — A côté de lui, un peu en arrière et à droite, le comte d'Artois, en uniforme de lieutenant-général. A gauche, accoudé au dossier du fauteuil, le duc de Berry, en colonel des dragons, — et, en retrait, Blacas. Agenouillé devant le Roi, Cannone lui passe ses pantoufles. Après quoi, il se placera derrière le fauteuil, debout et les bras croisés.

LOUIS XVIII

..... Souffrez, Messieurs, que je prenne cette petite commodité. Mes pauvres pieds, tourmentés par la goutte, ne peuvent supporter que des chaussures molles et d'une ampleur démesurée... A mon âge, et dans ma situation, les pantoufles sont la moitié de l'existence... (*A Wellington*): Cela vous étonne, Mylord?... Je ne vous vois guère en cet

équipage. Mais votre génie n'y perdrait rien. Vous commanderiez en litière, comme le maréchal de Saxe. Et M. de Lévis vous prouvera qu'on peut être brave et bien se battre, ... en savates.

LE DUC DE LÉVIS dont le pied droit est en effet chaussé d'une pantoufle.

Sire, depuis Quiberon...

LOUIS XVIII

Oui, vous avez été, comme Achille, frappé au talon. Par bonheur pour vous, — et pour moi, — la blessure n'était pas mortelle... — (*A Victor*) : Et votre jambe, duc...?..

LE MARÉCHAL VICTOR, surpris et timide.

Sire, je... je suis bien touché. Assez bonne,... c'est-à-dire, moins bonne que je ne le voudrais pour le service de Votre Majesté.

DE BLACAS

Le Roi ne craint-il pas que la fatigue?...

LOUIS XVIII

Non. J'ai plaisir à m'entretenir avec les dignes représentants des Souverains de l'Europe, — avec ma fidèle noblesse, — avec les magistrats de cette bonne ville... — Il me semble que je suis encore en France...

LE COMTE D'HANE DE STEENHUYSE

Votre Majesté sait qu'Elle est ici chez Elle...

LE COMTE POZZO-DI-BORGO

Et Elle se retrouvera bientôt aux Tuileries, entourée de l'amour et du respect de ses sujets...

LOUIS XVIII

Je ne doute point des sentiments de mon peuple. Egaré par le mensonge et la trahison, il m'appelle de tous ses vœux. Ma cause est la sienne, comme elle est celle des Rois et des nations. Les Français ne doivent voir dans les soldats de mes augustes alliés que des libérateurs et des amis.

LE COMTE D'ARTOIS

Ah! sans l'armée, sans l'odieuse perfidie de ses chefs!...

LOUIS XVIII montrant Marmont, qui n'a pu retenir un geste, Victor, Clarke, Beurnonville.

Mon frère, vous oubliez que les plus illustres de ces chefs sont ici...

LE COMTE D'ARTOIS

Soit. Mais ce misérable Ney, qu'on ne peut plus se résoudre à qualifier de maréchal...

LE DUC DE BERRY

Buonaparte est le premier ennemi du monde, Ney le second.

LE COMTE D'ARTOIS

Il sied, Sire, que vous ayez l'air,... que vous protégiez toujours la France contre le juste courroux des étran..., des Alliés. Mais souvenez-vous bien, en même temps, que les choses sont poussées trop loin pour qu'il ne soit pas indispensable qu'une armée composée de traîtres et de brigands reçoive la punition sévère qu'elle n'a que trop méritée...

(Vives rumeurs d'approbation des gentilshommes.)

SYDNEY SMITH, bas, à Jaucourt et à Châteaubriand.

Pourquoi ces violences?... Est-ce bien servir la cause du Roi que d'injurier et exaspérer les Français, quand ils n'aspirent qu'au moment de célébrer la chûte d'un despote?...

LE MARQUIS DE JAUCOURT, bas.

Monseigneur veut parler de quelques généraux...

LOUIS XVIII

Je le répète, avec une certitude absolue : il ne s'agit que d'une surprise, d'un trouble passager.

CHATEAUBRIAND

N'ai-je pas eu raison de dire : « Les sujets de Votre Majesté ne dissimulent plus leurs sentiments. Les uns (*geste large*) viennent se ranger en foule autour d'elle. Les autres font éclater dans l'intérieur du royaume leur amour pour leur souverain légitime... »

LOUIS XVIII

Ah! M. le vicomte, qui ne vous envierait le secret de ce magnifique langage!... Je ne sais ce qu'il faut le plus regretter en vous : que la politique fasse tort aux lettres, ou la littérature aux affaires?... (*Bas, à Pozzo*). N'admettez jamais un poète dans les conseils; il perdra tout. Ces gens-là ne sont bons à rien.

LE COMTE POZZO-DI-BORGO, bas.

J'ai lu son rapport. Lorsque, par hasard, on y rencontre un peu de prose, elle est passable. Mais il y a tant de poésie que tout est manqué...

LOUIS XVIII

(*Bas*) : C'est cela même... — (*Haut*) : Les nouvelles qui nous arrivent de toute part, et les mieux fondées, montrent assez que la France est impatiente de secouer le joug. M. Anglès vous dira cela mieux que moi.

ANGLÈS

Buonaparte ne se maintient plus que par la terreur. Paris est en état de siège; Montmartre, hérissé de barricades. Une soldatesque effrénée erre par les rues désertes, vociférant, pour s'étourdir, des refrains orduriers ou sanguinaires. Buonaparte, au reste, ne se fait point d'illusion. On le voit à son humeur chaque jour plus soupçonneuse, plus irascible...

LE BARON CAPELLE

Toute tentative de manifestation buonapartiste est, sur le champ, réprimée. Au théâtre et dans les cafés, les honnêtes

gens expulsent et bâtonnent quiconque s'avise de chanter des couplets napoléoniens.

LE COMTE DE LALLY-TOLLENDAL

En résumé, les royalistes ne voudront jamais de Buonaparte; — les républicains n'en veulent plus; — l'armée regrette d'en avoir voulu; — les buonapartistes n'osent plus avouer qu'ils en veulent.

LOUIS XVIII

Mes bons Parisiens!...

SYDNEY SMITH bas, à Jaucourt.

Comment? Vous ajoutez foi?...

LE MARQUIS DE JAUCOURT bas.

C'est une grande consolation pour Sa Majesté.

LE BARON CAPELLE

Le commerce est nul; tout languit et végète,...

LOUIS XVIII

Gardons-nous de rien exagérer, suivant le principe immuable de notre gouvernement de ne jamais déguiser la vérité... — (*A Wellington*) : Il n'en est pas moins établi que Buonaparte ne peut faire état des sentiments de mon peuple ni de la fidélité de ses troupes. Il ne se soutient que faute d'être attaqué. Un coup bien porté suffirait à le renverser. J'estime donc que l'heure est propice, et que si mes augustes alliés pressaient l'entrée en campagne de leurs vaillantes armées...

LE COMTE D'ARTOIS

Un corps de... 30.000 hommes au plus, portant la cocarde blanche et pénétrant dans les départements du Nord, qui sont dépourvus de troupes et dont l'esprit est excellent, produirait un effet foudroyant!...

CLARKE

Si la cruauté de Vandamme n'inspirait tant de terreur, la population se lèverait tout entière...

LOUIS XVIII

Mes braves Flamands!... J'ai entendu leur douleur; j'ai vu couler leur larmes...

LE COMTE D'ARTOIS

Avec 5.000 ou 6.000 hommes et quelque artillerie, on surprendrait, sans coup férir, Dunkerque, Calais, ou Boulogne...

LE DUC DE BERRY

Jetez quelques régiments en Vendée : La Chouannerie se rallume!...

LE GÉNÉRAL DE BEURNOUVILLE

J'ai esquissé un plan de campagne dont le succès est infaillible.

DE BLACAS

Mais, dès les premiers jours, Sa Majesté en avait dressé un, et admirable : Avec des armes, des munitions et de légers subsides fournis par une nation amie, organiser 22 bataillons suisses, avant-garde de l'armée coalisée; cependant que les Espagnols franchissent les Pyrénées, avec M. le duc d'Angoulême, et les Autrichiens le Jura... Il serait fort à souhaiter qu'on exécutât ce dessein sans délai...

LOUIS XVIII à Wellington.

Vous entendez, Mylord, les vœux de la France?...

WELLINGTON

Votre Majesté n'ignore point les intentions du gouvernement Britannique. Les sympathies du prince Régent et du Ministère lui sont connues...

LE MARQUIS DE JAUCOURT bas, à Sydney Smith.

Mais ne dit-on pas Lord Liverpool disposé à négocier avec Bonaparte?

WELLINGTON

Elle peut compter sur mon zèle. Je ne négligerai rien,

pour accomplir à son entière satisfaction et à celle de l'Europe, la mission qui m'est confiée...

LE COMTE D'ARTOIS

Et l'on verra l'ascendant de la véritable gloire sur une détestable renommée!...

LE DUC DE BERRY

Oui, — le vrai génie au lieu d'une certaine adresse. D'ailleurs, l'armée anglaise manœuvre beaucoup mieux que les bandes de Buonaparte. Tous les militaires sont de cet avis.

LE GÉNÉRAL BEURNOUVILLE

Il faudrait n'avoir jamais fait la guerre!

WELLINGTON

... Mais le désir que j'ai, précisément, de rendre à la France son Roi, et la paix à l'Europe, m'oblige à la plus grande réserve. Je ne puis me dégarnir...

LE DUC DE BERRY

Mais 40.000 Prussiens ne sont-ils pas déjà sur la Meuse?...

WELLINGTON

Je ne suis sûr que de mes Anglais et je n'en ai pas assez. Il me faut attendre l'arrivée des régiments qu'on ramène d'Espagne et d'Amérique...

LE DUC DE BERRY

Ah! toujours attendre!...

WELLINGTON

Mieux vaut attendre, Monseigneur, que de compromettre une partie dont personne ne saurait douter qu'elle soit décisive... (Un silence.)

LOUIS XVIII

Il faut aider à la Fortune. Mais après la divine Providence, vous êtes, Mylord, le maître de l'heure.

WELLINGTON

Eh bien donc! Que Votre Majesté prenne confiance.

LOUIS XVIII

Je ne me souviens pas de l'avoir perdue.

WELLINGTON

Sa restauration est nécessaire au repos du continent.

LE COMTE POZZO-DI-BORGO

Les Bourbons ne sont pas seulement une famille, mais une institution...

LOUIS XVIII

Dites : un principe. — L'habitude manque à l'Europe de se passer de la France.

WELLINGTON

S'il plaît à Votre Majesté, je vais prendre congé d'Elle. Des soins impérieux me rappellent à Bruxelles.

LOUIS XVIII

C'est au souci des moindres détails qu'on reconnaît le grand capitaine... — Donnerez-vous bientôt l'ordre de vous rejoindre aux recrues qui manœuvrent sur les places et promenades de cette ville?...

WELLINGTON

Elles s'apprêtent à défendre la couronne de Votre Majesté.

LE DUC DE BERRY

Me permettez-vous, mon oncle, de regagner Alost?... Je ferais route avec ces Messieurs?...

LOUIS XVIII

Allez! allez!... Votre bouillante jeunesse a besoin de la vie des camps...

D'ESCARS à mi-voix, dans un groupe de droite.

Et de retrouver Virginie?... (1).

LOUIS XVIII à Pozzo-di-Borgo.

Monsieur le comte, dites à votre auguste maître qu'il jouira de la gloire de rendre la liberté à nation française... — (*A de Goltz*) : Mon cher baron, je remets au cœur généreux du Roi le bonheur de mes sujets... — Que l'on ne pense pas à moi. C'est la paix de l'Europe qui est en jeu. Il faut profiter de la circonstance, pour détruire des éléments de trouble et de combustion... Tout plutôt que ce qui avilirait ma cause!... — Messieurs, je ne vous retiens plus...

Le duc de Berry embrasse son oncle; Pozzo et Goltz lui baisent la main; Wellington s'incline profondément. Louis XVIII lui adresse, de la tête et de la main, un petit salut protecteur. Ils sortent. — Pendant ce temps :

CHATEAUBRIAND à gauche, avec de Jaucourt, de Lally-Tollendal, Smith, etc.

Voyez!... *Il* est toujours Roi, comme Dieu est partout, dans une crèche ou dans un temple, sur un autel d'or ou d'argile. Quelle foi inébranlable en son droit! Quelle conscience de la grandeur, de l'antiquité, de la majesté de sa race!... Il est la Monarchie incarnée. Il traite les Rois comme des vassaux qui ne font que leur devoir en amenant des hommes d'armes à leur suzerain!... Sa fierté croît en raison de son infortune. Il a l'air de dire : « Tuez-moi!... « Vous ne tuerez pas les siècles écrits sur mon front!... »

LE COMTE DE LALLY-TOLLENDAL

Sublime!...

LE MARQUIS DE JAUCOURT, bas :

N'ayez crainte : il a pris celà en note, pour son libraire...

LE COMTE PHILIPPE DE LENS

Votre Majesté nous fera-t-Elle encore l'honneur d'assister, dimanche, à la Grand'Messe?...

(1) Virginie Oreiller, danseuse à l'Opéra et maîtresse du Duc de Berry, qui la « distingua » dès son retour. Elle l'avait rejoint à Gand.

LOUIS XVIII

Chut!... Si la goutte vous entendait!... Mais je serais fort privé d'y manquer. J'aime cette vénérable basilique, les rites et coutumes que vous avez eu la sagesse de conserver : ce clergé qui vient m'attendre à la porte, ces confréries qui font la haie sur mon passage... Et comme l'on voit, à la mine de vos bourgeois, sous le casque et la pertuisane, qu'ils se changeraient vite en vaillantes milices, si l'on portait atteinte à leurs libertés!... Ainsi firent-ils... Eh, mais! contre les Capétiens même!...

LE COMTE D'HANE DE STEENHUYSE

Oh, Sire!...

LOUIS XVIII

Oui, nous avons fait la paix, depuis ce temps. Et je m'assure, chaque jour, que je n'aurais rencontré nulle part un accueil qui me fût plus agréable.

LE COMTE PHILIPPE DE LENS

Sire, Votre Majesté peut être certaine que, de leur côté, mes concitoyens sont fiers de votre présence. Ils voudraient,... ils seraient heureux...

LE COMTE D'ARTOIS

Parbleu! Ils voudraient nous garder le plus longtemps possible!...

LE COMTE PHILIPPE DE LENS

Oui, Monseigneur... C'est-à-dire... Quel lustre pour notre cité!...

LE COMTE D'ARTOIS

Sans négliger d'autres avantages.—Savez-vous, Monsieur, que je paye 1.000 livres par jour, à l'Hôtel des Pays-Bas, où je suis logé avec quelques amis?...

LE COMTE PHILIPPE DE LENS

On regrette de n'avoir pu mieux faire pour Votre Altesse Royale...

LE COMTE D'ARTOIS

Mais 1.000 livres, Monsieur, 1.000 livres,... c'est une somme!...

LE COMTE D'HANE DE STEENHUYSE

Qui fera bénir votre nom, Monseigneur, par un millier de nos artisans.

LOUIS XVIII au Comte Philippe de Lens.

Monsieur le bourgmestre, dites bien, je vous prie, que je ne quitterai Gand que pour rentrer à Paris. — (*Au comte d'Artois*) : Et vous, mon frère, ne faites-vous point dresser, ce soir, votre table de whist?...

LE COMTE D'ARTOIS

Votre Majesté désire prendre part au jeu?... C'est une faveur dont elle se montre trop avare. Et cependant, elle y excelle.

LOUIS XVIII

Oh! j'ai quelque expérience. Mais il me manque votre pénétration, votre vivacité, votre furie toute française... Je me contenterai de juger les coups... *Suave mari magno*....

Le comte d'Artois fait un signe à l'huissier, qui va vers la porte du fond et appelle :

Le Jeu de Monseigneur le comte d'Artois.

D'ESCARS dans un groupe à droite, avec MM. de Croÿ, de Maillé, de Noailles, de Montmorency, etc. :

Avec leurs airs bénins, ces marauds nous écorchent sans vergogne. Je n'ai trouvé que deux chambres, derrière le vieux château, et l'on m'a fait la grâce de me les céder pour cinquante écus.

DE NOAILLES

Plains-toi donc!... Ma propriétaire me refuse le concours de ses gens pour aller quérir l'eau!...

ROCHECHOUART

Et la mienne, la citoyenne Lemarrois, veuve de je ne sais quel sabreur, est furieusement buonapartiste!...

THIBAULT DE MONTMORENCY

Mais le Corse compte ici de nombreux partisans.

D'ESCARS

Et dans quel monde!... — Saporta s'est fourvoyé, l'autre jour, chez une petite qui triomphe au Kauter et qu'on ne tolèrerait pas au Galeries de Bois. Elle lui a, deux heures durant, chanté l'éloge de l'usurpateur...

(On a apporté et dressé la table de whist, de telle sorte que le Roi, placé en arrière et à droite de son frère, puisse suivre la partie.)

L'HUISSIER

Qui Monseigneur désire-t-il nommer pour son jeu?...

LE COMTE D'ARTOIS

Monsieur d'Hane,... Fitz-James,... Ah, non! vous êtes trop étourdi; vous ne pensez pas à vos cartes... — (*A Marmont*) : Monsieur le maréchal, je vous dois une revanche. Si vous n'avez pas peur de vous faire battre?... Et... Duras,... ou Croÿ...

CROŸ

Je remercie Monseigneur du grand honneur qu'il me fait. Mais je ne ferais rien qui vaille, je le sens, en compagnie de M. de Raguse.

MARMONT blessé :

Vous dites, Monsieur?

CROŸ

Ce n'est qu'une impression. Mais je n'en suis pas maître.

LE COMTE D'ARTOIS

Oh! Si vous êtes superstitieux!... — Monsieur de Duras?...

ROGER DE DURAS

Je suis aux ordres de Votre Altesse.

LOUIS XVIII à Marmont :

Et moi, je prétends, mon cher duc, que vous manœuvrez

à merveille. Si je jouais, je ne souhaiterais pas d'autre partenaire.

MARMONT d'un ton pénétré et dolent :

Je rends grâce à Votre Majesté de sa bonté. Elle est pour moi une bien précieuse consolation. Votre Majesté y mettrait le comble en m'accordant, au prochain jour, une audience. J'ai besoin de ses conseils paternels.

DE BLACAS

Il faut libeller une demande...

LOUIS XVIII geste de la main. Un peu étonné.

Mais,... volontiers. Demain, au retour de notre promenade.

CHATEAUBRIAND

Votre Majesté n'oublie pas que c'est l'heure où j'aurai l'honneur de travailler avec Elle ?...

LOUIS XVIII

Cela n'empêche point.

DE BLACAS à Châteaubriand :

S'il s'agit des affaires courantes, remettez-moi votre portefeuille. Je le déposerai entre les mains du Roi.

LE COMTE DE LALLY-TOLLENDAL à part.

Faquin !...

LE MARQUIS DE JAUCOURT idem.

Il signor Mazarini !...

CHATEAUBRIAND à de Blacas :

Que Votre Excellence s'épargne cette peine. Un huissier y suffirait et la séparation des pouvoirs est inscrite dans la Charte.

LE COMTE D'ARTOIS

Messieurs, je vous confesse que je joue le petit écu. Mes finances sont pour l'instant en si piteux état...

DURAS

Monseigneur, on ne nous reprochera pas d'être, en ceci, plus royalistes que le Roi... (*Ils jouent.*)

Dans le groupe de droite.

MAILLÉ

Croÿ, que pensez-vous?... Devant le Roi!...

CROŸ

Bah! Vous le connaissez mal. Il est ravi.

D'ESCARS

Mais le fidèle condisciple du Corse va nous servir demain quelque ragusade de sa façon?...

CROŸ

Sa Majesté est édifiée sur les sentiments des anciens séïdes de l'Usurpateur.

DE NOAILLES

Elle sait, parfaitement, que c'est à eux que nous devons d'être ici.

POLIGNAC

Oui, — et la leçon sera salutaire!...

THIBAULT DE MONTMORENCY

L'aventure nous affranchit de tout ménagement.

POLIGNAC

Voilà l'effet de la faiblesse!...

DE BRUGES

Mais, dès qu'Elle sera rentrée à Paris, Sa Majesté a le ferme dessein de faire maison nette.

D'ESCARS

Plus de Sénat!...

DE NOAILLES

Plus de Charte!...

THIBAULT DE MONTMORENCY

Et plus de biens nationaux!...

POLIGNAC

Et alors, comme ils disent,... « Ça ira!... »

DE BRUGES

Mais plus de Blacas, aussi!...

DE NOAILLES

Oh! celui-là!... Il jouit de son reste!

D'ESCARS

J'aime encore mieux le Ragusard, ma parole!...

GAÉTAN DE LA ROCHEFOUCAULD

C'est qu'il nous a rendu quelques services, en somme...

Dans le groupe de gauche.

CHATEAUBRIAND

Ah! la sotte figure et le déplaisant personnage!...

LE BARON CAPELLE

Ce grand corps mal bâti, cette longue figure blême sous la perruque trop blonde, cette morgue espagnole, cet air d'ignorer la fourmilière qui s'agite à ses pieds, et de porter un monde dans son cerveau vide!... Ne dirait-on pas la caricature de la Monarchie?...

CHATEAUBRIAND

Ou le spectre avant-coureur des catastrophes!...

LE COMTE DE LALLY-TOLLENDAL

Si nous sommes ici, c'est à lui que nous le devons!...

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Tout ce qui sort de France crie « Au Blacas !... » comme « au loup !... »

LE BARON CAPELLE

Et Sa Majesté a pour lui les yeux de Louis XIV vieilli pour Villeroy !...

SYDNEY SMITH

On disait pourtant, qu'à de certains signes, le Roi semblait las de cette fatale tutelle ?...

LE COMTE DE LALLY-TOLLENDAL

Ne croyez pas celà. Il continue d'entrer chez Sa Majesté à toute heure qui lui plaît.

CHATEAUBRIAND

Sa Majesté déclare ne pouvoir se passer de pantoufles !...

LE COMTE DE LALLY-TOLLENDAL

Ah, vicomte !...

LE COMTE D'ARTOIS brusquement, à Duras.

Quelle maladresse !... J'attendais pique !... Nous voilà battus !...

ROGER DE DURAS

Monseigneur, je croyais...

LE COMTE D'ARTOIS

Hé ! vous croyiez !... Un enfant ne s'y serait pas trompé !...

LOUIS XVIII

Il me paraît, au contraire, que notre ami Duras a scrupuleusement respecté la règle. Si vous-même n'aviez commis l'erreur d'épuiser l'atout...

LE COMTE D'ARTOIS

Ah ! mon frère, il est trop facile, vraiment de critiquer la bataille lorsqu'on s'est mis prudemment à l'abri des coups !...

LOUIS XVIII

Dites : à l'abri des éclats d'une humeur qui ne souffre pas de se rendre même à l'évidence...

LE COMTE D'ARTOIS

Vous... (*Se calmant; avec respect et amertume*) : Mon frère, vous ne nous laissez guère oublier que vous êtes le Roi...

LOUIS XVIII

C'est que vous manquez rarement à m'en faire souvenir.

LE COMTE D'ARTOIS

Messieurs, Sa Majesté a prononcé. Vous savez qu'Elle est infaillible. — (*A Marmont*) : M. le duc, s'il vous plaît de prendre les cartes ?... (Ils jouent.)

Dans le groupe de droite.

D'ESCARS au maréchal Victor

... En vérité, M. le maréchal, j'admire sans réserve votre ferveur monarchique. Elle ne doit rien à l'ambition et au calcul, ainsi qu'on en pourrait citer maint exemple. Elle n'est pas davantage l'effet, comme chez tant d'autres, de la naissance ou de la routine. Elle s'inspire que de la sagesse et j'ose dire enfin qu'elle revient de loin. Ne m'a-t-on pas conté qu'alors que vous guerroyiez en Italie, vers 1798, et bien qu'à cette date la Révolution fût déjà reniée par ses plus déterminés partisans, vous brûliez encore du feu républicain le plus vif ?... A telle preuve que, prié à dîner par je ne sais plus quel chef de brigade, outré de voir l'effigie et l'emblême de Louis XIV tramés dans le damas de la nappe, vous fîtes jeter incontinent à la cheminée, dans un transport de colère, ce vestige d'un régime détesté ?... Messieurs, le trait est digne de l'antique !

GAÉTAN DE LA ROCHEFOUCAULD

Mais il ne nous étonne point. M. le maréchal ne peut être

que royaliste. Nul n'a plus perdu que lui à la Révolution. Autrefois, il était *Beau-Soleil* (1)... Buonaparte en a fait... *Bel...lune!...*

On rit. — Victor, embarrassé et timide, ne sait que répondre. — Bruit de voix au fond. Les Gardes discutent avec un nouvel arrivant qui les écarte, en s'écriant : « Je n'ai pas besoin de M. de Blacas!... »

LOUIS XVIII

Eh! c'est le bon père Élysée!... Faites-lui place, Messieurs. Pensez à ce qu'il coûte d'offenser un médecin... Et savez-vous, mon père, que c'est une idée admirable d'avoir embrassé l'état ecclésiastique?... De la sorte, le confesseur est toujours prêt à venir en aide au chirurgien... Mais qui nous vaut cette visite?...

DE BLACAS

C'est merveille, en effet, que le Révérend Père ait fait infidélité au théâtre.

LE PÈRE ÉLYSÉE

Il est vrai que j'aime fort ce divertissement. Mais je l'ai sacrifié, sans regret, à un ami qui arrive de Paris.

LE COMTE D'ARTOIS, jetant ses cartes.

Vous avez des nouvelles?...

LE PÈRE ÉLYSÉE

Et des plus sûres, Monseigneur.

LOUIS XVIII

Eh bien, que dit cet ami?...

LE PÈRE ÉLYSÉE

Rien qui n'ait lieu de réjouir Votre Majesté. Buonaparte est aux abois. Il a déjà dépensé 30 millions sur 40, et ne dispose plus que de 16 millions d'effets.

DE BLACAS

Si M. Louis n'avait commis l'incroyable imprudence de laisser pleines les caisses du Trésor!...

(1) Surnom de Victor Perrin, alors soldat aux Gardes-Françaises.

LE PÈRE ÉLYSÉE

Revenue de sa première stupeur, la population ne néglige aucune occasion de manifester ses sentiments. Quoiqu'il chevauche sans cesse par les rues, et qu'il cherche à provoquer les vivats qui éclataient spontanément sur le passage de Votre Majesté, l'usurpateur n'obtient que le silence, des regards chargés de reproches et de haine. C'est en vain qu'il promet la paix et le retour de l'Impératrice, ces mensonges n'abusent personne, et il lui faut endurer la verve vengeresse des chansonniers.

D'ESCARS

Eh! dis donc, Napoléon,
A n'vient pas ta Marie-Louise!....

LOUIS XVIII

Qu'est cela?

D'ESCARS

Sire, le nouveau couplet en vogue sur les boulevards.

LE COMTE D'ARTOIS

Mais si, mais si, elle vient, l'Archiduchesse... Elle va là où l'appelle M. de Neipperg!... (*Rires*).

LOUIS XVIII

Mon frère!... — Elle est d'Autriche!...

LE PÈRE ÉLYSÉE

Les concours les mieux assurés en apparence font défaut. Les fonctionnaires refusent tout service. Buonaparte ne peut plus compter que sur les fauteurs de trouble et d'anarchie, et sur les traîtres qui ne sauraient espérer de pardon...

CLARKE

Soult, Suchet, Augereau.....

DE BLACAS

M. Dambray...

LE COMTE DE LALLY-TOLLENDAL

Molé, Montalivet, Constant,...

LE BARON CAPELLE

Rambuteau...

ANGLÈS

Et tant d'autres!...

LOUIS XVIII

Le lendemain des catastrophes est toujours l'heure des défaillances.

LE COMTE D'ARTOIS

Hé! Sire, votre bonté va-t-elle encore désarmer votre justice?...

LOUIS XVIII

J'abandonne à Dieu les méchants; je ramènerai les égarés.

LE PRINCE DE POIX

Il serait à souhaiter que tout homme eût sur la poitrine une petite fenêtre, par où l'on verrait ce qui se passe dans son cœur.

DE BLACAS

Alors, M. Dambray aurait bien soin de tirer les rideaux.

LOUIS XVIII

Est-ce là tout, mon père?...

LE PÈRE ÉLYSÉE

Non pas, Sire, grâce à Dieu. L'armée, cette terrible armée dont on nous fit un épouvantail, est travaillée par la crainte et le désespoir. Nombre de généraux et d'officiers démissionnent. A la soi-disant revue de la Garde nationale, il n'y avait que des sans-culottes, dont quelques-uns ont repris le bonnet rouge...

GRAMMONT

Mais... c'est la Terreur!...

LÉVIS

Buonaparte n'a jamais été qu'un Robespierre à cheval!...

LE PÈRE ÉLYSÉE

La vieille garde est sur le point de se mutiner.
(Marmont et d'autres hochent la tête.)

LE COMTE D'ARTOIS

Mais quoi de surprenant, M. le maréchal?... Je connais ces braves soldats, j'ai visité leurs quartiers, j'ai entendu leurs propos, et j'affirme que, dans leur naïveté un peu rude, ils aimaient le Roi comme un père!...

LE PÈRE ÉLYSÉE

On enrôle jusqu'à des octogénaires. Les armes et les munitions font défaut. Il n'y a plus de canons. On en fabrique avec des feuillles de tôle, liées par des fils de fer...

CROŸ

Voilà, pour Buonaparte, l'occasion de prouver qu'il a été lieutenant d'artillerie!...

SYDNEY SMITH, à Jaucourt.

J'enrage d'entendre ces niaiseries!...

LE PÈRE ÉLYSÉE

Mon ami, qui traversa à petites journées les départements de Picardie et de Flandre, a pu se rendre un compte exact du sentiment des habitants. Ils assurent Votre Majesté de leur fidélité invincible et La supplient de mettre un terme à leur misère. Un paysan, très populaire, se fait fort de rassembler plusieurs milliers d'hommes...

DE BLACAS

Si le Duc de Wellington voulait faire avancer quelques régiments d'avant-garde et nous fournir les moyens d'organiser les bataillons suisses?...

LE PÈRE ÉLYSÉE

Buonaparte se sent si irrémédiablement perdu qu'il assouvit sa vengeance. Oudinot est mourant, empoisonné. Et, — j'en dois l'avis à Votre Majesté, — on craint que la fureur du Corse ne cherche une plus illustre victime...

(Cris d'indignation et de colère.)

A. DE NOAILLES

Mais c'est un démon!... On ne trouvera donc pas un homme de cœur pour l'assassiner?...

LE PÈRE ÉLYSÉE

Que voulez-vous?... Il n'y a plus de religion!...

CROY

Nous jurons à Votre Majesté d'épargner un nouveau crime au meurtrier du duc d'Enghien!...

(Acclamations.)

LOUIS XVIII

Merci, merci... Je ne redoute rien pour moi. Et je ne redoute plus rien pour la France, puisque le malheur lui a mis, plus ferme et plus ardent au cœur, l'amour de son roi légitime. Elle a mérité que Dieu le lui rende (*Oui! Oui!... Vive le Roi!...*) Merci... Je suis touché... (*nouveaux cris*). Merci, mes amis... (*Il se soulève sur son fauteuil, et fait un signe à Cannone. On se rapproche de lui*). Mais, demeurez... Quelle consolation d'être si bien servi!...

LE COMTE D'ARTOIS

Et si bien aimé!...

Il embrasse son frère, à qui les ducs et gentilshommes baisent les mains. Émotion générale. Nouveaux cris de : Vive le Roi!...

UN HUISSIER, appelant.

Le service d'honneur de Sa Majesté.

Les Gardes du corps s'approchent.

LE COMTE ROGER DE DAMAS

Sire, Votre Majesté ne veut-Elle accorder à ses fidèles

Compagnies Rouges la grâce de former son escorte ?... C'est un privilège qu'elles envient justement aux Gardes du corps.

GRAMMONT, commandant des Gardes.

Mais que les Gardes mettent à si haut prix qu'ils ne le laissent à personne !...

LOUIS XVIII

Douce émulation du dévouement !...

(Il salue, et fait un geste circulaire. Cannone et deux huissiers poussent le fauteuil, que suit Blacas. Tous les gentilshommes s'inclinent. Cris véhéments et prolongés de : Vive le Roi !...)

THIBAULT DE MONTMORENCY

Nous serons à Paris dans deux mois !...

D'ESCARS

Vous vous moquez !... — Dans trois semaines !...

RIDEAU

(*à suivre.*)

CAMILLE VERGNIOL.

Né à Libourne, le 14 février 1863, C. Vergniol est agrégé de l'Université et professeur d'histoire au lycée Michelet. A publié chez Lemerre : *Bagatelles*, l'*Enlisement*, *Puymirol*, *Doménica* ; a collaboré au *Temps*, aux *Débats*, à la *Revue Bleue*, à la *Quinzaine* ; donnait naguère à la *Revue de Paris* « la Cage de l'Aigle » et à la *Renaissance latine* « le Vol de l'Aigle. »

ORLÉANAIS



Aux Rives de Loire

O poètes de ma province, ô doux aïeux,
Nés et grandis au val de Loire,
Du grand fleuve français, noble et capricieux,
Qui des fiers Cénévols jusqu'aux Bretons pieux
Promène, en débordant, sa gloire !

Orléanais, Blèsois, Tourangeaux, Angevins,
Manceaux, qui buviez, dès l'enfance,
Votre humeur franche et libre aux gaîtés de nos vins,
Et, sur nos sillons verts, sans désirs d'honneurs vains,
Saviez suivre un rêve en silence !

Charmeurs des paladins, chevauchant en commun
A la conquête de la Rose,
De la rose d'amour fuyante, au chaud parfum,
Guillaume de Lorris, si pur, toi, Jean de Meun,
Fin compère, si peu morose !

Toi, notre beau Ronsard, fier vaisseau de haut bord
Chargé des dépouilles de Grèce,
Qui, cinglant à plein vol dans les brouillards du Nord,
Y débarquas trop vite, à l'étroit d'un vieux port,
Ta cargaison, trop de richesse!

Rythmeur unique, Orphée au luth sonore et doux,
Fontaine vive d'harmonie
Où nous irons toujours puiser à deux genoux,
Car tu rafraîchis même, indulgent aux jaloux,
Les insulteurs de ton génie !

Bellay, Belleau, La Taille, ô vous tous, à longs flots,
Qui l'escortiez dans sa victoire,
Et toi, rude Garnier, aux tragiques sanglots,
Pour Corneille et Hugo dressant d'ardents falots
Sur la mer sombre de l'histoire !

Régnier, frère cadet de Villon le gamin
De Paris, frère aîné de Molière,
Comme eux errant, raillant, pleurant, sincère, humain,
Et faisant sur l'hypocrisie, en ton chemin,
Claquer ton rire et ta lanière !

Bon Racan ! Rotrou, pâle et maigre, en manteau noir,
Ferme héros prêt aux batailles,
Vrai Beauceron sachant mourir pour le devoir,
Comme les gens de Châteaudun, sans s'émouvoir
De la peste, ni des mitrailles !

O poètes penseurs qui couriez volontiers
Le monde, en selle ou dans le livre,
Par l'esprit vagabonds, par le cœur casaniers,
En qui le mâle essor des rêves coutumiers
N'était qu'une autre ardeur de vivre !

Vous qui m'avez appris, loyaux et studieux,
Enjoués, suivant l'heure, ou graves,
A laisser, en tous sens, mon esprit et mes yeux,
Sous le ciel grand ouvert de nos champs spacieux,
S'étendre et monter sans entraves,

Vous qui, dans les palais, pleuriez vos grands manoirs,
Et, rentrés de Rome ou du Louvre,
En greffant vos poiriers et vidant vos pressoirs,
Chantiez, repris d'extase aux splendeurs de nos soirs
Et d'une rose qui s'entr'ouvre,

Dévots au vieux drapeau comme au clocher natal,
Bons Français de la grande France !
Puisque dans le même air léger, dans l'air du Val,
Je sens, noble héritage heureusement fatal,
Revivre en moi même espérance,

Puisque j'ai même soif d'amour, de vérité,
D'embrasser, étreinte féconde,
La Nature et la Vie en leur immensité,
Mêmes compassions ou mépris irrité
Pour les vieux maux de ce vieux monde,

Au chétif rejeton d'un lignage lointain,
Cléments aïeux, léguez encore,
Pour qu'il puisse, à son tour, suivre pareil destin,
Dans sa mobilité, votre idéal certain,
Votre voix charmeuse et sonore,

Afin qu'il fixe un peu du long rêve agité
Où vous avez conquis la gloire,
Faites luire en ses vers la divine clarté,
La clarté sans laquelle il n'est pas de beauté,
Votre clarté, grands ciels de Loire !

Georges Lafenestre.

Membre de l'Institut (académie des Beaux-Arts), conservateur des peintures, dessins et chalcographies au Musée du Louvre, membre du Conseil supérieur des Beaux-Arts, professeur au Collège de France, Georges-Edouard Lafenestre a commencé ses études au lycée d'Orléans. Ses missions, ses nombreuses publications sur l'art et la littérature, et ses œuvres poétiques sont trop connues pour qu'il soit utile de les rappeler à cette place.

La fête de Jeanne d'Arc

à Orléans

Au soir du 7 mai, de temps immémorial, les tours de la cathédrale s'embrasent; et dans la nuit rougissante, le beffroi du musée égrène ses notes, dont la ville entière est comme secouée. Tout Orléans sort; les rues s'illuminent; la mairie est en liesse, comme l'église. L'évêque et son clergé, sur le parvis, attendent la municipalité. A l'heure dite, dans la cour de l'Hôtel de ville, un cortège se forme : le maire et ses adjoints prennent la route de la basilique.

Il advient parfois que des lambeaux d'affiches, qui, pour solliciter les voix des électeurs, alléguaient les « conquêtes menacées de la société laïque », pendent encore sur les murs; et les mêmes feux de bengale qui, là-bas, sur les marches du lieu saint, éclairent les blancs surplis des prêtres, projettent une lueur ironique, impitoyable, sur ces débris de polémique politique, que les intempéries ont justement souillés, et que, ce soir-là, les hommes méprisent. Lentement, dignement, les représentants de la société civile vont rendre visite aux représentants de la société religieuse, devant l'innombrable peuple attroupé. La cité « laïque », en cette fin de journée, n'a pas honte de causer avec la cité de Dieu. Lorsqu'elle s'approche, voici que viennent se ranger, derrière l'évêque, les prélats ses invités : le violet dont ils se revêtent se colore de rouges reflets, et parfois scintille, au milieu de leur groupe, la pourpre authentique d'un cardinal. En plein air, des harangues s'échangent; le maire parle, puis l'évêque; et les tours rutilantes surplombent de leurs

deux phares de feu cet entretien crépusculaire entre deux sociétés qui, la veille, peut-être, étaient en délicatesse, et que guettent encore, à bref délai, d'insidieuses occasions de querelle.

L'étendard auprès duquel se conclut, pour les vingt-quatre heures qui viennent, un pacte d'harmonie, reproduit exactement l'antique drapeau derrière lequel Jeanne la Pucelle groupait les énergies civiques. Une de ses faces montre deux anges, surgissant sur un semis de fleurs de lys, et soutenant l'écusson de France. Sur l'autre face, un arc-en-ciel brille, qui sert de trône à la gloire de Dieu le Père. La main gauche de Dieu, large et robuste, soutient la boule du monde; sa main droite est d'une bonté caressante, qui bénit. Les soldats de Jeanne contemplèrent jadis ce geste tout-puissant ; leur foi les prosternait devant cette bénédiction, et les entraînait à la mêlée ; et se sentant aidés, ils s'aidèrent eux-mêmes, jusqu'à la pleine victoire. Au xx[e] siècle comme au xv[e], ce Dieu, ces anges, dont la sérénité hiératique s'aventurait à la suite de la Pucelle et bravait les couleuvrines de l'Anglais, gardent encore, en ce soir d'anniversaire, un prestige de vainqueurs.

Toute l'année, c'est à la maison commune qu'ils résident, sous la garde du magistrat de la cité; mais pour la nuit du 7 au 8 mai, les voilà confiés à l'évêque, comme s'ils devaient, dans la cathédrale même, faire une veillée des armes, jusqu'à la triomphale solennité du lendemain.

Orléans tout entier, le lendemain, fête le prodigieux épisode de sa délivrance. L'Eglise invite la cité à entendre un sermon; la cité convie l'Eglise à figurer, ensuite, dans le patriotique cortège qui sillonne les rues de la ville. A travers le siècle passé, il n'est pas un prédicateur d'élite qui n'ait été appelé, une fois au moins, quelquefois deux, à célébrer Jeanne d'Arc dans la cathédrale d'Orléans. Des évêques même de Grande-Bretagne et d'Amérique sont montés dans cette chaire, comme pour expier publiquement, par un hommage à Jeanne, le forfait britannique.

On a vu des notables de la ville, qui dans la vie courante se piquaient d'être voltairiens, scander par des hochements

approbateurs les invectives de l'éloquence sacrée contre l'auteur de la *Pucelle*, qui tenta de salir la libératrice d'Orléans. Les cas sont très rares où le panégyrique de Jeanne d'Arc donna lieu à quelque explication pénible entre l'autorité ecclésiastique et l'autorité civile... A peine les cite-t-on, car on préfère les oublier. Il semble, ce jour-là, que Jeanne d'Arc attire tout à elle, que dans l'éblouissement de sa gloire, les divergences entre ses dévots s'estompent et s'effacent. Cette guerrière a la vertu de pacifier et d'unifier : le 8 mai, à Orléans, les « deux Frances » n'en font qu'une.

Députés et congréganistes, sénateurs et chanoines, magistrats et curés, professeurs et soldats, épiscopat et préfecture, se déployant de la Cathédrale aux Tourelles et des Tourelles au Martroi pour aller porter aux diverses statues de Jeanne un hommage unanime : n'est-ce pas, dans l'ensemble, une sorte de raccourci de la Patrie? Ce cortège est unique en France. La philosophie politique du siècle prétend édifier, entre la conscience religieuse de l'individu et sa personnalité civique, je ne sais quelles cloisons étanches : à Orléans, le 8 mai, ces cloisons s'effritent.

Est-ce une pompe nationale et municipale qui se déroule devant les têtes découvertes? ou bien est-ce une procession religieuse? Est-ce plutôt une cérémonie laïque, ou plutôt une cérémonie ecclésiastique? Ne dressez point ces questions, n'arborez point ces distinctions : une heure durant, elles n'ont point de sens. Les abstractions qui coupent l'homme en deux et au nom desquelles on divise les peuples contre eux-mêmes subissent ici un annuel démenti : dans une sorte de manifestation intégrale, l'âme française passe outre.

L'Église et l'État, les paroisses et la municipalité, n'épiloguent point, en ces minutes fugitives mais fidèles que ramène chaque mois de mai, sur les rapports réciproques des deux sociétés; et tandis que la législation les isole ou les oppose, le peuple d'Orléans les entremêle et les enlace. Il se reconnaît dans l'une et dans l'autre; il salue, dans ces deux sociétés, les deux modes de sa vie collective; une commune promenade d'allégresse en l'honneur de celle qui fut à la fois une

patriote et une sainte semble écarter et réfuter, pour un instant, les plus subtiles quintessences du laïcisme...

Tant qu'Orléans célébrera Jeanne d'Arc, il y aura un coin de terre, en France, où l'Église et l'État n'affecteront point de s'ignorer — ce qui d'ailleurs est impossible, — et où la clameur séculaire du beffroi local continuera de fêter, une fois l'an, leurs brèves et tenaces fiançailles.

Georges Goyau.

Né à Orléans le 31 mai 1869, élève du lycée d'Orléans de 1874 à 1885, élève de l'Ecole normale supérieure et membre de l'Ecole française de Rome, a donné, depuis 1895, une collaboration fréquente à la *Revue des Deux Mondes*, et publié, entre autres volumes : *Le Vatican*, *Les Papes et la Civilisation ; L'Allemagne religieuse* (premier prix Bordin) ; *Autour du catholicisme social ; L'Idée de patrie et l'humanitarisme ; L'École d'aujourd'hui ; Vieille France, Jeune Allemagne.* Il a fait en 1905 à la « Société historique et archéologique de l'Orléanais », dont il est membre honoraire, une communication sur Jeanne d'Arc devant l'opinion allemande.

Le Pays Solognot

La Sologne !

Quiconque, il y a cinquante ans, prononçait ce nom tremblait à l'idée de la fièvre paludéenne.

Quel pays ! quel habitants !

Des marécages, des bruyères à perte de vue, de pauvres terres sableuses produisant à grand' peine quelques grains de sarrazin, quelques épis de seigle, de rares vignobles presque constamment stérilisés par les gelées de printemps, une région de vaches maigres et d'hommes hâves à faces moyenâgeuses, suant la misère et la superstition !

Tel était le pays que nous avait légué le Roi-Soleil, quand, vers la fin de sa vie, aux heures sombres de la domination de Mme de Maintenon, il avait révoqué l'Edit de Nantes.

De cette contrée fréquentée, aimée des Rois de la Renaissance, toute une population s'était alors exilée. Une grande partie du peuple, presque toute la petite noblesse, attachées à la religion réformée, avaient alors émigré en Suisse et en Allemagne. Et c'est ainsi qu'on trouve dans l'armée prussienne tant d'officiers au nom bien français venus en 1870 fouler d'un pied ennemi la terre qui jadis avait été le berceau de leurs ancêtres.

Aujourd'hui, le Parisien devant lequel on parle de la Sologne sourit de plaisir en se remémorant les joyeux repas de l'hôtel Tatin, à la Motte-Beuvron, et les coups de fusil qui lui ont fait oublier le souci des affaires.

C'est que la Sologne a subi, à son grand avantage, une transformation radicale. Les peintres amoureux des pittoresques solitudes, les poètes épris de désolation morne, demeurent seuls à regretter une époque qui ne pouvait être favorable qu'à l'art triste.

Aux quelques bois de chêne du commencement du XIXe siècle sont venus s'ajouter d'innombrables bois de sapins plantés sur les anciennes terres arables, tandis que les grandes landes de *bremaille* ont été défrichées et remplacées par des champs cultivés en vigne et en céréales. Les routes, les chemins de fer, les tramways à vapeur sillonnent maintenant ce pays où les communications naguère encore étaient presque impossibles.

Le bien-être et avec lui la gaîté ont pénétré partout. Les villages se sont considérablement développés ; quelques uns même, grâce aux véritables villas qu'on y a construites, prennent un aspect de villes d'eaux. Le pays est devenu si sain, avec son atmosphère douce et relativement chaude, que des *sanatorium* s'y établissent, où les phtisiques viennent chercher la santé dans l'air balsamique et tiède des bois de pins, à l'abri des vents durs qui balaient impitoyablement le terrain nu de la Beauce.

Le caractère même des habitants a changé.

Sans doute, l'atavisme de la misère, de la souffrance, de l'humilité du moyen-âge s'y font encore sentir sous la forme d'une timidité et d'une rouerie finaude qui subsisteront longtemps encore et constitueront durant des années les traits essentiels de la mentalité solognote.

Le Solognot, le *ventre pelé*, ainsi, qu'on le surnomme, je ne sais pourquoi, craint toujours de se compromettre et, en apparence, se range toujours à l'avis de son châtelain qu'il redoute encore. Mais, extrêmement madré, s'il ne secoue pas violemment le joug, il sait fort bien s'en affranchir en sourdine. L'opinion de ses conseillers municipaux et généraux, de ses députés et de ses sénateurs est là pour le démontrer.

Vis-à-vis du bourgeois, le refrain du paysan Solognot est invariable :

— V' avez ben raison, Monsieur !

Seulement, le rusé compère conserve toujours son idée de derrière la tête et l'on n'imagine pas l'arsenal de combinaisons roublardes que contient la cervelle cachée sous ce masque de naïveté inculte. Les hommes d'affaires les plus malins s'y laissent prendre.

Et quelle finesse malicieuse ! C'est à Romorantin, cette capitale de la Sologne, que l'on peut surtout en juger !

Là, fleurissent les surnoms pittoresques et gaulois, tombant d'aplomb sur le ridicule de chacun, avec une justesse, une drôlerie dont, par pudeur, ma plume se refuse à citer des exemples. Là aussi se chantent des chansons populaires d'auteurs inconnus. Ce sont la *Tante Périne*, le *Chaudronnier*, la *Petite Péquionnette*, *C'est Morinet !* etc., etc., satires terriblement salées et crues dont on pourrait remplir un volume.

De tout temps, l'esprit mordant et la chanson furent la vengeance des humbles et des faibles quand ils ne sont pas des imbéciles. On pourrait inverser les termes de la parole de Mazarin et dire du Solognot :

— Il paie, mais il chansonne !

Et comme, en définitive, c'est à l'esprit que revient toujours la suprématie, la race beauceronne plus lourde, mais moins bonne au fond et moins affinée, rencontrant sur les rives de la Loire la race solognote plus délicate et plus gaie, a pris d'elle, au sein même d'Orléans, ce qui était nécessaire pour former le *Guépin*, cet être à la langue acérée, personnification bien trouvée de la guêpe, dont la tête mord et le derrière pique.

Mais je me garderai bien de m'étendre sur ce sujet, mon excellent camarade Lucien Leluc s'étant chargé de développer pour les lecteurs de la Revue les origines et les particularités du caractère orléanais.

J'en reviens à cet agréable pays de Sologne, qui fut si prospère et si aimable sous les règnes de François Ier, Henri II et Henri III, au point que la magnificence royale s'y manifesta dans toute sa splendeur.

On sait, en effet, que François Ier habitait volontiers Romorantin, dans les rues de laquelle, après boire, il se livra à des plaisanteries qui, de nos jours, l'eussent fait condamner en simple police sans application de la loi Bérenger.

Il existe, en effet, dans la ville que César baptisa du sobriquet de *Roma minor* (oh, combien minor !) une maison

dite : *Maison du Tison*, dont, un beau soir, le roi François, accompagné de ses familiers, s'amusa à faire le siège au moyen des projectiles variés qui leur tombaient sous la main. Ignorant à quels hauts personnages ils avaient affaire, les habitants de la maison se défendaient avec ce qu'ils pouvaient. Ayant épuisé les munitions liquides, ils prirent jusqu'aux brins de bois flambant dans l'âtre. Le Roi, dit une chronique de l'époque, fut atteint par un tison qui lui roussit la barbe.

Ce ne fut pas cet échec militaire, mais bien la peur de la terrible peste dévastant Romorantin qui décida le vainqueur de Marignan à déserter les bords de la Sauldre pour établir sur la rive du Cosson, en pleine forêt, ce merveilleux Chambord si renommé et si déplorablement situé.

Cet édifice fut le centre d'une floraison de petits châteaux de même style, véritables joyaux qui émaillent la région comprise entre Orléans, Blois, Chaumont, Chenonceaux, Romorantin et la Motte-Beuvron. Ce fut pour cette partie de la Sologne la période bruyante et gaie des fêtes, des tournois et des chasses pompeuses.

La décadence devint complète à partir des dernières années du règne de Louis XIV. Puis, sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, on tomba dans le marasme. La Révolution passa assez calme sur le pays et vers 1848 seulement la résurrection commença de s'accomplir, par le fait des plantations de pins qui fournirent la boulangerie parisienne et les travaux de soutènement des galeries minières.

Aujourd'hui s'ouvre une ère nouvelle, caractérisée par la disparition d'une notable quantité de pineraies et par la faveur croissante dont jouit l'agriculture, mieux entendue et dotée d'instruments plus puissants.

La population paysanne du territoire solognot peut se diviser en trois catégories : les cultivateurs, les bûcherons et les vignerons.

Le cultivateur est passablement routinier, intéressé et cauteleux ;

Le bûcheron est de nature fruste, aussi peu fortuné qu'inconscient des scrupules, braconnier incorrigible ;

Le vigneron, lui, est âpre au gain, indépendant, frondeur et ennemi du bourgeois; à l'inverse du bûcheron et du cultivateur, il ne se donne pas la peine de dissimuler sa nature, mais plus qu'eux il est travailleur, parce que propriétaire du bien qu'il cultive.

Moins superstitieux que son voisin le Berrichon, à l'âme plus simple et plus triste, le Solognot n'échappe pas non plus à l'influence du surnaturel. Il y aurait sans doute beaucoup à dire sur les croyances de l'habitant des plaines de Sologne, mais le cadre restreint qui m'est imposé ne me permet guère qu'une nomenclature :

Les vaches auxquelles on *jite un sort*, l'atmosphère bienfaisante pour les bestiaux produite par la forte odeur du *bouca* (bouc), les méfaits des *birettes* et des *rabâtteux* (revenants), les légendes d'ailleurs peu nombreuses et analogues à celles de bien d'autres pays, et enfin la crainte des sorciers, sont là pour montrer qu'en ces campagnes comme partout la naïveté humaine a besoin d'un aliment.

Tous ces éléments moraux et physiques constituent un ensemble d'une surface assez douce et aimable. En Sologne, la vie s'écoule sans violence et les mœurs y sont d'aspect policé.

Signe particulier à l'appui de ce signalement plutôt favorable : les nombreux enfants de l'Assistance publique qu'élève la Sologne sont, de l'aveu des inspecteurs de cette administration, remarquablement soignés, proprement tenus et en général bien traités.

Les soldats en manœuvres s'accordent tous pour déclarer que peu de pays les reçoivent de manière plus affable.

Ces deux constatations prouvent que si la Sologne est le « nombril » de la France, elle peut aussi en être considérée comme le cœur.

Paul Besnard.

Les amateurs d'ouvrages humoristiques locaux, les décentralisateurs et les curieux d'œuvres en patois liront avec infiniment de plaisir *Au Pays de Sologne* et *d'Orléans à Romorantin*, recueils de poésies, nouvelles et contes du terroir, publiés par Paul Besnard chez Cornély, éditeur à Paris, 101, rue de Vaugirard.

Le Soir

SOUVENIR DE SOLOGNE

La fenêtre s'emplit de brume lentement ;
Le soir vient, le grand soir plein d'ombre et de tourment
Qui met l'angoisse au fond des âmes apeurées...
Une angoisse semblable aux profondes marées,
Aux flots envahissants qu'on ne peut retenir,
Une angoisse qui monte et que l'on sent grandir,
Comme un adieu flottant de la vie et des choses!...
Que me veut donc la nuit!... De mes paupières closes,
Des pleurs inattendus s'échappent tout-à-coup...
... Mais petit Jacques vient mettre autour de mon cou
Ses deux bras blancs, ainsi qu'un beau collier qui brille.
Il murmure tout bas de sa voix si gentille
Les choses que je sais et que j'aime toujours...
... Déjà, je n'entends plus les pas pesants et lourds
De l'implacable nuit qui torture les âmes;
Déjà je ne vois plus que les très douces flammes
De ses jolis yeux bleus, innocents et rieurs!
Arrière les frissons, les chimériques peurs!
Il pose sur ma joue un beau baiser sonore,
Adorable baiser qui parfume et qui dore
A lui seul toute l'ombre et tout le soir tremblant!
Il met contre le mien son doux petit front blanc,
Et les papillons noirs, et toute la tristesse
S'envolent brusquement!... Et plus rien ne m'oppresse;
Il semble que le grand soleil clair et béni
Resplendisse soudain dans mon cœur ébloui.

JANE HOUSSIN.

Comme plusieurs de ses compatriotes dont nous publions les œuvres, Mme Jane Houssin a vu ses travaux littéraires couronnés dans divers concours. Ses poésies, au charme pénétrant, sont souvent récitées dans les salons orléanais.

L'esprit Orléanais

Examinez une carte de France.

Cherchez une ville qui, par sa situation climatérique, hypsométrique, hydrographique, se trouve dans une condition qui soit assez exactement la moyenne de celles dans lesquelles peuvent se rencontrer les différentes villes de France; qui, *physiquement*, réponde bien à l'idée générale qu'on se fait d'une ville française; qui ne soit pas située dans la montagne, comme Chambéry, ni sur la côte, comme Quimper, ni à l'embouchure d'un fleuve, comme Nantes, ni trop au nord, comme Lille, ni trop au sud, comme Foix, ni trop près de la frontière, comme Nancy.

Au point de vue ethnographique et historique, cherchez une ville dont les habitants soient de pure race française; aient toujours été — aussi loin que l'on remonte dans l'histoire de notre nationalité — bien français; et qui, par conséquent, n'aient jamais été savoyards, comme ceux de Chambéry, ou provençaux comme ceux de Draguignan, ou lorrains, comme ceux d'Epinal, ou limousins comme ceux de Tulle.

Au point de vue linguistique, cherchez une ville qui soit celle, ou l'une de celles, où l'on parle le mieux le français; où cette langue ne soit pas défigurée par des restes de langue ou de patois locaux : par du berrichon, comme à Bourges, par du gascon — voire du catalan — comme à Toulouse, par du flamand, comme à Lille; une ville qui soit, toutes proportions gardées, ce qu'est, en Italie, Florence, qui se vante d'être par excellence *la citta del si*.

Cherchez enfin une ville dont ce que j'appellerai le caractère moral, pour l'opposer à celui que, tout à l'heure, j'appelais physique, (caractère déterminé par les mœurs locales, la mentalité spéciale des habitants, leur passé historique), soit lui-même comme un résumé des « caractères moraux » des différentes contrées de la France. Et que, tout d'abord, cette ville soit autochtone ; qu'elle ne soit pas cosmopolite, comme Paris, qu'on n'y voie pas des Anglais, comme à Boulogne, des Italiens, comme à Nice, des Grecs et des Levantins, comme à Marseille. Et qu'en outre elle ne soit pas trop vaste, comme Bordeaux, Marseille, ou Lyon, véritables capitales; ni trop exigüe, comme Chartres, simple pâté de maisons autour d'une cathédrale; qu'enfin l'esprit de ses habitants soit véritablement une moyenne entre celui des gens du Midi, ardents, passionnés et bavards, et celui des gens du Nord, froids, calmes, discrets.

Il semble qu'il existe une ville réalisant ces conditions, et que cette ville soit Orléans.

Orléans serait donc, en France, la ville moyenne. Et ceci n'est déjà point un mince mérite de condenser, de résumer en soi le caractère national, tel qu'il se dégage de la diversité des groupements dont l'ensemble constitue la nation française.

L'esprit orléanais (et ici je prie qu'on veuille bien entendre désormais, lorsque je parlerai de l'Orléanais, non seulement la ville et ses environs immédiats, mais la portion de territoire — assez vaste — dont Orléans est le cœur et comme la synthèse géographique et historique) l'esprit orléanais, dis-je, sera essentiellement, comme la ville dont il est l'expression intellectuelle et morale, un esprit moyen. Il sera un esprit mesuré, calme et toujours maître de soi. Les violences lui répugneront et les extrêmes ne l'attireront point. L'enthousiasme sera peut-être la qualité qui lui manquera le plus. Le bon sens, le sens des réalités sera peut-être, au contraire, sa qualité dominante, qu'il poussera parfois loin, jusqu'à ce point où il devient un *gros* bon sens, un bon sens un peu épais.

Que l'Orléanais produise un poète, et ce sera un Jean de

Meung : tout l'opposé d'un rêveur, un dictatique, un bon bourgeois *rationalisant*, pas idéaliste pour un sou (il y a du Chrysale dans cet homme), pas mystique, très païen, très naturaliste.

Autre caractère essentiel. L'Orléanais est un pays de plaine.

Rien de plus plat que la Beauce, et l'on se rappelle les vers que La Fontaine consacre à l'explication mythique... et fantaisiste de cette particularité. Pas un bois, pas une rivière, pas une colline, pas un coin où aller s'étendre à l'ombre. Dans ce pays, aux horizons infinis et larges comme ceux de l'Océan, les villages disséminés s'aperçoivent les uns les autres et se sentent très voisins. Les clochers se distinguent à plusieurs lieues à la ronde.

Si, abandonnant la Beauce, nous descendons vers la Sologne ou vers le Gâtinais, sans doute l'aspect du paysage ne sera plus le même; nous aurons des bois de pins au lieu de guérets, des prairies coupées de rivières au lieu de champs s'étendant, mornes et monotones, à l'infini; mais ce sera la même absence de relief de terrain : boisée ou nue, ce sera toujours la plaine.

Si nous suivons les bords de la Loire, nous ne trouverons point de rives escarpées et abruptes, ni même de collines entre lesquelles le fleuve se resserre et gronde à la façon d'un torrent; mais partout des bords doucement inclinés, des plaines fertiles, des plaines de terre continuant la plaine de sable qu'est le fond du fleuve, se confondant même avec elle lorsque, comme il arrive en été, le fleuve est presque entièrement à sec.

Et de cette particularité physique « pays de plaine » découlera cette particularité morale : esprit lucide.

Rien de tourmenté, rien de capricieux, rien de rocailleux dans l'esprit orléanais, mais beaucoup d'ordre, beaucoup de méthode, l'amour de la clarté et de la logique. Qu'Orléans produise un grand homme, et cet homme sera un légiste : ce sera Pothier. Un Taine dirait des Orléanais qu'ils ont l'esprit classique.

Il faut encore remarquer ceci : qu'Orléans est placé aux

confins de deux régions très différentes, la Sologne et la Beauce, et s'étend au milieu d'une troisième, qui relie les deux autres, le Val. Ce pays, comme on dirait en architecture, est composite. A quelques kilomètres au sud d'Orléans, vous avez des pins, des sapins, des bruyères et des étangs en telle quantité qu'il y a cinquante ans leur présence causait des fièvres et rendait la Sologne presque inhabitable. A quelques kilomètres au nord, vous avez des champs, des champs à perte de vue, de l'avoine, du blé, du maïs, qui composent un horizon exagérément jaune ou doré, comme dans certains tableaux de l'école impressionniste. Et enfin, aux environs d'Orléans, un peu partout, des vignes, des prairies grasses, de grands arbres, élancés et coquets, se penchant sur le Loiret comme sur un miroir, et des fleurs, des fleurs en telle quantité, qu'Orléans est une des villes de France d'où s'expédie annuellement, pour l'étranger et surtout pour l'Amérique, le plus de fleurs et d'arbustes.

Comme une abeille fait son miel de toutes les fleurs qu'elle butine, ainsi l'esprit orléanais s'est formé des diverses mentalités produites par la diversité même de ces contrées. A chacun de ces terroirs, il a emprunté quelques-unes de leurs qualités, mais, en se les assimilant, il les a modifiées, dans le sens d'une moins grande profondeur, d'un plus grand affinement. Les horizons calmes de la Loire, la douceur humide de l'air rappelant la fameuse « douceur angevine » de du Bellay, durent aider à ce changement.

Sous cette influence, la rêverie beauceronne, la rêverie du paysan qui n'a que son champ et le ciel — comme le marin n'a que le ciel et l'eau — s'est intellectualisée chez l'Orléanais, et est devenue la part d'idéal nécessaire pour contrebalancer en lui ce réalisme inné, ce sens très développé des réalités dont je parlais tout à l'heure. De même, la bonhomie finaude du solognot, la rouerie native de ce paysan, qui, habitant les bois, est chasseur, est braconnier — comme tous les vrais chasseurs — et déploie pour dépister le gibier des ruses d'Apache, dont il se servira bientôt pour tromper ses semblables, cette « finasserie » s'est affinée elle aussi, elle est devenue le « sel guépin », l' « esprit gué-

pin » (la chose existe, puisqu'on a forgé un mot pour la définir). Et cette expression est juste : comme la guêpe, l'Orléanais est volontiers incisif et piquant dans ses railleries; comme elle, il ne blesse guère plus loin que l'épiderme.

Je ne sais si l'on a remarqué que toutes ces qualités, que nous avons essayé de découvrir dans l'esprit orléanais, sont précisément un peu des qualités du sceptique. Je ne voudrais rien exagérer, mais il me semble cependant que cet esprit, sans qualité maîtresse peut-être, est un mélange, une mixture de caractères très différents et doit être ouvert à toutes les vérités, être exempt de tout fanatisme, s'accomoder à tous les régimes. Et je ne citerai de cette tolérance qu'un exemple fameux : Orléans est la seule ville en France — je dis : la seule — où, en l'an de grâce 1905, on ait pu voir, dans un même cortège, le député radical-socialiste et l'évêque (1).

On pourrait découvrir encore dans l'esprit orléanais, pour peu qu'on s'en donnât la peine, bien d'autres traits distinctifs. Et, par exemple, on pourrait célébrer son traditionnalisme, qui est très intelligent et n'exclut pas l'amour du progrès. Car Orléans est une ville traditionnaliste.

Elle a conservé son beffroi, et si, dans cette tour de ville, ne résonne point la symphonie des carillons, comme dans les beffrois flamands, du moins c'est la même cloche, au timbre grave, qui en 1429 annonça aux Orléanais le combat des Tourelles, qui sonne encore les heures du xxe siècle.

Elle a conservé ses couleurs. Aux fêtes de ville ou aux fêtes de la nation, les oriflammes rouge et jaune voisinent avec les drapeaux tricolores.

Elle a conservé l'usage des vieux objets, qui sont en quelque sorte le bric-à-brac de l'histoire. Pourrait-on me citer une autre ville où circulent encore les chaises à porteurs, si fort à la mode à l'époque de Manon Lescaut ?

Elle a conservé ses solennités : la foire que le roi Robert le Pieux établit sur le cloître Saint-Aignan s'y tient encore,

(1) Procession de Jeanne d'Arc, le 8 mai de chaque année.

chaque année; la réjouissance mi-civile, mi-religieuse que les échevins du xve siècle instituèrent en mémoire de l'heureuse délivrance de la ville par Jeanne d'Arc a subsisté, à travers les siècles, dans les mêmes formes archaïques et naïves.

... Mais il faut me borner. J'ai dit plus haut que l'esprit orléanais était un esprit de mesure : je voudrais bien ne pas me donner un démenti.

LUCIEN LELUC.

Né à Orléans en 1876, a vu ses essais littéraires couronnés dans plusieurs concours (notamment celui organisé par les *Annales politiques et littéraires* en 1905), et la société parisienne « l'Amateur » a joué avec succès son poème dialogué : *Le Songe de Pierrot*. Il est, à Orléans, l'un des fondateurs de la Société littéraire et artistique du Loiret.

Contes Solognots

Le loup

Y avait eune fois, en par là bas, dans un pays de Sologne, un bon curé, que tous les dimanches, i' disait coume ça aux filles, en manière de sermon : « Vous savez les filles, faut pas aller voêr le loup qu'est dans l' boès, faut ben vous prendre garde de y aller pour la raison ben simple que si vous n'approchez, l' vaurien d' loup vous mordrait, et un coup que vous serez mordues, personne voudra plus vous voêr en tout d'vot' vivant, et après vot' mort, quand que vous serez pour entrer au paradis, le bon Dieu, la sainte Vierge et tous les saints i' vous courseront ben loin en enfer.

Allons, c'est ben, les filles a' z'acoutint l' curé, ben sages, mais un coup qu'a s'étions dihors, a' s' mettions tous ensemble, et a' riint du curé et pi du sermon.

— Moi, que faisait la grousse Mélie, j'y ai ben été dans l' boès, et j' l'ai vu son loup qu'il en dit tant d'affaires. J' lai ben laissé veni au long de moi, seulement quand il a voulu montrer ses dents, ah ! dam ! j't'y ai lancé un coup d'sabiot que ça t' l'a ben guéri d' mord', pour sûr.

— Tiens ! moi aussitte, j' l'ai vu le bon d'la d' loup, que disait la Toinette, et quand qu'il a voulu mord', j' t'y ai flanqué un grand coup d' poing su son grou nez, qui s'en est ensauvé ben vite.

— Moi, que disait eune autre, jamais il avait essayé d' m'

mord', que devant-z-hier, mais d'à c' coup-là, j' t'y ai envoyé un grand bout d' boès par la tête qu'il en a fait des z-urlées qu' l' diable et qu'il en court encore.

Enfin, toutes les droulesses a's' avions vu l' loup, et y en avait pas eune qu'avait été mordue.

Si ben que y avait la ch'tite Louise qui s'en allait su ses quinze ans, qu'entendait toujours ça, et que ça l'ostinait fort.

De manière qu'un dimanche, au lieur de s'en aller aux vêpres, la v'la qui s' dit coume ça :

— Bon d'la d'sapré loup! faut que j'al' dans l' boès pour l' voêr, quoi donc que j' risque? Si à toute fin i' veut mord', j' frai tout uniment coume la Mélie, coume la Toinette ou coume la Marie, j' t'y enverrai un grand coup d' sabiot, ou ben un grand coup d' poing, ou un grand bout de boès par la tête.

Et v'là ma gamine qui s'en devient dret dans l' boès où qu'était l' loup.

De c' temps-là l' grand vaurien d' loup qu'était dans une sapinière la regardait veni et la zieutait tant qu'i pouvait. Enfin, qu'i s' disait, n'en v'là censément eune que j' te vas tout d' même pouvoêr la mord' tout mon las.

— Ven donc, ma mignoune, qui fait à la Louise, ven donc t'asseoêr icite su c'te jolie mousse que y a là.

V'là donc la gamine qui s'est assiésée en couté du loup. Bon, qu'a's' dit, c'est pas l'aisance, on peut ben y causer à c'te bête.

Et les v'là tous les deux ben en train, que j'te cause et que j'te raconte, et patati et patata l'autre.

Seulement, tout par un coup, en manière d'y expliquer une affaire, v'là l' loup qui y met eune patte su elle.

Ah! ah! que s' dit la Louise, v'là le coup. Y va vouloêr m' mord', attends! j' te vas y arranger çà!

Alors la gamine a' tire son sabiot et y en envoèye un grand coup su la tête.

Oui, mais le loup i' bouge seulement pas, rapport que le sabiot de la Louise il était quasiment pas si grou qu'un œu de dinde. Et pi, ben mieux, v'là l' sapré loup qui y met encore son aut' patte su elle.

De c' coup, la Louise y envoèye un grand coup d' poing su son grou nez. Mais le loup i' s' met à rire. Ça y avait pas plus fait que si y était tombé une feuille d'orme su lui.

Ah ! dam ! alors v'là ma gamine qui veut prendre un grand bout d' boès, mais ses mains i' s'étions ben trop ch'tittes, et le vaurien de loup i' s' mit à la mord' à même, tout son las.

Si ben que la pauv' Louise a' s'en d'vint du boès bin sotte, et qu'en partout, quand que c'est venu à s' savoèr, ça a fait un escandale du diable.

Et pi que plus que personne a plus voulu la voêr de son vivant, et qu'après sa mort, vous n'en pouvez ben être sûr, le bon Dieu, la sainte Vierge et tous les saints, si a' vient à vouloêr entrer au paradis, ils la courseront ben loin en enfer.

Tout çà, c'est pour y apprende à elle et pi aux autres droulesses d'en par icite et pi d'ailleurs, que quand on est trop ch'tit, faut pas penser à aller voèr le loup.

Histouère d'eune Poule, d'eune Cane, et d'eune mère Lapine

Il est bon de vous dire qu'à la farme du Clou y avait une poule pondeuse qu'un bout de boès y était tombé sur l'arpion, et que ça y f'sait ben du mal.

— Pi que c'est comme ça, que s' dit la poule, j' m'en va aller cheu l' rebouteux. Y a pas à dire c'est ci, c'est l'aut', faut que j'y al !

Et la v'là qui s' met en route.

En passant au long de l'étang de Limer, y a eune grousse cane qui i fait :

— Lavoû donc que vou-allez coume ça, ma poule?

— J' m'en vas voêr l' rebouteux, rapport un arpion qui m' fait ben mal.

— J'ai ben envie d'y aller aussite, rapport eune enflure qui me vient au gourganet.

Et les v'là qui s'en vont tous deux.

Quand qui furent un peu plus loin, au dret de l'auberge de la *Cuisse-d'Alouette*, y a eune mère lapine qu'était sortie de sa niche qui s' met à ieu dire :

— Lavoû donc que vous-allez, coume ça, les enfants?

— J' nous en allons cheu l' rebouteux, qu'y répondent.

— Ah ben! bon d'là! j'étais censément pour y aller la semaine qui vient, rapport à ma saprée oreille qui tient quasiment plus, mais d' c't' occasion-là j' m'en vas anvec vous.

Et les v'là qui s'en vont tous trois.

Tout en marchant, la poule a' s' met à ieu dire :

— Alors, coume ça, ce rebouteux où qu' j'allons, paraît qu' c'est un chian qu'a pas d' maître?

— Mais non da, i' n'a point, i' vit à son à part, et fameux qu'il est, que fait la cane.

— Ah! dam! que dit la mère lapine, il est sans pareil. J' m' suis laissé dire qu'il a voyagé dans des pays ben loin, ben loin, qui sont en accoutumance par là, qu'au lieur que ce soye le monde qui mangint les bêtes, c'est les bêtes qui mangint le monde.

— Ah! ben! ça c'est plus fort, que fait la poule. Mais lui, d'où qu'il est natif?

— Il est d'en par là-bas de la Loère, que i répond la cane, c'est un Biauceron de la Biauce, et vous savez, c'est coume dit c't' autre :

Les Biaucerons
Ben des ch'tis, guère de bons.

Enfin les v'là cheu l' rebouteux.

Quand qu'ils furent rentrés tous trois dans la hutte, le chian toujours ben sérieux i dit à la poule :

— Quoi qu' vous m'allez douner pour vot' arpion?

— J' m'en vas vous douner un œu ben frais.

— Ça c'est bon pour la cane qu'est grousse, mais vous ma ch'tite, m'en faudra deux.

— Je vou-en dounerai deux en ce cas.

— Et vous, la cane, pour vot' gourganet?

— Eh ben! c'est un œu.

— Oui, mais s'il est trop ch'tit, n'en faut deux. Allons, pondez-les que je voye.

Quand la poule et la cane al' eurent pond, le chian i dit : C'est ben, ça ira.

Puis il dit à la mère lapine :

— Et vous, pour vot' oreille?

— Mon oreille, ça vaut quasiment pas le coup, me semble qu'anvec les trois œufs, ça doit faire vot' compte.

— Bon! que dit le chian, en ce cas vous pouvez vous rentourner d'où que vous v'nez.

— Bon sang de Biauceron! Vou êtes tout de même ben dûr. Allons j' vas vous douner d' la bourre que j'ai là en dessour du ventre pour vous faire un lit d' pleume.

— Ça va, dit le chian.

Et la mère lapine y douna sa bourre qu'elle avait en dessour du ventre.

Alors le chian, anvec sa patte, i toucha l'arpion de la poule et i dit :

Plus rien en bas,
Plus rien en haut,
Raclibus, raclibas,
Nettoyau!

Et l'arpion se trouva guéri.

Puis il toucha le gourganet de la cane :

Plus rien en bas,
Plus rien en haut,
Raclibus, raclibas,
Nettoyau!

Et le gourganet se trouva désenflé.
Puis il toucha l'oreille de la mère lapine :

Plus rien en bas,
Plus rien en haut,
Raclibus, raclibas,
Nettoyau !

Et l'oreille se releva toute droète.

Quand que la poule, la cane et la mère lapine i furent dihors, la poule dit :

— Mon vieux! j' te crais ben qu'il est fameux, i m'a aponté mon arpion de première!

Puis la cane :

— Bon d'là! mon gourganet est quasiment coume neuf!

Enfin la mère lapine :

— Pour sûr! ça vallait ben l' voyage. Bon sang! nous v'là t'i ben aises!

Et la poule que son arpion n'y faisait plus mal, la cane que son gourganet il était guéri, et la mère lapine que ses oreilles à s' tenions ben droètes, i' s' mirent à danser et à couiner tout quasiment de même que les gars des Muids quand qu'ils sont au bal cheu Beaujean anvec lieu fumelles.

Puis enfin de tout, ils se rentournèrent cheu eus tous trois ben contents.

DA COSTA.

Après une collaboration de dix ans au *Républicain Orléanais*, Henri Da Costa est attaché à la rédaction du *Progrès du Loiret*. Outre un livre d'histoire locale, *Olivet sous la Terreur*, il publie cinq curieux volumes de mœurs paysannes (*Contes orléanais*, *Les Veillées de Sologne*, *Les Souliers de Louisette*, *L'Écritoire d'or*, *Voyage au pays des Solognots*) et des comédies en un acte (*Le Conseil municipal de St-Martin des Chiens*, *Le Drap du père Tienne*, *L'Affaire Fichot et Chandelle*).

Les Bêtes et les Chouses qui parlent

V' avez t-i pas counu Sarfouis? l' pé Sarfouis, l' veigneron de la Chabardièze, près de Mont? Enfin, Jérôme Sarfouis, quoué?

Ce Sarfouis-là, c'était ben un boun houme, que n'on a jamais évu d' soupçon sus lui pour avouër fait du tort au monde. Et ben, quoiqu' ca, i n'a été tout' d' méme un voleux pendiment eune nuit et un jour, et moué, j'en suis ben sûr, vu qu' c'est sa femme qui me l'a raconté, le souër que j'avions entarré soun houme dans la jornée.

Donc que l' pé Sarfouis i n'aviont un joli cochon qu'i v'lait fini de l'engraisser auparavant que de l' vende à un marchand de Mur, qu'il a nom Baranger. Mais v'là qui s'a trouvé que il alliont manquer de poummes de tarre pour tarminer l'engraissement, et dame, ça l'ostinait, ct' houme, d'aller nn' acheter d'autres, rapport que ça fait du dépens.

Il tait donc en train de marrer sa veigne quand c'est qu'en erlevant eune minute le nez de d'ssus soun ouvrage, i n'aperçouet dans l' champ d'en couté, qu'appartint au pé Buzon-Niviaud, un biau tas d' poummes de tarre, que ça i fait di à soun à-part :

— Ça m' f'rait ben d' l'avantage que ces poummes de tarre là a seyent à moué!

De là à s' di : si je les prenaint donc! y a pas une lon-

gueur de sabiot, pas vrai? N'on sait ben coument que ça s' passe! Et, tout l' restant de la jornée, en arrangeant sa veigne et pis après ça en soupant, Sarfouis i trifouillait dans sa tête :

— Nom d'un gouï! Y aurait donc pas moyen d' prende les poummes de tarre?

C'est qu'i n'entendiont son cochon dans son té, qui grogniont, c'te bête :

— J' serai point grous, grous, grous!

Et ça l'ostinait d'acouter coume ça c't animal es' plainde d'avance de la faim, vu que l' paisan d' cheux nous il aime ses bêtes autant et des foués pus mieux encore que ses parents.

Enfin, sus les huit heures et demie, coume i faisiont nuit nouëre, le bounhomme il y teniont pus!

— Tant pire! qu'i s' dit. J'y vas!

Et i s' lève.

— Là voû donc que tu sors? qu'a i demande la mé Sarfouis.

— Toccupe pas, qu'i répond, j' vas-t-au bourg pour demander à Froumentin de v'ni m'aïder demain à soutirer nout' vin, que v'là qu'il est ben temps!

Pour lors, i part et i va sarcher sa berouette qu'atait donc dans la grange et i n'anrive dans le champ à Buzon. La sacrée berouette all' tiont pas ben graissée et a grinciont un tant si peu. Pendiment qu'i la roulait en travars des billons, Sarfouis il l'entendait qu'a disiont coume ça :

— Tu voiras, je s'rons pris! tu voiras, j' s'rons pris! Suivant qu'alle alliont sus l' haut ou ben dans les creux des billons.

Enfin, i n'anrive auprès du tas de poummes de tarre et v'là qui commence de les prende à deux mains pour les charger sus sa berouette.

I nn' aviont d'jà mis aux environs de deux bouessiaux quand c'est qui n'aparçouet la porte de la maison de Buzon qui s'ouvrait et, dans l'éclardiment que ça faisiont, i vouët le bounhoume qui r'garde dihors de son coûté, qu'acoute

et, pour fini, qui s' dirige en d' vars son champ coume si i n'aviont queuqu' doutance de canaillerie.

Mon Sarfouis, à c' coup-là, i s' dit :

— Ben sûr que la berouette a disiont vrai ! J'allons êt' pris !

Et v'là qui s'ensauve à toute volée en traînant la berouette de malheur, que par darrière a i disait toujou en grinçant :

— Je l' savions ben ! J' l'avions ben dit ! Je l' savions ben ! J' l'avions ben dit !

Enfin, tout soufflant, i n'anrive, pas ben en peur, vu qu'i saviont qu' Buzon il entendait un peu grous et qu'il tait pas ben libe de ses jambes. Et sitoût rentré, i vide la berouette dans l' coin de son cellier ousqu'i mettront ses poummes de tarre, i laisse tout là et i r'froume la porte du cellier qu'a s' met à grogner comme ça :

— J' soumes de sauve ! C'est... bon !

Et ben vite, i renter' dans sa chambre où qu' la boune femme all' tiont d'jà couchée et i s' met au lit ben pressimi pour le cas que Buzon i s' douterait de queut' chouse et qu'i vinrait vouër.

— T'as point été lautemps ! qu'a dit la Sarfouis.

— Non, qu'i réplique, Froumentin il tait sortu ! J'y r'tournerai demain.

Mais, eune foués au lit, i peuvait point s'endormi, de l'idée que pour la première foués de sa vie i s'aviont mis voleux des poummes de tarre des autres. Et pendiment que la vieille a ronflait à six francs par tête, lui, i s'ertournait du coûté drouet sus l' coûté gauche et *varsi versa* et i n'entendait l'horloge qu'a faisait un drôle de bruit en i disant :

— C'est-i mal ! C'est-i mal ! C'est-i mal !

Sur les onze heures, v'là que l' chian i s' met à brailler et i disait en aboyant :

— Troués moués d' clou ! Troués moués d' clou !

Et pis, sus les ménuit, la vache a s' met à breumer et a disait comme ça :

— P'têt ! mieux ! p'têt ! mieux !

Et, sus les quatre heures du matin, le coq i s' met à chanter :

— Sacré voleux! sacré voleux!

Pendant que l'horloge a s' lassait point de répéter :

— C'est-i mal! c'est-i mal!

A cinq heures, Sarfouis i s'lève et la boune femme aussit. Mais lui il tait tout chose de point avouer dormi en tout.

— T'as point boune mine! qu'a fait.

— C'est j'ons jamais si mal dormi! qu'i répond, jamais!

Et au même moment, v'là la chieuve qu'a s' met à bêler :

— Mais! mais!

— Jamais, qu'i pense Sarfouis. A veut di par là que j' dormirons pus jamais!

La Sarfouis a s'en va dans sa laiterie et v'là qu'a fait son beurre, et l' bounhoume il entendiont la baratte qui faisiont:

— Salaud! salaud! salaud!

Alors, i r'fait le feu et comme il aviont pus d' narf dans les jambes, rapport qu'i se repentiont d'avouer volé, i s' sièze auprès de la cheminée et la femme a r'vint bluter sa farine pour fé son pain. Et le blutiau i disait comme ça en tournant :

— T'as pas ben fait! Rends-i donc! T'a pas ben fait! Rends-i donc!

D' la manière que Sarfouis ça l'ostinait de vouër la maison ensorcelée et i s'a en allé travailler à sa veigne.

A travailler coume ça, ça l'avait remis un petit chouse, malgré qu'il osiont point tant seul'ment ergarder le champ et la maison à Buzon et i r'vint manger à midi. Mais il aviont l' gourganiau tout sarré, si ben que la Sarfouis a i dit :

— Tu vas-t-i avouër les fieuves?

Dans la jornée, Buzon i vint dans son champ, i jitte un coin d'œil sus son tas d' poummes de tarre et i r'mue la tête d'eun air de doutance. I vint du coûté de Sarfouis qu'i s'atait remis après sa veigne et i dit :

— T'as point ren entendu à hiar au souër? J' crés que n'y a queuque galvaudeux qu'a v'nu anvec eune berouette pour me voler mes poummes de tarre et m'a ben semblé d' vouër eun houme qui s'ensauviont sur les huit heures et demie quand c'est que j'ai sortu de cheux moué. Encore heureux

qu'il a pas évu l' temps d' n'en voler biaucoup, p'tête ben un bouessiau ou deux !

— J'ons ren aperçu, qu'i repond Sarfouis, vu qu'à c'te heure-là j' dormions déjà d'aplomb !

Mais l' souër, auparavant que de souper, comme le pouver voleux il tait assis devant le feu, ben en peine, n'y avait la marmite qu'a bouillottait dans la cheminée, et qu'a disait :

— En prison ! en prison ! en prison !

Et l'horloge a repetiont toujou son ramage :

— C'est-i mal ! c'est-i mal !

Et le grillon i chantait :

— T'es frit ! t'es frit ! t'es frit !

Bref, sitoût le souper fini, Sarfouis, qu'il y tenions pus i dit à sa femme :

— J'ertourne vouer Froumentin !

Et i va à tâtons dans le cellier et i met dan un sac tant qu'à pu près deux bouessiaux de poummes de tarre et i va tout courant les reporter sus l' tas à Buzon.

Et, ben content, i cache le sac vide dans sa veigne et i s'en va vouër Froumentin pour fé anvec lui convenance de soun affé d' soutirage. Il tait si ben aise d'avouër rendu les poummes de terre qu'il a payé eune bouteille à Fromentin qu'en atait tout étonné, vu que Sarfouis il aviont guare habitude de payer à bouëre.

Et quand que l' vieux Sarfouis i n'a rentré cheux lui un peu saoul, il n'entendait ben l' chian qu'aboyait en disant :

— Pus d' clou ! pus d' clou !

L'horloge a disait à présent :

— C'est point mal ! c'est point mal !

Le grillon i chantait dans la cheminée :

— T'es gentil ! t'es gentil ! t'es gentil !

Et là-bas, au bourg, la cloche de l'Angelus a bourdonnait :

— T'as ton pardon ! t'as ton pardon !

Paul Besnard.

La Beauce féconde

IMPRESSIONS D'ETE

★

Voici l'heure attendue et l'ardente saison
Où, sous le ciel brûlant, la Beauce nourricière
Voit les moissonneurs lents, épars dans la lumière,
Envahir la splendeur morne des horizons.

Le soleil, tout le jour, a versé sur la plaine
Des trésors bienfaisants de vie et de clarté,
Et les blés, les grands blés, durant ce jour d'été,
Ont courbé leurs épis jaunis sous son haleine.

La nuit pudique a fui devant son regard fier.
Les brumes du matin se sont évanouies ;
Les fleurs simples des champs se sont épanouies
Qui, pour dormir, étaient closes depuis hier.

Le soleil a monté dans la nue azurée,
— Mage resplendissant des viriles amours —
Et la rosée en pleurs aux cils des épis lourds
Devint, sous sa caresse, une vapeur dorée.

Il est venu, le roi, le jeune fiancé ;
Le sol a tressailli sous sa riche parure ;
Le manteau des étés que revêt la nature
En ondulations joyeuses s'est plissé.

Il est venu donner à la glèbe féconde
Où les germes obscurs s'éveillent lentement,
Le baiser qui mûrit la grappe et le froment,
Le farouche baiser qui fait vivre le monde !



Et la terre a senti courir de longs frissons
Dans le creux des sillons d'où jaillissent les gerbes,
Et sous le vent de feu qui dessèche les herbes,
Elle a senti frémir la cime des moissons.

La torpeur des midis — quand, sur la longue route,
La moire des vapeurs s'élève en ondoyant —
A saisi la nature, et, sous l'astre éclatant,
Un engourdissement semble l'envahir toute.

Nul pas sur le chemin poudreux; dans le ciel clair
Où plane un lourd silence, aucun battement d'ailes;
Les hommes ont dormi, couchés sur les javelles,
Et tous les bruits se sont évanouis dans l'air.

Rien... que l'immensité de cette mer mouvante
Qui recouvre le sol de son épais tapis,
Et l'or de ce soleil qui, sur l'or des épis,
Met le ruissellement de sa clarté vivante !

Puis l'homme a reparu, quand l'astre étincelant
Eut apaisé ses feux, et, courbé vers la terre,
Semblant lui demander le mot de son mystère,
Il a repris, pensif, son labeur accablant.

Les heures ont passé... Sur la campagne entière
Qu'emplit tout le travail ardent de la moisson,
La brise a murmuré sa timide chanson.
Déjà les champs ont vu décroître la lumière.

Et maintenant voici qu'à l'horizon lointain
Où la mer des épis mêle son reflet fauve
A l'azur que le soir a nuancé de mauve,
L'astre s'est endormi jusqu'à l'autre matin !



Oh ! le charme puissant de cette heure indécise
Où l'ombre monte au ciel d'où la lumière fuit
Et qui n'est plus le jour et qui n'est pas la nuit !
Qui dira la beauté de la minute grise ?

Il flotte on ne sait quel nuage vaporeux
Sur les choses. L'on sent, dans l'ombre envahissante,
Une fraîcheur tomber du ciel noir, apaisante ;
Le crépuscule emplit de nuit les chemins creux ;

Et le voile s'épand... Tous les lointains s'embrument.
Déjà les moissonneurs, les bergers, les troupeaux,
Sont revenus chercher l'asile et le repos
Au village, là-bas, où les lampes s'allument.

Le vent du soir se lève et, couvrant les blés d'or
D'une houle très douce, emplit la plaine immense,
Passe, et son rythme semble, en ce profond silence,
La palpitation de la terre — qui dort...

René Mégret.

Né à Orléans en 1877, secrétaire de la « Société littéraire et artistique du Loiret » à la fondation de laquelle il participe, René Maigret fait jouer dans sa ville natale des comédies en prose, et publie dans les journaux locaux des poésies dont quelques-unes lui valent les lauriers des concours des *Annales politiques et littéraires (La Vision d'Hugo*, *Le Boër à Sainte-Hélène*, etc.). Est, en outre, l'auteur d'un certain nombre de nouvelles remarquées.

ORLÉANS

Grandeur et Décadence (1807-1907)

Il n'est pas de ville au monde dont l'existence économique soit aussi paradoxale que celle d'Orléans. La Beauce est à ses portes, mais elle ne reçoit qu'en faible partie les récoltes de ce grenier de la France ; elle touche à la Sologne vers le Sud, mais les bois de la contrée n'entrent pas dans ses murs ; elle est située sur un fleuve, mais le fleuve n'est pas navigable ; elle possède un réseau complet de chemins de fer, mais la vraie gare est à trois kilomètres de là, aux Aubrais ; enfin le canal, dit d'Orléans, débouche dans la Loire sans eau, à Combleux, distant de six kilomètres de ses quais.

C'est donc, à ce titre, une ville bien malencontreusement remarquable. Elle avait dû son ancienne suprématie à son roulage et au mouvement de la navigation. Depuis leur déchéance, les bons et patients habitants de l'Orléanais, tout en formulant inlassablement leurs doléances annuelles (1), ont laissé s'éteindre les uns après les autres la plupart des établissements de commerce ou d'industrie qui faisaient la gloire et la richesse de la province. C'est une mélancolique lecture que celle des rapports de la Chambre de commerce depuis sa fondation. Chaque enquête contient un dernier salut à un négoce disparu, à une usine qui ferme.

(1) Ils se plaignent de l'incurie des ingénieurs de la Loire depuis 1773.

Il n'y a pas beaucoup plus d'un siècle, Orléans était le magasin général des épiceries pour la France centrale. Amenés de l'intérieur, soit par les routes en bon état, soit sur les bateaux de la « Compagnie des marchands fréquentant la rivière de Loire », envoyés de l'étranger par les Compagnies coloniales dont tant d'Orléanais furent les directeurs ou les promoteurs (1), tous les produits s'y entreposaient. En 1835, ce commerce n'existe plus. Il y avait 30 raffineries de sucre en 1787 ; 13 subsistent en 1828, 3 en 1843. Le département n'en compte plus qu'une seule aujourd'hui. Trois manufactures d'indiennes, une filature de coton, dans laquelle le rapporteur de 1805 signale les « mécaniques continues apportées en France par M. Mill, Anglois, et la pompe à feu installée depuis 1787 », n'ont pas même laissé de souvenir dans l'esprit de la plupart des habitants d'Orléans. Disparues, les fabriques de bonneterie qui occupaient, en 1760, 10.500 ouvriers, et la fabrique de « bonnets orientaux » (fez) dont l'établissement « extraordinaire au cœur même de la France était dû aux connaissances particulières que ses premiers fondateurs avaient dans le Levant ».

Lentement, impitoyablement, jusqu'en 1905 même, le temps — aidé par les guerres de l'Empire, par l'ensablement de la Loire, puis par les chemins de fer, — a continué son œuvre de destruction. Des anciennes industries si renommées, subsistent seulement (en importance à peu près égale) les vinaigreries et les fabriques de couvertures. Orléans, la neuvième ville de France d'après le chiffre de la population en l'an VIII, n'occupe plus maintenant que le vingt-troisième rang avec 67.000 habitants.

L'Orléanais — je parle de la province — serait assez bien représenté par un gros bourgeois trop replet. Le régulier fermage de ses terres à blé et le rapport, sans cesse augmentant, de ses pineraies, lui permit longtemps une vie facile ; et, dans l'inaction où sa richesse se complut, le ventre s'arrondit, tendant à devenir l'organe principal de l'individu. Les muscles des bras et des jambes s'alourdirent. Heureusement

(1) Amiral de Coligny et Harlay de Sancy au Brésil ; de la Taille au Canada ; de Flacourt, Blanquet de la Haye, Bourgeois de Boynes, à Madagascar et Bourbon.

la tête est restée bonne ! Mais il est temps pour lui de changer de régime.

Actuellement, semblable à Janus, il montre alternativement deux visages. Songeant aux merveilleuses et progressives moissons de la Beauce, à la Sologne dont la transformation agricole et forestière a triplé la valeur en cinquante ans, à l'étendue sans cesse augmentée des pépinières et cultures maraîchères du Val, il ne pense qu'à se rejouir; mais le sourire se change en grimace lorsqu'il énumère ses ressources manufacturières. Sans doute Briare (boutons de porcelaine, mosaïques) et Montargis (caoutchouc, produits chimiques) sur un canal, Gien (faïencerie), Pithiviers (sucrerie), Châteauneuf (constructions mécaniques), Meung (tanneries), Orléans enfin (vinaigres, couvertures, corsets, tabacs, constructions en fer) dressent, sur l'étendue sans relief du plateau orléanais, les cheminées de leurs usines ; mais où sont les monopoles d'antan ?

Les fils de ce bon bourgeois se réveillent cependant. Le chemin de fer a tué la route ; le fleuve est mort ; vive le canal ! En 1807, Lebrun, architecte, conseiller municipal, inquiet de la décadence croissante de la ville, déposait sur le bureau du Conseil d'Orléans un mémoire « sur l'avantage de prolonger le canal depuis son embouchure à Combleux jusqu'à Orléans » et obtenait d'une commission chargée d'étudier le projet « le juste tribut d'éloges dû à son zèle constant pour le bien public ». En 1907 seulement (cent ans après !) sera donné le premier coup de pioche pour creuser le lit du prolongement du canal (Loi du 31 décembre 1903.) Enfin la « garre d'eau » prévue dans l'exposé centenaire va permettre de réunir sur les quais de la capitale provinciale tous les produits du pays, les charbons du Nord, etc...

Et, plus tard, comme les Orléanais l'auront voulu sans répit, plus persévérants dans leurs ambitions que la Garonne de la chanson, ils finiront bien un jour par conduire leurs bateaux jusqu'à Nantes !

R. Depallier.

Ancien avocat, Industriel.

CHRONIQUES



La Vie parisienne

Ce fut une après-midi « inoubliable », celle où sur le champ de courses d'Auteuil, sous le plus fin soleil de printemps, se rencontrèrent et se congratulèrent les souverains de l'actualité : les princes du turf, M. Fallières, les reines de toutes les élégances, M. Loubet, Nény et Pruvost. Ces derniers sont, comme on ne l'ignore même pas au Klondyke, les rescappés de Courrières. Leur portrait n'est plus à faire; ils ont rapporté à chaque journaliste une moyenne de cinq cents lignes; de plus malins, encore, en ont tiré des milliers par la mise en œuvre d'une idée qui n'est plus neuve depuis que Jacquelin, le Dr Kaplan et Mme Marie Audo (en attendant Thérèse Humbert) ont écrit leurs *mémoires*. On a donc dicté des mémoires, aussi, à ces braves rescappés, et ils n'ont pas été moins insignifiants que les précédents; mais, neuve ou non, intéressante ou banale, l'entreprise est pourtant à noter, comme trait d'ingéniosité du journalisme moderne et parce qu'elle montre notre profession plus qu'entr'ouverte, toute grande ouverte, à quiconque se trouve pris dans la rubrique des faits divers. Il faudra désormais, dès l'école primaire, y songer; on préparera tout écolier à collaborer, peut-être, quelque jour) à un grand quotidien, pour raconter ce qu'il a éprouvé quand un malandrin a assassiné sa vieille tante ou quand il a volé sa première montre.

Ces mémoires des rescappés ont été interrompus pendant vingt-quatre heures, par cette visite qu'ils ont faite à Paris et qui nous a permis de les voir de tout près.

Ils avaient une tournure bien différente, qui concordait avec ce qu'on pouvait logiquement attendre de leurs origines : Pruvost, une bonne « betterave », un bon habitant fruste et silencieux du Pas-de-Calais, conservait, dans le tohu-bohu des foules admirantes, la physionomie calme et l'attitude résignée des gens du fond qui, remontés au jour, fument une pipe devant des chopes durant tout un dimanche. Mais Nény, lui, est du Midi, vif, remuant, gesticulant. Tout de suite il a « conquis Paris », comme font d'ordinaire ses frères méridionaux qui sont chez eux dans nos salons et nos banquets ; il ne s'est troublé de rien ; il a accueilli les ovations, très disproportionnées avec cet « événement », comme la chose du monde la plus naturelle et on lui eût dit qu'on allait le conduire à l'Elysée qu'il n'en eût probablement pas témoigné beaucoup de surprise.

On ne l'a, par bonheur, conduit qu'au café de la Paix et aux Courses, puis à l'Hippique, au Vaudeville et je ne sais plus où. Rien que cela. Passer d'une tranche de cheval crevé à une entrecôte de bœuf primé au concours agricole, d'une tasse d'eau nauséabonde, sinon pis, à une coupe de Champagne, c'est une transition certes assez brusque, mais dans le Midi, on ne s'émeut pas pour si peu, chacun s'y préparant ou y étant préparé à devenir indifféremment ténor, sculpteur, président d'assemblées populaires ou gardien de prison. *Ils* ont une façon toute spéciale de désigner ces divers avatars : ils disent, volontiers, qu'ils feraient bien *le* ténor, *le* sculpteur, *le* député.

Nény a admirablement fait *le* rescappé, en poitrinant, souriant, saluant... Ma foi oui, je crois qu'il saluait déjà presque aussi bien que M. Fallières qui lui a adressé un petit compliment ému ou que le président du Concours hippique qui a grossi la recette de ce jour — au bénéfice des victimes, il est vrai — avec ce *numéro* qu'on peut qualifier d'un beau numéro d'obstacles ! On a sauvé, aussi, de la mine, trois ou quatre malheureux chevaux qui ont conservé le souffle en dévorant le bois de leur mangeoire. Si Barnum ne les réclame point, ils sont tout indiqués pour une prochaine réunion de ce même Hippique, où, après un tour de piste

triomphal, on les gorgerait d'avoine — et ce jusqu'à la fin de leurs jours... Car ils n'ont rien eu, ces pauvres « canards » ! Pas de picotin d'honneur, pas de flot de rubans. Pruvost, Nény et les autres ont été chamarrés de croix, de médailles, — peut-être un peu trop. — Nous ne demandons pas qu'on nomme consuls ces « canards » qui ont été héroïques à leur façon, c'est-à-dire qui ont attesté, chez la cavalerie de la Compagnie de Courrières, une force de résistance tout à l'honneur de leur pitance habituelle. Mais il est juste, aussi, qu'on ne les oublie pas complètement et qu'on leur confère au moins un bel honorariat.

On ne s'indignera pas que ces choses soient traitées sur un ton badin ; elles sont de celles dont il faut se hâter de sourire, de peur d'en pleurer, parce que la Réclame s'est emparée d'elles, et la Réclame déforme tout. « L'opinion », c'est-à-dire ce que nous pensons, vous et moi, flotte et évolue au gré des inventions les plus audacieuses, les plus baroques et les plus inattendues qui prennent naissance dans les bureaux de journaux. L'*Univers* a annoncé que ces rescappés de Courrières seraient heureux de se rendre à Lourdes, — et ils iront. Le *Matin*, tout d'abord, a amené Nény et Pruvost à Paris et a institué le cérémonial ci-dessus en leur honneur et à son profit ; médiocre profit, du reste, semble-t-il, car les bons confrères, aussitôt, ont été fort embarrassés et ennuyés. Ils ne pouvaient taire à leurs lecteurs, rendus avides de tous détails, cette nouvelle escapade, mais ils ne voulaient pas nommer le *Matin*, auquel irait, en publicité, le bénéfice de l'aventure. Ils ont pris des périphrases ; ils ont dit : « Un de nos confrères », ou « un journal du matin », mais, tout de même, ils ont dû mentionner le fait à demi et laisser voir qu'ils ont été distancés.

C'est aussi le *Matin*, d'ailleurs, qui a imaginé la publication des fameux mémoires, qu'il alterna avec les tranches de sa campagne actuelle contre les maîtres chanteurs, les écumeurs de la Bourse, les aigrefins de la *Cocarde*. Tout tremble devant le journal du boulevard Poissonnière qui affirme, sur les murailles « qu'il dit tout ». Le public grogne, est mécontent de se sentir mené, mais achète, lit

et... avale, sans assez discuter. Au jour le jour, il se révolte ou s'emballe dans la direction qui lui est indiquée et qui sera toute différente le lendemain. Ayant « raté » le coup du voyage à Paris, d'autres journaux sont partis en guerre contre les ingénieurs qu'ils accusent de n'avoir pas accompli tout leur devoir de sauveteurs et d'avoir douze cents morts sur la conscience; les hurlements de douleur des femmes, des veuves, qui s'expliquent, qui s'excusent là-bas, sont formidablement répercutés ici et une clameur de rage monte, de tous côtés, contre les « dirigeants ». On brûle deux châteaux dans la Somme, voisine du Pas-de-Calais et si on tenait les ingénieurs de Courrières !... Pauvres gens, pauvres jeunes gens! Il en est pourtant — c'est même la généralité — qui restent vingt heures de suite au fond et qu'on remonte, à demi étouffés ou intoxiqués. Quelques-uns étaient arrivés depuis un mois à peine dans le pays avec lequel, tout d'un coup, ils font une connaissance si rude; d'autres, âgés déjà, n'écoutent, comme les cadets, que la voix du devoir et risquent chaque jour leur vie avec une énergie sombre qui faisait dire, de l'un d'eux, qu'il paraissait vouloir se suicider. Au dehors, on les guette; fussent-ils tentés de faiblir, ils ne le pourraient pas. La Presse exerce, pour se tenir au courant, son nouvel office de dénonciatrice, de juge qui n'entend qu'un son. Et c'est à ce sujet qu'on n'a plus envie de plaisanter et qu'on songe avec tristesse aux ruines, aux haines, aux misères dont ces irréflexions et ces injustices nous menacent.

Les simples faits divers en ont donné d'autres exemples, encore; un crime a été commis à Milly, en Seine-et-Oise, un vieux rentier a été assassiné, avec sa nièce. L'enquête a été aussitôt conduite par les agents de la sûreté et par des journalistes; leurs premières recherches, il faut l'avouer, ont abouti à un bon résultat : la justice avait mis la griffe sur un neveu qui lui était suspect; elle l'a relâché, mais aussitôt, une autre piste lui a été suggérée et durant une après-midi et la moitié d'une nuit, les magistrats ont soumis à la torture morale d'autres parents des victimes qui leur étaient désignés, avec prudence, et qui ont été également

relâchés. Mais ce n'est pas fini ; la Presse veille et enquête toujours ; elle est plus forte que le Garde des Sceaux qui, questionné, à la tribune de la Chambre a déclaré qu'il... n'y pouvait rien.

Plus près de nous, dans le *suburb* parisien, autre « campagne » : on se souvient de cette ogresse, Jeanne Veber, la femme du peuple qui comparut devant les assises sous l'inculpation d'avoir étranglé trois enfants et qui fut acquittée. Elle est, derechef, accusée de meurtre : on rapporte qu'elle a fait monter chez elle, en l'absence de son mari, un ouvrier peintre, travaillant près de là, et elle l'aurait empoisonné, celui-là aussi. Pourquoi ? Pour suivre sur sa face les convulsions de l'agonie qui seraient l'abominable volupté de ce monstre ! Quel « beau » chapitre de feuilleton ou de *mémoires !* Jeanne Veber ne les écrira-t-elle pas ? A qui la primeur ? Pour l'instant, elle gémit ; elle déclare que ce sont des commérages du quartier « qui lui en veut toujours » ; elle a laissé entrer dans son logis, dit-elle, un peu par force, un ivrogne qui s'est couché à terre et qui a failli mourir, d'indigestion. Ce serait tout son crime. Mais le Chœur ne lâche pas sa proie et il gronde, à la cantonade : « L'ogresse, il nous faut l'ogresse. » L'auront-ils ?

La presse, il y a vingt ans, était... plus gaie. Un de ses représentants « gais » vient, précisément de mourir et quoiqu'une mort n'éveille, en général, que des souvenirs attristants, celle-ci a donné le vol à des anecdotes comiques, presque uniquement. C'est Edmond Magnier, ancien sénateur du Var, ancien directeur de l'*Evénement*, qui en disparaissant, a ainsi le peu enviable privilège d'amener au bout de toutes les plumes des historiettes drolatiques. Ce Magnier fut le roi de la Bohème boulevardière, mais d'une Bohème riche. Il gagnait, en exploitant son journal et ses relations, deux cent mille francs par an ; il avait un hôtel à Paris, un château près d'Hyères et il affirmait ne pas posséder un sou vaillant quand il s'agissait de payer une dette ou de régler le prix d'un article. Ses démêlés pécuniaires avec ses collaborateurs étaient autant d'actes de vaudeville ; sa fertilité d'esprit, son audace lui fournissaient des trucs admirables.

Il avait, par exemple, engagé un chroniqueur à la mode qui, prévenu qu'il ne serait pas payé, avait pris le soin d'envoyer à Magnier, en remettant son premier article, une sommation d'huissier. Magnier la reçut, en pleine rédaction, la tourna entre ses doigts, puis brusquement : « Ces jeunes gens, fit-il, quels prodigues ! En voilà un qui est ici depuis hier et, déjà, je reçois du papier timbré pour lui ». Et voltant sur ses hauts talons, cambré dans son pardessus clair, faisant flotter au vent de la porte les petits cheveux en couronne qui entouraient son crâne luisant, Magnier rentra dans son cabinet. Il y fut rejoint trois minutes plus tard, par un autre rédacteur qui l'avisa d'une visite bruyante.

Un créancier s'était présenté et avait fait du tapage. « Qu'a-t-il dit ? » fit Magnier. — « Il a dit que vous êtes un... » — Ah !... » — « Et, un... — « C'est trop fort, hurla Magnier, vous ne l'avez pas flanqué par la fenêtre ? »

L'habitude de ces pitreries géniales était si bien prise, qu'on se contait la « dernière » du directeur de l'*Événement*, de la Madeleine à la rue Montmartre, chaque soir, pour se consoler ; on en faisait des chroniques... boulevardières et des mots de la fin qui ont disparu (ils étaient souvent bêtes, d'ailleurs). La Presse ne voyait pas tout en bluff et en tragique ; elle appréciait, elle dégustait les types d'aventuriers, point malfaisants, après tout, dont Magnier était le plus complet. Cela dura jusqu'au Panama, où chacun commença à s'improviser justicier. Alors Magnier connut l'infortune ; il fut l'objet de poursuites pour escroqueries, — lui, Magnier. Il se cacha ; des agents surveillaient sa porte ; au bout d'une semaine, il s'échappa en se cachant dans un panier de linge sale, — sa vraie place, dit-on : on le pinça et il fit de la prison. Ce fut le terme de sa carrière ; il a succombé chez les Frères Saint-Jean-de-Dieu, à l'âge de 65 ans et son corps y est resté cinq jours. C'était à qui ne se chargerait pas de l'ensevelir. S'il fût mort avant le Panama, Aurélien Scholl, son collaborateur fidèle et ordinaire correspondant sur papier timbré, eût répandu sur sa tombe une oraison funèbre barbelée de traits qui auraient chatouillé la rate de Tout-Paris. Aujourd'hui, le même Tout-Paris s'est

détourné; il a d'autres préoccupations; que voulez-vous qu'il ait l'esprit livré à ces calembredaines? Il n'entend parler que d'antimilitaristes qui envahissent le Palais de Justice, de grèves qui s'étendent jusqu'à des corporations jadis aussi paisibles que les jardiniers; on lui sert, pour le distraire (il a dédaigné les débuts de Mme Merelli) la musique peu folâtre de M. Erlanger dans *Aphrodite;* il est vrai qu'il a pris là dix minutes de plaisir, très personnel, aux tours dehanches de Mlle Badet, mais, au sortir de cette représentation qu'on aimerait plutôt à avoir... chez soi, il a jeté, de rechef, les yeux sur les kiosques des journaux encore ouverts et il a aperçu les pages de l'*Illustration*, de la *Vie*, du *Monde illustré* : « Le galibot Jules Martin dans son lit; — gendarmes protégeant un gréviste; la dynamite dans le coron d'un porion. » Tout-Paris s'est couché et se couche presque tous les soirs en grommelant : « Cela va mal. » N'exagérons point. Mais, tout de même, cette vie n'est pas folâtre.

Paul Bluysen.

La Vie littéraire

La musique et les musiciens ont inspiré un certain nombre d'auteurs. Parmi les œuvres qui ont pris la forme du roman, il en est d'excellentes, comme ce « Jean Christophe », par lequel M. Romain Rolland s'est révélé. M. Victor Debay s'était, lui aussi, notifié aux lettres, d'abord par la « Maison du Rire », qui était comme une symphonie passionnée, et ensuite par un roman sur la musique qui s'appelait et fort bien « l'Amie Suprême ». A cette « Amie Suprême », M. Debay vient de donner une suite : « l'Etoile ». Que le lecteur se rassure, « l'Etoile » est une suite, mais une suite indépendante. Il éprouverait du plaisir, j'en suis sûr, à lire « l'Amie Suprême », s'il ne l'avait point lue déjà; mais qu'il ne s'y croie point obligé. Anna Le Cozan (l'Etoile) se présente fort bien à lui toute seule. Toute seule est le mot. Elle a perdu son père, elle va perdre ses illusions. Et tout d'abord, elle s'aperçoit que Paris ne ressemble guère à cette Bretagne où, avant le Conservatoire, elle a obtenu ses premiers succès. Par effroi du théâtre, elle cherche d'abord à se limiter aux grands concerts, contrées musicales évidemment moins effarantes pour la délicatesse d'une femme, et où elle a cependant vite fait de nouer une camaraderie dangereuse avec le jeune compositeur Maurice Fombreuse. A la vérité, elle ne s'aperçoit qu'elle aime Fombreuse que le jour où elle constate que ce Fombreuse est lui-même épris d'une de ses amies, Séraphine.

Anna est une artiste : elle répand sa douleur, qui est immense, sur le rôle d'Orphée qu'elle devait jouer — et jouer dans le château de cette amie. Et, résolument, elle entre au théâtre; car au théâtre seulement elle pourra tromper, par des fictions, son besoin d'amour. Et Fombreuse? Comme c'est une « bonne âme », et sincèrement éprise, et dénuée de méchanceté, Anna reste son amie et crée à l'Opéra-

Comique le principal rôle d'une œuvre qu'il a composée pour elle. La représentation est naturellement un triomphe — pour l'interprète et pour le musicien. Voilà qui va singulièrement rapprocher Anna et Maurice; de fait, Maurice est flatté, attiré, conquis, vibrant. Il est tout près d'aimer Anna et d'oublier Séraphine qui, toujours souffrante, est partie pour le Midi avec « leur » enfant. Et l'irréparable s'accomplit.

Devenue la maîtresse de Maurice, en la maison d'art et de solitude que leur tendresse délicate a su dénicher aux environs de Paris, Anna s'initie aux émotions suprêmes de l'art et de l'amour et vit quelques mois d'intime bonheur..... Ceux qui suivirent furent tristes et bientôt funèbres. Un de leurs jeunes amis, Karl Steinbaum, qui aime Anna, est terrassé par une congestion cérébrale, et devant ce lit de souffrance, la cassure se fait. Anna s'installe au chevet de l'adolescent, le ramène chez elle afin d'activer la convalescence et Maurice va chercher sa femme.

Au retour, il porte à l'Opéra une œuvre nouvelle. Ce n'est pas Anna qui l'interprétera. Et l'étoile qui a déchiré une page unique de sa vie ardente, qui maudit le théâtre et son propre talent, désemparée, le cœur plein du plus amer dégoût, va céder aux instances de Gambérieux, son directeur. Mais l'idéal — et peut-être aussi l'orgueil, la ressaisissent avant la chute — et elle s'enfonce un stylet dans la poitrine.

Un médecin fut appelé et trouva morte Anna Le Cozan: « Le sang de son cœur sincère rougissait son blanc vêtement, et sur son visage aux paupières peintes, le fard et le vermillon mettaient à sa pâleur un masque de théâtre et de mensonge. »

Anna n'avait, comme elle dit elle-même, « qu'une pauvre petite âme de femme honnête qui se trompait de chemin...»

A ceux qui aiment la musique, ce roman plaira infiniment, car il est comme baigné d'harmonie. Sans doute, il fut écrit sous l'inspiration et le charme, car Victor Debay est un passionné de cet art qui rend le cœur plus sensible, et les nerfs plus vibrants, notre âme plus habile à entendre certains appels. A ceux qui n'aiment pas la musique, « l'Etoile » offrira d'indéniables qualités de vérité, d'observation et d'émotion. Ce livre, où sont fort bien décrites ces régions dans

lesquelles l'envie laplus basse cotoie l'enthousiasme, abonde en savoureux contrastes. On aime mieux le clair foyer des Steinbaum quand on a un peu pratiqué le ménage Arnoux-Jodèle.

*
* *

Dans *La Vie de Paris en 1905*, de M. Jean Bernard, suivi d'un index alphabétique fort bien compris et très utile, on voit se coudoyer fraternellement le roi Édouard et Guillaume (de l'Institut), M. Camille Pelletan et l'amiral Bienaimé, l'antimilitariste Hervé et le colonel Marchand, Pie X et M. Combes, M. X... et Mlle Y..., des illustres et des obscurs, des morts et des vivants, des ressuscités et des disparus, tous ceux-là, enfin, sur qui, durant l'année, s'est posée, pour une minute ou pour une heure, l'inconstante curiosité de Paris.

Les 400 pages de *La Vie de Paris*, où sont réunies chaque année les chroniques brillantes et averties que publie hebdomadairement *l'Indépendance Belge*, résument fort bien choses et gens, c'est-à-dire toute l'histoire (historiette serait plus juste) de la vie parisienne du 1er janvier au 31 décembre.

De la mort de Syveton à celle de Paul Meurice, que d'événements se sont succédés qui nous ont passionnés ou seulement amusés, qui ont excité notre intérêt ou éveillé notre sourire, et que cependant nous oublions peu à peu, que nous aurions même bientôt complètement oubliés, si cet ardent et spirituel Dangeau de Paris, qui s'appelle Jean Bernard, ne prenait la peine de nous crier tous les ans : « Memento. » Il le crie d'ailleurs d'une voix si alerte et si gaillarde que sa « Chronique » bravera l'usure des ans. Par sa valeur littéraire et documentaire, elle dépasse l'actualité. Et lorsqu'un demi-siècle aura passé sur elle, elle aura perdu peut-être un peu de vermillon, mais elle sera tout de même encore pimpante et jeune, offrant toujours la mine abondante de ses anecdotes et sa vivante galerie de portraits à l'avidité des chercheurs et des curieux.

Paul Duprey.

Sous un pseudonyme transparent, Paul Duprey — haut fonctionnaire voué, par définition, au culte des « lettres » sous le patronage de Guttemberg — est trésorier de l'association syndicale des critiques littéraires. Critique à l'*Indépendance Belge*, au *Radical*, etc., il a donné déjà une œuvre considérable.

La Vie musicale

OPÉRA-COMIQUE : *Aphrodite,* drame musical de M. Louis de Gramont, musique de M. Camille Erlanger.

Etait-il possible de faire descendre sur la scène, avec leur charme subtil et toute la grâce mièvre de leurs attitudes, les douces, cruelles, naïves et perverses courtisanes grecques dont M. Pierre Louÿs, il y a quelques années, nous contait les mœurs ambiguës dans un roman qui fut vite célèbre? Ne devait-on pas craindre d'effacer à la lumière brutale de la rampe les milles nuances fugitives qui composent l'atmosphère de ce tableau d'élégante et molle corruption, et de ne plus retrouver finalement qu'une anecdote malpropre ou inintelligible?

L' « adaptation » de M. de Gramont ne semble pas de nature à dissiper ce doute; et je dois dire très franchement que le livret de ce « drame musical », pour servilement qu'il ait suivi le roman dont il s'inspire, m'a paru n'en reproduire ni le fond ni la forme, et ne comptera certes pas au nombre des meilleurs qu'on ait écrits dans ces dernières années.

Quelques lignes de brève analyse suffiront à résumer les minces péripéties des cinq longs actes dont il se compose, et à montrer, non seulement combien la psychologie des personnages y est rudimentaire, mais encore, ce qui est pis, à quel point le sujet du roman est devenu, dans l'adaptation, insignifiant et trop souvent incompréhensible.

Au lever du rideau, parmi la foule des courtisanes qui

cherchent fortune sur la jetée d'Alexandrie, le beau sculpteur Démétrios, l'amant de la Reine, reste sourd aux avances des passantes; il est las de l'amour; il a entrevu la beauté parfaite en sculptant l'Aphrodite, et nulle femme désormais n'a pour lui d'attrait; or, voici, pour le prouver, que, la courtisane Chrysis passant par là, il s'amourache d'elle instantanément, et met à ses pieds, d'un seul coup, « tout l'or de l'Egypte ». Mais la belle prostituée, qui s'est jusqu'alors donnée à tous, comme elle prend soin de le lui expliquer, se refuse au désir de l'irrésistible opulent, à moins qu'il ne commette pour la posséder trois crimes... Comment ce désir étrange a-t-il germé dans le cerveau de Chrysis?... M. de Gramont, qui a lu P. Louÿs, le sait probablement; mais il se garde bien de nous l'expliquer; à moins que, figure de la Volupté, la courtisane ne suive l'instinct secret d'un obscur Destin qui lui ôte jusqu'au sentiment de la conservation : car il ne lui est pas malaisé de deviner que ce caprice absurde la mènera sans tarder, et son amant avec elle, aux supplices et à la mort. N'importe! c'est le *quos vult perdere dementat* de l'Aphrodite; et Démétrios, qui est vraiment bien impulsif pour participer aux secrets de l'Etat sur l'oreiller de la Reine elle-même, jure du même coup les trois crimes, un vol, un meurtre, un sacrilège, et court tenir parole!...

Second acte : le sculpteur pénètre dans le temple de la Déesse, et s'empare du collier à sept rangs de perles que Chrysis lui a demandé.

Troisième acte : Chrysis, au cours d'une orgie absolument étrangère à l'action, apprend et devine que ses trois crimes sont accomplis.

Quatrième acte : Elle vient chez Démétrios lui offrir le prix de son obéissance; mais à peine l'amant a-t-il satisfait son désir qu'un remords subit le saisit, qu'il prend en horreur sa belle maîtresse, et, pour s'en débarrasser à tout jamais, lui fait jurer de se montrer dans la ville avec le collier volé à la Déesse, ce qu'elle s'empresse de faire au premier tableau du cinquième acte, tableau actuellement supprimé à la représentation.

Au tableau suivant, la pauvre fille, condamnée à mort, abandonnée de tous, boit la cigüe et expire au moment où Démétrios, voleur, assassin et sacrilège, mais que nul n'a inquiété — pourquoi? mystère! — accourt allègrement auprès de sa victime, la contemple un instant, gémit sur son propre sort, dont il accuse Aphrodite et... regarde tomber le rideau, sans que personne puisse deviner ce qu'il est venu faire dans cette prison!

Enfin, dans un dernier tableau, deux inséparables petites joueuses de flûte, les dernières amies de la morte, l'ensevelissent dans un bois sacré, puis s'en vont.

Vague, inconsistante et pauvre, malgré l'érotisme voulu de quelques scènes, comme celles de l'orgie chez Bacchis, et surtout le duo du quatrième acte — (que nous sommes loin des pages fluides et si discrètement précises du roman!) — une semblable anecdote n'aurait certes pas rempli cinq grands actes sans les hors-d'œuvre qui dissimulent tant bien que mal l'indigence du livret sous un lourd et somptueux vêtement de musique et de mise en scène.

Et pourtant, malgré ses défauts, peut-être même à cause d'eux, ce livret se prêtait assez bien à la musique, et devait tenter plus d'un parmi nos compositeurs; la couleur languide de l'époque, l'atmosphère molle et dépravée que respirent ces femmes voluptueuses et leurs amants efféminés, la sensualité un peu sceptique d'une société corrompue qui cherche inconsciemment dans des raffinements de cruauté le stimulant à ses sensations émoussées, tout cela devait quelque jour attirer la musique, ou du moins une certaine musique; — car je suis de ceux qui estiment davantage l'art le plus humain qui soit au monde, et pensent que la musique, forme la plus subtile et la plus vraie de la Beauté, se diminue et presque se salit à commenter et à souligner la sensualité grossière qui s'exprime à loisir dans de pareils sujets!

Mais, à coup sûr, M. Camille Erlanger n'était pas le musicien d'un semblable théâtre; un tel choix pouvait et devait surprendre de sa part, et il n'était pas malaisé de prévoir que le sujet d'*Aphrodite* ne conviendrait ni à son tempérament ni à ses tendances.

C'est qu'en effet, dans l'œuvre déjà importante qu'il a donnée, dans *Kermaria* comme dans le *Fils de l'Étoile*, qui ne réussirent pleinement ni l'un ni l'autre, mais qui témoignaient d'une grande science, accompagnée, par instants, de poésie, et, presque toujours, de puissance, M. Erlanger ne s'était guère montré curieux de ce charme superficiel mais immédiat qui fait la gloire et le succès de M. Massenet et de ses innombrables élèves, et ne s'était guère appliqué à faire valoir le côté individuel et, si j'ose dire, pittoresque des personnages de ses drames; en pleine possession de tout ce qu'on peut savoir de la musique, son effort principal était visiblement de mettre en œuvre les ressources de la langue et de la technique pour exprimer le plus d'humanité possible, et faire de chacun des protagonistes de son théâtre des symboles qui exprimeraient musicalement une très haute conception de la vie. Sans doute, de si nobles et si fermes ambitions l'éloignaient un peu de s'exprimer spontanément, et le défaut de ses œuvres avait été jusqu'alors de sacrifier trop délibérément le tempérament à la raison et réaliser ainsi un art trop conscient, trop volontaire, et, pour tout dire, trop froid; mais enfin, avec les défauts et les qualités de sa nature, il était bien lui-même, et, s'il se cherchait encore, c'était en toute conscience et en toute sincérité, dans l'obscur chemin où l'avaient engagé l'exemple génial et l'admiration de Wagner.

Comment s'expliquer dès lors que ce chemin l'aît amené aujourd'hui vers les bosquets odorants et fleuris où s'enlaçaient deux par deux les petites courtisanes grecques?... Et comment surtout s'étonner que sa Muse sévère se soit mal accommodée de si menus personnages, et n'ait montré que peu de grâce à diminuer sa grande voix pour la ramener au ton de la mince anecdote voluptueuse qu'il lui fallait commenter?

Ce contraste est précisément celui qui frappe dès les premières mesures de la partition, et qui, sauf en quelques endroits mieux inspirés, poursuit jusqu'à la fin d'une impression de malaise difficile à définir l'auditeur attentif et jamais pleinement satisfait. Était-il donc nécessaire, pour nous

peindre le désir brutal d'un bellâtre, les caprices arbitraires et périlleux d'une folle courtisane, et leurs mortelles conséquences, de mettre en jeu tout l'appareil des leit-motivs, de faire intervenir la fatalité de la passion, l'amour « fort comme la mort », la puissance corruptrice de l'or, et les droits imprescriptibles du Plaisir et de la Volupté? La Chrysis de M. Pierre Louÿs n'y voyait pas si loin, et son adaptateur ne lui a pas prêté beaucoup plus de philosophie transcendante. Le musicien ici a dépassé le poète, mais, ne pouvant l'entraîner à sa suite, sa marche s'en est alourdie, et son œuvre a revêtu ce caractère de contrainte et d'effort qui la gâte presque d'un bout à l'autre.

Cette poursuite du symbole quand même, ce souci de généraliser l'anecdote expliquent également pourquoi la musique d'*Aphrodite* a encouru de divers côtés un reproche presque mérité de monotonie : la curiosité de l'auditeur, déjà piquée par ce qu'il savait du sujet, s'attendait à des évocations pittoresques, vivantes, curieuses, lascives aussi; rien ne le préparait à voir transformer l'historiette amoureuse et cruelle en grave tragédie lyrique; d'autant plus que, malgré le plus évident souci de l'exactitude dans la couleur, malgré l'emploi systématique des modes orientaux, peut-être même à cause de ce parti-pris, les thèmes conducteurs de la partition de M. Erlanger sont d'un caractère effacé, dépourvus de relief; et, peu nombreux, comme ils se répètent à l'infini, dans tous les tons et sous toutes les modulations, sans jamais se développer, il semble que la phrase musicale piétine sans cesse dans un cercle étroit dont elle chercherait vainement à s'évader; toute la richesse harmonique de l'orchestre ne suffit pas à faire disparaître cette impression; et l'on souhaiterait, plus encore dans *Aphrodite* que jadis dans *Kermaria*, dans le *Juif Polonais* et le *Fils de l'Etoile*, moins d'efforts dépensés et plus de vie créée!

Ce n'est pas à dire cependant que tout soit uniformément gris dans cette énorme partition, fruit d'un labeur aussi acharné que probe et digne de respect; certains coins fort heureusement venus décèlent malgré tout le poète; mais ce ne sont guère que les hors-d'œuvre que je signalais tout à

l'heure, et point du tout les scènes importantes du drame lui-même. Citerai-je les pages descriptives, si vivantes, par lesquelles débute le premier acte, avec son grouillement de foule; puis l'étonnante orgie chez Bacchis, le début du cinquième tableau supprimé aujourd'hui; les détails curieux de la scène religieuse au temple d'Aphrodite, avant le sacrilège, et les deux épisodes des joueuses de flûte, qui, au premier tableau « chantent en s'accompagnant sur la double flûte » (p. 10 de la partition) et, à la fin, ensevelissent la courtisane morte dans la douceur exquise d'une fraîche et pure mélodie.

J'avoue aimer beaucoup moins la scène d'amour du quatrième acte, plus brutale que passionnée, et ne pas comprendre pourquoi M. Erlanger n'a pas mieux écarté, au tableau de la prison, le souvenir impérieux et persistant de *Pelléas;* de telles imitations sont indignes de lui... et de M. Debussy.

On a dépensé, pour louer la mise en scène d'*Aphrodite*, les épithètes les plus laudatives; et cela n'est que justice; l'art de la scène est à l'Opéra-Comique d'un raffinement qui dépasse l'imagination, et suffirait à assurer le succès des pièces les plus douteuses.

Dans l'ensemble, l'interprétation mérite les mêmes éloges, et il serait impossible d'exiger plus de perfection que n'en a déployé l'innombrable phalange qui chante cette difficile partition; mais le ténor Beyle, malgré sa belle voix claire, donne par instants l'impression qu'il dépasse ses moyens; Et M[lle] Garden, courtisane grecque, m'a fait quelquefois regretter l'exquise et irréelle princesse qui chantait avec un art si naïvement raffiné la Mélisande de M. Debussy.

MARTIAL DOUËL.

Né à Laigle (Orne), en 1874, M. Martial Douël collabore, de 1894 à 1897, à l'*Art et la Vie*, où il fait la chronique musicale. Puis il publie, dans la *Revue Blanche*, la *Grande France* et la *Grande Revue* des études musicales et des nouvelles remarquées. En 1905, il donne chez Fontemoing un roman sur la société du moyen-âge : *Au Temps de Pétrarque*. Prépare en ce moment un volume d'impressions algériennes et un roman sur la musique.

Chronique judiciaire

En compagnie d'un fort aimable greffier, je longeais la grève d'une de nos belles plages gasconnes, lorsque l'idée me vint de mettre à profit la documentation éclairée de mon interlocuteur.

« N'avez-vous pas en mémoire, lui dis-je, quelque anecdote judiciaire susceptible de distraire les lecteurs de notre *Revue* de toutes les moroses actualités de Paris? Antimilitaristes, vieilles femmes étranglées, procès Mascuraud à la douzaine, protestations contre les inventaires, voilà des sujets bien sévères, à la fois déflorés et brûlants, ingrats à coup sûr pour le chroniqueur. Vos tribunaux du midi doivent en voir parfois de bien bonnes, hein?

— Le Midi donne peu pour l'instant, me répondit l'obligeant magistrat. (Les greffiers sont des magistrats; le Conseil d'État l'a jugé.) Je vous dirais bien une plaisante aventure, mais elle vient du Nord.

— Contez toujours, répliquai-je.

— Le fait se passe en pays breton. Deux aigrefins avaient confié une somme d'argent à une pauvre femme un peu naïve, qui devait, suivant leur convention, la restituer seulement aux deux déposants réunis. Quelque temps après, l'un des compères revient et raconte à cette malheureuse que son compagnon est mort et qu'il a dès lors seul qualité pour toucher l'argent. Trop facilement persuadée, elle restitue le dépôt. Mais voici que bientôt l'autre larron se présente, se plaint de ce que la dépositaire ait indûment acquitté son obligation, et exige un nouveau paiement. Bien plus, il l'assigne en justice. Le cas de la défenderesse semblait délicat; n'avait-elle pas été bien imprudente? Un avocat

l'assistait; c'était un saint homme, connu pour son talent et sa charité.

— Il plaida la bonne foi? m'écriai-je, intéressé par cette cause bizarre.

— Il fit mieux et tint ce simple raisonnement : Ma cliente a dû payer à deux hommes réunis; un seul l'a citée devant vous; que l'autre se présente donc! Ce fut le gain du procès, car l'autre filou n'eut garde de reparaître.

— Et le nom de l'heureux confrère qui montra tant d'à-propos? demandai-je.

— Saint-Yves.

Je m'aperçus alors que j'étais refait, et que la « nouvelle » remontait au XIIIe siècle et avait pour héros le patron même des avocats, Yves de Kermartin, canonisé sous le nom de Saint-Yves.

— N'importe, dis-je en remerciant mon malicieux narrateur, pour ancienne que soit l'histoire, je la raconterai. Ce genre d'information n'est pourtant pas sans risques.

— Pourquoi? interrogea le greffier, intrigué à son tour.

— N'avez-vous pas connaissance d'un procès tout récent, intenté contre un journal de Paris par les soixante-sept curés de la capitale? Un rédacteur avait, sur la foi du récit fantaisiste d'un commissariat de police, réédité un conte du bon La Fontaine. Un curé, surpris par un mari jaloux en conversation galante avec son épouse, est dépouillé de ses vêtements et exposé aux regards ironiques des gens du voisinage. L'entrefilet motiva les réclamations des soixante-sept curés de Paris. Les plus vénérables manifestèrent leur appréhension : un curé de Paris, dit la chronique! Ne va-t-on pas croire que c'est moi! Le Tribunal correctionnel de la Seine donna raison au scrupule des plaignants, et leur alloua, en outre de l'amende pénale infligée au journal, le franc de dommages-intérêts réparateur du préjudice moral.

— Je vais pourtant, concluai-je, narrer le procès de Saint-Yves, plus vieux encore que le conte de La Fontaine. D'abord, un saint n'a jamais cherché noise à la Presse.

— Et puis, ajouta mon compagnon, un avocat ne s'est jamais ému d'un peu de réclame. »

*
* *

On se plaint si souvent de la recrudescence de la criminalité chez les adolescents, qu'il semblera presque paradoxal de signaler un délit commis... par un centenaire. Cet ancêtre, né en 1905, dans l'Aveyron, avait accompli son service militaire sous Charles X et laissé passer sur sa tête un siècle entier sans encourir la moindre condamnation. Le vol d'une paire de sabots lui fit, *in extremis*, connaître une des rares choses qu'en cent ans il n'eût jamais vues : les bancs de la correctionnelle. Il a payé son larcin de six jours de prison, dont huit de prévention. Moins clémente que la mort, la justice lui avait refusé le sursis.

*
* *

Cette mesure de temporisation pénale que tant de prévenus sollicitent a été du moins octroyée par la dixième Chambre correctionnelle du Tribunal de la Seine à un dentiste non diplômé, poursuivi pour blessures par imprudence. On a toujours tenu pour éminemment bouffon le fantaisiste tarif de prix-courants attribué à un dentiste, ou, pour mieux dire, à un arracheur de dents : une dent, cinq francs ; toute la mâchoire trente francs. Mais l'extraction d'un nombre aussi considérable de bouts d'ivoire n'est pas absolument un mythe, si l'on songe que la plaignante au procès actuel avait pris place dans le fauteuil du praticien pour se faire arracher treize dents. Ce nombre ne pouvait que lui porter malheur, et il advint de fait qu'une racine pénétra dans le poumon de la patiente et détermina une broncho-pneumonie. Il fallut une toux prolongée pour permettre à la malade de débarrasser ses voies respiratoires d'un microbe de cette envergure. Nous ignorons quelle fut pour cette opération le tarif du dentiste. Celui du Tribunal fut, à son égard, d'un mois de prison avec sursis, et cinq mille francs de dommages-intérêts.

*
* *

Plus que les dentistes encore, dont un personnage des « Trente Millions de Gladiator » a rendu légendaire l'esprit de réclame, les grands magasins usent de ce procédé moderne qui porte à domicile la tentation dans les plis des prospectus dont nous sommes quotidiennement assiégés. Un peu dédaignée des maris, par contre délectable aux femmes, cette paperasserie, devenue un des éléments de l'existence moderne, est particulièrement odieuse aux concierges chargées de sa distribution. Une de ces préposées, au lieu de maugréer *in petto*, s'avisa de déchirer en mille miettes les catalogues qu'un grand magasin de nouveautés lui avait fait remettre à l'adresse de ses locataires. Le commerçant a demandé justice au Tribunal de simple police, qui vient de condamner la concierge, pour « dommage à la propriété d'autrui », en onze francs d'amende et un franc de dommages-intérêts. Le propriétaire de l'immeuble subira, suivant l'usage, les conséquences pécuniaires des... inconséquences de sa concierge.

Devant le même juge était cité, non pour défaut d'amabilité comme la portière, mais pour excès de galanterie, un couturier de Paris qui prétendait exiger de ses ouvrières, fort avenantes paraît-il, des baisers ravis dans les coins. L'honnêteté n'est pas un vain mot, car les jeunes personnes se plaignirent, l'Inspection du travail (saluez !) fit une enquête, et le patron aux trop pressantes sollicitations fut poursuivi. Nos tribunaux ont déjà jugé que le baiser, dès qu'il est imposé, devient sinon un crime, du moins une contravention, — à moins qu'il n'atteigne une épouse légitime ; vis-à-vis d'elle, tous les moyens sont bons, à raison de leur fin éminemment licite.

Le couturier paiera dix amendes de quinze francs, soit une pour chaque tentative de baiser. Ce tarif peut-il passer pour prohibitif? Nous n'aurons pas, surtout en un début de printemps, la mauvaise grâce de le rechercher.

Edmond Binoche.

Livres régionalistes

M. Léopold Bernard, dans une intéressante étude intitulée « Suprême Détresse », fait vivre en des descriptions pleines de charme les paysages du Bourbonnais, les travaux des champs, la rude physionomie et le labeur obstiné du paysan si attaché à son sol natal. Dans ce cadre rustique, se déroule un de ces drames intimes si fréquents, dont Paris verra le triste épilogue. Antoine Lamoussière aime une « gazille » qu'il doit épouser au retour du régiment. Ce moment venu, la jeune fille a quitté le pays ; alors « Touène », subissant comme tant d'autres la fascination de la capitale, se décide, malgré les objurgations des vieux parents, à venir chercher à Paris une existence plus facile acquise au prix de travaux moins durs.

Illusion bien commune aujourd'hui, et dont les funestes effets ont créé un péril et soulevé un problème social !

Tour à tour domestique, garçon de café, le pauvre gars du Bourbonnais, déconcerté par son existence nouvelle, a bien vite dissipé dans une liaison indigne ses dernières économies. Désespéré, abandonné, il s'endort un soir sur un des bancs qui servent de refuge aux vagabonds, et se voit traîner en police correctionnelle comme un malfaiteur. C'est la suprême détresse du déraciné.

Ici les souvenirs professionnels de l'auteur, qui est avocat à la Cour d'appel,ont inspiré à sa plume le tableau d'une de ces audiences où tant d'existences obscures viennent se briser. Les juges ont cependant pitié d'Antoine Lamoussière et tempèrent par le bénéfice du sursis l'emprisonnement qu'ils lui infligent. Est-ce la porte ouverte au salut. L'auteur arrête là son récit. Peu importe, d'ailleurs. La leçon est donnée de saisissante manière, et nous souhaitons avec M. Henri Robert, dont une préface précède cet ouvrage, que tous les ruraux attirés vers Paris ne cèdent à leur tentation dangereuse qu'après avoir tourné la dernière page du livre de M. Léopold Bernard.

E. B.

La Mode

Pâques est évidemment, dans l'ordre des fêtes de l'année, celle qui fait naitre dans la mode le plus de créations nouvelles. Si la nature se pare d'atours avec un luxe de coloris, une richesse, une vraie débauche de nuances que n'égaleront jamais soie ou mousseline, c'est qu'elle a, à sa disposition, un merveilleux magasin où l'on ne connaît pas la monnaie des mortels ; il faut pourtant être à l'unisson avec elle, procéder par imitation et commander d'élégantes toilettes printanières.

Le soleil, qui glisse ses rayons inquisiteurs dans les moindres replis des petites feuilles pour les forcer à s'ouvrir, ne tient aucun compte de leur paresse et se montre tout aussi indiscret pour nos personnes ; il fait très vivement le procès d'un costume... fatigué et d'un chapeau dont les fleurs ne viennent pas d'être... cueillies.

Pour éviter d'être jugée et condamnée, Mme R... à la matinée P. porte une délicieuse robe de voile fumée, le bas de la jupe est coupé d'entre-deux de dentelle fumée, encadrés de biais de taffetas toujours fumée. Sur la chemisette en laize de Malines teintée « vieux tiroir », c'est-à-dire jaunie, passe un amour de boléro court, orné de passementerie avec aiguillettes, encore et toujours fumée.

Ne croyez pas, après cette description, que Mme R... s'en est allée en fumée, loin de là ; nous l'admirions de nouveau, le lendemain, à la première du Français, en mousseline de soie soufre. Sa coiffure est digne d'inspirer un sonnet : du côté droit, touffe de roses blotties dans les boucles blondes, telles un nid ; sur la gauche, audacieuse aigrette noire, adoucie par l'ondulation de la plume d'autruche noire qui caresse un peu l'oreille sans la cacher, heureusement.

Nous nous sommes laissé dire que d'affreux petits points noirs avaient voulu s'attaquer au front si pur de Mme R..., mais

l'*Anti-Bolbos de la Parfumerie Exotique*, *35*, *rue du Quatre-Septembre*, les a fait disparaître sans occasionner ni rougeur, ni irritation de l'épiderme.

Une bien charmante innovation a été faite l'autre jour à un déjeuner de midi 3/4 !... chez la comtesse de D... Au lieu de servir les prosaïques bols, appelés du vilain nom de rince-bouche, on a apporté de ravissantes et minuscules aiguières en argent ciselé avec leurs bassins ovales, remplies d'eau parfumée. Cette trouvaille a été rapportée de Tunisie, croyons-nous, et ne tombera pas dans le domaine public, car elle n'est pas à la portée de toutes les bourses. Ce sont de vrais bibelots de vitrine, que nous avons été privilégiée de pouvoir admirer.

CHARLOTTE DE BONNEUIL.

Mademoiselle B... — Je ne connais que la *Sève Sourcilière de la Parfumerie Ninon*, *31*, *rue du Quatre-Septembre*, pouvant faire pousser, allonger et épaissir vos cils et vos sourcils. Adressez un mandat de 5 fr. 60 à la *Parfumerie Ninon*, pour la recevoir franco, ou bien faites-la prendre contre 5 francs. Méfiez-vous des contrefaçons nombreuses et allez directement *31*, *rue du Quatre-Septembre*.

CH. DE B.

Paris. — Impr. de la *Gazette du Palais*. *Le Gérant :* DEPALLIER.

La Situation en Russie

La Défiance universelle

La situation de la Russie au moment où sont tracées ces lignes (première quinzaine d'avril) est véritablement des plus tragiques et des plus dangereuses.

On peut la caractériser par un seul mot : la défiance universelle, tant de la part du gouvernement vis-à-vis du peuple que de la part du peuple vis-à-vis du gouvernement.

On se demandait dans ces derniers temps à St-Pétersbourg si l'empereur ouvrirait lui-même la première session de la Douma de l'empire. Un fonctionnaire, au courant des affaires du Palais, devant qui cette question était posée, affirma que l'empereur s'en garderait bien. « Il a le droit de tenir à sa vie. S'il va à St-Pétersbourg pour ouvrir la session, on pourra lui jeter une bombe. »

— Mais alors, répondit-on, qu'il invite les députés de son palais à Tsarkoe-Selo.

— Même là, répéta le fonctionnaire, on pourra apporter une bombe.

— Pensez-vous que des députés, élus par la population, ne reculeront pas devant un attentat qui mettrait en danger, outre la vie du souverain, celle encore d'un grand nombre de leurs collègues?

— Les individus qui peuvent être élus députés à l'heure actuelle ne reculent devant rien, conclut le fonctionnaire.

Cette petite conversation donne la mesure de la défiance

qui, dans les cercles de la cour, règne à l'égard de la population de l'empire.

Après le souverain, passons aux grands dignitaires.

Ceux-ci sont convaincus que, dès leur première réunion, les députés du peuple leur demanderont compte de leur gestion des deniers publics. Ils craignent d'être mis sous jugement. Comme un grand nombre d'entre eux n'ont pas la conscience bien nette, ils ne doutent pas que jugement et condamnation ne soient des faits identiques.

D'autre part, un certain nombre de hauts dignitaires possèdent de grandes propriétés terriennes. Ils craignent que la Douma de l'empire ne les confisque sans indemnité pour les distribuer aux paysans.

Enfin une inquiétude plus générale, bien que plus vague et plus éloignée, agit aussi sur l'esprit des bureaucrates d'ancien régime : la crainte de la république. Naturellement, si elle venait à être établie, tout le personnel actuellement au pouvoir perdrait sa situation, ses places, ses sinécures, ses dignités, ses profits illégaux. Ce serait une liquidation générale, une débâcle complète.

On comprend qu'étant assaillis par de pareilles craintes, la cour, ses conseillers et les grands dignitaires de l'empire russe ne veulent pas abandonner au peuple la réalité du pouvoir. Aussi a-t-on rédigé une constitution grotesque qui est un véritable défi porté au bon sens et à la vérité.

Les hommes actuellement à la tête du gouvernement, le comte Vitte et les comparses qui l'environnent, si aveuglés qu'ils soient d'ailleurs, ne peuvent pas ne pas comprendre que l'ancien régime est condamné irrévocablement. Ils auraient consenti sans doute à octroyer une constitution assurant la liberté s'ils n'avaient craint que les partis avancés n'en profitassent aussitôt pour leur enlever non seulement leur situation politique, mais même leurs propriétés privées.

Les défiances ne sont pas moins grandes parmi les propriétaires terriens qui ne font pas partie du gouvernement, que parmi ceux qui sont aux affaires. Les partis avancés russes, les socialistes révolutionnaires et les socialistes démocrates ont inscrit catégoriquement sur leurs programmes le partage des terres au profit des paysans. Passant des

paroles aux faits, ces partis ont suscité dans l'automne dernier une série de pillages et de destructions dont la sauvagerie rappelle parfois les périodes les plus sombres du moyen-âge.

Naturellement, les grands propriétaires, qui, peu de temps auparavant, étaient encore pour la constitution la plus libérale, ont passé au camp réactionnaire et veulent maintenant une constitution des plus limitées.

Les grands industriels ont suivi les grands propriétaires. Les partis avancés ont fait valoir les revendications les plus radicales aussi sur le terrain économique. Ils ont dit qu'après la confiscation des domaines, on passerait à la confiscation des usines. « La terre à celui qui la laboure », tel est le mot d'ordre attribué aux paysans. « L'usine à celui qui y travaille de ses mains », tel est le mot d'ordre attribué aux ouvriers. Naturellement, devant des théories pareilles et les désordres considérables qui se sont produits de toutes parts, dans ces derniers temps, les grands industriels ont fait machine en arrière et se sont ralliés, eux aussi, à ceux qui demandent des libertés assez limitées.

Comme je l'ai dit, il paraît vraisemblable que si le peuple n'avait pas soulevé de défiances aussi profondes, le gouvernement aurait octroyé une constitution offrant des garanties réelles de liberté. Mais, naturellement, moins le gouvernement consentait à assurer ces garanties réelles, plus il excitait à son tour la défiance incurable des populations. Bien peu de personnes croient actuellement en Russie que les grands dignitaires qui gouvernent l'empire soient animés du moindre désir de faire triompher le bien public. Croire à la loyauté des ministres au pouvoir fait maintenant l'effet en Russie d'une naïveté enfantine et ridicule. Pour l'immense majorité des intellectuels, M. Vitte et ses acolytes sont des suppôts du despotisme et de l'autocratie, qui ont été obligés de faire quelques concessions libérales et de réunir une assemblée de représentants, mais qui ont pour unique désir de se défaire de ces représentants et de rétablir l'ancien régime dans toute son horreur et dans toute sa pureté. Si cela ne leur réussit pas néanmoins, s'ils sont obligés de subir, quand même, l'assemblée, on croit qu'ils emploieront tous

leurs efforts à limiter ses attributions au point d'en faire une véritable comédie. Bien peu de Russes de la classe intellectuelle admettent que M. Vitte se soucie un seul instant du bonheur de la patrie. On pense qu'il serait capable de sacrifier cent fois les intérêts de cette patrie pour maintenir les prérogatives et les avantages personnels de la dynastie et des grands dignitaires qui se sont groupés autour d'elle.

Aussi, dans la plupart des mesures que prend le gouvernement du comte Vitte pour maintenir, soi-disant, l'ordre public, les intellectuels russes ne voient qu'un seul but : le raffermissement de l'absolutisme et de l'ancien régime, la suppression du peu de liberté promise au mois d'octobre dernier et l'établissement du bon plaisir despotique des fonctionnaires.

Cette défiance absolue du peuple russe à l'égard de son gouvernement est-elle justifiée ? Les hommes actuellement au pouvoir dans l'empire moscovite sont-ils véritablement un ramassis de gens sans foi ni loi, capables de pousser leur patrie aux catastrophes les plus extrêmes, pour ne pas se départir de leurs avantages personnels ; sont-ils, en un mot, des ennemis publics ?

Je ne veux pas examiner cette question en ce moment. La seule chose que je désire mettre en évidence, c'est l'idée, que se fait l'immense majorité des intellectuels russes, des individus à qui sont confiées les affaires de leur pays. Et c'est précisément cette défiance, justifiée ou non, peu importe, qui produit une situation si tragique et si dangereuse dans le grand empire du nord de l'Europe.

Les assassinats des fonctionnaires de l'empereur Nicolas II sont maintenant presque continuels. On peut observer que les gouverneurs et les généraux qui tombent sous les coups des meurtriers ne sont pas toujours particulièrement despotiques et inhumains. Mais, à l'heure présente en Russie, il suffit d'être un haut fonctionnaire de l'État pour être soupçonné des plus noirs méfaits.

Assurément, la Russie ne pourra jamais reprendre la vie normale et se remettre au travail fécond, tant économique qu'intellectuel, aussi longtemps que durera cette défiance profonde entre le peuple et le gouvernement. La confiance

doit renaître pour que la prospérité s'établisse. Et il n'y a qu'un seul moyen de produire ce résultat. C'est que le ministère soit formé, comme en Angleterre et en France, par le leader de la majorité de la Chambre.

Actuellement, la Russie est divisée en deux camps opposés et ennemis : le gouvernement et le peuple. Aucun lien d'aucune sorte n'existe entre ces deux blocs. Cet état de choses, souverainement anormal et même tout simplement morbide, a donné naissance à un proverbe populaire : « Il y a loin jusqu'au Tsar, il y a haut jusqu'à Dieu. » (*Do tsaria daleko, do Boga vyssoko.*)

Tout le mal vient de cette désunion. L'unique moyen de la supprimer est que le ministère sorte de l'assemblée populaire. Un ministère de ce genre formera le lien indispensable entre le gouvernement et la nation. Dès qu'il sera établi, la vie légale et régulière commencera en Russie. La révolution pourra être terminée et l'ère des réformes fondamentales et fécondes pourra commencer. Les mêmes mesures qui, aujourd'hui, sous un ministère bureaucratique, sont considérées comme attentatoires à la liberté, pourront être considérées demain, sous un ministère populaire, comme indispensables pour maintenir la paix publique.

La première assemblée politique russe se réunira le 10 mai prochain. Saura-t-elle exiger l'établissement d'une constitution nouvelle où le ministère, étant une délégation de la Chambre, offrira toutes les garanties nécessaires ? Et si l'assemblée sait les exiger, le gouvernement de l'empereur Nicolas II acceptera-t-il des institutions politiques complètement différentes de celles qu'il a établies ? C'est le secret de l'avenir. La seule chose que l'on puisse dire avec certitude, c'est qu'un ministère parlementaire est la condition indispensable pour tirer la Russie de l'anarchie où elle se débat depuis deux ans.

J. Novicow.

La Renommée aux mille voix a fait connaître dans l'univers entier les publications du savant sociologue russe J. Novicow. D'Odessa, il envoie aux lecteurs de notre revue son appréciation sur l'état actuel de la Russie, autant que le lui permettent les rapides et tragiques événements qui se succèdent là-bas.

Fables pour les grands et les petits

I

Le Pêcheur et le Trésor

Un vieux pêcheur, courbé sur la mer inféconde,
Explorait tristement ses filets désolés.
Nulle écaille d'argent, aux profondeurs de l'onde,
Ne montrait sa blancheur dans les rets étalés.
Nul poisson, dans le cours de son errante vie,
N'avait eu l'imprudente envie
De mordre aux tentateurs appas
Offerts par l'homme à ses repas.
Et l'homme gémissait de son destin : « Saint-Pierre !
« Portier du ciel, patron des pêcheurs, sois clément !
« Ma femme et mes enfants pleurent dans ma chaumière.
« Pour leur donner du pain j'ai lutté vainement !
« J'ai traîné mes filets pendant la nuit entière !
« Mes bras se sont lassés à tirer l'aviron !
« Sois-moi propice, ô mon patron,
« Et d'un de tes dévôts écoute la prière ! »
Le patron ce jour-là sans doute était moins sourd
Qu'il ne se montre de coutume.
Subitement le filet devient lourd,
Et l'honnête pêcheur présume
Qu'il va sortir des flots quelque monstre marin;

Plus le poids devient lourd, et plus l'espoir augmente.
Que va donc lui donner la fortune changeante ?
Grand Dieu ! c'est un vase d'airain !
« Qui sait tous les trésors que ce vase renferme ?
« O bonheur ! voilà donc ma misère à son terme ! »
Il dit, et, l'âme en joie, il se dirige au port ;
Et, l'œil tout ébloui des splendeurs de son sort,
Aux amis rassemblés exhibe sa trouvaille.
Chacun vient sur l'objet pérorer à son tour !
« Hé mais, l'ami, quelle informe ferraille !
« A quoi bon l'avoir mise au jour ?
« Mieux eût valu pour ta marmaille
« Quelque humble morceau de poisson.
« Jamais un tel paquet ne donna rien à frire.
« Saint-Pierre est un grand saint, mais qui se plaît à rire !
« Et ce sont tours de sa façon. »
Et chacun à l'envi débine
Le secret qu'en ses flancs recèle la machine,
Si bien que, des hauteurs de son rêve étoilé,
L'infortuné pêcheur retombe sur la terre.
Tout son espoir s'est envolé,
Et le trésor n'est plus qu'un vieux pot sans mystère.

Que devint ce vieux pot ? L'histoire n'en dit rien.
Mais ce que le conteur de ce récit sait bien,
C'est qu'il faut respecter les chimères des hommes.
Sur ce chétif fragment de poussière où nous sommes,
C'est par les grands espoirs qu'on peut se rendre heureux.
Nos frères ont rêvé. Soyons cléments pour eux.
D'une jalouse main n'arrachons pas les voiles
Que donnent à leurs nuits des cieux peuplés d'étoiles.
Gloire ! puissance ! amour ! que l'immense avenir
Ouvre des horizons qui ne vont pas finir !
Car, s'il te contient toute, Espérance immortelle,
Foin des autres trésors que le vase recèle !

*
* *

II

La Rose et le Scarabée

Sur sa frêle tige courbée,
La Rose appelait son amant,
Un fantaisiste Scarabée
Qui folâtrait étourdiment.
La Rose lui disait : « Ne sois pas un barbare.
« Chaque fois que tu prends ton vol,
« Je pleure le destin cruel qui nous sépare,
« Toi, le fils de l'azur, et moi, clouée au sol.
« Hélas ! les puissances cruelles
« Qui m'ont donné racine en te donnant des ailes,
« N'ont pas compris que je pourrais t'aimer,
« Que mon âme de fleur se laisserait charmer
« Par un beau chevalier aux nobles émeraudes.
« Regarde ! Suis-je pas le trésor du printemps ?
« Mes pétales de pourpre ont des tons éclatants,
« Et souffrent mille morts, quand, en jouant, tu rôdes,
« Près de ces autres fleurs, moins charmantes que moi.
« Ma corolle, méchant, ne s'ouvre que pour toi !
« Viens ! nous célébrerons notre noce joyeuse.
« Tous nos amis sont là, dans les prés alentour.
« La Cigale a promis sa chanson striduleuse,
« Et le Soleil, ce dieu qui t'a donné le jour,
« Versera sa clarté sur notre pur amour ! »

Ainsi parlait la Rose, amoureuse et pâmée,
Et la brise emportait sa plainte parfumée !

Hélas ! Hélas ! son misérable ami,
Possédé d'un désir étrange,
Enfonçait son beau corps parmi
Les puanteurs d'un tas de fange.

III

Le Compliment de l'Ane

A mon ami Alfred Capus.

Ayant vaincu le Tigre et d'autres potentats,
Sire Lion, grand dans l'histoire,
Rentrait vainqueur en ses Etats,
Enivré de sang et de gloire.
Le peuple en fête l'acclama.
On fit bombance. On se pâma.
Des morts et des blessés on ne s'entretint guère.
Ce sont nécessités de guerre.
Un conquérant a mieux à faire
Que de plaindre le pauvre hère
Que sa conquête a mis en terre.
Bref tous les survivants, repus et satisfaits,
Du vainqueur à l'envi célèbrent les hauts faits.
Le Rossignol donne son trille.
Dressé sur ses ergots, Chanteclair s'égosille.
Le Perroquet fait un maître discours.
Et le Renard s'exprime en la langue des cours.
La Carpe, peu savante en l'art de la parole,
Sauta, pour exprimer son bonheur en symbole.
Le Lièvre, tremblant de peur,
Crut devoir dire aussi son mot complimenteur.
Quant à l'Ane, il se mit à braire.
Et l'énorme louange, en bizarres couplets,
Fit d'un étrange écho retentir le palais.
« Le sot, dit un flatteur, il aurait dû se taire.
« De tels éloges font du tort !
« Quand on parle aussi mal, et qu'on braille aussi fort,
« Le meilleur compliment serait de n'en pas faire ! »

Le Lion, d'un air mécontent :
« Vous n'auriez pu, Monsieur, sans doute en dire autant.
« Il a fort bien parlé ! J'aime cette éloquence.
« Ane, mon ami, recommence ! »

Charles Richet.

Les travaux scientifiques de Charles Richet, professeur à la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine, sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'en donner ici une énumération. Ses travaux littéraires, et surtout les fables qu'il a déjà écrites « pour les grands et les petits », sont également si appréciés que nous avons demandé à l'éminent savant de nous réserver la primeur de quelques-unes de ces délicieuses fantaisies. Il s'y est prêté avec une bonne grâce dont nous lui sommes reconnaissants.

L'Évolution
des Sociétés d'Art

Visite aux Salons de 1906

L'Académie royale de Peinture ayant reçu des « conseils » discrets de Louis XIV, par l'intermédiaire du bienveillant Colbert, dut se manifester. Ce fut en 1667, au Grand Salon du Louvre, que se tint la première réunion, sans vive curiosité. L'horizon s'élargit. La « Commune des Arts », créée en 1790, s'intitule « de peinture, sculpture, architecture et gravure ». La *Société* qui lui succède, du 3 nivôse an II au 28 floréal au III, se met à l'unisson de l'ère qui commence, et se qualifie *populaire et républicaine*. Elle tenait ses assises au Louvre, salle du Laocoon, mais s'occupait beaucoup de politique et ne tarda pas à céder la place au *Club révolutionnaire des Arts*.

La tourmente est calmée, les esprits apaisés, l'Académie ressuscite, cependant l'orage a laissé des traces : la vieille personne ne s'attiffe plus de même. Ce n'est plus elle qui expose, elle se contente de surveiller l'exposition. Les « Salons » se continuent, toujours enclos de barrières, et ceux qui en sont exclus n'ont que leurs yeux pour pleurer.

Une Constitution s'impose. Les événements terribles de 1870 la retardent encore dix ans. Enfin, en 1881, la foire du Palais de l'Industrie se donne des lois, et des maîtres. La Société des Artistes français est née.

D'utilité publique en 1883, elle devient « officielle ». Elle distribue des médailles, des mentions, des prix d'initiative privée, et, maintenant, sur sa proposition, le Ministre

décerne un prix national et des Bourses de voyage, pour peintres, sculpteurs, architectes et graveurs. Depuis belle lurette ces quatre classes étaient admises. Une nouvelle barrière fut renversée, non la moindre, quand la nationalité française ne fut plus de nécessité. Aujourd'hui les quatre sections sont définitives. Une décision du Comité y a ajouté un cinquième genre : l'art décoratif, les faïences, porcelaines et vitraux.

Presque aussitôt, en 1884, l'esprit de « non-soumission », de « désobéissance » se manifeste. Il surgit, non loin du Palais de l'Industrie, où règne le Jury, dans les baraquements du Jardin des Tuileries, délaissés par les Postes, subsiste dans le Pavillon de la Ville de Paris, d'abord sous la forme d'une Société, puis d'un Groupe, enfin d'une Société unique des « Artistes Indépendants » qui a pour principes : ni jury, ni récompenses... Elle vient de clore sa 22e Exposition aux Serres du Cours-la-Reine... « C'est, dit M. Roger Marx, dans un État libre, le Salon libre où chacun en appelle à tous sans rien convoiter que l'éveil de la sympathie. A ne relever ainsi que de sa conscience et du public, l'artiste paraît avoir recouvré le sentiment de la dignité originelle ; le développement de sa personnalité ne subit la gêne d'aucune entrave... »

Dans le sein de la toute-puissante Société issue du Salon séculaire, les dissensions naissaient déjà. Des talents moins scolastiques, plus pénétrés de leur individualité, s'insurgent contre des appréciations surannées, et, en 1890, on aperçoit ce surprenant alliage de Meissonnier et de Puvis de Chavannes entraînant avec eux cent dissidents pour créer au Champ de Mars la Société Nationale des Beaux-Arts, plus audacieuse, de couleurs vives, avec ses étiquettes neuves, ses gloires encore discutées. C'est là que se montrent désormais, sous les quolibets et les injures, Puvis qu'un demi-siècle de luttes n'a pas abattu, l'inoubliable Rodin, Eugène Carrière vibrant d'amour, Besnard « lâchant » son prix de Rome, comme jadis Rude, Maurice Denis, plus rebelle encore, dont les pages délicieuses s'accrochent davantage chaque année au chêne indestructible, Degas, vibrant de souplesse, Claude Monet, palpitant de lumière, et ces étran-

gers d'une notoire influence, qui, tel Goya jadis, apportent à nos yeux conquis leurs couleurs et leur vigueur, Brangwyn, Ignacio Zuloaga. Et la tournure générale ne se limite plus aux Quat'z'arts.

Dès 1891, l'an d'après, une cinquième section, celle des arts décoratifs et appliqués, rassemble les meubles, étale les bijoux, essaime les céramiques. Bientôt la Société Nationale assure cette nouveauté par une prime annuelle de 300 francs au meilleur « décorateur ». Plus tard encore, cette année même (1906), elle ajoutera à ce groupement des arts celui du divin Orphée : une section de musique, la sixième.

Pourtant, la distinction ne semble pas encore assez parfaite. En 1903, surgit l'association des *Artistes décorateurs:* désormais, sous l'œuvre précieuse, le nom du fabricant sera accompagné de celui du collaborateur ignoré, et si ce dernier veut revendiquer pour lui seul l'attention du public, il pourra exposer son modèle en plâtre, cire, sinon simplement dessiné. Voilà qui est mieux.

En cette même année 1903, le Salon d'Automne apparaît. L'extension des sections trouve chez lui la tournure définitive : c'est le mélange, sous la forme d'intimité, ce sont des *intérieurs*, chaque salle forme un tout, où s'associent en beauté tous les arts quels qu'ils soient. La Société des Artistes Décorateurs, en son premier Salon de janvier 1904, cultive la même idée : l'art décoratif appliqué aux besoins modernes, aux œuvres originales tendant à créer de nouvelles formules.

Une Société dissidente, d' « art décoratif contemporain » manifesta chez Georges Petit en octobre 1905. M. Eugène Gaillard, « ingénieur ébéniste », combine aujourd'hui une Union pour le relèvement des arts appliqués et la défense des créateurs de modèles. Titre : *Décorateurs et Artisans.* Mais la plus évidente aspiration du moment est d'universaliser l'art sous tous ses aspects, et de marier ceux qui en vivent avec les dilettantes qui l'aiment. Récemment ne voyons-nous pas une jeune cohorte, le Cercle des Arts, non seulement produire les artistes qui le composent, avec des conférences-commentaires et des auditions poétiques et mu-

sicales, mais encore transporter chacune de ces exhibitions, de ces salonnets, au gré du caprice et des locaux. Le système de circulation apportera, soyez sûrs, des modes d'expression inédits.

Le seizième Salon de la Société Nationale s'ouvre. Èntrons. Rodin domine la sculpture avec un masque du savant *Berthelot*. Sa manière, pleine d'enseignements, suscite maints prosélytes. Ceux-ci, il est vrai, s'échappent par différents chemins. Leur discipline commune s'éparpille : ce visage que M. Emile Bourdelle appelle *La volonté dans la science*, d'une sévérité tenace, attentive, est-il sans analogie de pensée avec le *Ruskin* patriarcal de M. Boglum, émouvant de simplicité ? la *Jeune fille se coiffant* de M. Bartholomé, torse parfait, beau comme un antique qui connaîtrait nos misères, ne cousine-t-il pas avec la *Vénus* aux seins lourds, que M. Lucien Schnegg, merveilleux évocateur d'une Grèce sensuelle, a campée devant nous comme un terme de luxure ? Pourtant les origines ne sont pas les mêmes. Il n'y a que l'ombre de Rodin qui ait passé par là.

Les statuettes de M. Voulot, dont chaque geste est désormais fleuri, me séduisent, moins cependant que les figurines de M. Dejean ou de M. Carabin. Ceux-là font vrai, tout en demeurant petits. M. Fix-Masseau les suit. M. Yrurtia et M. Wittig puisent leur beauté dans le culte des formes païennes. Ces torses ont des chairs superbes. Joignez-y la *Bacchante soulevant un satyre* de M. Injalbert, et la *Terre s'éveillant aux baisers de l'aurore*, de M. Ch. Joly, et vous aurez de savoureux exemples de réalisme. *Le Sommeil* de M. Duchamp-Villon enclot une femme pelotonnée en beau plan géométral.

J'aime le souvenir douloureux de Mme Clément-Carpeaux devant son frère Charles. La sincérité en est trempée de larmes ! Ces bustes, *La femme au gui*, de M. Jean Baffier, *Fantaisie*, de M. Desbois, décèlent des choses longtemps caressées, et s'il y a quelque mérite à signaler M. Niederhausern-Rodo qui s'évertue à gâcher dans l'étrangeté une souplesse moelleuse, que ce soit pour ses deux bas-reliefs *Adam et Eve*, *Offrande à Bacchus*. L'évocation de Clodion

est gênante. Vous connaissez l'inspiration intarissable de M. Pierre Roche? Rien n'est moins certain tant que vous n'aurez pas vu la fontaine monumentale en pierre, bronze et pâte de verre, *L'Avril*, qui, vraiment, laisse couler de sa bouche toutes les fraîcheurs et la poésie du printemps.

A la peinture, voici les esquisses d'Eugène Carrière pour la mairie de Reuilly : *Fiancés*, *Nativité*, *Les Mères*, *Les Vieillards*. L'amour de la famille anime toute l'œuvre du disparu. Quelle ardeur dans les étreintes, dans les mains qui se cherchent, les lèvres qui se baisent. Divers portraits s'y mêlent, une *Mère et un fils*, un nourrisson au front pur. Partout des couplets à la gloire de la maternité ! On peut commenter cet homme en peu de lignes : que de mères tremblantes, douloureuses, passionnées, que d'enfants blottis contre cette chair ardente, que de baisers, que de caresses, que de tendresses! Carrière s'y est complu. La famille, à chaque heure, l'étreinte aimée, en tout lieu, ont exalté sa rêverie; on comprend que c'est sa vie elle-même, sa vie prématurément fauchée, qu'il a transportée ainsi, toute chaude sur la toile, en des pages poétiques, savantes, mémorables.

Récemment, en une taverne de Montmartre, Adolphe Willette nous a rappelé qu'il est le premier décorateur de l'époque. C'était la strophe légère. Ici, page différente, splendide de couleur et d'esprit, un plafond pour le libraire Théophile Belin : La pensée, enchaînée sur un autodafé de livres qu'entassent des moines, voit s'envoler en fumée les superstitions, un âne décoré du bouquet d'immortelles de la sottise porte un évêque mitré qui applaudit. En face, imprudemment perché sur une potence, le fou, l'artiste, le poète qui écrivit un peu tous ces livres, et qu'on aurait tôt fait de l'envoyer rejoindre, s'il était possible encore. Voilà donc enfin une peinture parlante, avec quel charme et quelle palette!

Mme Marie-Louise-Mac Monniès occupe un mur de la salle des auditions musicales avec *La Femme aux temps primitifs*, destinée à l'Art Institute de Chicago. On sait ce qu'il est possible de broder sur ce thème. M. Emile Friant, chargé

de deux panneaux pour la Préfecture de Meurthe-et-Moselle, s'est renfermé énergiquement dans le symbole classique : *L'Action aux prises avec la Difficulté* (lutte à coups de griffes !), *Le Rêve porté par la Chimère.* Elle a des ailes superbes. Pour la Société des Agriculteurs de France, M. Montenard n'a pas oublié sa Provence ordinaire : il offre *Une Magnanerie. Le Bon juge* (?) de M. Lévy Dhurmer est destiné à remplacer dans la Grande Chambre du Palais de Justice de Paris ce fameux *Christ* du Parlement, qui figura aux Primitifs français et dont le Musée du Louvre s'est enrichi.

Pour la salle de travail de l'Ecole des Hautes Etudes à la Sorbonne, M. René Ménard a peint *Terre antique*, *le Temple*, *le Golfe*, paysages discrets aux tëintes de rêve, où flotte l'évocation du passé, de la légende et de l'histoire. *La Fête de nuit*, de M. Gaston La Touche, flambe pour le Palais de l'Elysée. Quelle joie ! *Le bain*, *Le Voyage de noces*, sont si charmants, de tant d'esprit et de vivacité sensuelle que le spectateur en reste étourdi.

Et cela au milieu des décorations rapportées de Liège et de Saint-Louis par M. Dubufe? Pas de chance, M. Dubufe. Ingres, Berlioz et Gounod s'en ressentiront. Cette salle VI bis tout entière, avec la *Jeune fille se coiffant* de Bartholomé, vaut une longue station. M. Auburtin représente *Orphée* à la Puvis de Chavannes : « Il s'était enfui dans les solitudes, et là, insensible à la lumière du ciel, il donnait libre cours à sa douleur. Les tigres venaient doucement se coucher à ses pieds. » Un peu de rigidité peut-être. On connaît les figures décoratives de M. Agache, toujours solidement drapées, avec des lames de poignard dans les yeux, tragiques, ou mélodramatiques. En voici encore une. M. Victor Koos qui, lui, est un élève effectif de Puvis de Chavannes, ne s'est pas borné à la noble simplicité de l'illustre peintre. Son *Mens agitat molem*, où se meuvent tous les corps de métiers, où l'auteur du *Bois sacré* lui-même a l'air d'un ingénieur dirigeant des travaux, est vraiment trop encombré, et je le déplore.

Plus loin, M. Henri Gervex travaille pour M. Dufayel,

M. Chudant représente l'*Histoire de l'eau*, M. Charles Giron retrace, dans une mesure énorme, des spectateurs grandeur nature, assis en cercle au creux d'un vallon helvétique. Cet épisode alpestre de la lutte au caleçon peut séduire les Suisses de passage.

Le genre de M. Rupert Bunny, *Scène au bain*, tradition et tapisserie, est souple et de jolie couleur. Celui de M. La Haye, *Jardin de la fontaine de Nîmes au printemps*, n'est pas moins agréable. Voyez encore *l'Automne*, de M[lle] Florence Esté, une *Forêt*, de M. Francis Jourdain, des panneaux à la cire de M. Hubert de la Rochefoucauld, une fresque de M. Pierre de Léonardi. M. Jean Veber est bien amusant avec ses *Contes de fées :* coloris extraordinaire, imagination qui va de la puérilité à la science complète, de la fraîcheur. *Peau d'âne*, *la Belle au Bois dormant*, *Cendrillon* sont interprétées de façon neuve. M. Veber, qui s'est révélé satiriste avisé à la Hogarth, à la Téniers, ne recule devant aucune vérité : la *Correction conjugale aux champs* est d'une truculence délicieuse.

M. Auguste Lepère s'avère observateur parfait de la nature. Sans imitation servile, il en interprète savamment les aspects différents. Les envois éparpillés de M. Roll ont de quoi retenir. *Après la douleur* (une femme nue, qui sans doute vient d'accoucher ?) est un raccourci puissant : on lui reprochera d'être trop réaliste, ou pas assez. Pourquoi hésiter, M. Roll ? Sinon ne faites pas d'anatomie ainsi présentée. *Le dragon à cheval* est d'une solide matière, *La Journée d'été* flambe, harmonieuse. Ces trois pages synthétisent l'épanouissement d'un artiste complet... Certains font de la peinture décorative, quoi qu'ils fassent, et quelle que soit l'ampleur de la toile, tels M. Maurice Denis dont les inspirations mythologiques sont des compositions excellentes de groupement et de tons, rattachées quoiqu'on en dise à la plus sévère tradition nationale, André Dauchez conduisant aux bords bretons les mélancoliques récoltes de varech, avec une sûreté de dessin impressionnante, Alexandre Séon, Armand Point (*la Dame au luth*) teintés d'or léger, tels Alphonse Osbert (*Chant du soir*, *Lumière du matin*) dont

j'ai dit déjà : il s'applique à rendre, le long des minutes fugitives, la communion qui lie le rêveur à son décor immortel.

Le paysage est un sens bien spécial de la peinture française. Les uns s'y cantonnent vigoureux, incisifs : M. Gaston Prunier, sur qui mon opinion se confirme : une fougue, un relief particulièrement saisissants. M. Louis Braquaval, minutieux compositeur urbain, qui mèle au décor des villes leurs manifestations quotidiennes. Dans les rues, serrés sous les tentes du *Marché d'Abbeville*, les gens s'agitent; MM. Lobre, *la Cathédrale de Chartres*, Le Goût Gérard, toujours en Bretagne, Eugène Morand : *Jardin sur les remparts*, Lhermitte, poète des moissons et des labeurs champêtres.

D'autres y demeurent plus tendrement épris de douceurs et de reflets, en gammes atténuées. M. Ulmann se plaît dans les crépuscules, Henri et Marie Duhem joignent leur sentiment au caractère mélancolique des brumes et du silence, Emile Claus aime Septembre et les tons mineurs. Ceux-là : Le Sidaner, vaporeux, rêveur, Iwill, sous l'ondée, Gillot, sincère, reviennent de Venise, Fernand Desmoulins s'est arrêté à Monaco, qu'il rappelle à quatre heures différentes, éclaboussé de soleil ou baigné d'ombre. Une salle entière (la 8e) est consacrée au vieux maître Gustave Colin, étendu et varié. Willaert, dans une *Petite cour flamande après la pluie*, nous transporte à Bruges. Fritz Thaulow fait comme de coutume clapoter les riantes eaux bleues et chanter les moulins. Aujourd'hui, c'est en Hollande. M. Albert Baertsoen, un des plus sympathiques flamands, reste à Gand. Ces étrangers sont décidément d'une rare saveur. Le *Village russe*, de Koustodieff, s'affirme amusante image. Plus loin, *Le Tango*, de M. Castelucho, les scènes espagnoles de Valence, par M. Anglada-Camarasa. Voici un norwégien, M. Edward Diriks, grand voyageur, d'une même harmonie, qu'il s'inspire, rêveur, des maisonnettes estivales de Droebak au pied du coteau qu'escaladent les érables et les chênes, ou qu'il vienne explorer les landes de la vieille Armor.

Sous le même ciel, n'oublions pas M. Lucien Simon et

son *Après-midi d'été*, vibrante de clarté, M. André Suréda, dont les pêcheurs bretons, la *Soirée à Camaret*, attestent une main chaque jour plus sûre. M. Giran-Max figure avec une seule toile *La Réussite*. Il a su se faire un nom avec des impressions de nature, aux mêmes heures, l'hiver et le printemps, d'une facture où paraît l'influence des maîtres coloristes. On connaît Georges Bottini, ses essais vigoureux de réalisme, le style parisien, grouillant, d'Abel Truchet, les féminités violentes de Tony-Minartz (*L'entr'acte au Music-hall*). Ses scènes d'arrière-théâtres, de bastringues et de prostitution, sous leurs teintes tourmentées, obscures, exhalent comme un relent d'enfer. Çà et là, des *intérieurs*, de René Prinet, de Walter Gay, dont la facture délicate est pleine d'anecdotes, de Mmes Germain Druon et Galtier-Boissière, de M. Hugues de Beaumont, si puissant dans son chaos; des *natures mortes*, de Lesrel, pièces d'orfèvrerie, Zacharian, poissons, oignons, jambon; des *fleurs*, ouatées, de Mme Delvové-Carrière, de Mlle Catherine Breslau, dahlias et zinnias, d'un charme discret, d'une grâce bien féminine.

En ce Salon, c'est la coutume, le nu florit; MM. Jacques Blanche, avec *La petite masque*, Morisset, *Le repos*, Louis Picard, Lerolle, *Femme dans les fleurs*, Maurice Eliot, Frieske, Berton, *La Toilette avec le bain*, Abel Truchet, *La Toilette*, Gumery, *Le Tub*, nous font admirer toute la gamme des chairs et des grâces. Les portraits sont légion. Ceux de MM. Albert Besnard (*M. Barrère, ambassadeur de France à Rome*), Dagnan-Bouveret, Carolus-Duran (*Cardinal Mathieu*), Abel Faivre, Charles Cottet, Loup (*Le poète François Fabié*), Félix Borchardt (*L'Empereur Guillaume*), Weerts (*M. Roll*), Henri Caro-Delvaille (*Madame Dubar et ses enfants*), retiennent l'attention. Aux gravures et dessins, on admire les frères Beltrand, M. Steinlen, qui s'enfonce parmi les mineurs du Pas-de-Calais, un pastel de M. Léon Perrichon, des lithographies en couleurs d'après Sisley, de M. Auguste Clot, les vues de Paris mouvementées de M. Frédéric Houbron, des eaux-fortes marseillaises de M. Valère Bernard, une suite passionnante de Renouard sur les fêtes jubilaires belges. Les Arts appliqués, hospitalisés

ici pour la première fois de façon officielle, ne semblent pas y avoir acquis le développement espéré: bijoux de MM. Boutet de Monvel, Rivaud, grès d'Henry de Vallombreuse, Delaherche, argenteries de François Bocquet, toujours égaux à eux-mêmes; à côté des broderies de Mme Ory-Robin, voici des émaux de Mlle Mathilde Augé et des meubles de M. Mathieu Gallerey. Ajoutez-y les dentelles de M. Jacquin, les cornes fouillées de M. Henri Hamm et la tapisserie norvégienne de Mme Frida Hansen. Je gage d'ailleurs que rien aujourd'hui ne vous intéressera comme la porte de tombeau de M. Paul Brindeau de Jarny, cette couronne de ronces accrochée à des pavots. Quelle simplicité de symbole, quelle maîtrise d'exécution! M. Paul Brindeau est notre premier forgeron du cuivre.

Et pendant que notre promenade s'achève, entendez dans le flanc Est du palais les Artistes français se préparer à nous recevoir à leur tour. Hors le plafond pour le théâtre de Castres, de J.-P. Laurens, déjà parti, nous y trouverons les Bail, Detaille, Bonnat, Dawant, les paysages de Paul Saïn, P. Dupuis, Wiessner, le prestigieux Lalique. On peut se demander si, maintenant, la Société Nationale ayant perdu l'esprit d'indépendance qui faisait son intérêt, la Société voisine ne cultive pas mieux, de nouveau, le grand chêne de la tradition où s'attachent les jeunes branches?

LÉON RIOTOR.

Né en 1865 à Lyon. Vingt années de collaboration aux principaux périodiques, des travaux retentissants sur Puvis de Chavannes, Auguste Rodin, J.-B. Carpeaux, des conférences, une Histoire anecdotique et critique de l'Art contemporain (*Les Arts et les Lettres*) dont trois volumes sont parus, une mission en Belgique sur *L'Art à l'Ecole*, ont placé M. Léon Riotor au premier rang de la critique d'art.

M. Riotor qui a, en outre, publié de nombreux ouvrages, des poèmes, des romans, des contes, des essais, appartient aux comités de la Société des Gens de Lettres, du Syndicat de la Presse artistique, de la Société des Poètes français, de l'Association syndicale des critiques, etc., etc. On n'a pas oublié sa collaboration à *La Grande Revue : Le château de Langeais*, *Un prix de Rome pour les Lettres*, *Les Primitifs français*, etc., etc., études qui furent fort remarquées à l'époque.

Poèmes en prose

I

Un Souvenir qui passe

Le soir où tu es venue, il faisait très beau. C'était un soir de printemps. De petits nuages blancs couraient au ciel bleu sous les brises de mai.

Dans l'air, les hirondelles tournoyaient encore avec des cris joyeux. Le soleil s'endormait dans un nuage rose et subtil, lentement, comme avec regret... Mais cela ne donnait pas de tristesse.

Car la nuit qui venait, mettant un frais baiser sur la campagne, semblait promettre du bonheur...

Des senteurs capiteuses erraient parmi les ombres. Le rossignol faisait pleurer sa voix comme une prière. Et la lune, toute claire dans les cieux, mettait des teintes blondes au bout des branches.

Et tu as posé ta tête pâle sur mon épaule. Et... nous avons dit des choses très douces, le soir où tu es venue.

. . . .

Le soir où tu es partie, il faisait très froid. De grands

nuages fauves fuyaient sous la tempête. Et le vent qui passait sur la Ville avait des plaintes lugubres.

Mon cœur était aussi misérable que la feuille échouée dans la boue des ruisseaux.

Tu m'as regardé avec des yeux méchants, de grands yeux noirs qui me faisaient peur.

Puis tu m'as parlé d'adieu.

Et nous avons dit des choses mauvaises le soir où tu es partie.

II

La vieille Fille

Elle est née par un soir morne, un soir d'automne, humide et froid, sans soleil. Pas un souffle. Les feuilles mortes tombent lourdement parmi les brouillards, comme des chiffes. Un reflet passe à travers la vitre sans rideau. Un reflet blanc du soir glisse parmi les ombres de la chambre.

Elle est petite et contrefaite. Seuls, ses yeux sont beaux. Ils sont tristes, ses yeux, de la tristesse des misérables qui se sentent un objet de pitié.

Elle a l'âge d'aimer. Et les hommes ne la courtisent point. Et elle souffre. Car son cœur est aimant...

La sève du printemps secoue toute sa chair. En elle de grands désirs sont nés. Son cœur voudrait un autre cœur. Son corps voudrait un autre corps. Les couples s'en vont parmi les foins. Les fleurs s'ouvrent et sentent bon. Les oiseaux se mettent en ménage... Et elle reste seule.

Les hivers succèdent aux hivers. Les printemps suivent les printemps. Les fleurs se fanent et renaissent. Elle devient vieille et ridée.

Mais nul n'est venu murmurer à son oreille les mots d'amour qu'elle a rêvés.

Ses parents meurent. Il ne lui reste plus que sa vieille chatte et ses poules. Elle file du lin pour les riches de la ville et fait de belles robes pour les dames du château.

Et, toujours, elle espère.

Mais aucune affection ne s'est réveillée pour elle... Elle reste seule.

Ses bras se roidissent. Son dos se voûte de plus en plus. Son nez porte des bésicles.

Elle a les gestes lents et maladroits des pauvres vieux qui ont trop vécu. Et personne n'est venu vers elle.

Elle se meurt un matin, un matin sale d'hiver. Il y a, dans le ciel blanc, des reflets blafards parmi les nuages roux.

Doucement, elle s'endort. Le prêtre ne vient pas l'assister. Seule, sa vieille chatte grise la flaire, inquiète.

Sa lèvre froide vibre encore des baisers qu'elle n'a pu donner... Elle hoquète.

Et c'est tout.

Elle est morte, seule, laide, triste et vierge, comme elle a vécu, la pauvre vieille fille!

III

Le nid

L'hiver boiteux vient de s'enfuir. Le printemps aux ailes bleues le chasse avec des fleurs. Une rose matinée s'épand sur la Terre, qui se lève des ténèbres toute baignée de larmes. La brise est douce, chargée de langueurs et de parfums. On entend le bourdonnement des abeilles et le frôle-

ment des papillons sur les fleurs. Les grands peupliers baignent leurs têtes frêles aux clartés matinales. Toute chose vit, respire et murmure avec une tendresse infinie.

. . . .

Là, quelque part dans la forêt, sous la frondaison verte des arbustes, entre les branches, il y a un nid. Sur le bord, la mère veille ses petits. Elle les couve d'un regard tendre et inquiet. Car dans l'amour des mères il y a toujours un peu de crainte et de douleur. Le père est parti chercher la pâture bien loin, tout là-bas dans la plaine. Et les petits ouvrent leurs larges becs jaunes. Car ils ont faim. La mère attend et veille.

Elle voudrait bien voleter un peu, quitter son nid pour aller tremper le bout de son aile au ruisseau qui coule tout près de là. Mais ses petits n'ont pas encore de plumes. Et elle reste. Car elle est mère.

Si l'ennemi vient, elle combattra et défendra sa couvée jusqu'à ce qu'un coup de bec la jette toute saignante sur la bruyère rougie.....

Dans le ciel, l'épervier plane au-dessus des bois. Son ventre blanc miroite au soleil. Il a faim.

Un rossignol chante. Quelque part, un ramier gémit très doucement. Des feuillages chargés de senteurs humides, il monte des chansons d'amour.

Tout à coup, les oiseaux se débattent dans les branchages avec des cris de terreur. Les merles s'enfuient au plus creux des buissons.

Du haut des nues l'épervier a foncé, tombant comme la foudre sur le petit nid de mousse. Il a piqué au hasard, dans les tas de chairs frémissantes. Ses grandes ailes fouettent les rameaux, renversant la mère qui veut défendre sa nichée.

Du sang gicle sur les petits. Le monstre en a pris un

dans ses serres, et puis, d'un seul coup d'ailes, s'est élancé vers les cieux.

La mère a roulé sur le sol, toute meurtrie. Et, lorsqu'elle s'est relevée, le ravisseur a disparu.

Elle voudrait le poursuivre. Mais il n'est plus, dans l'espace, qu'un point sombre sur l'azur.

Alors, devant son impuissance, elle voltige autour de sa couvée, stupide, hérissée, avec des cris de désespoir vers Celui que tout être invoque et qui n'entend jamais.

Louis-René Pirou.

Fidèle à son programme, notre revue veut être accessible aux jeunes ; elle ne leur demande que d'avoir du talent : nous sommes heureux de pouvoir présenter à nos lecteurs un « vrai jeune » qui n'a point de passé littéraire; Louis-René Pirou est né le 11 septembre 1885.

« Notre-Père de Gand » (1)

DEUXIÈME TABLEAU

Le cabinet du Roi, jeudi 25 mai 1815, 4 heures du soir.

Louis XVIII.
Le Comte d'Artois.
Le Duc de Berry.
M. de Blacas, ministre de la maison du Roi.
Le Baron Louis, ministre des Finances.
Dambray, chancelier.
Clarke, Duc de Feltre, ministre de la Guerre.
Beugnot, ministre de la Marine.
Beurnonville, ministre d'État.
Chateaubriand, ministre de l'Intérieur, par intérim.
Le Marquis de Jaucourt, ministre des Affaires étrangères, par intérim.
Le Comte de Lally-Tollendal, ministre de l'Instruction publique, par intérim.
Un huissier.

Le cabinet du Roi était situé au Ier étage de l'Hôtel d'Hane et sur la rue. Vaste pièce d'aspect sévère, ornée de boiseries et de peintures. Au milieu, une grande table ovale, couverte d'un médiocre tapis vert.

Le cabinet communique avec un salon, de forme arrondie, où se tenaient, — avant le conseil ou l'audience, — les ambassadeurs, les ministres, gentilshommes, agents, etc. Il servait aussi de bibliothèque. On y lisait les journaux, on y commentait les nouvelles, etc.

La porte du fond est ouverte. — Après le fauteuil du Roi (*au milieu, à droite*) et une douzaine d'autres, l'huissier dispose des encriers et du papier devant chaque siège.

CLARKE, l'air très affairé, et qui a mis un gros portefeuille à sa place :

Bien !... Que tout soit en ordre !... — M. le prince de

(1) *Voir la revue du 16 avril.*

Wagram... Heu! Je veux dire : le maréchal Berthier, à qui on avait fait une certaine réputation, la devait toute à ses dossiers... J'ose dire que sous ce rapport... Et j'ai tant d'affaires!... Et je suis seul!... (*Tirant sa montre :*) Sa Majesté ne saurait tarder à rentrer de sa promenade...

L'HUISSIER

L'huissier de la porte annoncera la voiture dès qu'elle sera signalée.

(Entrent, par le fond, Louis et Beugnot, en conversation très animée. — Louis, petit, gros, court, vif, bourru ; — Beugnot, grand, bel homme, de figure fine et sceptique. Louis semble de méchante humeur. Il a une grosse canne et Beugnot un portefeuille sous le bras.)

CLARKE, allant à eux; salut cérémonieux :

Comment se portent Vos Excellences?...

BEUGNOT, mi-voix à Louis, qui est étonné

Il nous appelle toujours Excellences dans la salle du Conseil.

LE BARON LOUIS

Peuh! De la pluie, du vent... de l'eau partout!... Ce pays et ce climat de grenouilles ne me conviennent point. Et comme M. Beugnot a su découvrir la maison la plus humide de la ville....

BEUGNOT

Mais c'est vous qui l'avez choisie!...

LE BARON LOUIS

Tais-toi donc!... Tu as juré d'exaspérer mes rhumatismes!...

(Il remet sa canne à l'huissier et se laisse tomber dans un fauteuil.)

CLARKE, à Beugnot.

Votre Excellence a travaillé, ce matin, avec Sa Majesté...

BEUGNOT

Oui. Le Roi m'a fait la grâce de me garder auprès de lui.

CLARKE

La réorganisation de la flotte?... Un débarquement, peut-être?...

BEUGNOT

Oh! Le service de mon département n'est pas si important!... Je suis à moi seul tout mon ministère : ministre, directeur, chef de bureau, et même expéditionnaire...

LE BARON LOUIS

Tu es surtout un paresseux!... Toi, ministre!... Tu ne le seras plus!... Tu n'as fait que des sottises!...

BEUGNOT

Je n'ai toujours pas laissé 33 millions à Buonaparte...

CLARKE

Cependant, lorsque, — après mon intérim, — je vous ai transmis les affaires qui vous concernent...

BEUGNOT

Ma foi! Le portefeuille est magnifique!... (*il le montre*). Mais je n'y ai trouvé que quelques méchants dossiers... Et quand nous avons réglé les questions pendantes, ce qui n'exige pas un long entretien, Sa Majesté prend plaisir à m'interroger sur les nouvelles de France ou les bruits de la ville...

LE BARON LOUIS

Voilà bien ta façon de travailler!... (*Entrent Chateaubriand et Beurnonville. Louis arrête Clarke par le bras.*) M. le maréchal, convient-il de donner aussi de l'Excellence à tous nos collègues?...

CLARKE, après réflexion et très sérieusement.

Pour M. de Beurnonville, la chose n'est point douteuse : il est ministre d'État. On peut encore soutenir que M. de Chateaubriand a droit à ce titre, étant ministre plénipotentiaire de Sa Majesté auprès du roi de Suède. Quant à MM. de Jaucourt et de Lally-Tollendal, c'est simplement une

façon de parler. Ils ne sont que ministres par intérim, en somme...

LE BARON LOUIS

Eh bien ! il faut les appeler Excellences *in partibus !...*

BEUGNOT

Vous vous croyez toujours au chapitre de Toul, où l'acolyte de M. de Talleyrand a la messe du Champ-de-Mars !...

BEURNONVILLE

Vraiment, Monsieur le baron, vous avez servi ?.....

LE BARON LOUIS

Vous le savez bien. Vous y étiez et vous criiez, à pleine gorge : « Vive la Constitution !... »

BEURNONVILLE

Oh ! ne répétez pas cela, Monsieur le baron !... C'est une affreuse calomnie !...

LE BARON LOUIS

Je vous ai vu et entendu !...

BEURNONVILLE, piteux.

J'étais si jeune !...

LE BARON LOUIS

Et quand le diable devient vieux...

BEUGNOT

Oh ! pour vous, le diable n'y perd rien.

LE BARON LOUIS

Si tu consumes ton temps et ton génie à aiguiser de ces plaisanteries-là, je ne m'étonne plus que Buonaparte ait débarqué si tranquillement à Cannes !...

CLARKE, à Chateaubriand qui s'est assis et écrit.

Votre Excellence rédige une circulaire à ses préfets ?...

CHATEAUBRIAND

Ma correspondance avec les départements ne me donne pas grande besogne.

CLARKE

Nous avons, pourtant, des affaires considérables...

CHATEAUBRIAND

Nous sommes ici comme les femmes de cette ville, assises derrière leurs fenêtres. Nous regardons, dans de petits miroirs, l'ombre des événements qui s'avancent... (*Il prend une pose olympienne.*)

(Entrent Lally-Tollendal et Jaucourt — Saluts.)

LE BARON LOUIS, à Lally.

Monsieur le Comte, souffrez que je vous félicite de votre dernier article dans le *Journal de Gand*.

LALLY-TOLLENDAL

Mais... il n'était pas signé!...

LE BARON LOUIS

Oh!... si!...

LALLY-TOLLENDAL

N'est-ce pas que je fus heureusement inspiré en vantant la belle tenue de l'armée royale?...

BEUGNOT, à part.

800 hommes!...

LALLY-TOLLENDAL, avec l'émotion emphatique qui lui est habituelle.

Le spectacle qu'elle donna hier en traversant la ville a fait battre tous les cœurs. Cette troupe brillante de jeunesse et de valeur, ces vrais chevaliers portant la devise de Bayard : « Sans peur et sans reproche! », défilant devant le Roi, qui, placé à son balcon, leur adressait des paroles pleines de bonté, poussant, à la vue d'un monarque chéri, des cris d'amour et de joie, — n'eût-on pas dit d'Henri IV, pressé par ses gentilhommes, au jour d'une bataille?...

BEUGNOT

Le trait est ingénieux!...

CLARKE

Il me semble que le Roi prolonge fort sa promenade, aujourd'hui?...

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Le beau temps l'y engage.

LE BARON LOUIS

Vous appelez cela du beau temps?...

LALLY-TOLLENDAL

Voilà deux heures au moins qu'il n'a pas plu!...

CHATEAUBRIAND

Et cela n'était pas arrivé depuis quinze jours!...

LALLY-TOLLENDAL

J'admire le goût que Sa Majesté montre pour les exercices violents. Ce carosse à six chevaux, lancés à toute bride...

BEUGNOT

Et ce n'est guère commode dans les rues de Gand!... Quels chocs! Quels cahots!... M. de Blacas est seul à y pouvoir résister...

CLARKE

Il est de fer.

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Avec des pieds d'argile.

CLARKE, BEURNONVILLE, BEUGNOT, vivement.

Ah! vous croyez?...

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Non; — mais je l'espère...

(Roulement de voiture; claquements de fouet; tous se lèvent.)

LALLY-TOLLENDAL

Vous avouerai-je, Messieurs, qu'à mon sens, on ne rend pas justice à M. de Blacas ?... (*les autres le regardent, avec surprise.*) J'accorde qu'il soit peu instruit, vaniteux, jaloux, d'esprit opiniâtre, chagrin et despotique. Et je veux bien encore qu'il abuse d'une amitié auguste pour écarter les meilleurs serviteurs de l'État... — Mais il a du zèle, et il aime tant Sa Majesté !...

CHATEAUBRIAND

Oui, comme Ugolin aimait ses fils. Il tue la monarchie pour lui conserver un Roi...

(Entrent Dambray, en habit vert et chapeau rond, l'air embarrassé et inquiet, et Blacas, dans sa morgue accoutumée.)

DE BLACAS

Le Roi vient, Messieurs. Les témoignages de respect et d'amour que lui prodiguait, au Kauter, la foule qui assiégeait sa voiture, ont différé son retour. Mais Sa Majesté va consacrer toute sa vivacité et la force d'esprit que lui vaut ce trop court délassement à l'étude des graves affaires qui nous rassemblent. J'aurais pu lui en toucher quelques mots si vous me chargiez de lui communiquer vos projets...

(Entre Louis XVIII, s'appuyant sur un gros jonc des Indes à bec de corbin. Il est soutenu, à droite, par le duc de Berry, à gauche par le prince de Poix, et gagne péniblement son fauteuil. Le duc de Berry prend place à ses côtés; le prince de Poix se retire.)

LOUIS XVIII

Messieurs, ce sont surtout les Rois en exil qui devraient avoir l'exactitude pour politesse. Mais je vous demande grâce pour les vrais coupables : mes pauvres chevaux. A défaut de leur courage, le pavé de Gand excède leurs forces.

LE BARON LOUIS

Le duc de Feltre, Sire, devrait mettre son équipage au service de Votre Majesté. C'est le plus beau du pays et il languit dans l'oisiveté.

CLARKE

Mais, certes, si le Roi...

LOUIS XVIII

Pour que Buonaparte imprime dans ses journaux que je rétablis la dîme et la corvée?... Et puis, je confesse que je me suis attardé à la poursuite d'une rime rebelle, et, plus encore que ses camarades, Pégase m'est rétif.

DE BLACAS

Le Roi ne daignera-t-il pas nous faire la grâce?...

CLARKE

Le Roi, d'ailleurs, nous avait promis...

DE BLACAS

Je suis l'interprète du sentiment unanime pour supplier Votre Majesté...

LOUIS XVIII

Vous le voulez?... Oh! c'est un rien. Je n'ai fait qu'ajouter de méchantes rimes à une anecdote que vous connaissez... (*Il lit.*)

« Pourquoi ne pas faire pour moi,
« Ce que l'on faisait pour le Roi?
— Disait Napoléon à sa cour qui l'adore —
« Autant que lui-même on m'honore.
« Lorsque Louis...

(*S'interrompant.*) M. de Chateaubriand doit trouver cela bien fade et bien plat...

CHATEAUBRIAND

Oh! Sire!... pouvez-vous croire?...

LOUIS XVIII

Il me faut votre indulgence... (*Reprenant.*)
« Lorsque Louis sortait, on dit que dans Paris,
« Des mains blanches comme des lys,
« Agitant des mouchoirs qui l'étaient plus encore,
« Interprètes muets de joie et de candeur,
« D'un sexe aimant signalait le bonheur...

BLACAS, extasié.

Ah !...

LOUIS XVIII

« Moi, je n'ai point la petitesse,
« De prendre en haine une couleur.
« D'une main, d'un mouchoir, l'éclatante blancheur
« N'a rien, dans le fond, qui me blesse.
« J'accepterais, en Empereur,
« Cette innocente politesse. »
— « Sire, lui répondit un courtisan matois,
« Je ne vois là rien qui m'étonne.
« Tous les droits de Louis, la France vous les donne.
« Mais chacun sait qu'on disait autrefois :
« Sur qui n'a rien, le Roi n'a plus de droits.
« Et, tout bonnement, je soupçonne
« Les dames dont le cœur chérit votre personne,
« ... De se moucher avec leurs doigts !...

(Un silence.)

DE BLACAS

Quel esprit ! Quel tour délicieux !...

BEUGNOT

Quelle finesse !...

DE BLACAS

Et comme le trait est sûrement porté !...

LALLY-TOLLENDAL

J'espère que Votre Majesté fera au *Journal de Gand* l'honneur de lui donner la primeur de ce chef-d'œuvre ?...

CLARKE

En attendant l'anthologie...

LOUIS XVIII, fort satisfait, au fond.

Ne remettons point à demain les affaires sérieuses. — (*A Chateaubriand.*) Monsieur le vicomte, quelles nouvelles de France ?...

CHATEAUBRIAND

Sire, les derniers rapports confirment l'opinion que Votre

Majesté a déjà pu se former de l'état du royaume et de l'impuissance de Buonaparte. Voici, cependant, quelques faits précis...

(Il ouvre sa serviette et en tire quelques papiers, avec un mouchoir de soie noire.)

LOUIS XVIII

Hé ! Qu'est ceci ?...

CHATEAUBRIAND

Mon Dieu ! Sire, mon foulard de nuit... J'ai veillé jusqu'au matin...

LOUIS XVIII

Bien, bien. Cela prouve que vous déposez parfois vos lauriers...

CHATEAUBRIAND

Les décrets de l'usurpateur sont ouvertement combattus par ceux mêmes à qui il prétend imposer la honte de les exécuter. — Le sous-préfet de Lisieux a prescrit d'enlever du clocher le drapeau tricolore. Celui de Nogent-le-Rotrou fait afficher, sous le porche de l'église, la proclamation royale du 23 mars, qui défend de payer l'impôt et d'obéir à la conscription... — Un maire de la Dordogne empêche les engagements soi-disant volontaires. Un maire du Pas-de-Calais s'est écrié, en place publique, qu'il valait bien mieux marcher contre l'infâme tyran que contre les Alliés ! Neuf conseillers de Rennes, la Cour d'Aix...

BLACAS, à mi-voix.

Le Parlement...

CHATEAUBRIAND

La Cour d'Aix tout entière, une foule de magistrats, refusent le serment...

LE DUC DE BERRY

Bravo !... Voilà des hommes !...

CHATEAUBRIAND

Le clergé surtout prête à la bonne cause le plus ferme appui. L'évêque de Soissons écrit à M. Carnot qu'il ne reconnaît d'autre souverain que Votre Majesté. — Le curé

de Villeneuve-d'Agen a fermé son église plutôt que de chanter le *Domine, salvum*... en faveur de Buonaparte. Les prêtres de Bretagne privent les garde-nationaux de l'absolution, et ceux d'Alsace les menacent de l'enfer... — Les religieuses du couvent d'Esquermes, près Lille, font copier vos ordonnances par leurs élèves et les répandent parmi les paysans... — Mais en vérité, Sire, qu'est-il besoin de multiplier les exemples?...

LOUIS XVIII

Ce zèle est bien doux à mon cœur.

DE BLACAS

Votre Majesté ne pense-t-elle pas que la Croix du Lys récompenserait dignement ces fidèles serviteurs?...

LOUIS XVIII

Il m'a paru plus convenable de créer un Ordre spécial. — (*A Clarke.*) Mon cher duc, donnez lecture au Conseil de la note que vous avez rédigée à ce sujet...

CLARKE

Une distinction honorifique sera créée sous le nom d'*Ordre de la Fidélité*, destiné aux personnes qui témoignent d'un attachement invincible au Roi...

LOUIS XVIII

C'est vous-mêmes, Messieurs. Mais il va sans dire qu'on le pourrait également décerner en France...

CLARKE

Les insignes se composent d'un ruban et d'une médaille. Sur l'avers, l'effigie du Roi; au revers, le mot *FIDELITAS*, dans une couronne de chêne et de laurier.

BLACAS, LALLY-TOLLENDAL, BEURNONVILLE, avec émotion.

Ah, Sire!...

LE BARON LOUIS, mi-voix à Beugnot.

Je pense qu'un Ordre de l'Infidélité aurait beaucoup plus de titulaires.

BEURNONVILLE, comme sous le coup d'une idée pressante.

Mais, Sire..., le ruban?...

LOUIS XVIII

Blanc... ou bleu... ou blanc rayé de bleu.

BEURNONVILLE

Et de quelle dimension?... (*Geste de Jaucourt.*) Permettez! ne décidons rien à la légère.

CLARKE

La médaille aura 24 millimètres de diamètre; le ruban, 30 millimètres de longueur.

BEURNONVILLE

A merveille!...

DE BLACAS

Quelle joie d'étaler sur sa poitrine cette preuve de loyauté et d'amour!...

LOUIS XVIII, à Clarke.

Mon cher duc..., les questions militaires...

CLARKE

Sire, en dépit des bruits alarmants propagés par les séïdes de Buonaparte, l'esprit de l'armée n'est pas moins bon que celui de la population civile... Les déserteurs se présentent en masse...

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Je croyais pourtant...

CLARKE

Nous sommes déjà à vingt-huit. L'élan est donné. A Armentières, chaque chef de famille s'est engagé, par serment, à faire déserter un soldat. Et combien qui n'attendent que l'occasion?...

LE DUC DE BERRY

Et qui l'auraient déjà saisie, si ces jean-f... de douaniers ne les arrêtaient aux frontières!...

CLARKE

Ou si la prime pouvait être plus élevée. Mais l'état du Trésor ne permet pas de donner plus de 80 francs par cavalier et 20 francs par fantassin...

CHATEAUBRIAND

Et c'est peu pour un vainqueur d'Austerlitz ou de Friedland...

LE DUC DE BERRY

N'importe! J'ai toujours en main la maison militaire.

LOUIS XVIII

Mes braves gardes-du-corps!... Où sont-ils?...

LE DUC DE BERRY

Je les ai cantonnés à Alost, — position plus dégagée pour se porter, suivant les circonstances, en avant ou en arrière.

BEURNONVILLE

Et excellente au point de vue stratégique!...

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Je demande à Votre Altesse Royale la permission de lui rappeler que les souverains alliés ne veulent pas que l'armée royale prenne part à la guerre.

LE DUC DE BERRY

C'est ce que nous verrons!... Et sachez, Monsieur, que quand un soldat a envie de se battre, il se bat toujours!...

CLARKE

Enfin, Sire, j'ai le bonheur de communiquer à Votre Majesté les documents de la plus haute importance. M. de Frasans, qui était employé dans les bureaux de la guerre, et qui vient d'arriver à Gand, m'a remis « l'état de situation ». Mais le chiffre de 220 à 225.000 hommes me paraît fort exagéré...

BEURNONVILLE

Invraisemblable! Impossible!...

CLARKE

Et voici le plan de Buonaparte : attaquer sur la Meuse, pour refouler le feld-maréchal Blücher vers la Roër et le Rhin...

BEURNONVILLE

Quelle faute!... Il est perdu!... Un simple mouvement de flanc... Si lord Wellington débouche par Charleroy et le prince d'Orange par Marchiennes... Mais j'aurai l'honneur de soumettre à Sa Majesté un mémoire que j'ai élaboré à ce sujet...

DE BLACAS

Il faudrait alors presser l'entrée en campagne.

DAMBRAY

Tel n'est point l'avis du duc de Wellington, et les raisons qu'il en donne me paraissent assez fortes...

LE DUC DE BERRY

Oh, vous, Monsieur !... On sait de reste que vous n'êtes jamais pressé !...

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Mais, Monseigneur, une fois entrés en France, les Alliés devront vivre sur le pays, ce qui ne laissera pas de le fouler et l'irriter. Le sentiment public verrait avec peine la guerre commencée sur le désir du Roi et pour lui seul.

LE DUC DE BERRY

C'est afin de le rétablir, cependant, que les souverains de l'Europe ont pris les armes !

LE MARQUIS DE JAUCOURT

N'ont-ils pas des desseins secrets ?... La proclamation du 12 mai est menaçante dans son ambiguïté. « — Il ne s'agit « plus aujourd'hui, — dit-elle, — de maintenir le traité de « Paris ; il s'agirait de le refaire. Les puissances se trouvent « rétablies envers la France dans la position où elles étaient « le 21 mars 1814... » Qu'est-ce qui se dissimule et que l'on prépare sous cette phrase ?...

BEUGNOT

Et tous ne prennent pas la peine de cacher leurs désirs. Lord Douglas s'est écrié à la Chambre des Communes : « Pour « le bien de l'humanité, il est nécessaire de ravager le terri- « toire français et d'exterminer jusqu'au dernier soldat de « cette odieuse nation !... »

LE BARON LOUIS

L'*Oracle*, de Bruxelles, déclare que la Flandre n'est qu'un démembrement des Pays-Bas. L'Alsace, la Lorraine, la Franche-Comté ont été *usurpées* par la France et feraient d'excellentes indemnités pour les princes allemands dépossédés !...

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Et la proclamation de Justus Grüner !... « Il faut anéantir « les Français comme peuple, partager leurs provinces pour « dédommager les braves Teutons des sacrifices qu'ils ont « faits pendant quinze ans. Le monde ne peut vivre en paix « tant qu'il restera une nation française. Qu'on la change « donc en peuples de Bourgogne, de Neustrie, d'Aqui- « taine !... »

LE DUC DE BERRY

Propos inconsidérés !... Et les feuilles du Corse en tiennent de bien plus outrageants !... Et celà ne saurait atteindre les sentiments de la France pour son Roi !... N'en avons-nous pas reçu, voici quelques jours à peine, une preuve éclatante ?... Comme nous, M. de Jaucourt a vu les maires d'Armentières, de Bailleul, d'Aire, d'Hazebrouck, et ces députés de Dunkerque, Abbeville, Boulogne, qui sont venus déposer aux pieds de Votre Majesté, avec l'hommage d'une fidélité invincible, une somme de 500.000 livres, touchant produit d'une collecte !... Nous avons entendu un vertueux notaire d'Armentières, M. Bayart, — il est des noms prédestinés — dire l'impatience où l'on est d'arborer le drapeau blanc. Des armes, des munitions sont réunies en abondance, et, au premier signal, le soulèvement est unanime !... Que nous parle-t-on de ménagements, de prudences, sous cou-

leur de sauver la responsabilité du Roi ?... Moi, j'appelle cela lâcheté,... ou trahison !...

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Monseigneur, il est dur...

LOUIS XVIII

Charles !... Vous vous oubliez...

(Silence.)

DE CLARKE

Un plan est préparé. M. de Castéja sera envoyé dans le Nord. Monseigneur le duc de Bourbon soulèvera les départements de l'Ouest, avec l'aide du maréchal Gouvion-Saint-Cyr.

BEUGNOT

Le concours du maréchal est-il assuré ?...

CLARKE

Non. Mais cela ne fait pas doute.

BEURNONVILLE

Je crains que ses moyens ne trahissent sa bonne volonté...

CLARKE

Le Roi même, dans sa sagesse, a désigné, pour Paris, un gouvernement provisoire, avec le maréchal, duc de Tarente, à sa tête...

BEURNONVILLE

L'amitié du maréchal Macdonald pour Fouché le rend suspect.

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Mais Fouché est l'homme nécessaire !...

LOUIS XVIII

Oh !... J'aimerais mieux me couper la main que de signer la nomination de l'assassin de mon frère !...

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Je comprends la douleur de Votre Majesté. Mais c'est à Fouché qu'Elle devra peut-être sa couronne...

LOUIS XVIII

Ah! que Dieu éloigne de moi ce calice!...

(Silence.)

LE DUC DE BERRY

Eh bien... qu'attend-on?...

CLARKE

Monseigneur... de l'argent.

(Tous regardent le baron Louis.)

LE BARON LOUIS

Je suis prêt à ordonnancer les dépenses, si le Roi me délivre des fonds...

LOUIS XVIII, sec, et avec humeur :

Je n'ai pas d'argent!... — Non, Messieurs; non. Buonaparte et ses affiliés affirment que j'ai emporté cinquante millions. Plût au ciel!... Mais il s'en manque de beaucoup. Je n'ai ..... Enfin, mes finances sont très mesquines en ce moment... Et je dois songer à l'avenir!...

LALLY-TOLLENDAL

Oh! Sire, dans quelques semaines!...

LOUIS XVIII

Vous êtes jeune, mon cher comte. L'espérance est une coquette. Elle sourit aux hommes de votre âge. Mais elle traite beaucoup moins favorablement ceux du mien. Je crains que nous n'allions pas aussi vite que vous le pensez...

BEURNONVILLE

Les diamants de la couronne, peut-être?...

LOUIS XVIII

Jamais!... C'est un dépôt que la France m'a confié.

CHATEAUBRIAND

Le Roi ne met pas la Royauté en gage!...

LE DUC DE BERRY, très agressif, en regardant le baron Louis :

Voilà ce qu'il en coûte... d'oublier quarante millions aux Tuileries!...

LE BARON LOUIS

Monseigneur sait à quel point le départ fut précipité, et si les traites que j'avais fait passer en Angleterre ont été protestées, il n'y va pas...

(La porte du fond s'ouvre, et l'huissier annonce :)

Son Altesse Royale Monseigneur le comte d'Artois!...

(Tous se lèvent.)

LE COMTE D'ARTOIS, entrant, fort guilleret :

Mon frère, bonjour... (*Il l'embrasse, ainsi que son fils.*) Messieurs, je vous en prie... (*Il leur fait signe de s'asseoir.*) Laissez-moi répéter qu'il n'y a ici qu'un Français de plus... (*Sourire de Beugnot.*) Sur ma foi, je m'ennuie furieusement à Bruxelles, et j'ai fait la partie de venir vous surprendre. Et je serais arrivé plus tôt, encore que j'aie manqué de verser en route sur ce pavé d'enfer, si je n'avais été retenu par notre vieux cousin...

LOUIS XVIII

Pauvre Henri!... Sa tête est-elle un peu remise?...

LE COMTE D'ARTOIS

Guère. Il s'est présenté à ma porte, en équipage de vénerie, le cordon de l'Ordre à la ceinture, et m'a proposé d'aller courir le cerf à Chantilly... Il se bat, si l'on veut; il s'en va, si l'on veut...

LOUIS XVIII

Lorsque nous nous arrêtâmes à Lille, il me demanda si, selon l'usage, je ne ferais pas la cérémonie du lavement des pieds le lendemain, qui était le jeudi saint?...

LE DUC DE BERRY

En passant à Rocroy, il ne savait plus bien s'il y venait coucher ou livrer bataille.

DE BLACAS

Les malheurs dont Monseigneur le prince de Condé fut accablé expliquent de reste ce trouble passager.

LE COMTE D'ARTOIS

Bah! Le simple mot « écu » lui rend toute sa lucidité. Je ne l'ai jamais vu si décidé à serrer les cordons de sa bourse. Et pourtant, l'occasion est à souhait et il suffirait du moindre effort. J'ai reçu tout un courrier d'Espagne. Louis (1) est à Barcelone, où les émigrés et les déserteurs le rejoignent chaque jour. Il n'aurait besoin que de fusils et de cartouches... Et voici pour vous, mon frère... (*Il remet des lettres à Louis XVIII.*) Louis, dont vous connaissez l'esprit ferme et prudent, est à ce point convaincu de votre prompt retour, qu'il vous demande des instructions sur la politique intérieure. La Charte sera-t-elle maintenue?... Et la cocarde blanche?... Pour qui le châtiment et la clémence?... Et ne comptez-vous pas, — c'est essentiel, en effet, — modifier l'uniforme de l'armée?...

DE BLACAS

Je suis heureux que mes renseignements particuliers confirment ceux de Monseigneur...

LE COMTE D'ARTOIS, ironique et dédaigneux.

En vérité, l'honneur est pour moi...

BLACAS

J'ai reçu, du comte Hugues de Damas, des lettres que j'allais communiquer à Sa Majesté.

LE COMTE D'ARTOIS, de même :

J'espère que notre présence n'est pas indiscrète?...

BLACAS, imperturbable, lisant.

« ... Quelle bonne, quelle excellente nation que cette nation espagnole ! Combien le Corse et ses satellites y sont universellement abhorrés !... A propos de Corse, tachez d'établir cette dénomination pour l'armée. Ce mot: armée française, est un opprobre pour le nom français. Appelons-la: l'armée corse. Toute cette canaille si criminelle de généraux, d'officiers et de soldats ne mérite pas le titre de Fran-

(1) Le duc d'Angoulême.

çais. La prétendue gloire de ces brigands est effacée par leur conduite... A tous les diables, l'armée corse !... Et ses chefs fusillés, ou envoyés en Sibérie, à Cayenne, ou aux mines !... Aux grands maux les grands remèdes !... »

Cette lecture cause une impression de gêne à peu près unanime.

CHATEAUBRIAND

Mieux vaudrait un bon ennemi...

LE BARON LOUIS

C'est avec ces gentillesses-là qu'on ébranle un trône...

BLACAS

Tout le monde, à Madrid, se fait gloire de porter le ruban du Lys et Sa Majesté catholique va ordonner l'entrée en campagne de ses armées.

LALLY-TOLLENDAL

Oh, celà !...

JAUCOURT

Les sentiments du Roi et de ses sujets ne sont pas douteux. Mais le gouvernement n'est ferme qu'en paroles et ne fait rien. On obtiendra des Espagnols tous les sacrifices, hors celui de la lenteur. M. de Laval-Montmorency m'informe que le ministère ne sera prêt que le 1er juillet.

LE DUC DE BERRY

Ou l'année prochaine !...

LOUIS XVIII

Laissons celà... (*Au comte d'Artois*): Mais, mon frère, j'espérais... Ne savez-vous rien du duc d'Orléans ?...

LE COMTE D'ARTOIS

Non, mon frère... Sinon qu'il se montre indigne de la bonté et de la patience de Votre Majesté ; mais j'imagine que celà n'est pas pour La surprendre.

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Le respect, le dévouement, l'affection du duc d'Orléans

pour Sa Majesté sont connus. Il ne faut pas préjuger des motifs de son absence.

LE COMTE D'ARTOIS

Monsieur, il est des cas où l'absence est une faute et peut devenir un crime. Depuis que le duc s'est rendu en Angleterre, au lieu de suivre ici le chef de sa maison, son attitude donne fort à penser. Quelles raisons impérieuses l'appelaient à Londres?... Et quelles l'y retiennent si obstinément, quand le Roi l'a prié, et de la manière la plus pressante aussi bien que flatteuse, de se joindre à lui ?...

LOUIS XVIII

Il serait bon d'affirmer, aux yeux de l'Europe, l'union, la solidarité de la famille royale.

LE COMTE D'ARTOIS

Oubliez-vous que le duc a servi la Révolution?... Qu'il a combattu so s le drapeau jacobin?... Qu'il a, durant vingt années, affecté de se tenir à l'écart et de garder je ne sais quelle réserve, qui ressemblait étrangement à un désavœu et à un blâme?...

LE DUC DE BERRY

Il vivait en « bourgeois », en « citoyen français »!... Excellent moyen de flagorner les Sans-Culottes!... Il l'a été lui-même!...

LE COMTE D'ARTOIS

Et maintenant, qui oserait affirmer qu'il ne machine pas quelque intrigue?... Visiblement, il se ménage...

LE DUC DE BERRY

Il nous met en quarantaine!...

LE COMTE D'ARTOIS

Il a des amis ou des agents auprès de toutes les Cours. Il a sa politique. Je sais encore qu'il a conservé des relations avec ces damnés libéraux, auxquels il a fourni sans doute les garanties exigées. La Fayette, Benjamin Constant, Fouché, lui écrivent. Enfin, il fait mille caresses aux sou-

dards de Buonaparte, et leur rappelle qu'il a été leur « camarade ». Si bien qu'à défaut de l'homme d'Eylau et de Wagram, l'armée, — il s'en flatte, — accepterait le soldat de Jemmapes et de Valmy.

LE DUC DE BERRY

Mais, mon oncle, c'est conspirer, cela!... Et il faut couper court à ces menées louches, avant que la trahison n'éclate!...

CLARKE

Oserais-je rappeler que son influence s'est plus d'une fois égarée à des choix malheureux?... Avec la complicité de Soult, il a fait nommer colonel ce misérable La Bédoyère.

LE DUC DE BERRY

Tant vaut le client, tant le patron!...

LE COMTE D'ARTOIS, s'enflammant par degrés.

Plus encore!... Vous n'ignorez point les bruits qui courent?... — Que le Roi, lorsque les Alliés l'auront rétabli sur le trône, et mis Buonaparte définitivement hors d'état de nuire...

LE DUC DE BERRY

Oui, aux Açores, ou à Sainte-Hélène, ou aux Antipodes!... Ah! si le Congrès nous avait écoutés, il ne se serait pas échappé de l'Ile d'Elbe!...

LE COMTE D'ARTOIS

... Que le Roi ne soit victime d'une nouvelle révolution; — qu'il importe de rassurer la France contre la crainte du despotisme; — que le duc d'Orléans est seul capable d'y ramener la confiance et la paix; — que c'est l'avis du Tzar même, comme il s'en est ouvert à mylord Clancarty; — qu'au surplus, et depuis longtemps, les dispositions de l'empereur Alexandre ne sont rien moins que favorables à la branche aînée. « Je ne vois de propre à tout concilier, — aurait-il dit, — que le duc d'Orléans ». Mais, est-ce le Tzar qui l'a dit, ou le duc d'Orléans lui-même?...

LE DUC DE BERRY

Impudent mensonge!... Alexandre me faisait, à Paris, l'honneur de me choisir pour compagnon, et je sais...

LE COMTE D'ARTOIS

Eh! mon fils, s'il est vrai que l'Empereur ait montré, par la suite, quelque froideur, nous en connaissons la cause : la divulgation du traité secret du 3 janvier, que, par... un incroyable trouble d'esprit, M. de Jaucourt négligea d'emporter des Tuileries!

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Sire, j'en appelle à votre bonté, à votre justice. Pourrais-je supporter en silence des reproches qui me brisent le cœur?... Si j'eus le malheur d'oublier la pièce dont on fait état, que Votre Majesté dise, qu'admis à ses côtés au moment suprême, je n'eus d'autre pensée que de travailler à son salut... (*Louis XVIII fait un signe d'assentiment.*) — Pour Monseigneur le duc d'Orléans, je ne lui ferai pas l'injure de le défendre. La question est plus haute. Elle est de celles d'où dépend le sort même de la monarchie. Oui, Sire, la France vous appelle, vous réclame de tous ses vœux. Oui, votre peuple vous aime; vous est et vous demeure invinciblement attaché. Mais songez, et demandez-vous, si ce sentiment ne rencontre pas quelque exception?...

LE COMTE D'ARTOIS

Des traîtres!...

LE DUC DE BERRY

Des brigands!...

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Non, Monseigneur, — mais les ambitieux, les égoïstes, les habiles, qui ne voient, dans la crise mortelle où la France se débat, qu'un moyen de fonder ou de pousser leur fortune. Et surtout... Ah! je frémis de le dire, les tièdes, les indécis, les indifférents, uniquement occupés de leur repos, qu'ils appellent intérêt national. Ils détestent l'usurpateur, ils préféreraient le souverain légitime, — mais ils sont tout

prêts à s'accommoder d'un prince et d'un régime propres à rassurer ou endormir leurs appréhensions. Ils forment ce tiers parti, qu'on nous signale de tous côtés et qui a pris pour devise : Ni Buonaparte, ni Bourbons. A ce parti, il ne manque qu'un nom, qu'un chef. Ce chef peut se trouver. Et quand tout repose sur la vertu d'un seul homme, est-il prudent, au temps où nous sommes, d'offenser cette vertu et de lui fournir un prétexte de ressentiment?... — Le Roi ne saurait douter de mon zèle ; je lui devais la vérité.

(Silence. Tout le monde comprend combien le marquis de Jaucourt a raison.)

LOUIS XVIII

Elle est parfois dure à entendre... — Enfin que proposez-vous?...

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Mettez pleine confiance, Sire, dans la fidélité du duc d'Orléans.

LE COMTE D'ARTOIS

Mon Dieu !... si pour affermir et stimuler cette fidélité, il ne fallait que quelques avantages?...

LOUIS XVIII

Le commandement d'un corps de volontaires?...

LE COMTE D'ARTOIS

L'entrée au Conseil?...

DE BLACAS

Relever pour lui la charge de connétable?... Cela serait d'un bon effet sur les troupes.

LOUIS XVIII

Lui reconnaître le titre d'Altesse Royale?...

LE DUC DE BERRY, protestant.

Ah, Sire!...

LOUIS XVIII

Il comprendrait alors que sa présence ici est nécessaire.

LE COMTE D'ARTOIS

Vous le pouvez, mon frère. Mais je n'accepterai point que le fils de Philippe-Égalité soit placé sur le même rang que mes enfants !...

LOUIS XVIII

Eh bien, on verra, on verra... (*A Jaucourt.*) Monsieur le vicomte, mandez au prince de Talleyrand que je l'attends avec impatience, et notifiez aux souverains la liste des commissaires que nous avons désignés auprès des armées alliées.

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Sire...

LOUIS XVIII

Le prince vous a écrit ?... Vous annonce-t-il enfin son retour ?...

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Non, Sire. C'est-à-dire...

LOUIS XVIII, mécontent et inquiet.

En vérité, je ne puis comprendre ce retard !...

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Les grands intérêts dont le prince de Talleyrand a la garde...

LE COMTE D'ARTOIS

Oh ! il veille surtout aux siens !...

LOUIS XVIII

Les travaux du Congrès sont achevés.

LE MARQUIS DE JAUCOURT

M. de Talleyrand estime qu'il sert mieux Votre Majesté à Vienne qu'ici...

LOUIS XVIII

Je suis seul juge de ce qu'exige mon service. Il l'oublie trop !...

LE COMTE D'ARTOIS

Et vous, mon frère, vous ne vous en souvenez pas assez. Il est aisé de voir que M. Talleyrand joue son propre jeu.

LE DUC DE BERRY

Comme toujours !... Et avec des cartes fausses !...

LOUIS XVIII

Il n'a pas encore partie gagnée. — Pour les commissaires...

(Silence.)

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Je suis obligé de vous rappeler, Sire, que les souverains et les généralissimes étrangers... refusent... le concours que leur a offert Votre Majesté.

(Silence.)

LE DUC DE BERRY

Cette prétention est intolérable !...

(Silence.)

LOUIS XVIII

Avisez, du moins, de mon choix, les personnes qui en sont l'objet. Nous nous règlerons sur les circonstances. — (*A Lally-Tollendal*) Faites répandre en France la proclamation du *Moniteur*... (1).

LALLY-TOLLENDAL, sincèrement étonné.

Laquelle, Sire ?...

LOUIS XVIII

Celle où je défends à mes sujets d'obéir à l'usurpateur, au nom de l'autorité légitime dont m'a, seul, investi la Divine Providence, et sous les peines les plus sévères.

(1) Le *Journal de Gand*, ou *Moniteur Universel*, ou *Journal Universel*, dirigé par Bertin, imprimé chez J. N. Houdin, rue de la Catalogne. Il paraissait deux fois par semaine (mardis et vendredis) sur quatre pages, avec des suppléments. Abonnements : 12 francs pour trois mois. — Le 1er numéro parut le 14 avril; le 20e et dernier, le 21 juin. Lally-Tollendal, Châteaubriand, Lacretelle en étaient les principaux rédacteurs. Le rapport de Châteaubriand fut publié dans le numéro du 12 mai, et la pièce des *Mouchoirs blancs* dans celui du 23 mai.

LALLY-TOLLENDAL

Je prie Votre Majesté de m'excuser. Cette proclamation n'a pas été remise au journal...

LOUIS XVIII

Comment?...

DE BLACAS

J'en ai libellé copie de ma main...

(Surprise, silence. Ils se regardent.)

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Il est vrai, Sire, qu'elle ne fut pas publiée... C'est, qu'auparavant, nous avions, — M. de Châteaubriand, M. le baron Louis et moi, — nous avions dessein de prendre conseil de Votre Majesté sur l'opportunité de cette publication...

LOUIS XVIII

Il me semble que j'en ai décidé.

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Je supplie le Roi de m'entendre. Jamais Sa Majesté ne fut mieux inspirée. Elle n'a écouté que son cœur généreux. Mais ne craint-Elle pas, — c'est la crainte qui nous est venue à nous-mêmes, — que la haine et la calomnie ne travestissent ses paroles, n'en dénaturent le sens et la portée auprès des esprits prévenus ou incertains,... et que, par conséquent,... l'effet... en soit tout autre que celui qu'on en devait espérer?... Dans la situation du Roi, tout ce qui n'est pas utile est nuisible... Notre fidélité, notre dévouement, le sentiment de nos devoirs et... notre conscience enfin nous empêchent d'en assumer la responsabilité...

LE BARON LOUIS

Sire, j'ignore les subterfuges et je méprise la flatterie. Dans l'état des choses, cette proclamation est impossible!...

LE DUC DE BERRY

Mais,... c'est de la rébellion!...

LE COMTE D'ARTOIS

Avais-je raison de vous dire, mon frère, que ces Messieurs sont infectés de libéralisme!...

LE DUC DE BERRY

De jacobisme!... Un loyal sujet ne discute pas.

CHATEAUBRIAND

Non, Sire. Un loyal sujet ne met pas en péril le Roi et le royaume. Il porte la vérité au pied du trône, sauf à demander que le poids des fautes retombe sur sa tête. Entre Olivarès et Strafford, notre choix est fait!

LE COMTE D'ARTOIS

Des mots! toujours des mots!... Et, puisqu'on a parlé de fautes, plût à Dieu qu'il n'y en eût pas de commises!...

LE BARON LOUIS

En effet, Monseigneur. Nous ne serions pas ici.

LE COMTE D'ARTOIS

Qu'osez-vous prétendre?... Nous voilà dehors encore une fois. A qui la faute, je vous prie?... A nos principes, qu'on a furieusement combattus et repoussés?... A nos personnes, qu'on a mis tant de soin à écarter?...

LE BARON LOUIS

Aux imprudences que nous avons dû subir; aux maladresses que nous n'avons pu réparer...

LE DUC DE BERRY

Ce langage est d'un factieux!...

LE COMTE D'ARTOIS

Vous avez fait prévaloir votre système, et l'on en peut juger par les résultats. L'expérience est complète, cette fois, et elle n'aura pas été inutile. Voilà ce que nous a valu votre maudite Charte!...

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Ou les infractions à la Charte.

CHATEAUBRIAND

Le Roi a donné sa parole ; nous l'avons endossée : elle est intangible.

DE BLACAS

Le Roi tiendra tout ce qu'il a promis. Mais il est seul maître de ses actes...

LE COMTE D'ARTOIS

Ah, Monsieur, de grâce !... Nous payons assez cher votre obstination et votre suffisance !...

LE DUC DE BERRY

N'accusez que vous même de ce qui s'est passé !...

DE BLACAS

Ma personne n'est rien. Je suis aux ordres du Roi et j'ai fait le sacrifice de ma vie.

LE COMTE D'ARTOIS

Faites-nous d'abord celui de votre présence !...

DE BLACAS

Monseigneur n'aura pas longtemps à la supporter...

(Long silence. — Les deux partis se tiennent tête — Beugnot et Beurnonville s'efforcent de s'effacer. Clarke est désolé. Louis XVIII, très affecté, joue machinalement avec un coupe-papier.)

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Sire, nous sommes prêts à signer cette proclamation. Nous supplions seulement Votre Majesté de lire dans nos cœurs...

CHATEAUBRIAND

Vos ministres, Sire, sont inviolablement attachés aux principes d'une sage liberté. Mais qu'il nous soit permis de le dire, avec le respect sans borne que nous portons à votre couronne et à vos vertus. Nous sommes prêts à verser pour vous la dernière goutte de notre sang, à vous suivre au bout du monde, à partager les épreuves qu'il plaira au Tout-Puissant de vous envoyer, parce que nous croyons, devant Dieu, que vous maintiendrez la constitution que vous avez

donnée à votre peuple, que le vœu le plus sincère de votre âme royale est la liberté des Français !... S'il en était autrement, Sire, nous mourrions à vos pieds, pour la défense de votre personne sacrée, parce que vous êtes notre Seigneur et notre maître, le Roi de nos aïeux. Mais, Sire, nous ne serions plus que vos soldats ; nous cesserions d'être vos conseillers et vos ministres !...

LE COMTE D'ARTOIS

Le couplet est fini ?... Ce n'est plus la royauté constitutionnelle ; c'est la royauté conditionnelle !...

CHATEAUBRIAND

Monseigneur, il n'y en aura plus d'autre en France !

LE COMTE D'ARTOIS

Ah ! l'heureux changement !... Son premier effet est de nous ramener à l'émigration !...

LE BARON LOUIS

C'est qu'on avait ramené les émigrés.

LE DUC DE BERRY

Ah, prenez garde !... Je ne sais...

LE COMTE D'ARTOIS

Ils étaient à la peine, tandis que vos amis...

(La porte du fond s'ouvre. Entre le duc d'Havré, un des capitaines des gardes du corps et premier gentilhomme de service.)

LE DUC D'HAVRÉ

M. le chevalier Charles Stuart, ministre d'Angleterre, — M. le baron de Vincent, envoyé extraordinaire de Sa Majesté l'empereur d'Autriche, — sollicitent l'honneur d'être admis auprès de Votre Majesté, pour affaire urgente...

LOUIS XVIII, soudain remis, ferme, solennel.

Messieurs, nous discuterons demain... — Maintenant, je suis le Roi de France !...

(Il étend la main.)

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU

FLANDRE

❧ ❧

La Flandre

On ne connaît d'ordinaire de la Flandre que la monotonie de ses plaines, la tristesse désolante de son ciel, l'ivresse bruyante et lourde de ses kermesses et son activité industrielle et commerciale. Et sans doute, pour qui passe rapide et curieux seulement d'observations générales, ces particularités sont évidentes. Mais elles sont superficielles. Pour la comprendre, la saisir et l'aimer, il faut pénétrer plus avant, jusqu'à l'âme de la province. Il faut en faire la *psychologie* précise et nuancée, car ici les valeurs d'opposition brusque sont inexactes, et la vérité réside dans l'interprétation et le contrôle des éléments essentiels encore qu'antithétiques, touffus et divers du climat, de l'atmosphère, de l'éthique, de l'histoire et de toute une existence complexe dans le présent et dans le passé.

Cette multiplicité composante constitue à la Flandre un caractère original, d'un charme prenant et discret, appréciable et rare, qui la situe entre les plus pittoresques. Ceux-là seuls

l'apprécient pleinement qui ont connu, puisé aux traditions, respiré, dans l'air même, l'initiation préalable pour atteindre à cette beauté, — une beauté voilée et douce.

L'étendue de la Flandre n'a point pour l'autochtone l'uniformité plane qu'enseignent les géographies sommaires. Son atmosphère moins limpide que celles d'autres régions davantage favorisées du soleil, ni sa lumière papillotante et mouillée ne révèlent aux regards habitués à s'y baigner la désolation. Ses paysages et ses sites comportent une poésie de brume intense, une pacification profonde, propice aux rêveries délicieuses et aux langueurs de nonchalance.

La plaine vaste est coupée de ces rivières aux méandres de musardise : l'Escaut aux flots verts, la Scarpe paresseuse, la Sambre flexible, activant les vannes des moulins, la Deûle bourbeuse et noire, la Lys surtout aux eaux fécondes et bonnes au rouissage des lins, et qui coule si calme dans sa vallée humble et heureuse. Et le sol gras, opulent et sain, ondule d'une montée insensible du côté du Ferrain et du Pévèle, tandis qu'à l'autre extrémité, bleuissant l'hémicycle de l'horizon, le sol se mamelonne des monts de Bailleul et de Cassel, pour s'enclore à la frontière par les collines basses du Tournaisis.

Rivières et canaux sinuent et serpentent dans les trois Flandres, la flamingante, la wallonne et celle proprement française, à l'entour des villes anciennes dont l'existence raconte une épopée : Landrecies et Maubeuge, Valenciennes et Bouchain, Douay, Bavay et Lille. Bardées de fer et closes de remparts, c'étaient les cités fortes, orgueilleuses et invincibles qui commencent à peine de se désentraver de la gêne, devenue inutile, de leurs fortifications.

Et subsistent aussi des villes déchues de la splendeur de jadis : Wervicq, rivale d'Ypres la marchande ; Halluin, la ville drapière notoire aux annales du XIV[e] siècle ; Comines morte irrémédiablement depuis les assauts et les pillages des gueux iconoclastes, Bailleul la dentellière où dorment des souvenirs, Bombourg, Watten, Cassel l'abrupte et ses moulins, Hazebrouck la sommeillante et la bilingue, Houdschoote et

Bergues, romantique à la fois et millénaire, et tant d'autres !

La plupart de ces noms des communes flamandes rappellent de grandes minutes historiques. Du fond des âges jusqu'à nos jours, Mons-en-Pévèle, Cassel, Bouvines, Fontenoy, Denain, Wattignies la victoire, sont évocateurs. Là tiennent les phases principales de la nation française.

Mais d'un bout à l'autre de la province, quelque chose signe ces cités comme appartenant à la même contrée magnifique, riche et forte dans l'autrefois et dans l'aujourd'hui, qu'elles soient vivantes ou déchues. Et ce sont les églises gothiques ou ogivales, les hôtels de ville somptueux qui regardent les places larges pour les marchés et les cortèges de géants : Reuss-Papa à Cassel, Gayant à Douai, Lyderic et Phinaert à Lille pour ne citer que ceux-là. Ce sont encore les beffrois solennels où sautillent les carillons.

Les beffrois ! Ils attestent les laborieux enfantements de la liberté dans le pays et les luttes pour l'indépendance communale. Ils dominent les maisons municipales où le peuple se gouverne et fait ses lois, où les corporations, les gueldes, l'échevinage et les confréries se rendent en procession comme aux cathédrales.

Avec leurs poivrières, leurs créneaux, leur échauguettes, leurs donjons du guet où se tient le veilleur, ils ont surgi à la Renaissance espagnole sur tous les points de la province, dressant en face de la beauté pieuse des églises leur beauté plus humaine. Ils sont le geste de l'effort et de la défense, à côté du geste de la prière et de la supplication. Les sonneries des uns fraternisèrent aux jours de fête avec la sonnerie des autres. L'heure continue d'y alterner, car aux calmes villes des Flandres, du haut des tours, sur le clavier des carillons, d'humbles artisans savent encore, quand viennent les *ducasses*, faire descendre sur la foule les musiques joyeuses.

Sur un même sol, l'union des beffrois et des cathédrales symbolise, ce semble, le caractère du peuple en ses deux éléments fonciers : le mysticisme grave et fastueux, l'énergie combative et têtue. Ils sont les monuments commémoratifs d'une race fière et volontaire qu'aucun choc ne fait plier et

qui se redresse après chaque coup, tenace et indomptable. Au type premier de l'indigène : yeux bleus, poils clairs, chair molle, esprit pondéré, les vicissitudes séculaires des conquêtes et la longue domination espagnole, en même temps que l'infiltration d'un parler et d'un sang, ont donné leur apport physique et moral. Ils ont coulé au flegme blond un peu de soleil ardent, glissé dans les veines du farouche orgueil catalan.

Ce peuple a gardé, malgré tout, presque intacts, ses dialectes. Le patois du Nord, au vocabulaire touffu, aux mots expressifs et imagés, mais dont l'harmonie est indigente par défaut de syllabes sonores et par excès de consonnes chantantes, reste la langue mère. Il a eu longtemps ses rapsodes populaires, satisfaits de dire oralement les coutumes et les faits locaux ou de se gausser irrévérencieusement des travers. Et ce fut Decottignies, dit Brûle-Maison, qui marqua davantage dans les mémoires. Puis, un de ces hommes, presque le dernier venu, Desrousseaux, le Mistral du Septentrion, réussit à fixer la langue instable de ses devanciers, à lui donner une grammaire et à créer une tradition pour perpétuer les vieilles traditions : le *broquetet*, fête des dentellières, la *braderie*, foire nocturne de Lille dont aucune ville du Nord ne peut offrir l'équivalent. Et c'est la manière de Desrousseaux que continuent tant de poètes pavoisants : Lamy à Cambrai, Georges Fidit à Valenciennes et jusque dans cette Béotie du Nord qu'on nomme Tourcoing. Avec plus de poésie réelle qu'eux tous et de sentiment apitoyé, le poète-mineur Jules Mousseron écrit à Denain la tragique et quotidienne épopée des agglomérations houillères.

Plus littéraire et plus productif dans ses manifestations du passé, il y a encore l'idiome aux diminutifs jolis et drus de la Flandre flamingante, peu dissemblable d'ailleurs de la langue courante des Belgiques et qui reste le seul en usage dès qu'on a dépassé le pays des *Rues* pour avancer vers la mer du Nord. On lui doit les litanies gracieuses des fleurs et les cantiques naturistes à la gloire de la bonne terre productrice.

Mais il a fallu le mouvement régionaliste de ces dernières

années pour indiquer quels motifs d'inspiration résidaient dans les gloires évanouies de la Flandre française et dans sa beauté moderne. Des poètes ont dit leur pays, et des peintres — trop rares — ont essayé de s'inspirer de la vision de ses paysages. Il ne s'est point encore trouvé de véritable prosateur pour en faire le décor d'une œuvre provinciale, franchement.

Et pourtant, elle est belle, la Flandre des buveurs de bière, la Flandre agricole aux *pâtures* abondantes, aux champs bariolés de fèves ou de pois, aux routes interminables bordées de saules et d'ormes, à l'ombre desquels sont assises les fermes et les *censes* régulièrement alignées, si pareilles, en leur propreté, aux intérieurs hollandais. Les toits sont gais de chaume moussu ou de tuiles rouges, et, sous la douceur des ciels de grisaille, les plaines sont d'une superbe poésie de mélancolie et de gravité.

Voici la campagne qui déroule la pâleur fleurie de ses lumières bleues, l'enlianement sombre de ses houblons, les bouquets d'or des colzas odorants, la richesse lourde des froments et des grappes d'avoine, les odeurs capiteuses des œillettes qui s'effeuillent.

Voici le dessin géométrique des plants de tabac, le vert panaché des betteraves sucrières, l'incarnat des luzernes, les floraisons multiples des prairies où paissent les bonnes vaches laitières, les énormes bœufs gris et les rudes chevaux de labeur. Et, de temps à autre, taches blanches au centre du décor, luisent, comme des aciers, les étangs de roseaux et les *clairs* gracieux, et, là-bas, vers la Flandre maritime, les *Watteringues*, canaux des terrains conquis sur le sable et les alluvions des mers.

Parmi cette placidité bucolique, sur le même sol de fécondité, devant les bras géants des moulins qui soufflètent les vents, au long des cours d'eaux barrés par le profil des peupliers-canadas, sur les quais où s'active le travail des débardeurs, des cantons entiers, nus et ternes, sont acquis à la fièvre incessante de l'industrie et du commerce. Là s'élèvent les villes neuves, les métropoles des laines et du textile où, par les soirs de grève, flottent les étendards rouges des

revendications populaires : Tourcoing, Roubaix et Armentières. Là, s'empoussièrent de charbon, Anzin, Aniche et l'Escarpelle, car, du fond de la terre, les gens des *corons* remontent la houille et les minerais. Les murmures sourds des ateliers, des filatures aux métiers luisants, le bruit des centres miniers, l'activité des *fosses* grondent d'une clameur éperdue et hoquetante. Et, jetant sa pourpre d'enfer sur l'or solennel et apaisé des soleils couchants, si beaux, la flamme des hauts-fourneaux s'érige, tragique, à la hauteur des cheminées d'usines dont se découpent les silhouettes obscures.

Un grouillement prolétaire, un tumulte d'existences hâves s'agitent aux alentours, et c'est d'une grandeur sublime de richesse, d'acharnement, de peine et de misère, en contraste avec la placidité idyllique du reste de la région. Et cette beauté double de la Flandre artisane, pays des beffrois et des métallurgies, vaut bien le pittoresque, ignoré ici, des vieux costumes.

Léon Bocquet.

Né dans le département du Nord le 11 août 1876, Léon Bocquet, directeur de la revue « Le Beffroi » de Lille, a écrit *Les Sensations* et *Flandre* (poésies), l'*Imagier André des Gachons*, *Albert Samain, sa vie, ses œuvres*, *Poèmes*, etc., et collaboré à la *Revue Bleue*, au *Mercure de France*, à *l'Ermitage*, à la *Revue générale* et au *Samedi* (de Bruxelles), au *Mois littéraire*, au *Journal des Débats*, à la *Revue Encyclopédique*, à la *Revue franco-allemande*, à la *Revue du Sud-Est*, etc., etc.

Le Ciel de Flandre

Je ne sais pas si c'est un paradoxe; et tant pis! Je le risque : Je crois bien que l'on a l'âme de son ciel. Le Midi, c'est le triomphe éclatant du bleu et la netteté des lignes, l'esprit lucide aussi, les paroles sonores, les gestes dessinés, les masques au modelé décisif comme d'une médaille romaine. La Flandre... — « La Flandre, c'est le gris. » — Non, hommes du Sud, qui voudriez nous laisser la tristesse, et moins encore, l'ennui. Le ciel de Flandre, c'est une harmonie de nuances, couleur du rêve de Rodenbach ou de Samain.

Le Nord évoque, à ceux qui ne sont point las des clichés, un pays plat et sans accent, et des fumées de charbon traînant sur un demi-deuil de brouillard monotone.

Oui, nos plaines, soulevées à peine çà et là par une longue palpitation qui meurt insensible, déroulent à perte de vue, suivant les saisons, leurs vagues d'épis roux, de betteraves vertes, d'œillettes vineuses et blanches, de trèfles rouges et de colzas jaunes. Point de montagnes, point de collines même pour fragmenter l'horizon. Il n'y a point chez nous de coins tout faits, devant qui poussent les chevalets des chercheurs de motifs. Nous n'avons pas le pittoresque, mais nous avons l'espace.

Étonnez-vous que le Nord ait des philosophes.

Rien ne distrait le voyage de la vision contemplative. Les regards s'en vont, s'en vont toujours sur les plaines, jusqu'au fond, là-bas, si loin, où l'infini poursuivi se dérobe,

au bord tremblant de brumes de la terre, derrière le voile flottant du ciel.

Le Midi n'a pas la sensation de l'infini. Il ne peut en avoir que la réflexion. Son ciel est trop intense, sa ligne d'horizon trop nette, les arêtes de ses paysages trop précises. A chaque instant, les yeux s'arrêtent et se charment. Et comme on comprend aussi le *Carpe diem* d'Horace ! Dans l'air sec qui dessine tout, chaque chose et chaque jour prend sa valeur. La sensation des terres et des cieux du grand soleil libre, c'est nécessairement la matière et la vie. Sensation bien particulière, ou encore, si l'on veut, jouissance spirituelle de la matière. On se sent tellement *être*, que cela suffit : on goûte, exalté, la conscience de vivre. Et c'est ainsi — parmi, évidemment, d'autres raisons, qu'à ces Méridionaux matérialistes, la réfection du corps importe beaucoup moins qu'aux Septentrionaux, amoureux à la fois de philosophies transcendantes et de tables substantielles.

Mais à l'horizon où nous cherchons l'infini, nous trouvons du moins le rêve. Les nuages, ce sont les songes du ciel. Le Midi a peut-être à nous envier, bien qu'il ait l'apothéose. Car nos ciels sont admirables, d'une mobilité, d'une fécondité prodigieuses.

Je n'en connais pas de plus beaux, ni même de plus rares, quand je me rappelle, sur Lille, un crépuscule *vert* indicible. Mais le triomphe — non des matins angélisés de brumes — mais de nos soirs, c'est la nuance. De fines vapeurs toujours flottantes tamisent et blutent les rayons. Le ciel est un pastel, dont les couleurs changent et se dégradent et s'harmonisent, avec des renflements lustrés et délicats de gorge de pigeon. Si l'on veut avoir la nostalgie de ces ciels calomniés de Flandre, qu'on les contemple aux toiles de ces capteurs de frissons et de reflets, Marie et Henri Duhem. De l'azur cendré de mauve, avec du rose agonisant...

Même aux pleines heures de midi, il y a toujours entre le soleil et nous des ténuités fluides de brume. Cela ondoie et chante aux yeux. Ainsi nous échappons à l'ennui, au « spleen lumineux » de l'Orient. Toujours il nous reste à

rêver, donc à désirer. Et quand nos crépuscules se mirent dans l'eau peu rapide des canaux et des rivières, — l'eau qui s'endort avec les chalands lourds, — de lents frissons viennent encore nuer leur mystère. Puis, faites flotter, encens des prés humides, les fumées blanches ; voyez trembler dans le brouillard l'horizon maintenant tout proche ; faites monter sur ce canal la lune pâle en son halo : et vous comprendrez la mysticité flamande. Sainte Thérèse, c'est la sainte du grand soleil d'Espagne. C'est une passionnée ; elle veut l'extase et la possession divine. Amante du Christ ; — les béguines en sont les servantes silencieuses et soumises, qui songent d'un paradis calme comme les soirs de Bruges.

Mais, rêveurs, nous agissons. Lentement, longuement contemplées, les idées se précisent ; les résolutions, ténacement nourries, s'assurent. Il est vrai — je l'ai dit déjà pour la table — que nous tenons aussi au concret, au solide. L'infini, que nos vastes horizons nous évoquent, nous le voulons réaliser un jour. Et les rêves que nous prenons à nos nuages descendent sur nos terres : ils s'appellent justice, liberté. C'est pour s'être inspirés aux ciels de Flandre que nos pères des communes ont fait monter vers eux les Beffrois !

EDMOND BLANGUERNON.

Né le 14 janvier 1876, à Bailleul, est agrégé de l'Université et professeur au lycée de Douai. Ses volumes de poèmes *Rimes blanches* et *l'Ombre amoureuse*, sa collaboration à *la Foi nouvelle* ont été fort remarqués de la critique. Nul doute qu'elle ne fasse un chaleureux accueil à son prochain recueil *La Vie orgueilleuse*. Il a coopéré, en 1899, à la fondation de la revue provinciale *Le Beffroi*, de Lille. Il collabore ou a collaboré à *la Revue critique*, *la Revue des Revues*, *la Plume*, *la Revue Forézienne*, *la Province*, *Vox*, *la Femme nouvelle*, etc.

Légendes lointaines

« Si Peau d'âne m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême. »

Le conteur du XVIIe siècle a donné à cette légende son tour particulier ; mais on sait, et il ne faut pas lui en faire reproche, qu'il n'a rien inventé, et que l'origine des Peau d'âne, Chat botté, Petit Poucet et Barbe Bleue se rencontre chez les peuples les plus divers et se perd dans le recul des siècles.

Notre Hainaut et notre Thiérache ont donné le goût de terroir et un charme naïf qui nous enchante, parce qu'il a bercé notre enfance et nous a fait oublier les longueurs des veillées, à de nombreuses légendes que nos conteurs ont reçues de traditions lointaines et dans le temps et dans l'espace.

M. René Minon, membre de la Commission historique du Nord, en a fait la juste remarque et en a donné des exemples flagrants.

L'histoire du pont de la Reuss, qu'Alexandre Dumas a si joliment contée, est connue des paysans de l'Artois, comme de ceux du Quercy. Ici comme là, Satan est dupé, obligé de se contenter de l'âme d'un animal quelconque qu'un malicieux compère a lancé dès l'aube naissante sur le pont construit en une nuit.

Les fabliaux du moyen-âge n'ont fait que répéter avec une forme nouvelle ce qui était passé de bouche en bouche à une époque bien antérieure, et la littérature orale de la plupart des peuples est riche d'un fonds commun.

Mérimée ne connaissait pas notre histoire du forgeron de

Rainsars qui avait vendu son âme au diable, et il nous a puissamment intéressé à un pareil marché.

Il se dégage ordinairement de ces légendes de hautes leçons de morale : l'avarice, la luxure, l'ivrognerie sont durement châtiées ; le pauvre est vengé de l'orgueil du mauvais riche ; les crimes les plus habilement et mystérieusement perpétrés sont découverts.

Je me souviens qu'étant au collège j'ai fait la traduction en vers d'une légende écossaise.

Une jeune fille a été traîtreusement assassinée et le cadavre jeté à la rivière. Un ménestrel le découvre et remplace les cordes de sa harpe par les cheveux de la victime. Il est appelé à chanter devant l'assassin longtemps impuni :

«... Pour soutenir sa voix puissante et mâle
Par des accords vengeurs,
Il toucha la corde fatale,
Qui par un son plaintif remua tous les cœurs ».

Le remords a saisi le coupable, qui se fait justice.

C'est le dénouement de notre légende du « bon Dieu de Giblot ». Elle est rappelée par Léon Delmotte, dans ses *Contes et légendes de la France septentrionale* (1).

Giblot, paysan ivrogne et brutal, a fini par tuer sa femme. Personne n'a osé dénoncer un homme justement redouté. Un vengeur surgit et force, chaque nuit, le criminel, amené au lieu où il a enfoui le cadavre de l'innocente victime, à danser avec elle une sarabande infernale.

« Est-ce fini, dit Giblot d'une voix plaintive, est-ce bien fini ?

— Fini ! répartit en riant aux éclats le joueur de vielle, mais cela ne fait que commencer, et chaque nuit, jusqu'à la fin de tes jours, tu viendras ici danser jusqu'au matin avec celle que tu as fait mourir.

— Grâce ! grâce ! sanglotait l'assassin, je préfère la mort à ce supplice. Tuez-moi tout de suite.

(1) Société d'éditions littéraires. Préface de René Minon.

— Mais c'est qu'il ne faut pas que tu meures, répondit l'inconnu. Il faut, au contraire, que tu vives, et longtemps encore.

« Giblot tremblait de tous ses membres à la seule pensée de prendre part chaque nuit à ce sabbat et implorait la pitié de son tourmenteur.

— Tu n'as pas eu pitié de ta femme ; je n'aurai pas pitié de toi.

« Le lendemain, Giblot faisait élever une immense croix en bois de chêne à l'endroit où sa femme était enterrée et demandait au curé d'Houdain des messes à son intention, avouant ainsi son horrible forfait.

« Il voulait se repentir ; mais malgré ses prières et malgré les messes, il dut assister chaque nuit au bal effroyable dont il formait avec le cadavre de sa femme le couple unique et terrifiant.

« Cela dura six ou sept mois, au bout desquels Giblot, n'y tenant plus, se pendit à la croix qu'il avait fait élever. »

D'autres légendes montrent l'antique sujétion de la femme, dont l'époux exige la fidélité, même au delà du tombeau, si elle doit lui survivre.

Nous avons, parmi nos récits populaires, la *blanche vache* des bois de Solrinnes.

« Un homme avait une femme qu'il aimait beaucoup, et une vache que soignait sa femme. Il avait beaucoup de peine en pensant que s'il mourait le premier, sa femme prendrait un autre époux, quoiqu'elle l'assurât du contraire. Près de sa fin, il lui fit promettre de rester fidèle à ses premiers serments, et pour qu'elle ne pût donner sa main à un autre, il lui fit jurer de toujours tenir la vache blanche. La nuit et le jour, elle avait la « longe » nouée au poignet.

« Longtemps elle pleura son défunt mari ; mais ses voisines lui représentèrent qu'elle serait plus heureuse avec un second mari qu'avec la blanche vache comme unique compagne, et la veuve les écouta.

« Elle accepta de convoler à de nouvelles épousailles, mais le jour du mariage, elle dut abandonner sa main à l'autel, lâcher la longe qui tenait la blanche vache. Celle-ci

s'enfuit dans les bois de Solrinnes où on pensa qu'elle avait été dévorée par les loups.

« Le second mari mourut à son tour, puis la femme parjure à son serment. Elle arriva devant son premier mari, qui lui demanda : Qu'as-tu fait de la blanche vache ? » Et elle dut avouer son crime. « Vas la chercher » dit l'homme inexorable, et depuis ce temps la malheureuse court dans les bois à la recherche de la bête introuvable.

« Et cependant bien des gens l'ont vue, la blanche vache. Quant on l'aperçoit de dos, c'est signe de bonheur. Quand elle se présente de l'avant, c'est l'indice d'une mort prochaine. »

Bauron, dans son ouvrage *De Carthage au Sahara*, nous donne le pendant de cette légende du Nord. Pour les Ouerghemmas, la blanche vache est remplacée par des chiens, par des sloughis, que la veuve doit tenir en laisse, et qu'elle abandonne en se remariant. A la porte du paradis, elle trouve son premier époux. « Que je suis heureux de te revoir, lui dit-il. Mais qu'as-tu fait de mes sloughis ? » La parjure, muette de honte, doit retourner sur terre. Elle parcourt les bois, les plaines, le désert, siffle longuement les sloughis, écoute et attend...

Maxime Lecomte.

Sénateur du Nord, avocat, docteur en droit, et publiciste, né à Bavai (Nord), le 1[er] mars 1846. Nommé député d'Avesnes en 1884, réélu en 1887, il devient sénateur en 1891, puis est réélu en 1897 et en 1906.

Secrétaire du Sénat, a pris une part active à la discussion de lois importantes et a fait plusieurs rapports, dont le plus récent et le plus connu est celui sur la séparation des Eglises et de l'Etat. Il a publié plusieurs volumes de droit et aussi *le Boulangisme dans le Nord*, *les Ralliés*, etc., a collaboré à la *Revue septentrionale* (prose et vers). Pour la seconde fois, président de la Gauche démocratique du Sénat.

Pays gris,

Pays noir,

Pays bleu...

Connaissez-vous cette tyrannie de la pensée qui fait à tout instant bourdonner à vos oreilles ces mots implacables : « Ne perds pas ton temps *à vivre* ! Travaille ! Travaille !... » et qui vous torture, et qui courbe une vie entière sur des feuilles de papier où s'élaborent les systèmes les plus héroïques, les plus sublimes, ou les plus monstrueux ? Connaissez-vous cette effroyable tyrannie ? Je ne vous souhaite point de la connaître : elle fut cause que mes promenades matinales ont été trop rares et que je n'ai pas goûté toute la beauté des Flandres au temps où j'habitais parmi leurs champs de seigle, leurs moulins dressés haut comme des crucifix, leurs canaux lents, la paix embuée de leurs marécages, leurs grandes nappes de prés verts à l'horizon desquels pointent les toits de tuiles rouges de leurs villages serrés, alors que je respirais leurs brouillards bleuissants en même temps que le mystère effacé de leurs traditions anciennes, mystère composé aussi bien de l'âme des vieilles fileuses, des dentellières et des gens d'autrefois, que de l'atmosphère des anciens quartiers, des vieux pignons et des beffrois croulants qui semblent encore nous conter les départs en Hollande, et les songes flottants des lointains chroniqueurs, des artistes naïfs, et des poètes ignorés avec la blancheur immanente des cygnes. Car les cygnes aussi ont leur place dans le paysage du Nord ; on les voit, qui évoluent avec lenteur et majesté dans toutes les eaux de Flandre,

et l'on croirait à un symbole, tant la nature, en ces régions, est comme eux uniforme, silencieuse, calme, pure, prestigieuse et recueillie.

Mais dans les villes, dans les faubourgs, dans les villages même, l'activité dévore tout, et jusque dans les coins les plus reculés où l'industrie n'a point installé ses tintamarres, ses fièvres et son labeur, on voit du moins se profiler sur le ciel la cheminée haute et grise de quelque sucrerie ou de quelque fabrique de chicorée, aussi bien que l'on entend à certains jours pétiller la joie sonore des ducasses, au milieu des tartes et des gauffres des vieilles du temps passé, et parmi les bouffardes et les chopes de bière des cabarets.

Car la Flandre vit de contrastes. A côté du pays bleu, du pays gris, il y a le pays noir. A côté de la poésie mélancolique des dimanches paisibles ou de la campagne muette, il y a la rude chanson des travailleurs, le ronflement incessant des faubourgs, et les forêts de cheminées que l'on voit flamboyer, torches immenses et convulsives, par dessus les usines qui grondent, dans l'éternel broiement des engrenages, parmi l'orgie gigantesque des fourneaux et des laminoirs et la morbide avidité des fonderies ou des mines. Et c'est vu sous cet aspect que le septentrion nous révèle une poésie plus humaine et plus poignante, et qui nous émeut et nous trouble autant que l'autre, parce qu'elle tient à la souffrance même de notre chair d'hommes.

*
* *

Par un de ces matins où l'abus du rêve, la recherche des problèmes insolubles et la maudite fatalité d'un malheur imaginé ou réel ont anémié mon cerveau et mon sang, et où je dois, comme un convalescent, rechercher l'air pur des campagnes et retrouver les forces qu'il me faut pour me torturer encore et toujours, je suis le chemin décolleté qui longe le canal de l'Escaut et je laisse planer ma pensée engourdie sur les marronniers de là-bas, sur les murs blanchis à la chaux de la citadelle, sur le talus que gravissent de petites fleurs alertes et sur la surface immobile de l'eau.

De temps en temps une péniche à vide, baptisée d'un nom pompeux, ou un long chaland enfoncé presque tout entier dans le canal, passe auprès de moi en silence. Le marinier jette sa perche contre le bord et, s'appuyant de toutes ses forces sur le bout qu'il tient contre sa poitrine, il fait tourner son bateau aux circuits prévus de la rivière. Sa femme, avec un seau pendu après une corde, tire de l'eau qu'elle jette sur le pont pour laver, ainsi qu'elle le fait tous les jours, le plancher du bateau. Un chien court de l'un à l'autre en aboyant, gambade, et saute sur la cabine fraîchement peinte, aux toutes petites fenêtres irradiées de rideaux blancs. Parfois, quand la péniche est trop chargée, des chevaux passent, attelés à une grosse corde qu'ils tendent de leur effort mesuré et résigné ; ou, d'autres fois, c'est le chalandier lui-même avec son fils ou avec sa femme qui, jetés en avant, muscles tendus et poitrine meurtrie, sur le cordage, tirent patiemment et sans mot dire les deux ou trois cents tonnes du transport.

Et mes yeux s'amusent de ce spectacle, et des prairies qui s'ouvrent entre les reins gonflés de sève des talus, et du chantier abandonné où se haussent sur leurs tréteaux des carcasses de chalands en construction. Puis, ce sont les faubourgs que j'aperçois maintenant groupés autour de leur clocher; c'est la scierie où des poutres et des planches épaisses s'entassent et s'échafaudent en grandes tours carrées, et c'est enfin le magasin de charbon derrière lequel des femmes, le visage noirci, la tête entourée d'un mouchoir, secouent toute la journée des tamis pour opérer le triage du *menu* et des petites *gaillettes*.

Je suis arrivé au bas de la côte d'Anzin, la ville noire des métallurgies et des mines. Et, monté sur le pont, je regarde. Je regarde émerger par dessus les toits des centaines de cheminées, révélatrices de besognes de géants sous leurs torsions de souffles noirs, leurs fumées fuyantes ou leurs brusques flamboiements sphériques.

Et comme je me suis interdit de penser, je redescends de l'autre côté du parapet et je vais me perdre là-bas, vers les marais mystérieux où l'on entend coasser les grenouilles,

chuchoter les saules et siffler, dans les roseaux, des oiseaux discrets qu'on n'aperçoit jamais.

*
* *

Trois heures du soir, l'heure de la *remonte*. Des hommes passent, silencieux, en pantalons de toile retroussés et en bourgerons salis, avec des regards blancs dans des masques tout noirs. Ils ont sur la tête un *béguin* ou un chapeau de cuir bouilli, et, pendus au côté, une petite musette et un bidon de fer blanc. Ce sont les mineurs de la « coupe à la veine » qui s'en retournent vers les *corons*. D'autres mineurs les croisent, qui, jusqu'à minuit, vont les remplacer pour le boisage des galeries et le remblayage.

Au milieu d'un grand espace vide, — le « carreau » de la mine, — se silhouette vigoureusement sur les nues la charpente métallique du « chevalet. » On voit tourner lentement la roue immense de la machine motrice, et le câble se dérouler sur les molettes, entre les volants. Alternativement, les deux cages montent et descendent, déposant à chaque arrêt leur fardeau humain dans le « moulinage », sur la plate-forme.

Par groupes de vingt, les hommes descendent, s'en vont déposer leur lampe à leur numéro d'ordre, dans la lampisterie, et, toujours en silence, s'en retournent chez eux.

Souvent, quand ils pénètrent entre le double alignement de maisons pareilles que la Compagnie a fait construire pour ses ouvriers, les gamins accourent au devant de leur père, montrent le *bon point* de l'école, racontent mille puérilités, tandis que, de ci, de là, les femmes paraissent sur le seuil des portes entr'ouvertes. Elles ont préparé, ces femmes vigilantes, le grand chaudron d'eau fraîche où leur mari va pouvoir se débarrasser de la poussière de houille qui s'est plaquée sur son visage et sur ses mains. Poussière de houille, poussière inévitable, qui imprègne tout, noircit les murs et les toits de tuiles rouges, flétrit la verdure des potagers, ronge le velouté des fleurs que la coquetterie des femmes met au rebord des fenêtres! Les corons tout

entiers en sont attristés, et les rideaux blancs qui semblent sourire aux quatre fenêtres rectilignes de ces petites maisons banales forment contraste avec le cadre maussade et carbonisé.

Dans l'une de ces habitations inesthétiques, il y a un poète. Sur le sable fin dont sont neigés les carreaux rouges, des enfants s'ébattent. Aux murs, s'accrochent les souvenirs laissés par les nombreux artistes du pays de Valenciennes. Quelques meubles proprets et simples garnissent les deux pièces étroites. C'est là que demeure Mousseron, le mineur admirable qui, déjouant toutes nos conventions prétentieuses, nous a prouvé que la plus saine, la plus virginale poésie, trouve souvent un refuge dans la mélancolie des choses que nous dédaignons davantage.

Et l'existence de ce poète *impulsif* et sincère me console un peu des incompréhensions, des privations et des blasphèmes qu'entraînera fatalement la recherche obstinée du Beau, du Bien et du Vrai, à laquelle me condamne un destin sans pitié, que je maudis...

*
* *

A présent, si l'on voit toujours fumer et flamber les hautes cheminées qui se profilent sur les lointains, en bataillons serrés, si l'on voit les hauts-fourneaux vomir du feu à pleines gueules, si l'on entend les marteaux s'abattre sur les enclumes, si l'on perçoit le bruit de mâchoires énormes que font incessamment les engrenages, autour du « chevalet » au contraire un morne silence s'est fait. Le « terri » laisse tomber sur ses schistes amoncelés la lourde stupeur d'un repos inaccoutumé. Les bennes métalliques attendent, immobiles sur les rails du *clichage*. Derrière les palissades, les chevaux des gendarmes piaffent, impatients. On ne voit plus des ombres se mouvoir dans le moulinage. C'est la grève des mineurs...

Dans les cabarets, dans les « estaminets », comme on dit là-bas, des hommes s'assemblent. Ce ne sont plus ces damnés silencieux que nous voyions revenir vers les corons,

à l'heure de la remonte, ce sont des damnés plus menaçants encore, aux yeux brillants, aux visages lavés, mais résolus, aux poings qui se crispent et, parfois, font danser les chopes de bière en s'abattant brusquement sur les tables.

Ce n'était qu'hier encore que ces travailleurs obscurs contribuaient sans récriminations à l'universelle harmonie en accomplissant leurs besognes ingrates, et que *porions*, *hercheurs*, *chargeurs à l'accrochage*, *conducteurs de chevaux*, *boiseurs*, *restapleurs* et *galibots* parcouraient les sournoises profondeurs de la mine avec le bourdonnement assourdi de ruches qu'on étoufferait sous un couvercle. Mais il y a un arrêt. Et ce n'est plus le temps, déjà, où les mineurs à la veine, accroupis dans des couloirs au fond desquels on ne pénètre qu'en rampant, frappaient de leurs pics, à petits coups secs, la houille rancuneuse et sombre; où, sur le carreau, à la surface, roulaient joyeusement dans le « clichage » des berlines dont les unes conduisaient les pierres au terri et les autres menaient le charbon au « criblage », non ce n'est plus l'heure où les *cafus* évoluaient autour du « triage », où le poète-mineur de Denain pouvait dire :

Au pied des pétiot's montagnes
Ed carbon mis par mancheaux,
Not' cafu', pis ses compagnes,
Dépos'nt linge et caracos.

Un mineur, in r'vénant del fosse,
Près d' là s'étant arrêté,
S' mit à r'wétier comme un gosse
Qui passe s' curiosité...

Il a vu — sain' coquett'rie! —
Muché d'sous un vieux mouchoir,
Eun' rose à moitié flanie,
Près d'un p'tit morciau d' miroir....

La grève a fait oublier le poète et les chants consolants qu'on applaudissait; les mineurs n'ont pas le temps de

cueillir, entre les pierres noires du terri, la fleur de poésie, la fleur inaperçue de leur rude métier, et ce n'est plus l'heure enfin où leur franche et cordiale camaraderie faisait l'étonnement de ceux qui ignorent ces hommes muets et énigmatiques.

A présent, si quelques-uns d'entre eux, chargés de famille, manquent à la parole donnée, si quelques travailleurs descendent quand même à la fosse, la foule hurlante s'assemble au moment de la remonte autour du carreau de la mine et la troupe doit protéger énergiquement ces malheureux contre les coups, contre les injures, contre les pierres...

Puis, dans les corons, par la porte entr'ouverte, on aperçoit les femmes dans un coin; les enfants ont perdu leur gaîté exubérante: ils ne courent plus au devant du père, ils ne vont plus patauger dans les marais ou gambader sur le terri, il ne font plus des trous dans les betteraves pour y allumer des chandelles. Il n'y a plus de pain dans les corons...

Quand l'homme est là, il ne dit rien; et si la femme parle, il s'en retourne au cabaret.

Alors l'homme se dira bientôt que cela ne peut pas durer ainsi. Le *fond* avec son mouvement, ses chevaux, ses berlines roulantes, et ses galibots espiègles, le *fond* encore une fois l'attirera... et ce sera la fin de la grève.

*
* *

Ce jour-là, j'étais allé au bois de Raismes. C'était en semaine. Je n'y avais pas trouvé la poésie familiale et souriante des bruyants garçonnets poursuivis par leurs petites sœurs dans les buissons, ou s'arrêtant à cueillir des mûres, ni le spectacle de la marche grave des parents par les chemins frayés, des jeunes filles jouant à la raquette, ni la réunion de tout ce monde sous les bras touffus des grands arbres par le traditionnel dîner sur l'herbe. J'y avais trouvé autre chose. Les avenues moins fréquentées, le calme des fourrés, la majesté du silence interrompu seulement par quelques cris d'oiseaux et rendu plus profond, semblait-il,

par le bruisselis des mousses, tout cela m'avait rendu rêveur. De ne plus entendre le « cou-cou » agaçant par lequel de toutes parts se répondent les enfants, les jours de promenade, me transportait comme dans un temple impressionnant et mystérieux dont les arbres eussent été les piliers.

Et je songeai à un poète qui tous les soirs, en revenant de sa besogne implacable et déprimante, traverse religieusement cette forêt, sent vibrer en lui tout le clavier de l'Infini et bâtit, pour les laisser s'accrocher comme des gazes légères aux ramures, des poèmes merveilleux qu'il n'aura jamais le temps d'écrire.

Et avec Florent-Lesage, avec cet ouvrier condamné au labeur perpétuel et rude, avec cet ouvrier ajusteur que j'aime et que j'admire, je me repris à chanter les vers qu'il chanta lui-même, un soir, dans cette même forêt, ces beaux vers si simples et si profonds :

Tout a l'air recueilli dans l'ombre calme et douce :
Le ruisseau, plus furtif, en glissant sur la mousse
Semble étouffer, le soir, ses appels sanglotants;
Les grands taillis discrets ont des rêves flottants;
Au pied des noisetiers, mystérieux et sombres,
Se rangent les buissons sur qui croulent les ombres
Et d'où monte l'effluve odorant des halliers.
Les troncs lisses et droits paraissent les piliers
De la voûte songeuse où naissent les étoiles.
Des invisibles mains ont caché sous des voiles
Les bandes de gazons qui suivent le chemin...
C'est la paix infinie au sein du soir divin.
. . . .
Et je rêve au milieu de la forêt profonde...
L'essor de ma pensée évoque tout un monde
Enseveli déjà dans un lointain brumeux;
Et je voudrais savoir alors et je m'émeus
De ne pouvoir lever un coin du lourd mystère,
Et de ne rien apprendre en questionnant la terre...

Aujourd'hui, je me réjouis d'appartenir à cette terre de

Flandre qui, malgré ses fièvres, ses rudesses, ses labeurs, ses révoltes, ses infortunes et ses misères enfante spontanément des génies primitifs et nobles, et inspire aussi à d'indignes mortels comme nous, gâtés par une trop savante civilisation, des sentiments aussi purs, aussi délicats, aussi troublants que ceux qui me vinrent visiter, naturellement et sans mérite, dans mes trop rares promenades recueillies.

FLORIAN PARMENTIER.

Est né à Valenciennes. Il a donné plusieurs plaquettes de poèmes (*Rêveries et frissonnements*, *Nocturnes*, etc.), des nouvelles (*Histoires échevelées*), de la critique d'art, et surtout un volume dont on a beaucoup parlé : *La Phisiologie morale du Poète*, à la suite duquel il a fondé la doctrine dite de *l'Impulsionnisme*, tendant à accorder la première place, en art, à l'impulsion créatrice, à la spontanéité, et dont l'organe est la *Revue Impulsionniste*. M. Parmentier est en outre directeur de l'*Essor septentrional*.

Lille-en-Flandre

On traversa la banlieue de Paris, qui, peu à peu, s'est égayée vers Goussainville et vers Liancourt; on évoqua la féerie des rivages italiens devant le couchant qui trempait des laques pourpres dans les marais picards; on fut ému en écoutant la chanson des peupliers de Corbie qui commençaient à perdre leurs feuilles jaunes, — comme des vieillards mourants sèmeraient leurs dernières pièces d'or; on obéit au geste des premiers moulins à vent surgis à Corbehem, et l'on arrive à Lille dans un fracas d'aiguilles brutalement ouvertes et de plaques tournantes secouées.

La gare, énorme, sévère, toute en fer. La ville! Du moins on a cru que c'était la ville... Une animation aussi intense que celle de Paris peuplait les rues. Des *cars* électriques tout battant neuf, grinçaient sur les rails qui font le tour de la place de la gare et déchiraient le grondement incessant de la cité à coups de timbre. Des « D'sirés » de Saint-Sauveur et des « Deuph's » de Roubaix offraient, non « la belle Valence » des boulevards, mais :

— Des *oranches*... des bell's *oranches!*

E l'on a ressenti tout de suite une amertume et une terreur irraisonnée. La rue Faidherbe, grouillante de passants fébriles, marqués au front par l'angoisse générale, mêlaient leurs redingotes, leurs paletots, leurs vareuses. La nuit pleurait sur la cendre diurne en gouttes bleues et vertes... Des lampes à arc scintillèrent. Des rideaux de fer glissèrent devant les glaces des magasins comme le couperet de la *Veuve* descend entre ses portants couleur de sang. Sur une façade, un mot apparut en lettres rouges : *Bodega*. Plus loin, une chaîne de lampes électriques écrivit : *Posada*.

Bodega ! Posada !... On nomme ainsi les établissements spéciaux où les buveurs de bière aux joues roses viennent déguster les vins incendiaires d'Orient, d'Espagne, de tous les pays du soleil où les boissons rutilent et où les épidermes se dorent comme les pierres... *Bodega, Posada*... Des toilettes froufroutantes s'engouffrent dans ces maisons, à la sortie des spectacles, de ces tristes spectacles « parisiens » où le public septentrional n'applaudit jamais, n'écoute pas et dont il s'échappe avant la scène ultime !

Car le Nord a ses spectacles à lui, pour lesquels il se passionne. Il faut l'avoir vu, fou de férocité, aux combats de coqs de la place Saint-Martin et des quartiers populaires où pleurent, les jours de fête, des orchestrions inlassables et des accordéons sanglotants parmi les hoquets des ivrognes ! Et l'occupation espagnole inocula à ces organismes trépidants les fièvres des faubourgs ibériques ; elle produisit aussi les croisements énigmatiques, affolants, anormaux, admirables, que l'on rencontre aux carrefours pauvres. Car la ville n'existe pas dans les quartiers neufs. Pour comprendre Lille — *qui n'est pas la Flandre* — il faut l'aller chercher dans ses rues populeuses, dans ses impasses honteuses, dans ses couloirs infâmes, dans ses venelles miséreuses. Les hôtels somptueux, les palais immenses, les églises rares et tragiques, sous leurs pierres noircies, comme les dessins de Victor Hugo, les usines gigantesques aux mille fenêtres aveugles, les rues vastes et cosmopolites, les paletots banals et les toilettes de courtisanes, qu'importe !

Il faut aller dans les faubourgs, sur les quais morts de la Deûle immonde, dans les repaires inconnus, vers les lieux inavouables où toute la race septentrionale se montre librement, hors des conventions et des attitudes officielles. Il faut aller dans le Lille inconnu... Et qu'importe encore, si parmi ces infortunes, ces déchéances, ces cruautés, il sied d'avoir le revolver au poing ?... Oh ! le fouillis médiéval des maisons de la *Place aux Oignons* où d'énormes rats vivent dans les rues ! La splendeur ignoble de la rivière pourrie qui passe sous le tragique *Pont-d'Amour* et finit entre les maisons titubantes et sous le vomissement de mille tuyaux d'égout,

on ne sait en quel cloaque!... Oh! ces monuments déchus du quartier de la Basse-Deûle, où les fleurs de lys martelées aux époques révolutionnaires, et les clochers mutilés où de pauvres airains jasent encore, dominent des passions atroces et splendides de violence!... Oh! les rues anciennes du *Curé Saint-Étienne* (des Carolus Duran authentiques y trônent dans d'infâmes demeures), les rues de la *Halloterie*, des *Trois-Molettes* où de pauvres savetiers travaillent et dorment dans des caves humides!...

Comment ne pas citer les enfers ouvriers qui prolongent la ville : Fives, noir et silencieux; Pont-du-Lion-d'Or, rouge et hurlant; Croix-Wasquehal où quelques champs s'obstinent à verdir; Rougeharre, multitude de maisons à briques sales, tassées en cités ouvrières parmi des terrains vagues où des gamins vagabondent, courent, criaillent, se roulent, vivent d'une existence exclusivement animale que perturbent seules les torgnoles et les cris des mères que le travail forcené aigrit et des pères qu'abrutit l'alcool absorbé dans les estaminets innombrables : *Au retour des Dondaines*, *A la bonne Bistouille*, *Au genièvre de Wambrechies*, etc... Plus loin, c'est Roubaix, ville de tous les meurtres et de toutes les folies, puis Tourcoing tout près, localités extraordinaires où tout est démesuré, où la vie humaine n'a plus de valeur, où rien n'est sacré, ou tout se mêle et se désordonne !... Mais plus loin c'est Mouscron, Menin, c'est la Belgique calme et verte, ses sentiers bordés de saules dans lesquels de beaux enfants placides se promènent...

Lille est d'ailleurs rempli de contrastes. Saint-Maurice, quartier des rêveurs et des rentiers, s'étage, en dehors des fortifications, en terrasses verdoyantes, parmi lesquelles de petites maisons mettent leurs sourires multicolores. Il suffit même, dans les quartiers laborieux, que l'hiver éparpille un peu de neige sur les choses, pour que la vision change toute. La ville paraît être en léthargie. On n'entend plus le claquement des roues sur les pavés. Les ballots de coton passent dans leurs longs tombereaux à essieux coudés comme des cercueils sur d'étranges voitures mortuaires. La brume cerne les choses et les idéalise. Lille est blanche et

bleue comme un rêve, elle est d'argent et d'azur comme une enluminure de missel.

L'atmosphère fuligineuse s'est métamorphosée en brouillard matinal. Hélas ! le mensonge des saisons ne voile pas assez la vie douloureuse des hommes ; car des fumées noires s'élèvent et s'étalent sur toute cette féerie !

Or, tout cela est un symbole. Vice et héroïsme, paresse et travail !... Les races septentrionales, actives, sont les plus profondément vibrantes, les plus passionnées de toutes les races humaines, car les sensations et les croyances, les angoisses et les amours méridionales sont plus exubérantes et plus superficielles. Et cette idiosyncrasie se vérifie par l'Histoire ; elle explique le Protestantisme à elle seule, par exemple. Dans le Nord, pas de médiocrités, pas de fanfaronnades ; des héroïsmes et des crimes réfléchis ; des affections invincibles, des enthousiasmes sérieux... Accumulations d'énergie, condensations d'âmes. Anxiété incessante jusque dans la folie des *ducasses* et dans le tohu-bohu de la « Braderie » ou l'allégresse du « Broquelet » (fête des broches).

Doit-on me taxer d'exagération ? Lille-en-Flandre, je le répète, n'est pas vraiment une ville flamande. Hazebrouck et Bailleul, villes du blé et du houblon, méritent mieux ce titre. Lille, Roubaix et Tourcoing forment un monde spécial, étrange, affolant, isolé, que peu d'hommes explorèrent.

Ah ! vivre quelques jours dans la rue des Etaques ou dans la rue du Frénelet, ces enfers instructifs !... ou rêver quelques nuits au bord de la Deûle, déserte et morte, dans laquelle les étoiles s'obstinent à plonger des barres de cuivre !... Ah ! le sommeil de Lille fait de cent mille insomnies qui se dissimulent !...

Georges Normandy.

A vécu longtemps à Lille. Nul mieux que ce pittoresque et bouillant écrivain ne pouvait rendre l'aspect de cette ville, agglomérat prodigieux de travail, de fièvre et de misère. On a noté, ici déjà, l'active collaboration de G. Normandy avec M.-C. Poinsot, consacrée par cinq ou six romans (Fasquelle), des pièces dont l'une *Anarchistes* fut précisément jouée à Lille en 1905, des études critiques répandues dans les journaux et revues ou réunies en brochures (sur la poésie, le roman, etc.) et un volume, *Mâles*, qui vient de paraître à la *Librairie Universelle* et rehausse en quatre histoires d'amour le genre un peu tombé de la grande nouvelle.

La Braderie

Cette fête populaire lilloise qui remonte au XIIe siècle et qui se tient chaque année le deuxième lundi de la foire de Lille, c'est-à-dire au commencement de septembre, n'est plus, en réalité, la coutume que fixa Watteau dans le tableau qui se trouve au musée de Lille. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, selon son nom qui vient du verbe patois : *brader* (gâter, prodiguer, et, par extension, vendre à vil prix), le jour de *la Braderie*, les domestiques étaient autorisés à vendre à leur bénéfice et avant le lever de leurs maîtres les vieux vêtements et les objets dont ceux-ci n'usaient plus ; les personnes qui n'avaient pas de domestiques vendaient elles-mêmes leurs « démises » (1) ou les faisaient vendre par leurs enfants. Les vendeurs désiraient, avant tout, se défaire rapidement d'objets encombrants ; aussi les cédaient-ils à tout prix.

Aujourd'hui, les domestiques ont perdu leur privilège et les particuliers rougiraient d'offrir leurs nippes aux promeneurs ; *la Braderie* s'est transformée, élargie en un franc marché d'une importance considérable qui se tient dans les principales rues de Lille ; les vieilleries y sont rares et aussi les curiosités ; c'est plutôt, pour les commerçants, une occasion de se débarrasser des « rossignols » de l'année, que la plupart continuent, il est vrai, à faire vendre par leurs enfants, et, pour les marchands ambulants, une journée de vente supplémentaire d'autant plus fructueuse que les places sont gratuites et appartiennent aux premiers occupants...

(1) Vieux vêtements.

Mais, ce qui reste bien dans la tradition de cette fête, c'est l'aspect de la ville, ce jour-là, c'est la formidable traînée de gens qui y débarque, sort de ses maisons, descend de ses quartiers pauvres, arrive de ses faubourgs et se déploie dans ses rues, de la veille au lendemain matin. Depuis le dimanche soir, après la sortie des bals, au retour de la foire, c'est, abattue soudainement sur la cité, dirait-on, et rampante dans l'ombre, une masse mouvante, bariolée et qui vit ! De vieux campagnards espérant profiter de quelque hasard le lendemain, miséreux ou avares qui, pour éviter les frais d'hôtel, erreront jusqu'à l'aube, y croisent les jeunes coqs de leur village venus « s'amuser à la ville » ; des employés en bombance lutinent des ouvrières rieuses ; des rieuses qui furent ouvrières promènent des robes trop claires déchirant l'obscurité au milieu des gandins facétieux raillant et entourant en gambadant un brave homme qui a profité de cette fête pour s'octroyer une permission de nuit et subit passivement cette brimade inattendue, encore tout effaré d'avoir rencontré quelque fille à caraco criard ou de louches individus aux cheveux coulant en ondes graisseuses sous l'inquiétante casquette... Toute la nuit, cette foule marche, marche le long de la rue de Paris et de la rue Faidherbe où, dès qu'ils se sont établis, les « *bradeux* » essaient de s'endormir dans leurs voitures ou sur des amas de marchandises ; cette foule se déroule à travers les rues sombres dans l'atmosphère de brume mate qui, en septembre, ternit les nuits du Nord et qu'animent de reflets rouges les torches fumeuses qu'ont allumées les marchands ; toute la nuit, cette foule qui s'épaissit mystérieusement, de minute en minute, marche en groupes serrés ou divisés, deux par deux, en bandes droites ou à la queue leu-leu, en chantant à tue-tête ; elle s'arrête aux carrefours où quelque harmonium, tour à tour mélancolique et obscène, rythme d'amoureuses mélodies ou scande de grivoises chansonnettes ; elle s'agite frénétiquement par rondes ou s'enlace par tendres couples au son d'accordéons qui ont, sous les inflexions des doigts de nos ouvriers, de pénétrantes poussées de lyrisme ou de prolongés et câlins alanguissements enveloppant de sentimentalisme cette épo-

pée populaire et s'accordant intimement avec l'allure grave, pathétique, comme ployée sous le Destin que le peuple conserve toujours, chez nous, même dans ses heures les plus expansives de gaîté ou de révolte... La nuit se passe ainsi, parsemée de haltes aux cabarets où, entre deux alourdissantes chopes de bière, l'on mange de la charcuterie, des gaufres chaudes, et, surtout, de ces longues pommes de terre frites que la cuisson en plein air, le poudroiement de gros sel, rendent particulièrement savoureuses ; pour « faire foncer » tout cela, suivent bientôt de corrosives rasades de genièvre qui, échauffant les esprits, font monter dans le grandiose murmure de cette population en mouvement des mots d'insultes, des cris de douleur rageuse et mêlent, parfois, des flots de sang aux souillures que la cohorte laisse après elle, sur le pavé...

Mais voici que l'aurore ébranle l'horizon ! L'aspect de la ville change : les marchands secouent leur corps engourdi, et leurs voix s'enflant essaient de se surpasser les unes les autres afin de capter la cupidité des passants : —« *A l'Braderie! A l'Braderie! Au reste! Trois quarts d'hasard! Au reste! Au reste!* »...

Après l'orgie, la curée commence. En ce jour, des vendeurs gagnent parfois autant qu'en plusieurs semaines : fiévreux, ils s'acharnent de toutes leurs forces et au delà. A la foule de la nuit se joignent maintenant des bourgeoises qui, pour la circonstance, ont passé à leurs bras de grands sacs de toile, souvenirs de voyage où se lisent des noms de villes balnéaires ; des ouvriers et leurs femmes portant des enfants sur les épaules, les protégeant contre leur poitrine et les traînant par la main ; des bibliophiles ; des amateurs de bibelots à la redingote grisâtre de poussière... Tous les yeux avides, les mains ardentes, fouillent avec des cris de surprise joyeuse ou dépitée, parmi les tas de soieries, de lingeries, de formes de chapeaux, de chaussures, de vieilles ferrailles, de livres et de brochures froissées... De temps à autre, un remous les cahote : c'est l'arrivée d'une bande de gens à la mine pâlie, aux vêtements fripés ou affublés d'oripeaux, coiffés de chapeaux déformés ou de bonnets en papier et jouant du mir-

liton le plus cacophoniquement possible. Ils ont passé toute la nuit dehors ; la plupart ne se coucheront pas le soir... La foule augmente toujours ; elle se masse autour des camelots blagueurs dont elle ébranle les fragiles tentes ; elle se heurte au détour des rues ; elle s'écrase contre les murs ; elle s'effare à la moindre alerte comme sous la constante imminence d'une catastrophe. Et, toujours, la poursuite du plaisir et les élans de la convoitise s'accentuent, encore exaspérés par la fuite du temps, jusqu'au commencement de l'après-midi qui clôture le fantastique déballage — heure à laquelle, presque tous les ans, il tombe quelques averses, « pour nettoyer les rues, » disent les Lillois. Ces milliers d'êtres en délire se répandent alors dans les cafés, les restaurants les plus proches des grandes artères, et s'acheminent ensuite vers la foire où la ripaille continue, moins bruyante cependant et solennisée, dirait-on, par la lassitude grandissante de tous ces corps qui vont malgré eux, et par la transparence de plus en plus jaunâtre de tous ces visages salis de poussière, de sueur et de bière...

La ripaille continue... Ce n'est pas seulement tout le Lille populaire qui s'amuse ; ce n'est pas seulement tout Lille, ses faubourgs, ses banlieues, les villages voisins et leurs hameaux ; c'est tout le Nord qui, resserré dans quelques rues de sa capitale, donne libre cours à ses ataviques instincts de gaîté sensuelle ; c'est toute la Flandre, toute la Flandre d'aujourd'hui qui, pour un moment, redevient la Flandre de jadis !...

EMILE LANTE.

Né en 1881, habite Lille où il a fondé successivement la *Jeune Revue* et la *Revue contemporaine de Lille*. Il a collaboré à nombre de publications régionalistes et son premier volume de vers, *Les Emotions modernes*, est caractérisé par une touche très personnelle et par un modernisme aigu. Ainsi que M. Blanguernon, a fait partie du groupe des poètes de l'*Ecole Française*, qui a tant bataillé pour la libération raisonnée de la prosodie et l'exaltation du sentiment social en poésie.

Les Morts de Courrières

Ce sont des hommes, ceux dont le pic suit et fouille,
Dans le sol souterrain, les veines de la houille,
Les noirs mineurs du pays noir,
Dont les robustes mains usent l'acier des pioches,
Et qui, sous mille pieds de sables et de roches,
Peinent dans un éternel soir.

Ces hommes sont les fils de notre race antique,
Leurs pères, paysans, dans le sillon celtique,
Poussaient le soc sous le ciel bleu ;
Eux, dans l'énorme nuit où vacillent les lampes,
Sous le chapeau de cuir qui s'incruste à leurs tempes
Halètent dans un air de feu.

Le buste nu, pareils à des athlètes sombres,
Sur les parois du roc multipliant leurs ombres,
Ils luttent, comme des géants,
Et c'est un vent chargé de sueurs et d'haleines
Que soufflent dans la paix lumineuse des plaines
Les bouches des grands puits béants.

Ils sont doux comme étaient leurs aïeux, et la force
Qui bat à coups égaux sous l'ampleur de leur torse,
Est plus belle d'avoir souffert :
Nul conquérant ne tient leur vigueur asservie,
Ce n'est pas pour tuer, c'est pour créer la vie
Que leurs bras brandissent le fer.

Et quand, à l'âpre fin de leur âpre journée,
Ils se hâtent, d'un pas las, vers la maisonnée,
Ils songent, le cœur lourd d'orgueil,
Que chez eux, claires fleurs d'amour larges et saines,
Les petites têtes blondes, et par douzaines,
Se pressent sur leur humble seuil.

Car leurs garçons aussi sont forts, leurs filles braves...
Si parfois un regard vengeur, dans leurs yeux graves,
Flamboie ainsi qu'un glaive nu,
Il s'attendrit bientôt au repas de famille,
Quand ce peuple innocent qui rit, chante et babille
Fête le père revenu.

. . . .

Mais douze cents d'entre eux sont restés dans la mine...
A douze cents foyers le deuil et la famine
A leurs places iront s'asseoir.
Osez compter combien d'enfants, dans ces demeures
Où lentement, ainsi qu'un glas, sonnent les heures,
Demandent leur père ce soir !

C'est la revanche du Mauvais Riche, ô Lazare !...
Le sang suinte à travers l'épaisse terre avare,
L'or reluit dans les coffres pleins,
L'eau des larmes s'écoule ainsi que l'eau des fleuves...
Entendez-vous, autour de ces douze cents veuves,
Sangloter six mille orphelins ?

Sébastien Charles Leconte.

Né en 1865. Il fit sa carrière dans la magistrature, voyagea, au hasard de ses nominations, dans les diverses parties du monde. Habita longtemps Nouméa. Est président du Tribunal civil de Dôle, depuis 1902. Disciple de Leconte De Lisle, il appartient au Parnasse. Son œuvre poétique est essentiellement philosophique (*L'Esprit qui passe*, la *Tentation de l'homme*, le *Sang de Méduse*), mais il évolue franchement vers la haute poésie sociale. Plusieurs de ses œuvres ont été couronnées par l'Académie française.

La Leçon de Courrières

Les événements tragiques se succèdent avec une telle rapidité que la catastrophe semble s'être produite il y a bien longtemps. Six semaines à peine se sont écoulées depuis l'explosion : on commence à connaître les résultats des diverses enquêtes qu'elle a provoquées. Il est difficile d'y trouver les causes initiales de l'accident — on en est réduit aux hypothèses — et celles-ci varient bien entendu avec les fonctions et les responsabilités de ceux qui les émettent. Si les ingénieurs de la mine, les délégués mineurs, les ingénieurs du contrôle de l'Etat, les différentes personnalités techniques qui ont été consultées, ne voient que de la même manière, le public, qui n'a que son bon sens comme marque de jugement, pose — sans les résoudre — des questions simples et nettes, mettant les choses au point.

L'explosion n'a pas été spontanée, le feu existait depuis plusieurs jours, l'exploitation de la mine n'était pas en marche normale, il semble donc que les chefs auraient dû être sur les lieux. Or, l'effectif du personnel au moment de l'accident était : un ingénieur, deux mille cent ouvriers environ. Cette disproportion indique tout au moins que le personnel dirigeant de la Compagnie n'avait pas une notion exacte de la situation. La conscience de leur devoir, le courage vraiment remarquable dont les ingénieurs ont fait preuve à la suite de la catastrophe, montrent que s'ils avaient pu se douter de ce qui allait se passer, ils se seraient trouvés au fond avec leurs hommes.

Lorsque l'incendie a éclaté, il est à présumer que la Compagnie — quand ce ne serait que pour se couvrir — en a

averti le service des mines chargé de la surveillance. En cas d'affirmative, ce service a dû prendre des mesures, quelles sont-elles ? Si la Compagnie ne l'a pas fait, quels sont les motifs de cette abstention ?

L'explosion ayant eu lieu, les mesures de sauvetage ont été hésitantes ; on a perdu un temps précieux avant d'agir. Comment se fait-il qu'on ait posé en principe que tous les mineurs ensevelis étaient morts ? Comment pouvait-on dire *a priori* que sur un aussi long développement de galeries disposées en tous sens, à des hauteurs différentes, la trombe avait tout balayé ? On était d'autant moins fondé à faire cette hypothèse que pendant les premières heures qui suivirent la catastrophe, mille hommes environ s'échappèrent ou furent sauvés. L'accident même, preuve palpable, immédiate, de la faillibilité humaine, aurait dû empêcher une affirmation aussi absolue.

Ces hésitations, cet affolement se sont produits parce que tout le monde a été surpris, parce que l'on n'avait aucun moyen de sauvetage.

Ces causes ne sont pas spéciales à la catastrophe de Courrières, elles sont beaucoup plus générales. Dès que l'on agit, l'accident est possible, il est probable. On doit donc dans toutes les manifestations de l'activité humaine penser à l'accident qui peut résulter de ces manifestations mêmes ; on doit chercher à le prévoir dans la mesure du possible ; il faut s'organiser contre lui de telle manière que lorsqu'il se produit, on ne soit pas pris au dépourvu et que l'on réduise ses méfaits au minimum. Il faudrait que les précédents servissent de leçon, que les mesures prises le fussent d'une manière permanente, définitive.

Quand une catastrophe se produit, des enquêtes, bien entendu, sont ordonnées, des décisions sont prises, des règlements imposés... Le temps passe, l'émotion soulevée disparaît peu à peu, on oublie, on laisse les choses reprendre leur état primitif — puis une nouvelle catastrophe se produit. — Avec un peu de fermeté, d'esprit de suite, on aurait pu l'éviter ou la diminuer.

Les exemples sont nombreux.

Tout le monde connaît la lampe de mineur à toile métallique, inventée par Davy il y a environ quatre-vingts ans. Elle réalisait un progrès considérable dans l'exploitation des mines en se substituant à la lampe à feu nu qui causait souvent l'inflammation du grisou. Depuis lors, de nombreux inventeurs ont modifié, perfectionné la lampe de sûreté de Davy, et l'emploi de ses succédanés s'est considérablement développé. Il semble même que l'application doit être générale et obligatoire dans tous les cas, sans exception, puisque cet appareil apportait un élément de sécurité dans une industrie dangereuse au premier chef.

Or, à Courrières, on en était encore à la lampe à feu nu sous prétexte qu'il n'y avait pas de grisou. D'ailleurs, parmi les hypothèses émises à propos de l'origine de la catastrophe on cite l'inflammation possible du grisou ou des poussières fines.

Il y a dix-neuf ans, après l'incendie de l'Opéra-Comique, un certain nombre de précautions furent édictées.

Parmi elles, une des plus importantes fut d'exiger dans toutes les salles publiques de grands dégagements pour permettre l'évacuation rapide et facile de la foule. Dix ans après — en mai 1897 — le Bazar de la Charité brûlait : il y eut cent dix-sept morts. Si aujourd'hui le feu éclatait ou si, pour une cause quelconque, le public était pris de panique dans certaines salles de spectacle, il y aurait autant de victimes que lors des deux incendies précédents. Il existe une salle dans laquelle les deux couloirs latéraux et le couloir central sont complètement supprimés par des rangées simples ou doubles de strapontins.

Par compensation sans doute, on augmente les chances d'incendie en laissant le public fumer.

Il a fallu, en 1903, quatre-vingts morts pour que la Compagnie du Métropolitain prît les deux mesures élémentaires suivantes : 1° Brancher le courant de lumière sur une source d'électricité autre que celle qui fournit l'énergie aux

voitures ; 2° indiquer d'une manière nette et lisible les sorties.

Tout le monde se souvient de la catastrophe du *Farfadet* le 7 juillet dernier. Ce sous-marin coula en rade de Bizerte et ne fut renfloué que le 18. Il y eut 14 victimes qui avaient survécu trente heures à l'accident. Le sauvetage dura onze jours parce que l'on manquait d'appareils de levage assez puissants, dans ce grand port.

On pourrait citer maints autres exemples qui n'ajouteraient rien à ce que nous disions plus haut.

D'une manière générale, on peut dire que nous ne pensons pas assez aux accidents industriels possibles, nous manquons de prévoyance.

Lorsqu'une industrie — nous employons ce mot dans un sens tout à fait général — est en exploitation normale, lorsque les difficultés souvent énormes de mise au point sont résolues, le devoir le plus immédiat du personnel dirigeant devrait être de rechercher les accidents qui peuvent survenir ; de construire les appareils de sûreté, de sauvetage nécessaires ; de dresser le personnel, de le maintenir en forme pour qu'il soit prêt à la lutte, le cas échéant. On éviterait certainement de grosses pertes d'argent et, ce qui est infiniment plus important, on sauverait peut-être bien des existences. Une catastrophe comme celle de Courrières représente la perte d'une bataille, et nous n'avons pas les moyens, en France, de supporter de pareils désastres.

L.-A. Willard.

CHRONIQUES



Le Mois politique

La Triple Alliance

La Triple Alliance, la grande ligue qui si longtemps a constitué une menace à la paix de l'Europe, sombre actuellement dans une crise lamentable. Si la conférence d'Algésiras ne devait avoir d'autre résultat que celui de hâter la fin de l'alliance germano-italo-autrichienne, il faudrait considérer encore que son œuvre n'a pas été inutile et qu'elle a contribué a éclaircir réellement l'horizon politique. On ne peut se dissimuler, en effet, que la sortie de l'Italie de la Triplice marquera une nouvelle étape dans l'histoire de l'Europe, qu'elle mettra en pleine valeur le nouveau groupement des puissances, qu'il y aura quelque chose de changé, enfin, dans la situation politique du vieux monde, quelque chose de nature à réjouir sincèrement les amis de la paix et à inspirer confiance dans le devenir immédiat des nations. En Allemagne même, on se rend compte que la Triplice a joué tout son rôle et la *Franckfurter Zeitung* disait l'autre jour que l'amitié autrichienne ne constitue pas une fiche de consolation appréciable pour les lourdes déceptions que le Gouvernement de Berlin eut à Algésiras.

C'est le télégramme de Guillaume II au comte Goluchowsky, ministre des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie,

qui a mis le feu aux poudres. Dans ce télégramme, le Kaiser remerciait l'Autriche de l'appui qu'elle donna à l'Allemagne à Algésiras et il lui promettait un appui réciproque dans des circonstances analogues. Tout le monde a parfaitement compris que ces remerciements à l'Autriche comportaient un blâme à l'Italie et que la promesse de l'appui allemand le jour où l'Autriche se trouverait engagée dans des difficultés internationales signifiait, en réalité, que l'Italie, elle, ne devait plus compter sur semblable appui. L'Allemagne officielle ne se console pas de la défection de l'Italie. Elle s'était jetée à corps perdu dans l'aventure marocaine avec la certitude qu'elle entraînerait à sa suite les deux autres puissances de la Triplice et qu'elle briserait ainsi l'entente franco-italienne. On savait pertinemment à Berlin que l'Italie avait pris des engagements envers la France, qu'elle avait adhéré à l'arrangement franco-anglais, qu'elle avait reconnu la situation spéciale de la France dans le nord-ouest de l'Afrique, mais on était convaincu que tout cela ne tiendrait pas devant la Triplice, qu'un geste de l'Allemagne suffirait pour faire rentrer l'Italie dans le rang, la faire se plier à la dure discipline politique imposée par le Gouvernement de Berlin. C'est là qu'a été l'erreur de calcul du Kaiser, et dès le jour où le marquis Visconti-Venosta fut désigné comme plénipotentiaire de l'Italie à Algésiras, la partie était perdue pour l'Allemagne et la subtile combinaison de Guillaume II était ruinée. Un autre souverain en eût pris son parti et se fût efforcé de sauver les apparences, d'atténuer dans la mesure du possible l'effet produit en faisant preuve d'esprit de conciliation; Guillaume II ignore l'art des nuances ; il a cru nécessaire de manifester hautement son dépit, de témoigner à l'Italie sa mauvaise humeur de son manque de docilité. Il l'a fait de la façon la plus maladroite qui puisse se concevoir ; il a infiniment tardé à faire exprimer à Rome les sympathies allemandes pour un malheur national accablant le peuple italien et ainsi il a froissé la nation italienne jusqu'au plus profond de son âme, il a provoqué des rancunes qu'il ne sera pas facile d'apaiser.

Pour ceux qui ont suivi de près la violente polémique de

presse qui s'est engagée autour de cet incident, il est de toute évidence que l'amitié germano-italienne est réduite depuis longtemps déjà à sa plus simple expression et que les sympathies subsistant encore entre les deux peuples ne sont plus que de pure forme, incapables de déterminer à un moment donné un courant politique suffisamment puissant pour lier, en une heure de crise générale, le sort de l'Italie au sort de l'Allemagne.

Lorsqu'on procéda, il y a quatre années, au renouvellement de l'alliance germano-italo-autrichienne, on eut l'impression très nette que l'Italie ne restait qu'à contre-cœur dans la combinaison, que son attention était attirée vers un autre groupement, plus fécond pour elle en résultats pratiques. La Triplice, telle que la conçut Bismarck, avait un caractère agressif que la situation actuelle de l'Europe ne pouvait plus justifier. Elle fut établie pour permettre à l'Allemagne de donner le ton en Europe et d'étouffer l'influence française partout où elle tendait à s'imposer à nouveau après la débâcle de 1870. La Triplice première manière était un instrument de haine; c'est par elle que Bismarck espérait hisser l'Allemagne à la toute-puissance; c'est par elle qu'il entendait dicter ses volontés à l'Europe et réduire la France à l'état de puissance de second ordre. La Triplice couvrait l'Autriche contre une menace possible de la Russie dans les Balkans; elle couvrait l'Italie à la fois contre une menace française et une menace autrichienne; mais surtout, avant tout, elle imposait aux gouvernements de Vienne et de Rome de servir docilement les vues du gouvernement de Berlin, de donner à sa politique un caractère général européen, qu'elle n'aurait pu avoir sans cela.

Prise entièrement par son désir d'humilier la France, l'Allemagne ne se rendit pas compte que le formidable groupement réalisé par Bismark constituait une menace à toutes les grandes puissances, que la Russie et l'Angleterre pouvaient s'en inquiéter au même degré que la France et qu'elles devaient naturellement chercher à s'y soustraire. L'Allemagne poursuivant l'isolement de la France, le meilleur moyen de la contrecarrer était tout naturellement de faciliter

le relèvement de la nation française et de lui permettre dans la mesure du possible de retrouver en Europe le prestige dont elle jouissait avant son écrasement par l'Allemagne. L'Alliance franco-russe accomplit ce miracle et la Duplice se dressant face à face devant la Triplice, celle-ci en perdit du coup le caractère agressif que Bismarck lui avait donné. La Triple Alliance n'était plus maîtresse de la situation; elle devait compter désormais avec un élément nouveau, aussi puissant qu'elle. L'Italie et l'Autriche-Hongrie ne se trouvaient plus absolument couvertes par la protection de l'Allemagne et leur rôle de dociles suivantes de la puissance allemande ne leur était plus d'aucun profit. L'Italie s'aperçut peu à peu qu'elle avait des intérêts communs avec la France dans la Méditerranée, qu'un rapprochement économique avec sa grande sœur latine devait servir considérablement sa prospérité; de même, l'Autriche se rendit compte qu'elle ne pouvait que gagner à une sage composition avec la Russie relativement à l'Orient européen. C'est ainsi que l'on eut, d'une part, l'arrangement austro-russe de 1897 concernant le maintien du *statu quo* dans les Balkans et, d'autre part, l'arrangement franco-italien relatif à la Tripolitaine, complété ensuite par l'entente économique de la France et de l'Italie. Les points de contact entre les puissances de la Duplice et les alliés de l'Allemagne étaient établis et la Triplice, par là même, perdait toute force politique réelle, car les intérêts austro-russes et les intérêts franco-italiens s'affirmaient si nettement que ces puissances ne pouvaient plus être jetées les unes contre les autres par le fait du seul caprice du Gouvernement allemand.

Fatalement, les puissances que l'Allemagne entraîna dans son sillage doivent reprendre toute leur liberté d'action et l'isolement du Gouvernement de Berlin sera un fait accompli dans l'avenir prochain si le Kaiser s'obstine, avec sa brusquerie habituelle, à vouloir rompre le groupement des précieuses amitiés qui s'est fait autour de la France. Il ne lui a servi à rien de recourir à la menace et à l'intimidation pour dégager la France de l'entente cordiale avec l'Angleterre; il ne lui servira à rien de recourir encore à la menace et à l'intimidation pour dégager l'Italie de son entente non moins

cordiale avec la France. Ces procédés sont d'une autre époque et ne peuvent avoir prise sur l'état actuel des choses, solidement basé sur la sauvegarde efficace des intérêts économiques des peuples.

L'Allemagne perdrait le meilleur de son prestige à vouloir remonter le courant, à vouloir jouer le rôle que Bismark avait rêvé pour elle en un temps où la France était paralysée dans ses meilleurs moyens. Sans doute, il y a encore le recours à la force, mais on sait pertinemment à Berlin que l'Europe entière se dresserait contre la nation qui systématiquement troublerait la paix; on y sait aussi que la Russie, dans le domaine européen, n'est pas aussi affaiblie qu'on veut bien le dire et que, par une simple démonstration sur la frontière de la Prusse orientale, elle pourrait être d'une aide puissante à la France qui, d'autre part, pourrait compter sur l'appui sans réserve de l'Angleterre. Si l'Allemagne n'avait pas douté des résultats d'un recours à la force, la question marocaine n'eût pas été réglée à l'amiable et l'attitude allemande, l'année dernière, avant la convocation de la conférence d'Algésiras, ne se fût pas précisée sous les formes d'un simple « bluff ». La réflexion n'est venue qu'après coup aux dirigeants de Berlin, mais elle est venue et il n'est plus à craindre actuellement que les gestes de Guillaume II troublent la paix du monde ou que l'arrogance allemande aille jusqu'au défi, jusqu'à la provocation.

Il faut s'en réjouir sincèrement, non seulement pour la France et pour les nations amies de la France, mais encore pour la nation allemande elle-même, qui ne partage nullement les goûts de l'entourage impérial pour l'aventure belliqueuse. Cette nation est productrice, commerciale et industrielle; elle sait que ce n'est que par la paix qu'elle peut donner une base solide à sa prospérité; que ce n'est pas en menaçant sans cesse les autres nations qu'elle se créera dans le monde les sympathies qui lui sont nécessaires pour poursuivre le développement normal de son rôle et de son influence.

A une époque comme la nôtre, où les intérêts politiques et économiques se confondent étroitement, où les peuples ont des points de contact multiples ne leur permettant plus de suivre leur route sans s'inquiéter de l'action des autres,

l'isolement est une cause de faiblesse. L'Angleterre elle-même, la nation la mieux organisée pour agir isolément puisque sa puissance ne dépend que de la maîtrise de la mer et qu'elle la détient, cette maîtrise, l'Angleterre elle-même a compris qu'il importait de composer avec les forces rivales et de combiner son effort politique avec celui des peuples tendant à un but identique; ce n'est pas l'Allemagne, grande puissance militaire, mais essentiellement terrienne, c'est-à-dire abordable par toutes ses frontières, qui pourrait jouer le rôle que la Grande-Bretagne juge au-dessus de ses forces. Quand la presse allemande affecte de croire que l'Allemagne peut se suffire à elle-même, qu'elle n'a pas besoin de l'appui politique d'une autre puissance, elle cherche à rassurer l'opinion publique qui doit naturellement s'effarer des défections qui se produisent de toutes parts dans le cercle des influences allemandes. La Triplice s'effondrant, l'Allemagne ne peut se maintenir sur ses positions et il lui faudra, qu'elle le veuille ou non, chercher un moyen pratique de se rapprocher des puissances qu'elle a trouvé bon de combattre jusqu'ici avec un acharnement sans pareil.

Comment l'Allemagne préparera-t-elle son mouvement tournant? Nul ne pourrait le dire à l'heure présente. La conciliation est toujours possible entre de grandes nations, mais encore faut-il que les gouvernements aient pris la précaution de réserver l'avenir. Ce ne fut pas précisément le cas du Gouvernement de Berlin qui dans toutes les circonstances a agi comme si la situation qu'il cherchait à créer devait être définitive et comme si les retours d'histoire étaient impossibles. Quand on constate que l'Angleterre a pu opérer son rapprochement avec la France au lendemain de Fachoda, on se dit qu'une détente franco-allémande doit être dans l'ordre possible des choses. En effet, cette détente se serait produite sans les coups de théâtre de Guillaume II, sans la démonstration de Tanger. Actuellement, il faut renoncer à l'espoir d'un rapprochement direct et la détente ne peut plus être attendue que grâce aux bons offices d'une puissance également amie de la France et de l'Allemagne qui jouerait le rôle que la France a joué dans le rapprochement anglo-

russe qui se dessine de plus en plus. L'Italie était tout naturellement désignée pour cette mission ; nulle mieux qu'elle ne pouvait établir un contact satisfaisant entre Paris et Berlin, puisque nul plus qu'elle n'est intéressée à la conciliation de la politique des deux puissances avec lesquelles elle a partie liée.

Il est malheureusement à craindre que la diplomatie allemande, avec sa lourdeur habituelle, décourage les bonnes intentions italiennes et qu'elle laisse échapper une fois de plus l'occasion favorable. De tous les incidents récents on peut conclure, en effet, que l'Allemagne se retournera contre l'Italie sortie de la Triplice au lieu de prendre franchement son parti de l'inutilité désormais établie de cet instrument politique et de profiter de l'évolution de l'Italie pour s'orienter dans le sens du groupement nouveau des nations. Lorsque la France a conclu son entente cordiale avec l'Angleterre, la Russie, ennemie traditionnelle de la Grande-Bretagne, ne s'est pas retournée contre son alliée, mais s'est efforcée, tout au contraire, de profiter de la situation nouvelle de la France pour prévenir le péril dont elle pouvait être menacée du côté anglais dans l'avenir immédiat.

Il y a là une remarquable leçon de souplesse diplomatique dont l'Allemagne devrait savoir bénéficier, mais on doit bien se convaincre à Berlin que ce n'est pas avec les procédés habituels du Kaiser qu'on réussira dans une manœuvre extrêmement délicate, qui exige beaucoup de tact et de doigté.

La fin de la Triplice peut donc marquer pour l'Allemagne la période fatale de l'isolement ou un renouveau politique qui lui assurerait la situation qui lui revient de droit au premier rang des grandes puissances. Il dépendra uniquement du savoir faire des dirigeants de Berlin que la crise soit heureuse ou malheureuse pour la nation allemande, mais, d'une manière comme de l'autre, c'en est fini avec ces procédés d'intimidation qui n'ont en rien servi le prestige extérieur de l'Empire et qui, à maintes reprises, ont si dangereusement énervé l'opinion publique européenne.

Roland de Marès.

On trouvera dans nos précédents numéros les notices relatives aux auteurs dont nous avons déjà publié des articles. *N. D. L. R.*

Revue des Revues

Revues étrangères

Il RINASCIMENTO, Milan. — M. Giuseppe Lisio, dans son étude *Idéalisation de Victor Alfieri*, veut réagir contre les tendances de la critique moderne qui, sous prétexte de rechercher la vérité, arrive à un résultat souvent contraire. Le système qui consiste à dépouiller les grands hommes de l'auréole de gloire sous laquelle nous sommes accoutumés à les considérer, l'auteur en fait ressortir les défauts à propos d'Alfieri « géant que l'on a tenté de réduire à des proportions plus humaines ».

Voltaire, on le sait, disait « qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre ». Hegel répliquait à cela : « Parfaitement, mais alors la faute n'en est pas au grand homme, le coupable est le valet qui lui brosse ses habits et lui cire ses bottes,... sans voir rien au delà. La critique, se comportant de même, fait réellement l'office de femme de chambre ; elle bavarde sur les faiblesses de l'homme, sur ses défauts naturels et ne veut pas voir plus loin, négligeant de pénétrer dans l'essence des choses, dans l'essence de l'art et de la grandeur. »

M. Lisio revendique en faveur d'Alfieri la qualité de *grand écrivain*, laissant de côté les faiblesses et les haines politiques de son héros. Il revendique également le culte voué par celui-ci à la liberté et à l'indépendance de sa patrie, et met en relief l'action exercée par Alfieri sur son pays. Il si-

gnale, entre autres choses, que malgré l'aversion d'Alfieri à l'égard de la France, qu'il considérait comme l'ennemie traditionnelle de son pays, il ne s'en est pas moins inspiré dans ses tragédies des règles et des préceptes du théâtre français — surtout des œuvres de Voltaire — et c'est là une amende honorable apportée par lui aux sorties trop fougueuses de son *Misogallo*.

Alfieri a eu d'ardents admirateurs. Carducci, paraphrasant le mot *alfiere*, le dépeint en vers superbes dans *Il Piemonte*, comme l'avant-coureur de l'indépendance moderne italienne :

« Ce grand homme pareil au grand oiseau qui lui a donné son nom et volant au-dessus de l'humble pays inquiet et sombre allait criant : Italie! Italie! aux oreilles désaccoutumées, aux cœurs pusillanimes, aux âmes avilies.

« Italie ! Italie !... répondaient les âmes d'Arquà et de Ravenne. Et sous le vol de l'oiseau grincèrent les os des cadavres, se recherchant le long du cimetière, excitant la malheureuse Péninsule à revêtir, dans sa colère, son armure de fer. Italie! Italie! et le peuple des morts se dressa, chantant des hymnes de guerre!... Ce passé disparaissait et la nouvelle Italie surgissait. »...

M. Lisio reconnaît les vices, les défauts, les absences momentanées de volonté, les contradictions, reprochées à son héros, mais cela empêche-t-il son œuvre d'être grande et patriotique? Son *Bruto Primo* et son *Bruto Secondo* ne sont-ils pas faits pour inspirer le sentiment de la liberté la plus profonde à toutes les classes sociales?

Après avoir fait ressortir les qualités maîtresses d'Alfieri comme écrivain : concision, condensation des idées, phrase énergique et virile, pensée sublime, l'auteur le proclame un des précurseurs du XIX[e] siècle et comme l'initiateur de la littérature italienne moderne et de la résurrection politique de ce pays.

L'ITALIA MODERNA. — Dans ses *Notes d'un Vagabond*, M. Mario Mandalari caractérise à grands traits la physionomie des deux derniers papes :

« Pie X n'est pas un *pape politique* proprement dit, mais un *pape apostolique*, tandis qu'il est hors de doute que Léon XIII fut un *pape politique.* »

« La politique peut avoir donné de l'importance et des facilités à l'œuvre de Léon XIII, mais elle n'a pas inspiré ses actes de Directeur suprême des consciences... Il est parfois entré en lutte avec les gouvernements d'Europe et d'Amérique pour défendre en apparence la cause des faibles et des opprimés, et dans cette lutte il a apporté toute la subtilité de son esprit, toute la dialectique de la bonne philosophie chrétienne. » Il a atteint son but, « satisfait d'avoir arraché l'adhésion de gouvernements non catholiques et d'avoir affirmé la puissance de son haut ministère. » Mais l'auteur estime que Léon XIII, trop préoccupé du passé « sur lequel se basent les églises et les religions, » n'a pas vu les transformations immanentes et imminentes, et « n'a pas senti le souffle du monde nouveau, qui se manifeste en toute chose et incite — quand il ne contraint pas — à la transformation des consciences ».

Bien différent est Pie X, « dont la personne attire l'attention et l'admiration de ceux qui n'entendent pas la mission apostolique et qui ne croient pas à son efficacité dans le monde moderne. Il semble dire aux non-chrétiens et aux non-catholiques : — Vous ne croyez pas au Pape? Mais lui vous veut du bien et prie pour vous! — On dirait un apôtre, si le mot, de nos jours, n'avait perdu la partie, la meilleure peut-être, de sa signification par l'usage et l'abus qui en ont été faits... Il est certain que Pie X a beaucoup de l'apôtre, quand il pense que la bonté et la douceur sont les moyens de vaincre les ennemis les plus implacables; quand il ne veut pas s'occuper de politique *militante*, mais de religion et d'exercices de piété. Le récent différend avec la France lui semble un incident, qu'il faut étudier et résoudre dans l'intérêt religieux, et non pas politique, des Français. » Bref, Pie X avant tout et surtout n'entend pas la politique, c'est un pape apostolique, qui représente une solution de continuité des traditions de la papauté dans les trois derniers siècles. « Il a plutôt des affinités avec les pontifes du XVe siè-

cle, et notamment avec Eugène IV (également vénitien) et Pie II. »

*
* *

Dans sa *Revue scientifique*, si spirituelle et si pleine d'imprévu, M. le Dr Evans s'occupe de la curiosité chez les animaux.

« La femme est plus curieuse que l'homme. Cela va de soi et personne n'en doute : c'est peut-être même un signe de supériorité, car la même peccadille ne se retrouve que chez les animaux les plus élevés tant comme organisation que comme mentalité. Mais l'animal est encore plus curieux que la femme. » Les mammifères et les oiseaux font toujours preuve d'une curiosité en quelque sorte innée, et l'auteur nous relate de nombreuses observations personnelles sur le chien, le cheval, la chèvre, le chamois, le singe.

Le chien est toujours en observation et cherche sans cesse à s'expliquer tout ce qui frappe ses yeux et son oreille. Un rien l'étonne, un rien le réjouit et « le fait rire, car le chien rit comme l'homme, et il suffit de l'observer pour s'en convaincre. » Si vous endossez un nouveau vêtement, le chien s'approche de vous et vous flaire pendant un certain temps, se demandant probablement si vous avez fait peau neuve : « Il ne semble satisfait de son examen que quand il a enfin compris que l'habit ne fait pas le moine. »

« Sans insister davantage, dit le Dr Evans, je crois que l'on peut dire avec certitude que le sentiment de la curiosité n'est nullement spécial à l'espèce humaine. »

LA ESPAÑA MODERNA (Madrid). — *La nouvelle artillerie de campagne à tir rapide.* — La loi votée par le Parlement Espagnol et sanctionnée par le Roi, le 11 janvier 1906, est d'une importance indéniable au point de vue de la Défense nationale. Le ministre de la Guerre demeure autorisé, par cette loi, à traiter l'achat de 200 canons de campagne à tir rapide, avec tous les chevaux, voitures, munitions et accessoires correspondants. M. Ramon Varela, capitaine d'artillerie, passant en revue le nouveau matériel

au point de vue technique, constate que ces nouveaux éléments, ajoutés à ceux possédés déjà, donneront à chaque régiment d'artillerie six batteries complètement armées. L'Espagne tend ainsi à mettre ses régiments au même rang que ceux d'autres nations plus avancées : « Elle a suivi la route tracée par la France, il y a quelques années, lorsque cette dernière a adopté le canon, aujourd'hui réglementaire, qui a servi de modèle aux autres pays. »

« Il est juste de reconnaître à présent que, dans une aussi délicate question, les Français ont vu clair et ont agi avec une heureuse audace. L'Angleterre, les Etats-Unis, le Portugal, la Turquie, le Danemark, la Suède, la Russie et la Suisse les ont imités ensuite, et sont actuellement en train de remplacer leurs canons de campagne par des pièces similaires aux pièces françaises. »

Si au début quelques Puissances, pour des motifs divers, ne se pressèrent pas d'opérer chez elles la substitution, il n'en est plus de même aujourd'hui ; l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, la Serbie, la Belgique et l'Espagne sont, à leur tour, entrées définitivement dans la même voie.

E. Biart.

Revues Françaises

LA REVUE. (1er et 15 avril.)

En publiant les cahiers de jeunesse de Renan, la *Revue* nous fait assister à la préparation intérieure non seulement d'un esprit, mais d'une âme d'élite. Et ces inquiétudes hésitantes d'un grand écrivain qui se cherche librement laissent au lecteur une émotion un peu déconcertante, un plaisir difficile. Les revues illustrées ont accoutumé depuis un certain temps de nous donner des photographies de grands hommes au berceau, d'actrices en langes, de philosophes en maillot. La manie des petits documents, le fétichisme de la curiosité plutôt que de l'admiration dominent notre époque bavarde. On ne veut pas étudier, on veut être averti. En se plaçant sur un plan plus élevé, la *Revue* ne peut que satisfaire les intelligences. Et c'est une tâche excellente puisqu'elle les force à travailler. Ce ne sera pas, en effet, sans une régression nécessaire que le lecteur retrouvera *son* Renan. Plus peut-être qu'avec les œuvres dernières et définitives entrera-t-il en possession des fils intimes et délicats qui d'une hypothèse, d'une pensée au voile à peine soulevé, conduisirent l'auteur de l'*Avenir de la Science*, à des affirmations sinon plus précises, au moins plus claires, plus ordonnées, plus aérées, plus vivantes. « C'est une consolation pour moi, écrit Renan à la sortie du séminaire, de remarquer qu'au milieu des cruelles actualités qui me tourmentent, j'ai assez de courage et de foi à la science pour poursuivre si froidement ma ligne spéculative. » Ses préoc-

cupations scientifiques ne sont jamais séparées de son amour des littératures et de la forme. Une sorte d'ivresse de se sentir dégagé de toute catégorie sociale, de tout « casier », pour employer son expression, lui donne comme un essor de curiosité universelle : Je repousse entièrement le point de vue qui blâme comme oisifs tous ceux qui ne se mêlent pas à la vie active... » Il y a des points d'exclamation au milieu de ses notes : « On a tort de croire en une foule de cas que c'est le nom qui a suivi et résumé le mythe, c'est le nom qui a précédé et produit le mythe. Oh! que j'ai d'idées sur ce sujet! Ah! s'il (M. Egger) avait su l'hébreu! Je prendrai volontiers ce seul sujet pour sujet d'une thèse de docteur. » Et plus loin : « Ah! que j'aime cette littérature première, naïve expression de l'homme qui s'empreint hors de lui!... Ainsi donc, dans l'épopée, la grande épopée, non celle qui est une création artificielle et individuelle, mais celle qui peint une nation, qui est son expression, son empreinte en poésie, son excitament et sa gloire, qu'elle s'identifie comme une part de sa nationalité, l'épopée, dis-je, existe avant d'être faite. Le peuple fait ses membres, le poète la met en corps, et le peuple sanctionne, car lui ne saurait pas faire cela. Il trouve bien que tel le fasse pour lui. Ah! ne me parlez pas de ces épopées plâtrées, que l'esprit du XVIIIe siècle a conçues quelque soir dans quelque salon, où il veut artificiellement tout tirer de sa tête. L'épopée nationale est à mon sens quelque chose de saint, comme la religion des ancêtres, c'est une sorte de Capitole pour la nation, qu'enflammera dans les âges à venir le courage et la vertu. Pourquoi donc n'en avons-nous pas?... » Et Renan s'afflige de la « bave » de l'auteur de la *Pucelle*.

Les études désintéressées et solitaires, vers quelque direction que l'esprit plus tard s'incline, lui laissent toujours une empreinte quasi-héroïque. Et cela n'est jamais si ridicule. Une compréhension plus vaste lui est dévolue. Et Renan peut déjà écrire : « Peut-être que ceux qui prennent le moral à plein et catégoriquement, en absolu, n'embrassent qu'une forme transitoire, qui tend à se transformer en une autre plus avancée, dont nous n'avons pas l'idée. Il y

aura eu alors nécessité d'une transition, et les futurs nous jugeront comme placés de force dans l'alternative ou de reculer sur le cher passé, ou de se tenir en un vide affreux. On donnera alors raison et tort sur un point aux hommes spéculativement moraux et immoraux (les pratiquement immoraux seront toujours horribles, infâmes, haïssables) ; mais on aimera et exaltera les moraux ; l'intérêt se déversera sur eux, d'autant plus que de beaucoup ils auront été le plus près de la forme d'alors, ou de la vérité la plus avancée. »

Le nom de Gœthe revient plusieurs fois dans ces notes. Et de fréquenter dans les hauteurs du second Faust, Renan a de l'inquiétude sur les littérateurs contemporains : « M. Sainte-Beuve me peint merveilleusement ce type de frivolité spirituelle qui me fait passer une sorte de frisson amer par la poitrine. Il faut alors que je pense à Socrate et Jésus-Christ. Il y a en ces hommes un fond de scepticisme... » Cela est amer, doux et terrible. Mais comme la « frivolité » de M. Sainte-Beuve nous paraît majestueuse, à l'heure actuelle, au milieu des sous-disciples et des petites joies neutres.

Nous ne pouvons continuer plus longtemps cette analyse. Terminons, au moins pour l'imprévu de la chose, sur cette citation qui ne serait pas déplacée chez l'auteur *d'En Route :* « Ces cahiers sont mes vomitoires. J'y vomis ma pensée. C'est pénible ! Par brouées : aussi je viens et reviens par saccades croyant n'avoir jamais bien récuré le fond... » C'est, à s'y méprendre, du Durtal avant la lettre. Le scepticisme a, lui aussi, sa lie.

M. Maurice Leblond donne un article très complet sur M. Georges Clemenceau, à la fois biographique et critique. Pour que pas un système ne reste intégralement solide, M. Lacombe, dans un livre sur Taine considéré comme historien des littératures, s'était efforcé de démontrer que la méthode de la race, du milieu et du moment, n'avait aucun sérieux. A peine sérieusement, M. Emile Faguet a rétabli le monument ébranlé de Taine tout en mettant en valeur M. Lacombe, ce qui est unir la malice au respect des grands hommes et la défiance des systèmes à l'amour des méthodes.

Dans le n° du 15 avril un très beau poème d'Emile Verhaeren, *Les Mages*, la suite des *Cahiers de Jeunesse* de Renan, et un article du Docteur Cabanès: Napoléon était-il épileptique ? Il y a des documents, des hypothèses, et somme toute, le Docteur Cabanès conclut, avec le professeur Lacassagne, à une *césarite* aiguë. Nous n'avons pas l'intention de nier l'intérêt de telles études au point de vue historique et documentaire. Mais ce qui est inquiétant, c'est que de jeunes stagiaires au Val-de-Grâce, encouragés par les césarites des Césars, font maintenant de la psychiatrie un réservoir de thèses. Benvenuto Cellini, nous disait récemment un de ces jeunes gens, apparaît comme le type parfait du dégénéré. Quant à Edgar Poë... Quant à Flaubert... Les médecins sont bien bons de faire suivre des traitements sévères aux gens de lettres, aux artistes et aux héros, après leur mort.

LE CORRESPONDANT (25 mars 1906).

Le Correspondant, au sommaire touffu, avec des études de M. H. de Lacombe sur Bossuet et les Etudes bibliques, de M. Etienne Lamy sur les affaires d'Egypte et de France, du comte Henri de Boissieu sur le premier ministère du Travail Européen, de M. C. R. Henderson sur la rencontre des races dans la cité américaine et ses conséquences morales, un roman de Dora Melegari, etc., publie des lettres d'Edmond Rousse. Les œuvres d'Ingres et de Delacroix paraissent l'émouvoir peu. Quant à M. Hugo, certains fragments des *Contemplations* lui semblent « ... autant de défis malhonnêtes à l'intelligence publique. L'idiome qu'il y parle n'appartient, que je sache, à aucun idiome connu (*sic*), ne répond à aucune donnée philosophique antérieure, à aucune syntaxe possible. *C'est une langue qui a cassé son grand ressort et qui tourne en faisant ce bruit inquiétant de ferraille déréglée que tu connais.* » Ça, c'est un idiome.

LE MERCURE DE FRANCE (1er et 15 avril).

M. Jules Troubat, dans un intéressant article sur *Albert Glatigny et Sainte-Beuve* éclaire la physionomie du poète qui « plus préoccupé de nourriture intellectuelle que du

soin de son estomac, réalisa dans la vie réelle une sorte de conte fantastique d'Hoffmann. » Sainte-Beuve avait recommandé Glatigny à M. Félix Duquesnel, directeur du second Théâtre Français. Les négociations ne purent aboutir. « Ce pauvre Glatigny, ajoute M. Troubat, savait si bien que le poète ne vit de gloire qu'après sa mort que, se sentant ou se croyant des aptitudes d'artiste dramatique (il n'était pas plus mauvais qu'un autre dans ses rôles), il avait voulu contracter un engagement à l'Odéon, où son nom figure actuellement sur l'affiche, non comme auteur ni comme acteur, mais comme titre d'une œuvre originale, tirée de son propre roman comique. »

Un poème de M. Emile Verhaeren, *La Joie*, une étude de M. Ernest Gaubert sur Rachilde, des documents sur Baudelaire publiés par M. Féli Gautier, et un article de M. Marcel Théaux, *Les idées philosophiques* de M. Clemenceau : « Nous retrouvons dans sa philosophie l'orgueil et l'ironie et la combativité de M. Clemenceau. Mais, loin des batailles politiques, ces passions ont perdu de leur tranchant et de leur âpreté. Elles se sont comme spiritualisées dans le recueillement et la rêverie. Elles ont fait place à côté d'elles à plus de pitié, à plus de bonté... Au nom de la Justice, il demeurera encore révolté contre la société, mais il fera effort maintenant pour offrir la paix, la paix ? Enfin, oui, *sa* paix, aux hommes, au nom de la pitié ».

M. Mony Sabin publie dans le numéro du 15 avril *La joie équivoque*, essai sur la plénitude spirituelle. Cette remarquable étude, appuyée tant sur des documents humains que sur un livre récent de M. William James, analyse certains états de la conscience subliminale, source de résistance dont l'homme dispose même aux heures de plus intime dépression.

André Thévenin.

En raison de l'abondance des matières, nous renvoyons à un numéro ultérieur l'analyse des autres revues.

Livres régionalistes

Terriens

M. Jean Revel est un notaire normand doublé d'un savant folkloriste et d'un écrivain au style curieux, parfois un peu contourné, trop scientifique, trop elliptique, pas assez simple, mais non sans puissance. Il a, infatigablement, bêché, pioché la terre de ses pères, et en a fait jaillir des plantes variées : légendes, anecdotes, mœurs, histoire, généralement sous forme de contes dont plusieurs volumes ont paru et auxquels s'ajoute ce nouveau recueil : *Terriens* (1)

En pages nerveuses, quelquefois profondes, souvent exquises, toujours vivantes, Revel aujourd'hui nous décrit *la Frarie*, confrérie laïque ayant pour but la sépulture et la charité suivant de très anciens rites, met en scène avec une verve réjouissante les gens assemblés pour une adjudication, (drôleries de langage, roublardises des fins matois du Roumois, du Lieuvin, du pays d'Auge, psychologie très observée du terrien normand), dresse des types cocasses, tel le taupier Beuze, nous initie aux mytères de la forêt de Brothonne où a lieu, le 16 juillet, *le feu Saint-Clair*, cérémonie instituée au XVe siècle et nous mène jusqu'à Saint-Gwenolé...

A Saint-Gwenolé. Voilà, pour ne m'attarder qu'à celle-là en un volume si plein et si intéressant, une nouvelle décentra-

(1) *Chez nos ancêtres, — Rustres, — Un cérébral, — Contes normands, — Les Hôtes de l'estuaire, — Terriens*, etc., tous parus chez Fasquelle (bibliothèque Charpentier. 3 fr. 50.)

lisatrice puisqu'elle conclut au retour à la vie primitive, et à la terre : André Verain, fils de professeur, doit devenir universitaire à son tour. Atavisme et surmenage l'ont névrosé. Le médecin conseille au père d'en faire un cultivateur. Le père refuse, mais envoie son fils se reposer en Bretagne. Celui-ci d'abord s'y ennuie, puis commence à observer la vie qui l'entoure, à se détacher des livres, à aimer l'existence simple et rude des pêcheurs qui l'ont hébergé. Il s'éprend de leur fille Catherine et veut l'épouser. Nouveau refus, naturellement, du père. Alors, un jour de tempête, sur la côte de Penmarch où la mer mugit, les fiancés s'en vont, la main dans la main, là-bas, à la roche fatale balayée par les raz de marée. Et ils attendent, stoïques, la lame qui les cueille ainsi qu'un goëmon, et les unit dans la mort.

C'est là un beau récit, plein de la grande mélancolie des landes et de la fureur des flots d'Armor, et joliment descriptif des mœurs des anciens pilleurs d'épaves ; mais je me permettrai quelques objections à la thèse. Est-ce d'une haute morale, cette résignation de la fille, antique esclave, et du garçon, habitué toujours à apprendre et non à agir? Si dénué de volonté, André pouvait-il se régénérer ? C'est un être mou que le mysticisme breton enveloppe et tue, car le mysticisme n'est pas une école d'énergie. De plus, je me demande si un lettré vraiment intelligent peut aimer une Bretonne comme Catherine, dont il est séparé par l'éducation, les tendances d'esprit. Enfin, je crois qu'il ne faut pas exagérer les doctrines décentralisatrices dans le sens du respect absolu des traditions et du passé.

Je le dis, de suite, pour éviter l'équivoque. Il est excellent de garder, de retrouver le pittoresque d'une foule de vieilles choses, de rappeler de saines coutumes oubliées, de chanter la beauté essaimée aux mille coins de nos provinces, de travailler à la résurrection de cette vie des centres secondaires anémiée au profit de la capitale, de recréer un art, une littérature, un code, une industrie, bref, une activité vraiment nationale parce que diversifiée suivant tant de pays où l'âme française se nuance ; il est salutaire de régénérer nos muscles et notre cœur au contact de l'atmosphère plus

virile emplissant les poumons des gars campagnards ; il est charmant de conter à nouveau les légendes de jadis ; il est bon en un mot de puiser dans l'autrefois certaines énergies abolies.

Mais prenons garde. N'exaltons pas, n'encourageons pas ce fanatisme qui hait le présent et le progrès de toute la force dont il vénère le passé. Il y a des choses qui peuvent, qui doivent mourir. Il y a des races qui s'éteignent sans que nous ayons à en souffrir, d'autres qui se régénèrent ou qui, neuves, remplacent les mortes, suivant la loi des fatales évolutions, et c'est un bien. Il y a des erreurs et des injustices formidables qu'il est bon de voir disparaître. Soyons décentralisateurs, mais avec choix. Soyons régionalistes, mais avec circonspection. Sinon des mains, qui déjà se tendent, les ongles prêts, reprendront des conquêtes nécessaires, faites aux prix de tant de sang et de tant de larmes !

M.-C. Poinsot.

Curiosités. Expositions.

Le printemps a ses exigences. Et bien que les conférenciers s'obstinent, dans des salles fraîches, à traiter des sujets graves, il nous a paru indispensable de suivre le mouvement et de prendre l'air. C'est pourquoi nous nous sommes précipité, avec la foule élégante, au Grand Palais.

Poussière des temps plutôt que celle des chemins. La poussière, le jour du vernissage, a un goût sacré. Elle sanctifie l'homme du monde. Elle met un nimbe à l'insignifiance des femmes. Une odeur agréable de cuisine rappelle au visiteur qu'il y a un buffet, comme dans les gares. Cependant — ma tâche étant ici modestement anecdotique — puisque je ne parle pas des œuvres exposées, que puis-je faire, sinon m'étendre, verbalement, sur les tapis ? Certaines salles sont privilégiées et la mollesse de l'Orient repose les pieds fatigués. Ici la carpette est grise. Là, le classique rouge domine. Mais le « vernisseur » n'y voit que du bleu. Et il cherche les chefs-d'œuvre sur les murs. Telle maman salue trois fois l'image de son fils. L'enfant, portraicturé si souvent, va certainement perdre la tête. Et il sera refusé à son baccalauréat. Mais peut-être doit-il aussi faire de la peinture ? Mademoiselle Z*** est bien entourée. On dit qu'elle se fait parfois retoucher. Mais c'est un indigne potin. Son mérite est des plus personnels. M. X*** a, dans sa main gantée, trois journaux à trois sous. Mais il n'a pas eu le temps de les lire. Aussi ne peut-il renseigner Madame de X*** que du plus averti des sourires.

On m'a dit qu'il y avait une « petite Masque » dans le Salon. Je veux bien le croire. Et comme la critique lui prête autant d'esprit que de beauté, ne pourrait-on se demander si, ayant déposé son loup vert, elle ne se rit pas doucement, exemple narquois et engageant, de tant de jolies femmes qui ne savent pas quitter le leur. Mais sans masque, il n'y aurait pas de comédie. Et la farce gracieuse du vernissage est un rite qui vaut son pesant d'Art, tout autant que la peinture.

G. Dargens.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons qu'on vernit encore, aujourd'hui 30 avril. Mais on entre de l'autre côté. La cérémonie — poussière, potins, cuisine — est la même. Il y a des membres de l'Institut.

Paris. — Impr. de la *Gazette du Palais*. *Le Gérant :* Depallier.

Un Bénédictin

C'est ce titre que, dans un court et très insuffisant article de journal, je donnais dernièrement, et Dieu sait avec combien de raison ! à l'un des plus prodigieux travailleurs et des plus nobles esprits de ce temps, connu sans doute (comment le glorificateur de Jeanne d'Arc ne le serait-il pas ?) mais très insuffisamment connu, et bien loin de tenir encore, dans l'estime du monde intelligent, la place considérable à laquelle le nombre, l'étendue et le caractère de ses travaux lui donnent droit. C'est de M. Joseph Fabre, on l'a déjà compris, que je veux parler. Et c'est à propos de son dernier ouvrage, *La Pensée chrétienne*, que j'ai été amené à m'occuper de lui, et à m'en occuper sérieusement.

Je laisse de côté, quelque intéressants qu'ils soient, les anciens écrits de M. Joseph Fabre, ses quatre ou cinq volumes sur *Jeanne d'Arc*, son *Mystère de Jésus*, son *Washington*, sa traduction de la *Chanson de Roland*, les *Libérateurs* et le reste. Je ne dis rien non plus de sa carrière parlementaire, dans laquelle j'ai eu l'honneur d'être son collègue, et je me borne à mentionner le rapport qu'à propos d'un projet de translation des restes de Turgot au Panthéon, il eut l'occasion de faire au Sénat ; c'est un morceau capital, dans lequel le grand ministre est apprécié avec une sûreté et une sympathie qui feraient honneur aux plus fidèles de ses disciples, et qui vraiment eût fait bonne figure à côté des discours prononcés, le 5 mars dernier, à la Société des Économistes, en mémoire de leur illustre

devancier. Je ne veux, et c'est bien assez, m'attacher qu'à l'œuvre actuelle, à l'œuvre, en cours d'exécution, du philosophe à la fois religieux et libéral.

L'entreprise est immense, et, malgré son immensité, déjà en grande partie exécutée.

Ce ne sera rien moins qu'une histoire complète, quoique forcément résumée, des divers aspects de la pensée humaine à travers les âges : 1° de l'origine des temps à la naissance du christianisme : *La pensée antique ;* 2° de la prédication de Jésus et de ses apôtres à l'époque de Gerson et au livre de l'*Imitation : La Pensée chrétienne ;* 3° de Luther à Leibnitz : *La Pensée moderne ;* 4° de Bayle à Condorcet : *Les Pères de la Révolution ;* 5° de Kant à Tolstoï enfin : *La Pensée nouvelle.* A quoi il faut ajouter une traduction récente, avec éclaircissements et documents, de *L'Imitation de Jésus-Christ*, dans laquelle le traducteur, comme dans le reste de ses œuvres, ne se montre pas seulement un prosateur exquis, mais un penseur original, une âme tendre et parfois un poète délicat.

De ces cinq parties de la grande épopée deux seulement : *La Pensée antique* et *La Pensée chrétienne* ont déjà paru ; les autres ne tarderont pas à les suivre. C'est de la seconde seulement, *La Pensée chrétienne*, que je voudrais m'occuper ici.

Chrétienne, oh ! assurément ; M. Fabre y tient, et il a raison. Catholique, non, et beaucoup s'en faut ; ce dont il ne se cache pas. Quelque fanatique l'accusera même très probablement de n'avoir fait qu'un pamphlet (et quel pamphlet ! 650 pages grand in-8°) contre le catholicisme. Et la vérité est que, s'il professe pour la personne et pour la doctrine du fondateur du christianisme une admiration sans mélange ; s'il a, pour parler du Maître et de ses premiers disciples, des accents d'une émotion respectueuse qui ne le cèdent en rien à ceux des grands mystiques tels que saint Augustin, saint Gérôme, saint Bernard ou sainte Thérèse ; si même, à propos de certains grands papes, auxquels cependant il ne ménage point les reproches, les saint Grégoire ou les Innocent III, par exemple, il écrit des pages que signerait

un Bossuet, il juge sévèrement la politique temporelle de la Cour de Rome et dénonce ouvertement comme contraire à l'esprit de la primitive Église la longue suite de dogmes, de définitions, de pratiques et d'institutions par lesquelles s'est peu à peu formé et consolidé le puissant édifice du gouvernement théocratique de l'Église. Et il est inévitable, il est naturel (M. Joseph Fabre est le premier à le reconnaître) que contre ce procès en règle fait par lui, au nom de ce qu'il croit le véritable esprit chrétien, au corps qui s'en proclame le seul dépositaire, se soulèvent bien des récriminations et bien des anathèmes.

Profondément injustes cependant seraient ceux qui, en déplorant ce qu'ils ne peuvent manquer d'appeler les hérésies de l'auteur, se refuseraient à reconnaître à la fois la prodigieuse étendue de ses recherches, la sincérité sereine de son esprit et l'impartialité avec laquelle il cherche à faire comprendre, chez tous ces grands personnages dont il discute et souvent condamne les doctrines, la hauteur des idées, la noblesse des sentiments et la profondeur des convictions. Ce n'est point ici (on le constate à toutes les pages) un réquisitoire entrepris de parti pris et dans des intentions hostiles ; c'est une étude persévéramment et consciencieusement faite, avec le ferme propos de s'éclairer et de s'éprouver soi-même avant de se permettre de formuler des conclusions pour les autres. Et si de cette étude ressort comme il arrive, l'obligation morale d'abandonner certaines croyances et de renoncer à certaines pratiques, ce n'est pas avec une satisfaction orgueilleuse et en termes amers que cette obligation est confessée ; c'est avec une respectueuse tristesse et non sans un véritable et cruel déchirement :

« Ce n'est pas de gaieté de cœur » dit noblement M. Joseph Fabre, « que tant d'hommes ont renoncé à la croyance des aïeux et à toute cette poésie d'une religion qui a bercé leur enfance. S'ils l'ont fait, c'est parce qu'il y avait dans leur raison personnelle et dans la raison générale une force impérieuse qui commandait, et qu'il fallait lui obéir. C'est parce que la suite des temps a apporté des évidences, révélé des contradictions qui bon gré mal gré subjuguent la pensée

et la conscience. C'est une douleur amère de rompre avec la foi traditionnelle; mais ce serait une autre douleur amère de mentir à soi et aux autres; et ce serait de plus une indignité..... »

Et ailleurs, faisant avec une franchise mélancolique sa propre confession et se souvenant de la ferveur avec laquelle lui-même, dans son enfance, a professé les dogmes et participé aux sacrements dont il reconnaît la mystérieuse vertu pour ceux qui les peuvent accepter d'une foi sans réserve :

« ... Quand la raison, écrit-il, se mit à me parler plus fort que la coutume, je lus avec ardeur tout ce qui aurait pu raffermir ma foi chancelante. Je disputai ma croyance contre le doute comme on dispute sa vie contre un péril de mort.

« Pouvais-je oublier tant de croyants qui ont tressailli de vénération et de joie lorsqu'ils s'imaginaient recevoir dans leur bouche le corps même de Dieu ? Ne savais-je pas par d'inoubliables exemples quelles hautes vertus se sont alimentées à la sainte table ?... Partout où le sentiment religieux a mêlé son arôme, il y a quelque chose qui commande le respect, tout en laissant libre le droit d'examen fait pour demeurer intangible. »

Et, faisant allusion à cette foule de prétendus catholiques qui, tout en s'abstenant de mener sérieusement une vie conforme à la loi chrétienne, continuent à « s'imposer routinièrement, de père en fils, la première communion, la première et la dernière » : « L'ironique silence dont on a l'habitude est plus prudent peut-être, dit-il, mais à coup sûr il est moins respectueux que la franche critique, qui, elle du moins, n'est pas faite de dédain ni de mépris. »

Ces quelques passages, pris parmi beaucoup d'autres non moins significatifs, suffisent à indiquer dans quel esprit véritablement élevé, avec quelle loyauté et quel scrupule exempt de toute idée préconçue M. Joseph Fabre a poursuivi avec une infatigable patience, à travers quinze siècles, son étude des développements et des vicissitudes de la pensée chrétienne. Ils ne peuvent pas dire ce que représente de travail, de recherches, de réflexions patientes cette longue et savante revue dans laquelle, ni en Judée, ni en

Asie, ni en Egypte, ni en Afrique, ni en Grèce, ni en Italie, ni dans le reste de l'Europe, un apôtre, un philosophe, un évêque, un père de l'Eglise, un pape, un concile, un saint ou un hérétique n'ont été négligés. Ils ne peuvent dire avec quelle clarté, quelle précision, quelle honnêteté, et dans quelle belle et noble langue est exposée tour à tour la pure substance de toutes les doctrines et de tous les écrits. Il faudrait, pour donner une idée de la vie qui anime toute l'œuvre, faire entendre moins brièvement M. Fabre lui-même. Ne pouvant, sans excéder les limites restreintes que je crois devoir me prescrire, lui donner la parole aussi longtemps que je serais tenté de le faire, je choisis, non sans hésitation, parmi tant d'autres, deux fragments à certains égards dissemblables : l'un, dans lequel c'est le philosophe austère, révolté de ce que l'on a substitué à la primitive simplicité de la crèche et du cénacle, qui fait avec une âpre éloquence le procès des pompes mondaines de la cour de Rome; l'autre, où l'homme capable de sentir toutes les formes et toutes les manifestations du beau, le moraliste qui comprend à la fois toutes les grandeurs et toutes les petitesses des siècles passés, comme celles au milieu desquelles il vit, nous retrace le tableau grandiose et saisissant de ces œuvres, toujours admirables, dans la complexité desquelles se traduisait la foi tout ensemble naïve et grossière de nos pères du Moyen-Age. Voici le premier :

« Représentez-vous revenu sur la terre un des disciples qui entendirent Jésus prêchant l'adoration de Dieu en esprit et en vérité, disant que son royaume n'est pas de ce monde, et ajoutant que le propre de ses apôtres serait d'être les serviteurs de tous. Supposez-le témoin d'une de ces grandes fêtes que Rome célèbre en honneur du souverain-pontife. Quand, à la suite d'une longue procession de dignitaires chamarrés, s'offrirait à ses yeux le grand Lama de l'Occident, porté sur un trône d'or, vêtu de sa chappe d'or, coiffé de sa tiare d'or aux trois couronnes, précédé et suivi d'un cortège splendide de prélats mitrés et de gardes nobles casqués, parmi les sonneries éclatantes des trompettes d'argent et les acclamations délirantes d'une multitude pros-

ternée, ne croirait-il pas voir une idole promenée devant un peuple d'idolâtres ?

« Que si on lui disait : « C'est Sa Sainteté le pontife-roi, « lieutenant de Dieu sur la terre; c'est le chef infaillible à « qui il appartient de gouverner souverainement les cons- « ciences et de dicter leur foi à des millions de fidèles », ne se demanderait-il pas quelle est cette nouvelle sorte de païens, et reconnaîtrait-il jamais dans la caricature cléricale du christianisme la grande religion du Christ ?... »

Et voici maintenant le second morceau :

« Tandis que la brillante folie des croisades précipitait l'Europe sur l'Asie, des Universités, pleines de vitalité et jouissant de larges franchises, se constituaient. En France, Orléans, Bourges, Toulouse, Montpellier entreprenaient de rivaliser avec Paris. On n'avait pas seulement l'ardeur d'enseigner et d'apprendre. On pensait ; on sentait ; on créait.

« C'est alors que s'affinent la langue italienne et la langue espagnole, exquis instruments où vibrent toutes les sonorités du verbe catholique. C'est alors que se produisent, naïfs et puissants, des historiens et des chanteurs dont la prose ou les vers dégagent de son vieux maillot la langue française. C'est alors qu'éclosent ces antiennes, ces séquences, ces hymnes, purs joyaux de la foi, et que la musique chrétienne, rompant la monotonie grandiose du chant grégorien, prend son vol dans des harmonies suaves et sublimes où l'art du compositeur met en œuvre des morceaux écrits par les Saint Bernard, les Saint Thomas d'Aquin, les Saint Bonaventure, théologiens que la piété fait poètes. C'est alors qu'avec leurs sculptures émouvantes et grotesques, dévotes et irrévérencieuses, angéliques et diaboliques, s'épanouissent vers le ciel ces cathédrales où tant de roturiers inconnus, artistes en pierres vives, ont dépensé du génie, et dont le style ogival, si improprement appelé gothique, ne naquit ni en Orient, ni au delà du Rhin, mais fut la création de la France, plagiée par les nations voisines.

« Les iconoclastes ayant été mis à la raison par les conciles, l'Eglise catholique rehausse la majesté de ses cérémonies en empruntant aux arts toutes leurs merveilles. Architecture,

sculpture, peinture, musique, unissent leurs efforts pour faire du temple chrétien la maison de Dieu. Sous la sombre profondeur de ces larges voûtes qui semblent abriter quelque chose de plus qu'humain, parmi les teintes multicolores de ces vitraux où resplendissent les mille légendes de l'épopée religieuse, au milieu de ces flots d'harmonie grave et douce où, aux accords de l'orgue, donnant en quelque sorte une âme à la nature, se marient les voix d'un peuple prosterné, on a la sensation de l'infini.

« Merveilleuse unité ! Art, science, histoire, usages, tout ramène l'âme à la religion. L'église, à la fois la maison du peuple et la maison de Dieu, sert aux jeux du théâtre, en même temps qu'à la prière, aux arrêts de la justice en même temps qu'à la célébration des offices. Elle est une gigantesque croix de pierre où mille figures racontent l'histoire du Christ préfiguré, venu, continué ; font revivre les personnages et les scènes du drame judœo-chrétien, depuis la création jusqu'au jugement dernier ; symbolisent les mœurs, les vertus, les tentations, les vices des diverses classes de l'humanité ; étalent toutes les obscénités à côté de toutes les puretés ; représentent enfin les péripéties tragiques de la séparation des élus et des réprouvés, les délices du paradis, les épreuves du purgatoire, les tortures de l'enfer. Dans cette Bible vivante, tout a son image.

« En ces temps-là, semble-t-il, il n'y avait d'atmosphère respirable que celle de la foi. L'imagination populaire se dégageait des dures étreintes d'une vie opprimée et misérable dans le rêve d'un monde céleste, où une miraculeuse toute-puissance devenait le prix de la sainteté et faisait éclater le bienfait d'éclatantes revanches de la justice au profit des exilés de la terre... »

Et s'il fallait, pour faire comprendre la véritable pensée de M. Joseph Fabre, la chercher ailleurs que dans son livre, je me permettrais, pour toute conclusion, de détacher d'une de ses dernières lettres ces quelques lignes :

... « Ces grandes questions religieuses me passionnent comme elles vous passionnent. Selon moi, un individu peut

se passer d'une religion (au prix de quels déchirements !) mais un peuple, point.

Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux

selon le mot du poète. Je garde l'espoir que les générations prochaines aboutiront à un christianisme éminemment progressif, toujours d'accord avec la science et la conscience, rapprochant les sommets de toutes les grandes religions qui servirent de viatique à l'humanité »...

On en pensera ce qu'on voudra, et l'on sera, sur tel ou tel point, plus ou moins d'accord ou en désaccord avec M. Joseph Fabre ; mais quiconque voudra bien se donner la peine de juger son livre autrement que sans l'avoir ouvert sera bien forcé de reconnaître que c'est un livre de foi en même temps que de liberté et, ce qui prime tout, par excellence un livre de bonne foi. C'est peut-être, au milieu des exagérations et des intolérances contradictoires dans les termes, mais trop peu dissemblables dans leur nature, entre lesquelles nous nous débattons, ce dont nous aurions le plus besoin. Et ce serait, s'il me fallait une excuse, ce qui justifierait l'attention que j'ai cru devoir donner à l'œuvre de l'éminent philosophe.

FRÉDÉRIC PASSY.

Au moment où nos lecteurs prendront connaissance de l'article ci-dessus, Frédéric Passy aura atteint l'âge de quatre-vingt-quatre ans... Dire les travaux réalisés par ce grand homme de bien (livres, articles, conférences) serait ici impossible. Successivement auditeur au Conseil d'Etat, publiciste, professeur d'économie politique, député, membre de l'Institut, premier lauréat du prix Nobel de la Paix, il considère comme ses plus beaux titres de gloire d'avoir fondé la ligue qui est devenue la *Société française pour l'arbitrage*, et d'avoir créé avec l'anglais Cremer l'*Union interparlementaire pour l'arbitrage et la paix*. — Il faut l'avoir entendu, tout récemment encore, soulever l'enthousiasme des milliers d'auditeurs entassés dans la grande salle du Trocadéro, pour savoir quel exemple de vigueur, d'éloquence et de foi cet illustre octogénaire sait donner aux jeunes générations.

La Diane du Nord

La Baronne de Draek

Certes, c'est une lignée fameuse que celle des chasseresses qui, depuis le XVIe siècle, ont illustré la vénerie française. Il n'est pas besoin de rappeler Catherine de Médicis, qui, la première, monta à cheval « à la planchette », afin de montrer sa jambe qu'elle avait fort belle ; ni Marie Mancini, la jolie nièce de Mazarin, qui eut les premières larmes d'amour de Louis XIV ; ni la Grande Mademoiselle, ni la duchesse de Longueville. Elles seraient assez nombreuses pour former à Diane un cortège.

Aussi gracieuses qu'intrépides, d'ailleurs. Pour une princesse Palatine qui, chassant sans aucune grâce, comme elle faisait tout le reste, portait même à Versailles un habit d'homme, qu'elle ne quittait que pour l'habit de cour ; pour une Auvergnate comme Mme de Chastangey qui chevauchait la jupe retroussée, coiffée d'un chapeau à rayons de fer, combien de ces « chasseuses » d'autrefois, comme on disait alors, furent d'exquises coquettes, raffinant à l'excès sur l'élégance du costume ! Le *Mercure de France* nous les dépeint, arborant des capelines à plumes si luxueuses « qu'elles auraient pu les garder pour aller au bal ». Il faut lire le récit de la merveilleuse fête donnée à Chantilly où les dames, au son d'une musique composée par M. Lulli l'aîné, et exécutée sous la direction de M. Lulli le cadet, prirent

avec des nœuds coulants les cerfs qu'on avait rabattus en foule, afin qu'ils fussent capturés par leurs belles mains.

C'est encore une ravissante apparition que celle de Mme Lenormant d'Etioles, la future marquise de Pompadour, délicieuse sous le galant tricorne de chasse, poursuivie par le monarque amoureux dans la forêt de Sénart. Et quelle silhouette adorable que celle de Marie-Antoinette dans le tableau de Brown, qui la représente à cheval, avec le comte d'Artois, habillée d'une amazone de velours bleu, et coiffée d'un large chapeau de paille à plumes blanches !

La baronne de Draek, la Diane du Nord, forme avec ces romanesques silhouettes, qui sont la poésie de notre histoire, un contraste assez divertissant. Et peut-être reconnaîtra-t-on à cette héroïne, qui n'eut jamais la moindre prétention au charme ni à l'élégance, un attrait de toute autre sorte : celui de l'originalité.

Sous le règne de Louis XVI, les Ursulines qui dirigeaient, au fond de la Picardie, une maison modeste consacrée à l'éducation des jeunes filles nobles, virent arriver une étrange créature. C'était un petit être qui déclara s'appeler Marie-Cécile-Charlotte de Laurétan, fillette par ses cheveux noirs embroussaillés, d'ailleurs fort rudes, garçonnet par le costume. On la débarbouilla, on l'apprivoisa tant bien que mal et l'on essaya de l'éduquer. Ce ne fut pas commode. Aux récréations, pendant les classes, l'élève disparaissait tout à coup :

« Où est Mlle de Laurétan ? » disaient les bonnes sœurs. »

Mlle de Laurétan était perchée sur quelque meuble, sa fantaisie étant de grimper sur tous ceux qu'elle voyait. Ou bien, elle se trouvait au grenier ou à la cave, donnant la chasse aux rats. Les religieuses croyaient avoir reçu chez elles un chat sauvage.

Marie-Cécile-Charlotte avait du sang italien dans les veines, étant fille de François de Laurétan, lequel était issu des Loredani, anciens doges de Venise. Toute enfant, elle se faisait emmener par son oncle Alexandre, un grand chasseur, qui la portait à califourchon sur ses épaules, les pieds dans sa carnassière, habillée en garçon, pour plus de com-

modité. Telle fut la première éducation de la fille des dogaresses.

Tout en poursuivant les rats et en grimpant sur les armoires, Mlle de Laurétan acheva ses études, qui n'étaient pas fort compliquées. A sa sortie du couvent, elle reprit l'habit d'homme. Sa famille eut alors l'étrange idée de la marier.

Elle s'y refusa d'abord avec l'énergie qu'elle mettait à toutes choses. D'ailleurs, il faut avouer qu'elle était d'une apparence peu tentante, et qu'elle n'avait pas beaucoup à faire pour rebuter les soupirants. Ce n'était pas seulement parce que les habits masculins lui étaient plus commodes qu'elle ne voulait point les quitter : les contemporains assurent qu'en raison de son physique, totalement dépourvu de vénusté, elle eût semblé ridicule sous le costume de son sexe. Elle avait, disent-ils, le visage hommasse, le ventre gros et la gorge absente. Une barbe légère ornait ses joues.

Pourtant un homme se rencontra — un prétendant, qui se déclara séduit par cet ensemble peu voluptueux. Le seigneur d'Ousille, baron de Draek, affirma qu'il serait enchanté d'avoir pour femme une personne aussi peu banale, et qu'il lui laisserait toute liberté de se vêtir, de chevaucher et de chasser à sa guise. Elle voulut bien l'agréer ; ils se fiancèrent.

Le jour du mariage, une difficulté se présenta : la future avait prétendu garder son équipement masculin. Le curé protesta qu'il ne pouvait décemment marier deux personnes habillées en hommes. La demoiselle fit une concession : elle passa une robe par dessus son haut-de-chausses, et ceux qui furent témoins de la cérémonie racontent que le spectacle de cette épousée, travestie de la sorte, ne fut pas dépourvu d'agrément.

Le ménage alla d'abord assez bien, les deux époux ayant les mêmes goûts de chasse et de rusticité. Mais le baron de Draek aurait voulu des enfants ; la baronne de Draek, moins belle que Diane, était stérile comme elle, et ses moustaches proclamaient la chimère de tout espoir de maternité.

Le mari et la femme reconnurent qu'il valait décidément mieux se séparer à l'amiable.

Ainsi firent-ils.

La baronne continua de résider à Zutkerque, dans un château dont toutes les chambres étaient encombrées de trophées et d'armes de chasse. Outre son piqueur, — qui n'était pas un piqueur ordinaire, comme nous le verrons, — elle avait un valet de chiens, plusieurs valets de limiers, beaucoup de chevaux, quarante chiens courants pour le loup, six pour le lièvre, et des terriers anglais pour les renards et blaireaux.

La « Dame aux Loups » — un beau titre pour un roman que Barbey d'Aurevilly a oublié d'écrire — fut, dans l'Artois et la Picardie, le surnom décerné à la châtelaine de Zutkerque et de Brédenarde. La baronne de Draek, avec sa barbe, son trop gros ventre et ses habits d'hommes, a été pour ces provinces une espèce d'ange gardien à moustaches. Dans un pays où la race de messire Ysengrin pullulait, comme en fait foi la fable de La Fontaine sur les loups picards :

> Biaux chires leups, n'écoutez mie
> Mere tenchent chen fieux qui crie.

elle détruisit entièrement l'engeance funeste aux bergeries et aux paroisses épouvantées. Ce fut à ses services exceptionels qu'elle dut de ne pas être victime de la Terreur.

Pendant toute la période révolutionnaire, elle chassa avec le consentement et l'appui de l'autorité comme elle avait fait sous l'ancien régime. Durant quelques jours, pour donner satisfaction à l'intransigeance des terroristes, on lui mit un gardien à ses frais, et on lui retira ses armes. Après quoi, on s'empressa de les lui rendre et de lui enlever son surveillant, car on reconnut que les fauves étaient beaucoup plus dangereux qu'une aristocrate.

Un de ses historiens, M. de Chabot, qui lui a consacré des pages très intéressantes, nous dit que la baronne mit à mort sept-cent-soixante-sept loups, sans compter les cerfs, daims, chevreuils, renards et blaireaux. Pendant de longues années, elle chassa presque tous les jours. On la voyait tra-

verser les villages, tantôt à cheval, sonnant du cor, et suivie de sa meute, tantôt en voiture, avec plus de vingt têtes de loups sur l'impériale de son équipage, en attendant qu'elle les clouât aux portes du château. Les jeunes filles, affirme un chroniqueur, osaient à peine entr'ouvrir les rideaux des fenêtres pour regarder passer la Diane de Brédenarde.

Son piqueur, dont nous avons dit un mot, n'était autre que... sa femme de chambre, Caroline, presque aussi célèbre dans l'Artois que sa maîtresse. Elle l'avait habillée en homme, lui avait appris à dresser les chiens, et à exécuter sur la trompe toutes les fanfares de chasse. Un jour, sous la Restauration, le général commandant Boulogne-sur-Mer, qui était de ses amis, demande à la baronne de lui envoyer quelqu'un pour enseigner à son ordonnance à sonner du cor; Mme de Draek lui expédie sa femme de chambre, et le brave général, qui ne connaît pas Caroline, est tout éberlué.

La baronne de Draek avait au cœur une ambition qui ne fut jamais réalisée. Oh ! ce n'était pas un désir essentiellement féminin. Elle aurait voulu être lieutenant de louveterie, et le gouvernement de la Restauration n'aurait pas mieux demandé que de réaliser ce rêve, mais la loi, malheureusement, s'y opposait : la loi ne reconnaît pas les louvetières.

Néanmoins, on fit ce qu'on put pour la dédommager de cette déception : on lui permit d'exercer les fonctions qu'elle avait tant convoitées, à condition de s'adjoindre un prête-nom, son parent, M. d'Artois, qui porta officiellement le titre.

Elle vécut ainsi jusqu'en 1823. Puis, ayant fait presque jusqu'à la fin sa rude tâche d'amazone exterminatrice, elle mourut, laissant son pays purgé des loups dont elle avait à peu près détruit la race.

Caroline lui survécut trente-deux ans, jusqu'en 1855.

Mais pendant ces trente-deux années, elle ne se considéra point comme déliée de l'obéissance envers sa maîtresse défunte. Respectueuse de sa volonté, juqu'au bout, elle n'osa jamais quitter ses habits d'homme. Elle vivait comme elle pouvait, vendant des balais fabriqués avec les brins de bouleau qu'elle ramassait dans ces forêts picardes où jadis,

avec la baronne, elle avait accompli de si belles chevauchées, et mené à fin tant d'héroïques aventures de chasse.

Il convient de ne point les séparer, la maîtresse et la servante, dans cette véridique légende de la Diane du Nord. M. de Chabot, que je citais tout à l'heure, a reproduit un tableau, assez médiocre, mais tout à fait curieux au point de vue documentaire, qui nous les montre toutes deux réunies, en quelque halte de forêt. Ni l'une ni l'autre ne sont des héroïnes de roman, la baronne surtout : nous avons vu qu'elle possédait une laideur parfaite, étrange en vérité chez la descendante de cette race vénitienne qui compte parmi les plus belles de l'Italie et de l'Europe. Résignons-nous à ce fait : il n'y a pas moyen d'être amoureux rétrospectivement de la baronne de Draek. Mais on peut admirer en elle l'énergie et la singularité d'un type presque hors nature, qui n'a peut-être d'équivalent que celui de la Nonne Alférez, cette créature féroce, chaste et insexuée que M. de Heredia a dessinée si remarquablement dans un magistral petit livre. Et pour un artiste qui se souviendrait de Callot ou de Goya, il y aurait, je crois, un crayon assez original à faire avec la galopade de Mme de Draek à travers les bourgs de Picardie, le piqueur Caroline sonnant du cor, et les vingt têtes de loups, aux gueules saigneuses, accrochées à l'impériale de la voiture.

MAXIME FORMONT.

On trouvera dans nos précédents numéros les notices relatives aux auteurs dont nous avons déjà publié des articles. *N. D. L. R.*

Un Don Juan
dans la Littérature Japonaise

Don Juan! La vieillesse de Don Juan! La fin de Don Juan! Le Fils de Don Juan! Autant de titres qui prouvent, avec combien d'autres négligés ici, que le type du héros moderne, dont l'amour fut le principal geste, n'a pas laissé de séduire notre xxe siècle, comme il passionna, un peu les contemporains de Molière, beaucoup ceux de Mozart, excessivement ceux de Musset.

Quel critique n'a point écrit sa longue ou courte page sur Don Juan? Et, parmi nous, ceux qui ont dépassé la quarantaine peuvent se souvenir des brillantes leçons où Émile Deschanel développait l'évolution de ce type dans les littératures de l'Europe.

Et voici que deux auteurs dramatiques, M. Mounet-Sully et M. Fernand Sarnette, revendiquent l'un contre l'autre la priorité de l'idée, haute et difficultueuse, de mettre à la scène les derniers jours du héros parvenu, dirais-je, à l'*occident* de l'amour.

Plus tard, bien longtemps après ces deux écrivains, d'autres reprendront cette romanesque figure, peut-être en changeant les couleurs et les teintes, en rapetissant les traits, puisque tout diminue en nous et autour de nous.

Mais ce type appartient-il seulement aux littératures occidentales? Ailleurs et plus tôt que chez nous, n'existe-t-il pas,

avec le caractère de juvénile ardeur, de légèreté dans la passion, de souplesse devant les forces noires qui, trop souvent, enveloppent l'amour dans la douleur, dans le deuil, dans les suaires?

Voilà une question. Où est la réponse?... Je la trouve au Japon, où l'on découvre maintenant tant de choses; mais celle-ci était peut-être inattendue.

En des âges lointains, vers le xe siècle de notre ère, la littérature japonaise posséda une figure en laquelle le seigneur de Manara eût pu reconnaître un précurseur.

Il se nommait Genji. Le roman, ou pour mieux dire, la *Geste de Genji*, se trouve dans le recueil des contes anciens du Japon. C'est, pour le style, le chef-d'œuvre littéraire du Soleil-Levant. Il fut écrit par une princesse, dont le nom véritable s'éclipsa devant la gloire du pseudonyme qu'elle se choisit : Murasaki Shikibu. Mais l'on sait qu'elle appartenait à la famille Fujiwara, la plus noble de l'Empire après celle de l'Empereur même.

Murasaki composa son ouvrage dans des circonstances particulièrement curieuses. Elle était demoiselle d'honneur de l'Impératrice. Celle-ci lui demanda un jour d'écrire une histoire pour une jeune fille qui venait d'être nommée grande-prêtresse de la déesse Amaterasu.

Cette petite personne, bien que seulement adolescente, et déjà décorée du titre de *vierge sacrée*, avait lu tous les romans connus en son pays, et elle s'ennuyait. Elle s'en était plainte à Sa Majesté.

Murasaki estima qu'il fallait, pour satisfaire le goût un peu blasé de cette vierge plutôt demi-vierge, un mets relevé par du piment, et elle choisit comme sujet les aventures d'amour du prince Genji.

Détail piquant : Murasaki, pour écrire cette frivole histoire, désira le recueillement d'un monastère bouddhiste. La tradition rapporte même que, manquant un jour de papier, Murasaki prit un des livres saints, le *Mahaprajnaparamita* traduit en chinois, et qu'elle griffonna en marge deux chapitres de son roman léger.

Cet exemplaire est toujours conservé au couvent de Ishiya

madera, dans la chambre même où travailla la princesse Murasaki. Cette pièce regarde l'endroit où le lac Biwa tombe dans le Yodogawa.

Pour un romancier japonais écrivant, il y a neuf siècles, Murasaki avait déjà des idées très fines et très précises sur ce genre d'ouvrage. Voyez cette remarque étonnante, et cependant textuelle, même dans ses détails. L'auteur la place dans la bouche de son héros, le prince Genji : « L'histoire est le souvenir d'événements certains. Les romans présentent la vraie et vivante peinture de la société. Ce sont des fictions, mais non absolument. Un romancier ne prétend pas à l'exactitude historique ; il ne nous montre que ce qu'il y a de mieux dans la vie, il rejette ce qui déplairait aux délicats, et il admet fort bien le comique, pour les gens qui souhaitent rire. »

Genji est un personnage historique. Il était fils de l'empereur Seiwa, qui régna paisiblement de l'an 859 à l'an 877 de notre ère.

En ce temps-là, une oligarchie de quelques familles nobles cumulait toutes les fonctions de l'Empire. Elle avait établi en principe qu'aucun membre de la famille impériale ne pourrait s'occuper des affaires publiques. Comme la mère de Genji appartenait à un clan sans autorité, et comme le jeune prince paraissait doué d'une vive intelligence, son père, le mikado, l'écarta du trône, afin de l'éloigner des périls et le maria de bonne heure, pour qu'il fondât une nouvelle famille. Quoiqu'ami de la volupté et des plaisirs, Genji montra par la suite de telles capacités comme général et comme gouvernant, que, plus tard, après la mort de Seirva son père, il fut élu régent de l'Empire.

Au XII[e] siècle, le clan de Minamoto, dont il fut la souche, donna au Japon la première dynastie de shoguns héréditaires.

Il n'est pas possible de décrire toute la carrière galante du Don Juan japonais. Murasaki le prend dès son adolescence; elle le suit d'abord dans ses premières aventures, puis dans son exil volontaire à Suma, et, après, dans son triomphal retour qui ouvre l'essor à ses ambitions poli-

tiques. Le caractère du héros est inconsistant, par système. Patient dans l'adversité, Genji se montre téméraire et insouciant dans la bonne fortune. Il est habile, mais changeant. Envers ses amis, il est généreux, et il n'éprouve aucune haine contre ses ennemis, mais il paraît parfois injuste envers les uns et les autres. Pour tout dire en deux mots, il est ouvert aux sentiments les plus élevés, mais gouverné par les moins nobles passions.

La princesse Murasaki Shikibu, en outre qu'elle écrivit cet ouvrage léger, eut elle-même une jeunesse accidentée et volage. Elle se repentit de l'une et de l'autre, et, enfin, pour mériter son salut, définitivement retirée dans un couvent bouddhiste, elle copia six cents fois de sa main le livre sacré *Hanniya-Sutra*.

Sa mémoire, aussi, fut consacrée par un roman, le *Izumi Shikibu monogatari*, qui, parmi des passages de fiction, renferme des pièces authentiques, comme la correspondance de Murasaki avec son amant, le quatrième fils de l'empereur Reizai.

Enfin, dans le *Ima mukashi monogatari* qui est une sorte de roman en six volumes, où l'auteur a trouvé moyen d'enchâsser la biographie de nombreux romanciers et poètes, un songe bizarre est raconté, qui nous montre la princesse Murasaki Shikibu comme étant, malgré sa pénitence, tombée en enfer.

*
* *

Le roman de Genji, ou *Genji monogatari* (prononcez *Ghenzi*) se compose de cinquante-quatres livres et paraît un peu long, même aux Japonais. M. le baron Suyematsu a traduit en anglais un peu moins du tiers de l'ouvrage ; dix-sept livres, exactement.

On le comprend : les aventures donjuanesques de Genji étant toutes pareilles en ce que chacune est une tentative, presque toujours heureuse, de séduction, ce n'est pas le scénario lui-même qui peut ici nous intéresser grandement. Il vaut donc mieux montrer, dans le détail d'un épisode

caractéristique, l'évolution de l'amour chez le héros, je ne dis pas seulement romanesque, mais romantique déjà.

La première entreprise galante de Genji visa une femme mariée qu'il n'arriva point à séduire. Elle le repoussa même de telle sorte que son amour-propre de débutant en fut profondément froissé. Mais il n'en conçut pas de peine ; il ne poussait pas jusque-là le sentiment.

Il trouva même un ingénieux moyen de se venger de la fière personne ; il devint l'ami du mari, gagna son estime absolue et vit souvent la belle en faisant comme s'il ne l'avait jamais distinguée.

Au reste, *il distinguait* toutes les femmes qu'il voyait, et l'une le distrayait de l'autre. Après ses vains assauts contre la vertu de la femme mariée, il entretint, dans un faubourg de Rokujio, des relations accidentées avec une dame qui y possédait une magnifique villa.

Au cours d'une excursion dans ce faubourg, il découvrit que sa nourrice y habitait. Cette respectable vieille n'avait, dans son existence, accompli que de bonnes actions, même en nourrissant de son lait le jeune et déjà pétulant Genji ; et elle s'était retirée dans la maison de son fils Koremitsu.

Comme on n'attendait pas Genji, il trouva la porte close, et il resta dehors, tandis que des voisins s'en allaient à la recherche de la vieille ou de Koremitsu.

Or, voici qu'un tableau très gracieux vint distraire à la fois Genji, et de la belle amie qui était le but premier de son voyage et de sa nourrice retraitée qu'il venait voir en passant. Genji, du haut de son char, aperçut l'intérieur d'un délicieux jardin entouré de palissades et, dans ce jardin si joli, un plus joli groupe de jeunes femmes, qui le regardaient... Adieu, nourrice !

Derrière les jeunes femmes, comme fond de tableau, Genji vit une maison de très modeste apparence, mais elle était si bien ornée de magnifiques convolvulus !...

Genji entonna, avec douceur, ces vers d'une chanson connue :

Dis-moi voyageur,
Quel est la fleur qui s'épanouit
Près de toi, à tes pieds ?

— Elle se nomme « gloire du matin » Monsieur! répondit une voix ineffablement harmonieuse.

Et comme, justement, le fils de sa nourrice, Koremitsu, arrivait vers lui, il envoya son frère de lait chercher de ces superbes fleurs. Les jeunes femmes en donnèrent un bouquet et joignirent à ce présent un éventail.

Genji, instantanément, se hâta de n'y plus songer. Il causa de mille choses avec la vieille, mais quand l'heure arriva de son départ, il prit les fleurs et l'éventail, pour les emporter; et il remarqua alors entre les plis de cet éventail un billet où, en fins caractères, étaient écrits quatre vers délicieux.

Il fut frappé du contraste entre la culture littéraire que dénotait ce quatrain et l'apparence humble de la demeure. Il s'enflamma aussitôt, crut être sur le point de trouver la maîtresse idéale, et chargea Koremitsu de faire une enquête très précise sur les jeunes femmes de cette villa.

Koremitsu, outre son désir d'être agréable au prince Genji, avait encore le goût de l'intrigue. C'est pourquoi, après avoir découvert que cette villa était habitée par une dame, sa fillette, et une servante, il ajouta que la jeune femme recevait la visite d'un homme que lui, Koremitsu, avait découvert être Chiujio, le précepteur de Genji.

En sorte que le prince dut prendre le parti de ne venir à la villa, où il fut bien reçu, que sous un déguisement et après la nuit tombée. Il cacha, d'abord, sa condition princière et son nom illustre.

Mais le fait évident qu'il ne courait aucun danger, et que personne ne lui tendait de pièges ou ne sortait de l'ombre pour lui poser des questions indiscrètes, cette absence de périls et d'imprévu finit par agacer Genji.

Aussi, afin de se donner l'illusion, nécessaire pour lui, d'une aventure, il résolut d'emmener ailleurs la « Gloire du Matin ».

Remarquez, dès ce moment surtout, la couleur romantique de l'épisode, et constatez encore que ce romantisme est antérieur de huit siècles à celui qui fit la gloire, aujourd'hui déclinante, de notre littérature occidentale.

Ce fut un peu avant l'aurore que Genji et sa maîtresse

quittèrent la petite villa où s'était cachée jusqu'alors la « Gloire du Matin. »

Le ciel blanchissait seulement. C'était la sérénité précèdant la splendeur d'un beau jour. Tout le long du chemin, les paysans, déjà levés, se tenaient sur le seuil de leurs portes ouvertes. Ils attendaient, avec joie, l'heure de partir aux champs. Il y avait tant de paix et de bonheur dans cette nature, que Genji conçut presque un remords d'enlever cette frêle jeune femme, de l'emporter vers l'inconnu, dont la perspective de fond, noire et triste, était sûrement qu'il l'abandonnerait un jour pour quelque autre jouet de son plaisir.

A un endroit, devant sa porte, un paysan priait tout haut Bouddha, maître des destinées. Et, dans cette prière, il se déclarait satisfait que le dieu eût mis sur les yeux des humains un bandeau qui leur voile l'avenir.

La tranquillité de cet homme rendit Genji rêveur. Pour distraire sa pensée de toute image flottante du futur, il interrogea sa compagne sur certains faits de son passé.

Pour toute réponse, et sans se tourner vers Genji, elle dirigea ses regards vers la lune blanchissante qui s'attardait là-bas à l'horizon, et elle récita cette strophe mélancolique :

Comme la lune vagabonde,
Je glisse à la cîme des monts.
Qu'y a-t-il de vrai ou de faux
Dans notre amour? Je ne le sais pas.
Car des nuages sont entre nous !

Ce voyage, qui aurait dû joindre les délices du rêve au charme du paysage, fut plutôt semblable à un triste exode.

Dans la nouvelle maison choisie par le prince, l'intendant non prévenu ne les attendait pas. Les domestiques, quoique levés, n'avaient préparé d'autre repas que le leur, rien que du riz ; en sorte que Genji et sa dame durent se contenter de ce simple aliment, cuit pour les serviteurs.

La villa était jolie, mais on en avait négligé la toilette : dans les allées de pins au feuillage sombre, on n'avait point arraché les broussailles ; la surface du bassin aux eaux

salies ne formait plus un miroir, car elle était couverte d'herbes vieilles et sentant mauvais.

Leur première journée dans cette nouvelle retraite fut morne et manquée. L'âme de la rêveuse maîtresse semblait absente, et l'esprit de Genji était ailleurs.

Pourquoi était-il obsédé de cette double pensée, qui, dans sa tête, se formait en phrases dont les mots frappaient en lui, comme des marteaux.

— L'Empereur me réclame !... Ma maîtresse du faubourg de Rokujio persévère dans ses recherches pour découvrir mon nouvel amour et s'en venger. Elle réussira !

La nuit vint et réunit les amants dans une joie trop courte. Bientôt, la jeune femme, lassée, souhaita de dormir. Et Genji, résigné et docile, essaya aussi de descendre dans le doux oubli du sommeil...

Soudain, il se réveille en sursaut... Quel est ce bruit ? Sans doute des brigands ont envahi la maison ! Il se lève, il crie après Ukon, la servante de son amie. Il appelle ses domestiques, il s'arme de son sabre, il parcourt la villa !... Il rentre dans l'habitation, il pénètre dans la chambre de sa maîtresse, il la voit évanouie !...

En ce moment, passe devant ses yeux, dans une sorte de flamme volante, l'image de l'autre maîtresse, celle de Rokujio. Ou plutôt, ce n'est pas son image, c'est son âme même, puisque l'âme peut se dédoubler et s'éloigner pour un temps de sa demeure charnelle.

La flamme passe, elle flotte, elle se balance au-dessus de la couche où gît l'amante d'aujourd'hui... Et la jeune femme, déjà sans connaissance, devient toute rigide !...

Ukon se précipite à genoux, elle saisit les mains, la tête de la pauvre inanimée... Inanimée ?... Elle est morte !

Genji hurle de douleur et de rage. Comme tout Japonais, il croit à la magie ; il devine, il sent que la rivale méchante a envoûté cette malheureuse victime, qui est là, sans vie, sans plus d'amour possible, et sans l'espoir de la vengeance, qui rend presque la vie !...

— Courez ! crie Genji à ses serviteurs. Cherchez Kore-

mitsu! Qu'il m'amène aussitôt son frère, le bonze habile dans les exorcismes!... Hâtez-vous!

Les serviteurs partent à la recherche de Koremitsu et du bonze. Ils ne reviennent pas!...

La nuit marche si lentement!... La bise sanglote dans les arbres du jardin. Ukon gémit toujours sur le corps de sa maîtresse. Les paravents mobiles s'ouvrent, se referment, claquent sous la poussée capricieuse du vent. Et Genji croit que ce sont des esprits invisibles qui entrent et sortent, guidés par la volonté de l'enchanteresse. Sa colère et son chagrin sont immenses, parce que son glaive redouté ne peut lui servir contre ces ennemis nouveaux, qu'il entend, qui sont là près de lui, qui le frôlent peut-être, qu'il ne saurait frapper!...

Quand l'aurore se leva radieuse dans le ciel délivré des vents et des nuages, un silence se fit dans la maison.

Ukon cessa un peu de gémir, Genji de pousser de vains cris de colère; et les paravents restèrent immobiles et muets.

Alors Koremitsu arriva. Mais il était seul; son frère le bonze était introuvable. Du reste, avec un esprit plus calme, Genji comprit bien que nul exorcisme ne ressusciterait cette morte. Koremitsu déclara qu'il fallait empêcher l'ébruitement de cette singulière aventure.

— Seigneur, dit-il, j'emporterai le corps de cette dame dans un monastère qui est sur l'autre versant de la colline. Là, on pourra sans doute célébrer pour elle les cérémonies funèbres. Quant à vous. je vous conseille de vous éloigner sans délai.

Genji écouta d'abord cet avis, et il s'en alla.

Koremitsu chargea le cadavre sur la voiture même qui, la veille, avait amené la mélancolique maîtresse. Et ainsi, quoique morte, l'innocente victime du caprice de Genji dut errer encore, feuille tremblante arrachée au cerisier natal, et que le vent emporte de vallée en vallée.

L'aurore dorait le lugubre équipage. De temps en temps, sur le chemin, des branches de pruniers, balancées par la brise, versaient quelques fleurs sur la passante immobile et

froide. Des oiseaux chantaient, et leurs chansons d'amour saluaient, en son suprême voyage, celle qui avait été tuée par l'amour.

Ukon, la servante, suivait à pied la voiture; elle pleurait sa maîtresse, sans maudire celui qui avait causé le drame, comme s'il eût été naturel et juste que ce prince, jeune, capricieux et charmant, fît souffrir et même mourir pour lui.

Quant à Koremitsu, il ne pensait à rien, sinon que Genji lui occasionnait de très fâcheuses corvées.

Le simple cortège arriva sur le bord de la rivière Kamo.

Koremitsu connaissait un gué. La morte occupant seule la charrette, selon le respect qui lui était dû, l'homme prit la servante dans ses bras, pour la transporter tout à fait à sec, et, pendant quelques secondes, tous deux ne pensèrent qu'à cela, qui leur donna une sensation douce. Puis, Koremitsu revint à la voiture, et le petit cheval, joyeux, traversa l'eau qui clapotait autour de ses sabots et des roues, et dont quelques gouttes sautèrent assez haut pour asperger le corps étendu.

L'équipage longea ensuite le cimetière de Toribeno, où pourtant Koremitsu ne pouvait pas ainsi introduire le cadavre. Il fallait atteindre le couvent voisin et obtenir qu'on accomplît les rites funèbres pour la victime, dont il déclarerait ignorer le nom.

Avant de pénétrer dans le monastère, il s'arrêta, expliqua à la servante le rôle qu'elle aurait à jouer, les réponses qu'elle devrait faire, et quelle réserve il lui faudrait tenir, afin que la mélancolique aventure du prince Genji ne fût pas divulguée.

Puis, ils entrèrent. Et ils furent reçus à leur souhait, pour l'accomplissement de leur délicate mission.

Qu'avait fait, de son côté, le prince amoureux et déçu?

Genji, après avoir erré dans la campagne parfumée, s'arrêta tout à coup. Et, regardant en lui, il s'aperçut que chaque pas qu'il faisait pour s'éloigner, accentuait son regret de l'amie perdue et le rapprochait de la douleur qu'il avait cru fuir.

Mais, comme c'était le bonheur qu'il avait aimé et désiré,

plus encore que la femme dont il l'avait attendu, il retourna d'abord à la maison, hier destinée par lui à être le refuge de leurs amours.

Hélas! la maison, quoique si coquette dans la lumière du soleil et dans le cadre du jardin tout éclairé de rayons, cette villa légère et jolie lui fut pesante, affreusement. Il tâcha d'en subir le fardeau durant quelques heures, d'oublier la tristesse de cette mort en imaginant les scènes de délices, les jours et les nuits de félicité qu'il y eût passés avec celle qu'il se représentait vivante...

L'illusion un moment soutenue accroissait le désir; mais le désir, se heurtant devant l'évidence de la solitude et de la mort, devenait bientôt un plus grand mal. Et Genji aima alors son amie perdue, plus profondément qu'il ne l'avait chérie jusque-là.

Il quitta cette maison, source de calamités, repaire d'ennemis invisibles, et il prit le chemin qu'avait dû suivre la furtive caravane qui avait emporté son bonheur à l'oubli, sa maîtresse au tombeau.

Il arriva, longtemps après le coucher du soleil, au monastère de Toribeno. Il franchit la clôture, sans avoir été vu; et il chercha, au hasard, à travers les diverses parties du couvent.

D'abord, il ne perçut que le silence. Puis, des syllabes éparses parvinrent à son oreille; il s'avança dans cette direction. Et alors, il entendit une voix de femme qui récitait lentement les hymnes mortuaires.

Il colla son oreille contre le mince mur de papier, qui séparait du jardin la salle où s'égrenaient les plaintives prières. Il reconnut la voix d'Ukon. Cette seule voix s'arrêtait et reprenait tour à tour : il comprit qu'il n'y avait là, auprès de la morte, d'autre garde que la jeune servante. Il entra. Il s'assit tristement auprès de la beauté à jamais éteinte, et il pleura... un peu moins qu'il ne l'avait pensé en route. Car il songea bientôt à interroger longuement Ukon sur la famille et sur l'enfance de la « Gloire du Matin. »

Et quand l'aube, blanchissant le ciel, vint faire ressortir doucement les contours des choses; quand les premiers oiseaux chantèrent, Genji s'en alla. Il tourna plusieurs fois

ses regards en arrière; il ne repassa point par la maison témoin de son deuil. Il regagna directement la ville. Puis, il reparut à la Cour.

Il y aperçut bientôt une jeune fille, plus belle et plus charmante que toutes les femmes qu'il eût rencontrées jusque-là. Aussitôt, il conçut pour elle un vif désir; mais, en souvenir de la « Gloire du Matin », il attendit quelques jours avant de tenter contre cette nouvelle proie son pouvoir séducteur.

Cette jeune fille s'appelait Tayu. Elle était sans fortune, et pourtant très fière. Elle savait très bien la musique, elle connaissait tous les romans et tous les poèmes. Elle avait un fiancé pauvre comme elle, et sans protecteur. Pour un sourire d'elle, Genji promit qu'il donnerait au fiancé honneurs et fortune. Tayu sourit; elle sourit si bien que le pauvre fiancé perdit tout.

La longue série des aventures amoureuses de Genji continua jusqu'au jour où l'ambition de gouverner les hommes entra en lui. Sa dernière liaison fut caractéristique.

Tandis qu'il était à Suma, il se promenait un jour dans la campagne; il vit, par une porte entr'ouverte, une scène délicieuse : une vieille femme, une aïeule, qui enseignait la poésie à la plus jolie fillette qu'il eût jamais vue. Il entra, se nomma, déclara qu'il se chargeait de l'éducation et de l'avenir de l'enfant. Devenue grande, elle retint le cœur de Genji, et fut sa femme.

On a remarqué sans doute les différences qui donnent à Genji et à Don Juan leur caractère particulier. Également volages et inassouvis dans la recherche de l'amour, à l'envi insoucieux de la destinée des femmes qu'ils ont séduites, Genji est amoral et dégagé, Don Juan est immoral et porte la marque du prévaricateur. Genji n'offense pas ses dieux, qui ne lui interdisent point la multiplicité des amours charnelles; la chasteté n'est pas une grande vertu au Soleil Levant; l'incontinence ne blesse point Bouddha. Don Juan, au contraire, se trouve en révolte contre la loi divine qui lui fut enseignée dans son enfance.

Les fantômes qui troublent la nuit de l'amant japonais ne

sont que des partisans d'une magicienne trahie; le Commandeur de pierre parle en justicier. Genji, à la fin de sa carrière, en se retournant, ne verra que du simple passé; Don Juan, s'il était encore capable de méditation grave ou susceptible de trouble salutaire, distinguerait, sur le chemin parcouru, l'ombre instante de l'éternité. Tandis que Don Juan aboutit à l'incroyance, Genji croit : la foi bouddhiste ne gêne pas ses passions. Il croit aux esprits; il admet le surnaturel puisque cela ne dérange pas du tout ce qu'il juge le plus naturel du monde : l'amour aux fluctuations innombrables, aux souffles toujours changeants.

Et pourtant, la princesse Murasaki, rien que pour avoir écrit l'histoire amoureuse de ce héros, et malgré une longue pénitence, tomba en enfer, selon ce qu'en décidèrent les romanciers postérieurs.

Oui, mais Murasaki était une femme, et nul homme n'égala sa renommée; l'envie fut la première cause de l'austère sentence. De plus, Murasaki fut, dans la littérature galante, une initiatrice; et bien que, sur le chemin de l'amour, la femme soit la nécessaire compagne de route, on n'a pas encore admis, même chez les vieux Nippons bouddhistes, qu'il lui appartienne de marquer le pas, à voix haute et hardie.

C'est une philosophie, ou un préjugé, dont on est en train, je crois, de nous défaire.

LÉON CHARPENTIER.

Léon Charpentier est né homme de lettres, si l'on peut ainsi dire : tout enfant, il compose des drames, qu'il joue avec ses condisciples après en avoir brossé les décors ; à treize ans, il donne des leçons de grec à ses jeunes camarades. — Auteur de *la Séquestrée* (roman), de *Chants robustes* (poésies), de *Don de fée*, *de l'Ordre social*, etc., il tient un record comme collaborateur d'innombrables revues et journaux, où il s'est occupé spécialement de questions de littérature étrangère : (*Revue Blanche*, *Revue Bleue*, *Mercure de France*, *Revue des Revues*, etc.; *Aurore*, *Matin*, *Français*, *Figaro*, etc., etc.). — A été directeur littéraire de la *Revue hebdomadaire* et de la *Revue mondiale*.

La Guerre de Cent ans en France et en Périgord

La guerre de Cent ans fut plutôt une guerre privée qu'une guerre internationale. En effet, la guerre faite directement par le roi et par les soldats d'Angleterre pour combattre le roi de France n'eut que trois périodes d'une durée relativement courte.

Ces périodes, ouvertes par une déclaration de guerre suivie de batailles ou de sièges, furent closes par des traités de paix; 1338, siège de Puy Guilhem; 1340, bataille de l'Ecluse; 1345, bataille et siège de Bergerac; 1346, bataille de Crécy; 1347, siège de Calais; 1356, bataille de Poitiers; 1360, traité de Brétigny; 1364, bataille de Cocherel; 1370, sac de Limoges, reprise de Bergerac par Duguesclin; 1415, bataille d'Azincourt; 1420, traité de Troyes; 1429, délivrance d'Orléans et bataille de Patay; 1450-1453, batailles de Formigny et de Castillon. Voilà à peu près les années qui marquent la guerre internationale de Cent ans, et auxquelles il faut ajouter les périodes qui ont rapport à l'intervention des Anglais et des Français dans les guerres privées des seigneurs de Bretagne et des rois de Castille. En somme, cette guerre qui a duré cent trente ans comprend à peine quinze à vingt années pendant lesquelles les troupes anglaises descendues d'Angleterre se sont trouvées directement aux prises avec les troupes du roi de France. Le reste du temps a été rempli par une longue série de guerres intestines faites de vassal à suzerain, de seigneur à seigneur, de château à château, de ville à ville. Le mobile des seigneurs dans toutes ces petites guerres n'est pas la défense du roi d'Angleterre ou du roi de France. La cause de l'un et de l'autre est nominale et non réelle; elle est pour peu de chose, souvent

pour rien, dans la politique étroite des seigneurs, presque toujours limitée à la ville prochaine ou au château voisin et rival. C'est là ce que fut en réalité la guerre de Cent ans.

La noblesse ne connaissait qu'une occupation, la guerre, qu'elle glorifiait ainsi que le meurtre et le pillage. Dans les fêtes solennelles, les seigneurs ne manquaient pas de chanter le psaume de David ! *Benedictus domine meus qui docet manus meas ad prœlium et digitos meos ad bellum.* Voilà la prière, l'acte de foi des seigneurs : « Béni soit Dieu qui « forme mes mains au combat et mes bras à la guerre ! » Il leur faut la guerre quelle qu'elle soit, guerre internationale, civile, privée, guerre de partisans, guerre de brigands. Il leur faut du butin pour vivre, c'est la grande ressource pour l'existence. Qu'importe le vilain qu'ils pillent ; le noble et le capitaine routier n'ont souci de « tel merdaille » (Froissart).

De tous les pays qui avaient été ravagés par la guerre de Cent ans, la Guyenne et le Périgord furent peut-être ceux qui subirent le plus longtemps ces terribles dévastations. C'est dans le Périgord qu'elle finit. Elle s'ouvrit par le bombardement du château fort de Puy Guilhem, dans le Bergeraçois (1338) et par la bataille de Bergerac (1345), et elle se termina en 1453 par la bataille dite de Castillon qui se livra à la Mothe-Montravel, dans l'arrondissement de Bergerac, où fut tué le général Talbot. Pendant plus de cent ans cette vallée de la Basse-Dordogne avait été constamment dévastée par les capitaines et les seigneurs Anglais ou Français tour à tour.

Aussi, la ville de Bergerac inscrivit-elle ses doléances dans ses *Jurades*, sous le nom de *Livre de vie*.

« Ceci est le livre de vie, c'est-à-dire la remémorance des grands maux et dangers qui ont été faits et donnés aux habitants de la ville et de la châtellenie de Bergerac par les personnes et malfaiteurs ci-dessous inscrits, ainsi que des jours et des ans dans lesquels ces dommages ont été faits, donnés et perpétrés.

« Ils ont été inscrits, afin que, dans les temps à venir, quand le lieu et le temps seront venus, ces malfaiteurs puis-

sent être punis par bonne justice, pour qu'ils ne portent pas ces péchés en enfer et qu'ils servent d'exemple à tous ceux qui voudraient nous faire éprouver de pareils dommages (1). »

C'est déjà le cri des temps modernes. Les communes se sont affranchies et établies ; elles ont leurs statuts et coutumes, leurs libertés municipales ; elles ont éloigné les seigneurs de leur administration ; des consuls, des jurats les remplacent. Maintenant elles réclament l'affranchissement de l'esprit et l'application d'une justice égale pour tous. Encore trop faibles pour punir les seigneurs qui les oppriment, elles préparent leurs cahiers de doléances, elles livrent à la postérité les noms de leurs malfaiteurs, elles inscrivent leurs méfaits et leurs crimes sur leur livre de douleur et de vie, afin que « quand les temps seront venus, ils puissent être punis par bonne justice. »

Ces temps furent longs à venir, mais enfin ils sont venus.

Que de luttes, que de douleurs il a fallu pour se débarrasser de ce monde féodal du moyen-âge, qui représentait la barbarie et l'injustice ! Comme il est pénible à l'historien de décrire ces brigandages des grands, ces droits iniques des seigneurs, ces souffrances du peuple, ces profondes misères de nos ancêtres. Comme il est bon, cependant, de remettre sous nos yeux tous ces tristes tableaux.

A ce titre, l'histoire du moyen-âge est un grand et utile enseignement.

Emile Labroue.

Ancien professeur agrégé d'histoire au lycée de Bordeaux, vice-président honoraire de la Société de Géographie de cette ville, M. Emile Labroue est actuellement proviseur du lycée de Périgueux. A côté de livres illustrés du plus haut intérêt (*A travers les Pyrénées; Le Japon contemporain*, préface de P. Foncin, etc.), M. Labroue a donné de savantes et originales études sur le Moyen-Age ; et c'est précisément d'un très beau livre qui va incessamment paraître chez Paul Paclot (4, rue Cassette, Paris), *A travers le Moyen-Age*, que nous avons extrait les lignes inédites qui précèdent.

(1) Voir nos ouvrages, *Bergerac sous les Anglais* et le *Livre de vie*, Gounouilhou, éd. Bordeaux ; Rouam, éd. 14, rue du Helder, Paris.

« Notre-Père de Gand »[1]

TROISIÈME TABLEAU

La guinguette de Strop, le lundi 5 juin 1815, à trois heures après-midi.

La guinguette « Het Strop » est située aux portes de Gand, sur les bords de la Lys. C'est un restaurant champêtre, avec bosquets et tonnelles. Au fond, la façade du restaurant, où grimpent des vignes vierges et des houblons. Par derrière, le jardin, qui descend vers la rivière. A droite, parmi des plants de fusains et des buis taillés en boule, un jeu de fléchettes, et un papegeai pour le tir à l'arc. A gauche, une grande table. Un terre-plein sablé conduit de la guinguette à la route de Termonde, qui occupe le premier plan de la scène.

(La guinguette existe toujours, Elle est aujourd'hui une dépendance d'un asile d'aliénés.)

Le Baron Louis,
Le Comte Beugnot,
Chateaubriand,
Le Marquis de Jaucourt,
Guizot,
Mounier,
Le Comte de Lally-Tollendal,
Le Baron Capelle,
Anglès,
Le Vicomte de Reiset, lieutenant général,
Le Commandant Comte d'Eprémesnil,
Le Chevalier de Gournay,

(1) *Voir la Revue du 16 avril et du 1er mai.*

Le Colonel Baron de Vassimont,
Le Comte de Trogoff,
Le Comte Scipion de la Farre,
Le Comte d'Escars,
Le Comte de Bruges,
Le Prince de Croÿ,
Le Duc de Brancas,
Le Comte de Calézun,
Le Comte Jules de Polignac,
Hyde de Neuville,
Le Chevalier Ch. Stuart, ministre d'Angleterre,
Le Comte de Goltz, ambassadeur de Prusse,
Le Chevalier de Fagel, ministre des Pays-Bas.
Mme la Duchesse de Duras,
Mme la Duchesse de Bellune,
Mme la Duchesse de Rauzan,
Mme la Marquise de la Tour du Pin.
Mme de Chateaubriand,
Mme Bertin,
Mlle Louise Bertin,

GARDES DU CORPS, OFFICIERS, GENTILSHOMMES, DES GANTOIS.

Le baron Louis, le comte Beugnot, Guizot, Mounier, Capelle, sont venus déjeuner à la guinguette. Le repas est fini, la table desservie.

GUIZOT

... Oui, le Roi m'a fort bien reçu. Je n'étais pas sans inquiétude. Je craignais qu'il n'eut été prévenu contre moi par M. de Blacas, que je savais mal disposé.

MOUNIER

Il était affecté de votre voyage. Il en cherchait et n'en trouvait pas la cause. Il disait de vous : « Que vient faire ici ce jeune homme?... »

GUIZOT

En tout cas, je ne m'en suis point aperçu à l'accueil du Roi. Il m'a frappé à la fois par son impotence et sa majesté. Il était cloué sur son fauteuil, tordu de goutte..., — et il avait l'air du plus puissant souverain du monde... — Je l'ai trouvé sensé et libre, affable, très préoccupé de plaire, très soucieux des apparences, — mais assez peu intelligent ou

curieux du fond des choses, et, si j'ose dire, dignement superficiel. Il a la force de l'idée fixe...

MOUNIER

Il vit dans un rêve.

LE COMTE BEUGNOT

Il ne vit pas; il règne.

GUIZOT

Et même il entend gouverner, — et selon ses principes, et avec les hommes de son choix. Il maintiendra la Charte...

MOUNIER

Si le comte d'Artois et sa coterie ne le décident pas à la supprimer !...

LE COMTE BEUGNOT

Mais c'est pour cela qu'il la maintiendra. Et puis, pour son repos et sa sécurité.

GUIZOT

La Charte et tout ce qu'il a promis. Mais il ne peut tout empêcher, être à la fois roi absolu et libéral. Quant à M. de Blacas...

TOUS

Ah! Ah!...

GUIZOT

Je n'ai pas caché au Roi, qu'à tort ou à raison, M. de Blacas est l'homme le plus impopulaire de France, — qu'on lui attribue les fautes et les malheurs, — et qu'enfin son éloignement, du moins momentané, serait une concession opportune et une heureuse garantie. Mais là-dessus, je l'ai trouvé peu traitable : « Les noms ne font rien, m'a-t-il dit. « Qu'importe à la France quels amis je garde en mon palais, « pourvu qu'il n'en sorte nul acte qui ne lui convienne?... « Parlez-moi de motifs d'inquiétude plus sérieux... »

LE BARON LOUIS

Bon! nous voilà au Blacas à perpétuité!...

LE COMTE BEUGNOT

Pourvu que le comte d'Artois et son fils ne l'attaquent pas encore!...

LE BARON CAPELLE

Ou Madame?...

MOUNIER

Oh! si l'on en juge par le court séjour qu'elle a fait ici, son influence est nulle. Qu'est-elle venue demander, conseiller ou reprocher au Roi? — on l'ignore. Mais l'entretien fut si orageux qu'on entendait la voix de la duchesse jusque dans la galerie des maréchaux, et, le lendemain, elle reprenait le bateau de Londres...

LE BARON CAPELLE

Le Roi n'aime pas les avis quand il n'en demande pas.

LE BARON LOUIS

Et guère plus quand il en demande.

LE COMTE BEUGNOT

Il ne pourra jamais se séparer de son Egérie.

MOUNIER

Blacas?... Une nourrice sèche!...

LE BARON LOUIS

Il faudrait trouver quelque Eliacin...

LE COMTE BEUGNOT

Ou un vieux menin de Versailles; Brancas par exemple, ou cette bonne pâte de Duras...

MOUNIER

Merci bien! ce serait pire!... Vous savez le quatrain:

Blacas, Brancas, Damas, Duras,
Semblent d'abord un brelan d'as;
En y regardant de plus près,
Ce n'est qu'un brelan de valets...

(Bruit de voix à l'intérieur du restaurant. Violente altercation qui se rapproche. Puis, on voit sortir Vassimont, la Farre, Trogoff et des gardes du corps entraînant un homme qui crie et se débat.)

BRET

Je proteste contre cette violence !... Vous n'avez pas le droit... Je suis citoyen français...

LE COMTE DE TROGOFF

Français ?... Non ! Tu es un sans-culotte et un terroriste !...

LE COMTE SCIPION DE LA FARRE

Nous ne supporterons pas d'entendre l'éloge du Corse et de ses sicaires !...

LE COMTE DE TROGOFF

Un ramassis de brigands, fléau et terreur de leur patrie !...

BRET

Quoi ! Voilà ce que vous pensez des vainqueurs d'Austerlitz et d'Iéna ?...

LE COLONEL BARON DE VASSIMONT

Et voilà pour Austerlitz !... Et voilà pour Iéna !...

(Il le bourre à coups de poing.)

LE COMTE DE TROGOFF

Au poste ! Au poste !... Il faut une leçon aux séides de Buonaparte !...

BRET

Moi ?... Un honnête voyageur de commerce !...

LE COMTE SCIPION DE LA FARRE

Un maraud ! Un coquin !... Qui défend le Corse est capable de tous les crimes... Et ce sera bientôt le tour de ton maître !...

(Ils sortent, traînant Bret, qui, les vêtements déchirés et le visage en sang, continue à se débattre.)

LE COMTE BEUGNOT

On reconnaît là notre bouillante jeunesse !...

LE BARON LOUIS

La fine fleur de l'émigration, l'armorial de Coblentz...

GUIZOT

En sont-ils à ce point, vraiment?...

MOUNIER

Plus que jamais. Vous savez bien qu'ils n'ont rien appris et rien oublié. Il y a ici un Coblentz, avec sa légéreté, sa jactance, son aveuglement, ses haines et ses espérances, — comme il y a un Pavillon de Marsan (1) avec ses préjugés, ses intrigues et ses calomnies. Si l'on savait cela à Paris!...

GUIZOT

Oh! l'on s'en doute un peu. Vous n'êtes pas dupes des petits événements qu'on vous raconte, ni des assurances pompeuses qu'on vous prodigue. La Nation aime le Roi, et j'accorde qu'elle le regrette. Elle serait satisfaite d'une royauté éclairée et libérale. Mais il n'y a pas là de quoi renverser Buonaparte, et l'on s'accommodera même assez bien de lui s'il est le plus fort et le plus sage. Il le sait et dit volontiers : « Je les aurai tous si je suis vainqueur ». Or, qui pourrait affirmer qu'il ne maîtrisera pas encore la victoire?... Elle l'a tant aimé qu'elle peut avoir pour lui un regain de tendresse...

(Entre Chateaubriand. Grand manteau, air absorbé et solennel. Il aperçoit ses collègues, ce qui l'importune, mais il ne veut pas avoir l'air de les ignorer. Il les salue, mais se tient à distance.)

LE COMTE BEUGNOT

Nous sommes de loisir aujourd'hui, et nous pratiquons la maxime du poète : *Carpe diem...*

CHATEAUBRIAND

Je vous félicite et je vous envie. Mais le poète a dit aussi : *Post equitem sedet atra cura...*

LE BARON CAPELLE

Oubliez-la en notre compagnie.

(1) Pavillon des Tuileries, où résidait le comte d'Artois.

CHATEAUBRIAND

Pas aujourd'hui. Je vais à l'Enclos du Béguinage. La majesté de ce lieu solitaire et mélancolique convient à mes pensées. — (*A Guizot*) : Vous êtes venu étudier l'Histoire, Monsieur? Vous avez raison. Regardez-la bien, — car vous êtes de ceux qui la font et ne se contentent pas de l'écrire...

(Il sort. Un silence.)

LE BARON CAPELLE

Croyez-vous qu'il va au Béguinage?... Non pas; mais chez sa fidèle et meilleure amie, Mme de Duras.

LE COMTE BEUGNOT

« L'Atala des salons », comme dit le Roi.

GUIZOT

On est injuste envers M. de Chateaubriand. Sa présomption est immense, mais elle n'a d'égale que son mérite. On l'emploie beaucoup, et l'on ne tient nul compte de ses services.

MOUNIER

Le Roi estime en lui l'écrivain, mais il n'a pas de sympathie pour l'homme.

GUIZOT

Le Roi gardera-t-il M. de Chateaubriand au ministère?

(Silence. Embarras.)

LE COMTE BEUGNOT

Comment le dire?

MOUNIER

Si le comte d'Artois et le « Pavillon » l'emportent, Clarke est tout désigné.

LE BARON CAPELLE

Oh!...

MOUNIER

C'est leur homme, et il est soutenu par le duc d'Angoulême.

LE BARON LOUIS, violemment.

Le duc d'Angoulême?... Il faut qu'il achète du bien national à la barrière de Paris. Je vendrai le reste des forêts de l'État. Je couperai tout : les ormes des grands chemins, le Bois de Boulogne, les Champs-Élysées... Je m'en fous!... A quoi ça sert-il, hein?...

MOUNIER

Alors... M. de Talleyrand?...

LE COMTE BEUGNOT

Non...

LE BARON LOUIS

Si!... Il peut seul en imposer à ces b..... d'ultras!... Et l'on réservera quelques portefeuilles en appât, pour Carnot et Fouché!...

LE BARON CAPELLE

Jamais le Roi...

LE BARON LOUIS

Le Roi, le Roi... Eh bien! s'il veut être Roi, précisément...

LE BARON CAPELLE

Et M. de Sèze?...

LE BARON LOUIS

Comment?... Cet avocat!...

LE BARON CAPELLE

Il est ici depuis dix jours, et il a déjà dîné deux fois avec Sa Majesté.

LE COMTE BEUGNOT

C'est vrai...

LE BARON CAPELLE

Il lui raconte les derniers moments de son frère, il le prend par les sentiments...

(Silence. Tourmentés par le désir de redevenir ministres, ils sont inquiets de la faveur marquée à M. de Sèze.)

LE BARON LOUIS

Impossible!... Imp... (*Passe un homme, qui, à la vue du groupe, se détourne et s'éloigne très vite.*) Tiens!... N'est-ce pas M. Laîné?

MOUNIER

Ou son ombre.

LE BARON CAPELLE

C'est bien lui. — Il se cache à l'hôtel du *Lion d'Or*, sous le nom de Baumann. Il est venu « se mettre au service du Roi », mais il supplie qu'on respecte son incognito, parce que ça pourrait lui faire du tort, ainsi qu'à sa famille, dont il est le seul soutien, — et que Buonaparte serait fort capable de confisquer ses biens!... Et, quoique prêt à se dévouer en toutes choses, il préfère celles qui se pourraient concilier avec sa position. Malade au reste, par fortune, et très désireux d'aller prendre les eaux d'Aix, avec les maréchaux Marmont et Victor, si l'usurpateur n'y comptait tant de partisans...

MOUNIER

Voilà un brave!...

(Entre M. de Reiset.)

LE COMTE BEUGNOT

Oui, puisque c'est M. de Reiset!...

(Reiset s'incline, salue et s'assied.)

LE BARON CAPELLE

Vous êtes nouveau venu. Vous explorez le pays. Il doit vous paraître triste.

LE VICOMTE DE REISET

Mon Dieu! sans les pénibles conjonctures qui motivent notre présence, je vous avoue que le séjour de Gand me serait assez plaisant. Le Roi, les Princes, m'ont reçu avec la plus grande bonté. Et j'aime le caractère simple, l'aspect archaïque de la ville, qui contrastent si fort avec le bruit, le

mouvement qui l'animent. Je rencontre des amis à chaque pas, ou des figures connues.

LE COMTE BEUGNOT

On vous a donné un billet de logement?

LE VICOMTE DE REISET

Non, je suis arrivé trop tard.

LE COMTE BEUGNOT

En sorte que vous avez dû chercher une maison. Etes-vous satisfait?...

LE VICOMTE DE REISET

Je ne me plains pas. J'y ai eu quelque peine, cependant. Gand est envahi, et je sais des personnages importants qui ont dû se contenter d'une chambre ou deux.

LE BARON LOUIS

Nous n'en avons qu'une, Beugnot et moi, et M. de Chateaubriand nous fait la grâce d'être notre voisin.

LE VICOMTE DE REISET

On m'affirmait qu'il était, avec Madame, chez M. Van der Brugghen, et qu'il avait eu bien soin de demander deux chambres séparées?...

LE COMTE BEUGNOT

Cela est d'un bon effet pour le public et rassure les cœurs sensibles.

GUIZOT

Oh! Mme de Chateaubriand n'a jamais inquiété ses rivales.

LE COMTE BEUGNOT

Mais elle est au service du grand homme, comme les autres.

LE VICOMTE DE REISET

J'ai préféré demeurer seul, et je me suis accommodé

d'une chambre et d'une pension fort convenables, ma foi! pour trois francs par jour. Je ne veux rien demander au Roi et je ménage mes ressources.

LE COMTE BEUGNOT

Mais, excepté M. Clarke, nous sommes tous réduits à la même économie. M. le baron Louis et moi, nous avons un seul domestique, qui fait tout l'ouvrage. N'est-ce pas assez pour notre état? Quelques devoirs de cour, d'assez petites affaires, un peu d'espérance et... un commencement d'impatience. Nous déjeûnons d'une tasse de lait, — il est excellent; — nous dînons à table d'hôte et soupons d'un verre d'eau sucrée. Ce n'est pas Capoue ni Sybaris. Mais vous verrez que, malgré cela, on ne s'ennuie pas. De temps en temps, nous venons manger ici. Le Roi même ne dédaigne pas de s'y montrer quelquefois. Il estime fort les huîtres, et s'en est fait servir un cent, l'autre jour, après son déjeûner...

MOUNIER

C'est un Bourbon!...

LE COMTE BEUGNOT

Et si vous nous faites l'honneur de vous joindre à nous?...

LE VICOMTE DE REISET

Avec plaisir. Mais mon appétit n'est plus en rapport avec la table de ce pays. On m'avait prié à dîner, l'autre soir. J'ai compté neuf services, et le repas a commencé par des confitures pour finir par une côtelette.

LE COMTE BEUGNOT

Oh! l'on ne vous donnera ici qu'une matelotte ou une friture, une pièce de bœuf avec des pommes de terre à l'anglaise, arrosées d'une bière forte de Louvain qui n'est pas sans attrait. Le tout, pour un petit écu. Et vous voyez en M. le baron Capelle l'organisateur de ces agapes modestes, mais cordiales...

LE BARON CAPELLE

Cela me rappelle que je suis aussi trésorier.

(Il se lève et pénètre à l'intérieur du restaurant. — Entrent MM. de Croÿ, de Calézun, d'Escars, de Bruges et d'Eprémesnil.)

LE COMTE D'EPRÉMESNIL

Ah! Messieurs, le complot est flagrant!...

LE COMTE D'ESCARS

Une débauche diplomatique?... L'Europe n'a qu'à se bien tenir.

LE COMTE D'EPRÉMESNIL

Nous eussions été ravis de partager avec vous le pain amer de l'exil.

MOUNIER

Mais... vous lui trouvez assez bon goût.

LE COMTE DE CALÉZUN

Pardieu, oui! (*A Guizot :*) Et si vous êtes venu de Paris, Monsieur, pour voir de quel air nous supportons cette disgrâce passagère, vous pourrez dire que nous n'avons rien perdu de notre confiance et de notre belle humeur.

(Ils s'asseoient à une table de droite.)

LE COMTE DE BRUGES

Et le Corse, Monsieur, que faisait-il, à votre départ?... Quel sublime dessein occupait son génie?... Un décret mettant nos têtes à prix, ou l'enrôlement des enfants de troupes dans la vieille garde?...

GUIZOT

Je n'ai jamais servi Buonaparte, et je ne suis pas suspect de complaisance envers le régime impérial. Mais sachez, Messieurs, que Buonaparte a de nombreux et zélés partisans. Son retour en est la preuve, et je trouve prodigieux, en

toute vérité, qu'il ait traversé la France et repris la couronne, sans brûler une amorce.

LE COMTE D'EPRÉMESNIL

Le beau miracle!... Il avait tout le monde pour lui!...

(Un domestique apporte des verres et un cruchon de bière.)

GUIZOT, bas à Mounier.

Savez-vous pourquoi les Bourbons ont été une deuxième fois chassés?... C'est qu'ils ont cru rentrer chez eux, au lieu de revenir chez nous.

LE COMTE D'ESCARS

Heureusement, nos bons amis de Prusse et de Russie vont mettre bientôt fin à cette mascarade et sabrer toute cette canaille!... A la santé du Feld-maréchal Blücher!...

(Ils trinquent. — Guizot et Mounier les regardent avec pitié; Reiset, avec tristesse.)

LE COMTE DE CALÉZAN, chantant sur l'air d'Henri IV.

Vive Guillaume
Et ses guerriers vaillants !
De ce royaume,
Ils sauvent les enfants !...

LE BARON LOUIS, à Beugnot, bas.

Allons-nous en!... Nous aurions mieux fait de rester où nous étions. Ces gens-là recommencent à dire des sottises, en attendant qu'ils puissent en faire.... — (*Haut:*) Tiens! Je te joue ton souper au tonneau..., en cinq cents points?...

LE COMTE BEUGNOT

Je veux bien... mais vous ne tricherez pas!...

(Ils sortent par le jardin. — Le garçon apporte une nouvelle cruche de bière.)

LE COMTE D'EPRÉMESNIL, au garçon.

L'ami, te moques-tu de nous?... Penses-tu que notre gosier en puisse supporter plus d'un verre?...

LE GARÇON

La meilleure bière de Louvain, Messieurs...

LE COMTE D'EPRÉMESNIL

Pouah!... Rapporte cela à la rivière..., où tu l'as puisée... (*A Mounier et Guizot, qui se lèvent :*) Nous vous mettons en fuite?...

MOUNIER

En retraite, tout au plus... Et nous vous laissons, M. de Reiset.

LE COMTE DE CALÉZUN

Comme otage?...

MOUNIER

Comme Mentor! (*En sortant, à Guizot.*) Que vous semble de ces fous?

GUIZOT

Oh! leur folie a des rides et des cheveux gris. Aussi paraît-elle plus affligeante. Singulier état d'esprit!... Ils ont suivi le Roi à Gand; ils sont prêts à se faire tuer pour lui, et la moitié de la France pour eux-mêmes!... Ils se croient quittes et ils ont, à leur manière, payé leur dette à l'honneur.

MOUNIER

C'est même la seule qu'ils aient payée...

(Ils sortent.)

LE COMTE DE BRUGES, à de Reiset.

Monsieur le vicomte, vous avez fait toutes les campagnes sous le Corse, et l'on sait que vous fûtes un excellent officier. Vous êtes bon gentilhomme et bon royaliste...

LE VICOMTE DE REISET

Et bon Français, Monsieur.

LE COMTE DE BRUGES

Certes! — Mais vous avez vécu hors de la Cour et de la

politique. Souffrez que je vous propose un avis. Ne vous laissez pas duper par ces libéraux, qui nous ont conduit où nous sommes. Défiez-vous d'un Beugnot, léger, égoïste, ambitieux, mêlé à mille intrigues...

LE COMTE D'EPRÉMESNIL

Et le vieux traitant, chanoine par l'erreur de Dieu et baron par la faveur du Corse!...

LE VICOMTE DE REISET

On le dit honnête et il a les mains pures.

LE COMTE D'ESCARS

Peuh ! Sa fortune le lui permet!...

LE COMTE DE BRUGES

Il est sans caractère et sans conscience. N'a-t-il pas refusé, sous je ne sais quel lâche prétexte de foôrme, d'emporter le trésor royal?... En fait, il voulait laisser un gage à Buonaparte.

LE COMTE D'EPRÉMESNIL

Et ce sieur... Guizot, je crois?... Cette sombre figure de Huguenot gourmé et hypocrite!... Un robin, qui eut été fort honoré d'une charge d'avocat au Châtelet?...

LE COMTE DE BRUGES

Et de Jaucourt?...

LE COMTE D'EPRÉMESNIL

Et tous!... Voilà comment le Roi a été trahi!...

(Le garçon revient et s'approche.)

LE COMTE DE CALÉZUN, au garçon.

Ah, maraud, je n'ai pas de canne!... Mais tu veux tâter du plat de mon épée!...

LE GARÇON

S'il vous plaît, Monsieur... Le patron m'a prié... Enfin, si vous pouviez lui donner de l'argent... depuis trois semaines...

LE COMTE DE CALÉZUN

De l'argent!...

(Il se lève à moitié, Le garçon, effrayé, recule.)

LE COMTE D'EPRÉMESNIL

Le drôle a notre parole. Pour le reste, il attendra que nous soyions rentrés en France.

LE COMTE DE BRUGES

Point d'esclandre!... — Tiens!...

(Il jette un écu au garçon qui se retire, en hâte.)

LE COMTE DE CALÉZUN

Voilà un écu bien mal employé. Mais si le pharaon t'a bien traité, hier soir, chez Mme Sartory, prête-moi quelque vingt louis.

LE COMTE DE BRUGES

Vive Dieu! J'allais t'adresser la même requête!...

(Ils rient.)

LE COMTE DE CALÉZUN

Ah! si Croÿ voulait!... Il thésaurise!

LE PRINCE DE CROŸ

Il me reste deux traites, je l'avoue. Mais je les garde...

LE COMTE DE CALÉZUN

Oui,... pour toi!...

LE COMTE D'ESCARS

Tu veux acheter du bien national?...

LE PRINCE DE CROŸ

Vous me remercierez peut-être dans deux mois.

LE COMTE D'ESCARS

A l'Opéra!...

LE PRINCE DE CROŸ

Ou à Coblentz!...

LE COMTE D'ESCARS, LE COMTE DE CALÉZUN, riant, mais d'un rire un peu forcé, tout de même.

Ah! Ah!.. Coblentz!...

LE PRINCE DE CROŸ

Bon!... — Mes amis, qui aurait dit, il y a trois mois, que nous serions ici aujourd'hui?...

LE VICOMTE DE REISET, à de Calézun.

Monsieur, j'arrive de France. Ma ceinture est assez bien garnie. Puis-je être assez heureux pour vous rendre un si léger service?...

LE COMTE DE CALÉZUN

Pardieu! Ce n'est pas de refus... — J'ai vu, chez Verstraete, rue des Baguettes, des cravates et des breloques d'un assez bon goût...

LE COMTE D'ESCARS

Non, c'est l'affaire de deux ou trois semaines... — Coblentz!... — Mais alors l'Autriche et la Prusse rivalisaient de lenteur et de mauvais vouloir. Maintenant, l'Europe entière s'est coalisée contre l'ennemi commun. C'est une croisade, une guerre sainte... (*A Reiset.*) Vous qui connaissez l'armée de Buonaparte... Oh! ne voyez pas là un reproche!... Pouvez-vous imaginer, en conscience, qu'elle tienne contre des troupes si nombreuses, si vaillantes et si bien conduites?

LE VICOMTE DE REISET

Mais... elle l'a déjà fait,... et mieux...

LE COMTE DE CALÉZUN

Le charme est rompu!

LE COMTE DE BRUGES

L'an dernier, d'ailleurs...

LE COMTE D'ESCARS

Vous croyez au génie du Corse?... Au prestige de la Vieille Garde?...

LE COMTE D'EPRÉMESNIL

Blücher fera voir qu'elle n'est pas immortelle!...

LE VICOMTE DE REISET

Peut-être?... Ah! pourquoi, — quelle que soit l'issue de cette lutte suprême, — pourquoi faut-il qu'elle ait la France pour enjeu?...

LE COMTE DE CALÉZUN

Comment?...

LE VICOMTE DE REISET

Je souhaite passionnément le retour du Roi. Il est nécessaire à la paix et au bonheur de notre pays. Mais je souffre cruellement à penser que le sang français payera sa victoire...

(Étonnement. Froid.)

LE COMTE D'EPRÉMESNIL

Oh! ce sang-là!...

LE VICOMTE DE REISET

Le sang des braves!...

(Silence dédaigneux et offensé.)

LE PRINCE DE CROŸ

C'est affaire de sentiment... — Et puis, Buonaparte en a tant versé pour ses crimes qu'il peut bien en faire couler encore un peu pour son châtiment...

LE COMTE DE CALÉZUN, fredonnant gaiement et ironiquement.

Qu'un sang im-pur
A-breuve nos sillons!...

Mais voilà qui va dissiper ces idées moroses!...

(Depuis un moment, les promeneurs ou les passants, qui n'ont cessé de se montrer sur la route durant toutes ces scènes, deviennent plus nombreux. Gentilshommes, gardes du corps, officiers de l'armée royale (en chapeaux claque à énorme cocarde et longue épée suspendue horizontalement au côté), volontaires, étudiants (en habit à la française, culottes et bas de soie, nœuds de rubans à l'épaule), des abbés même (avec le mantelet de cérémonie et le chapeau rond), des dames de la Cour, des officiers étrangers, des Gantois, hommes et femmes, etc. Un groupe vient d'entrer et s'est arrêté sur la droite. auprès d'un gros tilleul. Ce sont : Mme de Rauzan, Mme de La Tour du Pin, Mme de Chateaubriand, avec le duc de Brancas, le comte Jules de Polignac, Hyde de Neuville, le chevalier de Gournay. Les dames se sont assises. — Calézun, d'Escars, d'Eprémesnil se dirigent vers elles.)

LE VICOMTE DE REISET, arrêtant de Calézun.

Dès ce soir, Monsieur, j'aurai l'honneur d'envoyer chez vous...

LE COMTE DE CALÉZUN, avec une légèreté impertinente.

Oh! point de hâte!... Je n'en suis pas encore là!... (*A d'Escars, tandis que Reiset, Croÿ et de Bruges sortent par la gauche.*) Tu réponds de ce Reiset?...

LE COMTE D'ESCARS

Petite noblesse, mais bonne; brave officier. Seulement, il a servi sous le Corse...

LE COMTE DE CALÉZUN

Ça se voit... Et même un peu trop!...
(Ils s'approchent, saluent, etc.)

Mme DE RAUZAN

Messieurs, vous arrivez fort à propos. Quelle est donc cette Mme Sartory, chez qui vous êtes, paraît-il, fort empressés?... M. de Brancas nous étourdit de ses louanges.

LE DUC DE BRANCAS

Elle est des plus jolies.

LE COMTE D'ESCARS

Elle donne à souper et jouer...

LE CHEVALIER DE GOURNAY

Et le reste!...

Mme DE RAUZAN

Mon Dieu, que d'agréments!... Nous ne pouvons disputer avec elle. Et c'est... par charité pure?...

LE COMTE D'EPRÉMESNIL

Pour nous adoucir les rigueurs de l'exil.

HYDE DE NEUVILLE

Je me trompe fort, ou cette aimable personne, — que je ne connais point, au reste, et qui dépense le plus galamment du monde un argent dont on ignore la source, — est des bonnes amies du sieur Fouché.

Mme DE LA TOUR DU PIN

Oh! vous!... Vous voyez des espions partout!...

HYDE DE NEUVILLE

Mais... Gand en fourmille...

LE COMTE D'EPRÉMESNIL

Bast! que pourrait-elle dire?... Que rien ne saurait ébranler notre fidélité au Roi et que nous attendons impatiamment l'heure de la revanche?...

Mme DE RAUZAN, montrant la guinguette.

Et gaiement, à ce qu'il semble?...

LE COMTE DE CALÉZUN

Nous y tâchons!... Nos pères ont ri en 93. Faudrait-il pas que nous pleurions aujourd'hui?...

LE CHEVALIER DE GOURNAY

Buonaparte a commis bien des forfaits, mais aucun plus digne d'exécration que d'avoir fait rougir d'aussi jolis yeux...

Mme DE RAUZAN

Chevalier, vous êtes incorrigible. Vous chargeriez la Vieille Garde avec un madrigal à la bouche!...

LE CHEVALIER DE GOURNAY

Et votre nom sur les lèvres!...

Mme DE RAUZAN

Ou celui de Mme Sartory!...

LE COMTE DE CALÉZUN

Encore!... Duchesse, c'est de la jalousie. Mais si l'envie vous démange à ce point de connaître cette sirène, que ne venez-vous au théâtre?... Elle a sa loge...

Mme DE CHATEAUBRIAND

Mais peut-on s'y montrer?... On dit le répertoire et la troupe fort médiocres?...

LE COMTE D'ESCARS

Ah! Ce n'est pas la *Vestale*, ni les *Bardes*, ou les *Templiers* et le *Nouveau Seigneur de Village*!...

Mme DE CHATEAUBRIAND

Ni Talma, ni Lafon, ni Derivis, ni Mme Branchu !...

LE COMTE D'ESCARS

Que voulez-vous ?... En province !...

Mme DE LA TOUR DU PIN

Et qu'ont-ils donné,... *là-bas?*...

LE COMTE D'EPRÉMESNIL

Une certaine *Princesse de Babylone*, de Vigée.

Mme DE LA TOUR DU PIN

Un succès ?...

LE COMTE D'EPRÉMESNIL

Peuh !... Je vous laisse à penser comment était faite la salle !...

LE COMTE JULES DE POLIGNAC

Eh bien, voici du nouveau : le directeur prépare des merveilles. Je le tiens du Père Elysée. Devinez...

LE COMTE D'ESCARS

Virginie, dans le Ballet de *Trajan ?*...

LE DUC DE BRANCAS

Oh ! le Roi ne souffrirait pas...

LE COMTE DE POLIGNAC

Non. La bonne créature a, présentement, quelque empêchement à danser.

Mme DE LA TOUR DU PIN

Cela dure donc toujours ?...

LE COMTE DE POLIGNAC

Avec la bénédiction du Ciel !...

(On rit.)

Mme DE RAUZAN

Eh bien, le duc descend d'Henri IV et le continue... Mais la merveille annoncée ?...

LE COMTE DE POLIGNAC

... La Catalani !...

Mme DE LA TOUR DU PIN

A Gand ?...

LE COMTE DE POLIGNAC

A Bruxelles, pour quinze jours. Mais elle viendra donner un concert.

LE DUC DE BRANCAS

Dieu soit loué! Nous aurons enfin de la bonne musique!...

LE COMTE DE POLIGNAC

Et la salle sera éclairée de bougies!...

(Entrent : la duchesse de Bellune, Mme Bertin, Mlle Louise Bertin, Lally-Tollendal et Anglès. — Saluts; légère hésitation.)

Mme DE RAUZAN

Votre servante, Mesdames. Venez prendre place...

Mme DE BELLUNE

Volontiers; je suis un peu lasse...

(Elles s'assoient.)

Mme DE RAUZAN

Vous étiez à la *Coupure?*...

Mme DE BELLUNE, très simplement.

Non, j'allais chez le boucher, pour vérifier ses comptes. J'ai rencontré ces dames qui m'ont amené ici. Mais je ne fais que passer, car j'ai laissé les enfants à la maison, et on ne peut pas avoir confiance dans les domestiques, — n'est-ce pas, madame?...

Mme DE LA TOUR DU PIN

Certainement.

Mme DE CHATEAUBRIAND, bas à Mme de la Tour du Pin.

Vous connaissez ces dames?...

Mme DE LA TOUR DU PIN, bas à Mme de Chateaubriand.

Mon Dieu.., en voyage!...

Mme BERTIN

La Coupure était presque déserte aujourd'hui, parce que le bruit avait couru que Sa Majesté revenait par la porte de Courtray. Nous nous sommes attardées dans la rue Basse et la rue des Thérésiennes, pour... pour regarder les magasins, là!...

Mme DE RAUZAN

Ils sont fort beaux.

LE COMTE D'ESCARS

Des boutiques!...

Mlle LOUISE BERTIN

Il y avait foule devant la vitrine de Meers-Cryssen, qui expose le costume que milady Seymour portera au bal de la duchesse de Richmond.

LE COMTE DE LALLY-TOLLENDAL

Quand a-t-il lieu, ce fameux bal?...

Mme DE LA TOUR DU PIN

Le 16 juin, je crois..., ou le 17.

Mme DE RAUZAN

Vous êtes donc invitée?...

Mme DE LA TOUR DU PIN

Mais... oui...

Mme DE RAUZAN

Mes compliments, ma chère...

Mme DE LA TOUR DU PIN

Je vous prie bien de croire... Et vous?...

Mme DE RAUZAN

Je n'ai pas cet honneur. La duchesse me juge, sans doute, de trop petite maison.

Mme DE CHATEAUBRIAND à la duchesse de Bellune.

Et vous, madame?...

Mme DE BELLUNE

Oh non! Je n'y serais pas allée, d'ailleurs.

LE COMTE D'EPRÉMESNIL

A cause... des « enfants »?...

LA DUCHESSE

Oui... — Et puis, la toilette, la voiture, l'hôtel... tout cela est bien coûteux!...

Mme DE RAUZAN à Mme de la Tour du Pin.

Eh bien! vous nous raconterez... Ou plutôt M. de Lally-Tollendal nous fera un bel article dans le *Journal de Gand*.

ANGLÈS

Il n'y aura peut-être rien à dire?...

LE DUC DE BRANCAS

Comment?... Une pareille fête!... Les plus grands noms de l'Europe!... S. A. le prince d'Orange! S. A. le duc de Nassau! Le prince Frédéric des Pays-Bas!...

ANGLÈS

Le canon de Buonaparte pourrait bien faire taire les violons!...

LE COMTE DE CALÉZUN

Ah! Ah!...

LE COMTE D'EPRÉMESNIL

Bon pour le Champ-de-Mars et l'*Acte additionnel!*...

LE COMTE DE CALÉZUN

Des pétards de feu d'artifice!...

ANGLÈS

L'armée buonapartiste s'avance à toutes marches vers la frontière, où trois divisions sont déjà cantonnées, et Buonaparte se prépare à quitter Paris.

LE COMTE D'ESCARS

Parfait! Il n'y rentrera plus!...

ANGLÈS

Dieu vous entende!... Mais, nous-mêmes...

HYDE

Quoi?...

ANGLÈS

Hé! Un régiment de cavalerie suffirait à tout enlever...
(Silence.)

LE COMTE DE LALLY-TOLLENDAL

Je puis vous assurer, Mesdames, que les généraux alliés ont pris toutes les mesures...

LE DUC DE BRANCAS à Anglès.

En vérité, Monsieur, vous faites de l'épée de Buonaparte une épée de Damoclès.

Mme DE BELLUNE

Qu'est-ce que c'est que ça?...

LE COMTE DE CALÉZUN

Un général grec qui embrochait les petits enfants!...

Mme DE BELLUNE

Quelle horreur!...

Mme DE RAUZAN

Brrr!... Je ne sais si ce sont les paroles de M. Anglès, ou le brouillard de la Lys, mais je me sens toute transie... (*Elle se lève. Les gentilshommes la suivent :*) Messieurs, je ne veux pas vous arracher à vos travaux... ou à vos plaisirs!...

GOURNAY

Et c'est pourtant ce que vous faites, Madame, puisque vous partez...

Mme DE RAUZAN

Eh bien! venez. Je vous offre d'assez bon thé, des fauteuils un peu durs, et une collation, pour laquelle vous daignerez reconnaître que le temps m'a manqué de prévenir Véfour et Tortoni...

LE COMTE DE LALLY-TOLLENDAL

La fortune m'est singulièrement cruelle, Madame. Elle me force à attendre ici M. de Jaucourt.

ANGLÈS

Et moi aussi...

Mme DE LA TOUR-DU-PIN

Vous êtes un vilain homme!... Mais vous voilà bien puni!...

(Tous sortent, sauf le comte de Lally-Tollendal et Anglès.)

LE COMTE DE LALLY-TOLLENDAL

Est-il vrai que Buonaparte?...

ANGLÈS

Il va attaquer sur la Sambre, avec 200.000 hommes.

LE COMTE DE LALLY-TOLLENDAL

Cependant, le duc de Feltre...

ANGLÈS

Oh!... Il ne voit les choses que lorsqu'elles sont accomplies... — Il faut aviser le Roi...

LE COMTE DE LALLY-TOLLENDAL

Oui... mais ce coup lui sera funeste. Il est, en ce moment, très alarmé sur son sort...

(Ils sortent par le jardin. Entrent Chateaubriand et Mme de Duras.)

CHATEAUBRIAND

Quel tourment, mon amie, d'être asservi à ces misères!... Tout est conjuré pour me réduire au supplice!... Mon malheureux Roi, l'héritier de la plus illustre couronne du monde, abandonné à sa détresse, oublié dans un coin par ceux qui devraient mettre leur gloire à former les marches de son trône!... Et quand je me dépense à sauver la monarchie, quand ma tête est rompue des projets qu'elle enfante, quand je crois avoir déjoué les complots et éloigné les périls, — le Destin m'arrête et me fait sentir mon impuissance en glissant un grain de sable sous mes pas!... Ah! l'argent! Quel maître! quel tyran!... Et quelle honte!...

Mme DE DURAS

De grâce, René, ne vous livrez pas à ce désespoir qui me brise. Fiez-vous à mon affection. Elle est assez profonde et sûre pour bercer le chagrin qui vous déchire. Elle sera peut-être assez habile pour dissiper vos soucis?...

CHATEAUBRIAND

Ah! ne parlez pas ainsi!... Vous redoublez ma confusion. O généreuse amie, qu'il m'en coûte de vous découvrir mes plaies!... — Vous le savez, Louise : Je n'ai pas vécu avant de vous connaître. Vous m'avez pris blessé, meurtri, en proie aux plus sinistres pensées, et vos douces mains ont fermé ma blessure. Ce que je suis, je m'enorgueillis de vous le devoir. Si j'ai le bonheur de ne pas être inutile, ici, à Sa Majesté et à la France, l'Histoire en fera hommage à la plus

tendre des sœurs. C'est par vous que le Roi m'appela de Tournay, où m'avait jeté le ressentiment de Buonaparte, et m'admit aux affaires. Et que d'autres bienfaits! Avec quel dévouement! quelle délicatesse!... — Comment douter de la Providence, puisqu'elle se révèle à moi sous vos traits?...

Mme DE DURAS

Votre gratitude fait tout le prix de mes mérites. Mais si je fus assez heureuse pour que le Roi rendît justice aux vôtres, donnez-moi cette nouvelle preuve de votre amitié : d'accepter encore mes soins... — Que vous faut-il?...

CHATEAUBRIAND

Hé! le sais-je?... Tant de nécessités et tant d'embarras!... Des espérances trahies, des engagements imprudents... Ah! cela m'humilie! Cela est indigne de moi!... Je n'étais pas né pour ce siècle de proie! — Je serre dans mon portefeuille moins de secrets d'État que de billets à ordre. Des créanciers avides me harcèlent... Mais, de grâce!... — Mme de Chateaubriand vous en donnera le détail...

Mme DE DURAS

Enfin, pour vous tirer d'angoisse?...

CHATEAUBRIAND

Si le Roi voulait!... Le Roi qui vous écoute et ne résiste pas à vos requêtes... Car, votre affection est si éloquente, Louise, et si persuasive, qu'elle illumine de vérité ceux qui ne l'entendent jamais.

Mme DE DURAS

Je verrai Sa Majesté. Mais il faut...

CHATEAUBRIAND

Eh bien!... cent mille francs assureraient mon repos et ma liberté... (*Geste de Mme de Duras. Amèrement*) : Oui, ce n'est pas assez pour une largesse et c'est trop pour une aumône!...

Mme DE DURAS

Certes, la somme est forte pour la cassette royale, mal garnie en ce moment. Mais je ne désespère pas de l'obtenir.

Je vais demander une audience, et dans deux ou trois jours...

CHATEAUBRIAND

Ah! ce retard me montre toute l'étendue du sacrifice que je vous impose!...

Mme DE DURAS

Nullement. Mais ma mère est malade, à Bruxelles...

CHATEAUBRIAND

Quoi! la santé de Mme de Kersaint vous donne du souci et je l'ignorais!...

Mme DE DURAS

Elle n'est pas en danger, mais me mande auprès d'elle. Mon mari est retenu auprès du Roi par son service. Ma fille se doit à M. de Rauzan, et je voulais vous prier de m'accompagner. Dès mon retour...

CHATEAUBRIAND

Voilà encore un coup de la destinée!... Quel honneur, quelle joie, j'éprouverais de ce voyage, vous le savez, mon amie?... Et je dois y renoncer!... Le temps ne m'appartient pas; je suis accablé de travail; tout repose sur moi... Mon grand rapport, sur l'Intérieur... je ne puis l'abandonner. Il prouvera mes capacités administratives, imposera silence à mes détracteurs. Je ne sors pas, j'écris toute la nuit... Ne partez pas, Louise! Rien ne presse. J'ai plus que jamais besoin de vos conseils... — Ah! que de fâcheux! — Ne partez pas. Vous verrez...

(Il sortent en causant. Passent des bourgeois de Gand, des bourgeoises, puis un garde, un abbé, etc.)

UN BOURGEOIS

Oui, Napoléon marche sur Bruxelles...

UN AUTRE

Dieu nous assiste!... Bah! Il rétablira le blocus et nous n'aurons plus à redouter la concurrence anglaise. — Mais c'est dommage. Je voudrais, du moins, qu'il ne fût pas vainqueur tout de suite. Si le Roi restait encore quatre ou

cinq mois ici, j'achèterais une autre ferme à Saint-Nicolas...

(Ils sortent.)

UNE BOURGEOISE

Oui, mes bonnes; j'ai assisté au souper du Roi. Quel spectacle magnifique!... Il y avait plus de cent bougies et la musique a joué ses plus beaux airs.

UNE AUTRE

Est-ce que le Roi vous a vue?...

LA PREMIÈRE

Je ne crois pas. J'étais dans la galerie. Mais moi, je le voyais parfaitement. Il découpe à ravir. Il a abattu une volaille, le temps de la poser dans son assiette... Son grand couteau de vermeil volait, clic! clac!... Je ne connais que le maître d'hôtel du prince d'Aremberg pour en faire autant...

LE GARDE DU CORPS, à l'abbé.

Laisse-moi celle-ci et occupe-toi du mari...

L'ABBÉ

Soit! C'était mon tour, pourtant. Mais je n'aime pas les bigotes.

LE GARDE, à la première bourgeoise, en la saluant.

N'ai-je pas eu l'honneur de vous rencontrer à Saint-Bavon, Madame?...

LA BOURGEOISE

Je ne puis dire non, Monsieur...

(Ils s'éloignent par la gauche.)

(Entrent : Le marquis de Jaucourt, sir Ch. Stuart, le comte de Goltz et le chevalier de Fagel.)

STUART, à Jaucourt :

... Votre Excellence n'ignore pas mes sentiments et l'estime particulière que je professe pour Elle.

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Sentiments réciproques et de longue date.

STUART

Eh bien! au nom de cette amitié, je vous supplie d'éclairer le Roi sur ses intérêts véritables. Il est le Roi, fort justement soucieux et jaloux de son pouvoir. Qu'il se tienne donc en garde contre les fautes de son entourage, dont l'imprudence risque de compromettre irréparablement sa cause...

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Ah! Croyez...

STUART

Je sais. Mais il importe de lui ouvrir les yeux et le porter doucement à réfléchir. L'attitude, les paroles, les actes de Monsieur et de ses amis ne conviennent point à l'état présent. Sont-ils assez aveugles vraiment pour que la gravité de la situation leur échappe?... Mon gouvernement me signale leur mauvaise volonté à se soumettre aux circonstances, malgré l'expérience du passé et d'une longue émigration.

LE COMTE DE GOLTZ

Si Monsieur pouvait se retirer dans un coin et ne se mêler de rien, il rendrait service à tout le monde, et surtout à Sa Majesté.

FAGEL

Le Roi, mon maître, ne cache pas son inquiétude. Il craint que ces menées ne provoquent un soulèvement dans ses provinces de Belgique.

LR COMTE DE GOLTZ

Il faut absolument éloigner les émigrés!...

(Lally et Anglès reviennent.)

STUART

M. de Lally nous comprendra. Oui, il faut que le Roi en impose à son frère et à son parti; qu'il soutienne ouvertement la Charte; qu'il ménage les constitutionnels, les libéraux, et même les anciens serviteurs de l'Empire. S'il ne fait pas entendre sa voix, s'il ne manifeste pas sa volonté... on peut craindre que le sentiment national ne se soulève en France...

LE COMTE DE GOLTZ

Parlons net : que la France ne se serre autour de Buonaparte et ne l'investisse de la Dictature...

LE MARQUIS DE JAUCOURT

La France tout entière n'aspire qu'au retour de Sa Majesté. Elle l'attend avec impatience.

STUART

(*Un temps*). — J'avais le devoir d'avertir Votre Excellence.

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Je remercie Votre Excellence et je n'ai pas besoin de l'assurer de mon concours.

(Les ministres étrangers sortent.)

ANGLÈS

Vous allez dire?...

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Hé! Que n'avons-nous dit déjà?... — Mais ceci prend un air de Coblentz qui ferait fuir, — moi, d'abord, — et tout ce qui est ici au nom de la France et du Roi, et non pas de l'absurde émigration!...

LE COMTE DE LALLY-TOLLENDAL

Ah! c'est bien l'avis de Monseigneur le duc d'Orléans!...

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Vous avez une réponse?...

LE COMTE DE LALLY-TOLLENDAL

Je venais vous la communiquer... — (*Lisant*) : «... Je ne m'émeus point de toutes ces pauvretés...» — Il s'agit de cette délibération, ce titre de connétable...

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Oui, oui...

LE COMTE DE LALLY-TOLLENDAL, lisant.

«... Je suis tout prêt à me rapprocher du Roi, mais non
« de l'émigration. Or Gand est devenu un nouveau Coblentz

« et l'armée royale me rappelle l'armée de Condé. On de-
« vrait pourtant se rappeler la misère avilissante des émi-
« grés. Et l'on approuve, et l'on encourage l'émigration!...
« Et l'on envoie des émissaires partout!... Quelle folie!...
« — On a beau dire : « Rome n'est plus dans Rome... »,
« cela ne sert qu'à procurer le sort de Sertorius ou des
« Stuart, qui règneraient encore s'ils n'avaient été entourés
« d'émigrés. Même si Buonaparte était le confident du Roi,
« il ne lui conseillerait pas d'agir autrement... (*On entend,*
« *à la cantonnade, une musique militaire, un bruit crois-*
« *sant de pas, de voix, etc.*), — On agit de telle sorte à
« Gand que la majorité de la France en arrivera à consi-
« dérer Napoléon comme un mal moindre que les Bourbons.
« Il eût fallu de la prudence, de la modération, de la géné-
« rosité ; il eût fallu rassurer le pays, lui donner des gages
« et la certitude de la liberté... On préfère le moyen anodin
« d'un million de baïonnettes...»

(Le bruit, les clameurs augmentent. Une foule débouche sur la scène et s'amasse aux côtés de la route : Gantois, femmes, enfants, gentilshommes, volontaires royaux, quelques gardes du corps, parmi lesquels Trogoff et Vassimont. Et, musique en tête, défile un bataillon de recrues anglaises, qui va rejoindre Wellington en avant de Bruxelles. Les gardes du corps et quelques gentilshommes élèvent leurs chapeaux à la pointe des épées. Cris de : Vive le Roi!... Vive Wellington !... Vivent les Alliés!... A bas Buonaparte !... A mort, le Corse, A mort!... etc., etc.)

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

FLANDRE (1)



De l'influence des écrivains du Nord sur la pensée française

A qui jette un coup d'œil rapide sur notre littérature, il semble bien que l'âge d'or de la région septentrionale se situe au moyen-âge, aux jours des chansons de geste picardes et du grand mouvement dramatique artésien, lorsque parurent les Jeux de Saint-Nicolas, de la Feuillée, de Robin et Marion. Plus tard, au premier âge de la Renaissance, la Picardie eut ses grands philologues et ses hardis théologiens, Lefebvre d'Etaples, Calvin, Lambin, Ramus. Mais ce sont d'autres provinces qui, en général, fournissent des grands hommes aux lettres françaises. La vallée de la Loire donne au XVIe siècle Rabelais et les poètes magnifiques de la Pléiade ; la première moitié du XVIIe siècle est toute normande, la seconde toute francienne. Et, de temps à autre, des voix solennelles s'élèvent d'ailleurs. La Bourgogne a ses écrivains de belle sève et de puissante sérénité,

(1) Voir la Revue du 1er Mai.

Bossuet, Buffon, Lamartine ; la Bretagne, ses rêveurs ardents ou mélancoliques, ironiques à la rencontre, les Chateaubriand, les Lamennais, les Renan ; la Gascogne, ses esprits nets, avisés et lumineux, les Montaigne, les Montesquieu. Depuis l'âge lointain des fabliaux, le Nord semble avoir gardé le silence. Les Picards sont tout à l'action ou à l'érudition. L'Artois et la Flandre sont le lieu de passage des invasions. *Silent... inter arma.*

Regardons-y pourtant de plus près. Dans la première moitié du XVIII[e] siècle, l'esprit français était prodigieusement desséché. Les maîtres du chœur sont Bayle et Fontenelle. Tout tourne à l'abstraction. La langue tend à devenir une algèbre. On ne connaît plus que l'analyse, l'esprit, l'art de rendre aimable la vérité. C'est le temps de l'imperturbable Lesage. — Voici un homme naïf et passionné qui, au milieu des galanteries et des frivolités, retrouve le grand secret de l'amour et de la douleur, habille en jaquette et en culottes les héros de Racine, et annonce la réaction sentimentale de Rousseau et de Diderot. J'ai nommé l'abbé Prevost, d'Hesdin en Artois, le compilateur d'une bibliothèque illisible, mais aussi le créateur de Manon Lescaut, qui est impérissable. Or, on pourrait montrer qu'il a suffi à Prevost de conserver son génie de terroir, de ne point l'abdiquer et le renier dans les salons et les cercles, pour rendre à la littérature le don des larmes. — Moins mondain, moins abstrait, moins ironique que son voisin le Picard, l'homme des Pays-Bas est plus capable de s'écouter, de s'observer lui-même comme individu, de s'exprimer avec sincérité ; son sang wallon, vite ému, lui fait vivement sentir les joies et les tourmentes intérieures ; et il n'a point de réserve narquoise qui l'empêche de les exprimer.

A Boulogne-sur-Mer est né Sainte-Beuve. Quelle est la marque propre de Sainte-Beuve, son signe distinctif ? Le sens du réel, plus même, le sens du concret et du vivant. Avant lui, la critique littéraire ne fait que juger, appliquer des doctrines, assigner des rangs. Après lui, elle se sert des hommes et des faits pour bâtir des théories, des architectures d'idées .L'un plie les auteurs et les œuvres à sa défi-

nition de l'esprit français, l'autre à la loi de la race, du milieu et du moment, un troisième à son concept de l'évolution des genres. Puissants esprits, qui se cherchent eux-mêmes en d'autres esprits. Sainte-Beuve, au contraire, a le goût, le sens, nous dirions presque la religion de la vie. Il aime les écrivains et les livres en eux-mêmes, pour eux-mêmes. Tout son effort tend à les individualiser, à chercher les différences qui les distinguent, leur accent propre et personnel, à les étreindre de définitions de plus en plus serrées, de plus en plus adéquates, à sonder leur sensibilité pour y trouver le secret de leur être dans ce qu'il a de plus contingent, de plus particulier. C'est pourquoi il domine la critique du XIXe siècle, comme Balzac le roman, Hugo la poésie et Michelet l'histoire narrative. Ses « portraits » se sont installés à demeure dans notre intelligence. — Ce sens profond de la vie, si étranger au Français ordinaire et moyen, — on le voit assez par la politique qu'il fabrique, — ce goût du réel et du complexe est encore un trait septentrional. N'oublions pas que non seulement Sainte-Beuve était boulonnais, mais encore que son aïeule maternelle était anglaise, et qu'ainsi donc il plongeait au moins par une ses racines dans la grande race réaliste.

Deux écrivains de renom moindre, mais très significatifs eux aussi, sortent de la Flandre wallonne. Marceline Desbordes-Valmore et Ximénès Doudan sont tous deux originaires de Douai, vieille ville de Parlement et d'Université. Desbordes-Valmore est un poète ingénu, presque sans art, à la fois très médiocre et très grand. Dans une forte partie de son œuvre, elle prolonge Edmond Géraud, Millevoye, Mme Babois, Mme Dufrénoy et les élégiaques de l'Empire. Il n'y a chez elle aucune nouveauté. Au contraire, lorsqu'elle est inspirée, en elle brûle un mysticisme ardent qui lui appartient en propre, en elle chante l'âme obscure et légendaire des foules, avec son étrange et pénétrante mélodie. Elle donnera le ton aux plus beaux vers catholiques de Paul Verlaine, aux plus frémissantes cantilènes de Maurice Maeterlinck. Phénomène unique dans notre poésie du XIXe siècle ! Elle traverse le romantisme sans pour ainsi dire

en être effleurée, et lorsqu'on la croit attardée parmi les bardes qui imitent Ossian, les premiers rayons de la poésie nouvelle teignent les sommets de sa pensée. Elle échappe à la rhétorique de son temps : elle lui est inférieure ou supérieure. Plus que nulle autre, elle est essentiellement poète, poète absolument, par intervalles, comme on l'est de l'autre côté du détroit. Elle n'est ni logique, ni plastique : ses paysages sont vraiment des états d'âmes ; ses sentiments ne dissertent pas, mais s'exhalent en plaintes, en cris, en mélopées.

On apparente Doudan à nos épistoliers et moralistes. Et, sans doute, il a bien du bon sens et de l'esprit. Mais lui aussi se sent de son origine. On connaît les vertus artistiques de nos pays septentrionaux, et l'on sait que les gens des Pays-Bas sont plus aptes à manier la couleur que le verbe. La pensée de Doudan se colore, s'irise et chatoie, même lorsqu'il traite des sujets les plus abstraits. La monade de Leibnitz devient pour lui une bulle de cristal où se joue l'arc-en-ciel. En outre, il a bien plus que la moyenne de nos penseurs le sentiment de l'inconnu, du vague, de l'indéterminé, de l'océan énigmatique qui vient battre le seuil de notre conscience.

Résumons-nous. Trop abstrait, trop enclin aux généralisations pour bien saisir le réel, trop dogmatique, trop ami des idées claires pour reconnaître la présence du mystère, le Français, à le prendre en général, se plaît dans une région moyenne et intermédiaire où la vie se dépouille, où les voix du songe ne parviennent pas. Assis près de son foyer, environné de plaines illimitées où les tempêtes poussent de grands vols de nuages, l'homme du Nord regarde près de lui, autour de lui, en lui-même. Il est pris à la fois par ce qui est extrêmement visible, et par l'invisible. Sa pensée habite en deçà ou au delà de la zone française.

Il se passe aujourd'hui un fait bien digne d'attirer l'attention. D'où viennent les œuvres les plus remarquables des hommes qui n'ont point encore passé la maturité, sinon de Belgique ? Des poètes qui n'ont pas encore atteint la cinquantaine, Verhaeren est le plus grand sans conteste. La

jeune poésie ne nous offre guère qu'un alanguissement du Parnasse. Verhaeren y a réintégré le mouvement ; il a déchaîné un ouragan de vers libres ; il est le maître des fluides redoutables. Maeterlinck a écouté les murmures de la nuit psychologique, scruté l'indistinct, interrogé l'âme dans le silence des religions. L'un est plein de lyrisme, l'autre de mystère. Tous deux nous disent des choses nouvelles ou des choses oubliées. Peut-être la Belgique jouera-t-elle, au xxe siècle, le rôle intellectuel qu'a joué, au xviiie, la Suisse de langue française.

Henri Potez.

Né le 20 janvier 1863 à Montreuil-sur-Mer, Henri Potez, agrégé et docteur ès-lettres, est maître de conférences de littérature française à l'Université de Lille.

Ses travaux remarquables obtiennent les plus hautes récompenses de l'Académie française, qui lui décerne, en 1902, le prix d'éloquence. Outre de nombreuses productions sur les questions septentrionales, il publie *Jours d'autrefois* (poésies), l'*Élégie en France avant le Romantisme*, la *Poésie à Douai à l'époque de la Renaissance*, etc.

La Peinture flamande

C'est au XIe siècle que la Flandre a pris naissance. C'était, avant cela, un monde hybride, très barbare, un peu romain, chrétien sans doute, mais qui n'avait fait que traduire en langue chrétienne les formules de paganisme. C'est après l'an mil que la contrée prend son aspect nouveau : la doctrine du Christ, artificiellement plâtrée sur les populations barbares, s'y incruste alors, s'y incorpore, et c'est à cette époque que se cohésionne l'âme nationale.

Ce préambule n'a pas dessein d'égarer le lecteur dans les lointains brumeux de l'histoire. Il servira tout à l'heure de commentaire aux caractères ethniques de notre peinture. Dès maintenant il nous permet d'affirmer que les arts nationaux ont, eux aussi, leur point de départ à cette époque. L'architecture prend peu à peu conscience de soi-même, devient une émanation de l'âme flamande : ce sont d'abord les églises rurales, puis celles plus complètes d'Ypres, de Damme, de Lisseweghe ; ce sont, au XIVe siècle, les beffrois.

Il n'y a aucune raison pour que le développement de la peinture ne soit parallèle à celui de l'art architectonique. Très évidemment les moines, en badigeonnant des fresques, les enlumineurs, en épuisant leurs couleurs et leur patience sur de précieux vélins, ont créé l'art flamand. Notre peinture ne date nullement, comme ce fut longtemps une croyance unanime, du XVe siècle, de Van Eyck.

Pourtant, les efforts antérieurs, imparfaitement connus, restent flous et appartiennent plus encore à l'archéologue qu'au critique d'art.

Il n'est pas question de nous appesantir ici sur ce problème, et nous voulons seulement tracer un schéma de la peinture flamande, en noter l'essentiel.

*
* *

Jean Van Eyck (Hubert doit être négligé) se place chronologiquement à la tête de l'école. Je ne pense pas qu'il en soit le grand maître, le Peintre souverain, de qui tout découle et à qui tout peut être ramené.

Puis c'est *Roger Van der Weyden.*

Et enfin *Memling.* S'il fallait absolument — chose nullement nécessaire — synthétiser toute l'école en un peintre, et l'étiqueter d'un nom, ce serait de celui de Memling. C'est lui qui en possède le plus intensément *tous* les caractères, qui est le plus « complet » de nos peintres.

En somme, il y a trois âges dans la primitive école des Flandres, qui se résument exactement en Van Eyck, Van der Weyden et Memling.

Van Eyck ne possède encore qu'une partie du tempérament flamand... Les populations des Flandres, d'origine barbare, venues des brouillards du Septentrion dans un pays perclus de marécages, ont dû s'aménager une demeure, se faire la terre plus propice. Ces barbares étaient de rudes hommes, et cruels, dont les vieux chroniqueurs ne parlent jamais sans une éloquence effarée et sans les qualifier de « bêtes fauves »... Là dessus, voici le catholicisme. Ce sont des wateringhes de moines qui, au prix d'efforts inlassés, défrichent le sol ; et c'est à force d'énergie et de foi que le peuple, en même temps qu'il fertilise la région, plante la Croix dans la vase inconsistante des polders.

Que fera ce peuple quand, quelques siècles plus tard, l'âme jeune encore et inexperte, il créera son art? Tout naturellement il copiera la nature et, sans la passer au crible d'une intelligence sans raffinement, simplement la traduira. Son art sera vraiment et éminemment réaliste.

Mais il aura un autre caractère aussi. C'est avec l'Eglise pour berceau qu'est née la Flandre ; c'est aux chants liturgiques que s'est émue l'âme inculte de ces populations; c'est l'âme toujours fixée sur la croix qu'elles ont poursuivi leur fécondant labeur, et très naturellement aussi, elles penseront à l'Église pour la glorifier et la bénir.

Réaliste et catholique, tels sont les deux caractères de l'âme flamande.

Les artistes traduiront la nature telle qu'ils l'ont sous les yeux, et la supranature aussi, qu'ils ne connaissent que par révélation. Il y a là deux éléments disparates, antithétiques même, qui vont se heurter et que le temps seul se chargera d'amalgamer.

Dès l'abord, la mystique est sacrifiée au réalisme et les peintres, fort embarrassés pour rendre des sujets qu'ils ne connaissent que par abstraction, vont songer à les situer minutieusement dans le milieu ambiant.

Tel est Jean Van Eyck. Voyez sa Vierge, avec le chanoine Van der Pale (Acad. de Bruges). Tout y est d'un méticuleux réalisme, et c'est dommage pour la Vierge et l'Enfant Jésus et pour tout le supraterrestre du sujet. Mais le donateur est admirable et il n'y a pas dans toute la peinture flamande une physionomie plus vraie, plus vivante. Au reste Van Eyck laisse de côté les sujets religieux; il donne d'admirables portraits (Arnolfini et sa femme; l'Homme au Turban; l'Homme à l'Œillet). Le Christ ne figure dans aucun de ses tableaux; il s'en tient au réalisme et n'aborde l'idéal qu'avec une extrême circonspection... Sans doute, il y a l'*Agneau mystique*. Mais il me faudrait plusieurs pages pour montrer qu'il n'y a pas contradiction avec ce qui précède. Je note seulement que deux volets de ce polyptique sont des nus (Adam et Eve), et que ce sont les seuls notables de l'école du xv[e] siècle.

Voici maintenant *Van der Weyden*. La différence de sa manière est surtout sensible dans la « Descente de Croix » (Escurial). Il se préoccupe beaucoup moins de réalisme; il tend à se dégager comme d'un carcan de l'observation vétilleuse de la nature. L'idéalisme chez lui prédomine, et Van der Weyden est l'artiste non pas le plus parfaitement, mais le plus exclusivement idéaliste de l'art flamand.

Au troisième âge, avec Memling, c'est en complète harmonie, l'union des deux éléments, c'est le très exact équilibre des divergences. Le réalisme est là, primordialement, et l'observation de la nature des paysages, des physio-

nomies, des accessoires, est scrupuleuse. Mais ce n'est pas un but, c'est un moyen. Car le tableau, peut-on dire, s'imprègne d'extrahumanité. Voici avec Memling le vrai peintre mystique de l'école, qui, se basant sur la réalité, note parmi la minutie des choses humaines la mystérieuse influence du surhumain, fait en quelque sorte un triage des terrestrités, pour indiquer la permanence de l'au-delà, et la probité du mystique n'entame en rien chez lui celle du peintre. L'art, tel qu'il le conçoit, se peut définir : l'homme s'évadant de la nature avec sa complicité.

A la fin du xve siècle, c'est la marée montante de l'italianisme. Alors que le flux devient irrésistible, l'école nationale dont l'heure est venue, et qui n'existera plus que mitigée et imparfaite, jette un ultime et radieux éclat : *Quentin Metsys* donne son « Ensevelissement du Christ », au musée d'Anvers.

*
* *

Le xvie siècle se peut définir en somme la victoire de l'étranger sur l'âme nationale. Arrivons donc au xviie.

Que devient à cette époque la race ?

La tradition flamande se scinde : d'un côté le mysticisme, de l'autre le réalisme.

Le pur mysticisme flamand ne donne plus de véritables chefs-d'œuvre, et son plus digne représentant, c'est encore, en dépit de nombreuses infidélités, *Van Dyck*. Son « Portement de Croix », enfoui dans l'église Notre-Dame à Courtrai, est loin sans doute des œuvres primitives, mais c'est néanmoins une toile belle et forte.

Le réalisme, lui, est très brillant, très abondamment représenté. Seulement le mot prend le sens dérivé qu'on s'est habitué à lui donner de nos jours. Pour les primitifs, « réalisme », cela signifiait : exacte observation de la nature, fidèle copie des choses vues. Au xviie siècle, c'est cela encore; mais c'est aussi la préférence pour les trivialités de la vie, pour tout ce qui, généralement, est dépourvu d'idéal. C'est *Jordaens*, avec ses hyperboliques ripailles; c'est *Teniers*, le peintre des kermesses.

De *Rubens*, je n'ai point parlé : 1° Pour éviter d'être taxé d'irrévérence; 2° parce que le public a entassé sur ce nom de trop compacts préjugés pour songer de quelques mots à les déblayer.

*
* *

Sans poursuivre cette étude, fort longue déjà, et affronter les récentes périodes, l'on peut dire que les deux traits de l'âme flamande s'avèrent : un idéalisme qui n'a rien de nébuleux, étant un mysticisme très précisément catholique; un réalisme qui est une saine et franche vision des choses.

Une conclusion s'impose donc : c'est qu'ici encore, comme partout ailleurs, la peinture n'est qu'une illustration de la race.

Albert Croquez.

M. Albert Croquez est avant tout un critique d'art. Il en a donné les preuves dans diverses publications belges et françaises dont l'une, la *Revue des Flandres*, devient sous sa direction l'une des plus importantes du Nord. Né dans cette Flandre pour laquelle il a gardé un ardent amour, il s'efforce, par ses études et ses chroniques, d'en préciser journellement le caractère et l'avenir.

Nous avions demandé à M. Croquez de nous parler surtout de la peinture dans la Flandre française. « Mais, nous a-t-il répondu, cette division de Flandre française et de Flandre belge est absolument artificielle. Il y a des Flandres sans doute, mais Flandre flamingante et Flandre wallonne et qui ne correspondent point aux deux autres dénominations... Quant à parler des contemporains... je vous avoue que sur ce sujet je deviens bourru et intraitable... car nos artistes ont oublié leur pays et je risquerais à leur propos de devenir d'une malveillance qui serait déplacée... » En régionaliste qui a le sens profond de la tradition, M. Croquez n'a peut-être pas tort. Pour nous, considérant l'œuvre en dehors du pays, nous serons un peu moins sévères et rappellerons parmi les artistes septentrionaux modernes les noms très connus de : Carolus-Duran (Lille), Adrien Demont (Douai), J.-J. Weerts (Roubaix), Eugène Chigot (Valenciennes), Deully (Lille), conservateur général des musées, J. Demeulin (Lille), L. Caille (Merville), A. Lechat (Lille), Moulin (Lille), G.-A. Grau (Haubourdin), H. Delacroix (Solesmes), A. Agache (Lille), L. Braquaval (Lille), Carlos-Lefèvre (Le Quesnoy), J. Dejardin (Valenciennes), A. Delécluse (Roubaix), etc.

A la dernière exposition annuelle du Palais Rameau, à Lille, M. Croquez signalait lui-même en tempérant sa sévérité les noms de MM. A. Claeyssens, D. Senoutzen, R. Brygoo, Fl. Menet, etc.

POÉSIES

L' Souris du Fond

Approch', souris, m' bonn' petiot' biête.
N'euch point craint' : jé n' té férai rien.
Té vos : j' vas esqueute m' mallette
Pour mi t' donner des miettes de pain.

Au jour, si t'es l' terreur del femme,
Au fond, à l'homm' té n' fais point peur.
Bin au contrair' mi l' premier, j' t'aime.
Grêl' souris, té m' mets l' joie au cœur.

Du mineur t'es l' compagn' fidèle ;
Il a quer vire t' fin musiau,
Au fond de l' fosse, t' cri li rappelle
El' jour et l'gazoul'mint d' l'osiau.

J' sais qu' timps in timps, pétit' coquine,
Té nous fais un peu marronner
In f'sant des tros dins not' tartine,
Bah ! i t' faut bin aussi minger...

Hein ! comm' té rong' là-d'dins, heureusse,
Quand, par tierre, in obli' s' briquet.
Mais comm' té t' sauv' aussi, peureusse,
Au moinder bruit qué l' vint i fait !

Va, ch' n'est rien d' cha. Pu qu' t'es du monne,
I faut t' norrir... Pis, t' ming'si peu
Qué té n' fais point d' tort à personne,
Souvint même in n'y vot qu' du feu...

Qu' j'aime à t' vir, continte et légère,
Courir, banqu'ter, l' long des caillaux.
Oh ! comm' dins t' sort, t'as l'air dé t' plaire,
Margré l' peu d' saquois qué té vos.

Va, gambad', trott', gambade incore.
Pu qu' té t' plais dins t' n'obscurité,
N' cach' point à vir chuss qué t'ignores.
T' n' connos rien, rien n'est r'gretté.

Té n'es point non pus, bin sûr, sans peine.
Parfois un méchant galibot
Pou t'avoir, queurt à perdre haleine
Et veut t'écraser sous s' chabot.

J' sais bin qu' du côté d' l'écurie,
Si, d'hazard, té dirig' tes pas,
Té risqu' beaucop d' la laisser t' vie,
Egorgé sous les griff's des cats.

J' sais aussi qu' dins les momints d' grève,
Quand t' n' vos pu les carbonniers,
El pain i t' manqu, même qué t'in crèves,
Ti qu' té veux vivr' si volontiers !

Ah ! j' t'ai remarqué. Ces lend'mains d' lutte,
In veyot comm' t'avos souffert,
Tout' dehanqué, t' tiot' panche à vute,
Parfos mêm' les quat' patt' in l'air.

Mais n' parlons pus d' ces triss's affaires :
Nous avons du pain à plaisi.
Nous brairons quand i s'ra temps d' braire
Viens faire l' festin aujord'hui.

Approch', souris, m' bonn' pétiot' biête,
N'euch' point craint' : jé ne té férai rien,
Té vos : j' vas esqueute m' mallette
Pour mi t' donner des miettes d' pain.

L'Réveil

« Pan ! pan ! l'vez-vous, il est l'heure ! »
Cha, ch'est l' cri d' l'ami Tintin,
Qui, passant près dé m' démeure,
Buque à m' volet chaqu' matin.

« T'intinds, m' femme ? lièv'-té bin vite.
Va mettre l' chirlout' d'sus l' feu. »
Mi, j' prinds l'infant. L' chère pétite
L' rest'ra point in haut tout seu.

M' bonn' femm' déval' quate à quate.
Plach' mes loqu's ed' foss' au caud,
Cope l' pain, apprête m' jatte.
Mi, j' déquinds m' précieux fardiau.

L'infant arrive à l' lumière,
Alle ouvr' ses yeux éblouis
Et tind ses bras vers es' mère,
In poussant ses joyeux cris.

In l' met près dé s' tiote assiette,
Plein' d' café pour ell' trimper
S' tartin' touquett' par touquette ;
Ch' t'un plaisi dé l' vir minger.

Pindant c' timps-là, mi, j' m'habille,
En admirant c' biau bébé,
Alle est continte. All' babille
In s'imbarbouillant d' café.

— Mais pinsons à note ouvrache,
Car v'là qu'il temps d' partir.
« Vit' l'infant, eun' gross' babache.
A r'voir, femme : ermont' dormir. »

Ces doux momints much'nt l'approche
Dé m' pénip' journé' d' mineur.
In partant, j' bénis l' tiot mioche.
Qui m' donne eun' bique d' bonheur !

Un Fin Déjeuner

Eun' tiot' gamine à pieds décaux,
Les ch'veux in broussall' sous l' résine,
Tout minap' dins s' vieux caraco,
Attind près del porte ed l'usine...

In vot qu'all vient de s' dérinvier :
Les yeux sont cor boursouflés d' somme,
Au grand matin, s' mèr' l' fait l'ver
Pou porter à minger à l'homme.

El cloquett' tinte... Ev'là papa.
Les yeux, pus blancs dins l' noir visache,
Rayonn't in veyant l'infant là
A l'heur' tout juste. — Alle est bin sache !

L' pèr' r'merci' l' gosse in l'imbrassant,
Pis s'assit d'sus l' bordure d'eun' pierre.
Prind l' tiot paquet des mains d' l'infant
Qui sourit in l' ravettiant faire.

— Eh bin! dit l'homm', t' mèr' qu'est-c' qu'all fait?
All' veut m' brader, m' n'infant! Ravette :
Alle a mis, pour minger m' briquet,
Deux puns d' capundu dins m' mallette.

« Tiens, v'là l' pus gros, m' pétit quinquin :
Té profit'ras d' cheull' bonn' surprisse,
L' famille est grand' : ch' n'est pas souvint
Qu'in déjeun' parell' friandisse! »

Et l'infant s'in va, l'air joyeux
In hagnant des bouchi's juteusses
Avec rien, v'là des gins héreux...
— Si tout l' monn' pouvot fair' comme eusses! —

JULES MOUSSERON.

Jules Mousseron est un ouvrier mineur de Denain; il a commencé à travailler dans la veine à l'âge de douze ans, point à douze ans juste parce qu'on ne travaille pas le 1er janvier et qu'il est né ce jour-là; et voilà vingt-six ans qu'il descend au même puits. Il a publié successivement : *Fleurs d'en bas*, 1897 (préface de M. André Jurénil); *Croquis au charbon*, 1899 (préface de M. Auguste Dorchain); *Coups de pic et Coups de plume*, 1904 (préface de M. André Jurénil; à Denain, chez les libraires et chez l'auteur). Il est également l'auteur d'un monologue patois : *Cafougnette à Paris*. Ses ouvrages sont écrits en patois *rouchi*, mais il sait aussi, quand cela lui passe, écrire en excellents vers français. L'avant-propos des *Fleurs d'en bas* et la page liminaire des *Croquis au charbon* en sont la preuve.

La Wallonie

Le peuple belge ne constitue pas, comme beaucoup le croient, une nationalité. C'est tout au plus une nation, et encore lui manque-t-il l'indépendance absolue, exigée, par la sociologie, des nations véritables et complètes. La Belgique est un gouvernement sous lequel vivent deux races diamétralement opposées : 1° les Flamands, qui sont des Hollandais, des Germains avec toutes les caractéristiques des hommes du Nord et en plus une certaine exubérance, un naturel plantureux, 2° les Wallons, qui sont des Français, des Latins, plus affinés, plus délicats, plus intellectuels que leurs « frères » flamands. Ceux-ci ont surtout donné, dans le domaine de l'Art, des peintres : car ils aiment la couleur et leur vie est extérieure. Les Wallons sont plutôt musiciens : ce sont de grands rêveurs, insouciants et légers, amateurs des sensations intimes. Le pays flamand est très connu dans les lettres françaises : Bruges, gloire éteinte en vague et mélancolique piété, Gand, toujours vaillant et tumultueux, Anvers, au commerce florissant, Bruxelles, ridiculement francisé ; les campagnes de Flandre et de Campine forment une contrée suffisamment explorée.

Parlons donc de la Wallonie, puisque tant de Français ignorent une des plus belles provinces françaises, quand il ne lui font plus l'injure — ô mes frères, vous péchez souvent contre vous-mêmes ! — de la confondre avec le pays flamand.

La Wallonie !

Elle constitue la moitié de la Belgique, en deçà d'une ligne qui passerait un peu au-dessus de Tournai à l'ouest, de

Liége à l'Est: comme un triangle dont la base s'appuierait sur la France, et dont le sommet serait la jolie cité liégeoise. Et du côté gauche, c'est le royaume noir et fumeux de la houille et de la métallurgie, la région cyclopéenne des forges, des laminoirs, des fonderies et des verreries, retentissante du choc de cent mille marteaux tombant sur le fer, rougeoyante, le soir, et toujours barrant le ciel de ses tourelles et de ses cheminées, plus lugubres que des potences : décor gigantesque où halètent des humanités héroïques, les mineurs et les hiercheuses au masque fait d'impavidité et d'énergie, toute la plèbe des grandes œuvres, peinant dur dans le vacarme et les ténèbres, gaie pourtant jusqu'à l'exaltation quand la semaine est finie, dans les rues grouillantes, dans les salles de danse et aux kermesses.

De l'autre côté, le Condroz et les Ardennes pittoresques, la Hesbaye riche et grasse, une vaste étendue de bois, de roches et de prairies, où la Meuse passe, royale rêveuse, où la Semois et l'Ourthe coulent, en méandres infinis, parmi les vallées paisibles. Ici, les gens sont calmes, sans acrimonie et sans gaieté surabondante, gentils habitants de contrées délicieuses, où la chanson des bosquets et des sources n'est interrompue que par l'éclat intermittent des carrières, prolongé en des sonorités lointaines de murailles qui s'écroulent. Leur caractéristique est une joie discrète, des mœurs hospitalières et beaucoup de philosophie.

Au sommet de la Wallonie, capitale reconnue de tous les Wallons, il y a Liège.

Liège ! placée aux confins de trois régions magnifiques, qu'elle résume : la Hesbaye opulente, les Ardennes tendres et douces, la vallée industrielle débordante d'activité !

Liège ! la cohue des maisons s'écrasant aux bords d'un fleuve, qui défile, après l'épreuve tumultueuse du pays des usines, triomphal, dans un cirque de collines aux frondaisons moutonnantes !

Liège ! les femmes rieuses et frêles, les ouvriers intelligents, les *crâmignons* (1) serpentant, sur un rythme entraînant, tous les faubourgs en fête !

(1) Farandoles.

Liège! petite France, cordiale, charmeuse, pointe de la civilisation gauloise, qui a maintenu à travers les siècles, malgré le voisinage germanique, son originalité faite de grâce, de sourire et de finesse!

Liège! fidèle envers et contre tous au grand pays dont elle relève spirituellement et qu'on s'étonne ne pas voir parmi les villes que Paris, le grand frère, conduit à la gloire!

JENNISSEN.

M. Jennissen est un jeune docteur en droit né à Liège où il a fait toutes ses études. Nous lui avons demandé de collaborer à ces pages flamandes tant parce qu'il est un des plus ardents défenseurs de l'influence française en Belgique que parce qu'il nous a permis de rattacher à notre Flandre la Wallonie qui en est comme le prolongement.

M. Jennissen a propagé l'idée française dans les journaux de son pays, notamment dans *Liége-Universitaire* qu'il a dirigé. Il s'est consacré aux études sociales et morales, et vient de publier un petit livre qui a déjà commencé à soulever de vives polémiques : *Le Spectre allemand*, où il marque, documents à l'appui, l'évolution des esprits d'outre-Rhin depuis les événements de Tanger. Il y montre également l'intérêt qu'aurait la Wallonie à se rattacher complètement à notre pays. (Voir, à cet égard, les intéressantes pages de M. Henri Joly dans la *Revue* du 1er mars, *Français*, *Flamands et Wallons*).

Poème Filial

O vieux pays wallon, que ton grand ciel est grave !
Son regard terne et doux se pose sur nos fronts
Invitant au travail obstiné, lourd et brave,
Pareil au dur labeur des pesants percherons
Qui, songeurs et courbés, vont par nos champs de rave.
Ta campagne, Hainaut, monotone, toujours
Etend ses seigles blonds et ses prés de velours
Parmi les clairs marais où rouissent les chanvres.
Sur le miroir voilé des lents canaux d'étain
Etendant à demi leurs indolents méandres,
Traînés par les labeurs vers l'Occident lointain,
Les longs bateaux de bois passent, fenêtres closes,
Avec des rideaux blancs et des géraniums roses.
Des moulins, crucifiés sur l'horizon pensif,
A côté du village et des calmes demeures
Des vieux tisseurs brodant sur leur métier actif,
Les regardent couler au fil morne des heures.
Sur le quais des terris, montagnes de charbons,
Ils viennent s'amarrer, près de la ville sombre
Où les fosses de houille ouvrent leurs puits profonds.
Au-dessus de la mine, immense cité d'ombre,
La cage de la tour déroule, mince et clair,
Le long câble d'acier où montent les berlines.
L'on perçoit, dans un bruit de mâchoires de fer,
Les usines soufflant au choc lourd des machines.

Mais un sifflet strident annonce les départs.
Tout un peuple effaré se rue à la lumière
Avec des regards blancs dans des visages noirs.
Il se hâte joyeux, vers sa douce chaumière
Où, au sein des corons, sa compagne l'attend,
Avec, près du repas, le baiser de l'enfant.
Et, lorsque des beffrois descend en cascatelles
Un angelus du soir vers les bois assoupis,
De triomphals drapeaux de flamme et d'étincelles
Surgissent sur la forge, immensément brandis.
Dans la clarté d'azur des globes électriques,
Pareils aux fiers cimiers des paladins antiques,
Ils se tordent, flambant, sous le ciel embrasé,
Et le vent de la nuit, mystérieux, glacé,
Attisant sur ses pas leur immense incendie
Jette un voile de sang sur la plaine endormie.

René-Mary Clerfeyt.

Descendant du général Clerfeyt, comte de Croix, M. René-Mary Clerfeyt, bien que né à Ixelles-les-Bruxelles en 1876, appartient à la Flandre, puisque c'est dans la patrie de Watteau qu'il vécut dès sa plus tendre enfance.

Il fit son droit à l'université de Lille et, en 1898, fonda *l'Entr'acte*. Poète, il débuta par *la Légende du Troubadour ;* mais : *La nature chante et j'écoute*... révéla un caractère poétique voisin de Francis Jammes. Il donna aussi *Romances sans paroles* (1904).

Auteur dramatique, il créa *la Société Lyrique et Dramatique* et joua lui-même, sur la scène du Théâtre Watteau. Il fit représenter au Théâtre de Valenciennes : *La Morte* et *le Rendez-vous*, et à Paris : *Le Droit de vivre*, pièce sociale.

Saint-Amand-les-Eaux

La vie moderne de la ville est curieuse. Elle a des cloutiers, des lamineurs, des faïenciers comme d'autres ont des tullistes, des étudiants, des marbriers, des rentiers. Elle a des hameaux de cultivateurs au Saubois, à la rue des Fèves, et le dimanche ils viennent à la messe. Au Mont-des-Bruyères, elle a des bûcherons et même des mineurs qui vont chaque jour aux fosses de Vicoigne à travers la forêt. Elle est populeuse et les enfants n'y sont pas voués dès la naissance au métier paternel. Tous ces gens se cotoient, se connaissent, entremêlent les opérations familières des petits achats, des petits profits et des petits services entre eux. Une large solidarité les unit. Pourtant on ne peut se dissimuler qu'il y a dans le nom des habitants de telle autre ville des nuances agréables que n'évoque pas le mot : *amandinois*.

Les deux monuments de pierre noircie par les siècles, orgueil de la Grand'Place, ne sont pas, comme le pourrait supposer au premier coup d'œil un visiteur féru de l'histoire des libertés flamandes, le Beffroi et l'Hôtel de Ville. Les bureaux de la mairie, la salle d'honneur, la justice de paix et les cachots sont installés dans les deux pavillons octogonaux de l'un, sous les toits jumeaux surmontés des chiens sculptés, les gardiens symboliques, et du clocheton où tinte la civique *bancloque*. L'autre, la Tour, haut de quatre-vingt-trois mètres, sème sur la ville les musiques grenues du carillon, chaque demi-quart d'heure. Mais aucune municipalité ne peut revendiquer la gloire d'avoir entrepris ces imposantes constructions, choisi les architectes pour les

projeter, les sculpteurs pour les décorer. Elles sont les restes magnifiques d'une abbaye fondée vers 633 par le pieux Amand, aimé du roi Dagobert, et dont la Révolution anéantit les vastes dépendances.

Les historiens qui ont essayé d'envisager les événements déroulés depuis le bon roi, n'ont point découvert de lien entre les époques de la domination monacale dont on garde, avec ces témoins muets, de précieux travaux savants et d'inestimables manuscrits, et l'actuelle, métallurgique, active et prospère. Simples compilateurs sans examen, polémistes de partis ou chercheurs consciencieux, ils n'affrontent pas la difficulté, insoluble peut-être. Toute la population à qui l'on n'a rien appris, sait vaguement. Elle sait qu'il y a des souvenirs dont il n'est pas possible de parler à propos, des moments de transition troublés et contestés, des vérités qu'il ne faut pas effleurer pour ne les pas voir interpréter mal, des allusions qu'il faut craindre. Et comme dans la maison d'un pendu, elle étend jusqu'aux tourteaux la gêne de ne pouvoir parler de corde.

Si les richesses de l'abbaye n'ont pas été toutes détruites, les enluminures de Sawalon (1), les incunables réunis par l'abbé du Bois, les tableaux des maîtres parmi lesquels plusieurs Rubens, ont été dispersés. Ces reliques enviées, si elles faisaient retour à la ville, quelques cours publics offerts aux adultes sur les détails compliqués de l'architecture étalée à leurs yeux, dont ils ne peuvent seuls distinguer les parties composites, dissiperaient le malaise inévitable et créeraient en peu de temps, par l'exercice désintéressé du goût, un courant salutaire de communes admirations locales. L'art n'a pas de parti. Saint-Amand ne s'est pas rouvert aux arts et n'a cure de ses trésors perdus. On s'y applique simplement aux minuties du talent décoratif aux fins de profits industriels. Il y a vingt ans qne le projet d'y bâtir une salle de spectacles a été mis à l'étude. Seules des musiques simples sont assurées d'un nombre grandissant d'auditeurs ; la musique ne définit rien. Ainsi la ville est un corps sans

(1) Galerie Mazarine, n° 1799, fonds latin. (Dr Ch. Denis.)

âme, ramas de toits dressés contre l'azur, rencontre de groupes restreints dont les dessins médiocres s'enchevêtrent et se neutralisent.

Les amateurs de pinsons, les coqueleux, les cyclistes, les archers, le cercle lyrique, les dresseurs de chiens ratiers, la société chorale et l'union des trompettes qui vont dans ces concours traditionnels de la vieille Flandre disputer des médailles, des prix d'argent et décider de paris, n'envisagent qu'un succès restreint. Répandre leur gloire au retour parmi les auditeurs de quelque cabaret de quartier les dédommagera amplement. Au dehors, il n'ont pas mission de sauver le renom de leur pays; ils n'oublient pas que la chanson : *les Biaux Enfants d'Saint-Amand* est une charge vivace, et le scepticisme qui blague les pénètre. L'irresponsabilité de groupe les autorise à user sans mesure de l'hospitalité des autres; ils n'ont souci de ne laisser derrière eux que la seule considération accordée aux clients qui paient. Succès ou malveillance sont pour eux seuls, et l'accueil chaleureux de nombreux amis ne les attend pas. Populaires ou d'élite, les enthousiasmes n'ont pas d'unanimité, et si brillant qu'il soit, aucun lauréat ne dérange les soucieuses tablées des beaux cafés du soir où la manille, le tric-trac et le rams développent sans fin leurs combinaisons. S'ils ont gagné leurs paris, abattu de la perche l'oiseau de cinq cents francs, qu'importe le reste!

A peu de distance, des sources sulfureuses connues, dit-on, depuis les Romains, alimentent les bains chauds. On les appelait Fontaine-Bouillon à cause de la façon dont les eaux sortent du sol. Le mot n'était pas mondain. On l'a remplacé par Saint-Amand-Thermal et nul ne s'en est aperçu.

C'est ainsi que va la ville prospère, laborieuse et paisible, dont la vitalité n'a point de centre, dont l'ambition ne dépasse pas l'au-jour-le-jour. Comme elle est peu latine!

Parmi l'indifférence générale et les mille agitations de quartier, quel refuge facile pour vivre isolé, travailler au chant du carillon, entasser des livres et ne pas manquer cependant à voir çà et là naître des projets et mûrir des destins, du spectacle émouvant de la vie. Il faut bien

apprendre, enfin, l'état actuel de notre décentralisation, et récrire encore le mot de Candide, à moins de se mettre aux archives.

P.-M. Gahisto.

Paul-Manoël Gahisto (1878) originaire de l'arrondissement d'Avesnes, débuta par *Pages Rustiques* (1903), essais descriptifs et récits de villages. Il donna en 1904 *L'Or du Silence*, roman, et en 1905 *Croquis du Passant*, plaquette.

Il collabore aux revues régionales : *le Beffroi*, *la Revue septentrionale*, *la Province*, *l'Essor septentrional*, etc.

L'ancienne Abbaye et le Château de Cysoing

L'Abbaye de Cysoing, l'une des plus anciennes de la Flandre française, a été fondée en 838, sous le règne de Louis-le-Débonnaire, fils de Charlemagne, par Evrard, duc de Frioul, gendre du roi et époux de la princesse Ghisla, sœur de Charles-le-Chauve.

Elle était occupée depuis le XIIe siècle par des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, avait sous sa juridiction les couvents de cet ordre, et comptait au nombre de ses prérogatives celle de faire l'éducation des fils de sang royal.

Vers la fin du XIIe siècle, elle servit de refuge à la reine Ingelburge, sœur de Canut VI, roi de Danemark et premier roi des Vandales, après que Philippe-Auguste l'eût répudiée pour Agnès de Méranie.

En 1214, Philippe-Auguste vint, dans la même abbaye, remercier Dieu de lui avoir donné la victoire à Bouvines.

L'abbaye de Cysoing fut pillée par les gueux, en 1566; elle fut à peu près ruinée par les guerres qui désolèrent la Flandre au XVIe et au XVIIe siècles.

En 1750, les abbés de Cysoing élevèrent, en l'honneur de Louis XV, qui était, dit-on, venu à l'abbaye, après la bataille de Fontenoy (1745), la fameuse pyramide triangulaire en pierre bleue, haute de 17 mètres, surmontée d'une fleur de lys en cuivre doré ciselé à jour, qui fait l'admiration de tous les visiteurs.

Après avoir passé par bien des vicissitudes, après avoir été incendiée et subi des démolitions successives, l'abbaye de Cysoing finit par disparaître en 1792.

Les viviers et les jardins subsistent encore en partie ; c'est en face de deux immenses pièces d'eau, séparées par une large avenue plantée d'arbres et bordée de quais en pierres de taille, que fut construit en 1808, sur le plan du petit Trianon de Versailles, le château actuel de Cysoing, connu sous le nom de Château de l'Abbaye.

Le parc, les pièces d'eau et le potager du château occupent une superficie d'environ 6 à 7 hectares.

Parmi les curiosités que renferme cette propriété, citons une grotte très profonde, qui a probablement servi autrefois de cachot, et dont l'entrée, à une époque plus récente, a été refaite, avec des pierres provenant des démolitions de l'abbaye. Dans le fond, une espèce d'armoire pratiquée dans la muraille laisse encore voir une planche sur laquelle on déposait sans doute la nourriture du prisonnier. Un squelette enchaîné donne à ce cachot un aspect qui ne manque pas d'impressionner les visiteurs.

Au-dessus de cette grotte, une terrasse domine le pays environnant ; on y jouit d'un coup d'œil admirable. Puis on descend vers la cascade, la salle de bains et l'une des pièces d'eau, au bout de laquelle on aperçoit, sur une île circulaire, les ruines d'un ancien pavillon. Une île semblable, également couverte de ruines, est située en face, dans l'autre pièce d'eau.

Un peu plus loin, construit en partie sur l'eau, on trouve un ancien bâtiment avec une grande salle disposée en forme de théâtre, et des gradins circulaires dans le fond. Le dessous de cette salle sert de remise aux bateaux ; à côté de cette remise, sous une autre salle, se trouve une piscine très curieuse. Plus loin est le bois, complètement entouré d'eau, et dans le lointain on aperçoit les hauteurs de Bourghelles.

En revenant, on passe près d'un tumulus où quelques personnes croient que le fondateur de l'abbaye a dû être enterré avec sa femme Ghisla ; puis on voit sur la droite pyramide, qui a été cédée au département, pour être classée comme monument historique, et qu'une simple haie sépare du parc du château. On regagne le château par la grande avenue, longue de près d'un demi-kilomètre, et l'on trouve

en se dirigeant vers la grille d'entrée, située du côté de la ville, un petit bois très accidenté et très touffu, ancien labyrinthe, dans lequel on voit encore une grotte servant d'abri, construite entièrement avec des démolitions de l'ancienne abbaye, marbres, pierres sculptées, ogives, d'un aspect fort curieux, un tunnel, des bassins, une source, une colonne penchée dont le haut est tombé, une pierre sculptée aux armes de Charles-Quint avec le collier de la toison d'or, une autre vieille pierre sculptée aux armes du directeur de l'abbaye, qui avait rang d'évêque, avec la devise : *Pedetentim*, etc.

Enfin, près de la grille, se trouvent les curieux souterrains, dans lesquels on descend par un immense puits en maçonnerie et qui sont aujourd'hui éboulés à une certaine distance de l'entrée ; on peut néanmoins les parcourir encore, dans trois directions, assez loin pour se rendre compte de leur construction. Dans les deux principaux, la voûte est assez haute pour qu'on puisse y marcher debout. L'un de ces souterrains allait, dit-on, à Saint-Aurand, un autre passe sous la ville de Cysoing, où beaucoup de maisons en ont isolé une partie qui leur sert de cave, et allait jusqu'à Lille. Lors de la construction des fondations du fort de Sainghin, le génie militaire l'a retrouvé. Enfin, le troisième va dans une direction inconnue.

Le château a été construit pour braver les siècles : à en juger par l'épaisseur inaccoutumée de ses murailles, il doit être d'une solidité à toute épreuve. Les dispositions intérieures sont très bien comprises pour la commodité de ses habitants.

La grande salle donnant sur le perron offre comme curiosité une tapisserie du premier empire, avec sujets romains et draperies, admirablement conservée et d'une fraîcheur telle, qu'on croirait qu'elle date de quelques années seulement.

De nombreux touristes viennent dans la belle saison visiter le parc et les souvenirs historiques qu'il renferme. L'excursion vaut la peine d'être recommandée.

G. Pérot.

Consul du Paraguay à Lille.

CHRONIQUES



Chronique judiciaire

Tant qu'il existera des directeurs et des artistes, il s'élèvera vraisemblablement entre eux des contestations.

Récemment encore, c'est Mlle Arlette Dorgère, la jolie commère de revues, qui plaidait contre la direction des Folies-Marigny; et l'enjeu de ce débat très parisien atteignait 25.000 francs.

La divette avait été engagée en 1904 pour jouer soit les commères, soit des rôles détachés, et un dédit de 25.000 fr. garantissait le respect de ces conventions. Mlle Dorgère tint, la première année, le rôle de la commère dans une revue, mais l'an suivant, se vit confier seulement des rôles détachés. Fut-ce dépit de la chanteuse? Elle cessa de suivre avec exactitude les répétitions de la pièce; de là, prétention réciproque de l'artiste et de ses directeurs à obtenir en justice la résiliation du contrat et les 25.000 francs de dédit. Les plaideurs étaient d'accord sur un point, celui de leur divorce scénique. Restait à régler la question d'indemnité. Le Tribunal de Commerce de la Seine, car c'est cette juridiction marchande qui fut saisie du différend, donna tort à l'artiste, repoussa sa prétention d'être toujours commère, apprécia sévèrement son inexactitude aux répétitions, et sanctionna le tout par sa condamnation au paiement du dédit.

Les directeurs de théâtre sont donc dans leur droit lors-

qu'ils réclament de leurs pensionnaires l'assiduité aux répétitions. Ils ont parfois émis vis-à-vis du public ou de la presse des exigences qui ne rencontrèrent pas la même approbation. On se souvient de la polémique à laquelle donna lieu le refus par l'un d'eux de délivrer à un soiriste son service de presse.

— Je suis maître chez moi, disait à ce sujet M. Antoine.

Tel était aussi le raisonnement du directeur du Casino de Paris lorsque, un soir de septembre, il refusa à un spectateur et à sa femme, l'entrée de son théâtre. Cette fois-ci l'incident se termina par un procès. Les faits étaient les suivants : un agent dramatique, qui recrutait des artistes pour un music-hall rival, avait loué et payé comptant deux fauteuils au bureau du Casino ; le soir de la représentation, il présenta ses coupons au contrôle et allait occuper ses places lorsqu'il fut arrêté au passage par le directeur qui s'opposa vivement à son entrée, déclarant ne vouloir recevoir celui qui venait, disait-il, lui voler ses artistes.

Le Tribunal de la Seine, dont la première Chambre vient de solutionner ce différend, a posé en principe que le directeur d'un établissement théâtral qui fait appel au public ne peut en refuser l'accès à quiconque paie sa place et observe une tenue correcte ; tout spectateur remplissant ces conditions doit être accueilli, sa curiosité fût-elle même inspirée par un intérêt de concurrence commerciale. Le Tribunal de la Seine a alloué à l'agent dramatique ainsi expulsé le remboursement de ses fauteuils d'orchestre et 300 francs de dommages-intérêts. Les impresarii devront donc se résigner à courir l'aléa de se voir enlever leurs étoiles ; c'est un risque professionnel dont ils se garantiront plus efficacement par la persuasion que par la jalousie et la séquestration.

*
* *

Les revendications féministes dont nous sommes de plus en plus assiégés tendent à émanciper l'épouse du joug marital. La petite histoire qui va suivre prouvera que la loi n'a cependant pas tort de limiter le droit de dissipation de la

femme et de protéger le mari contre certaines folies irréfléchies de sa compagne.

La femme d'un employé de chemin de fer, ayant besoin d'argent, imagina le moyen suivant de s'en procurer : elle acheta à tempérament, dans un grand magasin, des meubles qu'elle mit au Mont-de-Piété, puis retira et vendit pour 100 francs à une voisine.

Le magasin, auquel elle avait consenti, pour une valeur de plus de deux cents francs, huit traites payables mensuellement, s'adressa au mari pour en obtenir le paiement, puis, sur le refus de celui-ci, au tribunal de paix d'Ivry. Le juge débouta avec raison l'établissement de sa demande ; car si la femme mariée a un mandat tacite du mari pour les dépenses courantes du ménage, elle ne saurait l'engager par des actes de dissipation dont il n'a tiré aucun profit personnel.

L'isolement et la détresse des filles séduites ont, plus encore que la dépendance des femmes mariées, donné matière à des dissertations et provoqué l'examen des dramaturges, des romanciers et des publicistes. Dans la réalité, c'est au juge que l'on en vient. Les philosophes peuvent méditer, les polémistes critiquer, les intellectuels suggérer, c'est le magistrat qui, tranchant chaque débat par la nécessaire brutalité d'une sentence d'espèce, renvoie le séducteur indemne ou le condamne à réparer pécuniairement les conséquences de son abandon. Comme toujours, dans cette appréciation délicate d'actes humains, des distinctions s'imposent. La malheureuse qui fut, suivant l'éternelle trilogie, aimée, rendue mère et abandonnée, obtiendra, à défaut d'une réparation d'honneur, le soutien matériel de l'existence, mais seulement si elle justifie d'une promesse méconnue de mariage, ou bien de la reconnaissance de ses enfants par leur père naturel.

Or, précisément il arriva, et ce n'est pas là, croyez-le bien, un cas sans exemple, qu'une jeune fille devint la maîtresse d'un homme marié, et vécut sept ans avec lui. Cette union adultérine donna même naissance à deux enfants qui ignoreront toujours la douceur d'un état civil régulier. Puis

l'amant s'éloigna sans assurer l'avenir de ceux qu'il quittait. La sixième chambre du tribunal de la Seine, saisie par la mère abandonnée de la demande d'une pension de quarante francs par mois, repoussa cette requête en disant : un homme marié n'a pu promettre le mariage ; un homme marié n'a pu reconnaître d'enfant, la loi le lui défend.

Ces questions touchent à celle de la recherche de la paternité, périodiquement réveillée. On s'en occupe autant à l'étranger qu'en France, car la Chambre belge vient de voter un projet de loi qui étend, même en dehors du cas de rapt, l'autorisation de la recherche de la paternité. C'est ainsi que cette procédure, dont l'indiscrétion a rebuté jusqu'à présent le législateur français, pourra être mise en jeu s'il existe un aveu écrit du père présumé, ou si celui-ci a de notoriété publique vécu maritalement avec la mère, ou s'il l'a séduite par une promesse de mariage ou à l'aide de manœuvres frauduleuses.

Reste à intervenir le vote du Sénat belge. L'expérience qui sera faite de cette loi chez nos voisins présentera pour nous quelque utilité, et les résultats qu'en donnera l'application pourront éclairer plus tard les discussions qui ne manqueront pas de se produire sur ce problème législatif à l'occasion de la revision projetée de notre Code centenaire.

*
* *

A l'éphémère royauté que se voient annuellement décerner les plus jolies filles des halles et des lavoirs parisiens, il manque surtout un fleuron : celui de la liste civile. Aussi, ne sera-t-on pas étonné d'apprendre qu'une des reines de l'Italie, Mlle Mary Nulli, venue de Milan à Paris pour le carnaval de l'an dernier, s'était trouvée fort dépourvue au retour de ce voyage triomphal. Ses pauvres économies avaient passé en frais de représentation. Que faire hélas ? Elle cita devant le Tribunal de sa ville natale les membres du comité qui l'avait déléguée, leur réclamant une indemnité princière qui comprenait notamment le paiement d'une somme à titre d'apanage, le remboursement de son voyage en pre-

mière classe, et de celui de sa mère, sans laquelle elle ne pouvait décemment franchir les Alpes, le paiement des nombreuses cartes postales commémoratives dont elle avait comblé les Parisiens, enfin une honorable indemnité pour la dédommager de la perte de sa place d'employée de magasin qu'à son retour elle avait trouvée occupée.

Le Tribunal n'a pas encore statué définitivement sur ce procès royal, mais a dès à présent écarté la plupart de ces chefs de demande pour n'en retenir qu'un et ordonner une enquête. C'est le chapitre des dépenses faites par la reine pour ses habillements royaux que les juges ont réservé et sur lequel les parties sont invitées à justifier leurs affirmations contradictoires.

Gageons que le bonheur d'une couronne passagère a fait place chez la petite reine à quelque désillusion, et qu'elle sent aujourd'hui tout le poids d'une souveraineté qui l'obligea, tout comme les vrais monarques, à des déplacements coûteux sans lui valoir même le traitement d'un président de République.

Edmond Binoche.

A travers nos colonies

M. Gentil, commissaire général du Congo français, s'est embarqué pour rejoindre son poste. On sait avec quelle violence haineuse ce loyal serviteur de la France fut attaqué il y a quelques mois. Sa nomination et son retour dans la colonie sont une réponse suffisante aux calomnies dirigées contre cet homme de bien par ses adversaires. Il pourra reprendre le travail interrompu, et, mieux armé que par le passé, faire bonne besogne. Chargé de la direction supérieure, n'ayant plus de gouvernement direct, il pourra se déplacer plus facilement, et s'assurer par lui-même de l'exécution de ses ordres.

L'un des premiers soins de M. Gentil sera de supprimer le portage, ou du moins de le restreindre considérablement, par l'établissement d'un chemin de fer Decauville à voie de $0^{m},60$ remplaçant la route de piétons qui, pour le ravitaillement des territoires du Tchad, réunissait le bassin de l'Oubanghi à celui du Chari. Ce railway coûtera neuf millions qui seront pris sur l'emprunt de 75.000.000 que le ministre demandera à la nouvelle Chambre de voter dès sa rentrée : la construction durera deux ans. En même temps on établira le câble sous-marin de Libreville à Loango et trois mille kilomètres de lignes télégraphiques terrestres : une soixantaine de millions seront consacrés à la voie ferrée allant de Libreville au confluent navigable du Congo ; enfin le corps d'occupation reconnu insuffisant sera renforcé d'une compagnie de troupes régulières et de huit cents hommes de garde régionale.

Ce sont là travaux utiles, appelés à rendre de grands services au Congo. Celui-ci, après leur achèvement, pourra entrer dans la voie des bénéfices réels, et de la prospérité

effective, surtout si on laisse à sa tête le Commissaire général actuel et les collaborateurs de son choix, si on lui évite les inspections du genre de celle qui, il y a quelques mois, eut pour résulter d'arrêter toute industrie et de causer un état de malaise dont les effets se font encore sentir dans la colonie.

Avant de quitter le Congo, signalons un fait assez curieux qui s'est produit ces temps-ci. On sait les attaques dirigées contre les grandes compagnies instituées sous le ministère Guillain, et qui se partagent, sur le papier tout au moins, la presque totalité de la colonie. Ces attaques ne sont pas toutes justifiées; mais nous n'avons pas l'intention d'entamer sur ce sujet une discussion, qui nous entraînerait trop loin. Indiquons seulement que certaines sociétés, quoique réalisant des bénéfices, verraient sans regret substituer à leur domination nominale s'étendant sur des milliers d'hectares un autre régime. L'une d'elles, dans sa dernière assemblée générale, a donné pouvoir à son Conseil d'administration représenté par M. A. Cousin, membre du Conseil supérieur des colonies, et colonial rompu à la pratique des affaires, afin de négocier dans ce but. Elle accepterait, en échange de droits théoriques qu'elle estime plutôt une charge qu'un avantage réel, la pleine et entière propriété de concessions territoriales réduites, mais choisies par elle, à différents endroits de son domaine actuel. Loin de vouloir chasser les étrangers, elle accueillerait volontiers les traitants indigènes ou européens venant négocier aux alentours de ses factoreries. Elle abandonnerait en un mot complètement le système suivi jusqu'ici.

La solution définitive n'est pas encore intervenue, mais cet essai vers une orientation nouvelle mérite d'être signalé. Nous suivrons avec intérêt les démarches de l'Alimaïenne.

*
* *

A Madagascar M. Augagneur à peine arrivé dans la colonie a vu se dresser contre lui presque tous les chercheurs d'or. On se plaint du nouveau régime minier, qui,

au dire des intéressés, amènera infailliblement la mort de toutes les petites exploitations, les seules, jusqu'à ce jour, ayant réussi. Ces doléances sont peut-être exagérées : elles ont une base sérieuse cependant. En tout cas nous assistons au Krach anticipé du boum tenté il y a quelques mois sur les richesses aurifères de la grande île. Les capitaux français feront bien d'y regarder à deux fois avant de s'engager dans cette voie.

*
* *

La question des Nouvelles Hébrides que l'on avait cru résoudre le 8 avril 1904, et le 27 février dernier, n'est pas définitivement tranchée, malheureusement. La reconnaissance de nos droits aurait pu être acquise au moment de nos concessions à Terre-Neure. Les ministres d'alors ont laissé passer une occasion qui ne se représentera pas. A l'heure présente on se trouve en présence d'une sorte de compromis qui mettrait la France et l'Angleterre sur le pied d'une égalité absolue. Cette solution est bien difficilement applicable étant donné les intérêts en présence. Elle a le grave défaut de ne pas tenir compte d'une façon suffisante de la prépondérance de nos intérêts dans l'archipel, et néanmoins les gouvernements locaux d'Australie et de Nouvelle Zélande la repoussent, et combattent l'accord préalable intervenu entre Paris et Londres. Nous ne sommes pas au bout de nos difficultés.

En Océanie notre situation générale est d'ailleurs peu prospère. La Nouvelle Calédonie est en déficit budgétaire constant : nos possessions du Pacifique, victimes d'une catastrophe qui a ruiné Taïti, et les îles voisines sont, pour plusieurs années, en bien mauvaise posture. Tout cela n'est guère brillant.

*
* *

D'autres de nos colonies encore, bien que n'étant pas — heureusement — en aussi mauvaise situation, ont souffert depuis un an des intempéries climatériques. Il y a eu

des cyclones à Madagascar et en Indo-Chine ; au Dahomey la récolte de palmes a été mauvaise en 1905, et le chiffre des transactions est descendu dans cette colonie de 21.822.743, chiffre de 1904, à 18.366.673 en 1905.

Au Sénégal la récolte des arachides a été très inférieure à la normale. Notons en passant qu'on veut essayer cette culture dans la vallée du Niger. Ce fait prouve une fois de plus l'importance des voies ferrées, et le développement qu'elles donnent à un pays. On n'aurait jamais eu l'idée de faire des arachides dans l'ancien Soudan avant l'achèvement du railway Kayes Koulikoro.

En Algérie le rendement des céréales a fléchi, et la mévente des vins n'a pas permis de profiter de l'excellente production des vignobles.

En Indo-Chine, l'exportation du riz a diminué prodigieusement.

Mais ces pertes proviennent heureusement de circonstances spéciales qui ne se reproduisent pas à l'état continu, et que nous ne verrons probablement pas cette année.

*
* *

Rien de particulier en Indo-Chine. M. Beau poursuit ses voyages d'inspection et d'inauguration. On va commencer les travaux d'irrigation qui assureront des récoltes de riz constantes. Il est parti pour l'Extrême-Orient de nouveaux sous-marins : l'arsenal de Saïgon doit être pourvu sous peu des moyens d'action qui lui manquaient. La situation générale est bonne.

A la côte des Somalis le gouvernement s'occupe, enfin, de la question des chemins de fer Ethiopiens. Une commission a été nommée. Il importe qu'une solution intervienne au plus tôt pour sauvegarder nos droits et les intérêts des capitaux français engagés dans l'affaire.

Le soulèvement qui a éclaté à Thala, en Tunisie, à la fin d'avril, appelle de nouveau l'attention de nos gouvernants sur le péril latent qui peut résulter pour nous du fanatisme musulman. La question est grave : nous en avons parlé

plusieurs fois ici même et ailleurs encore. Il faut infiniment de tact, de doigté et de fermeté équitable pour ne pas froisser la nervosité religieuse des partisans de l'Islam. Un heurt violent pourrait avoir de terribles conséquences pour notre empire Nord et Ouest africain.

*
* *

Nous avons reçu pendant la période électorale qui s'achève des lettres attristées et vraiment pénibles de nos correspondants des Antilles et de l'Inde. Les illégalités, les violences, les abus de pouvoirs, les meurtres même commis dans ces vieilles colonies constituent un scandale. La Chambre a ordonné une enquête en ce qui concerne l'Inde française. Une autre s'impose pour les Antilles et la Guyane. Les coupables, à quelque parti qu'ils appartiennent doivent être sévèrement punis : il faut à tout prix éviter le retour de scandales comme ceux qui se sont produits au cours de la période électorale. Si l'on ne pouvait ramener le bon ordre, et la décence publique dans ces malheureux pays, il ne resterait qu'une ressource : supprimer purement et simplement leur représentation au sein du parlement de la mère patrie. Et certains bons esprits se demandent déjà si, après tout, ce moyen radical ne serait pas le seul remède.

Louis Le Barbier.

Avocat et publiciste, successivement directeur politique du *Pays* et rédacteur politique du *Petit Moniteur*, Louis Le Barbier s'est particulièrement occupé d'histoire et va publier un nouveau volume : *Une commune de l'Oise pendant l'invasion 1814-15*. Mais il s'est consacré, plus spécialement encore, à l'étude des questions coloniales. Chargé de deux missions en Afrique occidentale, il a publié des livres (*Dans la Haute Guinée*, *la Vallée du Moyen Niger*, etc.) et donné de nombreux articles aux journaux et revues (*Liberté*, *Eclair*, *Dépêche Coloniale*, *Moniteur des Colonies*, *France de Demain*, *Correspondant*, *Quinzaine*, *Revue hebdomadaire*, etc.).

Revue des Revues

Revues françaises

M. Clemenceau et la Question sociale, par Marcel Théaux (*La Nouvelle Revue*, 1er avril).

M. Marcel Théaux étudiait dans le *Mercure de France* du 1er avril les idées philosophiques de M. Clemenceau : « Une sorte de lyrisme triste, nous disait-il, un désespoir courageux, un matérialisme de rêveur, un stoïcisme attendri par de la pitié. Ce n'est pas trop, je crois, de tous ces mots pour caractériser le sens des généralisations éloquentes et un peu hasardeuses, ou plutôt l'imagination de M. Clemenceau. Tenter de plier à un système ces hypothèses scientifiques, ces rêveries cosmiques, ces exhortations viriles, serait malaisé, non moins que téméraire... » Dans la *Nouvelle Revue*, M. Théaux étudie M. Clemenceau et la Question sociale, et expose que ce n'est ni par pitié, ni par envie que M. Clemenceau a épousé la cause de la démocratie. «... Ce qu'il a dans le sang, c'est l'amour de la justice. Il ne hait pas les privilégiés, mais il déteste les privilèges où il aperçoit des obstacles à l'affranchissement définitif de l'humanité... » Non-collectiviste, son socialisme ne dresse pas l'égalité en face de la liberté. Au contraire, il se donne pour tâche de les concilier.

Etudes Dantesques. — La Vita Nuova, par PÉLADAN (*La Nouvelle Revue*, 1er avril).

M. Péladan combat « l'opinion courante et superficielle qui fait de la *Vita Nuova*, de Dante, un poëme amoureux... ». Dante « haussa la jeune florentine de son premier amour jusqu'à y voir une allégorie de la Sagesse et c'est en qualité d'allégorie que Béatrice traverse les trois sphères de la « Divine comédie » pour s'épanouir dans le *Convito*, sous les traits d'une nouvelle *Diotima* ».

La Philosophie de Renouvier, par Jules DELVAILLE (*La Nouvelle Revue*, 15 avril).

Si l'influence d'un écrivain et la valeur d'un système philosophique, nous dit M. Jules Delvaille, se mesuraient au bruit qu'ils font dans le monde, à la notoriété dont ils jouissent auprès de ceux qui prétendent « être au courant des choses actuelles », l'œuvre de Charles Renouvier passerait pour un événement de peu d'importance dans l'histoire des idées au XIXe siècle. Malgré ce peu de notoriété générale, Renouvier n'en a pas moins « imprimé une forte impulsion à la réflexion philosophique, suscité des vocations, formé des disciples qui, le plus souvent, n'ont connu de lui que ses livres. »

Renouvier vivait une vie retirée et laborieuse. Ses relations se bornaient à quelques savants : Jules Lequier, les deux frères Sainte-Claire-Deville, le médecin philosophe Louis Peisse, traducteur de Stuart Mill, Mme Coignet, l'abbé Constant, plus connu sous le nom d'Eliphas Lévi, les peintres Français, Baron, Chenavard. M. Jules Delvaille après une biographie de Renouvier où il remarque que le philosophe fut en somme un indépendant et un isolé, puisqu'il n'eut jamais de chaire, universitaire ou autre, et que sa modestie l'éloignait naturellement des honneurs et de toute distinction, au point que l'Ecole Polytechnique oublia lors de la publication de son livre d'or d'y inscrire

cet ancien élève, nous résume le système de l'auteur de la *Philosophie analytique de l'histoire*, de la *Nouvelle Monadologie*, de la *Critique de la doctrine de Kant.*

Le néo-criticisme embrasse la théorie et la pratique, et eut pour objet d'organiser le savoir et l'action : « Avant Renouvier, des penseurs, David Hume, en Angleterre, Kant, en Allemagne avaient essayé la *critique* de l'esprit humain en cherchant quelles étaient les conditions de la connaissance, quelle était la valeur des idées et des principes présumés irréductibles et primitifs..... Hume pêche par défaut; il lui manque l'idée de loi naturelle; Kant pêche par excès; il a eu tort de conserver l'idée d'une substance, concept encombrant et inutile. En s'inspirant de ces deux illustres devanciers, en combinant les résultats de leur réflexion, il y a place pour un nouveau criticisme, dont la thèse principale sera celle-ci : la simple succession, l'habitude de voir des phénomènes liés entre eux sont insuffisants pour constituer la science : il faut admettre des « fonctions intellectuelles » présidant à la connaissance, et distinctes de l'expérience dont elles sont les conditions... A la suite de cette première affirmation portant sur la réalité, Renouvier déterminera ce que doit être, dans son ensemble, cette réalité. » Il repousse les hypothèses monistes : « Laissant dans leur inaccessible obscurité les origines pures, nous posons, dit Renouvier, une *pluralité de conscience* comme fait primitif de notre connaissance... On substitue de cette manière l'unité multiple, le tout, à l'un pur, idole des métaphysiciens ».

Malmenant la doctrine évolutionniste comme étant en contradiction avec la loi du nombre, renversant l'idole de la substance éternelle et infinie, rejetant les hypothèses de Spinoza et de Spencer, Renouvier pose une affirmation capitale, celle d'une liberté réelle et concrète. Cette idée de liberté, qui n'est pas celle de la liberté transcendante, possible seulement dans le monde des substances inaccessibles, est le pivot même, expose M. Jules Delvaille, de la doctrine néo-criticiste : « Sur l'idée de liberté, que Renouvier comprit pleinement grâce à son ami Jules Lequier, nous verrons reposer la valeur même de la connaissance, de la

science, la possibilité de la morale et de la justice qui perdraient leur sens dans l'hypothèse déterministe. La doctrine renouviériste est une philosophie de la liberté... Nous verrons qu'elle est aussi une philosophie de la croyance, de la moralité et du droit. » La métaphysique, pour Renouvier, est fondée sur la morale. L'*Esquisse d'une classification systématique des doctrines philosophiques* nous montre que pour le philosophe néo-criticiste, l'histoire et la sociologie ne se comprennent elles aussi qu'à la lumière de la morale. L'aboutissement de la doctrine néo-criticiste est un acte de foi en la bonne volonté des hommes. La critique de la raison aboutit à un idéalisme moral et social.

M. Gabriel Séailles pense, à propos des *Principes de la nature*, qu'il y a une seconde philosophie de Renouvier, en contradiction avec le néo-criticisme et qui semble tombée du ciel. Selon M. Séailles cet ouvrage serait « un roman d'aventures cosmiques, écrit par un polytechnicien pour des pasteurs protestants ». M. Jules Delvaille ne semble pas croire à cette seconde philosophie et à ce dogmatisme. Il tend à les expliquer par une sorte « d'épanouissement poétique du moralisme ».

Le Centenaire d'un Philosophe. — Alphonse Gratry, par l'abbé D. Sabatier (*La Quinzaine*, 1er avril).

M. l'abbé Sabatier estime « ... que les idées philosophiques d'A. Gratry méritaient d'être rappelées à l'attention de nos contemporains. Personne n'a jamais nié que leur bienfaisance morale ne soit remarquable. Ceux qui se sont le plus violemment exprimés contre leur valeur logique et objective, — Schérer, par exemple, pour qui la doctrine d'A. Gratry ne contient pas « une seule vue nouvelle, un seul aperçu important, une pensée féconde ou profonde, bref, le plus petit profit pour la science » reconnaissent pourtant qu'il y a « dans le *Traité de la connaissance de Dieu* telle page sur la création et sur la Providence, sur la vie morale et les défaillances de l'âme... dans la *Logique* tel chapitre sur les dangers de la vie du siècle et le saint recueillement d'une vie chrétienne; dans les écrits du P. Gratry des passages qui élèvent et attendrissent, qui

fortifient l'homme moral, comme le feraient quelques gouttes d'un cordial généreux, des paroles bénies et pour lesquelles on se sent pressé de bénir l'auteur ».

Dans son célèbre *Rapport sur la philosophie en France au XIXe siècle*, Félix Ravaisson, complètement dégagé de toute préoccupation de polémique personnelle, est un juge plus impartial, lorsqu'il reconnaît que « l'éloquent Oratorien a bien mérité de la philosophie. »

Lettres inédites de Frédéric Ozanam à Fauriel (1840-1841), publiées par M. Victor Glachant (*La Quinzaine*, 16 avril).

Ces lettres appartiennent toutes, sauf une, du 2 décembre 1840, à l'année 1841 :

« C'est, nous dit M. Glachant, on s'en souvient, dès cette année 1841 que Frédéric Ozanam, âgé de vingt-huit ans seulement, eut l'honneur d'être appelé à la Faculté des Lettres de Paris, comme suppléant, dans la chaire de littérature étrangère que Fauriel occupait depuis dix ans (1831). Auparavant, il était avocat et professeur de droit à Lyon, où il venait d'épouser (juin 1841) la fille du recteur de l'Académie, M. Soulacroix. Ainsi, le bonheur domestique et le succès professionnel lui venaient ensemble. Ce furent, pour cette âme d'élite, de bien douces mais trop éphémères satisfactions. « Celui qu'aiment les Dieux meurt jeune », soupirait la mélancolie grecque. Le proverbe, hélas ! se vérifie trop souvent pour les meilleurs et les plus religieux d'entre nous. »

George Brummel. Esq. par Marcel Boulenger (*Mercure de France*), 1er mai.

Après les pages consacrées par les revues précédentes à l'épanouissement poétique du moralisme ou de l'esprit religieux, il est bon de lire l'article de M. Marcel Boulenger, consacré au dandysme et à George Bryan Brummel esq. Les boutades du Beau, ses menus, ses cravates, et ses gilets, nous ramènent à une philosophie morale pratique singulièrement différente. Et il est permis, quand de

tels documents se présentent, de douter de l'efficacité des systèmes généraux. Chacun cherche un support possible à son activité. Brummel : « maître de tyranniser la mode, se contentait de la guider doucement, tout en paraissant lui obéir. De la sorte, les moindres détails de sa mise prenaient une importance savoureuse, et l'on a gardé le souvenir de l'effet qu'il produisit, par exemple, quand il parut sur le turf avec une cravate blanche et des bottes à revers blancs. C'est je pense dans cette modération qu'il faut trouver la cause du long succès qu'obtint Brummel comme arbitre des élégances. On se serait engoué de lui s'il eût été excentrique, mais on s'en serait lassé. Au lieu qu'il n'amusait pas les yeux mais il semblait ne s'adresser qu'aux connaisseurs : tout le monde voulut en être. »

Le sympathique M. Max Nordau a dit, doctoralement (1): « L'amour des costumes étranges est l'aberration pathologique d'un instinct de l'espèce... » Quel bien devons-nous penser de Brummel, qui par la modération même que remarque M. Boulenger, sut se garder de tout danger « pathologique. »

Cela doit être un enseignement. Et si la plupart de nos littérateurs français contemporains avaient eu des tailleurs anglais et des idées prises à la confection, ils se seraient peut-être attiré l'indulgence de M. Nordau. Au lieu de finir misérablement comme Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine ou Oscar Wilde, ils se seraient élevés de leur royale gouape à la correction morne d'un Brummel. Elle avait fait de lui le commensal d'un prince. On arrive à tout avec de la tenue. Surtout quand on y joint cette insolence spéciale qu'on a qualifiée assez imparfaitement humour. C'est pourquoi les jeunes gens feront bien de méditer, plutôt que les pensées de Marc-Aurèle, ces graves questions et de ne pas oublier les bottes à revers blancs de Brummel. Cela vaut mieux pour la postérité que les impedimenta des bagages littéraires. Au surplus, s'ils étaient atteints secrètement de la maladie de l'art, qu'ils n'oublient pas qu'il leur est loisible, pour rester corrects, de la cultiver, comme les autres vices, en se cachant.

(1) Dégénérescence, t. II.

Lettres à un ami (*1855-1870*), par Edmond Rousse (*Le Correspondant*, 25 avril).

Le Correspondant continue la publication des lettres d'Emond Rousse. Tout ce qui a trait à des détails d'intimité est plein d'une sorte de bonhomie attachante.

« Hier matin, nous avons perdu ce pauvre vieux maréchal Reille. Il n'était pas mon parent, mais notre proche, comme on dit en province... Il a traversé vingt ans de guerre acharnée sans recevoir une égratignure, comme Masséna son beau-père. Il a eu seulement une balle morte dans son manteau, à Waterloo, où il commandait en chef un des corps d'armée. Quand j'étais petit, on nous enveloppait sous ce manteau bleu, et nous *regardions par le trou de la balle* : c'était un de nos plaisirs. »

Voici de très vivants croquis de scènes judiciaires : « Tu me demandes des détails sur l'affaire *Ollivier* qui est devenu, du même coup, un avocat célèbre, un grand homme politique et un martyr du droit de libre défense? Ç'a été une affaire détestable pour tout le monde. La magistrature, après avoir engagé la lutte bêtement, l'a terminée par une iniquité manifeste; et le barreau a donné le spectacle agréable au public d'un combat entre robes noires. Quant aux détails, tu les connais à peu près comme moi. Tu as lu cette malheureuse et innocente phrase qui a allumé le courroux criard de M. Gislain de Boutain. Si nous n'avons plus le droit de dire qu'un réquisitoire est *passionné*, je ne vois pas trop ce que nous pouvons risquer sans courir la chance d'une objurgation publique. Ollivier était donc cent fois dans son droit en refusant une rétractation; et il n'y a pas eu dans le barreau, ni même dans le public qui ne nous aime pas, deux sentiments à cet égard... »

Si les vers de Victor Hugo effrayaient parfois Edmond Rousse, il faut reconnaître que le « douceâtre » ne le séduit guère : « Cette littérature administrative (Camille Doucet dit Camomille douceâtre) ne me tente pas... pourquoi tous ces esprits honnêtes et distingués éprouvent-ils ces diarrhées

poétiques et versiformes? » La question n'est pas neuve. On ne l'a jamais résolue.

Edmond Rousse, à propos du *Tannhæuser*, écrit à son ami (23 mars 1861) : « Le *Tannhæuser* est tombé à plat. Est-ce justice ou parti pris? Je ne sais, ne l'ayant pas entendu. On a joué seulement devant moi une marche qui est fort belle; et il me paraît difficile qu'un homme, qui a fait une très belle chose, ne soit pas après tout un homme de talent. Les musiciens impartiaux reconnaissent que Wagner est un musicien de grand mérite. » L'impartialité même parfois a de bien graves condescendances.

André Thévenin.

Revues reçues

A signaler, dans le sommaire du *Mois pittoresque et littéraire* de mai : « Au pays de Racine : la Ferté-Milon »; « A travers les égoûts de Paris »; « Au collège de France; Histoire d'une chaîne »; « Le Tunnel sous la Manche »; une causerie d'Emile Faguet, des poésies d'Arsène Vermenouze et du comte J. du Plessis, etc., etc.

Dans les *Lectures pour tous* du mois courant : « Nos interviews : Chez les maîtres des Salons de peinture »; « Ceux qui honorent; ceux qui usurpent le titre de médecin »; « L'attentat de Fieschi »; « Ce qu'on fait avec des cheveux »; « Spécialistes pour fauves »; « Une pêche sanglante : le thon dans la Méditerranée et l'Atlantique », etc.

La Vie musicale

M. Weingartner et le festival Beethoven-Berlioz. — *Le Clown*, nouvelle musicale de M. I. de Camondo — Divers concerts.

Précédé, comme chef d'orchestre et comme « Beethoveniste », d'une réputation européenne, M. Weingartner, que nous avions eu déjà plus d'une fois l'occasion d'entendre à Paris, vient de nous offrir une série de concerts qu'il a organisés à son gré, et qui ont obtenu un succès aussi vif que mérité. Nous sommes peu familiarisés encore, à Paris, avec ce que les Allemands appellent un *Festival*, c'est-à-dire une série de concerts solennellement consacrés à la gloire d'un seul grand musicien et ne comprenant que ses œuvres ; l'expérience que vient de tenter le chef d'orchestre berlinois démontre que la culture musicale de notre public est assez avancée pour lui permettre de goûter pleinement cette forme sévère d'auditions, qui est sans doute un peu didactique, mais qui semble plus propre que toute autre à favoriser l'intelligence profonde des chefs-d'œuvre, en leur permettant de s'éclairer et de se multiplier en quelque sorte les uns par les autres.

Sur les six concerts qui formaient le cycle de son Festival, M. Weingartner en a consacré quatre à Beethoven et deux à Berlioz ; et, pour chacun de ces maîtres, il s'est visiblement efforcé de nous présenter les œuvres les plus significatives, avec l'interprétation la plus scrupuleuse et la plus exacte qu'il pouvait. Ce n'est pas un mince éloge d'affirmer

qu'il y est parvenu, et que, sans nous apporter cette révélation de Beethoven que certains annonçaient, il nous a donné des œuvres les plus grandes de toute la musique une traduction qui ne leur fut presque jamais inégale, à force de conscience et de fidélité.

Nous avons donc entendu successivement sept des neuf symphonies de Beethoven, jouées deux par deux, la *Pastorale* au début, la IXe en conclusion de tout le Festival; l'exécution en fut à la fois puissante et précise, minutieusement fouillée, admirablement en place, digne de soulever plus d'une fois de justes acclamations — surtout l'*Héroïque*, l'*Ut mineur*, et l'immense *Symphonie avec chœurs*, dont l'orchestre de M. Chevillard et les chanteurs de l' « *Oratorium Vereeniging* » d'Amsterdam jouèrent et chantèrent en allemand l'Hymne à la Joie de manière à frénétiser une foule en délire que n'avaient pas arrêtée les vaines terreurs du 1er mai !... Entre temps, le *Concerto* de violon avait été honnêtement exécuté par M. Enesco, et le 4e concerto de piano, en *sol majeur*, plutôt trahi par M. Auguste Pierret, froid, sec et prétentieux.

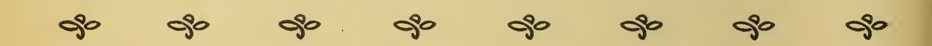
Des deux séances consacrées à Berlioz, la première comprenait surtout la *Fantastique*, et une cantate inédite, sans grand intérêt, intitulée *Cléopâtre*, que chanta Mme Bréval; la seconde fut tout entière consacrée à la *Damnation*. M. Weingartner, pour Berlioz, ne saurait prétendre qu'il nous apporte la pure tradition ; et l'on s'en est assez vite aperçu : les habitudes, les exigences plutôt de précision extrême dans les mouvements, dans les nuances, dans les rythmes, le géométrisme, pour tout dire, de l'exécution sont bien des qualités indispensables aux interprètes de Beethoven; — encore ne faut-il rien exagérer, sous peine de côtoyer bien vite la raideur et ce je ne sais quoi de guindé, qui, dans l'adagio de l'*ut* mineur, par exemple, déçut tant soit peu notre attente; — mais il est certain que le Berlioz romantique, le curieux d'effets inattendus et formidables, qui est justement celui auquel M. Weingartner s'attachait en négligeant presque absolument ses œuvres d'inspiration antique, demeure tout à fait rebelle à une rectitude aussi compassée : il exige

plus de feu que de correction ; et le geste précis et net du bâton allemand, dans certaines pages de la *Damnation*, entre autres, n'a pas fait oublier les soubresauts passionnés et la mèche enthousiaste de M. Colonne.

M. de Camondo a fait jouer au Nouveau-Théâtre, avec une interprétation extrêmement brillante, une « nouvelle lyrique » en deux actes, intitulée *le Clown*, fortement inspirée des véristes italiens, savamment écrite, et à laquelle on a fait un légitime succès.

Enfin les virtuoses commencent à se donner carrière de tous côtés, en un flot débordant de talents également intéressants, mais trop nombreux !... Citerai-je, un peu au hasard, une aimable harpiste, Mlle *A. Mollica*, et, parmi les pianistes, Mlle *Ad. Bailet*, M. *Jonas*, M. *J. Pintel*, M. *Luzzatti* ?...

MARTIAL DOUEL.



Bibliographie

Mangwa : (Louis Theuveny, éditeur) de M. Legrand-Chabrier. — Deux jeunes gens dont notre revue publiera prochainement des contes d'observation nous donnent sous ce titre symbolique une suite de tableaux de la vie familière. La manière est celle d'un Jules Renard pour la précision du trait, et le souci de l'exactitude fait penser à ces dessins japonais qui détaillent minutieusement et vigoureusement les anatomies des êtres comme celles des choses.

Pastels d'Asie : de Jean d'Estray, (librairie Molière). — Carnet de route de Marseille à Sanghaï. C'est une succession de pastels — le titre en est très bien choisi — fixant des paysages, des scènes, des types d'Extrême-Orient, avec une réelle qualité d'observation.

Paroles sociales, de Simon Roediad (Legendre et Cie, Lyon).

La Mode

Solennité plutôt triste que celle d'un vernissage comme celui de cette année. Une pluie torrentielle, un ciel gris, une vague appréhension du lendemain avaient assombri la belle humeur des artistes et l'élégance habituelle des jolies femmes qui se sont rattrapées sur les chapeaux, et quels chapeaux !... Une variété infinie de toquets, gros comme le poing, sur lesquels remontent les cheveux piqués d'épingles de fantaisies : cabochons verts, jaunes, rouges, blancs qui scintillent au milieu des boucles et des coques, tandis que les nœuds de rubans péquinés, très enlevés, sont parés sur le côté ou en arrière. Dans quelques bibliothèques aïeules se trouvent encore des collections de journaux de mode de la fin du second Empire ; leurs gravures ont certainement inspiré nos modistes d'aujourd'hui, et l'idée ne nous en semble pas très heureuse.

Combien nous préférons les grandes capelines, un peu mystérieuses, prolongeant sur le front leur ombre légère qui donne aux yeux un charme exquis et rêveur ; sur les capelines, une torsade de taffetas Louis XVI, ou une ruche de tulle point d'esprit de même teinte que la paille, se joint aux plumes d'autruche mollement couchées et aux aigrettes provocantes.

Etant donnée la nouvelle manière de se coiffer, très bouffante, très agrémentée, il ne peut plus être question de cheveux blancs, aussi nos lectrices apprendront-elles avec une grande satisfaction que la *Poudre Capillus de la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre*, leur rend sans les mouiller leur couleur naturelle. Elles n'auront qu'à envoyer un échantillon de cheveux en faisant leur première commande, car la *Poudre Capillus* existe en toutes nuances.

Un autre précieux renseignement : le foulard, le frais, le pratique foulard à pois, revient très à la mode et les couturiers en renom ont

décidé qu'il ferait la base des costumes printaniers. La jupe garnie de volants froncés ou de biais de taffetas uni sera demi-empire, complétée par le petit boléro formant vêtement avec manches larges et courtes dont l'intérieur n'est qu'un fouillis de Valenciennes. Toute en Valenciennes et broderie est aussi la blouse composée selon le goût et la taille de chacune.

Pour remplacer l'étole ou l'écharpe de fourrure et pour achever la toilette de jour, on voit beaucoup de jolies fantaisies, mais ce qui est du dernier bon ton est l'écharpe en fin tissu de cachemire, assortie à la robe, gris, bois, rouge, bleu, etc., le voile de laine et le voile de soie se portent de même. On dit que c'est un acheminement vers le châle de l'Inde et que l'hiver prochain nous réserve à ce sujet de grandes surprises.

Charlotte de Bonneuil.

En auto. — Je ne peux mieux vous conseiller, comme poudre de riz, que de vous servir de la *Fleur de pêche* aux essences de fleurs exotiques ; elle a le double avantage, pour vous, d'être très adhérente et rafraîchissante à la peau, elle vous sera donc indispensable dans toutes vos excursions.

Cette poudre se fait en quatre nuances. Blanche, rosée, naturelle et bise. Prix 3 fr. 50 la boîte, franco contre mandat-poste de 4 fr. adressé à la *Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre. Eviter les imitations.*

Ch. de B.

Le Gérant : Depallier.

Alix Jean, Imp. de la *Gazette du Palais*, 20, rue Geoffroy-L'Asnier, Paris.

Les Emmurés

Une fois de plus voici revenu le vivifiant miracle du renouvellement printanier, jadis tant glorifié par l'enthousiaste lyrisme des poètes. Mais on pourrait croire que c'est en vain, car, si l'on écoutait les pessimistes résolus, la joie de vivre, peu à peu, chaque jour davantage, paraît s'en aller de ce monde, comme si, par un effort combiné de la nature et des hommes, tout devait bientôt s'abîmer dans un irrémédiable chaos. A vrai dire, et, tout au moins en apparence, les pessimistes ne manquent pas d'arguments positifs pour étayer présentement leur thèse affligeante. De toutes parts, en effet, s'élèvent redoutables menaces et sinistres présages. Dans les entrailles du globe, la mystérieuse houle des cataclysmes géologiques s'agite sournoisement. Comme une femme hystérique travaillée par quelque sourde crise, la planète tressaille convulsivement en des spasmes épileptiformes caractérisés par des tremblements de terre et des éruptions volcaniques. Une anxiété déprimante alourdit moralement l'atmosphère, appesantit douloureusement les êtres et les choses. Une tristesse agressive plisse les fronts, assombrit les regards, irrite et glace les âmes. Enfin, excitées et conduites par des guides aveugles portant le stigmate de la Bête, les foules prolétariennes, murées par les grossiers

appétits de l'instinct matérialiste, rêvent de donner l'assaut définitif aux forteresses de l'Edifice social qu'elles prennent naïvement pour leur haïssable prison — sans se douter que cette prison, toute morale, est originellement constituée par leur ignorance, leur fruste égoïsme et leur avide désir de jouissances animales. Ainsi, partout, la raison consciente se trouble et vacille, tandis que la nuit se fait dans les cœurs. Et, dolente, pitoyable ou haineuse, l'Humanité s'affole misérablement, alors que la garantie positive d'un probable mieux-être futur pourrait seulement lui venir du calme patient, de la résignation laborieuse et de l'union fraternellement secourable de tous les membres composant ses diverses et nécessaires catégories sociales...

Cependant, en face de l'hostilité des éléments surtout, chacun de nous, en réfléchissant un peu, pourrait facilement comprendre ce qu'a de dangereux la criminelle insanité de la lutte des classes perpétuellement fomentée par l'utopique esprit révolutionnaire. Bien des fléaux naturels seraient domptés ou palliés dans leurs effets, bien des malheurs accidentels seraient évités, si toutes les forces humaines étaient harmonieusement orientées vers un courageux et loyal effort commun pour le bien de la collectivité, au lieu d'être, la plupart du temps, sciemment divisées, faussées et dirigées les unes contre les autres, par quelques ambitieux grimés en *Mauvais Bergers* pour avoir insuffisamment compris et mal digéré Darwin.

L'utopique esprit révolutionnaire, nouvelle forme de la primitive barbarie, naît de l'ignorance, non de l'ignorance candide et sincère de l'enfant, de l'être simple, mais de l'ignorance hargneuse du demi-savant, du cuistre, du « raté », et il est lui-même, l'esprit révolutionnaire, l'expression malfaisante d'une ignorance fondamentale — de l'ignorance des grandes lois évolutionnelles régissant l'univers, dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre physique.

Tout savant de bonne foi doublé d'un philosophe observateur peut se rendre compte que ces grandes lois primordiales agissent dans la nature entière d'après le principe d'une force sélective basée sur l'idée sacrificielle. C'est par

un sacrifice permanent, manifesté sous des aspects variés et constamment renouvelés que la Vie, de bas en haut, se différencie d'elle-même pour évoluer et progresser. Si nous observons ce qui se passe dans les divers règnes naturels, nous voyons que chaque degré est réalisé par un acte sacrificiel. Ainsi, dans le règne minéral, la monade vitale évolue en rompant ses formes pour produire et entretenir les végétaux... Les minéraux se trouvent désagrégés afin que de leurs éléments les arbres et les plantes puissent être construits. L'arbre et la plante puisent dans le sol les éléments qui les composent. Ils les dissocient par leurs racines et les transforment en leur propre substance. Le même processus se renouvelle dans le règne végétal, dont les formes subissent, à leur tour, la loi du sacrifice, afin que puissent naître, croître et prospérer les formes animales. De tous côtés les végétaux, arbres, graines, plantes ou fruits, périssent et sont désagrégés pour que leurs éléments constitutifs servent à l'élaboration et à l'entretien des corps animaux. De toutes parts, la Vie évolue et les « formes » sont détruites pour produire toujours des hiérarchies de formes plus parfaites en ascension progressive vers le règne Hominal qui réalise le point de transition, ou, si l'on veut, la solution de continuité entre le monde purement animal et le monde purement spirituel. Le règne Hominal demeure toujours soumis à la loi du sacrifice, puisque cette loi est la condition *sine qua non* du progrès. Mais ici, l'acte évolutif change d'aspect et affecte le mode dualiste, car il s'agit de faire évoluer, à la fois, des séries naturelles, des agrégats collectifs représentés par les sociétés, et des entités, non plus seulement mues par des sensations réflexes, mais douées de jugement et de raison volitive, c'est-à-dire des *individualités*...

Les groupements humains, autrement dit les Sociétés, évoluent par cycles de civilisation, et, comme les règnes naturels, elles comportent des degrés hiérarchiques dans leurs éléments — des états allotropiques de leurs corps constitutifs, dirait-on en langage de laboratoire. Ces états allotropiques sont figurativement représentés par les diverses catégories sociales, lesquelles proviennent de ce que

tous les individus ne sont pas psychiquement évolués, et, partant, civilisables, au même degré. S'ils ne le sont pas, c'est que, actuellement du moins, le rendement des forces productives de la planète ne le permet pas et que, longtemps encore, sinon toujours, il y faudra, d'une manière quelconque, peiner ou travailler pour subsister. Or, la division du travail ét nt incontestablement le mode préférable pour aboutir mie ıx et plus vite dans la voie du progrès, la nature sagement prévoyante y contraint l'espèce humaine en la sériant elle-meme par groupements d'individualités variablement évoluées, c'est-à-dire aptes à des compréhensions, des vocations, des souffrances et des satisfactions relativement différentes.

Ceci fait que, au point de vue spéculatif, toute société humaine peut être véritablement considérée comme un organisme biologique en état de perpétuel devenir, d'incessante amélioration ou régression. C'est cet état de perpétuel devenir qui engendre la diversité et les phases du complexe facteur *civilisation*. Le perfectionnement d'une civilisation résulte du fonctionnement normal et continu de la vie de relation existant entre les multiples classes composant l'organime social, de même que la décadence provient d'un fonctionnement illogique, discontinu et saccadé de cette vie de relation. Harmonieux, ce fonctionnement apparaît comme l'état de santé de l'organisme social — désharmonieux il en devient l'état maladif. Or, plus saine est une société, plus parfaite apparaît sa civilisation, et, plus grande est la liberté, plus certain devient le bonheur relatif des groupes ou des individus constituant cette société. Mais, cet état de stable et profitable harmonie ne peut être obtenu que par l'accord, conscient ou inconscient, accepté ou imposé, de toutes les forces actives entrant dans la formation des catégories ou classes sociales. Et, en fin de compte, cet accord lui-même ne peut être maintenu que par l'espoir d'un mieux-être individuel et collectif toujours croissant, et destiné à compenser avantageusement quelque jour, sous une forme ou une autre, les abnégations, le solidaire esprit de sacrifice, fatalement imposés, d'une manière quelconque,

à tout être humain, par la juste loi de nécessité sélective et progressive. Sans cet espoir, rationnellement justifié par le phénomène de l'évolution ascensionnelle de tous les êtres, quels qu'ils soient, rien ne pourrait susciter ou légitimer, en nous, le désir de l'effort indispensable pour le progrès général.

Mais, ce qui différencie le règne nominal des règnes naturels inférieurs, c'est que, pour nous, l'évolution se poursuit non seulement sur le plan physique, mais encore sur un plan moral, et, au delà même des contingences actuelles, en ce sens que la raison spéculative superposée, dans l'homme, aux réflexes animaux, nous donne la conscience intuitive d'un univers spirituel doublant l'univers sensible, d'une loi d'amour compensant la loi de stricte justice, d'un idéal infini et surhumain dominant nos temporaires et prosaïques déceptions. Par là, l'homme, tout en gardant un côté animal soumis aux inévitables accidents susceptibles d'atteindre l'animal, demeure libre de se hausser au-dessus de ces misères, de s'évader hors les enlisantes préoccupations des besoins matériels. Cet idéal, que chacun de nous a licence de construire selon les qualités ou facultés inhérentes à son être intime, cet idéal constitue le seul refuge inexpugnable où nous puissions, à notre gré, nous abriter moralement contre les vicissitudes de l'existence, et, vouloir le détruire ou l'affaiblir, c'est attenter à notre plus sûre liberté individuelle, c'est faire de l'être humain un forçat de la matière, c'est limiter ou fermer son horizon et, en quelque sorte, l'emmurer.

Or, la folie de l'utopique esprit révolutionnaire, et, conséquemment, la grande erreur de ceux qui, plus ou moins ouvertement, s'en font les protagonistes, c'est de travailler à l'anéantissement de cet idéal en voulant le transposer dans le domaine de la vie pratique. Qu'ils s'appellent K. Marx, Bakounine, Bebel, Guesde ou Jaurès, tous les utopistes révolutionnaires aboutissent finalement à la même décevante et fausse conception, car tous prétendent vouloir construire le bonheur de notre espèce exclusivement avec ce qu'ils nomment les *tangibles réalités*, c'est-à-dire donner la plus

grande satisfaction possible aux désirs de la sensualité. En vérité, c'est comprendre étrangement l'évolution humaine et rabaisser singulièrement notre destinée que de vouloir, par la réalisation d'un tel concept, nous ramener positivement au niveau de l'animalité inférieure ! Ne plus s'occuper que de satisfaire aux nécessités matérielles de l'Humanité, ce n'est pas améliorer vraiment ses conditions d'existence, mais simplement déchaîner un irréductible et bestial conflit d'inassouvissables appétits — et, déjà, nous pouvons en observer les prodromes dans les évènements qui se produisent autour de nous depuis quelque temps.

Si les classes ouvrières souffrent — et leur misère est réelle — leur malaise provient surtout de leur incompréhension de la vie sociale, de la nuit intellectuelle dans laquelle elles croupissent et de la grossièreté de leurs aspirations. Mais, ce n'est pas en excitant leurs instincts de combativité destructice qu'on les soulagera, car la violence ne peut engendrer que ruines et représailles. Ce n'est pas en leur promettant un peu plus de pain, ni même du beurre dessus, qu'on les libérera de leur servitude, car *l'homme ne vit pas que de pain*... Le mal étant surtout moral, le remède l'est également, et, il consiste principalement à faire comprendre aux prolétaires — ces emmurés de l'instinct matérialiste — que plus l'homme sait maîtriser ou modérer ses appétits, plus il a de chances de se rendre libre et heureux — que le bienêtre est le résultat de l'effort persévérant et organisateur, non des excès de la fureur révolutionnaire, et, que, saccager la maison, ce n'est vraiment pas le bon moyen pour la rendre plus confortable à tous et à chacun.

GÉNIA LIOUBOW.

Si le mot « énigmatique » n'avait point parfois un sens équivoque, nous l'appliquerions volontiers à cette jeune femme qui, par une contradiction singulière, est à la fois un grand savant, un écrivain de mérite, et un délicat poète. Génia Loubow a substitué à l'art divinatoire et fantaisiste des chiromanciennes la pénétration psychologique et l'esprit scientifique ; par là, elle a fondé une science nouvelle, essentiellement troublante, et dont elle a exposé les principes, soit dans son ouvrage bien connu *Les Visages et les Ames*, soit dans les nombreuses conférences théosophiques, occultistes et littéraires auxquelles tout Paris s'est rendu récemment (théâtre des Capucines).

La Prostitution à Paris

Au lendemain de la formation de la *Société royale pour l'amélioration des prisons*, un mouvement d'intérêt se manifesta dans le monde entier pour les questions de morale et de salubrité publique. On s'inquiéta notamment du sort des prostituées, et il parvint au Ministère de l'intérieur des lettres d'Italie, d'Allemagne, de Hollande, de Russie, des Etats-Unis, sollicitant des renseignements sur « ce qui se passait à Paris ».

Parent-Duchatelet, dans son introduction aux deux importants volumes qu'il consacra à la prostitution à Paris (1), affirme que, faute de temps, les bureaux se trouvèrent dans l'impossibilité de rédiger le travail réclamé à cette occasion par le duc Decazes; et le ministre de l'Intérieur fut, suivant lui, « forcé d'éluder les questions auxquelles il n'aurait su répondre ».

Or, le travail dont il s'agit a été réellement fait, puisque j'en ai en mains l'original, signé du préfet de police lui-même (comte Anglès). Pourquoi cette pièce importante a-t-elle échappé à la perspicacité de Parent-Duchatelet ? Pourquoi se trouve-t-elle noyée dans des papiers de famille provenant d'un ancien officier municipal de la ville de Paris ? C'est un mystère que je ne saurais éclaircir. Il est certain que, si ce document a jamais été transmis au duc Decazes, l'écrivain

(1) Paris, Baillière, libr., tome I. p. 6 de la seconde édition (1837).

dont il s'agit n'a pu en prendre connaissance; le brouillon lui-même n'a pas dû être conservé à la Préfecture de police, où beaucoup de papiers concernant les mœurs ont été mis au pilon entre 1820 et 1830.

C'est ce curieux rapport, qui m'a suggéré l'idée de consulter les documents antérieurs et de rechercher des indications précises dans le service compétent, pour pouvoir parler en connaissance de cause de la prostitution à Paris. Je laisserai de côté l'aspect purement médical de la question, et les détails oiseux et ridicules dans lesquels sont entrés les écrivains spéciaux : Parent-Duchatelet lui-même n'a-t-il pas été jusqu'à donner des tableaux indiquant les *professions exercées par les personnes qui ont servi de témoins pour la rédaction des actes de naissance des filles publiques*. Il s'y trouve des instituteurs, des écrivains, des hommes de loi, des médecins, des officiers et des prêtres; quelle déduction peut-on tirer de l'intervention de ces honorables citoyens comme témoins dans un acte de « naissance »?

***

Quinze siècles d'expérience ont montré que le législateur et l'administrateur étaient impuissants à mettre un frein à la prostitution publique. Ni Constantin, ni les Théodose, ni Justinien ne sont arrivés à un résultat appréciable : des amendes considérables, la confiscation des meubles, des vêtements et des maisons, le fouet, la chevelure rasée, le bannissement, les travaux des mines, la mort, paraissaient pourtant des sanctions efficaces et exemplaires!

En France, les âmes pieuses égrenèrent sans relâche leurs chapelets exorciseurs et adressèrent au ciel d'interminables litanies demandant le feu de l'enfer pour les infâmes — cependant que les rois et les princes donnaient eux-mêmes le mauvais exemple en s'entourant de courtisanes.

Comme il fallait sauver l'apparence, Charlemagne qui voyait pénétrer la plus basse prostitution jusque dans son palais, édicte la prison, le fouet, l'exposition au carcan.

Saint-Louis l'imite : en 1254 il rend une ordonnance pro-

nonçant le bannissement contre les filles; puis, la même année, reconnaissant la vanité des édits royaux en matière de mœurs, il atténue la rigueur de ses prescriptions; une seconde ordonnance se borne à imposer aux intéressées des demeures séparées. Saint-Louis devient ainsi le premier apôtre de la *tolérance*.

Le 18 septembre 1367, le prévôt de Paris assigne à la prostitution des rues spéciales; le 17 mars 1374, il prescrit que toutes les filles publiques devront regagner ces rues avant six heures du soir.

Charles VI, à l'exemple de Saint-Louis, voulut prendre des mesures prohibitives (lettres patentes du 3 août 1381), qu'on dut abolir le 14 septembre 1420 pour adopter le système de la tolérance. Mais, presque à la même époque, des arrêts du Parlement firent défense aux prostituées de porter certains vêtements désignés comme étant réservés aux « femmes d'honneur » (1); le prévôt de Paris rapporta ces dispositions le 4 février 1449.

Cent ans après, on proscrivit de nouveau tous les lieux de débauche (1565), mais cette tentative ne réussit pas mieux que les précédentes. — « Parce qu'on voulut que les prostituées ne fussent nulle part, elles furent partout » dit un vieux jurisconsulte. — On renouvela l'essai en 1619, pour l'abroger définitivement vingt-cinq ans après (ordonnance de police du 17 septembre 1644).

En 1684 commence la période des règlements-types sous le régime desquels vont vivre les prostituées jusqu'à nos jours; désormais ce n'est plus seulement l'exemple de la débauche qu'il va falloir réprimer, c'est la contagion syphilitique qu'on aura à combattre. L'égoïsme masculin est

(1) A Rome, les filles publiques durent, pendant longtemps, porter des vêtements jaunes et des chaussures rouges.

Jeanne, reine de Naples, comtesse de Provence, exige en 1347, que toutes les prostituées d'Avignon portent une aiguillette rouge sur l'épaule gauche; Charles VI lui-même impose à celles de Toulouse une jarretière de drap apparent autour du bras; Henri IV ordonne qu'elles porteront une plaque dorée à la ceinture.

Des esprits obtus, appartenant d'ailleurs aux plus hauts dignitaires de la royauté, émirent, dans des temps plus modernes, des propositions fantaisistes — comme celle de donner à chaque fille un numéro, qu'elle devrait porter ostensiblement sur ses vêtements.

désormais en cause ; la raison morale est au second plan, la raison santé domine les préoccupations.

L'hôpital de la Salpêtrière (en attendant Saint-Lazare) fut assigné pour la détention et le traitement des femmes publiques ; le lieutenant de police graduait les punitions et imposait la réclusion sanitaire suivant son bon plaisir ; toutefois une déclaration du roi du 26 juillet 1713 édicte que, lorsqu'il y aura lieu à peine afflictive, le lieutenant de police devra instruire le procès aux accusées par recollement et confrontation. Des injonctions sévères sont adressées aux logeurs ; elles sont aggravées encore par une ordonnance de 1778, puis par une autre de 1780 : il leur est fait notamment défense de « souffrir dans des chambres particulières des hommes et des femmes se disant mariés, *qu'après exhibition d'actes de mariage* ou certificats par écrit de gens notables et dignes de foi », de même qu'il est défendu aux marchands de vendre aux prostituées des hardes et des meubles, manière élégante de jeter ces malheureuses à la rue.

Ni la loi du 22 juillet 1791, ni les lois postérieures ne visent spécialement les prostituées. Un rapport de police explique cette omission : la loi doit rejeter ces femmes comme la morale les réprouve ; c'est une « classe à part » que le législateur doit ignorer et dont la police seule peut remuer la fange : « La débauche publique est le passage d'une vie « honnête à l'état d'abjection d'une classe qui se sépare de « la société, qui y renonce, qui, par des habitudes scanda- « leuses hardiment et constamment publiques, déclare ab- « jurer et cette société, et les lois communes qui la régis- « sent ».

La police, devenue ainsi maîtresse de la liberté et presque de la vie des prostituées, exigea, en 1801, leur inscription ; cette mesure (déjà tentée sans succès en France, et imitée de l'antiquité) devint règle positive par arrêté du 15 juillet 1816.

Un « sommier général d'enregistrement » fut destiné à recevoir les noms des femmes qui venaient « déclarer leur intention *ou leur nécessité* de se livrer à la prostitution ».

Deux registres furent créés, le premier pour les « maîtresses de maison », le second pour les femmes vivant isolément ; des registres auxiliaires reçurent les annotations spéciales, les mutations, les transports aux prisons et aux hospices, et enfin les radiations sollicitées par les parents ou obtenues par les femmes elles-mêmes.

J'ai souligné avec intention le mot *nécessité*, car il est avéré qu'autrefois, comme aujourd'hui, des femmes se faisaient inscrire pour être en mesure de secourir pécuniairement, soit leurs parents, soit leurs enfants ; parmi les premières, plusieurs, chaque année, sollicitaient ce certificat d'infamie *avant même d'être déflorées*. D'autres, trompées par l'ardeur d'un amour qu'elles croyaient réciproque, et laissées sans ressources par un amant volage, se réfugiaient également par nécessité dans la prostitution. Beaucoup d'autres enfin y étaient poussées par un besoin maladif qui aurait dû leur valoir les douches plutôt que la mise en carte.

L'enregistrement des filles est donc, à ce point de vue déjà, profondément immoral, puisqu'il embrasse indistinctement les hystériques et les victimes de la misère, aussi bien que les plus répugnantes professionnelles de la débauche.

Dès les premiers moments où cette mesure fut appliquée, d'ailleurs, d'autres conséquences lamentables apparurent : la police se trouva notamment dans l'obligation d'accepter la déclaration de prostitution de misérables mineures, de malheureuses enfants qui, martyrisées par leurs parents ou poussées par leurs passions naissantes, employaient les roueries les plus compliquées pour dissimuler leur état-civil et pour cacher l'adresse de leurs père et mère. C'est ainsi qu'au 31 décembre 1831, il y avait à Paris « exerçant leur profession » une prostituée de 12 ans, trois de 13 ans, et huit de 14. Sur l'ensemble des filles inscrites à cette époque, vingt l'avaient été à 14 ans, six à 13, trois à 12, trois à 11 et deux à l'âge de 10 ans : méditez ceci, ô moralistes ! — N'oublions pas d'ajouter qu'il y avait, par contre, à cette

époque, deux prostituées qui, s'étant fait inscrire respectivement à 58 et 62 ans, avaient l'une 64 et l'autre 65 ans.

*
* *

Nous savons que les filles inscrites sont hors du droit commun : seule, la police a juridiction sur elles au point de vue mœurs. Pour mesurer l'odieux et l'arbitraire d'un tel régime, il suffira de lire, dans Parent-Duchatelet, le cas de deux filles qui osèrent, un jour, s'asseoir dans un café, et recevoir quelques caresses de deux jeunes chenapans dévergondés. Le commissaire interrogateur proposa, pour ce fait, trois mois de détention ; le chef de bureau estima qu'il fallait en infliger quatre ; le chef de division porta ce nombre à six ; enfin le préfet de police Mangin crut être indulgent en s'arrêtant à dix.

« Je ne sais si je me trompe, conclut Parent-Duchatelet, et si tout le monde partagera ma manière de voir ; mais j'avoue que je ne saurais refuser mon approbation à cette conduite de l'administration. Est-il rien de plus sage, de plus moral et de plus paternel, que tout ce que nous venons de voir ? Cette administration ne va-t-elle pas au-devant de toutes les réclamations qui pourraient lui être adressées, et ne met-elle pas, dans les punitions qu'elle impose, une justice distributive véritablement admirable ? »

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, cette appréciation n'a pas un caractère ironique. C'est sa pensée même, son opinion sincère, qu'exprime notre auteur.

Et cela ne doit pas nous étonner : tous ceux qui, dans un intérêt scientifique ou dans un esprit de pure curiosité, ont voulu se documenter près de la police sur ces questions scabreuses, se sont laissé leurrer par les apparences. L'administration est de bonne foi, en croyant à l'excellence de sa suzeraineté sur les filles soumises, et son opinion, fermement exprimée, devient contagieuse. Or, dans un rapport au préfet de police, je lis que « l'ignominie des pierreuses ou femmes de terrain (les prostituées de bas étage) les rend *indignes de figurer sur les registres de la prostitution, qui devraient leur être fermés.* « N'est-ce pas là le plus

merveilleux des souhaits! La police établissant le degré de corruption des femmes de mauvaise vie, et exigeant, pour leur accorder ses singulières faveurs, qu'elles aient une clientèle achalandée et une garde-robe soignée — seul critérium, semble-t-il, de leur supériorité relative! Quelle aberration!... ou quelle présomption! Quel souci de « respectabilité » pour une institution qui, je le veux bien, a procuré longtemps à la police plus de cent mille francs annuels de taxes et d'amendes — beaucoup moins, d'ailleurs, qu'elle n'en rapporta au trésor des anciens papes...

*
* *

Contre l'enregistrement des filles publiques, on peut faire une autre critique qui, en équité, semble plus décisive que toutes les autres.

Les précautions et les sévérités administratives ne visent et ne peuvent atteindre qu'une faible partie des femmes qui se livrent à la prostitution. Est-ce juste?

Depuis la « fille à soldat », qui rôde autour des casernes et des campements, jusqu'à la femme de fonctionnaire qui se prostitue aux puissants du jour pour obtenir de l'avancement à son mari, il existe toute une gamme de femmes trafiquant de leur corps. Pourquoi faut-il que les unes soient hors la loi, quand les autres sont dispensées de toute formalité, et à l'abri de toute pénalité anormale?

Cet argument a plus de valeur aujourd'hui que jamais. Il y avait 22.000 filles inscrites en 1816, 32.000 en 1820, 36.000 en 1830, 42.699 en 1832; en tenant compte de cette progression et de l'augmentation considérable de la population parisienne, elles devraient être aujourd'hui plus de 100.000. Or, sait-on combien de prostituées sont actuellement inscrites sur les registres de la Préfecture de police? *6 à 7.000 au plus*.

Les mœurs se sont-elles donc améliorées à Paris? C'est certain; nous en verrons tout à l'heure les raisons. Mais, même en tenant largement compte de cette amélioration, on ne saurait méconnaître que le nombre de filles inscrites a

surtout diminué en raison inversement proportionnelle du nombre des « filles insoumises », c'est-à-dire des femmes qui vivent de la prostitution, mais qui savent se dérober à la sévérité des règlements. Encore une fois, est-ce juste ? En admettant que les prostituées ne soient actuellement qu'au nombre de 50.000 à Paris — ce qui semble un minimum presque invraisemblable — est-il équitable que 44.000 d'entre elles jouissent de l'impunité, tandis que quelques milliers de « régulières » paient pour elles !

*
* *

Un mot a été dit, très vrai, très profond, par un des savants qui se sont le plus occupés de la question : « Les prostituées sont aussi inévitables, dans une agglomération d'hommes, que les égoûts, les voiries, et les dépôts d'immondices. »

Inévitables, certes elles le sont; mais les objets auxquels on les compare n'ont point conservé le caractère repoussant qu'ils avaient autrefois; on perfectionne les égoûts, on enlève plus soigneusement les immondices; la société, plus policée, éprouve des répugnances qui lui étaient jusqu'alors inconnues; l'hygiène et la salubrité élèvent inévitablement le niveau de la moralité.

Pour mesurer les progrès réalisés en matière de salubrité et de moralité « connexes », il faut jeter un coup d'œil sur ce qu'était Paris il y a cinquante ans seulement. J'emprunte à un rapport inédit de Lalmand, commissaire de police du VIIe arrondissement (adressé au maire de cet arrondissement le 28 octobre 1848) les renseignements que voici sur l'un des quartiers les plus centraux de la capitale.

Le quartier des Arcis, situé entre la place du Châtelet et celle de l'Hôtel-de-Ville, est alors entrecoupé d'une vingtaine de petites rues, sales et fétides, dont les plus grandes n'ont pas 5 mètres de largeur, et les autres de *1 à 2 mètres;* les habitations se pressent l'une sur l'autre, sans cours intérieures, avec des allées infectes et sombres qui servent de débarras aux teinturiers, corroyeurs, droguistes. Plus de

deux cents maisons garnies sont disposées en chambres de deux à *trente lits*, occupés chacun par deux ou trois personnes; les lits sont quelquefois disposés par étages, en forme de hamac; ni l'air, ni la lumière ne peuvent pénétrer autrement que par une demi-porte ou lucarne, par laquelle un jeune enfant pénétrerait difficilement debout.

Des marchands de vin et des liquoristes de bas étage occupent d'étroites boutiques, suivies d'arrière-boutiques obscures ayant double ou triple issue. *Dix maisons de tolérance* se côtoient et sont habitées par les plus sales et les plus immorales des prostituées; les souteneurs y pullulent, et les maladies syphilitiques ou cutanées y règnent maîtresses.

Enfin l'insalubrité du quartier s'accroît par l'absence totale de fosses d'aisances dans beaucoup de maisons, de l'insuffisance de cabinets dans les autres (où les locataires jettent les excréments par la fenêtre), du dépôt de fumier et d'ordures dans les allées, du défaut de plombs, de la manie d'élever des lapins et des volailles dans l'intérieur des habitations, et enfin de l'impossibilité de tenir la voie publique en état de propreté, à cause de l'étroitesse des rues, où le soleil ne pénètre jamais.

Ce tableau, que j'ai dû abréger, n'est point fait pour étonner; il pourrait s'appliquer encore, peut-être, à quelques coins ignorés de Paris; il reproduit exactement ce que nous avons pu voir, il y a peu d'années, dans certains quartiers du centre, comme celui de la place Maubert. Qu'a-t-il donc fallu pour épurer le quartier crapuleux des Arcis? La démolition de centaines de maisons borgnes, le percement de l'avenue Victoria et le prolongement de la rue de Rivoli: ces mesures d'ordre purement matériel ont affranchi toute cette partie de Paris de ses tares dégoûtantes. Là où les moralistes et les administrateurs sont restés impuissants, les architectes et les agents des ponts et chaussées ont triomphé.

*
* *

J'ai souvent lu que les armées permanentes étaient un des éléments les plus actifs de la prostitution ; les jeunes soldats se consolent des corvées subies et se dédommagent d'un célibat forcé avec les premières femmes venues ; leurs sous-officiers (du moins sous l'ancien régime) contribuent à accroître le nombre de ces créatures en les « protégeant » et en spéculant même sur leurs vices (1).

Faut-il donc attendre la disparition des armées permanentes pour voir s'atténuer le mal qui corrompt le moral des soldats et qui détruit leur santé ? Je ne le pense pas.

Ce que je disais, tout à l'heure, des quartiers de Paris, peut s'appliquer aux « quartiers » ou casernements militaires. J'ai gardé, très fidèle, le souvenir de mon temps de service au 13e d'artillerie, à Vincennes (presque la banlieue de Paris). Nous mangions alors la gamelle sur nos lits, les « paquetages » recélaient toute sortes d'horreurs innommées ; la discipline, exagérément rude, ne nous inculquait que l'horreur du métier. Nul adoucissement, à l'exception de la ripaille annuelle de la Sainte-Barbe ; et les paysans arriérés du Pas-de-Calais, qui formaient la majeure partie du contingent des batteries, n'avaient qu'un désir : franchir, avec ou sans permission, les murs de la caserne, et aller s'encanailler avec les nombreuses et sales filles qui se prostituaient, pour dix sous et moins, dans les alentours du Vieux-Fort. C'étaient ces mêmes filles qui suivaient le régiment aux grandes manœuvres et aux écoles à feu, jusqu'à Cercottes, près d'Orléans ; elles couchaient alors dans les bois, en plein air, et rôdaient non loin du camp, vendant leurs misérables faveurs pour quelque morceau de pain...

Il y a un peu plus de vingt ans de cela, et, si j'en crois les récits des jeunes soldats d'aujourd'hui, les mœurs se

(1) « Presque tous les soldats aux gardes appartenaient à la classe des souteneurs ; beaucoup même ne s'engageaint dans ce corps que pour y vivre aux dépens de quelques malheureuses filles ». (Mémoire à un lieutenant de police, cité par Parent-Duchatelet. — I, p. 157).

sont améliorées, en même temps que le sort du troupier. La nourriture et l'hygiène (à Paris du moins) sont meilleures, les chefs plus attentifs et plus bienveillants ; des conférences, des leçons de toutes sortes, développent l'intelligence et forment le goût des nouvelles recrues ; des salles d'étude, des livres, des jeux les mettent à l'abri des tentations dangereuses du dehors. On peut être certain que si ces réformes se multiplient, le type le plus répugnant de la prostituée, la « fille à soldat », aura bientôt disparu.

*
* *

D'autre éléments contribueront à endiguer la prostitution et à la rendre socialement moins dangereuse : — les mesures antialcooliques, d'abord, car le principal et souvent le seul attrait de la prostitution, c'est pour les filles du dernier rang la satisfaction de pouvoir s'abreuver d'alcool, sans contrainte ; — puis l'élévation des salaires, qui, dans certaines industries, ne pouvaient permettre à la femme de vivre de son travail, — et, parallèlement à ce facteur économique, le développement de l'instruction : la femme, plus cultivée, risquera moins de tomber dans l'abjection ; l'homme s'affranchira des ridicules préjugés d'autrefois. — Une propagande intelligente tend, en ce moment, à dépouiller les maladies dites « secrètes » de leur caractère infamant ; on commence à comprendre qu'une telle affection n'est pas la pire des hontes, qu'elle est même parfois le plus injuste des fléaux (un contact avec des objets de toilette contaminés, une vaccination malsaine, d'autre causes encore peuvent déterminer le terrible mal). On écrit des articles de journaux, on organise des consultations ; les médecins veulent se faire pardonner la déconsidération jetée jadis par la Faculté de Paris sur ceux qui inventaient ou préconisaient des remèdes contre les maladies vénériennes « prime d'encouragement, disaient-ils, accordée à la débauche » (avis de la Faculté formulé en 1772, un siècle à peine après la mort de Molière !)

A un autre point de vue, l'influence des grands magasins et des maisons de confection populaires a été grande en

matière d'hygiène publique ; l'habit ne fait pas le moine, dit-on, mais un habit décent aide, dans une modeste mesure, à la civilisation. Il fut un temps où l'on ne pouvait guère voyager en commun ou s'asseoir sur un banc, à Paris, sans risquer de gagner la vermine ; la baisse de prix considérable des hardes et objets de toilette permet aujourd'hui à la plus humble des prostituées de s'habiller convenablement.

*
* *

Il y aurait à prendre, m'a-t-on dit à la Préfecture de Police, une mesure de salubrité publique à laquelle applaudiraient les plus sévères moralistes, comme les criminalistes les plus férus d'équité : il faudrait que le législateur complétât la loi du 3 avril 1903 et la rendît vraiment applicable aux souteneurs.

Cette loi punit d'une amende, d'un emprisonnement de six mois à trois ans (et à cinq ans pour les père, mère, tuteur, etc.), ainsi que de l'interdiction de séjour, et *de la relégation* en cas de récidive :

1° Quiconque aura attenté aux mœurs, en excitant, favorisant ou facilitant habituellement la débauche ou la corruption de la jeunesse de l'un ou de l'autre sexe au-dessous de l'âge de 21 ans ;

2° Quiconque, pour satisfaire les passions d'autrui, aura embauché, entraîné, ou détourné, même avec son consentement, une femme ou fille mineures en vue de la débauche ;

3° Quiconque, pour satisfaire les passions d'autrui, aura, par fraude ou à l'aide de violences, menaces, abus d'autorité ou tout autre moyen de contrainte, embauché, entraîné, ou détourné une femme ou une fille majeure en vue de la débauche ;

4° Quiconque aura, par les mêmes moyens, retenu contre son gré, même pour cause de dettes contractées, une personne même majeure, dans une maison de débauche, ou l'aura contrainte à se livrer à la prostitution.

Or les souteneurs échappent à la rigueur de cette loi, parce qu'il est presque impossible de les surprendre en flagrant délit. Ils affectent, d'ailleurs, d'avoir des moyens personnels d'existence (déménageurs, garçons de café « extra », etc.) ; on ne pourrait les atteindre qu'en ajoutant un cinquième paragraphe à la loi :

5° Quiconque cohabite avec une fille notoirement connue comme vivant de la prostitution.

Avec cette addition au texte législatif, une Chambre du Tribunal de la Seine, composée de trois magistrats expérimentés, suffirait, paraît-il, pour purger Paris, en un an, des milliers d'individus qui sont les agents les plus ignobles de la prostitution. Les filles, autrefois terrorisées par eux, ne seraient pas sans doute les dernières à se féliciter de leur exil.

*
* *

L'organisation actuelle de l'enregistrement et de la surveillance des prostituées, qui fonctionne encore *en vertu de l'ordonnance de 1684 seule*, est-elle de nature à favoriser cette amélioration que nous croyons discerner dans le présent et qui ne peut que s'accentuer, suivant l'évolution générale ?

Nous ne le croyons pas.

Les « clientes » de ce service spécial de la Préfecture de Police deviennent de plus en plus rares, ainsi que nous l'avons vu plus haut, et le nombre des filles qui échappent à toute surveillance administrative augmente parallèlement, sans que la morale publique ait à s'en plaindre.

D'autre part, par un scrupule très naturel, le préfet de Police actuel ne veut pas prendre sur lui seul de remettre en vigueur les vieilles ordonnances de 1778 et de 1780 contre leurs précieux auxiliaires, les logeurs, chez lesquels on ne peut faire que des descentes « de parade ». Il se contente d'accentuer, par des mesures dont la légalité est douteuse (notamment par une ordonnance du 1er juillet 1905), les prescriptions du Code Pénal (article 475 § 2) relatives à l'inscription des noms des gens logés — formalité presque illusoire.

La sévérité d'autefois s'est atténuée aussi à l'égard des filles elles-mêmes, et le très intelligent fonctionnaire qui préside actuellement à leur sort ne prononce plus que des peines d'internement de *quinze jours au plus;* ce serait

trop peu (si c'était légal) pour constituer une répression utile envers d'incorrigibles délinquantes.

Enfin l'âge de l'inscription ayant été définitivement fixé à 18 ans, on amène chaque jour au service spécial des filles de 17, de 16, et même de 15 ans et au-dessous; on les admoneste, puis on les renvoie ; quelques-unes se font arrêter ainsi cinquante fois de suite ; on les défère alors généralement à la justice sous l'inculpation de vagabondage. Ne pourrait-on pas en faire autant à l'égard des majeures de 18 ans, au lieu de les « encarter » et de les inscrire sur le registre infamant ?

En résumé, le régime des filles soumises, injuste et immoral en soi, n'a, de plus, *aucune utilité appréciable* ; la santé publique peut s'en passer, et le progrès des mœurs n'est nullement intéressé à sa conservation. Il est établi sur des textes aussi illégaux qu'anciens ; son fonctionnement est en contradiction avec les principes les plus élémentaires du droit moderne ; il consacre une injustice flagrante en établissant, dans Paris, une classe de « parias », infime minorité parmi les prostituées (1).

Je n'ai point, à dessein, parlé des maisons de tolérance, parce que la légitimité de leur existence ne résiste pas au moindre examen. Il est possible que les philosophes théoriciens et certains hygiénistes en proclament l'utilité, mais l'idée de les faire patronner par la Préfecture de Police procède de la plus monstrueuse fantaisie. Que des « maîtresses de maison » aient le désir de fonder des établissements avec tout le confort moderne (y compris les services médicaux), qu'elles attirent ainsi des clients soucieux de ne pas compromettre leur santé, et que la police « surveille » et intervienne en cas de scandale, d'accord ! Mais que le préfet de police et que des médecins désignés par lui se mêlent de l'organisation de ces maisons et de la santé des femmes qui les habitent ; qu'on imprime un caractère quasi-officiel à ces officines de la débauche, vraiment c'est trop !

(1) Il faut, pour se faire une idée exacte de ce que peut être ce troupeau de sacrifiées, les voir s'engouffrer — ô ironie des choses administratives — par la porte la plus voisine de l'entrée de la Cour de Cassation, aux heures fixées pour la visite médicale.

Résignons-nous donc à un régime de liberté; c'est le seul moyen de hâter cette amélioration des mœurs qu'en vain les règlements administratifs voudraient instaurer; nous n'en sommes plus au temps où les prostituées louaient des boutiques à la foire de Saint Laurent pour y exercer leur métier; une sorte de décence s'est introduite jusque chez les filles de joie; avec les grandes avenues, les rues spacieuses, les maisons modernes, les transformations économiques et sociales, et les mesures prophylactiques, la prostitution se modifie. Les plus méprisables des prostituées disparaîtront avec les souteneurs et avec les derniers vestiges des vices de l'ancienne soldatesque; les autres demeureront — puisque, dit-on, la prostitution est éternelle — mais elles s'élèveront au rang de courtisanes d'autrefois; elles feront revivre, pour la grande joie des amoureux de la Grèce antique, les joueuses de flûte et les hétaïres.

Stéfane-Pol.

Outre des romans, des ouvrages de critique et des pièces dramatiques, Stéfane-Pol a publié *Trois grandes figures*, (préface d'Armand Silvestre); la *Jeunesse de Napoléon III*, d'après des documents inédits; *Notes de police : de Robespierre à Fouché* (préface de J. Claretie); le *Conventionnel Le Bas* (préface de Victorien Sardou), ouvrage couronné par l'Académie française (prix Thérouanne). Il a collaboré au *Siècle*, au *Gil Blas*, au *Figaro*, au *Journal des Débats*, à l'*Illustration*, à la *Nouvelle Revue*, à la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*), etc.

L'Énergie Norvégienne

Le mouvement libéral, qui entraîne à l'heure actuelle la Norvège vers des destinées nouvelles, attire l'attention générale sur cette petite nation : on se prend à étudier sa vie politique, philosophique, économique, littéraire et sociale; on remonte à ses origines, on s'intéresse vivement, et non sans raison, à ses légendes curieuses, qui, sous l'apparence de fictions purement enfantines, cachent la plupart du temps de très sérieuses vérités, comme celle du géant Mattu.

Vous ne la connaissez pas sans doute. Je vais vous la conter :

Mattu est aussi doux qu'il est fort. Il sert un maître dur et avare, à la seule condition d'avoir le droit, quand l'année sera finie, de lui tirer le nez. Cette convention d'une singularité sans pareille a plu de prime abord au vieux ladre, très heureux de n'avoir pas à payer de gages.

Mattu, sans être aidé par aucun domestique, accomplit avec la plus rigoureuse ponctualité et un zèle infatigable non seulement toute sa besogne, mais encore celle de dix serviteurs.

Cependant, lorsque le moment de tenir son engagement est arrivé, le maître conçoit de vives inquiétudes : l'idée de livrer son nez à la merci de Mattu lui est fort désagréable. Qui sait si cet étrange créancier ne prendra pas un malin plaisir, sinon à lui arracher son cher appendice, du moins à le déformer de la façon la plus affreuse?

Aussi, pour éloigner le plus possible cette échéance terrible, impose-t-il à Mattu les travaux les plus dangereux, caressant l'espoir qu'il y trouvera la mort.

Il l'envoie combattre des monstres.

Le géant les dompte sans peine et les ramène paisiblement comme des moutons dans les étables du domaine.

La situation devient de plus en plus critique pour le maître; il expédie son serviteur à la recherche d'un *troll*, c'est-à-dire d'un lutin perfide, qui en aura facilement raison. Mais le *troll* n'est point de force à lutter avec lui, et c'est Mattu qui triomphe.

Le maître, au comble de l'effroi, use de ses dernières ressources pour le perdre : il lui ordonne d'aller à la découverte d'un trésor gardé par des *elfes*. La tâche est certes bien difficile et bien périlleuse. Toutefois Mattu l'entreprend avec un courage indomptable. Après des aventures sans fin, il devient prisonnier des *elfes* qui le gardent pendant des années au fond d'une grotte ténébreuse, comptant bien lasser sa patience et le forcer à la retraite. Mais ils en sont pour leur peine : le vaillant colosse ne renonce pas à mener à bonne fin l'œuvre commencée.

Un jour, il découvre, sous des ronces épaisses qui ferment l'extrémité de la grotte, une porte d'or; il l'enfonce d'un vigoureux coup d'épaule, et, dans une chambre dont les parois resplendissent de pierreries, il trouve une jeune fille prisonnière, comme lui, des mauvais génies. Il parvient à la délivrer et tous les deux s'échappent de leur prison souterraine. C'est la fille d'un roi, qui, pour le récompenser, la lui donne en mariage.

Ainsi, Mattu devient prince et recouvre son indépendance. Mais, avant de célébrer ses noces, il tient à faire payer sa vieille dette. Se mettant aussitôt en campagne, il finit par retrouver son ancien maître, qui cherche par tous les moyens possibles à l'éviter, et c'est avec délices qu'il lui tire le nez — plus doucement toutefois que l'autre ne l'aurait cru, car Mattu, nous le savons, est un géant foncièrement bon.

En lisant cette légende norvégienne, il est impossible de

ne pas penser à la légende gréco-latine d'Hercule. Le rapprochement s'impose. En effet, le fils de Zeus et d'Alcmène est un géant : il a une taille et une force extraordinaires.

Il obéit à un maître, Eurysthée, qui lui commande d'exécuter des œuvres périlleuses ; comme Mattu, il combat des monstres, entre autres l'Hydre de Lerne, le Minotaure, dont il débarrasse les plaines de Marathon, les Centaures en Thessalie ; il étouffe dans son antre, en Italie, le brigand Cacus, qui valait bien par son esprit malfaisant le *troll* et les *elfes ;* il pénètre dans le jardin des Hespérides, gardé par un dragon à cent têtes. Rien ne peut abattre son courage persévérant, et, comme Mattu, il sort victorieux des épreuves effroyables auxquelles il a été soumis.

Nos bons géants de France, les Grand-Gousier et les Gargantua (1), dont notre grand philosophe satirique du XVIe siècle, François Rabelais, a retracé dans son célèbre roman, les prodigieux exploits, ne sont point inférieurs par leurs bienfaits aux Mattu et aux Hercule.

Du reste, tous ces héros légendaires, malgré la différence profonde de leur race, ont entre eux des traits indéniables de ressemblance, qui sont dus à une origine primitive et commune, celle des Aryas, d'où proviennent les races indo-européennes.

Ceci dit en passant, pour la satisfaction des amateurs d'ethnographie morale comparée, nous observons qu'il est facile de découvrir, sous la puérilité ou la folâtrerie de ces contes, des idées très sérieuses et des vérités morales d'une haute portée. Ainsi, pour ne parler que de la légende norvégienne, ne voit-on pas clairement que le géant Mattu représente la ténacité de caractère et la force de volonté qui distinguent la race finlandaise et que nous résumons dans l'expression « l'énergie norvégienne » ?

L'illustre explorateur Fridtjof Nansen en a donné au

(1) Ce sont les héros d'une chronique renommée et fort ancienne dont l'auteur est inconnu. Rabelais, qui prenait son bien, comme Molière le fit un siècle plus tard, partout où il le trouvait, y a puisé largement pour la composition des deux premiers livres de son roman.

monde entier, à la fin du XIX[e] siècle, un exemple incomparable.

Pendant les trois ans qu'a duré son expédition vers le Pôle, préparée longtemps à l'avance avec le soin le plus minutieux par la méthode scientifique d'observation et d'expérimentation, ce vaillant entre les plus vaillants a soutenu un combat de tous les jours, de toutes les heures, de tous les instants, sans jamais faiblir, contre la banquise, plus à redouter en tout temps et en toute occasion que l'ennemi le plus habile et le plus implacable; enfin, il a poussé le mépris du danger et de la mort jusqu'à oser affronter les dernières glaces polaires, dans le seul but d'étendre le domaine de la science géographique et d'enrichir l'esprit humain de connaissances nouvelles.

Nous pouvons dire qu'un tel homme a reculé vraiment les bornes de l'énergie humaine. Mais objectera-t-on peut-être, Nansen est un héros et tous les Norvégiens ne sauraient être à sa hauteur. Sans doute ! Mais ce que nous prétendons, c'est que la plupart des Finlandais sont aussi énergiques que tous ces braves Norvégiens qui briguèrent en foule l'honneur d'accompagner leur compatriote dans son périlleux voyage d'explorations; ils sont les dignes descendants de ces *Vikings* qui s'aventurèrent, il y a plus de 1.000 ans, dans la mer du Nord et l'Océan arctique, à la découverte de terres nouvelles.

Il faut bien le reconnaître, le peuple norvégien, calme, réfléchi, courageux, persévérant, est mûr pour la liberté. Il l'a prouvé d'une manière éclatante par sa révolution toute pacifique et toute légale, d'une si haute sagesse et d'un si grand enseignement.

Voilà l'œuvre de l'*Énergie norvégienne*.

Cette énergie a des causes déterminées : le milieu où le peuple travaille, son régime alimentaire et son genre d'éducation.

Près d'un million d'habitants pratiquent l'agriculture et la pêche. D'autre part, l'industrie du bois et des produits de la pêche se faisant en plein air, les Norvégiens se trouvent dans des conditions hygiéniques bien supérieures à celles

des industries de l'Europe centrale, qui retiennent tout le jour et souvent toute la nuit, dans des fabriques où l'air est vicié, des milliers d'ouvriers. Quant au régime alimentaire, il est des plus sobres, consistant surtout en margarine et en poissons salés. On sait par ailleurs que ce pays est de toute l'Europe celui où l'on boit le moins d'alcool.

La gymnastique et les sports athlétiques de tous genres y sont en très grand honneur.

Cette vie de travail au grand air, dans les champs, sur la mer, au milieu des forêts, cette frugalité, cette tempérance, cette habitude des exercices violents prise dès le bas âge, en diminuant considérablement la mortalité (elle n'est en Norvège que de 1,4 o/o, alors qu'elle est en France de 2,3 o/o) procurent à tous la santé physique et morale, qui font la force et la prospérité d'une nation.

GUSTAVE VALLAT.

Fils d'un linguiste distingué et d'une femme poète qui a laissé un nom dans les lettres, Gustave Vallat, docteur ès-lettres, professeur, puis administrateur des lycées, membre de l'académie de Mâcon et membre de l'Association centrale macédonienne d'Athènes, a publié un grand nombre d'articles dans les revues françaises et étrangères. Ses principaux ouvrages de longue haleine sont : *Etudes d'histoire, de mœurs et d'art musical; Jeanne Hachette; Bayard, sa vie, son œuvre; Rabelais, sa vie, son génie, son œuvre; la Russie d'autrefois et la Russie d'aujourd'hui; A la conquête du continent noir; Voyage à travers les grandes capitales de l'Europe*, etc., etc.

La Foire aux candidats

Le peuple-roi vient de se réunir dans ses comices pour élire des législateurs chargés d'augmenter ses impôts. Cela lui arrive tous les quatre ans, au peuple-roi, de défiler en monôme devant un concitoyen palmé ou sur le point de l'être, qui surveille jalousement une urne où se viennent engloutir et confondre des bulletins de vote.

Avec un ensemble d'autant plus louable que le « joli mois de mai » l'incitait aux flânes campagnardes, le peuple-roi a fait son devoir, tout son devoir. Vive le peuple-roi !

Maintenant, la foire aux candidats est close : Tabarin a remisé son tréteau et ordonné à Bobêche d'avaler sa salive.

Cependant, l'édilité parisienne, que l'Angleterre s'entête à nous envier, ne se résout pas encore à soulager nos murs de l'épais vêtement d'affiches polychromes et polymorphes qui en déshonorent l'architecture.

Qu'est-ce qu'elle attend, l'édilité parisienne ?

Oui, je vous le demande, qu'est-ce qu'elle attend pour procéder à l'urgente lessive ?

— « Les courtes plaisanteries sont les meilleures », a dit autrefois M. Ferdinand Brunetière à des étudiants irrévérencieux qui s'étaient donné le mot pour transformer la salle des conférences de la Sorbonne en une succursale de Bullier.

Tous les hommes de goût pensent aujourd'hui comme le commentateur de Bossuet.

Ils estiment que l'arlequinade électorale a suffisamment duré, qu'il est temps de gratter ces milliers de placards dont s'affligent nos quatre-vingts quartiers.

Grattez donc, messieurs les édiles !

Qu'il ne reste plus trace de cette débauche de papier teinté ni de ces boniments à tant le kilomètre !

Oh ! les bonimenteurs politiques, quels génies, quels dentistes !

— « Votez pour moi, s'écrie le timide radical-socialiste, et je vous donnerai du pain légèrement beurré ! »

— « Votez pour moi, riposte le farouche collectiviste, et je vous donnerai plus de beurre que de pain. »

— « Votez pour moi, promet enfin l'anarchiste, et je ne vous donnerai ni pain ni beurre, fi donc ! mais des brioches toutes chaudes et des alouettes toutes rôties. Vous n'aurez qu'à ouvrir le bec. »

Et allez donc, la République c'est pas mon père !

Grattez, messieurs les édiles. Il n'est que temps.

Tâchons de dissimuler aux étrangers, friands du Paris estival, qu'au lieu de choisir des hommes pour ce qu'ils ont fait ou dans l'espoir qu'ils feront quelque chose, nous allons simplement les ramasser le long des murailles où s'étalent, en majuscules à désespérer l'ineffable Mayol, leurs fallacieuses promesses.

Grattez ces rectangles charlatanesques !

Grattez les rouges-sang et les bleus-de-roi, les jaunes-serin et les verts-espérance !

La mi-carême électorale n'est plus, et la cavalcade des chienlits politiques est passée.

*
* *

Il faut à certains quartiers des affiches d'un joli rose virginal, noircies de ces termes vagues : *candidat républicain*.

— Oh ! là là, gouaillerait le gavroche d'Hugo. Candidat républicain, quelle blague ! C'est ni lard ni cochon !

Aussi bien, connaît-on la traduction exacte du mot « républicain » ?

Pendant la Terreur, sous la monarchie de Juillet, même au temps fastueux de Napoléon-le-petit, « républicain »

signifiait, d'après son étymologie latine : défenseur de la chose publique, partisan des réformes démocratiques.

A présent que tous les anciens fanatiques du trône et de l'autel sont censés ralliés à la gueuse, « républicain » sans épithète veut dire tout bêtement : conservateur.

Grattez, messieurs les édiles !

Faites disparaître ces demi-colombier infâmes, « manœuvres de la dernière heure », où le candidat favorisé au premier tour est traité d'ignoble fripouille, de traître, de vendu, de panamiste... J'en passe, et des pires.

Enlevez sans tarder ces emplâtres répugnants dont la salissure contamine nos monuments. Oublions ce carnaval grotesque qui nous montrait partout des républicains taximétriques, c'est-à-dire à l'heure et à la course, fleurs parasitaires écloses en une nuit sur l'arbre fécond du suffrage universel. Grattez, grattez jusqu'au cœur !

*
* *

Ce fut partout une lutte homérique, plutôt une lutte d'Apaches, où la courtoisie française, cette vieille coquette poudrée et parfumée, n'avait rien autre à faire qu'à se voiler la face.

Vraiment, on se serait cru sur les planches foraines, et la parade allait son train, applaudie des uns, sifflée par les autres.

Les candidats « dessalés » — si j'ose cette épithète montmartroise — les vrais parisiens de Paris faisaient le boniment classique de la place du Trône et de Neuilly. Avec des gestes grandiloquents, des gestes à la Robert-Macaire, ils tâchaient à se concilier la sympathie d'abord, les voix ensuite, de leur troupeau bêlant d'électeurs.

— « Citoyens, clamaient-ils, je vous supplie de ne pas écouter le bonhomme d'en face : C'est un phénomène de carton-pâte, un hercule monté sur des échasses ; sa poitrine est rembourrée de coton, ses biceps sont en caoutchouc. Moi seul, je ne suis ni maquillé ni truqué ; moi seul, je mérite vos suffrages. Vous m'objecterez peut-être que je n'ai

jamais rien fait. Mais, par cela même, ne suis-je pas capable de tout faire ? »

D'autres, qui avaient élevé l'injure à la hauteur d'une institution patriotique, déshabillaient le concurrent en un tour de main, ou, si vous préférez, en un tour de gueule, le traînaient ensuite dans les plus abracadabrantes gémonies.

— « Citoyens, beuglaient-ils, l'espèce d'astèque qui a le toupet de vouloir représenter à la Chambre ce magnifique quartier de Paris s'est évidemment trompé de porte : au lieu d'entrer à la Conciergerie, il s'est arrêté chez le concierge. Car, sachez-le, braves citoyens, cet individu est le résidu de toutes les hontes, le ramassis de toutes les turpitudes. Dès l'âge de quatre ans, il volait des quartiers de morue, durant la semaine sainte, à la devanture des épiciers, et il n'échappait à la correctionnelle que grâce à de puissantes relations. A l'aube de son quinzième printemps, il était accusé formellement d'avoir attenté à la vertu d'une balayeuse des rues. Or, un gaillard qui viole des fonctionnaires publiques n'est pas loin de violer les lois. Enfin, depuis qu'il est revenu des bataillons d'Afrique, il a été de mêche avec tous les coquins de la haute banque, avec tous les forbans du Parlement et tous les maîtres-chanteurs de la presse pour soutirer l'épargne du pauvre prolétaire. Et il a collectionné plus de gifles que Paillasse et plus de coups de pied au bon endroit que le roi Courtebotte lui-même. Voleur, satyre et bandit, Nouméa l'attend et Deibler l'espère »...

Le cœur vous monte aux lèvres au ressouvenir de ces heures de fièvre mauvaise, et l'on se prend à penser, non sans une profonde tristesse : Comment des gens sensés peuvent-ils se résoudre à ce bas métier de Fouquier-Tinville de réunion publique ?

Il est peut-être difficile de devenir député.

Il est si facile de ne pas l'être.

Grattez, grattez, messieurs les édiles !

JACQUES YVEL.

« Notre-Père de Gand »[1]

QUATRIÈME TABLEAU

Le grand salon de l'hôtel d'Hane de Steenhuyse, le dimanche, 18 juin 1815 ; — Six heures du soir.

Même décor qu'au premier tableau. Mais on sent tout de suite que l'émotion et la crainte sont vives. Du désordre dans les meubles ; des paquets à terre et sur les banquettes. — D'ailleurs, la même agitation se trahit dans les mouvements et sur les visages.

LOUIS XVIII,
LE COMTE D'ARTOIS,
CHATEAUBRIAND,
M. DE BLACAS,
LE VICOMTE DE REISET, lieutenant général,
LE MARQUIS DE JAUCOURT,
LE COMTE BEUGNOT,
LE PRINCE DE POIX,
CLARKE, DUC DE FELTRE,
LE GÉNÉRAL BEURNONVILLE,
LE DUC DE GRAMMONT,
LE DUC DE BRANCAS,
LE DUC D'HAVRÉ,
LE DUC DE LÉVIS,
LE DUC DE LUXEMBOURG,
LE GÉNÉRAL DE BOURMONT,
LE CAPITAINE D'ANDIGNÉ, LE COMMANDANT DE VILLOUTREYS, LE BARON CLOUET (Officiers de Bourmont, transfuges comme lui),
LE COMTE D'HANE,

(1) *Voir la revue des 16 avril, 1er mai et 16 mai.*

Le Comte Ph. de Lens, bourgmestre de Gand,
Le Baron d'Eckstein, gouverneur de Gand,
Martuschewitz, commandant de place,
Le Lieutenant-général de Vioménil,
Le Baron de Vareuil,
Le Comte de Bruges,
Le Comte d'Escars,
Le Comte Jules de Polignac,
Le Baron de Vincent, ministre d'Autriche,
Un Courrier.
Un soldat belge.
Gentilshommes et gardes du corps.

(Louis XVIII est assis dans son fauteuil, entre la cheminée et la fenêtre, entouré d'un groupe de gentilshommes.)

LE DUC DE BRANCAS

Sire, le temps presse...

LE PRINCE DE POIX

Songez à votre salut!...

DE BLACAS

Le Roi pourrait gagner seulement Anvers...

LE DUC DE BRANCAS

Ou Ostende?...

LE PRINCE DE POIX

Sire!...

LOUIS XVIII, très ému et même inquiet, mais qui veut montrer une énergique sérénité et qui parvient à se dominer.

Non, Messieurs... Tout n'est pas perdu. Je n'ai reçu rien d'officiel, au reste. Je ne bougerai d'ici que je n'y sois forcé par les circonstances les plus impérieuses...

LE DUC DE LUXEMBOURG

Mais, Sire, les nouvelles ne sont que trop fondées. Votre Majesté a donné assez de preuves de son courage...

LE DUC D'HAVRÉ

Il ne s'agit que de ravir un otage à la fureur de Buonaparte...

LOUIS XVIII

Nous n'en sommes pas là, grâce à Dieu!...

LE DUC DE BRANCAS

Mais demain ne sera-t-il pas trop tard?...

LE PRINCE DE POIX

Une bataille décisive se livre peut-être en cet instant?...

LE DUC DE GRAMMONT

L'échec de Blücher à Ligny, de Wellington aux Quatre-Bras, permet de croire qu'ils ne sont pas en mesure de défendre Bruxelles... C'est l'avis de M. de Bourmont.

LE GÉNÉRAL DE BOURMONT

Sire, je ne sais rien du combat, puisque j'ai quitté le bivouac dès la matinée du 15, et avant que la frontière fût franchie. Je ne voulais pas contribuer à établir en France un despotisme sanglant qui ruinerait mon pays. Je n'ignore point que beaucoup d'officiers ne marchent qu'à contre-cœur. Mais le soldat est dans un enthousiasme qui va jusqu'au délire, jusqu'à la fureur....

LE CAPITAINE D'ANDIGNÉ

Ils sont capables de ne faire aucun quartier!...

LE DUC DE BRANCAS

Ils ont massacré les Prussiens blessés à Ligny et à Wagnelée!...

LE GÉNÉRAL DE BOURMONT

Blücher, d'ailleurs, que j'ai vu à Sombreffe, et qui n'a voulu faire nul état de mes renseignements, n'avait pas son armée entière dans la main...

LE GÉNÉRAL BEURNONVILLE

Et Wellington s'est laissé surprendre aux Quatre-Bras!... Une position excellente! Je la lui avais signalée pourtant, et recommandé d'éviter toute attaque sur son flanc gauche...

LE DUC DE LUXEMBOURG

Enfin, les résultats sont connus : l'armée prussienne à demi-anéantie, les Anglais en pleine retraite, le duc de Brunswick tué, le prince d'Orange grièvement atteint, — Bruxelles, Gand même encombrés de blessés et de fuyards...

LE PRINCE DE POIX

Vous voyez bien, Sire...

LE DUC DE GRAMMONT

Au nom de la monarchie!...

LOUIS XVIII

Non!... Que ceux qui ont peur partent!...

LE DUC D'HAVRÉ

Ah, Sire, nous mourrons tous avant que Buonaparte ait violé votre asile!...

LE DUC DE BRANCAS

Ce n'est pas pour nous que nous craignons!...

LE BARON DE VAREUIL, bas, à Villoutreys.

Partir?... Et comment?... On ne peut se procurer des chevaux...

LE COMMANDANT DE VILLOUTREYS, de même.

Vaine obstination!

(Entrent d'Eckstein et Martuschewitz.)

LE BARON D'ECKSTEIN

Sire, nous nous sommes efforcés de pourvoir à votre sécurité. Si Buonaparte est vainqueur aujourd'hui?...

(Mouvement.)

LE DUC DE GRAMMONT

Vous savez ?...

LE DUC DE LUXEMBOURG

On se bat ?...

LE BARON D'ECKSTEIN

Le canon gronde, violemment, dans la direction de Bruxelles...

(Silence.)

LE DUC DE BRANCAS, accablé.

C'est l'écrasement de l'armée anglaise !...

LE PRINCE DE POIX

Ah, Sire, ne différez plus !...

(Louis XIII refuse de la tête et du geste. Silence.)

LE DUC D'HAVRÉ

Mais aussi soutenir le choc dans ces conditions !...

LE DUC DE GRAMMONT

Il fallait, du moins, attendre les Autrichiens et les Russes !...

CLARKE

Le prince de Schwarzemberg m'a fait l'honneur de m'écrire qu'il n'était pas prêt à entrer en campagne.

LE COMTE DE BRUGES

Parbleu !...

LE DUC D'HAVRÉ

Il faut bien voir comment tourneront les affaires !...

LE DUC DE LUXEMBOURG

Et négocier avec Buonaparte, si la fortune se décide en sa faveur !...

LE DUC DE GRAMMONT

Mais l'imprudence de Wellington est impardonnable!...

LE DUC DE BRANCAS

Ecoutez!... (*Silence!...*) Non... On n'entend rien...

LE BARON D'ECKSTEIN

On n'entend rien ici. Mais sur l'Esplanade... Comme le vent souffle du sud...

MARTUSCHEWITZ

Enfin, les mesures sont prises. J'ai fait fermer la porte, inonder les fossés et les abords des remparts...

LE GÉNÉRAL BEURNONVILLE

Oh! les remparts!...

LE DUC DE LUXEMBOURG

Belle défense!... Le moindre biscaïen les réduirait en miettes!...

LE DUC DE BRANCAS

On n'a pas le droit de livrer ainsi une grande ville aux hasards de la guerre!...

LE BARON D'ECKSTEIN

Mais qui pouvait croire?...

LE BARON DE VAREUIL, bas, à Villoutreys.

Je vais essayer de trouver quelque carriole...

(Il se glisse vers le fond.)

(Entre Chateaubriand, très ému, son grand manteau rejeté sur l'épaule, les cheveux emmêlés par le vent.)

CHATEAUBRIAND

Sire, voici l'heure marquée par le destin. Le monde, comme la robe du Christ, est jeté au sort!...

LE DUC D'HAVRÉ

L'ennemi?...

CHATEAUBRIAND

Pas encore, mais...

LE DUC DE BRANCAS

Il approche !...

LE PRINCE DE POIX

Sire !...

LOUIS XVIII, se soulevant sur son fauteuil, à Chateaubriand,

Parlez...

CHATEAUBRIAND

Je me promenais sur la chaussée de Bruxelles...

LE COMTE DE POLIGNAC, mi-voix, à d'Escars,

Le récit de Théramène...

CHATEAUBRIAND

J'entends, vers le midi, un grondement sourd et prolongé. Je crus d'abord qu'il annonçait un orage lointain. Mais je reconnus bientôt le canon...

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Une simple escarmouche, sans doute ?

CHATEAUBRIAND

Une bataille. La violence continue des détonations ne laisse point d'incertitude. Deux armées sont aux prises, deux nations s'entre-choquent...

LE GÉNÉRAL BEURNONVILLE

Buonaparte aurait donc modifié son plan sous le feu des Anglais ?... Rien n'est plus contraire aux principes...

CHATEAUBRIAND

L'air était pur, la campagne paisible et déserte. Dans le champ voisin, des femmes sarclaient des légumes, sans prêter aucune attention. Et moi, adossé à un peuplier, je son-

geais : « Buonaparte est-il là ?... Quel sang coule ?... Chaque bruit qui frappe mon oreille n'est-il pas le soupir d'un Français ?... »

LOUIS XVIII, un peu nerveux :

Passez, passez...

CHATEAUBRIAND

Je regagnai la ville, dépassé, sur le chemin, par des voitures chargées de fuyards, et je constatai en arrivant aux portes un trouble, une confusion, dont il est impossible de méconnaître les causes...

LE BARON D'ECKSTEIN

Je réponds de l'ordre.

DE BLACAS

Mais répondez-vous d'une surprise ?...

LE PRINCE DE POIX

Sire, le danger croît à toute minute !...

LE DUC D'HAVRÉ

Les routes risquent d'être coupées !...

LE DUC DE LUXEMBOURG

C'est tenter Dieu !...

LE DUC DE GRAMMONT

Sire, nous vous en conjurons !...

(Les gentilshommes entourent Louis XVIII et le pressent.)

CHATEAUBRIAND, qui est descendu à gauche, avec Reiset, Beugnot et Jaucourt.

— Est-ce Crécy ?... Est-ce Azincourt ?... Si les Alliés l'emportent, la gloire de la France n'est-elle pas perdue ? Si Buonaparte triomphe, que devient la liberté ?... Pour mon pays, c'est l'esclavage ; pour moi, un exil éternel... Et pourtant, j'ose dire que mes vœux vont à l'oppresseur de la

France, s'il doit, en sauvant notre honneur, nous arracher à la domination étrangère...

LE COMTE BEUGNOT

Si Wellington est victorieux, la guerre est terminée. Mais à quel prix!... Et comment se réjouir d'une défaite, que nous avons si ardemment désirée?...

LE VICOMTE DE REISET

Le Roi ou... Affreux débat! Mon cœur est déchiré!...

(Dans un autre groupe, à droite :)

LE COMTE DE BRUGES

Après tout, rien n'est certain. Wellington a 80.000 hommes, et des meilleures troupes.

LE COMTE D'ESCARS

Nous jouons quitte ou double. Si nous gagnons, c'est le Corse écrasé et la faction jacobine détruite.

LE COMTE DE POLIGNAC

Et celà vaut bien quelques milliers de soudards!...

(Entrent le Comte d'Hane et un courrier).

LE COMTE D'HANE

Sire, un courrier de Mgr le Duc de Berry...

TOUS

Ah!...

(Le courrier s'agenouille devant Louis XVIII et lui remet un pli.)

LOUIS XVIII, après avoir lu.

Messieurs,... Mon neveu... C'est d'Alost... (*Lisant*): Buonaparte est entré, hier soir, à Bruxelles, après un combat sanglant. La bataille a dû recommencer aujourd'hui. On croit à la défaite des alliés et la retraite est commandée...

LE DUC DE GRAMMONT

Il n'y a plus un instant à perdre!...

LE GÉNÉRAL BEURNONVILLE

Mais alors?... Cette lutte?... Ce canon?...

CLARKE

Les Prussiens?...

LE GÉNÉRAL BEURNONVILLE

Impossible!... Ils sont sur la Meuse...

LE DUC D'HAVRÉ

Eh! Que sait-on!... Tout est confondu...

LOUIS XVIII, étendant la main et continuant à lire.

«...Je me prépare à battre en retraite derrière l'Escaut, à « Termonde, dès que Bruxelles sera occupé. L'armée royale « est magnifique de confiance et d'ardeur »...

LE DUC DE GRAMMONT, haussant les épaules, à mi-voix.

Un régiment, un bataillon à peine!... 813 hommes!....

LE DUC DE LUXEMBOURG, de même.

Et dans quel état!... sans vivres, sans munitions, sans uniformes!...

LE PRINCE DE POIX, à Louis XVIII.

Eh bien, Sire, le duc lui-même,... qui est bon juge...

DE BLACAS

Que Votre Majesté me permette, du moins, de faire atteler ses voitures, pour parer à tout événement?...

LOUIS XVIII, après avoir hésité, cédant à la destinée.

Soit!...

(Blacas sort, par le fond, pour donner des ordres.)

LE DUC DE LÉVIS

Je prie Votre Majesté de me laisser partir?...

LE COMTE DE POLIGNAC, mi-voix, à de Bruges.

Le vaillant Achille se met à l'abri des coups...

LOUIS XVIII, un peu étonné et chagrin.

Oui... Allez rassurer la Duchesse...

LE DUC DE LÉVIS

La duchesse n'a pas besoin d'être rassurée et je lui ai fait mes adieux. Mais j'ai la douleur de ne rendre, ici, aucun service à Votre Majesté. Peut-être lui serais-je plus utile à Alost?... Ma présence donnerait de l'espoir à ces jeunes gens, car, pour le courage...

LOUIS XVIII

Je ne puis consentir à ce sacrifice...

LE DUC DE LÉVIS

Et il me semblera que j'ai trente ans de moins...

LOUIS XVIII

Mon brave Lévis!...

LE DUC DE LÉVIS

Je trouverai bien un cheval de labour...

LE PRINCE DE POIX

Sire, M. de Lévis a parlé pour nous tous. Mais vous?... Songez à vous!...

LE COMTE D'HANE

Sire, lorsque j'eus l'honneur d'offrir ma maison à Votre Majesté, je comptais lui procurer un asile inviolable. A présent, je La supplie, comme naguère, d'user de moi, des miens, de tout ce que je possède...

LOUIS XVIII

Merci, comte. Vous êtes... (*Bruit de pas et de voix au dehors. D'un violent effort, Louis XVIII se met debout, cramponné aux bras du fauteuil*)... Ce bruit?... Un courrier encore?... Messieurs,... Voyez!... (*d'Havré, de Poix, de Bruges, et d'autres, vont à la fenêtre*).

LE COMTE DE LENS, entrant avec Blacas.

Sire, les Gantois mettent aux pieds de Votre Majesté les vœux qu'ils forment pour Elle.

LOUIS XVIII

Je,... je suis touché...

LE COMTE DE LENS

Ils seraient heureux de les Lui adresser eux-mêmes. Si Elle daignait se montrer ?...

DE BLACAS

Cette épreuve serait trop cruelle au Roi.

LOUIS XVIII

Dites-leur, Monsieur le bourgmestre,... dites bien que je suis très sensible, vraiment...

(Cris de : Vive le Roi !...)

LE COMTE DE LENS

Votre Majesté peut se convaincre ainsi des sentiments qu'Elle a inspirés.

(Nouvelles acclamations.)

LOUIS XVIII

Je ne l'oublierai jamais...

LE DUC D'HAVRÉ, à mi-voix.

Cette curiosité est indécente...

LE DUC DE LUXEMBOURG

La fuite d'un Roi, quel spectacle !... Et quel débarras !...

LE COMTE DE POLIGNAC

Il est des hôtes si précieux que leur sécurité exige qu'on les mette dehors...

(Nouveaux cris.)

LOUIS XVIII

Un courrier ?...

(Entrent le comte d'Artois et le baron de Vincent ; le premier, très ému, essoufflé, les larmes aux yeux, les vêtements en désordre. Il va vivement auprès du Roi.)

LE COMTE D'ARTOIS

Ah, mon frère, quelle épreuve !... Je sais que vous aurez la vaillance de la supporter. Je prie Dieu qu'il vous en donne aussi la force.

(Ils s'embrassent longuement. Silence.)

LOUIS XVIII

C'est fini ?...

DE BLACAS

Buonaparte est à Bruxelles ?...

LE BARON DE VINCENT

Mais non !...

LE COMTE D'ARTOIS

Il y entre, peut-être, en ce moment ?...

LOUIS XVIII

Ah !... Charles, cependant, m'annonce qu'il y est entré hier ?...

LE BARON DE VINCENT

Sire, il faut se défier de tous ces bruits.

LE COMTE D'ARTOIS

Charles, qui est à Alost... Oh, Dieu ! y est-il encore ?... fut abusé par des nouvelles prématurées et la fuite précipitée des habitants. Mais une première bataille a été perdue, et ne laisse nul espoir pour la seconde...

LE BARON DE VINCENT

Monseigneur, on ignore le résultat. Rien ne prouve que l'armée anglaise soit vaincue.

LE COMTE D'ARTOIS

Mais Bruxelles n'est-il pas rempli de blessés et de fuyards ?... Ne disait-on pas que Wellington, rompu, est rejeté sur Termonde, et que Buonaparte arrive avec toute sa cavalerie ?....

LE BARON DE VINCENT

N'en croyez pas quelques soldats égarés par la terreur...

LE MARQUIS DE JAUCOURT

Et qui cherchent à colorer leur défection.

LE COMTE D'ARTOIS, à Vincent.

Je prends Votre Excellence à témoin que nous n'avons pu gagner Gand que par des chemins détournés. Partout le désordre, la panique...

LE BARON DE VINCENT

Lord Wellington n'abandonne pas si facilement la partie.

LE COMTE D'ARTOIS

Il se fera écraser, soit !... ! Et qu'importe ?... — Ah ! mon frère, nul plus que moi ne désire sa victoire ; mais... La tenacité n'est plus qu'imprudence, vous n'avez plus le droit de disposer de vous-même. Partez !...

LE DUC DE BRANCAS

Monseigneur, joignez vos prières aux nôtres...

LE PRINCE DE POIX

Sire, c'est le vœu de tous ceux qui vous aiment...

LOUIS XVIII

Non...

LE BARON DE VINCENT

Le Roi a raison. Nous serons fixés dans quelques instants.

LE DUC DE LUXEMBOURG, à mi-voix

Et pris au piège !...

LOUIS XVIII

J'attendrai... je ne me coucherai pas... A cette heure, Buonaparte est plus ému que moi...

LE DUC DE BRANCAS

Sire, votre courage forcera l'admiration des siècles...

DE BLACAS

Que le Roi donne, du moins, des ordres pour sa sécurité...

LOUIS XVIII

Ma personne n'est rien; ma cause subsiste. Cependant, je ne suis qu'un dépositaire... (*A Blacas.*) Qu'on emballe l'argenterie, les objets précieux apportés des Tuileries...

DE BLACAS

C'est fait, Sire, depuis hier... J'avais prévu cette cruelle nécessité.

LE COMTE D'ESCARS, mi-voix à Polignac.

Soyez certain qu'il a mis sa cassette en lieu sûr...

LE COMTE DE POLIGNAC, de même.

Oh! il y a longtemps!... Ses dix mois de ministère lui ont donné dix millions... d'épargne, et pourvu qu'il les garde!...

LOUIS XVIII

Eh bien!... les diamants de la couronne... A Anvers...

LE COMTE D'ARTOIS

A Ostende, plutôt... (*A Blacas.*) Avez-vous retenu un navire?...

DE BLACAS

Que Monseigneur me pardonne. J'avoue...

LE COMTE D'ARTOIS

Voilà votre négligence ordinaire!... Jusqu'au bout, vous aurez tout perdu!...

(Blacas sort pour donner des ordres.)

LOUIS XVIII

Messieurs... je ne vous retiens plus...

LE PRINCE DE POIX

Sire, notre sort est lié au vôtre...

(Cependant plusieurs gentilshommes sortent.)

LE BARON DE VINCENT

Sire, je ne veux point vous leurrer par de vaines paroles. Mais j'ai foi au succès. Si Buonaparte n'a pas triomphé par un assaut furieux, comme le prouve cette résistance acharnée, il se heurtera à des forces invincibles. Chaque heure qui s'écoule assure la victoire finale. Blücher aura le temps d'arriver...

LE DUC D'HAVRÉ

Ou trop tard!...

CHATEAUBRIAND, dans le groupe de gauche,

Si Wellington l'emporte, le Roi rentrera à Paris derrière ces uniformes rouges, qui auront fraîchement reteint leur pourpre dans le sang français. Il aura pour carrosses de son sacre des chariots d'ambulance remplis de nos grenadiers mutilés...

LE VICOMTE DE REISET

C'est bien à cela que le Roi pense. Son cœur paternel souffre à l'idée qu'un si grand nombre de ses enfants succombent peut-être en ce moment?... Et cette incessante préoccupation s'ajoute douloureusement à son inquiétude personnelle...

LE COMTE BEUGNOT

Combien coupables les insensés qui nous entraînent à de telles extrémités!... Que de malheurs l'ambition démesurée d'un homme n'aura-t-elle pas causés?...

LE VICOMTE DE REISET

Dieu pardonne à l'auteur de cette hécatombe!...

Rentre Blacas, *enfin très ému lui-même, et amenant un soldat, — un fuyard qui arrive tout droit du champ de bataille, car il est tête nue, et baigné de sueur, couvert de poussière et de boue; une épaulette arrachée et le pan droit de sa tunique déchiré.* — Sire..., cet homme!... *On se porte vers lui, on l'entoure :*

LE COMTE D'ARTOIS, le saisissant au collet, et rudement.

Parle!...

LE SOLDAT

Hé!...

LOUIS XVIII

Mon ami, remettez-vous; et dites tout ce que vous savez...

LE SOLDAT

On se bat depuis deux jours,... sans manger, sans dormir... sous la pluie, dans la boue....

LE COMTE D'ARTOIS

Oui.... qui est vainqueur?...

LE SOLDAT

Ce matin... Non, pour vrai, il était midi plus, les Français...

LE COMTE D'ARTOIS

Ah!... (*Le secouant.*) Mais vite!...

LE SOLDAT

Vous allez *brader* (1) ma veste... Les Français se sont jetés sur la ferme... J'étais dans le bois, avec mon bataillon... Nous avons vu courir les habits bleus, avec des guêtres noires, et... mais il y en avait des blanches aussi, et des culottes,... il y en avait...

CLARKE

Infanterie de ligne et voltigeurs...

(1) Déchirer, abîmer.

LE GÉNÉRAL BEURNONVILLE

Pas d'attaque en tirailleurs... Quelle faute!...

LE SOLDAT

J'ai soif...

LE COMTE D'ARTOIS

Coquin! Tu...

LE SOLDAT

On a reculé derrière les haies, d'arbre en arbre, dans le verger... On a brûlé toutes les cartouches... Mais les Français tiraient trop juste et avançaient fort, fort... On nous a dit de tenir bon dans la ferme... La Haye, qu'ils disaient... Alors, d'autres sont tombés sur nous, des vieux à bonnets fourrés,... des diables!...

LE VICOMTE DE REISET, à part.

Cette magnifique garde!... Oh! mes compagnons d'armes!...

LE COMTE D'ARTOIS

Ensuite?...

LE SOLDAT

Ils ont abattu les portes, le mur, tout... Le capitaine a été tué, le lieutenant a été tué... Et puis, Jean, mon voisin de gauche, et puis le grand Claeys...

LE COMTE D'ARTOIS

Ensuite! Ensuite!... Tiens!...

(Il lui donne une pièce d'or.)

LE SOLDAT

S'il vous plaît. Et puis, je ne sais plus, moi... Quand tous les Belges ont été tués, je suis parti...

LE COMTE D'ARTOIS

Et les autres?...

LE SOLDAT

Les autres?... Qui?...

LE COMTE D'ARTOIS

Ton régiment ?... Tes camarades ?...

LE SOLDAT

Il n'en restait plus beaucoup, tu sais.

LE DUC DE BRANCAS

Assez pour se faire tuer !...

LE SOLDAT

Ils sont partis aussi, *God Verdoeme !*... Je vous dis qu'il n'y avait rien à faire contre ces diables !... Nous avons couru, couru, dans le chemin creux et la forêt..., et nous avons vu que les habits rouges détalaient de même, allez !... sur toute la chaussée... Et les voitures ! Et des canons !... Après tout, je ne suis pas soldat, moi... Je suis garçon d'écurie chez Scheppers !... J'ai soif !...

(Il est entouré par les gentilhommes qui le pressent de questions.)

LE COMTE D'ARTOIS au baron de Vincent.

Eh bien, Monsieur ?... Est-ce assez clair ?...

LE BARON DE VINCENT

Un moment de panique..., un bataillon de recrues...

LE COMTE D'ARTOIS

Non, une déroute générale... Sire, au nom du Ciel !...

LOUIS XVIII

Si ces bruits se confirment...

LE COMTE D'ARTOIS

Ah, non, non !... Ce serait un crime !... Il faut partir... Vous vous devez à la France... Elle n'a plus que vous !...

LE PRINCE DE POIX

Sire, le vrai courage...

BLACAS

Sire, tout est prêt...

LOUIS XVIII très agité, allant et venant, et seul, par la pièce.

Ah ! laissez-moi !... Messieurs, vous... je vous autorise à faire vos préparatifs...

LUXEMBOURG

Nous suivrons invinciblement Votre Majesté...

VIOMÉNIL (1)

Sire, je vais réunir les Gardes du corps, les Chevau-légers, les Compagnies-Rouges, tout ce que je trouverai de volontaires. Nous nous rendrons à la porte de Courtray. Nous tiendrons toujours bien deux heures... ou trois... — et, pendant ce temps-là...

LE COMTE D'ARTOIS

Mais, Vioménil, vous allez vous faire tuer inutilement !...

VIOMÉNIL

Je n'ai que celà à offrir à Sa Majesté...

LOUIS XVIII

Vioménil !... Non !...

(Il continue de marcher à grands pas, vers le fond, avec ses gentilshommes. — Sur le devant) :

CHATEAUBRIAND

La légitimité gît à l'Hôtel d'Hane comme un vieux fourgon brisé !...

REISET

Le Roi ne peut plus cacher son trouble...

BEUGNOT

Il en a retrouvé ses jambes !...

LOUIS XVIII, revenant vers le soldat.

Mon ami, comment s'appelle l'endroit où s'est livré la bataille ?...

LE SOLDAT

Ceux du pays disaient : Waterloo.....

(1) Il a 76 ans.

FIN

ROUSSILLON



Paganisme chrétien en Roussillon

I

FÊTE A COLLIOURE

(Roussillon)

L'air imprégné de sel qui sent l'algue marine
Et le reflet brûlant du port ensoleillé
Pénètrent, par le grand portail entrebâillé,
Dans cette église en fête où l'autel s'illumine.

On distingue des lis capiteux et des croix,
Une foule joyeuse et de claires parures,
Des bannières, le chant des orgues et des voix,
De jolis yeux et des parfums de chevelures.

La braise se ravive aux encensoirs légers,
Les candélabres neufs ont des larmes de cire,
On a repeint Jésus sanglant et flagellé
Et fait des ex-voto de fragiles navires.

Le rétable de bois sculpté éblouit l'œil
De ses dorures, de l'éclat de ses colonnes,
De ses anges au cou d'athlète et de l'orgueil
D'une vierge portant la bague et la couronne.

Les jeunes filles font, entre leurs doigts unis,
Balancer et tinter des chapelets de nacre,
Mordillent du laurier amer au parfum âcre,
Ou mangent le tourteau bénit qui sent l'anis.

Des ancres, sur le port, sont ruisselantes d'algues,
Le vent balance les feuillages des ormeaux
Et rythme, doucement, contre le mât des barques,
La palpitation des voiles au repos.

L'apparat espagnol des fêtes liturgiques,
Par le portail de pierre ouvert sur l'horizon,
Se mêle à la splendeur paisible de la crique,
Comme si l'on fêtait la Mer et les Saisons.

Quelque chose d'antique et de payen persiste
Au cœur inaltéré des marins catalans
Et, pour régénérer le culte du Dieu triste,
Il leur faut le Soleil, la Nature et le Vent,

Le vent qui portera sur la mer bleue et verte
L'odeur de cierge éteint et d'encens refroidi,
A l'heure où tout sera muet et recueilli
Dans l'église sonore aux chapelles désertes.

II

L'OFFRANDE AUX MORTS

A Montferrer (Roussillon)

Jadis, quand survivaient les Ombres, aux tombeaux,
Quand Rome ne comptait encor que quelques siècles,
On leur offrait la chair des victimes, de l'eau,
Des amphores de lait, du miel et des gâteaux
Cuits sous la cendre et faits de froment et de seigle.

Les Mânes protecteurs, tels des hôtes divins,
Habitaient le foyer sacré de la famille
Et l'on alimentait d'huile blonde, ou de vin,
De laurier, de bruyère et de pommes de pin,
Leur âme, qui vivait en sa flamme subtile.

.... Dans une église, où se dédorent de vieux saints
Et la Vierge qui rit à Jésus qui s'éveille
Et Dieu le Père avec le monde dans sa main,
Graves, comme autrefois au funèbre festin,
Sont des femmes en deuil tenant une corbeille.

Elles viennent porter l'offrande, le pain lourd
Fait de fleur de farine et, selon l'habitude,
Quadrillé de dessins dorés au feu du four,
Avec le rancio sec qui sent la peau de bouc
Et mêle un goût de poix à son arome rude.

Funéraires, elles ont mis le capuchon
Et marchent prudemment, pour ménager la flamme
Qui palpite, fragile et rose, dans l'air blond,
Tandis que, sur leurs doigts, de la cire qui fond
S'attiédit et se fige enfin en lourdes larmes.

Les Mânes ne sont plus, les anciens dieux sont morts,
Les foyers sont éteints et les tombes sont vides,
L'âme immatérielle ayant quitté le corps;
Mais le geste pieux se perpétue encor
Et, le culte aboli, les rites lui survivent.

III

LA BÉNÉDICTION DES MULETS

A Arles-sur-Tech (Roussillon)

Un grand vieillard, portant *la baratine* (le bonnet catalan de laine écarlate) parlait ainsi :

Passant, qui viens de loin en menant tes mulets !
Entre dans cette cour pavée, attache-les

A ces anneaux fixés au mur, mais que la corde
Soit lâche et leur permette, en allongeant le cou,
De renifler l'eau claire à l'auge qui déborde
Et, fraternellement, d'y mirer leurs yeux doux.

Vois, j'ai fait disposer la grille d'une crèche
Dans l'angle de la cour, à cette place fraîche;
Nous y mettrons du foin et nous y mêlerons,
Afin qu'il soit friand comme une herbe qu'on cueille,
De la luzerne, avec l'étoile d'un chardon
Et la rosée en perle au bout de chaque feuille.

Le soleil n'est pas haut encore, le cadran
S'éclaire à peine et c'est huit heures seulement
Que marque en s'allongeant l'ombre de son aiguille,
Tu peux donc, étranger, te reposer un peu
Et levant la carafe pleine et l'eau qui brille,
En troubler l'anisette, opalisée en bleu.

Peut-être arrives-tu des frontières d'Espagne?
Tu dois avoir suivi les sentiers de montagne,
Quand scintillait la nuit profonde sur les toits;
Ton espadrille neuve est souillée et tordue,
Mais tes mulets seront gardés par saint Eloi
Sur les mauvais chemins et les pentes des rues.

Je fus dans ma jeunesse un ouvrier joyeux,
Dormant des nuits sans rêve et préparant mes feux,
Dès l'heure où le brasier de l'orient s'allume;
Les muscles de mes bras modelés de reflets,
Je faisais rebondir le marteau sur l'enclume
Et chantais des chansons en ferrant les mulets.

Que c'était beau, les jours de fête patronale!
Il dévalait des cavalcades de cavales,
D'ânes enguirlandés, de mules à grelots,
Et le prêtre, escorté de foule et de bannières,
Apparu sur la place, où piaffaient leurs sabots,
Invoquait saint Eloi et disait des prières.

Avec leurs fers luisants et nets à reflets bleus,
Il en venait alors des hameaux montagneux,
Secouant la poussière et toutes leurs sonnailles,
Parés de laine jaune et rouge et de bouquets
Et de harnachements qui grandissaient leur taille
Et de plaques de cuivre où leur nom s'inscrivait.

Depuis, on a laissé se perdre la coutume,
Ils sont rares, les muletiers en grand costume :
Veste de velours noir, ceinture à vifs dessins,
Baratine éclairant le front de lueurs rouges,
Avec le fouet orné, qui claque entre leurs mains
Et dont les clous dorés ont des reflets qui bougent.

Je suis riche à présent, car j'ai cette maison,
Ce jardin, ce verger, où, selon la saison,
Mûrit la pomme rose et ronde à pulpe ferme,
Ou la grenade, avec l'écorce qui se fend,
Et ma treille, en tonnelle au devant de ma ferme,
Dessine un réseau d'ombre et de soleil tremblant.

Mais, aussi, j'ai fait vœu de mettre chaque année
A la bête la plus richement harnachée
Quatre fers neufs, fixés avec des clous d'argent,
Et d'ouvrir ma maison, mon cellier et ma huche
A ceux qui, comme toi, pieux et diligents,
Auront pris le chemin de nuit où l'on trébuche.

Passant, qui viens de loin en menant tes mulets !
Entre dans cette cour pavée, attache-les
A ces anneaux rivés au mur, mais que la corde
Soit lâche et leur permette, en allongeant le cou,
De renifler l'eau claire à l'auge qui déborde
Et, fraternellement, d'y mirer leurs yeux doux.

HENRY MUCHART.

Henry Muchart, né à Arles-sur-Tech, le 4 mars 1873, avocat à Perpignan, a publié un recueil de poèmes *Les Balcons sur la Mer*, édité par la *Plume* en 1901, deuxième édition par la *Revue provinciale de Toulouse*. — En préparation *Les Fleurs de l'arbre de Science*, poèmes scientifiques et philosophiques.

Fête et Danses Catalanes-Roussillonnaises

Ce dimanche fut une bruyante journée pour le village... Dès le matin, sous la lazulite du ciel roussillonnais où triomphait un royal soleil, Llazères se préparait à la « feste-majou » (1). Durant toute la matinée, des ouvriers avaient paré la grand'place qui devait être le centre des évolutions de la foule endimanchée. Les baraques foraines offraient déjà aux promeneurs, dans leur mille tourniquets, toute une variété multicolore de sucres d'orge, de pains d'épice, de tourrons espagnols et de nougats. Une odeur de paresse et de cassonnade pesait dans l'air amolli. On entendait une continuelle et monotone rumeur pareille à la houle des vagues. Par instants un cri aigu de sifflet trouait ce murmure uniforme.

Les femmes allaient par groupes, se donnant le bras, étalant aux yeux des gars, avec un simple et franc sourire, la vanité de leurs robes voyantes. Elles marchaient en balançant légèrement la tête, et la blancheur ronde de « l'escoffion » (2) brodé mettait derrière elles une auréole. Elles murmuraient des airs du pays :

Montanyas regaladas
Son las del Canigo,
Que tot l'estiu floreixen
Primavera y tardor.
Daume l'amor, minyona
Daume lo vostre amor.

(1) Fête patronale des villages dans les Pyrénées-Orientales.
(2) Coiffe catalane.

Elles chantaient, et dans leurs yeux il y avait comme une nuance de mélancolie amoureuse.

En passant devant les cafés qui, regorgeant de consommateurs, envahissaient la rue avec leurs tables poisseuses, elles relevaient gaîment les plaisanteries des hommes.

Les rues s'emplissaient de plus en plus, car des voitures bondées de monde, arrêtées aux remises des hôtels, déchargeaient sans trêve leurs voyageurs, venus des villages voisins.

Des douaniers, raides dans leur tunique vert sombre, des gendarmes poitrinant sous les aiguillettes blanches, arpentaient gravement la route et surveillaient les arrivants.

Les enfants, comme de jeunes poulains lâchés en plaine, galopaient dans les rues en piaillant. Et toute la vie bruissante des forêts d'alentour semblait animer, ce jour-là, cette foule villageoise.

Soudain des accords nasillards annoncèrent l'arrivée des *juglars* (1) et, précédée d'une troupe d'enfants, la *copla* (2), débouchant d'une ruelle, parut sur la place. La *prima* plaintive évoquait les montagnes baignées d'aube, qu'emplit de gémissements la cornemuse des pâtres, mais les sons badins du *flabiol* raillaient cette mélopée, que le tambourin soulignait parfois d'un roulement bref.

Il était midi. On dansa le *ball* inaugural, « le *ball* de las couïnères » (4), et les musiciens se dispersèrent. Le bruit quitta la place qui resta vide sous un linceul de poussière retombante, et les maisons où fumaient les viandes copieuses de poulet, de bœuf et de porc, s'animèrent à leur tour, riant de toutes leurs fenêtres qui laissaient fuir au dehors mille bruits de table et un crescendo assourdissant de *riailles* et de cris.

On ne perdait pas son temps en paroles inutiles devant les tables abondamment pourvues de victuailles. Chaque paysan avait en effet nourri et engraissé, en vue de la « feste-

(1) Musiciens catalans.
(2) Le groupe des musiciens.
(3) Sorte de galop particulier au Roussillon.
(4) « Danse des cuisinières ».

majou », un cochon dont les chairs plantureuses étaient destinées aux vigoureux appétits de la famille. On l'avait tué en grande pompe deux jours avant la fête et c'était lui maintenant qui, sous les formes du boudin, de la saucisse, du jambon et du filet, alimentait les joyeuses tablées. Peut-être même y avait-il un peu de son âme exhalée dans la salle du festin et dont chaque convive semblait avoir retenu une parcelle, tant la manifestation des appétits grossiers du ventre emplissait tous les yeux. Et soi-disant pour faire descendre toute cette charcuterie, on buvait à grandes *xirritades*, en levant le *pourrou*, du « Banyuls » et du « Muscat de Rivesaltes ».

Peu à peu les vins généreux du pays débridaient les langues. Des apostrophes pittoresques éclataient joyeusement, d'un bout à l'autre des tables, — brèves comme des défis, sonores et rebondissantes, frappées comme de bonnes monnaies loyales dans cette langue catalane qui s'accompagne si bien de grands éclats de rires fendus jusqu'aux oreilles. Une gaîté robuste et franche, toute débordante de cordialité, secouait les poitrines, entrechoquait les verres, et montait, montait dans l'air. C'était quelque chose de brutal et de solennel à la fois, de tumultueux et de patriarcal. On s'en donnait pour toute l'année ; et si ce vacarme parvenait, là-haut, jusqu'au saint patron de Llazères, il devait lui réjouir l'âme, et le bienheureux pouvait se vanter d'être encore bien fêté.

Cependant les femmes, plus réservées, regardaient les hommes avec des sourires entendus, et pensaient aux danses prochaines où frémiraient leurs corps lascifs.

Bientôt, en effet, le nasillement mélancolique du hautbois, martelé de roulements de tambourin, résonna sur la place. Une estrade en planches avait été dressée contre un mur. Les *juglars* y prirent place et le *ball* commença. Les couples alertes se poursuivaient en des courses échevelées, furieuses, se poussant, se bousculant, se bourrant de coups, — enlevés par l'entraînante musique dont les sons semblaient courir et vivre... Puis, soudain, un brusque arrêt des instruments, Le « hautbois catalan », par un point d'orgue solennel, indi-

quait le changement de figure et un léger repos. On se mettait en place pour « le grand rond »; et, sous le coup de fouet de la pimpante musique, le galop tournant partait, poussé dans sa rapidité circulaire par les violons ailés, les barytons bedonnants et les éclats de rire du fifre. C'était bientôt un tourbillon fantastique, une trombe de poussière où le ton criard des « faxes » (1) se mêlait à la douce blancheur des coiffes rondes. C'était une allégresse campagnarde et vigoureuse d'où montait au cerveau comme une ivresse de combat.

Sous les guirlandes de buis savamment tressées et qui, du poteau médian, rayonnaient en une courbe gracieuse jusqu'aux platanes plantés en couronne autour de la place, — des marchandes de limonade offraient leur boisson, sur des tables de zinc, dans d'épaisses verreries aux vives couleurs. Les garçons en sueur enlevaient leur veste et venaient boire avidement, en épongeant leur face rouge.

Assises sur les chaises rustiques, apportées là par chaque famille, tout autour de la place, les femmes parlaient et faisaient des signes, les uns provoquant un danseur essoufflé, adossé à un arbre et prenant du repos, les autres répondant avec un sourire à l'invitation pour la prochaine valse... Puis, c'était l'arrivée de la nuit qui descendait des montagnes voisines et la fête se continuait bruyamment à la lueur des reverbères...

Frédéric Saisset.

Né à Perpignan (Pyrénées-Orientales) le 9 septembre 1873, Frédéric Saisset débute en 1897 par un volume de vers *Au fil des rêves*, préfacé par Georges Rodenbach (Ollendorf, édit.). Publie en 1899 au *Mercure de France* son second livre de poèmes *Les Soirs d'ombre et d'or*. Fait jouer en 1900, sur le théâtre de Perpignan, une comédie en vers écrite en collaboration avec Clément Lanquine, *Vers l'Amour*. Vient d'achever un roman de mœurs roussillonnaises *Le Double crime*, auquel il nous a aimablement permis d'emprunter les lignes qu'on vient de lire.

(1) « Faxe » ceinture catalane aux couleurs vives qui s'enroule six ou sept fois autour du corps.

Vallespir

C'est le val de l'amour, c'est le val de l'espoir
Dont rêvent les marins sur les blanches tartanes
Alors qu'au souvenir berceur des Catalanes
Leur âme s'attendrit dans le calme du soir.

O grand val cher au cœur de l'exilé farouche,
Il nous vient un regret mélancolique et doux
Quand, par les jours d'accablement et de dégoûts,
Ton nom mélodieux chante sur notre bouche.

Vallespir où fleurit le romarin amer,
Où par-dessus les monts l'ardent soleil flamboie,
Tu vibres de parfums, de lumière et de joie
Comme une île riante au milieu de la mer!...

Avec l'enchantement du ciel qui te caresse,
Avec ton clair rivage, avec tes sommets bleus,
Tu fais renaître encore et vivre pour nos yeux
La divine beauté d'une petite Grèce...

Dans tes soirs purs toujours monte un chant de bergers
Comme aux temps bienheureux de la vieille Sicile,
Et par tous les matins, pacifique et docile,
Quelque ruche bourdonne au fond de tes vergers...

Nous t'aimons d'un amour jaloux, comme une femme :
Il nous faut l'abandon sans retour de tes bras,
Tes baisers odorants qui seuls ne trompent pas,
Et la sécurité rustique de ton âme.

Aussi faisons-nous tous ce rêve, pauvres fous,
De confier un jour nos fronts à ta poitrine
Tandis que d'une voix langoureuse et câline
Tu berceras notre sommeil sur tes genoux.

JEAN AMADE.

M. Jean Amade a publié des articles et des poèmes dans un périodique qui paraissait autrefois en Roussillon (*La Clavellina*) et dans les grandes revues parisiennes (*Revue de Paris*, *Revue Bleue*, etc.).

L'Ermitage

de Font-Romeu de Cerdagne

(IMPRESSIONS ET SOUVENIRS)

Me voici installé, comme chaque année, dans mon cher ermitage de Font-Romeu.

J'y habite une chambre charmante dans un des bâtiments les plus neufs : une petite cellule de moine, avec des murs nus que je me plais à couvrir d'images et de photographies aimées ; ma fenêtre s'ouvre sur un horizon de sapins, où surgit, lumineuse et nette, la silhouette imposante du Cambre d'Aze. Voilà déjà douze ans que je fréquente ce joli coin de la Cerdagne française. Il fut d'abord un simple ermitage consacré à la Vierge, comme il y en a tant en Roussillon[1] ; des alpinistes s'avisèrent un jour de le trouver admirable, et, depuis quelques années, une colonie d'Espagnols et de Catalans, amoureux de calme, de solitude et d'air vivifiant, de la vraie montagne en un mot, l'ont adopté comme séjour de vacances.

Je voudrais aujourd'hui, pour occuper mes loisirs, dire brièvement l'histoire de Font-Romeu et sa légende, décrire le site pittoresque où ses quatre pauvres maisons sont bâties

(1) L'Ermitage de Font-Romeu n'est pas unique en son genre dans le Roussillon, presque tous les villages de la montagne, de la plaine et de la mer ont leur chapelle et leur saint : Collioure a *Consolation*, Prats de Mollo a *Coral*, Céret *Saint-Féréol*, etc. Chaque année la population du village se porte en procession à l'ermitage. Ces fêtes, à la fois religieuses et profanes, gardent un cachet très local et s'embellissent de vieilles coutumes pittoresques et persistantes.

et la vie saine et quasi-monacale que l'on mène dans ce vieil ermitage cerdan.

Les historiens ont écrit qu'au XI[e] siècle environ un comte de Roussillon, nommé Guifre, fit hommage aux moines de Saint-Martin-du-Canigou de la vaste forêt de la Calme, une des montagnes du pays. Voulant remercier la Providence, inspiratrice du généreux bienfaiteur, les moines auraient élevé un oratoire à la Vierge ; et cet oratoire, agrandi plus tard, serait devenu l'actuel ermitage de Font-Romeu.

Mais les historiens ne sont guère poétiques, et leur histoire de Font-Romeu tient en trois lignes. Pour vous renseigner plus agréablement, il vous faut consulter ce poète profond, à l'imagination intacte et féconde, qui est le peuple, et voici la légende rustique que l'âme populaire a chantée dans un sonore et barbare patois.

Il y avait une fois (c'est une histoire de grand'mère cerdane !) un pauvre berger qui gardait les bœufs du village d'Odeillo et les menait paître dans les prairies de la Calme. Or, un soir qu'il rentrait ses bêtes au « coral », il aperçut un taureau demeuré à l'écart, auprès d'une source, et grattant obstinément la terre du pied. Il s'approcha et, aidé par son chien, il parvint à faire avancer l'animal ; mais, le lendemain et les jours suivants, le taureau revint à la même place et le même fait se reproduisit. Alors le berger inspiré par le Ciel, et comprenant que Dieu devait être pour quelque chose dans cette affaire, se mit à creuser le sol avec ses ongles à l'endroit même que le taureau fouillait de son sabot. Quelle ne fut pas sa surprise en découvrant enfin une statuette de la Vierge, sculptée dans du bois et richement habillée de soie selon la coutume espagnole. Tout ému par sa découverte, il abandonna son troupeau, courut à Odeillo pour montrer la Vierge et raconter comment elle lui avait été indiquée par le taureau. Les habitants du village, pour remercier Dieu qui les avait favorisés d'un tel miracle, élevèrent un sanctuaire à l'endroit de « l'Invention » ; mais la Vierge leur fut si reconnaissante de cet hommage qu'elle voulut habiter au milieu d'eux et non point dans l'oratoire qui lui fut construit ; et, trois fois de suite, toute seule, elle

prit le sentier, descendit au village et s'installa dans une niche vide en l'église d'Odeillo ; c'est là que la retrouvèrent les paysans émerveillés. Elle consent simplement à se laisser porter à l'Ermitage pour la « fête », à condition qu'on la redescende, quelques jours après, au village qu'elle s'est choisi.

Voilà la légende de Font-Romeu, telle que les grand'mères des petits Cerdans doivent la raconter, pendant les veillées d'hiver, sous le grand manteau de la cheminée où brûlent, avec un parfum de résine, des monceaux de « pignes » et des troncs de sapins.

Il faut bien le reconnaître, en Roussillon, comme à Lourdes et comme à la Salette, c'est un beau site que la Vierge a choisi pour y faire bâtir sa maison. Imaginez, en pleine Cerdagne, au centre d'un cirque de montagnes boisées de pins, à 1800 mètres d'altitude, sous un ciel d'une absolue pureté, une petite chapelle, accroupie et tassée pour mieux résister aux poids des neiges d'hiver, avec quatre maisons aux toits pointus recouverts d'ardoises bleues, et vous aurez une idée de l'Ermitage de Font-Romeu (1), dont le nom veut dire en français « Fontaine du Pèlerin ».

Pour comprendre combien est délicieusement « naturelle » la vie des quelques privilégiés qui peuvent trouver place dans les quatre maisons, il faut se rappeler que Font-Romeu est un ermitage.

Les bâtiments qui entourent la chapelle ne furent point construits pour l'agrément des touristes, mais bien pour servir d'abri aux pèlerins ; il ne faut donc point s'étonner si les logements y sont d'un confortable plus que primitif et si l'ameublement, curieux mélange de camelote moderne et de robustes meubles ancestraux, se trouve obstinément réduit au strict nécessaire. De distractions, de divertissements, comme on en donne dans les casinos des stations thermales ou les rendez-vous d'été du monde élégant, on n'en saurait offrir sans causer du scandale.

Que peuvent donc faire les malheureux ermites, enfermés

(1) Se prononce en catalan : *Fount-Rouméou.*

au nombre de deux cents environ, dans les quatre murs d'une cour, au milieu des bois, et à deux heures de tout village ? Et qu'y a-t-il donc qui les attire chaque année irrésistiblement sur ces mêmes sommets ?... Ce que font les ermites de Font-Romeu ? Rien, sinon se promener ou s'étendre dans les bois. Et qu'aiment-ils à Font-Romeu avec une telle passion ? La forêt dans la montagne.

Elle s'étend, magnifiquement verte, sur 250 hectares de terrain, presque à perte de vue. Elle recèle des coins d'ombre et de fraîcheur ; elle encadre de longues clairières, au milieu desquelles des blocs de granit élèvent leur masse, semblables à d'antiques et énormes dolmens ; elle est éternellement frémissante sous la caresse d'une brise insensible, qui lui donne une voix ample et large comme la voix de la mer ; elle est toute parfumée de résine et de fleurs sauvages ; elle est mystérieusement harmonieuse enfin, à cause des grands troupeaux de bœufs et de juments, aux sonnailles de cuivre, qui la parcourent, chaque jour, en tous sens. Oui, il n'y a que la forêt et la montagne à Font-Romeu, mais la montagne et la forêt ont des charmes inexprimables.

Elles se prêtent merveilleusement aux longues siestes. L'après-midi, à l'heure qui est celle de la chaleur dans la plaine, je m'en vais, mon hamac sur l'épaule, un livre à la main, des cigarettes dans ma poche et des rêves plein le cerveau ; je choisis deux sapins en face d'un horizon, j'y suspends mon lit de cordes et je passe là, fumant, lisant, rêvant, écoutant les multiples bruits de la forêt toujours en éveil comme une âme humaine, des heures exquises de calme reposant et de bienfaisante solitude.

La forêt se prête aussi merveilleusement aux promenades ; elle ménage des sentiers ombreux qui permettent d'atteindre la cime des pics, au milieu des rhododendrons. On part chaque soir, en famille, à la recherche des champignons, des framboises et des myrtils ; on s'arrête à quelque source glacée, on découvre de riantes échappées de la Cerdagne, et des panoramas d'une infinie variété ; et l'on rentre enfin avec les troupeaux dans le calme rayonnant d'un crépuscule biblique.

C'est l'heure où le calvaire de Font-Romeu produit toujours sur moi la plus forte impression : il s'élève sur une éminence de cent mètres plus haute que l'ermitage, et rocailleuse, ce qui lui a fait donner le nom de « *Padro* » ; il dresse fièrement sur la Cerdagne les piliers de fer de ses trois croix. Du sommet de la « *Miranda* » on domine tout le pays : on voit se dérouler le ruban de toutes les routes, et se profiler les clochers de tous les villages, et, sur cette plaine, et sur ces sommets, le Christ, qui paraît plus haut que tout, et à qui les nuits d'été mettent des couronnes d'étoiles, semble faire planer sur la Cerdagne une perpétuelle bénédiction.

A neuf heures du soir, au moment où les baigneurs de Luchon, de Cauterets ou de Biarritz se dirigent vers le Casino, nous nous rendons, jeunes et vieux, croyants et sceptiques, à la chapelle de l'ermitage. La tradition veut, en effet, que l'on y chante les « *goigs* » de l'endroit, c'est-à-dire les cantiques en l'honneur de la Vierge de Font-Romeu : car chaque ermitage roussillonnais a ses « *goigs* ». Ces cantiques, d'une naïveté toute paysanne, sont écrits dans un catalan ancien, aux sonorités barbares. Ils racontent la légende de Font-Romeu, et demandent à la Vierge le bonheur pour la petite patrie cerdane.

Ils doivent être chantés par ceux-là même dont les mains calleuses ont couvert les murs de la chapelle de bras, de jambes et de poitrines de cire ; de longues tresses de cheveux noirs, que quelque petite cerdane a dû couper avec des larmes ; ex-voto de la foi vivace, moyenâgeuse et réaliste, espagnole peut-être, humaine et suppliante toujours. Et, tandis que l'on chante les vieux couplets (les voix de femme alternant avec les voix d'homme), mon imagination revoit les jours de grand pélerinage ; les charrettes à bœufs redescendent par tous les chemins ; la forêt retentit du chant des pélerins en marche ; le vert des sapins s'égaie de la multitude des baratines (1) rouges. Il y a là toute la Cerdagne, la Cerdagne française et la Cerdagne espagnole, plus

(1) Coiffure catalane pour les hommes ; c'est un bonnet de cotonnade, de couleur vive, et dont la forme est celle du bonnet phrygien.

que jamais sœurs à Font-Romeu. Et l'on respire dans l'air le charme puissant et inexprimable de tout un pays vivant de la même foi.

Il y a aussi un autre cantique qui s'appelle l'*Ab Deu Siau*, « l'Adieu » et qui se chante à la veille des départs. Il est empreint d'une poésie mélancolique et douce, la poésie des Regrets :

.....Mos ulls s'inflan de pena
Perque men tinch de anar ;
Y m'cau la llagrimeta,
Deixant à Font-Roméu.....

..... Ay amoreta mia !....
..... encare qué m'en vaja
Vos vull sempre estimar ;
Y consolar mas penas
Ab vostre amor pensant..., etc. (*)

(*) Mes yeux se gonflent de douleur — Parce que je dois m'en aller ; — Et une petite larme coule sur ma joue — En quittant Font-Romeu — Oh ! ma petite aimée !.... — Bien que je m'en aille — Je veux vous aimer toujours ; — Et consoler mes tristesses — Avec votre amour !.., etc.

N'est-ce pas qu'ils sont jolis ces couplets d'adieux, et doucement naïfs et tristes comme une chanson du moyen-âge ?.....

Quelque chose encore de bien curieux et de bien primitif à Font-Romeu, c'est l'administration. Elle a un petit air désordonné et anarchique, provenant, sans aucun doute, du grand nombre de ceux qui veulent gouverner. La forêt est, en partie, bien domanial, en partie bien communal du village d'Odeillo. L'ermitage est revendiqué par la « Fabrique » et se trouve sous la surveillance de l'Evêché de Perpignan. L'administration religieuse est laissée au curé d'Odeillo, — mais les curés de deux villages voisins ont acquis, par la force de la coutume, le droit de venir « aider ». Enfin l'administration temporelle appartenait jusqu'ici à un laïque investi du titre de *paborde*, — mais on vient de le mettre récemment sous les ordres d'un autre laïque, qui porte le nom

plus moderne d'administrateur. On comprendra, sans peine, le désordre qui naît de cette affluence de prétendants au *pouvoir*. Le cuisinier et les domestiques de l'ermitage sont d'ailleurs des personnages influents, avec qui il importe de vivre en bons termes si l'on veut être muni du nécessaire. Comme chaque cuisine et chaque appartement se trouvent pauvres en ustensiles et en mobilier, le pillage est organisé sous l'œil protecteur de l'administration et sous la sauvegarde d'une mutuelle approbation des habitants. Les filles de service savent parfaitement que si, pendant leur séjour à la fontaine, elles se laissent aller aux douceurs de la conversation avec le cocher de M. X... ou le « gâte-sauces » du restaurant, elles ne retrouveront plus leurs cruches, la main d'une « amie » les ayant fait habilement disparaître, et chacun a soin de fermer sa chambre s'il tient à conserver ses portemanteaux, sa table ou ses..... ustensiles de toilette.

Cette maraude générale est admise ; on la tolère ; on admire, comme à Sparte, celui qui a dérobé avec le plus d'habileté. Il n'y a pas jusqu'à la lente et régulière succession des heures, qui ne soit troublée par ce désordre ; et quelque « pensionnaire » affamé ne craint pas d'avancer les aiguilles de l'horloge, afin de prendre plus tôt son repas. Toutes ces plaisanteries sont d'ailleurs facilement acceptées par leurs victimes.

Il y a deux ans qu'est mort l'ancien *paborde* de Font-Romeu : il était connu de tous les habitués de l'ermitage, et il exerçait depuis si longtemps ses fonctions qu'on ne pouvait se représenter Font-Romeu sans son paborde *Agusti* Car il s'appelait *Agusti*, Augustin, et il était bossu. Comme tous ses pareils, il était intelligent, spirituel et serviable. Il avait une bonne tête d'Espagnol, avec des yeux et des cheveux noirs; des traits fortement accusés et un peu durs, et des lèvres soigneusement rasées, toujours fleuries d'un sourire aimable et délicieusement moqueur. C'était le favori de Font-Romeu, et, quand il allait aux provisions, monté sur sa jument borgne « Rosalie », il récoltait toujours quelques mots aimables sur sa route. Vers les sept heures du

soir, devant la porte de l'auberge, il rôtissait consciencieusement son café tout en racontant des histoires.

Chaque année, pour la « Saint-Augustin », la tradition voulait que l'on souhaitait la fête à *Agusti*. Les habitués se réunissaient dans la grande salle de l'ermitage; on réclamait *Agusti*, sur l'air des lampions, puis, quand il apparaissait, les mains noires de charbon, tout petit, avec un sourire où une légère défiance disparaissait presque sous le contentement épanoui, on le hissait sur une table, et un orateur improvisé prenait la parole. Le discours terminé, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements, le plus jeune de la Société posait sur la tête d'*Agusti* une couronne de fleurs (le monarque d'un jour recommandait, chaque année, qu'on n'y mêlât point d'épines), et, tandis que M. le curé tournait le dos pour ne point voir, la plus jolie femme de l'assistance honorait *Agusti* triomphant d'un retentissant baiser sur les deux joues. Après quoi, chacun s'attablait, et le « paborde », toujours monté sur la table, circulait au milieu des verres des convives; il versait à profusion le meilleur « *rancio* » de sa cave et distribuait des dragées espagnoles parfumées à l'anis.

Pauvre *Agusti*! — Il en a entendu des discours de toutes sortes, — en prose et en vers ! Il avait l'habitude de les encadrer et d'en orner les murs de sa chambre, et il gratifiait d'un magnifique « saucisson » l'auteur de ce compliment. Les circonstances m'ont amené à composer le dernier discours; je ne m'y moquais pas trop d'*Agusti*, et je lui disais, en terminant ma tirade, ces vers improvisés, c'est-à-dire ces mauvais vers :

O vous le Président de notre République,
Vivez toujours ! Afin qu'un même compliment,
Coutume conservée ainsi qu'une relique,
Célèbre chaque année, en séance publique,
Agusti toujours jeune et sa vieille jument !...

Mon souhait, qui était celui de tous les hôtes de Font-Romeu, n'a pas été entendu : *Agusti* est mort, il y a deux ans, et, coïncidence touchante, sa vieille jument borgne,

Rosalie, ne lui a point survécu. Au fait, il a mieux valu qu'il mourût. Il appartenait au vieux Font-Romeu, au Font-Romeu, qui, lui aussi, va bientôt disparaître sous la poussée de ce qu'on nomme, trop glorieusement peut-être, la civilisation. On l'aurait délogé de sa cuisine et de sa cave; on aurait fait un simple sous-ordre de celui qui fut le roi incontesté de l'ermitage; il aurait eu trop de peine en voyant son royaume envahi par des étrangers hostiles aux vieilles coutumes et réfractaires à la poésie du passé. Il a mieux valu qu'il disparût avant l'invasion : ceux qui le connurent ne l'oublieront jamais...

... Eh oui, il va disparaître le Font-Romeu antique et monacal; elle va se civiliser la Cerdagne paysanne et inviolée! Déjà, des terrassiers ouvrent une route qui la traversera dans toute sa longueur, desservie par des tramways électriques; déjà, des chanteurs de café-concert sollicitent des auditions et, hier, encore, des automobiles concurrentes de la *Coupe des Pyrénées* ont traversé la vallée à toute allure, éveillant à coups de trompe les vieux échos endormis qui répétaient seulement jusqu'ici les cris des bergers sur la montagne.

De l'ermitage, on entend déjà les coups de mine qui font sauter la roche : c'est la civilisation qui s'avance, en conquérante, avec du canon. On va essayer de faire en Cerdagne un autre Luchon, un autre Cauterets; sans s'apercevoir qu'en s'efforçant de créer sur nos cimes ce qui existe là-bas, on va détruire ce que l'on ne trouvait qu'ici.

Hâtez-vous, si vous voulez voir le Font-Romeu, dont je voudrais que ces modestes lignes conservassent le souvenir : car, dans quelques années, il vous faudra chanter un *Ab Deu Siau* de regrets tristes aux sites violés et aux belles coutumes disparues...

HENRI ARRÈS.

Né à Perpignan, secrétaire de la rédaction de la Revue languedocienne l'*Ame Latine* (Toulouse).

Soir sur la Tet

Du seuil de ma demeure ouverte au vent du soir,
L'âme hésitante au fil d'un souple nonchaloir,
Parfois, je me surprends à contempler la plaine.
Les vignes vont mourir jusqu'aux lignes sereines
Qu'endort l'Albère bleue sur le couchant doré.
Je goûte chaque jour un plaisir ignoré
A revoir onduler les mêmes paysages :
Là-bas la mer chantante ensommeille les plages,
Les peupliers tremblants semblent parler entre eux,
Un bruit de clairs grelots monte d'un chemin creux,
Les troupeaux en bêlant rentrent aux métairies,
Et tout est calme à l'Occident où se marient
Les roses des couchants aux neiges des sommets.
Le silence se fait sur les champs embaumés.
Derrière la splendeur du feuillage mobile
Les flèches des clochers font deviner la ville.
La bonté de la terre a d'odorants remous
Et tout parle à mon cœur silencieux et doux...

O Terre des aïeux vénérable et sacrée !...
Vieux Roussillon vers qui s'en va toute pensée,
Tu n'es point tout entier et tel que nous t'aimons
Dans la sérénité sauvage de tes monts,
Dans le rayonnement glacé des hautes cimes
Ou dans les voix des eaux grondant dans les abîmes.
Tu n'es point tout entier dans les étés brûlants
Qui font, dans l'orbe en feu, des golfes indolents,
Etinceler la mer amoureuse et pâmée,

Mais je te reconnais encore au pur contour
Des côteaux ondoyants qui mêlent tour à tour
Les gris des oliviers aux ocres des argiles,
Aux carrés de maïs verdoyants et tranquilles,
Aux saules éplorés qui rêvent des étangs,
Et surtout à la plaine heureuse où l'on entend
A travers les réseaux des ramures berceuses
Chanter sur les cailloux la Tet mélodieuse...
Aussi rien n'est plus cher à mon isolement
Qu'entendre autour de moi bruire confusément
Toute la vie obscure et latente des germes,
Voir entre les ormeaux les toits rouges des fermes
S'embraser du déclin triomphal d'un beau jour
Et contempler au soir, avec un pur amour
Moins vide que celui qu'on vécut par la femme,
Les grands soleils couchants qui croulent sur mon âme.

Antoine Orliac.

Origines de Perpignan

I. — ORIGINES LÉGENDAIRES

On a voulu donner à Perpignan le vain éclat d'une antiquité fabuleuse, si bien que, s'il fallait en croire certaines traditions fort anciennes, la capitale du Roussillon aurait été fondée avant les temps historiques ! Des chroniqueurs racontent, en effet, que vers la fin du IXe siècle avant Jésus-Christ, un immense incendie ravagea la chaîne des Pyrénées et que les pâtres de l'Albère, fuyant ce formidable embrasement, s'en vinrent construire leurs cabanes et leurs bergeries sur les bords de la Tet, en un lieu désert qu'ils appelèrent *Pyrepinia*.

Au dire de ces écrivains crédules, ce mot, — qu'ils tirent du grec et du phénicien — signifie « commencement d'incendie ». En supposant que *Pyrepinia* ait cette signification, — ce dont il est permis de douter, même si l'on sait le grec et le phénicien, — on conviendra tout de suite qu'il existe une certaine différence entre le *Pyrepinia* de nos bons chroniqueurs et notre *Perpinia* ou *Perpinya*, qui est le seul nom de notre ville connu de tout temps.

Mais, à cette objection, ils répondent, par la plume roussillonnaise d'André Bosch, que *Perpinyà* est « une corruption de *Pyrepinia* », ce qui est un moyen fort commode de résoudre la question (1).

C'est là, d'ailleurs, une légende qui ne repose sur aucun fondement et qui ne mérite même pas un essai de réfutation.

(1) Dans son livre, d'ailleurs très intéressant, intitulé : *Summari index o epitome dels admirables y nobilissims titols de honor de Cathalunya, Rossello y Cerdanya,* Perpignan, 1628, in-folio.

Ce qui va suivre est aussi une légende, mais celle-ci a, au moins, l'avantage de contenir un fonds vraisemblable.

La voici : Il y avait une fois aux Cortals, pauvre hameau situé dans la froide montagne de la Tosa, près de Mont-Louis, un homme qui s'appelait *Pere Pynia*. Dégoûté de la vie monotone et triste que mènent les bouviers à 1.750 mètres d'altitude, il résolut de changer de pays : nos montagnards catalans ont toujours affectionné les déplacements et les voyages.

Un jour donc que la neige avait fondu, *Pere Pynia* s'en fut sur les bords de la Tet, qui passe au pied des rudes escarpements de la Tosa, et lui tint à peu près ce langage :

— « O toi, qui descends tous les jours dans les plaines ensoleillées, guide-moi ; je veux y aller aussi. »

— « Suis-moi, » lui répondit la Tet, — c'était, comme on voit, du temps que les rivières parlaient, — « suis-moi, je te montrerai le chemin. »

Et voilà que notre bouvier pousse vivement devant lui ses bœufs attelés à la charrue, et se met à suivre le flot échevelé et bondissant de la Tet. Dire comment il fit, ce n'est point notre affaire, mais nous avouerons volontiers que, dans ces temps reculés, le chemin devait être singulièrement pénible en ce long, étroit et sinueux couloir où la rivière roule ses eaux mugissantes.

Quoi qu'il en soit, le bouvier et son guide arrivèrent à une plaine dominée par deux gros mamelons, située non loin de la mer. Et la Tet dit à Pere Pinya :

— « Arrête-toi ici ; laboure et cultive cette terre ; moi, j'arroserai tes champs. »

Et Pere Pinya s'arrêta dans ce pays inhabité, mais fait de terre grasse, limoneuse et vierge, qui n'attendait, pour porter des fruits, que la main intelligente et industrieuse de l'homme. Notre bouvier commença par tracer avec la charrue un sillon sans fin, en se disant sans doute à lui-même : « Ceci est à moi. » Puis, dans l'espace de terrain ainsi circonscrit, sous un ciel bleu et clément, il se construisit un logis, et, ses bœufs aidant, il tira de la terre bienfaisante sa nourriture et la leur. Cette maison de Pere Pinya devint

une ville ; le sillon, un fossé avec une muraille : *Perpinyà* (1).

On remarquera que le légendaire Romulus fonda sa « Ville » en procédant de même façon.

II. — ORIGINES FAUSSES

A ce joli conte bleu d'un bouvier montagnard fondant Perpignan à la mode romulienne, de prétendus savants ont substitué l'histoire d'un aubergiste dont la maison, portant sculptée sur un de ses angles une *pinya* ou pomme de pin, aurait été située à l'endroit même où se trouve aujourd'hui la Place Desprès, « sur le chemin qui allait à Castell-Rossello ». Cet aubergiste s'appelait, dit-on, *Bernat Perpinyà*, et c'est autour de son hôtellerie que se groupèrent les premières maisons qui devaient former le premier noyau de la ville future.

A cela, rien d'impossible ; mais, au fond, il ne s'agit ici que d'une tradition rapportée par André Bosch, laquelle ne s'appuie sur rien de sérieux, car la prétendue hôtellerie de Bernat Perpinya, aujourd'hui disparue, avait été bâtie au XVI[e] siècle, et la fameuse *pinyà* appartenait très probablement aux armoiries d'une famille qui habitait cet immeuble au XVII[e] siècle.

Dès 1833, un érudit perpignanais, Pierre Puiggari, avec une fine et impitoyable critique, avait démoli et ruiné la fable racontée par Bosch et les assertions fantaisistes dont il l'avait appuyée ; mais rien n'est plus difficile à extirper de l'esprit des hommes que les erreurs historiques, et les Perpignanais continuèrent à croire complaisamment qu'ils étaient redevables de la fondation et du nom de leur patrie à *Bernat Perpinya*.

Toutefois, les gens habiles pensèrent que ce nom catalan était trop grossier et trop dur, et ils le changèrent en *Perpigne*, qu'ils inscrivirent bravement au coin du *Carrer de la Plaça de les Cebes* (rue de la Place des Oignons). C'était

(1) L'illustre poète catalan Jacinto Verdaguer a rappelé cette légende dans le sixième chant de son poème *Canigo*.

plus faux que tout le reste, mais cela sonnait si doucement à l'oreille ! Et tant qu'il passera de l'eau sous le grand pont de la Tet, on trouvera de bonnes gens pour certifier que *Perpignan a été fondé par Perpigne !* Certains, — les érudits — iront même jusqu'à donner l'étymologie du mot « Perpigne », qu'ils tireront de *Pere*, qui veut dire « Pierre » et de *Pinya*, « pomme de pin », sans se douter qu'une simple question de grammaire vient déranger, renverser l'histoire de tous les *Pere Pinya* et *Perpigne* jusqu'à faire, hélas ! douter de leur existence même.

En effet, il suffit d'avoir fait une année de latin pour savoir que, dans cette langue, les noms propres se déclinent à l'instar des noms communs ; or, les plus anciens actes qui parlent de Perpignan le citent sous la dénomination de *Villa Perpiniani* ou *Villa de Perpiniano*, et non sous celle de *Villa Petri Pinyœ*, qui serait la forme rationnelle. Quelqu'un répondra peut-être qu'il est avec le latin du moyen âge des accommodements ; oui, quelquefois et souvent ; mais nos ancêtres étaient très attentifs à conserver aux noms propres leur véritable forme et il ne leur est peut-être jamais arrivé de syncoper des noms avec leurs prénoms pour en faire une dénomination de lieu ; ils ne conservaient pas, non plus, dans les actes rédigés en latin, des prénoms en langue vulgaire, comme serait *Pere* pour *Petrus*. En conséquence, il faut bannir du dictionnaire des noms propres *Pere Pinya* et *Perpigne* et les remplacer par *Perpinia* ou *Perpinya*, régulièrement dérivé de *Perpinianus*, qui paraît être le nom de l'un des anciens propriétaires de la *Villa*.

Et d'où venait donc ce *Perpinianus ?* On ne sait trop. Quelques uns ont pensé que le fondateur de Perpignan avait pu venir de la colonie romaine de Ruscino. Celle-ci avait, en effet, acquis sous l'Empire une telle importance que les Romains y avaient établi le siège de l'administration du *Pagus Ruscinonensis* ou « Pays de Roussillon ». On sait que le hameau de Castell-Rossello et sa tour du moyen âge marquent à peu près la place où fut l'antique Ruscino, à 4 kilomètres de Perpignan et à 5 kilomètres de la Méditerranée. On avait donc admis que le premier colon de Perpignan

était un *Perpinianus*, sujet romain, chef de famille, qui avait emmené avec lui des habitants de la colonie voisine. Mais aujourd'hui, les origines latines ne sont pas en grand crédit auprès des historiens locaux, et certains refusent même d'admettre que le mot *Perpinianus* soit romain.

Le fait est qu'on a singulièrement abusé, dans le temps, des « origines romaines ». Henry, qui, tout d'abord, n'était pas éloigné d'attribuer l'origine de Perpignan au cabaret relativement récent de *Bernat Perpinya*, imagina ensuite de l'attribuer à une hôtellerie romaine, à un *diversorium* qui, selon lui, était situé sur la *Via Domitia*, tout près du Pont de la Pierre actuel, à l'entrée de Perpignan (1) ; or, la voie romaine ne passait pas ici ; elle passait à Ruscino ; cela ne fait plus de doute pour personne. Mais les suppositions de Henry ne sont rien en comparaison des inventions de Clos (2). Ce jurisconsulte éminent affirmait qu'après le passage des Normands, les habitants de Ruscino transportèrent leurs pénates, leur fortune et leurs institutions dans la ville de Perpignan, qu'ils auraient fondée avec tout un système de municipalité et de castes romaines !

Déjà, sans preuve aucune et très sérieusement, deux ou trois chroniqueurs n'avaient pas hésité à faire fonder Perpignan par Marcus *Perpenna*, général romain qui, soixante-six ans avant Jésus-Christ, était venu dresser ses tentes sur les bords de la Tet. Plus tard, en plein XVIIe siècle, un homme de grand savoir, Pierre de Marca, ayant vu à Perpignan une inscription où il était question du *municipium* ou « municipe » de *Flavius Ebusus*, en avait conclu que Perpignan était un « ancien municipe romain ».

« Voilà bien, se dirent les savants une origine honorable. » On s'y cramponna, car, selon la remarque de Mably, « les villes adoptent, comme les particuliers, les chimères qui flattent leur vanité. » Les Perpignanais, comme les Transteverini, se disaient à part soi : « *Siamo Romani* », lorsque le jurisconsulte Fossa, qui était doublé d'un historien, vint démontrer en 1777 que l'inscription de *Flavius Ebusus* se

(1) *Histoire du Roussillon*, Paris, Impr. Nat., 1835, 2 vol. in-8.
(2) *Essai sur la constitution municipale de Perpignan*, Toulouse. 1859, in-8.

rapportait à l'île d'Iviça, appelée *Ebusus* en latin, et que la pierre avait dû être apportée par le perpignanais Devi, ancien gouverneur de cette île. C'était bien fait pour Marca, coupable de s'être moqué des historiens qui avaient voulu « étymologiser » le nom de Perpignan. « Le municipe romain » inventé par Marca, le *diversorium* et la municipalité imaginés par Henry et par Clos allèrent rejoindre dans le domaine des fables les tentes du général Perpenna, la maison du cabaretier Perpinya ou Perpigne et les bœufs de Pere Pinya.

III. — ORIGINES PROBABLES

Mais alors, que signifie donc le mot *Perpinianus*, et d'où vient-il ? Nous n'en savons rien ; mais ce que nous savons fort bien c'est que le nom ancien de Perpignan, comme on l'a indiqué plus haut, apparaît pour la première fois dans les anciens actes sous la forme de *villa Perpiniani* ou *villa de Perpiniano*, c'est-à-dire, « métairie », « domaine de Perpinianus », et ce mot ne peut être, à notre sens, qu'un nom d'homme, comme *Corneliànus*, *Peciliànus*, *Lupiànus*, *Aureliànus*, etc. Ces propriétaires gallo-romains ou hispano-romains possédèrent chez nous des domaines qui se montrent avec les caractères de véritables villages aux IX[e] et X[e] siècles : *Perpinyà*, *Cornellà*, *Pezillà*, *Lupià*, *Aurellà*. L'*a* étant long dans ces mots, il persista, tandis que la terminaison disparut, selon une règle constante de la philologie romane.

Alors, dira-t-on, la ville de Perpignan a été primitivement un domaine rural, une *villa* dont le premier propriétaire ou l'un des propriétaires fut un certain *Perpinianus* ? Pourquoi pas ? Et, à ce propos, que le lecteur veuille bien se souvenir de la tradition qui attribue la fondation de Perpignan à un homme du sol, à *Pere Pinya* ; il se cache effectivement, croyons-nous, sous la légende du bouvier montagnard, un fait très réel, à savoir : la venue et l'établissement d'un cultivateur sur la rive droite de la Tet, à l'endroit même où devait s'élever plus tard la paroisse Saint-Jean de Perpignan, berceau de la ville actuelle.

A quelle époque faut-il faire remonter l'établissement du domaine de *Perpinianus* ! Ce serait bien difficile à dire pour le moment, mais il se passa en Septimatie, à la fin du VIII[e] siècle, et au commencement du IX[e] des événements qui pourraient bien donner un jour la solution de ce problème (1). Après l'expulsion des Arabes, la Septimanie (le Roussillon en faisait partie) se trouva ruinée, car cette *gens pestifera* n'avait laissé après elle que la dévastation et la misère. Ils avaient porté le fer et le feu partout où ils étaient passés et, probablement, ils détruisirent Ruscino. Il est d'ailleurs légitime de penser que cette *colonia latinitatis* ou « colonie de droit latin » avait été délaissée de bonne heure par les Romains qui firent d'*Illiberris* (Elne) une ville importante ; en tout cas, c'est à *Illiberris* que les Wisigoths établirent un siège épiscopal, cité à partir de l'an 571. Il faut croire que Perpignan n'était encore qu'un simple domaine rural, à une époque où Ruscino se trouvait en quelque sorte ruinée depuis longues années ; voilà pourquoi nous ne pensons pas que Perpignan ait été peuplée par Ruscino.

La population chrétienne de la Septimanie avait singulièrement diminué, surtout la population civile, travailleuse et fixe. Les terres cultivées avaient été abandonnées, et l'on ne voyait que lieux déserts, *loca deserta*. En 759, tout le territoire qui avait appartenu au fisc arabe ou qui avait été primitivement partagé entre Sarrassins fut attribué aux rois francs. Par là, ceux-ci absorbèrent, dans la partie méridionale de la Septimanie, la majorité des biens qui, antérieurement, appartenait à des particuliers. La preuve de ce changement résulte du nombre considérable de donations que consentirent Charlemagne, Louis le Débonnaire et Charles le Chauve à des monastères ou à de simples particuliers ; les comtes, centeniers et juges, francs, gallo-romains ou espagnols y furent gratifiés de concessions innombrables. Les propriétaires ne firent donc point défaut, mais les cultivateurs manquèrent à peu près totalement. Ils vinrent en

(1) Cauvet, *Etude historique sur l'établissement des Espagnols dans la Septimanie aux VIII[e] et IX[e] siècles*, Narbonne 1877, in-8.

foule, après l'expédition de Charlemagne de 778 en Catalogne, qui, d'ailleurs, ne fut pas commandée par le grand empereur en personne (1). Les troupes franchirent la montagne de l'Albère et occupèrent la Catalogne, mais elles durent bientôt se retirer.

Alors, les Espagnols qui, en grande partie, s'étaient ralliés à la cause de Charlemagne, craignant, non sans raison, la colère du Sarrasin, émigrèrent en masse en Roussillon où quelques-uns reçurent la concession de grandes propriétés, de *villæ* considérables, tandis que d'autres, — les cultivateurs, — n'eurent que des manses de médiocre étendue. On peut affirmer que, à cette époque, la propriété se reforma en Roussillon.

Ces émigrants espagnols furent très nombreux. Eginhard parle formellement de leur présence en Roussillon où, grâce aux bons offices de Louis le Débonnaire, ils jouirent d'une entière sécurité. On voit donc que ce sont des Espagnols ou des Hispano-Romains qui vinrent repeupler le Roussillon vers la fin du VIIIe siècle, et il est certain que l'émigration espagnole dans la Septimanie continua pendant tout le cours du IXe. Ils étaient à peu près tous cultivateurs; on les désignait sous le nom d'*hostolenses*, « possesseurs d'un manse », d'un domaine ou d'une portion de domaine. Ils eurent, un peu plus tard, pour ennemis, les *pagenses*, petits cultivateurs qui n'avaient pas disparu ou qui étaient revenus. Les comtes, eux aussi, leur furent hostiles, et l'on sait que, par un diplôme de 812, Charlemagne défendit à ces administrateurs de frapper d'impôts les Espagnols et de les troubler dans la possession de leurs biens, du moins tant qu'ils lui seraient fidèles. C'est à peu près l'époque où se manifeste dans l'histoire la présence de la *Villa Perpiniani*. Cette *villa*, quelles que soient les circonstances légendaires, historiques ou grammaticales qui s'attachent à son nom, semble avoir été un domaine rural possédé, à une époque qui peut varier du VIe au IXe siècle, par un individu d'origine gallo-romaine ou hispano-romaine et qui, au Xe siècle,

(1) Il ne paraît pas que Charlemagne soit jamais venu dans la région des Pyrénées orientales.

se montre déjà avec plusieurs propriétaires, peut-être par suite de cette espèce de révolution sociale que nous venons de signaler. Les vicissitudes du domaine rural de Perpinianus ou *Villa Perpiniani*, jusqu'à l'établissement de la féodalité, nous échappent, car les documents font défaut; le plus ancien qui en fasse mention est de 927, et ce n'est qu'en 1025 que fut consacrée sa première église paroissiale.

Perpignan, la capitale du Roussillon, est donc une ville relativement moderne.

Pierre Vidal.

Plus documenté que tout autre pour parler du Roussillon, Pierre Vidal, bibliothécaire de la ville de Perpignan, correspondant du ministère de l'Instruction publique, a publié notamment un *Guide historique et pittoresque dans le département des Pyrénées Orientales*, une *Histoire de la Révolution française* dans ce même département (3 volumes), une *Histoire de la ville de Perpignan*, une *Bibliographie roussillonnaise* (en collaboration avec M. J. Calmette, ancien élève de l'École de Rome), et de nombreux articles d'archéologie, d'histoire et de philologie.

Paysages de Cerdagne

SOIR DE PLUIE

La pluie à petit bruit chantonne au bord des toits ;
J'écoute dans le soir son couplet monotone ;
Une ancienne douleur m'y parle, et je m'étonne
De ne pas en souffrir et d'être loin de Toi.

Sous l'averse, l'enclos met son voile de cendre
Et mon isolement se plaît dans tout ce deuil ;
Le silence a conquis l'avenue et le seuil ;
La méditation sereine peut descendre.

Vainement ton fantôme a pris pour revenir
Le sentier de soleil où rôdaient des abeilles ;
Le beau Septembre est mort sur la pourpre des treilles :
La goutte d'eau qui tombe emporte un souvenir.

Aux ronces des halliers, le ciel gris effiloche
Sa robe, et ces brouillards, traînant sur le coteau,
Sont nos rêves blessés d'avoir plané trop haut.....
Quel est ce jeune Mort que pleure cette cloche ?

C'est le Passé d'un jour candide et triomphal :
L'idylle qui fleurit nos mains de ses bruyères
S'en va, fétu de paille, aux remous des gouttières,
Et l'ombre de l'oubli monte au ciel automnal.

Tu croyais aux étés toujours fleuris : écoute
La rafale, ô Poète, et vois ta haie en deuil ;
Ne rêve plus d'amour, mets ta joie au cercueil ;
Tu n'es qu'un pèlerin perdu sur la grand'route.

OBSESSION BLEUE

Angoustrine.

L'air est bleu ; la forêt des pins est bleue ; et bleus
Sont les murs, les granits, les vergers et la route ;
Il semble que le ciel sur les coteaux s'égoutte ;
Et c'est comme un décor des pays fabuleux.

Sur la pente des toits, l'ardoise est virginale
Et l'horizon ruisselle aux ruisseaux frémissants ;
Le nuage qui passe a l'air d'un contre-sens ;
Seuls, les bleuets au bord des blés semblent plus pâles.

Le lavoir, ce matin, est bavard et charmant,
Et j'admire le cœur des fermières actives :
On dirait que leurs doigts, amoureux des lessives,
Au fil des lins trempés tordent un firmament.

Une neuve gaîté s'accoude à la fontaine ;
Sur les champs de soleil, il pleut de la douceur ;
Et c'est le jeune Aveu qui s'égare, berceur,
Des bérets de gros drap aux jupes de futaine.

La journée est candide, et fraternel l'azur ;
On respire une joie aux branches — et du rêve ;
On croit ingénûment que tout deuil a fait trève
Et que l'on ne verra plus d'ombre sur le mur.

Tout sourit, et la terre est indulgente et douce ;
On voudrait se sentir fondre dans tout ce bleu :
Et notre cœur confesse à chaque arbre un aveu,
Et l'on éveille une âme au bord de chaque mousse.

. . . .

— Mais Lui, dans cette gamme éparse des lapis,
Hanté du vain regret d'un passé rempli d'Elle,
Rêve d'un ruban bleu, noué dans des dentelles,
Et d'un pied nu, semant des lys, sur un tapis.

François Tresserre.

L'Habitation Catalane

Per en Vidal, home sabi
y molt Catala.

Rien ne reflète mieux l'âme d'une race que les habitations construites par les hommes dont elle se compose. Le grec énergique, élégant et noble, se retrouve dans la sobre beauté du temple et du gynécée. L'arabe voluptueux, rêveur et délicat, s'est peint tout entier dans la féerie de salles où la lumière plaque ses pierreries dans une ombre palpitante, dans des cours fraîches et petites, dont le silence est avivé par le murmure imperceptible d'une fontaine.

Le moyen-âge traduit ses hallucinations mystiques dans ses cathédrales tourmentées et son honnête vie bourgeoise dans des logis d'un luxe discret et minutieux.

Ceci n'est pas seulement vrai pour le passé, d'où nous pouvons extraire avec plus de certitude le rapport des hommes et des choses. Ce rapport est si direct, si tangible que nous pouvons l'apercevoir même dans l'époque actuelle.

L'anglais pratique, propre, aristocrate et marchand, ne construit-il pas son home à son image? ce home, moitié logis, moitié castel, où le cossu si cher à l'homme d'affaires est relevé par une pointe d'allure grand seigneur. L'architecte allemand, si friand de combinaisons de murs rentrants et saillants, qui s'attarde au lourd plein-cintre et au pilier, ne semble-t-il pas avoir puisé les premiers éléments de son art dans les bureaux de l'usine Krupp?

A mesure que les races perdent de leur caractère propre et de leur personnalité, leur architecture le perd aussi. Notre petite race catalane de Roussillon, au génie si forte-

ment populaire et rural, qui parsema le pays d'habitations délicieuses, de ces « casas de Pagès » simples, riantes et patriarcales, ne construit plus que des choses sans nom depuis que par l'instruction française obligatoire elle va rompant tout lien avec son caractère primitif.

Certes, nous ne devons pas déplorer d'avoir été réunis à la France, dont le vivifiant et clair génie est si salutaire à l'humanité et qui la délivrera peut-être un jour de sa barbarie native ; mais nous pouvons, tout en communiant avec la France pour les hautes idées de justice et de vérité, conserver notre personnalité catalane dans ce qui touche à notre vie locale.

Tout homme qu'anime un sentiment délicat de la beauté ou qui, simplement, porte en lui le caractère primitif de notre race, est péniblement impressionné par la vue des habitations laides et sans saveur qui déshonorent nos campagnes et nos villes.

Nos plaines et nos vallées, si particulièrement belles, qu'enserre la magnifique couronne formée par les Albères, les Corbières et la mer ; ces coteaux de Banyuls où, parmi l'or des terres odorantes, ondule le feuillage soyeux de l'olivier, où chante l'éclat sanglant du chêne-liège ; ces coteaux, en un mot, pétris de ce charme méditerranéen, qui rendit les barbares eux-mêmes sensibles à la beauté des choses : tout cela est déshonoré, violé, sali par l'ignorance ou la vanité des hommes.

Nos architectes, qu'une centralisation artistique stupide oblige à s'en aller puiser dans la capitale les premiers éléments de leur art, perdent dans un enseignement tyrannique le peu d'âme catalane que le temps leur a laissé. Ils reviennent dans notre pays avec une idée fausse ou caricaturale du noble, du grandiose et du beau. Sans se demander quel serait l'élément architectonique qui conviendrait le mieux à nos horizons ; sans chercher même, faute d'esprit créateur, mais par simple intelligence, dans les œuvres de nos pères des modèles pour les guider, ils imposent à nos yeux des combinaisons fades ou ridicules de fragments pris dans des recueils de morceaux choisis d'architecture.

Ce ne sont partout qu'habitations monstrueuses sans âme, sans charme et sans vie, dans lesquelles le soubassement est la caricature du Romain, la façade du Versailles, l'escalier d'on ne sait quoi et la toiture du chapeau chinois. Ces verrues surgissent chaque jour au milieu de nos plus séduisants paysages; l'élégance de nos horizons est partout souillée par ces tas de pierres hideux ou quelconques. Vraiment, l'homme qui est ému par la beauté serait presque tenté de souhaiter que la crise viticole se prolongeât encore, pour enlever à nos compatriotes les moyens de déposer ces horreurs dans la pureté de nos vallées, de nos rivages et de nos plaines.

Mais ceci n'est qu'une boutade et le meilleur moyen d'enrayer l'invasion de la laideur est de faire comprendre ce qu'est la beauté.

Parlons seulement des dispositions extérieures de l'habitation; c'est ce qui intéresse le plus grand nombre, car c'est ce qui se voit le mieux.

Dans notre pays, où la lumière est si vive, l'ombre s'accroche violemment à tout détail, à toute saillie; elle accuse chaque ligne avec la plus grande netteté; chaque trou dans une façade, chaque fenêtre, chaque porte est un nid où elle se blottit, d'autant plus intense que le soleil est plus éclatant. Il faut donc user des détails avec parcimonie, ne les placer qu'à bon escient, les étudier dans leur place, dans leur forme et surtout dans leur masse, car on est certain que leur importance sera multipliée par l'ombre violente qu'ils porteront sur l'édifice. C'est pour cette raison que les belles œuvres d'architecture méridionale sont, en général, sobres et nobles.

Notre ciel est, le plus souvent, uniformément bleu et lorsqu'il y passe des nuages, ils s'y découpent dans une forme très arrêtée. Toute chose qui, dans nos paysages, passe au-dessus de l'horizon, cheminée, pignon ou mur, se dessine avec une impitoyable netteté. Avez-vous observé qu'on aperçoit jusqu'à des herbes se détacher sur la silhouette de nos montagnes et combien le moindre poteau prend d'importance, surtout sur le bord de la mer? Nos pères avaient bien senti

cette sensibilité de nos horizons. Le couronnement de leurs maisons se composait le plus souvent d'une ligne horizontale formée par une large corniche de briques ou quelquefois d'une dentelure régulière en forme de créneaux, reste du passage des sarrasins dans notre contrée.

Dans les pays du nord, la difficulté n'est plus la même. La lumière est diffuse, le ciel est gris, les nuages légers et vaporeux et, par ce manque de vigueur dans la nature, l'importance des lignes et des détails saillants est moins soulignée. Aussi les architectes les ont-ils prodigués sur les façades et les couronnements d'édifices, n'ayant pas à tenir compte de l'ombre portée comme d'un facteur important dans l'effet décoratif. Ils ont fait monter dans le ciel pâle des clochetons, des toits pointus, des cheminées élancées, des mansardes déchiquetées; tout cela se fond, s'unifie dans la lumière imprécise et vague, alors que dans notre pays tous ces détails absorbent l'importance, chacun pour son propre compte, et leur profusion produit une danse désordonnée pénible à voir. Le désordre architectural est possible dans le nord, le rythme est nécessaire dans le midi.

Mais les hommes vaniteux veulent toucher le ciel; plus on s'élève, leur semble-t-il, plus on donne à la maison l'aspect du château. Des toits de tuiles plats! c'est bon pour les caves : des murs peints à la chaux et sans ornements! bons pour les maisons d'agriculteurs.

Ce qu'il leur faut c'est l'aristocratique ardoise, qui insulte aux nuées, c'est la façade en pierre factice, où se plaquent ces décors de bazar pillés sur les bords de la Loire ou, pis encore, dans les catalogues de commerce. Des Chambords, des Trianons en ciment! voilà qui tente toute les vanités.

Eh bien non! cent fois non! les hommes de notre pays ne manqueraient pas à ce point de goût, si les architectes étaient plus sincères. Ces architectes pensent plaire sûrement à leurs clients, en leur offrant ces combinaisons pseudo fastueuses; ils espèrent flatter ainsi cette manie de paraître; ils ne peuvent se résoudre à être eux-mêmes, dans la peur de compromettre leur réputation. Ils se trompent, selon moi,

et risquent à ce jeu dangereux de perdre vraiment toute personnalité artistique.

Je suis persuadé que si l'architecte ayant une idée plus haute de son client composait une véritable maison de campagne roussillonnaise, avec de beaux murs blanchis de chaux, aux belles proportions simples et grandes, où chanteraient harmonieusement de petites taches de faïences brillantes, avec des terrasses bordées de balustrades en briques, un toit en terrasse ou recouvert de belles tuiles rouges où le temps met une mousse d'or ; avec une petite cour colorée, riante et intime, où quelques chambres viendraient puiser la fraîcheur, je suis persuadé que l'âme catalane s'éveillerait instinctivement dans le cœur de ces hommes. Je suis persuadé qu'ils seraient charmés, séduits ; qu'ils retourneraient avec joie vers ce qu'avaient aimé leurs pères, parce que l'âme catalane n'est pas morte, mais endormie dans chacun de nous.

GUSTAVE VIOLET.

CHRONIQUES



La Vie parisienne

La Bourgeoisie française, dont nous sommes tous, continue d'avoir le trac et d'appeler au secours; l'Aristocratie se terre; elle est résignée, en apparence, parce qu'il est de bon ton de se rappeler que la grande génération des ancêtres « y passa », en 1793, — ou encore elle est alourdie par l'absorption des innombrables jambons et boîtes de conserves qu'elle dut ingurgiter aux environs du 1er mai et après. La Bourgeoisie, qui s'était contentée, en général, d'aller voir fleurir le lilas à la campagne, pendant cette journée des Dupes, déclare que son heure est proche et que toutes nos institutions « s'en vont »; elle n'entend pas tenir compte de la marche du temps et ne songe pas que, de ces institutions, un certain nombre déjà ont disparu; ainsi, la bicyclette n'est plus la petite Reine et a cédé la place aux autos; le chapeau haut de forme gris est un objet de parure quasi-antidéluvien; la gaîté légendaire, la grasse gaîté du théâtre du Palais-Royal, qui secouait l'abdomen de nos pères, après dîner, n'est plus qu'un souvenir littéraire, depuis qu'en cet ancien « Temple du Rire » — où l'on rôtirait si bien, à la première alerte, — les acteurs sont de troisième ordre et les pièces exhalent, tout de suite, une odeur de four... Quoi encore? Combien d'autres disparitions!... La Bourgeoisie les déplore toutes et pleure sur sa propre

ruine qu'elle entrevoit pour demain; elle prend, dans les rues, des bandes de conscrits, ornés de cocardes, pour des hordes de grévistes et la moindre boîte de sardines, laissée vide sur un coin de fenêtre, devient une de ces bombes dont nos hôtes russes nous ont prouvé, à leurs dépens, dans le bois de Vincennes, la terrible puissance destructive; les mots de syndicats et de lock-out courent dans toutes les bouches et si on ne s'aborde pas avec la phrase célèbre sur les lèvres « frère, il faut mourir », c'est parce que l'emploi de cette expression, en public, aurait un caractère de cléricalisme qui serait une dénonciation à la « fureur de la populace ».

La Bourgeoisie a tort. Il n'est pas prouvé qu'elle se porte si mal ni qu'elle soit à la veille d'une catastrophe; son argent, auquel elle songe anxieusement, vient de trouver un fructueux et large emploi dans l'emprunt russe; ses deux Salons habituels étendent devant elle leur marée d'huile et les expositions des chiens, des fleurs, la grande semaine d'épée, les courses où un outsider a rapporté 9.500 francs à une vieille dame qui s'est évanouie, de joie, tout ce frou-frou et ce clinquant ordinaire du Paris printanier bruisse et chatoie sous les yeux des désœuvrés et des mondains.

Il y a, même, en plus, quelques jolies distractions d'art pur, qui leur sont offertes, par exemple l'Exposition des miniatures et des gravures anciennes à la Bibliothèque Nationale qui vaut, je vous l'assure, dix visites aux toutous distingués et enrubannés des Tuileries et dix promenades en automobiles. C'est un régal rarissime, cette collection de purs petits chefs-d'œuvre de l'art intime, auprès desquels nos modernes planches en couleur ont un air lamentable d'enluminures. — Voilà ce qu'il faut regretter! — Le Président de la République a inauguré, comme les autres du reste, cette exposition charmante ; même il y proféra un mot historique : il félicitait les organisateurs, M. Henri Marcel et les collectionneurs, et il tourna une phrase gracieuse où il se déclara heureux de se retrouver là, dans ce milieu intellectuel et artistique où si longtemps avait plané la grande figure d'un illustre savant, mort trop tôt, au gré

des lettrés; il voulait désigner M. Léopold Delisle, l'ancien administrateur; or, celui-ci est bien vivant, encore. Quelqu'un tira, par sa manche, M. Fallières, qui s'arrêta et mit le nez sur une série de Debucourt...

Vous voyez qu'il ne faut se hâter d'enterrer personne — et encore moins soi-même! La Bourgeoisie devrait s'en pénétrer, se rasséréner, laisser passer la tempête ou, en tout cas, si elle doit périr, s'y préparer avec un visage souriant, en prenant, des évènements, ce qu'ils ont de gai. Mourir « en beauté », en joie, ce n'est presque plus mourir! Jusque dans les grèves, on peut trouver, avec quelque philosophie, de quoi chasser la mélancolie. Oui, toutes les corporations, excitées on non par les meneurs du complot de M. Durand (de Beauregard) et par la confédération du travail, dont le chef, M. Griffuelhes a conté si galamment qu'en prison, le médecin lui rendit l'immense service de le débarrasser d'un ver solitaire qui le gênait fort (retenez l'adresse: à la Santé!) toutes les corporations, presque, ont, tour à tour et simultanément, quitté le travail et Paris a eu l'aspect d'un camp retranché avec le manège des dragons autour de la statue de la place de la République, avec les campements de petits lignards dans les carrefours, etc.; — mais aussi bien, en temps normal, nous ne voyons presque jamais d'uniformes dans les rues de Paris; nous ignorons, en général, comment se fait la popote et se forment les faisceaux; l'hydre de la dépopulation nous menace de plus en plus, selon M. Piot et cet afflux de guerriers a dû, incontestablement, faire reculer le monstre. Autant de raisons donc, pittoresques ou philosophiques, de regarder par la fenêtre (c'est plus prudent) avec tranquillité et de voir venir.

Quant aux grévistes de tout acabit, leurs allées et venues, leurs déclamations, un peu fastidieuses par ce qu'identiques à la longue, ont été également coupées, çà et là, de menus incidents drolatiques. Il fallait ouïr, par exemple, les conciliabules qui se tenaient, le matin, aux abords de certaines grandes usines où la direction avait pris le parti d'offrir un déjeuner plantureux aux *jaunes* qui consentaient à ne pas

quitter l'atelier et qu'on tenait enfermés tout le jour. Des apprentis de la veille, promus à la dignité d'ouvriers, s'interrogeaient : « Qu'est-ce qu'il y a eu hier, pour casser la croûte ? » — « — Du rata » — « J'aime pas ça » — « On a promis du gigot, aujourd'hui » — « Ça me va ». — Et, aguichés, l'appétit déjà en éveil, ces gastronomes suivaient le chemin de l'atelier. Faisaient-ils pas mieux, au demeurant, que ce pauvre hère qui prit l'aventure gréviste au tragique et, craignant d'être taxé de lâcheté par ses compagnons, avec qui il n'avait pas fait cause commune, se tua de onze coups de stylet ; il a laissé quatre enfants et une femme dans la misère. Seule — ou surtout — la vision, quand même — de ces drames familiaux, dont tant furent ignorés, est vraiment angoissante, en ces époques troublées.

Nous eûmes aussi, pour nous distraire, les élections législatives. De cela, encore, la Bourgeoisie tremble ; — impôt sur le revenu ; flot du radicalisme montant ; on verra ; ce domaine n'est pas celui de la chronique futile, — mais les émotions et les sornettes des candidats en sont ; à distance, il y en eut beaucoup d'amusantes. Accompagner un élu ou un blackboulé d'hier dans une tournée de visites, c'était un plaisir de courtisan du peuple. On entrait, le chapeau bas, le dos rond, les lèvres pincées par ce sourire apprêté que nos aïeules, paraît-il, obtenaient en prononçant, à voix basse, le mot *pomme*, lorsqu'elles franchissaient la porte d'un salon. Essayez ! — On se trouvait en présence d'un couple de cultivateurs, occupés à manger la soupe de midi et on était invité, poliment, à s'asseoir : puis, on se nommait ; un silence ; on regardait autour de soi, cherchant un sujet de conversation... En voici une, authentique. Dans le coin de la pièce, dormait un gros moutard, en son berceau. Quelle chance ! Un moutard ! Le bris de la glace ! « Ah vous avez là, un bel enfant, Madame. » — « — Vous trouvez, msieu ! Y n'est point *chti* (chétif) ». — « Oh non ! Il est bien portant ». — « Mais non, m'sieu, c'est qu'il a l' croup. L' docteur l'a piqué hier ». — O Dieu de l'à-propos, Dieu de candidats à bout de souffle, qu'as-tu fait de nous ? Il fallait, à tout prix, réparer : « C'est bien malheureux; mais ça ne

sera rien. Et vous, Madame, vous avez meilleure mine qu'il y a quatre ans. » — « P'têt' bien, m'sieu, mais c'est point moué qu'vous avez vu ; c'est la première femme à mon mari »... Là-dessus, les deux époux se balancent, doucement, sur leur chaise et se regardent. Se paient-ils la tête de l'infortuné double-gaffeur ? On ne sait ? Ces âmes de « betteraves » sont impénétrables et ne s'attendrissent, ne s'entr'ouvrent que sous la pluie des vins divers et des chopes de bière, — du vin blanc, torture matutinale des boyaux candidatoriaux, du vin rouge, supplice vespéral des estomacs qui se recroquevillent, sursautent et sont sur le point de refuser le service.

Vainement : il faut boire et boire encore durant trois semaines ou un mois : — « Jolie chasse hier, dans les tirés électoraux de M. X. ; les plus beaux *fusils* de l'arrondissement étaient présents ; au tableau : 60 bouteilles de cacheté blanc, vingt litres, trente gouttes, quarante chopes ». Et encore, après cela, les électeurs font souvent les honneurs... du pied au candidat, comme s'il n'avait pas assez bu et assez fait boire ! Il n'y a au Palais-Bourbon que 590 places de mandataires ayant supporté dignement ces épreuves et dix mille Français, peut-être, les ont affrontées. Quelques-uns en sont morts, M. Cunéo d'Ornano, M. Bischoffsheim.

M. Cunéo d'Ornano avait été réélu, lui ; une ultime révolte de son estomac l'a terrassé, en plein triomphe. C'était un des derniers bonapartistes, du plus pur modèle ; les journalistes, ses confrères, lui ont dû longtemps de la reconnaissance, par ce qu'il leur avait fourni, en une phrase énergique, d'inépuisables thèmes d'articles ; il s'était écrié que son parti « ferait, des républicains, une pâtée dont les chiens eux-mêmes ne voudraient pas ». On l'appela « l'homme à la pâtée » et quand on était à court de copie et en disette de verve, on commentait le mot, avec admiration ou indignation ; c'était toujours cinquante lignes faciles. Merci.

Quant à M. Bischoffsheim, l'arrondissement des Alpes-Maritimes qu'il représentait depuis de longues années, l'avait mis en minorité dès le premier tour, sans espoir. Il n'a pas attendu le second : il a rendu l'âme ; il était fort âgé, d'ailleurs,

mais relativement encore alerte et jovial comme il le fut toujours, cet excellent homme que la chronique boulevardière plaisanta férocement, l'appelant Raph ou Bisch, à cause de sa passion pour les étoiles, de toutes sortes. A la fois, il entretenait d'aimables relations avec de jolies filles et avec les astronomes; il dotait les unes de coupés et fourrures, les autres de coupoles d'observations du ciel — et il accomplissait ce double rôle de Mécène avec la bonne humeur tranquille qui se dégageait de sa petite personne, menue, proprette, enveloppée dans une perpétuelle redingote de savantissime. C'est lui qui, malin au possible, disait à un jeune homme, très beau, lequel le sollicitait de le prendre pour secrétaire : « Mon jeune ami, vous êtes trop bien mis... Je n'oserais pas vous dicter une lettre ». Et c'est de lui, — qui, du reste, acceptait très gentiment la plaisanterie, car il était aussi spirituel que bienfaisant, — c'est de lui qu'à la fin d'un dîner corporatif où on avait célébré ses largesses astronomiques, le directeur d'un des plus grands journaux de Paris, disait : « Réjouissons-nous, messieurs, de la générosité de notre ami Bisch qui a donné un si beau télescope à cet Observatoire. C'est un fameux exemple. Le télescope, n'est-ce pas une lorgnette arrivée ? » M. Bischoffsheim d'applaudir tout le premier. Ce bourgeois-là vécut heureux et riant. Bon exemple.

Paul Bluysen.

La Vie littéraire

Le Sanglot par Nonce-Casanova. — *Le Jardin des Plaisirs* par Paul Mathiex. — Une *Plage d'Amour* par Willy. — L'*Ame Etoilée* (poésies) de Emile Blémont.

M. Nonce-Casanova a écrit des œuvres d'un style inégal, ardent et imagé. Il a écrit une *Messaline* où il y avait des pages somptueuses, libres et vivantes. Le *Sanglot* est la longue plainte d'un amant qui sait sa maîtresse condamnée. Jour à jour il épie les progrès du mal et son pieux mensonge entretient chez la malade l'illusion de vivre. Et cela est singulièrement attachant, et parfois terrible. Particulièrement imaginatif et évocateur, l'art de l'écrivain sut rendre avec une troublante vraisemblance l'intense émoi où ce triste ménage à trois s'achemine vers l'inévitable. Car la mort trouble sans trève le tête-à-tête des amants. Germaine est avide de soleil et de départ. Partir, pour elle, c'est revivre un peu, échapper à Celle qui la guette. Partir très loin, très loin, là où Elle ne puisse les atteindre..... et le bateau les mène en Egypte loin de cette Provence où ils connurent "des jours clairs tout remplis par la musique "folle des baisers". L'ami de Germaine souffre, mais comme il est homme de lettres il transpose sa douleur en "lignes noires" — oh ! combien ! — sur le papier blanc.

Or, — par quel ingénieux hasard ? — il rencontre un sot romancier auquel, par un besoin de communiquer à autrui tout à la fois sa mélancolie et son œuvre, il donne lecture de ses tristes feuillets. Et le confrère qui n'a point deviné la

part de vérité, se livre à la plus vive critique. Cette machine ne tient pas debout, la phrase hésite, surtout le sujet est détestable; est-ce bien un sujet d'ailleurs? « Voyons, mon cher, on ne fait pas un livre sur une petite femme qui tousse, la pauvre, et sur un Monsieur qui s'en désole, c'est renversant de nullité. »

Cela pourtant est poignant et tragique, parce qu'il est poignant et tragique de parler d'avenir à celle de qui l'on sait trop bien que les jours sont comptés. Fernand n'était pas seul à mentir. Germaine lui jouait la même comédie. « Je lui laisse croire que j'espère, écrit-elle à une amie, et il lui arrive de le croire, et je sens à je ne sais quelle inflexion de sa voix, à je ne sais quelle nuance furtive de ses yeux, que son martyre s'allège tout à coup..... Quels mots, ma chère, pourraient te donner une idée de cette agonie... Il me pleure avant que je ne sois morte et moi je le pleure avant de mourir.... Et je prévois l'instant où nous ne pourrons plus nous regarder sans pleurer à grosses larmes comme deux petits enfants égarés dans un bois qui n'osent plus articuler un mot, de peur d'augmenter leur épouvante par le son de leur propre voix..... » Fernand a lu la lettre que Germaine avait laissée inachevée sur la table. A quoi bon mentir désormais. Après un colloque d'une belle simplicité, Germaine conclut: « Le sort en est jeté. Nous n'y pouvons rien. Fais-moi le plaisir de l'accepter tranquillement comme je l'accepte. » Elle le supplie seulement de la conduire vers les pays déserts du sud, là où elle pourra trouver ce « calme grandiose qui prédispose à mourir ». Et pour abréger le passage long et douloureux, soudain Germaine se tue. Et Fernand se tue également après avoir interrogé le silence que la mort de Germaine a fait autour de lui : « Le silence impitoyable me répondit de cette « voix » terrible que les tombes entendent, que l'éternité glorifie « et qui était la seule expression qui dût se répercuter dans les lambeaux de mon cœur — *désormais*. »

Il faut être, pour goûter ce livre, en un certain état de l'âme : mais si vous aviez la patience de lire le *Sanglot*, dès la trentième page vous y seriez certainement et si vous avez

le goût de certaines émotions, il vous les procurera, je pense.

*
* *

Le *Jardin des Plaisirs* de Paul Mathiex est par opposition un livre triste. Une gaie couverture, un titre aimable nous promettaient une mélancolique histoire. Et dès les premières lignes cette mélancolie prend le lecteur à la gorge et aux yeux. M. Mathiex nous dit la tristesse des villes où l'on a longtemps vécu et que l'on a quittées pour n'y point reparaître durant de longues années. A souhaiter revoir la petite cité au souvenir de laquelle étaient demeurées associées toutes ses impressions d'adolescence, M. Mathiex éprouva un mécompte. Le temps avait changé la figure des choses et des gens. Lui-même, en se regardant dans une glace, hésitait à reconnaître l'alerte et fringant jeune homme que les femmes considéraient avec complaisance quand il les frôlait dans la rue. Il s'avisa aussi que l'âme de ses anciens amis s'était modifiée en laideur. Son camarade Léon Vartel, d'abord habitué d'une de ces maisons dont les numéros par leurs dimensions s'efforcent à corriger les inconvénients de la myopie, avait fini par épouser la fille de la tenancière. Et cela nous vaut une description pittoresque où ne manque pas, selon la tradition, un brin de tendresse et de poésie. M. Paul Mathieix va nous conter bien d'autres histoires : le plan de son livre autorisait qu'il y en eût beaucoup. Et ce plan est ingénieux et habile, comme les histoires en sont intéressantes. Les amis retrouvés par M. Paul Mathiex dans la petite cité de son enfance — il nous les montre à la poursuite de l'amour ou du plaisir, ardents ou raffinés, tristes ou joyeux, mais également possédés par le désir de la volupté et de l'argent, et moins soucieux d'observer les lois de la morale, que de goûter l'âpre saveur de vivre en frénésie rapide, de monter dans le train qui, à toute vitesse, entraîne notre civilisation.

*
* *

Si le titre du livre de Paul Mathieix est un paradoxe,

celui de une *Plage d'Amour* est un « à peu près » — et vous avez déjà reconnu qu'il avait Willy pour auteur. La *Plage d'Amour* c'est Biarritz. Ayant connu Mrs Caithfull à New-York — où elle s'appelait miss Gladys-Tiler (un père malencontreux l'avait empêché de l'épouser), Sandier la retrouve à Biarritz veuve et millionnaire. Un certain nombre de malentendus s'élèvent sur les pas des jeunes gens — dont c'est à qui ne fera pas le premier. Ces malentendus mettraient obstacle à leur conjonction amoureuse, si l'excellent, coutumier et même inévitable Maugis — le plus intime ami de Willy — ne s'appliquait à les dissiper. Sandier s'adonnait à la morphine. Quelques piqûres quotidiennes l'aidaient à oublier les femmes qui l'avaient fait souffrir. Grâce à Maugis il renonça aux consolations que procure cette amie factice et perfide des amants malheureux — de quoi Maugis le récompensa en lui ramenant Mrs Caithfull. Et cette histoire serait (ce qui pourrait surprendre à la rigueur) infiniment vertueuse et morale si elle n'était, comme par hasard, encadrée d'aventures qui le sont beaucoup moins, et même excessivement. C'est que Maugis y joue un rôle qui comporte de sa part moins d'abnégation. Il y a notamment l'aventure de Maugis avec la petite demoiselle de seize ans... mais passons. On retrouvera en une *Plage d'Amour* des personnages qui sont de l'intimité de l'écrivain, et avec lesquelles le lecteur a déjà fait connaissance, comme cette charmante et jolie Calliope qui sachant, au point de les mélanger, toutes les langues de l'Europe, en abuse pour tenir des propos à la fois innocents et risqués dont on ne saurait lui faire grief et que complaisamment enregistra Maugis. Le livre est encore abondant en appréciations non dénuées de franchise qui n'ont pas encore tout à fait cours dans les ordinaires conversations.

Par l'inattendu des situations et des mots, ce livre repose évidemment le lecteur que déconcerta quelquefois l'abus du roman social et psychologique. Mais il convient de l'avertir que Maugis est le plus souvent aussi cynique qu'il est spirituel.

*
* *

Emile Blémont est un bon poète, — un bon poète qui est aussi quelquefois un grand poète. Ses vers bien frappés font chanter le rêve dans le silence. Il est aisé, suggestif, et non superflu de les dire à voix haute, car ils aident à comprendre l'utile beauté du rythme. Les « yeux bleus » toutefois ne lui pardonneront guère de leur préférer les yeux bruns qu'il trouve plus profonds. Mais dix sonnets « félins » lui concilieront les suffrages de tous ceux qui aiment le petit dieu païen à l'œil oblique et au nez rose, « qui mord et qui déchire après avoir léché, » nerveux comme une femme en ses plaisirs mais qui hélas ! n'y peut joindre.

« . . . . . Ainsi que vous, Madame,
« La satisfaction de commettre un péché. »

Poète familier et méditatif :

« A la grâce suprême, il joint la dignité,
« Grand seigneur minuscule et si petite altesse,
« Il doit sans aucun doute, à sa délicatesse
« Le goût du libre arbitre et de l'intimité. »

Et après avoir feuilleté l'*Ame Etoilée* qui est bien faite des rayons d'une âme pareille à une étoile, — et chanté non sans émotion ces beaux et tristes vers sur la mort d'un enfant :

« A Madrid, quand la mort prend un petit enfant,
« Point de glas, aucun deuil. C'est comme un jour de fête,
« Ce sont les habits clairs qu'il faut que l'on revête. »

mes doigts, involontairement, reviennent aux dix sonnets que Blémont a consacrés aux chats ses amis et j'ai noté encore ceci où le poète blâme le temps présent :

« Les hommes désormais sont trop intelligents
« Pour qu'il reste un seul coin naïf en leur cervelle ;
« L'ancien charme est rompu. La manière nouvelle
« C'est la rosserie âpre aux sarcasmes tranchants :

« Parmi tant d'appétits toujours plus exigeants,
« La lutte pour la vie apparaît si cruelle,
« Que l'âme ne sait plus être tendre, être belle,
« Et les bêtes sont moins brutales que les gens.

« Malgré l'orgueil humain, ce masque de misère,
« Rien n'est encore si bon que la bonté sincère ;
« Donc, afin d'oublier le sort et tous ses maux,

« Afin de retrouver les candeurs de l'enfance,
« Acceptons l'amitié des humbles animaux,
« Qui n'ont pas d'ironie — et de qui rien n'offense. »

Paul Duprey.

Chronique judiciaire

La plupart des propriétaires d'immeubles insèrent dans leurs baux une clause, devenue de style, par laquelle ils interdisent à leurs locataires de posséder des animaux domestiques ou oiseaux criards.

Cette prohibition, strictement analysée, peut sembler singulière. L'animal domestique est par définition celui de la maison ; et on la lui interdit ! D'autre part, s'il fallait exclure des appartements les êtres criards, que de ménagères devraient loger à la belle étoile !

N'importe, la clause en question ne doit pas être tenue pour quantité négligeable ; demandez-le plutôt à Mlle Alda, de l'Opéra-Comique.

La charmante artiste occupait avenue Bugeaud un appartement en vertu d'un bail qui lui interdisait de mettre des caisses de fleurs à sa fenêtre et d'avoir un chien dans les lieux loués. Par malheur elle contrevint à cette double interdiction. Le propriétaire la rappela à l'observation du contrat. La chanteuse consentit à supprimer les fleurs ; mais comment se séparer de son loulou de Poméranie qui, après tout, ne faisait de tort à personne ! Mal lui en prit, et le Tribunal de la Seine vient, en déclarant le bail résilié par sa faute et en la condamnant à payer au propriétaire une indemnité de 800 francs, de lui faire sévèrement sentir que les conventions font la loi des parties.

C'est un peu dur comme résultat, pensera sans doute l'intéressée, alors surtout qu'il y avait juste de quoi, non pas même fouetter, mais expulser un chien.

Les voisins de M. le prince d'O... voudraient bien en être

quittes pour la légère incommodité d'un semblable voisinage.

Ce prince au goût original avait pour animaux domestiques, dans son hôtel de l'avenue d'Antin, des singes dont les ébats troublèrent les locataires d'un immeuble contigu. Ceux-ci portèrent leurs doléances à leur propriétaire, qui, inquiet du sort de ses locations, assignait en référé son voisin en réclamant du président des mesures protectrices. Les quadrumanes ne s'avisaient-ils pas, dépassant en cela singulièrement le sans-gêne relatif du chien, de pénétrer dans les appartements par les fenêtres ouvertes ! C'est, pour des acrobates aussi consommés, un véritable jeu d'enfant que de s'élancer d'un balcon à l'autre et d'enjamber ainsi le mur de la vie privée avec une aisance qu'envieraient les plus fins policiers. Écoutons plutôt les termes de la requête :

« Attendu que le prince d'O... a chez lui plusieurs singes de différentes tailles ; que ces animaux, d'un naturel malicieux, s'échappent fréquemment de leurs laisses et de leurs cages, grimpent par les balcons et gouttières, viennent faire, par les fenêtres laissées ouvertes, des excursions dans les appartements des locataires du requérant ;

« Attendu que si, comme le prétend le prince d'O..., les singes sont très inoffensifs, leur présence inattendue peut causer chez certaines personnes et chez les jeunes enfants des impressions violentes, capables d'avoir des conséquences graves ; qu'en outre ils laissent sur les tapis, tentures, meubles et objets d'art des traces de leur passage... »

Le juge a provisoirement réglé ce différend en impartissant au prince un délai de quinze jours pour prendre les mesures destinées à empêcher le renouvellement de ces scènes de forêt vierge. A son défaut, un expert y pourvoira, dût-il, pour arrêter les escapades de ces voltigeurs de l'air, faire grillager les fenêtres... des voisins qui se plaignent.

*
* *

On a maintes fois analysé, au point de vue juridique, le droit de siffler au théâtre. Celui de ronfler au prétoire a fait

également l'objet de discussions, résumées par un facétieux magistrat en cet apophthegme :

Passe encor de dormir, mais ronfler, c'est trop fort ;
C'est attenter au droit du voisin qui s'endort.

Mais qui donc aurait jamais supposé qu'un éternuement donnerait matière à un procès? Le fait s'est produit à Mulhouse. Un monsieur, assis dans un tramway, se mit à éternuer avec une telle violence que les autres voyageurs, quittes à perdre du temps, firent arrêter la voiture et dresser procès-verbal. L'affaire eut même des suites devant le tribunal où fut cité le « perturbateur ».

Le prévenu excipa du cas de force majeure et produisit un certificat médical attestant chez lui l'existence de véritables crises d'éternuement. Cette infirmité lui avait d'ailleurs valu déjà une poursuite en conseil de guerre, à l'époque où, faisant son service, il avait dû céder, même sur les rangs, à ce besoin irrésistible; les juges militaires, qui ne plaisantent pourtant pas de l'autre côté du Rhin, l'avaient acquitté. Les magistrats civils ne pouvaient se montrer plus sévères, et rendirent une décision pareille. La formidable éternuement avait produit beaucoup de bruit pour rien.

*
* *

Mais que dire, en fait de tapage, de celui qui fut provoqué, un matin de ce mois de mai, par trois jeunes femmes d'humeur facile qui passaient en fiacre au croisement des rues de Londres et d'Amsterdam, après une nuit sans doute arrosée de quelques libations!

L'agent qui les rencontra s'est plaint en ces termes devant le Tribunal correctionnel de la Seine, d'avoir vu outrager à la fois par l'une de ces dames son autorité de gardien de la paix et les sentiments de pudeur inhérents à la nature de ceux-là même qu'un devoir professionnel oblige à tout voir :

« Ces demoiselles semblaient assez gaies. L'une d'elles m'a interpellé en criant : Eh! L'asperge! Comme je passais

mon chemin, cette personne descendit de voiture et fit sous mes yeux un geste indécent ».

Nous ne pensons pas offenser la réserve des lecteurs de la Revue en les renvoyant, pour l'intelligence de ce fait-divers, à la description des marques de mépris dont la Mouquette de Germinal saluait les gendarmes, tant il est vrai qu'il n'existe rien de nouveau sous le soleil ...ou plutôt sous la lune.

Le Tribunal correctionnel a infligé à la jeune femme, pour prix de cette démonstration déplacée, un mois d'emprisonnement.

On se souvient à ce propos qu'à l'époque où M. Henri Rochefort habitait l'Angleterre, le bruit d'un attentat contre sa personne s'était répandu, et que le spirituel polémiste, afin de rassurer ses amis, leur adressa le télégramme suivant : Aucun attentat, même à ma pudeur.

Si jamais le sergent de ville victime de l'outrage que l'on sait, vient à écrire ses mémoires et à narrer les incidents de ce mois de mai si troublé de l'an 1906, il lui suffira peut-être de marquer cette journée-là de cette note laconique : Pas d'attentat, sauf à ma pudeur.

EDMOND BINOCHE.

Le Palais-Salon

Après le salon des employés des postes et télégraphes, le salon des chemins de fer, voici le salon des avocats. On ne peut nier que sous une triple forme, sociale, politique, artistique l'idée corporative fasse des progrès. Certes, nous avions l'esprit un peu préconçu contre cette réunion de toiles de tant d'éminents juristes. Il n'y a rien de périlleux pour l'art comme les amateurs. La peinture nécessite une étude intellectuelle et manuelle de tous les instants, réclame un labeur quotidien et les aquarellistes du dimanche sont haïssables aux vrais artistes comme le sont les cavaliers de Robinson aux passionnés du sport hippique, et les comédiens de salon aux professionnels des planches.

Nous sommes heureux de constater cependant que le Palais-Salon a détruit chez nous tous les préjugés que nous avions contre l'amatorat pictural et que certains habitués des prétoires se sont révélés comme des artistes de goût et de tempérament.

La palme revient, sans aucun doute, à M. Paul Berthon, juge de paix à Pontoise. Son tableau : *Musiciens dans un parc*, est une œuvre de premier ordre. Certains y ont vu, il est vrai, quelques fautes de dessin, mais les erreurs de facture s'effacent devant l'expression de pureté qui se dégage de la toile. Ces musiciens entourés de fleurs ont une apparence archaïque qui les idéalise. Ce sont presque des anges de Lorenzo di Credi ou de Botticelli. Le fond de la toile est remarquablement coloré à la manière des Italiens. Certains prétendent que ce genre de peinture est factice, ne rév

lant que l'habileté du copiste, non le talent du créateur. Peinture littéraire, peinture factice ! a-t-on l'habitude de dire. L'esprit religieux qui animait les peintres d'Ombrie et de Toscane fait défaut à nos artistes modernes qui, alors qu'ils les veulent imiter, ne produisent que des pastiches. Il y a certes du vrai dans cette opinion, mais cependant la peinture littéraire vivra en dépit des naturistes, car nous aurons toujours plaisir à contempler des anges entourés de fleurs, chantant ou priant dans le gracieux décor de la campagne florentine.

M. André Paisant a de véritables qualités d'artiste. Nous aimons en lui tout le coloris estompé et nuancé dont il entoure ses personnages. Dans sa *Fête de village*, il donne l'impression charmante d'une fête galante où s'agitent dans un parc bergères, mezzetins et Gilles.

M. Pierre Mercier nous a apporté d'intéressants paysages à l'aquarelle et à l'huile, *L'Église de Couilly* notamment prouve une vision exacte avec une notion très nette des plans et des valeurs.

M. Henri Coulon fait d'aimables paysages. Nous ne comprenons pas l'enthousiasme de certains visiteurs devant les poissons de M. Bernier. Il y a certes là certains motifs de décoration intéressants, mais combien nous préférons ses aquarelles d'une couleur et d'une touche délicates. M. Léon Delorme affectionne les scènes de chasse. Il les rend avec précision, d'une manière un peu photographique. M. Rodolphe Schwartz peint avec vigueur. Son atelier est d'un véritable artiste. Si le sujet est un peu connu, la facture en est excellente. M. Louis Rivière nous a apporté des impressions hollandaises et des pochades exotiques. La Hollande certes lui a réussi. Son *Moulin de Middelburg* a de l'intérêt, mais ses paysages tunisiens sont à peine des croquis d'album dessinés avec facilité, mais privés du sens de la valeur des tons. Ses scènes d'oasis (Gafsa), ses impressions de Carthage manquent du coloris nécessaire. Il ne nous a rendu ni les oppositions de couleur des palmiers verts sur le sable désertique, ni l'impression de profonde tristesse de la colline de Byrsa et des petites anses qui sont les derniers vestiges des

ports de la métropole africaine. M. Paul Manceau a de sérieuses qualités picturales. Son *Soleil couchant à Maisons-Laffite* et le *Cher à Chabris* ont du pittoresque. Les nuances diverses du ciel crépusculaire y sont rendues avec finesse. M. Adrien Peytel a du métier et de la couleur. Ses petites pochades bretonnes n'ont certes pas l'ambition d'être des toiles achevées, mais elles nous charment par l'impression gracieuse qui s'en dégage. C'est ainsi qu'il faut comprendre la peinture d'amateur qui ne vise pas à produire des tableaux de genre ou d'académie, mais à fixer par la couleur des souvenirs précis ou des visions passagères. M. Drazah peint avec ferveur, mais sans grande originalité. Il accuse avec trop de précision les contours de ses paysages ou de ses portraits. Les teintes en sont plates et manquent de vigueur. Les œuvres de MM. Bernardeau, Lemaître, Charreton, de Clermont, Delacourtie, Duroyaume, ne sont pas sans de sérieuses qualités qui ne peuvent faire oublier cependant qu'elles sont peintes par des amateurs.

Le vernissage du salon a été très brillant. M. Dujardin-Beaumetz l'a honoré de sa présence. On a beauconp admiré et quelque peu critiqué. En résumé, exposition intéressante et profitable aux habitués du Palais de Justice, plutôt qu'à l'art français tout entier.

Marcel Mirtil.

Revues Etrangères

REVISTA CATOLICA DE LAS CUESTIONES SOCIALES (Madrid). — Au point de vue commercial, les avantages d'une langue dite *universelle* seraient inappréciables, mais les différentes combinaisons linguistiques mises en avant jusqu'ici sont insuffisantes et peu euphoniques. M. Antonio Torrents y Monner propose hardiment *La langue espagnole comme idiome universel.*

L'auteur fait ressortir, en faveur de sa proposition, deux conditions essentielles que possède sa propre langue; 1° Prononciation conforme à l'orthographe; 2° Propagation très étendue.

Sur le premier point, « seul, dit-il, l'espagnol réunit les conditions d'une langue dans laquelle les mots se prononcent tels qu'ils sont écrits : pas de cortège de lettres muettes, longues, brèves, aspirées, pas d'apostrophes ni de circonlocutions obscurcissant l'expression. »

Sur le second point, M. Torrents, faisant un peu trop abstraction de la langue anglaise (Amérique du Nord et Indes) cite comme exclusivement adonnés à l'espagnol : le Mexique, les Républiques de l'Amérique Centrale, le Pérou, la Bolivie, le Paraguay, l'Uruguay, la République Argentine, le Chili, Cuba, la République de Saint-Domingue, Puerto-Rico et îles adjacentes, les Colonies espagnoles d'Afrique, etc., soit en tout une population de 67 millions.

L'auteur appelle ensuite l'attention sur l'analogie existant entre l'espagnol, l'italien et le portugais, et semble considérer comme conquis d'avance à sa cause les peuples parlant

ces deux dernières langues; toutefois, il est difficile d'admettre que les 35 millions d'habitants du Portugal, du Brésil, etc., renoncent jamais à la langue portugaise pour adopter celle de Cervantès, malgré les moyens proposés par M. Antonio Torrents y Monner.

*
* *

Il a été récemment décidé, au Palais Royal, de libeller désormais l'énumération des plats des repas, en langue espagnole seule, ce qui correspond à l'abolition des *menus* proprement dits.

« Voilà, s'écrie M. B. Lopez Centeno, dans sa *Chronique sociale*, un bon exemple et une mesure sage et avisée pour faire reconquérir paisiblement à l'idiome castillan son autorité naturelle : que sur la table et partout en toutes occasions on bannisse les mots, les phrases, les tournures et les idiotismes exotiques ! » La mode et le souci de se singulariser ont produit un jargon et un mélange confus de mots étrangers (principalement français et anglais) et de mots espagnols, qui mèneront infailliblement à la formation d'un nouvel idiome, « dialecte français avec prononciation espagnole. »

L'auteur proteste qu'en incorporant dans la langue des mots étrangers, cela l'enrichisse ou lui donne plus de clarté et de précision, ou plus de fluidité et d'élégance. « Le remède à cet abus, dit-il, serait que tout le monde et toujours parlât exclusivement la langue nationale. La détermination prise en haut lieu au sujet des menus est une excellente et patriotique leçon pratique dont doivent profiter tous les bons Espagnols. »

*
* *

PROGRESS *Civic-Social-Industrial* (Londres). — A signaler un intéressant article sur l'*Exploitation fermière en Danemark, son succès*, dans lequel M. J.-M. Hodge expose

la condition du petit fermier en Danemark, par suite de la Loi de 1899, consentant des prêts pour acquérir la terre, et de la création d'Écoles d'agriculture. L'avantage du petit fermier danois sur le petit fermier anglais résulte de ce qu'il s'est adonné à la production directe des œufs et du beurre, tandis que l'autre a fait de l'élevage. On a en effet, dans le premier cas, moins à craindre la concurrence de grosses exploitations.

Sir Horace Plunkett étudie la *Coopération agricole en Irlande*, mouvement naissant qui permet au petit fermier de se procurer de bonnes matières premières au prix du gros, tout en facilitant l'écoulement de ses produits. Il constate en même temps que « la coopération est non seulement désirable, mais absolument essentielle pour les petits fermiers. »

*
* *

L'ITALIA MODERNA. — Dans sa *Vie Financière*, M. Diomede Carafa s'occupe de la Banque d'Italie, et constate qu'après bien des crises, « la situation de cet établissement est redevenue normale, ses biens liquides, sa circulation nettement garantie par une surabondante réserve métallique ».

« Cet événement a une importance des plus grandes pour l'économie monétaire du pays, car la *Banque d'Italie*, comme premier établissement d'émission, est l'organe vital, comme le cœur dans l'organisme humain, de la vie économique nationale. Sa circulation fiduciaire, fondée sur les bases métalliques les plus solides, est la preuve évidente de la situation monétaire du pays reconstituée. Elle est devenue ce qu'elle doit être, une grande Banque d'émission destinée à développer son action régulatrice de la circulation monétaire et du mouvement financier du pays. »

*
* *

LA ESPAÑA MODERNA (Madrid). — La question de l'*Evolution pénitentiaire* traitée par M. Fernando Cadalso,

inspecteur général des établissements pénitenciers, se borne à l'Espagne. Tout en reconnaissant les progrès accomplis dans ce pays, l'auteur ne nie pas « la situation déplorable actuelle par rapport à d'autres nations d'Europe. » Il rend justice à la France, qui « organise ses nouvelles institutions pénitentiaires, les développe avec persévérance et atteint un degré de perfection lui assurant, à juste raison, une place en vue parmi les pays les plus avancés et les plus cultivés. »

En France, à l'intérieur des prisons, « le travail est la règle, et l'oisiveté l'exception, « tandis que le système pénitentiaire espagnol, considéré au point de vue scientifique et rationnel, se trouve encore dans la période de tâtonnements : « il n'y a ni manque d'initiative ni manque de bonne volonté, mais hésitation dans l'orientation. »

Vers 1870, des hommes éminents commencèrent, par la voie de la presse et de la tribune, à importer en Espagne les nouvelles idées qui s'agitaient à l'étranger. Dès lors les services des prisons entrèrent dans la voie du progrès, et en 1883, fut inaugurée la prison cellulaire de Madrid, devenue aujourd'hui le type adopté pour de nouvelles constructions. Certes il reste beaucoup à faire, car « le problème capital des jeunes coupables, qui préoccupe tant ailleurs, se trouve ici dans un lamentable abandon. »

Le régime et le personnel des prisons laissent beaucoup à désirer, « mais enfin le temps n'est plus où on pouvait dire qu'en Espagne ne restaient en prison que ceux qui le voulaient bien. » Une des meilleures réformes opérées a été la suppression des communications des détenus avec le public : « cela constituait de permanents attentats à la morale, et était un moyen propice et efficace pour la perpétration de nouveaux crimes, tramés dans l'intérieur des prisons, et mis à exécution par des individus du dehors. »

« Il manque néanmoins beaucoup pour arriver à la perfection relative à laquelle on doit aspirer dans les circonstances précaires que traverse le pays, et, il faut l'avouer, moins par manque de moyens matériels que par ignorance de la réalité et par manque de persévérance. »

E. Biart.

Dialogue des Morts

(A propos de l'inauguration de la statue de Corneille)

Corneille. — Eh bien mon neveu ?

Fontenelle. — Eh bien mon oncle ?

Corneille. — On m'inaugure.

Fontenelle. — Je n'aurai pas vu cela...

Corneille. — Vous n'aurez pas perdu grand'chose.

Fontenelle. — Je ne suis pas de cet avis. Il y avait à cette cérémonie plusieurs Académiciens. Deux d'entre eux ont prononcé des discours. Cela me touche au cœur. J'ai soigné, autrefois, tant d'Eloges à propos de personnalités si minimes que...

Corneille. — Je vous sais gré de la comparaison que je vois poindre. Mais vous étiez remplacé par de puissants orateurs. On m'a fait parvenir ici un discours d'Emile Faguet, qui, s'il est familier, ne laisse pas d'être plein de feu.

Fontenelle. — Et où avez-vous lu ce beau discours ?

Corneille. — Dans le *Gil Blas*.

Fontenelle. — Malheureux. Il est parfaitement apocryphe. Il est dû à la plume d'un Gustave Kahn qui traîtreusement a voulu jouer ce tour à un membre de l'illustre Compagnie. Mais les esprits avertis et circonspects y regarderont à deux fois avant d'attribuer cette parodie à mon éminent collègue M. Faguet. Moins pressés, moins excités par le besoin de nouvelles que les gens qui lisent leurs journaux le matin, ils auront attendu un jour et auront trouvé dans les *Débats* de dimanche soir un discours authentique où vous êtes comparé, si j'ose dire, à une sorte de Cyrano, puisque M. Faguet nous dit que vous êtes mort « un jour d'automne, mélancolique et attristé, en voyant tomber lentement les premières feuilles, comme tombent les larmes et comme tombent les palmes ».

Corneille *(souriant)*. — Les palmes académiques, évidemment. Sans quoi je ne comprendrais pas. Certains poëtes du xixe siècle ont accoutumé d'amener le mot « palmes » pour rimer avec calmes,

cieux calmes, etc... C'est une rime bien impropre, et si j'ose dire, bien orientale. Quant aux larmes, quant aux larmes. Ah! vraiment, c'est à pleurer...

Fontenelle. — Consolez-vous. A statue donnée on ne regarde la signature. A discours superflus laissons leurs métaphores.

Corneille. — Oui. Et pourtant, quoique tout cela m'ait fait bien plaisir, oh! bien plaisir (comment le leur faire savoir?) j'ai pourtant un regret. Ils ont parlé de tout, d'énergie, de surhomme presque, de Molière (ce qui entre nous était assez inconvenant); M. Claretie m'a créé *Duc de Polyeucte* et *Prince du Cid*, mais personne n'a parlé de Chimène. Cela m'afflige. Elle devait avoir sa place à cette cérémonie. Et il n'y avait que des femmes de fonctionnaires.

Fontenelle. — Moi aussi j'ai remarqué cela. Et c'est grand dommage. Car en cette jeune personne, vous aviez mis toutes vos complaisances. Il ne se peut que ceux qui vous lisent souvent l'oublient si volontiers. C'est pourquoi je suis forcé de vous répéter une phrase que j'écrivis de mon vivant : « Dans un concert de louanges, il est facile de distinguer les voix de ceux qui admirent, et de ceux qui aiment. »

Corneille. — J'ai toujours pensé que vous aviez beaucoup de jugement.

Pour transcription conforme :

Georges Dargens.

Le Gérant : Depallier.

Alix Jean, Imp. de la *Gazette du Palais*, 20, rue Geoffroy-L'Asnier, Paris.

La Représentation Féministe et Sociale d'Ibsen

Bafouons-les et dévoilons-les, dévoilons-les et bafouons-les,
La pensée est libre !
SHAKESPEARE.

Ibsen est mort sans avoir connu la joie de voir se réaliser un seul des rêves humains dont ses pièces et ses héros étaient tous composés. Malgré les honneurs particuliers qui semblaient glorifier son nom vers la fin de ses jours, il est mort sans se consoler d'avoir manqué le rôle de son indomptable fierté. Il a vraiment traîné toute sa vie le poids de sa fécondité, dont, d'ailleurs, les multitudes intellectuelles ne semblèrent jamais trop se hâter de le soulager par une apothéose ou par quelque grande consécration officielle. Il était un apôtre, et il est mort accablé par la tristesse de n'avoir été devant la Société que le dramaturge illustre, dont on a imité quelques procédés, mais dont on n'a isolé aucune *idée* pour la jeter comme une merveilleuse semence de vie dans les champs féconds de toutes les philosophies.

Or, la quantité plus ou moins grande de « vérités nouvelles » apportée par Ibsen, cristallisée dans son art, n'a pu être précisée jusqu'ici à cause du parti pris de mépris, ou d'admiration aveugle, qui a permis à la plupart des critiques officiels de soulever la question des races, et d'éviter ainsi toute difficulté d'étude. On a parlé, et on

parle, du théâtre d'Ibsen comme les Musiciens d'opéras parlent encore du Drame Musical wagnérien. Ils *veulent* le trouver obscur, ils s'obstinent à ne reconnaître à son auteur qu'un mérite de « metteur en scène ». L'œuvre d'Ibsen contient au contraire à l'état d'exaltation esthétique, trois éléments de vie contemporaine, qui la fixent nettement dans le temps, et feront s'épanouir de plus en plus son énorme influence. Ces trois éléments sont d'ordre esthétique (au point de vue de la conception scénique et de l'expression psychologique); d'ordre social (au point de vue du sentiment individualiste et impérialiste); enfin d'ordre moral, au point de vue de la *régénération de la femme*.

Si par l'un de ces côtés de son œuvre puissante, Henrik Ibsen a pu ressentir quelque émotion devant l'enthousiasme des artistes de la dernière heure, il n'a certainement jamais pu dompter l'amertume qui envahit de plus en plus son esprit farouche, son orgueil solitaire, devant l'insuccès des propositions sociales et morales de ses drames. Car Ibsen demandait le suffrage des gouvernements, des peuples, des chefs d'église; il demandait que chacun de ses personnages fût considéré comme un héros, fût compris intellectuellement, aimé sentimentalement, suivi idéalement; il voulait que ses œuvres déterminent non des succès, mais des révolutions; ses désirs sont demeurés inassouvis, sa volonté est restée stérile.

Cependant nous savons que ce grand penseur du Nord n'est pas seulement une figure intéressante de la littérature contemporaine. Son nom désignera dans l'avenir toute une coalition d'âmes résumées par le génie, toute une conception de vie d'un siècle fécond, toute une orientation des esprits d'avant garde, dans un temps qui est exactement le crépuscule du soir d'une civilisation religieuse, et le crépuscule de l'aube d'une autre civilisation, dont la formidable portée échappe encore aux rêves les plus apocalyptiques des sociologues contemporains. Nous savons aussi que le théâtre d'Ibsen marque une Etape, la troisième, la nôtre, de l'évolution de l' « esprit théâtral de l'Occident » observé

d'abord à travers les Grecs puis à travers Shakespeare. La mort de l'homme, ne peut donc nous pousser aucunement à chanter sa louange funèbre, mais elle doit nous servir à regarder l'œuvre dans son ensemble, à l'observer *comme dans le passé*, pour en dégager enfin les significations qui ne meurent point.

II

Ibsen offre sans doute le spectacle extravagant d'un apôtre qui n'a aucune foi dans son but. Ce qui apparaît encore plus extravagant en lui, c'est que son apostolat même consiste dans une sorte de négation de tout apostolat. Brand se perd dans un tourbillon de neige, pourchassé, dans sa course vers la mort, par les cailloux des foules, accueilli par par les lazzis insconscients et sinistres d'une folle. Grégoire couvre de sa naïveté la catastrophe du Canard sauvage, et sa naïveté est disgracieuse et homicide. Rosmer bégaie son rêve de liberté, qui est trop grave pour son esprit faible, et qui l'écrase. Toute la vie d'Ibsen semble donc consacrée à un apostolat douloureux et ardent, que son œuvre semblait se plaire à dénuder dans ses faiblesses, à presser dans ses plaies, à percer, à déchirer sans pitié. L'apôtre Ibsen n'aurait donc vécu que pour proclamer la stérilité de son apostolat. Les fantômes de son génie seraient les mille démons, acharnés, pendant qu'il exposait avec tant d'amour ses créatures, à ricaner devant son âme triste, ainsi qu'ils ricanent devant la société curieuse en même temps qu'indifférente.

Et voici le caractère essentiel du génie d'Ibsen. Il représente avec une extraordinaire puissance l'apôtre du XIX[e] siècle, l'apôtre à rebours, celui qui incarne le pessimisme moral, le scepticisme religieux et le méthodisme analytique d'une philosophie qui est poussée par un besoin de détruire plus que de construire, afin de frayer le chemin aux nouveaux Constructeurs.

Ainsi que le mélancolique danois Soren Kierkegaard, duquel, par son père, il était le compatriote; ainsi que Nietzsche, Ibsen a vécu et a œuvré en se torturant. L'excès

de sa volonté d'innovation le tourmentait impitoyablement. Mais c'est exactement par sa souffrance, par toute la joie de vivre qu'il arrachait de lui-même, pour la jeter à l'état d'aspiration irrésistible dans l'âme de ses personnages, que ses créations vivent avec la même troublante intensité de vie dont Zarathoustra s'enorgueillit. Et Ibsen, ainsi que Nietzsche, aurait pu répéter la phrase contenue dans le journal intime de Soren Kierkegaard : « Semblable à la princesse des Nuits arabes, j'ai sauvé ma vie en contant des histoires, c'est-à-dire avec mon travail. » Seulement, ils ont sauvé leur vie en se faisant le plus grand mal possible, au moyen de l'analyse personnelle la plus aiguë et la plus infatigable, pour reconnaître tout ce dont leur bonheur manquait, afin de composer « l'âme » de leurs fantômes plastiques ou de leurs chimères idéologiques.

Épanouis comme des fleurs merveilleuses sur le même courant individualiste moderne, qui a produit aussi Emerson et Carlyle, ces penseurs furent vraiment des *raisonneurs* plus que des *innovateurs*. Ils ont proclamé le grand état d'âme individualiste, qui, au point de vue purement spéculatif tout au moins, est la contre-partie nécessaire du grand état d'âme collectiviste. Tout d'abord, ils étaient naturellement portés à s'insurger contre la collectivité idéale déjà existante, la plus profonde, celle de l'idée religieuse, et s'armèrent les uns contre l'Église routinière (Kierkegaard, Ibsen), l'autre contre la religion même (Nietzsche). Ils furent donc une expression synthétique très puissante de notre temps, et par cela même leur œuvre féconde nos esprits.

Observé comme un *representativeman*, Ibsen exercera une influence toujours plus grandissante sur notre jeune volonté, car il a su se servir du moyen le plus efficace pour agir tôt ou tard sur les collectivités : le théâtre. Mais, évidemment, à ce point de vue simplement social, l'action de son œuvre cessera lorsque notre civilisation aura trouvé son expression.

Car il ne faut point oublier que la genèse de Brand et de Rosmer, les deux figures les plus représentatives d'Ibsen, n'est point dans leur propre volonté, mais dans le milieu,

dans l'époque, d'où ils surgirent. Il faut se rappeler que par le Christianisme, l'humanité, répondant d'ailleurs à la nécessité d'un cycle historique, envahie par la terreur de l'éternité, s'est moralement amoindrie, en répandant le doute sur toute action, sur toute pensée, dominée qu'elle était par la crainte perpétuelle de la faute et du châtiment. Dans cette période humaine, qui, comme toutes les autres, engendra tant de merveilles esthétiques, chaque chrétien résumait tout un monde bouleversé par la terreur panique ; la période qui lui succède représentera, par la logique des contraires qui s'enchaînent, un triomphe de l'orgueil humain. Cette période a commencé. Elle a toutes les exagérations des époques ouvertes sur de grandes révoltes ; aussi, a-t-elle entraîné les hommes dans les vallées profondes, par trop profondes et marécageuses, de la « certitude analytique », seule capable de leur assurer la possession matérielle du monde. Et c'est ainsi que, *per defectum* et *per excessum*, la chaîne de l'illusion humaine se déroule à l'infini, car l'homme chrétien pécha par défaut d'orgueil, comme l'homme scientifique et positiviste pèche par excès de vanité. Mais si nous observons les images humaines éternisées par l'art, nous comprenons que si les héros de la tragédie grecque sont enracinés dans l'Hellade, les héros d'Ibsen ne sont pas d'un pays, mais d'une époque : de l'époque de la science et de la *certitude;* leurs paroles chrétiennes sont fausses, leur âme pleine d'amour trahit leur esprit plein d'amertume; leur âme est antique, mais leur esprit est moderne, angoissé par la *certitude.*

La signification *sociale* de l'œuvre d'Ibsen est claire. L'individu d'une époque nouvelle s'efforce de trouver *son* expression, selon le mot de Wilde. C'est ainsi que lorsque Ibsen voulut livrer son imagination à la création de quelques rêves libres et forts de ses plus intimes aspirations, il ne put, comme Shakespeare le fit, composer avec joie quelque *Songe d'une nuit d'été* ou *la Tempête;* il écrivit avec une mélancolique allégresse le *Peer Gynt* et avec une féroce joie le drame du *Constructeur Solness.*

La douleur de notre société contemporaine, c'est la lutte

entre l'individu libre et la collectivité. Les rapports fixes de la religion, ou d'une orientation collective à peu près générale, sont réduits à néant. Tout individu libre a le droit de construire après avoir détruit. La tâche est terrible, car nul esprit n'est encore mûr. Et si nous pouvons considérer tous les personnages d'Ibsen, et Ibsen lui-même, comme des consciences écrasées par la société, si nous pouvons répéter à leur sujet la critique que Gœthe fit de Hamlet : « C'est une âme chargée d'une grande action, et incapable de l'accomplir », nous sommes forcés de réfléchir que le génie vraiment représentatif de notre époque, pour exprimer la souffrance de l'*Homo Novus*, ne pouvait représenter que des malades sociaux, malgré le grand rêve de salut contenu dans *Empereur et Galiléen*.

III

Au point de vue *moral*, c'est-à-dire des rapports entre créature et créature, Ibsen a résumé surtout la volonté féministe de notre temps, et il s'est placé réellement en première ligne parmi les « régénérateurs » de la femme.

J'ai écrit ailleurs : « L'Art d'Ibsen est *Art Oratoire*. Chacune de ses pièces est une oraison en faveur d'un principe de vie, et une critique cinglante de toute la mort, qui, du fond des traditions et des lâchetés de l'âme collective, s'oppose à l'épanouissement de toute force innovatrice. » (1).

A l'intention de la femme, il crée dans ses pièces des situations et des caractères qui nous impressionnent profondément. Et la *plastique* de ses oraisons féministes est très éloquente.

Il a repris l'idéal de Sophocle. Car Sophocle rêva de l'héroïsme féminin plus qu'Eschyle, avec plus de passion, avec plus d'humanité, et peignit des femmes héroïques. Ibsen à son tour rêve des femmes fortes, dont les qualités vraiment très sûres ne sont pas contingentes, ne viennent pas de l'extérieur, des circonstances environnantes et déterminantes, mais au contraire sont dans l'âme de la femme même.

(1) Cf. *Décadence et Résurrection de l'Esprit théâtral.* — *Mercure de France*, 15 janvier 1906.

En la dégageant de l'atmosphère jaunâtre et parfumée, où le romantisme masculin se plaisait à la faire jouer comme un vague pantin, même si elle était criminelle; en brisant le moule séculaire où toutes les femmes scéniques prenaient immuablement leurs attitudes stylisées, Ibsen met la femme droite et belle, forte de sa consciente volition, au milieu des tempêtes sentimentales de notre temps. Dans ce sens, il l'a rêvée et il l'a peinte héroïque.

Elle représente à côté de l'homme la Conscience, la Logique, le Leit-motif du sentiment, qui est identique à lui-même toujours, et qui passe à travers l'action comme une ligne droite que l'esprit tourmenté de l'homme orne, décore, avec les volutes de son angoisse inextinguible. En vérité, sous la rudesse parfois même grossière de ses rapports extérieurs, Ibsen gardait une très grande sensibilité. S'il n'a pas eu de grandes amitiés avec ses semblables mâles, en exceptant celle qui le lia longtemps à Bjœrnson et plus tard à Georges Brandès, il a eu des amitiés féminines pleines de tendresse et d'un charme surprenant. Il savait écrire de délicieuses lettres à l'Amie comme celles, encore presque inconnues, écrites à Mme Loweland, où il parle des fleurs et des couleurs de l'Italie, et de la santé de son petit Sigurd, avec une délicatesse, qui, *chez lui*, arrive même à nous choquer et à nous paraître banale.

Il fit toujours de la femme la créature *constamment* héroïque. Il a mis l'homme dans les situations tragiques les plus âpres, les plus complexes et les plus douloureuses, et tour à tour il a soulevé et abattu la nature humaine, jusqu'à la précipiter du haut du château des rêves comme dans *le Constructeur Solness*, ou à la jeter dans quelque énorme brouillard pour y trouver la mort, comme dans *Brand*, ou pour y puiser encore la force de rêver et de chercher, comme dans *l'Ennemi du peuple*. Mais il a fait la femme toujours identique à elle-même, sûre de son but, sereine *malgré* la vie. Elle est vraiment le grand élément immuable, la mer où tous les fleuves de la vie aboutissent. Dans presque tous ses drames, la femme est vraiment le Chœur, la grande voix de l'implacable Logique. Souvent, devant le tourment de

l'homme qui se recherche, qui veut se reconnaître, qui cherche à se réaliser entièrement, à donner à « toute sa vie l'empreinte de sa personnalité », la femme se dresse inexorable comme le Destin.

Ainsi, lorsque Brand lutte contre l'impératif catégorique du dogme de vie qu'il s'est imposé : *Tout ou rien;* lorsqu'il *veut* oublier le dogme qui est le principe de sa détresse, Agnès est là, pour le lui rappeler inexorablement. La scène finale du IVe acte de *Brand* est le seul hymne héroïque qui existe, chanté par un grand poète, en l'honneur de la femme. Je m'étonne qu'on ne l'ait pas remarqué. Toutes les femmes d'Ibsen, toutes ces grandes affranchies, qu'il a nommées : Nora, Irène, Ellida, Mme Alving, Hedda Gabler, s'effacent comme un chœur de suivantes cachées dans l'ombre, lorsque la sublime figure d'Agnès se lève dans votre esprit ému par un souvenir précis et vaste. La vision même de la tempête sur laquelle Brand jetait le petit canot, pour aller vers la créature mourante ; cette magnifique vision dantesque, où tout d'un coup le héros cesse d'être le prêtre décidé à tout pour accomplir sa mission, Brand, et devient Agnès, la femme qui se détache de la foule apeurée où son fiancé tremble avec les autres, et seule a le courage de suivre le prêtre dans l'orage, en s'écriant dans son élan mystique : nous sommes trois à bord ! ; cette vision pâlit et se dissipe, devant celle du IVe acte. Ici Ibsen a résumé toute sa conception de la femme. Ici la femme n'est plus *une* héroïne ; elle est la Conscience, elle est l'Ordre.

Brand lui a fait sacrifier, après l'enfant, jusqu'au dernier lambeau des vêtements du petit mort que la mère inconsolable gardait dans le sanctuaire de son âme. Brand voyait là le culte d'une idole, un culte indigne à ses yeux, car, ayant sacrifié l'enfant à Dieu, il fallait pousser l'esprit du sacrifice jusqu'à ses dernières conséquences, et ne pas empêcher le triomphe de sa propre âme en la regardant s'enlizer de plus en plus dans le culte du souvenir. Agnès a donc tout donné sous l'imposition implacable de son mari. Elle s'est écrié : « Je suis libre, Brand, je suis libre !... Les ténèbres sont dissipées ! Cauchemars et terreurs fuient vers l'abîme ! La volonté

est triomphante. » Mais alors elle redevient *elle-même*, l'Ordre : elle a accompli un acte de soumission à la règle inexorable que le prêtre a formulée pour le salut de l'âme, elle veut maintenant que la règle triomphe dans tout son épanouissement.

AGNÈS.

« ... Oh! que Dieu est grand, quelle richesse de moyens il possède! Le sacrifice, le meurtre de l'enfant a ravi mon âme à la mort. Je l'ai mis au monde pour le perdre. Cela m'a conduite au combat victorieux! Merci d'avoir guidé ma main. Tu as fidèlement combattu près de moi; oh! j'ai vu les tortures de ton cœur. Maintenant te voici toi-même engagé : à toi de choisir et de sentir le poids de ton : *tout ou rien*!

BRAND.

Agnès, tes paroles sont obscures : les épreuves du combat ne sont-elles pas finies?

AGNÈS.

Oublies-tu donc ce qui est écrit? *Qui a vu Jéhovah doit mourir.*

BRAND (faisant un pas en arrière).

Malheur à moi! Quel flambeau viens-tu d'allumer! Non! mille fois non! J'ai des bras puissants pour te retenir : tu ne me quitteras pas! Je ne veux rien, je renonce à tout en ce monde, ah! mais pas à toi, pas à toi! »

Et c'est alors que la femme devient implacable. Elle a accepté le dogme de l'apôtre : *tout ou rien*! Elle a tout donné. Le commandement doit être suivi jusqu'au bout. Lorsqu'elle hésitait encore à donner la dernière relique de son enfant, le petit bonnet qu'elle avait gardé sur son cœur depuis la mort, lorsqu'elle avouait que ce qu'elle avait donné n'avait pas été tout à fait de bon gré, Brand n'avait-il pas affirmé : « Ce que tu as donné est tombé à la mer; la dette pèse encore sur toi »? Maintenant qu'elle a tout donné, elle impose à son tour le terrible dogme. « Choisis, dit-elle, tu es

au croisement des routes!..... Rends-moi les chiffons de l'idole : la femme n'est pas encore partie... Laisse-moi vivre comme j'ai vécu, me traîner dans les ténèbres! Si tu veux, si tu oses le faire, je suis ton épouse comme avant. Choisis, tu es au croisement des routes! » Comme à son tour il hésite, elle lui rappelle : « Oublies-tu que ta tâche est ici?... » Et elle s'éloigne, elle s'en va, vers la mort. Le dogme de Brand est ici le dogme inflexible du Destin. *Tout ou rien*! Le Destin a parlé vraiment dans la bouche de la mère et de l'épouse qui a tout perdu parce qu'elle a tout donné.

Et c'est encore elle — la conscience profonde — qui revient pendant la catastrophe. Elle n'est plus qu'une Apparition, l'âme même de l'apôtre qui va mourir. Elle lui dit : « Trois mots ont évoqué tous ces pâles et vilains fantômes. Efface-les hardiment, chasse-les de ta mémoire, raye-les des tables de la loi. C'est eux qui ont déchaîné la maladie sur toi. Ils sont le germe de ta folie » Brand demande : « Dis-les, ces mots! » Elle répète : *Tout ou rien.*

N'est-ce pas la signification moderne de ce que les Antiques appelaient d'un mot immense, synthétique comme toute la volonté obscure de la vie : Destin ou Providence? — Le Chœur est toujours chez Ibsen la Tradition comprise dans le sens superficiel, et pourtant immuable, féroce, de la Collectivité. Les trois éléments métaphysiques de la Tragédie sans musique (1) : l'expression de l'Homme, de l'Individu, du Héros, puis l'expression de la Collectivité, du Chœur, enfin l'expression de la volonté synthétique de tous, de l'Inconscient, du Destin, ont reçu par Ibsen leur adaptation moderne, leur *explication* contemporaine. Ils ont pris les noms de la collectivité d'où les *Dramatis-personæ* se dressent pour agir devant nous, et le Destin est dans l'*idée* animatrice du drame : de sa catastase et de sa catastrophe. Dans *Brand*, l'œuvre maîtresse d'Ibsen, comme dans presque toutes ses œuvres, la femme est bien debout et intangible, entre le Destin et l'Homme ; et si Brand représente *un type* d'apôtre contemporain, tourmenté et méconnu, Agnès représente véritablement une force

(1) Dans la Tragédie en musique, la voix de la Collectivité est devenue la voix de la Nature (l'Orchestre).

abstraite de la Nature même, ayant dans sa voix et dans ses attitudes des significations éternelles, qui sont réellement en dehors des contingences mêmes du drame, qui sont de toujours.

Ibsen a reconnu le divin de la conscience féminine, il l'a amplement représenté. Ses femmes ne sont pas, comme on l'a répété partout, des *cérébrales*, sorte de détraquées du sens ou de l'intelligence, que par une crispation sexuelle ou par une convulsion psychique la vie peut entraîner au crime ou à la mort. Non. Ses femmes représentent *la femme en soi*. Car une des plus sottes vanités du psychologisme littéraire masculin consiste à perpétuer un mot d'esprit, devenu, par la générale inconscience, un principe de foi littéraire : « le cœur de la femme est un abîme insondable ». Non.

Le cœur de la femme est simple, est trop simple, et son excessive simplicité même fait supposer des complexités imaginaires et grotesques. La femme vit impulsivement. La clef de son « énigme » est dans son extrême besoin de liberté instinctive, dans son indiscipline. Si elle ne concentre pas sa vie dans un seul feu, si elle n'est pas mère ou amante ou artiste, dans le sens le plus sacré de ces mots, elle est comme le sable : elle reçoit les ondes extérieures dont chacune lui laisse une empreinte particulière, la couvre de figurations particulières, jusqu'à ce qu'une autre onde efface les signes et la façonne à son rythme. Elle est perpétuellement suggestionnée par le milieu, et sa suggestion se renouvelle toujours. Ainsi, elle apparaît infiniment complexe, là où elle n'est qu'infiniment simple. Mais lorsqu'elle concentre son être dans un feu, elle ne se détourne pas, elle sait demeurer immuable, elle sait pousser aux conséquences les plus sublimes, comme les plus basses, les principes de vie qu'elle a acceptés ; elle sait résister, elle sait vouloir avec une fermeté longue et inflexible, elle sait être *constamment* héroïque ; par elle, chaque principe de vie peut être exaspéré, exalté jusqu'aux dernières limites qu'un individu peut atteindre. Elle est par cela même la sublime égoïste.

Ibsen a compris cette vérité que notre conscience moderne nous a révélée. Nos romanciers de salons et nos drama-

turges des boulevards ne le savent pas encore. Le féminisme grandissant, le rôle toujours plus important de la femme qui veut œuvrer dans tous les domaines de l'homme, la leur apprendra.

Plus que par le résumé parfait du type intellectuel moderne, individualiste et innovateur, c'est surtout par la conception et par sa représentation de la femme que Ibsen apporte à la Tragédie l'élément de son évolution moderne, et marque définitivement de son nom la troisième grande Étape de l'Esprit théâtral.

Esthétiquement, il est le précurseur du Théâtre de demain et demeure le maître de la troisième Étape, parce qu'il a remplacé le Destin et la Passion par l'Idée. Dans *Une épître*, un de ses plus beaux poèmes, il a écrit à un ami :

Mais veuillez prendre garde que c'est un poète qui vous parle,
Un poète dont toute phrase est image ou symbole.

RICCIOTTO CANUDO.

Hivers

Les bois sont nus, les nids sont vides,
Les oiseaux ont cessé leurs chants ;
Le froid s'avance à pas rapides,
Et de ses poussières humides
La neige au loin blanchit les champs.

Hier tout était frais encore,
Le soleil brillait au ciel clair ;
Sous les caresses de l'aurore
La rose, sur son rameau vert,
Doucement achevait d'éclore.
Un orage a traversé l'air,
Tout est flétri, tout est désert ;
C'est l'hiver.

Mes cheveux blanchis s'éclaircissent,
Mon bras faiblit, mon pas est lourd,
Mes mouvements se ralentissent,
Mes sens émoussés s'engourdissent,
Et je crois que je deviens sourd.

Hier j'étais solide encore,
J'avais le corps droit, l'esprit clair,
Le geste chaud, la voix sonore,
Le cœur aux grands espoirs ouvert ;

J'étais vieux, mais je restais vert.
Hier… Mais hier s'évapore ;
Mon œil s'éteint, ma voix se perd ;
C'est l'hiver.

Hivers de l'année, hivers de la vie,
Sévères ou doux, cruels ou cléments,
Vous pouvez venir, vous n'avez qu'un temps.
Toute heure à son tour d'une autre est suivie,
Et comme les flots les jours sont changeants.
La terre en avril renaîtra fleurie,
Les bois entendront, sous leur ombre amie,
Chanter de nouveau leurs hôtes charmants.
Sommeil n'est point mort : ainsi rajeunie,
Lorsque de son corps la tâche est finie,
Laissant derrière elle erreurs et tourments,
Sous le vrai soleil d'une autre patrie,
L'âme, dont la soif n'est pas assouvie,
Revoit le printemps.

FRÉDÉRIC PASSY,
de l'Institut.

Le Bloc républicain en Espagne[1]

Post tenebras lux.

Le 25 mars 1903, le parti républicain Espagnol, réuni en assemblée plénière, signait le pacte d'union qui mettait fin à ses divisions et soudait en un bloc ses fractions jusqu'alors éparses.

Au début de la séance, le président de l'assemblée choisit pour en donner connaissance aux délégués une lettre parmi toutes celles qui lui étaient parvenues.

Cette lettre était datée de Paris et signée Clemenceau ; elle disait : « Je vous prie, cher et illustre compagnon, de faire part de mes félicitations les plus cordiales et de mon plus chaleureux enthousiasme aux citoyens espagnols, réunis pour défendre la noble cause de la justice et de la liberté. » Cette lettre, écoutée par tout l'auditoire, fut saluée du cri de « Vive la République française ! »

Quelques semaines plus tard, M. Salmeron, nommé chef de l'Union des Républicains, réalisait, sur tous les points du territoire espagnol, une sorte de recensement de mobilisation des forces républicaines. Sur un signe de lui, le dimanche de Pâques, 12 avril, dans chaque cité de l'Espagne était célébré un meeting auquel assistaient tous les républicains de la contrée. Ce premier essai de l'union, de la discipline

(1) Au lendemain de l'odieux et imbécile attentat dirigé contre le roi d'Espagne, il nous paraît intéressant de publier une étude documentée, non point sur les propagandistes par le fait — qui ne relèvent que des tribunaux ou des asiles d'aliénés — mais sur les républicains d'Espagne, dont l'espoir légitime n'a point été troublé par les fastueuses manifestations organisées à l'occasion du mariage royal. La revue laisse d'ailleurs, comme toujours, à l'auteur la responsabilité de ses opinions.

N. D. L. R.

et de la force du parti fut pour le gouvernement monarchique un coup de foudre, une effrayante révélation des progrès de l'idée de République.

Le lendemain parvenait au *Pais*, organe des républicains, une lettre d'Anatole France.

« Les républicains français se réjouissent, écrivait l'illustre penseur, de voir que l'Espagne travaille à son émancipation. Il y a un grand intérêt humain à ce que l'Espagne secoue le joug du gouvernement personnel et du cléricalisme; l'établissement chez elle du gouvernement du peuple coopérera à la paix du monde. » La lettre se terminait par les mots suivants : « A tous ceux qui, dans la belle Espagne, combattent contre l'Église pour la liberté et la justice : Salut et fraternité! »

Ainsi s'affirmait, en deux occasions solennelles, et par le témoignage de deux des hommes les plus illustres du bloc républicain français, la communauté de sympathie et d'intérêts qui, par dessus les frontières et en dehors des combinaisons diplomatiques, unit ceux qui mènent le même combat et poursuivent le même idéal.

Cette solidarité entre la démocratie française et la démocratie espagnole nous engage à exposer devant les républicains d'ici l'œuvre réalisée par les républicains de là-bas, les tendances qui les mènent, l'idéal qu'ils poursuivent, la tactique qu'ils emploient. Heureux s'il peut sortir, de la lecture des lignes qui vont suivre, une connaissance plus complète et plus claire de ce qu'est le parti républicain d'Espagne, et si, en le connaissant mieux, la démocratie française sent croître son affection pour ses vaillantes troupes, son admiration pour ses chefs brillants, et sa bienveillance pour l'œuvre qu'il s'attache à réaliser.

I

Le premier effet de l'union des républicains espagnols a été le succès aux élections d'Avril, qui ont envoyé au Congrès trente-deux de leurs candidats. Ce résultat inattendu vint

surprendre dans sa quiétude le ministère conservateur de M. Silvela et celui-ci crut devoir poser au roi la question de confiance. Le roi maintint son ministère, contre la volonté exprimée par une grande partie de la nation, et il répondit au succès de ses ennemis en tentant contre eux la coalition de tous les partis monarchiques, des démocrates aux conservateurs. Les premiers, qui obéissent à la direction d'un des hommes d'Etat les plus éminents de l'Espagne moderne, ancien ministre de Sagasta, séparé depuis des libéraux dynastiques par la sincérité de ses convictions démocratiques, M. Canalejas, répondirent à ces avances par une fin de non-recevoir. Il n'en fut pas de même des libéraux et des conservateurs, qui donnèrent au trône un gage de leur obéissance en refusant aux républicains la place à laquelle le nombre et l'autorité de leurs représentants leur donnait le droit d'ambitionner au bureau du Congrès.

Tel fut le premier acte par lequel la dynastie, ayant rallié autour d'elle toutes les forces de conservation, signifia au parti républicain qu'il serait tenu délibérément à l'écart de la politique agissante, et le rejeta dans l'opposition révolutionnaire.

Cette intervention de la couronne dans le domaine parlementaire, ce coup de pouce qui fausse le libre jeu des partis, pour être de bonne guerre, n'est peut-être pas absolument conforme à l'idée qu'on se fait d'une monarchie constitutionnelle. Elle n'est pas non plus très prudente en ce qu'elle oblige la masse considérable des électeurs démocrates à n'attendre de progrès politique ou social que d'un changement de régime.

Ce pas fait dans la voie de l'arbitraire en entraînera d'autres fatalement ; c'est d'ailleurs la tradition constante des monarchies espagnoles de tomber rapidement dans la réaction. Et, comme il est dans la logique des choses que la réaction déchaîne la révolution, que ces deux états anormaux se créent l'un l'autre pour ainsi dire mécaniquement, à la façon d'un ressort qui se détend avec d'autant plus de violence qu'il a été plus fortement bandé, il faut s'attendre à brève échéance à voir le pays secouer un joug que le gouvernement lui fera de jour en jour plus pesant.

C'est de cette façon que se passèrent les choses en 1866 et que l'arbitraire violent de Narvaez et de Gonzalez Bravo rendit inévitable la chute d'Isabelle II et de l'avènement de la monarchie démocratique d'Amédée de Savoie et plus tard de la République.

Il y a, entre la situation politique de cette époque et celle d'aujourd'hui, certains points de ressemblance qui appellent la comparaison.

En 1866, une reine, Isabelle II, doit son trône à une révolution militaire : ses conseillers, les hommes d'Etat qui gouvernent en son nom, sont issus de cette révolution qui a écarté du trône l'héritier légitime, don Carlos, et avec lui l'absolutisme et le droit divin qu'il représente. La raison d'être de cette monarchie n'est donc pas la légitimité, mais bien le constitutionnalisme libéral. Mais dès qu'elle sent sa couronne assurée, ses ennemis réduits à l'impuissance, cette reine renie les principes qui l'ont portée au trône, ses généraux, qui ont tous quelque *pronunciamiento* sur la conscience, oublient aussi leur origine et donnent le spectacle paradoxal de se poser en défenseurs de l'ordre établi, en parangons de la discipline militaire. O'Donnell massacre les mécontents à Madrid et Narvaez instaure cette dictature militaire qui avait été le rêve de toute sa vie et qui fut le couronnement inattendu de sa carrière de général *prononcé*.

L'année suivante, le parti progressiste, contre lequel cette dictature avait été dressée, et dont les chefs avaient été déportés ou proscrits, était le maître de l'Espagne ; Isabelle était en fuite, ses généraux défaits, son parti désorganisé et sans crédit.

Aujourd'hui, nous voyons une dynastie qui tient de même, par ses origines, à un soulèvement militaire ; dont la raison d'être est un libéralisme plus avancé que celui d'Isabelle : ce libéralisme progressiste qui a défait, en 1866, le libéralisme modéré. Tous ses chefs ont vu leur fortune politique créée par l'insurrection initiale. Et cette monarchie, après trente ans, nous offre le même spectacle de révolutionnaires repentis devenus des conservateurs réactionnaires, de prétoriens insoumis défendant la cause de la discipline et de

l'ordre, d'un souverain constitutionnel recourant aux procédés de gouvernement des monarques de droit divin.

Comme les progressistes de 1866, les républicains de 1903, c'est-à-dire la masse du peuple, sont mis hors la loi, traités en rebelles, et, si l'on n'en est pas venu contre eux aux mesures de proscription en masse de Narvaez, assez de sang ouvrier a coulé à Vigo, à Salamanque, à Infiesto, à Tarrassa, à Jumilla, à Oviedo, à Alicante, à Gijon et à Almeria, pour que l'on puisse présager à coup sûr que, dans la voie de la répression, M. Silvela, — l'apôtre du Mauser — ne le cède en rien à Narvaez.

Attendons-nous donc, encore une fois, à voir la Révolution suivre la réaction. Et, puisque dès à présent, les deux armées sont en présence et prêtes à en venir aux mains, examinons leurs forces respectives et les chances qu'elles ont l'une ou l'autre de triompher.

Jusqu'en ces temps derniers la politique, qu'il s'agisse du gouvernement ou de l'opposition, a été en Espagne le monopole de coteries, ou, si l'on aime mieux ce mot, d'aristocraties. Le chiffre des abstentions aux élections est particulièrement suggestif; il indique que le pays se désintéressait de la forme du gouvernement. Et comme l'électorat est soumis à certaines conditions de cens, il en ressort qu'une partie de la bourgeoisie — classe partout ailleurs attachée plus qu'aucune autre à l'exercice du droit de suffrage — restait ici absolument passive. A ces classes neutres, à qui République ou monarchie semblaient être également indifférentes et que rien ne pouvait faire sortir de leur apathie politique, il faut ajouter les ouvriers chez lesquels l'anarchisme, avec ses principes abstentionnistes, avait fait de nombreux adeptes.

La politique restait donc tout entière abandonnée aux mains de spécialistes, souvent éminents par leurs talents, mais sans point d'appui solide dans la masse de la nation. Le Parlement émanait, non d'un corps électoral, mais d'organismes électoraux, qui se mettaient d'accord entre eux et avec l'administration pour la distribution des mandats de député. Vicié dans son principe même, il était impuissant à

édifier comme à détruire, et c'est en dehors de lui que se construisaient et se défaisaient les ministères. L'arbitre des partis de gouvernement était le Roi. L'opposition républicaine de même était plus une école qu'un parti; divisée en d'innombrables sectes, elle souffrait de tous les maux qu'engendrent la désunion et les querelles de personnes. Elle comptait, elle aussi, plus de généraux que de soldats.

Cet état de choses fut absolument bouleversé par l'introduction dans le domaine de la politique d'éléments nouveaux, pleins d'enthousiasme et de foi, nombreux et disciplinés. Ces éléments qu'on voit subitement faire irruption dans la politique, ce sont les classes neutres, celles dont le ministre Maura disait en un discours fameux, il y a deux années à peine : « La plus grande cause des malheurs de la patrie est l'indifférence politique des classes qui constituent les forces vives de la nation ». « Rien n'est aussi funeste, ajoutait-il, — et ce mot caractérise bien la situation de l'époque, — que la prédominance des parasites. »

Ces classes neutres dont l'avènement à la vie publique donne une sève nouvelle à la politique, c'est à l'opposition républicaine qu'elles sont venues. C'est là ce qui constitue désormais sa force, et nous allons voir ce fait imprimer au parti une impulsion nouvelle, une orientation toute différente, et lui ouvrir des horizons plus larges et plus clairs.

Les gouvernements libéraux et conservateurs qui se sont succédé jusqu'à présent ont eu grand tort de ne pas exploiter cette soif de stabilité et de repos qui, après les troubles de la période révolutionnaire, leur livrait les classes neutres. S'ils avaient su instaurer un gouvernement de progrès, répondant aux aspirations de ces classes et aux besoins du pays, ils se seraient attaché la bourgeoisie et en auraient fait une force de conservation assez puissante pour longtemps, le trône de la dynastie alphonsiste. Mais ils sont restés inactifs, et n'ont su doter le pays ni d'une forme politique appropriée à son génie ni des institutions administratives et économiques qu'il réclamait.

Ce n'est pas faute pourtant de connaître les maux dont souffre l'Espagne; jamais nation malade n'a vu tant de

médecins se presser à son chevet, lui tâter le pouls, pour établir le diagnostic de son mal; mais ce qui a manqué à tous ces médecins de la patrie, c'est la sûreté et la constance dans l'application des remèdes. Tous les partis sont d'accord pour déclarer qu'il faut des réformes, que le développement de la main-morte et de la puissance cléricale compromet l'indépendance de l'État, que l'instruction et les travaux publics nécessitent de grands sacrifices, que les finances sont entièrement à réorganiser, qu'il faut rétablir le crédit et assainir la monnaie, qu'il y a lieu de doter le pays d'institutions et de lois sociales qui le mettent au niveau des autres nations européennes, qu'il faut surtout remanier de fond en comble cette administration compliquée et coûteuse, inutile et oppressive, qui semble faite uniquement pour servir d'instrument politique au pouvoir établi, et point du tout pour satisfaire aux besoins des administrés.

Ces choses ont été dites et redites par les dynastiques comme par les républicains, par M. Moret et par M. Silvela comme par Salmeron ou par Costa.

Et, dans son discours au Cercle Mercantile dont nous citons plus haut un extrait, M. Maura les proclamait avec une énergie toute particulière : « On ne peut, affirmait-il, espérer une réforme, disons même une *résurrection* de nos mœurs électorales, base de toutes les institutions politiques, à moins de détruire cette *casemate* du caciquisme et de la falsification qu'est devenue aujourd'hui notre organisation municipale... Il n'y a plus à attendre le remède de l'hygiène, mais il faut recourir à la chirurgie. » Et il ajoutait à ces paroles, déjà suffisamment expressives, les mots suivants : « Il faut une révolution, mais une révolution par en haut » — *revolucion desde arriba*, — c'est-à-dire venant, non du peuple, mais du gouvernement et du monarque.

M. Maura est devenu, depuis lors, successivement ministre de l'intérieur, et président du Conseil; à son tour, il a usé de ce caciquisme qu'il flétrissait, il s'est servi de cette force électorale de l'administration qu'il taxait d'immoralité.

Le ministère suivant, qui comptait dans son sein des

hommes comme Silvela réputés pour leur libéralisme, avait réveillé l'espoir du pays.

Après une année, on s'aperçut qu'il avait failli à toutes ses promesses, et que son œuvre, comme celle des ministères qui l'avaient précédé, pouvait se résumer en deux mots : *inaction* et *réaction*.

Quand aux libéraux dynastiques, certains d'entre eux semblent surenchérir sur les tendances à l'arbitraire des conservateurs. M. Moret, en un discours à Saragosse, préconisait comme une arme contre ses adversaires de la dynastie deux *lois scélérates*, la loi sur la diffamation et la loi de sécurité. Et, au moment où l'on redoutait la chute du cabinet Silvela, le bruit courait de la création d'un cabinet de résistance, d'un de ces ministères militaires dont le moyen de gouvernement est la suspension des garanties constitutionnelles.

C'est cette incapacité des partis gouvernants, ce sont ces menaces d'un retour offensif de la réaction qui ont jeté les classes neutres dans l'opposition, qui les ont peu à peu, et à tout jamais détachées du régime monarchique et de la dynastie régnante.

Il est des espoirs qu'il ne faut pas éveiller dans l'âme d'un peuple quand on n'entend pas leur donner de suites pratiques immédiates.

L'avortement de la révolution par en haut mieux que n'importe quelle propagande républicaine aura préparé les voies à la révolution « par en bas. »

(*A suivre.*) A. Juvé de Buloix.

Théâtres et Comédiens

sous la Révolution

En feuilletant les jugements des tribunaux civils de Paris sous la Révolution, qui sont relatifs aux théâtres, aux comédiens ou aux comédiennes et aux auteurs dramatiques, on y rencontre des révélations piquantes sur l'histoire encore peu connue du théâtre et des artistes dramatiques.

On y trouve également des détails vivants et pleins d'intérêt sur les mœurs et les intrigues des entrepreneurs de spectacles et sur tout ce qui touche à la vie des acteurs et des actrices de cette époque.

La Révolution a dispersé les familles aristocratiques et a restreint leurs revenus. Dauvergne, directeur de l'Opéra, ne peut obtenir le payement des loges louées pendant l'année 1790. Il est obligé de s'adresser aux tribunaux. C'est d'abord Alexandre-Marie-Léonor de Saint-Mauris, prince de Montbarey, ancien ministre de la Guerre, qui est condamné à payer 2375 livres pour un an échu le 1er avril 1790 des loyers d'une loge entière et du quart d'une autre loge, avec terme et délai en payant par sixième de mois en mois. Une autre condamnation à payer 1,350 livres pour loyer d'une loge est prononcée contre la dame Joly de Fleury, probablement la femme de Jean-François Joly de Fleury, qui fut successivement intendant de Bourgogne et ministre des

Finances de 1781 à 1783. Le comte de Narbonne, que l'on disait être fils de Louis XV, qui fut ministre de la Guerre (décembre 1791-mars 1792) et que Napoléon Ier employa plus tard comme ambassadeur, est condamné à payer 900 livres pour loyer d'une loge pendant l'année 1790.

Une lutte judiciaire des plus curieuses s'engagea en 1791 et 1792 entre la Comédie-Française, devenue le Théâtre de la Nation, et plusieurs acteurs transfuges, à la tête desquels était Talma. Cette lutte aboutit à la condamnation des comédiens français à payer une pension à la dame Vestris et à Dugazon, et, en même temps, à la condamnation de la dame Vestris, des sieurs Dugazon, Talma et de la demoiselle Desgarcins à des dommages-intérêts pour avoir quitté la Comédie-Française avant l'expiration du terme prescrit par l'acte de société.

On sait quelles furent les origines de ce procès, que termina le jugement contradictoire du 25 avril 1792, et qui s'est renouvelé presque dans les mêmes termes, de nos jours, entre la Comédie-Française et plusieurs artistes célèbres de notre temps.

Au moment où éclata la Révolution, les Comédiens-Français constitués en troupe unique par la fameuse ordonnance de 1680, formaient une société en vertu d'un acte authentique du 9 juin 1758, sanctionné par les arrêts du Conseil du roi du 2 mars 1782 et du 8 septembre 1787. Ils avaient, comme aujourd'hui, des parts et des fractions de parts. Au bout de vingt ans, un sociétaire pouvait demander sa retraite et reprendre sa mise sociale de 8,735 livres, 15 sols, 7 deniers. Il touchait alors une retraite proportionnelle à la durée de ses services. Mais il subissait une interdiction perpétuelle de paraître sur aucun théâtre de la capitale.

Les Comédiens-Français étaient alors installés dans une salle, qui avait été ouverte en 1781 et qui occupait exactement l'emplacement actuel de l'Odéon, lorsque la pièce de *Charles IX* de Marie-Joseph Chénier divisa les Comédiens en deux camps, déchaînant d'un côté l'enthousiasme et de l'autre les colères les plus violentes. A la tête des partisans des idées nouvelles se trouvait Talma; dans l'autre camp,

Molé, Dazincourt, M[lles] Contat et Raucourt se rangeaient parmi les défenseurs de la Cour et de l'ancien régime.

Une scission eut lieu après la clôture de Pâques, en 1791. Talma, Dugazon, Grandménil, MM[mes] Vestris, Desgarcins, Candeille et Lange émigrèrent dans une salle construite par l'architecte Louis, au coin des rues Saint-Honoré et Richelieu, le Théâtre-Français actuel.

Ce théâtre, comme tous ceux de Paris pendant la Révolution, a changé plusieurs fois de nom. Il s'appela d'abord le *Théâtre Français de la rue Richelieu*; puis, d'août à septembre 1792, le *Théâtre de la Liberté et de l'Egalité*; ensuite le *Théâtre de la République* (1792-1798), et enfin le *Théâtre Français de la République* (1799-1804) (1).

Le nom de Talma et celui de sa première femme, Louise-Julie Carreau, dont il fut d'abord séparé quant aux biens et dont il fut ensuite divorcé, reviennent plusieurs fois dans les jugements rendus par les Tribunaux civils de Paris.

On sait que Talma avait épousé civilement, en juillet 1790, Louise-Julie Carreau. Il envoya, à ce sujet, une adresse à l'Assemblée nationale, représentant les difficultés opposées à son mariage par le curé de Saint-Sulpice, qui exigeait de lui une renonciation à son état de comédien, et invoquant les droits civils qui lui étaient garantis par la Constitution. Cette adresse fut renvoyée au Comité ecclésiastique (2).

L'affection de Talma pour Louise-Julie Carreau ne fut pas de longue durée. Une actrice célèbre, Caroline Vanhove, mariée avec Louis-Sébastien-Olympe Petit, musicien et maître à danser, lui inspira une passion telle qu'il l'épousa le 16 juin 1802, après un double divorce, le sien avec Louise-Julie Carreau prononcé le 6 février 1801, et celui de Vanhove avec Petit qui remontait au 26 avril 1794.

Louise-Julie Carreau ne supporta pas sans tristesse l'abandon de Talma. Voici en quels termes elle raconta à une de ses amies la douloureuse cérémonie du divorce : « Nous avons été à la municipalité dans la même voiture; nous

(1) *Bibliographie de l'Histoire de Paris pendant la Révolution française*, par Maurice Tourneux, t. III, p. xlvj de la Notice préliminaire.

(2) *Répertoire général des sources manuscrites de l'Histoire de Paris pendant la Révolution française*, par A. Tuetey, t. III, n° 3447.

avons causé pendant le trajet de choses indifférentes, comme des gens qui iraient à la campagne ; mon mari m'a donné la main pour descendre ; nous nous sommes assis l'un à côté de l'autre et nous avons signé comme si c'eût été un contrat ordinaire que nous eussions à passer. En nous quittant, il m'a accompagnée jusqu'à ma voiture. « J'espère, « lui ai-je dit, que vous ne me priverez pas tout à fait de « votre présence, cela serait trop cruel ; vous reviendrez me « voir quelquefois, n'est-ce pas ? — Certainement, a-t-il « répondu d'un air embarrassé, toujours avec un grand « plaisir. » J'étais pâle et ma voix était émue, malgré tous les efforts que je faisais pour me contraindre (1). »

La figure la plus curieuse, que présente l'histoire des théâtres de Paris pendant la Révolution, est assurément Marguerite Brunet, née à Bayonne en 1730, morte à Paris le 13 juillet 1820, si connue sous le pseudonyme de Montansier. Aventurière dans toute la force du terme, douée d'un esprit souple et pénétrant, d'une rare intelligence, d'une indomptable énergie de caractère, âpre au travail et au plaisir, elle connaissait à fond les choses du théâtre ; et elle a été aussi fameuse comme femme galante que comme directrice de spectacles.

On sait qu'elle se lia avec Honoré Bourdon, dit Neuville, qui n'avait aucun talent, mais qui portait le costume à ravir, avait de la fatuité, la jambe bien faite et un imperturbable aplomb.

Comme directeurs de spectacles, la Montansier et Neuville ont soutenu, au cours de la Révolution, de nombreux procès ; et leur nom a retenti fréquemment dans toutes les salles d'audience des tribunaux de Paris.

Grâce à ses relations galantes à la Cour, la Montansier obtint le privilège d'un petit théâtre, situé rue de Sartory, à Versailles. Elle fit ensuite construire la salle de la rue des Réservoirs, qui existe encore aujourd'hui, où la Cour ne dédaignait pas de se montrer, et où la reine Marie-Antoinette allait en secret.

(1) *Souvenirs d'une Actrice*, par Louise Fusil. — *Le Théâtre Français pendant la Révolution*, par Henry Lumière.

Lorsque la Cour quitta Versailles pour rentrer à Paris, la Montansier acheta le petit et élégant théâtre des Beaujolais, le Palais-Royal d'aujourd'hui, auquel elle donna le nom de Théâtre-Montansier, et où l'on joua tous les genres : tragédie, comédie, opéra et vaudeville. Elle sut offrir au public une réunion d'artistes de talent, tels que Baptiste, Damas, Mlle Sainval et Mlle Mars, qui devaient, un peu plus tard, faire la gloire de la Comédie-Française.

Le foyer de ce théâtre fut le rendez-vous des personnages les plus divers et les plus heurtés de la Révolution. « On y a vu rassemblés, écrivait Girault de Saint-Fargeau, dans une même soirée, Dugazon et Barras, le père Duchesne et le duc de Lauzun, Robespierre et Mlle Maillard, Saint-Georges et Danton, Martainville et le marquis de Chauvelin, Loys et Marat, Solange et le duc d'Orléans. Une bruyante table de quinze rassemblait joyeusement, après le spectacle, les actrices du théâtre, qui délassaient par leurs saillies de coulisses les coryphées de la Convention. »

En 1793, la Montansier changea la dénomination de son théâtre, qui devint le *Théâtre de la Montagne*, et elle fit jouer nombre de pièces dites patriotiques.

Elle fit construire rue de la Loi (rue de Richelieu) une nouvelle salle, celle du *Théâtre national*, dont le Gouvernement s'empara bientôt pour y transférer l'Opéra, sur l'emplacement actuel de la place Louvois.

Sous la Terreur, elle fut considérée comme suspecte, sur la dénonciation d'Hébert, et arrêtée en même temps que Neuville. Après le 9 thermidor, elle fut relâchée, et sa mise en liberté fut le signal de nouveaux succès dans le monde des théâtres.

En 1795, le *Théâtre Montansier* devenu le *Théâtre de la Montagne* changea encore de nom ; il devint le théâtre des *Variétés-Palais-Egalité*. Tout en jouant le vaudeville et l'opéra-comique, on y donna des pièces politiques dans le sens de la réaction thermidorienne qui était alors triomphante.

Vers 1798, les *Variétés-Montansier*, nouvelle dénomination imaginée par l'infatigable directrice, abandonnèrent la

comédie pour s'adonner à la farce et à la grivoiserie. On y joua *Cadet-Rousselle barbier*, *Jocrisse change de condition*, *Cadet-Rousselle misanthrope*, etc.

En 1807, sur l'ordre de l'Empereur, les *Variétés* quittèrent le Palais-Royal et allèrent s'installer dans une salle nouvelle sur le boulevard Montmartre, où elles sont encore.

Les procès de la Montansier contre les artistes de ses divers théâtres sont innombrables. Il suffit de mentionner ceux qu'elle soutint contre les deux Baptiste, contre Damas, la Sainval et les deux demoiselles Mars.

Notons cependant d'une manière particulière son procès contre Antonio Franconi, le célèbre écuyer et chef de manège, auquel elle s'était engagée à payer vingt-quatre mille livres par années, « tant pour honoraires de dix personnes engagées que pour l'entretien et nourriture de vingt chevaux ». Elle fut condamnée à payer.

Antonio Franconi était le chef de cette famille d'écuyers, d'origine italienne, fameuse depuis plus d'un siècle à Paris, où ses membres, de père en fils, n'ont cessé d'exercer leur profession. Obligé de s'expatrier à la suite d'un duel où il avait tué son adversaire, il se réfugia en France et il y exerça divers métiers, à Rouen d'abord, puis à Lyon où il fonda un cirque.

En 1793, il vint à Paris et acheta l'amphithéâtre équestre d'Astley, situé à l'entrée du faubourg du Temple. Aux exercices de chevaux qui formaient le fond du spectacle, il adjoignit des scènes de pantomime, dramatiques ou burlesques, comme la scène fameuse de *Rognolet et Passe-Carreau*, qui fit rire le public pendant un demi-siècle. Encouragé par le succès, il transporta son cirque dans l'ancien enclos des Capucins, dans la rue Saint-Honoré, là où se trouve actuellement le Nouveau-Cirque, et fit construire un manège avec une scène spacieuse, où l'on représentait de grandes pantomimes à spectacle qui attirèrent tout Paris. En 1805, il céda son entreprise à deux de ses fils, Laurent-Antoine et Jean-Gérard-Henri.

Un des plus singuliers jugements qui ait été rendu en matière théâtrale, l'a été par le président Desvieux, à l'au-

dience du 6 ventôse an II (24 février 1794) du tribunal du troisième arrondissement.

Il s'agissait de savoir si l'engagement théâtral d'une artiste, Joséphine Rollandeau, chargée de jouer sur le théâtre de la rue Feydeau les rôles de premières amoureuses dans les opéras français de tout genre, pouvait être résilié, sur la demande du directeur du théâtre, à raison de la grossesse qui avait empêché l'artiste de paraître sur la scène pendant six semaines environ.

La solution négative donnée par le tribunal est tout à fait contestable; mais ce qui est le plus digne de remarque, c'est assurément la forme et le style du jugement, que semblent rappeler certaines sentences rendues par les magistrats de nos jours, que l'on qualifie communément de bons juges. Voici d'ailleurs les motifs de ce jugement bizarre :

« Joséphine Rollandeau, dit le président Desvieux, le bon juge de l'an II, en contractant un engagement avec Chagot, pour jouer sur le théâtre de la rue Feydeau les rôles de premières amoureuses dans les opéras français de tout genre, n'a pas entendu s'imposer la loi de ne pouvoir devenir mère. Un pareil engagement serait une monstruosité en morale politique et sociale.

« Si longtemps le fanatisme a classé, sous le voile de la sévérité de mœurs, comme un crime reprochable, l'avantage d'être mère et d'obéir à l'intention de la nature, nos lois républicaines, dégagées de ces absurdités, donnent le premier rang aux citoyennes qui se rendent doublement intéressantes pour l'ordre social par cette précieuse qualité de mère.

« Si la citoyenne Rollandeau, devenue enceinte depuis son engagement, n'a pu continuer ses exercices et ses assiduités à ses devoirs de théâtre pendant environ six semaines, ce n'a été que dans le temps de son accouchement et de son rétablissement.

« Cet état a, de tous les temps et chez tous les peuples même les moins civilisés, inspiré un tel respect qu'on n'a jamais vu exiger d'une femme qu'elle remplît ses devoirs de la même manière que dans une autre situation.

« Par conséquent, il eût été inhumain d'exiger de ladite Rollandeau qu'elle continuât à jouer au théâtre avec la même activité !

« Il est sans exemple que la maternité soit devenue un motif de résiliation d'engagement quelconque contracté par une personne du sexe ; et, quelque sévères que les mœurs doivent être maintenues, il est reconnu en principe qu'il y a loin d'une femme qui fait un enfant à une femme qui se prostitue scandaleusement et oublie toute espèce de devoirs.

« La citoyenne Rollandeau n'a suspendu que pendant six semaines ses devoirs et elle consent que les appointements de ce laps de temps lui soient retenus, quoiqu'il soit notoire que par ses efforts et son zèle elle a soutenu longtemps seule toutes les fatigues d'un emploi en chef audit théâtre, et elle a offert à différentes fois de reprendre son emploi pour lequel elle se tenait prête. »

Le président Desvieux a rendu beaucoup d'autres jugements rédigés dans le même style et inspirés par un vague sentimentalisme. Son chef-d'œuvre en ce genre est peut-être le jugement du 26 germinal an II (15 avril 1794) sur les droits du père et de la mère dans l'éducation d'un enfant naturel. En voici les principaux passages :

« Le droit qu'une mère a de se charger elle-même de la nourriture, des soins et de l'éducation de sa fille est incontestable, puisqu'il est un droit naturel, inaltérable et imprescriptible. Il est même, ainsi que l'a établi avec énergie et vérité le commissaire national, un besoin réciproque de la mère et de l'enfant, qui, dans ce rapprochement intime, éprouvent l'élan du sentiment exquis et invincible que la nature a mis dans leurs cœurs. Il ne peut y être dérogé que pour des causes graves et bien prouvées.

« Si le jugement du Tribunal du deuxième arrondissement du 24 nivôse précédent a déféré à Menancourt dit Dubois la faculté de se charger de la mineure Jeanne-Adélaïde-Michelle, qu'il a eue de son commerce avec la citoyenne Jacquemin, c'est seulement parce que la mère y avait consenti à l'origine.

« En tout état de cause, la citoyenne Jacquemin a eu le

droit de révoquer ce consentement, surtout depuis que la loi a écarté la honte de la maternité et lui a rendu, au contraire, ce caractère de respect et d'intérêt que la nature et l'ordre social commandent, et au moyen de cette révocation elle a repris l'exercice de ses droits avant que son enfant l'eût quittée.

« D'un autre côté, en réclamant la possession de son enfant, elle obéit à un acte sacré, à l'avis des parents de sa fille, qui sont eux-mêmes convaincus, ainsi que la preuve en est établie invinciblement par l'enquête de quatorze témoins, que la mère a toute la tendresse qui appartient à ce titre, et a toujours tenu une conduite sans reproche, lequel avis homologué et non attaqué lui a déféré le ministère de tutrice de sa fille.

« En cette double qualité elle est encore obligée par la loi de réclamer les droits de sa fille, et notamment celui toujours sacré en faveur de l'enfant de recevoir les soins immédiats et continuels de sa mère, et le besoin de satisfaire ses affections premières établies déjà depuis trois ans, qui doivent faire ensuite éclore en elle l'amour et le respect filial. »

On voit, par l'exemple de Desvieux, qu'il y avait déjà dans les Tribunaux de la Révolution de bons juges et de fervents adeptes du féminisme bien avant la lettre.

Un autre jugement rendu sous la présidence de Jaubert le 14 pluviôse an V (2 février 1797), au sujet de la garde et de l'éducation d'une fille naturelle, mérite d'être rapproché du jugement rendu par Desvieux, d'autant plus qu'il nous ramène dans le monde des théâtres. Il s'agit, en effet, de la garde et de l'éducation de Palmyre, fille naturelle de la comédienne Lange et de Hoppé, négociant à Hambourg.

Anne-Françoise-Elisabeth Lange, née à Gênes le 10 septembre 1772 de parents français, avait débuté au Théâtre-Français, en 1788. Elle quitta ce théâtre avec Talma pour jouer à celui de la République, et y revint pour créer, le 1er août 1793, le rôle de Paméla dans la pièce de *Paméla ou la vertu récompensée* de François de Neufchâteau. Après le 9 thermidor, elle joua au théâtre de l'Egalité, puis au théâtre

Feydeau et prit sa retraite le 16 décembre 1797. Elle se maria avec un Belge, le riche carrossier Simons, dont le père épousa à son tour une actrice non moins célèbre, Mlle Candeille. Celle-ci devint ainsi la belle-mère de sa camarade, ce qui fit dire que « jamais plus belle mère n'avait eu plus belle fille ».

Mlle Lange occupa souvent le public de ses aventures galantes. Sa querelle avec le peintre Girodet eut un éclat scandaleux. Elle refusa le portrait qu'elle avait commandé à ce peintre, parce qu'elle se trouvait enlaidie. Girodet, pour se venger de ce refus, peignit sous les traits de Mlle Lange, une Danaé toute nue sous une pluie de gros sous, qu'il exposa au salon de peinture.

Son procès avec Hoppé, un de ses anciens amants, au sujet de la garde de leur fille naturelle Palmyre, eut aussi un grand retentissement.

Voici les motifs assez curieux du jugement qui ordonna le placement de Palmyre dans une maison d'éducation : « Un enfant n'est point une propriété de ses père et mère, tandis que ceux-ci lui sont donnés par la nature pour concourir à sa perfection physique et à son instruction morale. Ce concours étant nécessaire à l'enfant, ni l'un ni l'autre des auteurs de ses jours ne peuvent légitimement prétendre lui donner des soins exclusifs. Si le père et la mère ne se concilient point pour remplir leur obligation commune, c'est le plus grand intérêt de l'enfant qui doit être uniquement consulté. Ayant alors à choisir pour l'enfant entre son père et sa mère, on doit s'efforcer de lui conserver l'affection de l'un et de l'autre. Un des moyens les plus propres à lui obtenir cet avantage, c'est de les faire concourir également à son entretien et à son éducation. Cette égalité cesserait si l'un d'eux était particulièrement chargé de la garde de l'individu. Si, dans ce cas, l'enfant gagnerait à demeurer auprès d'un des auteurs de sa naissance, il perdrait nécessairement par l'éloignement de l'autre, blessé de la préférence et dans l'objet de son affection naturelle. Les avantages et désavantages de cette position sont impossibles à calculer dans l'intérêt de l'enfant. Si, d'un côté, l'âge et le sexe de Pal-

myre semblent exiger plus particulièrement les soins maternels, d'autre part, la profession de Lange sa mère, les dangers qui l'environnent et dont elle n'a pu se préserver l'obligent également à confier sa fille à d'autres personnes de son sexe pour lui donner les soins qu'exigent l'enfant et l'éducation qui commence avec elle. Si le père n'était point appelé à ce choix, il n'y aurait plus de concours, et la fille serait privée d'un des avantages qu'elle tient de la nature et de la reconnaissance de paternité faite librement par son père devant l'officier public chargé de l'état civil des citoyens. L'intérêt de l'enfant, les droits que lui donne cette reconnaissance et les circonstances de la cause imposent dès lors la nécessité de déposer en mains tierces le fruit de l'union passagère et illégitime de Lange et d'Hoppé. »

Palmyre épousa plus tard Arthur Agassiz et mourut à Florence le 2 décembre 1825.

A. Douarche,
Conseiller à la Cour de Cassation.

Yolande de Sicile et Jeanne Darc

Après les défaites de Crevant (1423) et de Verneuil (1424), la cause du roi de France semblait désespérée. Mais la belle-mère de Charles VII, Yolande de Sicile, fille du roi d'Aragon, femme supérieure, politique et diplomate remarquable, prit un grand ascendant sur son gendre, malingre, cagneux, fils de fou, et de petit cerveau.

« Tout porte à attribuer une très grande et très utile influence à la mère de la reine, à la douairière Yolande d'Aragon (1) ».

L'influence de cette reine est également reconnue par Michelet (2) et par d'autres historiens de valeur ; mais elle n'a pas été suffisamment mise en évidence. Yolande donna l'impulsion morale nécessaire au relèvement du roi et du pays, et elle groupa autour du roitelet de Bourges, comme en un faisceau, toutes les forces féodales et populaires qu'elle put réunir çà et là à travers les provinces. Après avoir conclu des traités d'alliance avec la Castille et le duché de Milan, elle ramena à la cause de la France Richemont et la Bretagne. En mariant une de ses filles à François de Montfort, duc de Bretagne, elle réconcilia un des grands feudataires de la couronne. En mariant son fils René à la fille de Charles de Lorraine, elle attira ce prince dans l'alliance française. Elle entoura le roi de brillants capitaines,

(1) H. Martin, *Histoire de France*, t. VI, p. 106 et *passim*. — Voir L. Trébuchet, *Un compagnon de Jeanne d'Arc, Arthur III, comte de Richemont*, Ch. Delagrave, Paris, p. 117-118 et *passim*. — Yolande était issue de la maison de Bar; elle était femme de Louis II d'Anjou.

(2) Michelet, *Histoire de France*, t. V, *passim*, texte et notes.

rompus au métier des armes : Dunois, La Hire, Xaintrailles, Barbazan, Chabannes, le duc d'Alençon et Richemont, qui refirent une armée. C'est alors que Yolande voulut qu'on fît appel à l'enthousiasme populaire comme dernière ressource (1). Au moment où le roi doutait de lui, où la France paraissait réduite à une sorte de seigneurie de Bourges et presque perdue, où, après cent ans de guerres et de désastres, la France voyait tous les courages abattus et tous les cœurs brisés, Yolande eut la patriotique habileté de mettre à la tête des troupes, au-dessus des grands capitaines, une simple fille du peuple , une bergère Barroise qu'enflammaient à la guerre les dévastations de son pays par les soldats bourguignons et anglais. Quand les hommes ne pouvaient plus sauver la France, Yolande pensa qu'on la sauverait par une femme. Cette héroïne fut Jeanne Darc.

Depuis longtemps des prédictions annonçaient que la France serait sauvée par une femme. Merlin, le grand oracle du Moyen-Age, qui faisait autorité, avait prédit qu'une vierge descendrait sur le dos du sagittaire (l'Anglais) et sauverait la France (2). C'est cette vierge qu'on attendait. Il fallait la trouver. Des voyantes se révélaient, qui pouvaient être les libératrices. On fit venir à la cour de Charles VII une visionnaire, Marie d'Avignon, qui avait eu des visions relatives aux malheurs de la France. Elle avait vu des armures, et des voix surnaturelles lui avaient dit qu'elles étaient réservées à une autre jeune fille, qui viendrait après elle et qui délivrerait le royaume de tous ses ennemis.

Yolande chercha cette autre jeune fille, marquée du sceau divin, et elle crut la trouver dans Jeanne la Barroise (3). Yolande était attachée par des liens de parenté à la maison de Bar ; elle était petite-fille de Robert, duc de Bar, fille de la duchesse de Bar, mariée au roi d'Aragon ; elle avait marié

(1) Voir H. Martin, *Histoire de France*, t. VI, p. 150-151.

(2) H. Martin. *Histoire de France* t. VI, p. 135-140.

(3) Jeanne Darc a-t-elle connu à Domrémy certaines des prophéties qui annonçaient la venue d'une pucelle libératrice ? Un témoin du procès de réhabilitation l'assure. (Petit-Dutaillis, *Histoire de France* Ernest Lavisse. t. IV. — II. p. 50.)

son fils, René, duc de Bar, avec la fille du duc Charles de Lorraine; elle avait ainsi allié les duchés de Lorraine et de Bar. Diplomate peu scrupuleuse, elle désirait faire entrer dans l'alliance française le duc Charles de Lorraine et, pour capter son esprit, elle n'avait pas hésité à lui imposer l'influence d'une Française, belle et spirituelle, Alizon du May (1), qui gouvernait le duc tout à sa volonté, dit la *Chronique Lorraine*. Par cette femme, Yolande menait le duc et la Lorraine qui entra dans le parti français.

C'est de ce milieu Barrois-Lorrain, très Français, que sortit Jeanne Darc, elle aussi très Française par l'inspiration, par le cœur, par l'émotion patriotique, par le vasselage français. Son père Jacques Darc, qui vivait avec sa famille à Domrémy, était né à Sept-Fonts en Barrois, et le possesseur de Saint-Fargeau et Sept-Fonts était un Français, Charles d'Orléans, duc de cette même ville d'Orléans que délivrera Jeanne Darc, frère de Dunois, bâtard d'Orléans, futur compagnon d'armes de Jeanne. Les d'Orléans considéraient les Darc comme leurs hommes-liges (2). Déjà, sous Philippe le Bel, puis sous Charles V, toute cette partie du Barrois et de la Basse-Lorraine, qui comprend Vaucouleurs et Domrémy, avait été réunie à la France. « La moitié « du village de Domrémy appartenait au Barrois mouvant, « fief relevant de la couronne de France depuis le temps de « Philippe le Bel... Les habitants de Domrémy étaient tous « dévoués à la cause de Charles VII... Le pays de Jeanne « Darc fut le seul coin de terre que Charles VII conservât « encore dans l'est de son royaume (3). »

C'est à Domrémy que Jeanne naquit de Jacques Darc et d'Ysabeau de Vouthon, surnommée la Romée, sans doute parce qu'elle avait fait le pèlerinage de Rome (4). Le ménage avait trois fils et deux filles. Jeanne était la seconde

(1) Voir Michelet, *Histoire de France*, t. V. p. 18.

(2) Jules Baudot, Deuxième lettre à l'Académie de Bar-le-Duc, 1904. — Voir sur Yolande et Jeanne Darc ces lettres intéressantes de M. Baudot.

(3) Petit-Dutaillis, *Histoire de France* (Lavisse), t. IV-II, p. 48-49.

(4) Aujourd'hui encore dans certaines parties de la France, on appelle Romieu ou Roumieu celui qui va aux *Roumivages* ou pèlerinages.

fille. On ne connaît pas exactement la date de la naissance de Jeanne. Michelet, qui a raconté avec tant de grandeur et d'émotion la vie de Jeanne, n'indique nulle part l'année de sa naissance. Duruy la fait naître en 1409; Henri Martin et Monod, en 1412; Guizot dit qu'en 1421 elle avait à peine 9 ans (1411 ou 1412); de Feller la fait naître en 1410. Rapin Thoiras et Voltaire lui donnent 27 ans lorsqu'elle parut devant le roi, en 1429; elle serait donc née en 1402. Voltaire dit, dans l'*Essai sur les mœurs*, qu'on la fit passer pour une bergère de 18 ans, mais qu'il est avéré, par sa propre confession, qu'elle avait alors 27 ans. Cependant sa date de naissance la plus vraisemblable se place entre 1409 et 1412.

Jeanne était très pieuse et de famille pieuse; elle allait souvent à l'église où elle priait de tout son cœur, dans l'extase. On ne lui donna aucune instruction; elle ne sut ni lire ni écrire. Aux champs, lorsqu'elle gardait ses troupeaux, son esprit, attristé par la dévastation et l'incendie que portait dans le pays le passage incessant des troupes (notamment en 1423, 1425 et 1428), s'élevait vers le ciel comme pour y chercher une consolation et un secours.

C'est dans ces moments d'attendrissement, vers l'époque de sa puberté, qu'elle entendit, dira-t-elle plus tard, les voix de sainte Catherine, de sainte Marguerite et de saint Michel l'archange de la guerre, un des saints les plus vénérés dans le pays, et dont par suite elle avait entendu parler davantage, car il était le patron du pays barrois. Ces voix lui disaient d'être sage et pieuse, de faire vœu de virginité et de délivrer la France des Anglais. Elle révéla à ses parents les paroles qu'elle entendait; elle leur exprima le désir d'écouter ces voix qu'elle croyait être une manifestation de la volonté de saints et d'anges; elle leur exposa sa résolution d'aller au secours du roi de France. Ses parents désolés la dissuadèrent et firent ce qu'ils purent pour l'engager au mariage. Ce fut en vain qu'ils voulurent lui présenter un fiancé; elle refusa de le voir. Ses voix lui disaient que sa destinée était ailleurs. C'est dans cette pensée qu'elle se rendit à Vaucouleurs pour exposer son projet au gouverneur, Baudricourt. Celui-ci la traita de folle et la renvoya.

Mais Jeanne Darc, sans se décourager, revint de nouveau le trouver, accompagnée de son oncle, Durand Laxart. Cette fois, Baudricourt étonné de la persistance de Jeanne et de la fermeté de son langage l'accueillit favorablement, et il en référa au roi de France.

A cette nouvelle, Yolande crut avoir trouvé la vierge libératrice, et elle engagea le roi à la faire venir à la cour (1). Mais Yolande comptait sans l'opposition de la Trémoille, favori puissant du roi, qui rivalisait avec Yolande à qui dominerait l'esprit de Charles. La Trémoille s'opposa à ce projet, espérant ruiner les plans de Yolande. Celle-ci et sa fille Marie, femme du roi, déjouèrent les intrigues de ce conseiller et elles l'emportèrent. « Des influences plus intimes et plus « *disposées* à la sympathie, entre autres la reine de Sicile, « Yolande d'Aragon, belle-mère de Charles VII, et peut-être « aussi sa fille, la jeune reine Marie d'Anjou, *insistèrent* « pour que le roi fît répondre à Jeanne qu'elle pouvait venir « à Chinon (2). » Henri Martin dit que « Yolande avait pro- « fité de l'abattement de son gendre pour lui arracher « l'ordre de faire venir la Pucelle (3). »

Aussitôt, les deux reines mandèrent à Baudricourt de faire venir Jeanne Darc à Chinon, et elles informèrent de cette décision le duc Charles de Lorraine. « Pensez si elles « jugèrent qu'une intervention surnaturelle comme celle de « Jeanne arrivait à point pour donner confiance à l'armée « qu'elles s'efforçaient de réunir à Blois, et pour relever « le moral de Charles VII (4). »

(1) « C'est sur le modèle de ces femmes (sainte Catherine de Sienne, sainte « Brigitte), dont on connaissait la vie et les écrits, que les personnes dévotes « se figuraient la Pucelle, dont on ne savait presque rien encore. Elles lui prê- « taient le caractère et les sentiments de ces vierges fortes aussi mêlées que « les évêques et les docteurs aux affaires de l'Eglise et du monde. Elles ratta- « chaient par les liens d'une pensée mystique aux grandes saintes d'autrefois « la sainte nouvelle. On allait jusqu'à croire que sainte Brigitte avait, dans « une extase, prophétisé Jeanne. » Anatole France, *Revue de l'Université de Paris*, avril 1905.

(2) Guizot, *Histoire de France*, t. II, p. 295.

(3) *Histoire de France*, t. VI. p. 150-151.

(4) *Quatrième lettre* de Jules Baudot *sur Jeanne d'Arc* à l'Académie de Bar-le-Duc (25 avril 1904).

Dès qu'il eut reçu la réponse du roi, Baudricourt s'empressa de la communiquer à Jeanne et de préparer son départ. Baudricourt, « le premier confident politique des « révélations de Jeanne, son intermédiaire avec la cour de « Charles VII, fut l'organisateur attitré de son voyage et de « son escorte (1). »

Avant de se rendre à Chinon, Jeanne alla à Nancy où l'appelait le duc de Lorraine. Celui-ci, sur les incitations de Yolande, engagea Jeanne à partir au plus tôt.

« Je croirais volontiers que le capitaine Baudricourt con- « sulta le roi, et que sa belle-mère, la reine Yolande, s'en- « tendit avec le duc de Lorraine *sur le parti qu'on pouvait « tirer de cette fille*. Elle fut encouragée au départ par le « duc, et, à son arrivée, accueillie par la reine Yolande (2). »

« Dans son interrogatoire du 22 février, Jeanne déposa « qu'elle s'était rendue à Nancy, mandé par le duc Charles... « Si discrète qu'elle ait été, Jeanne d'Arc a déclaré qu'elle « demanda à Charles de lui donner son gendre, *filium « suum* (René d'Anjou), *pour la mener en France*. Voilà « dévoilé le but réel de sa démarche à Nancy. Le projet « d'appeler les ressources militaires du Barrois et de la « Lorraine à l'aide de son gendre, le roi de France, dut « entrer en première ligne dans *les vues de Yolande d'Ara- « gon*, cette princesse si politique, que l'on doit considérer « *comme le principal artisan du relèvement de Charles VII*. « Ce plan ne put certainement que sourire à l'oncle de « Yolande, le cardinal Louis, à son fils René d'Anjou, et « aussi bien, quoique avec moins de faveur, au duc Charles « de Lorraine.

« René abandonna précipitamment la guerre de Metz « pour rejoindre son beau-frère avec tous ses hommes. « Jeanne était-elle de concert dans ce plan ? A Nancy, reçut- « elle, pour le communiquer à Chinon, quelque message de « Charles de Lorraine, qui y fut relatif ? Cela n'a rien d'im- « probable ; car, semble-t-il, elle *était plus au courant*

(1) Jules Baudot, *Quatrième lettre*.
(2) Michelet, *Histoire de France*, p. 42, note 2.

« *qu'on ne le croit généralement de ce qui se passait à la* « *cour*. N'était-ce pas un envoyé du roi chargé de revenir « avec elle, après avoir négocié avec les princes Lorrains « et Barrois et avec Beaudricourt, *ce Colet de Vienne* « qui s'adjoint à ses compagnons pour l'aider à gagner « Chinon (1)? »

Dès que Jeanne fut revenue de son voyage de Nancy, Baudricourt lui acheta un cheval, qui coûta 16 francs (le prix ordinaire était de 10 francs environ); Jeanne savait monter à cheval, dit Monstrelet; « elle était hardie de chevaucher chevaux ». Cinq jeunes gens de Vaucouleurs l'accompagnèrent sous la conduite de Colet de Vienne, envoyé par la Cour de France auprès de Baudricourt et du duc de Lorraine pour négocier avec eux et préparer le départ de Jeanne.

Jeanne arriva à Chinon, et elle se présenta d'abord auprès de Yolande et de sa fille, qui lui firent un accueil chaleureux. « Deux Barroises, deux reines d'origine barroise, Yolande « d'Aragon et Marie d'Anjou, la mère et la sœur de René, « la belle-mère et la femme du roi se trouvaient à la cour « pour *accueillir* Jeanne; et elle dut à *leur appui* une « réception *autrement favorable* que celle réservée d'or- « dinaire aux personnes qui, très fréquemment à cette épo- « que, se présentaient aux souverains comme investies d'un « mandat céleste (2). »

Dès son arrivée à Chinon, « la Pucelle eut tout de suite « accès auprès de Marie d'Anjou, *avant même d'être reçue* « *par le roi* (3). » Les deux reines Yolande et Marie furent chargées, à la demande des clercs, d'examiner Jeanne afin de savoir si sa pureté permettait d'accepter sa mission comme venant du ciel.

« Cet examen fut à l'honneur de la Pucelle (4). » Après cet examen et l'interrogatoire fait par les docteurs de l'Université de Poitiers, Jeanne Darc fut présentée au roi entouré

(1) Troisième lettre de M. Jules Baudot, 20 mars 1904.

(2) Jules Baudot, *Quatrième Lettre sur Jeanne d'Arc.*

(3) Jules Baudot, *Quatrième Lettre sur Jeanne d'Arc.*

(4) Michelet, *Histoire de France*, t. V, p. 48. Les principaux historiens de tous les partis font intervenir Yolande en cette affaire qui était de la plus haute importance. De Feller, *Biographie Universelle*, t. VI, p. 544.

de ses courtisans. Les entretiens qu'avaient eus Yolande et Marie avec Jeanne sur le roi permirent à la Pucelle de reconnaître facilement le roi et de lui dire, dans un entretien intime, ce qui troublait l'âme royale, ses inquiétudes sur sa naissance, toutes choses dont Yolande et Marie n'avaient pas manqué certainement d'entretenir Jeanne Darc, pour qu'elle pût chasser les doutes et relever le courage de Charles VII (1).

L'histoire militaire de Jeanne Darc est assez connue pour que nous ne nous attardions pas à raconter longuement ce beau poème épique, un des plus glorieux de notre histoire.

On donna à Jeanne une armure, une épée qu'elle avait trouvée à Fierbois, une bannière et une escorte de quinze hommes et un page. C'est ainsi qu'elle se mit à la tête de l'armée que Yolande avait réunie à Blois. Quelques-uns de ses officiers n'étaient pas des inconnus pour elle. Dunois était le frère du duc d'Orléans qui avait des parents de Jeanne Darc parmi ses hommes-liges, et Etienne de Vignolles, dit La Hire, l'avait connue quand il combattait dans le Barrois.

« D'autres guerres retinrent fréquemment La Hire dans « le Barrois et c'est apparemment pendant les longs séjours « qu'il fit dans notre duché que se forma la liaison du brave « routier et de notre immortelle héroïne (2). »

Entourée de brillants capitaines (3), faits à la guerre depuis longtemps, et de soldats confiants, rassurés par cette

(1) Sur cette conversation secrète avec Charles VII, nous n'avons qu'un témoignage de première main, celui de la Pucelle, et ce témoignage est fort mystérieux. Plus tard, les témoignages deviennent plus abondants, plus clairs, plus précis. C'est un exemple caractéristique de la façon dont s'est édifiée, dès le xv[e] siècle, la légende de Jeanne d'Arc... Jeanne d'Arc avait connaissance de la coupable vie d'Isabeau de Bavière. Elle avait dû rêver bien des fois et s'entretenir avec ses voix de la question qui torturait l'esprit de Charles VII. Etait-ce le fils de Charles VI? (Petit-Dutaillis, *Histoire de France*, p. 51-52. Note 3.)

(2) Première *lettre de Jules Baudot*, sur Jeanne d'Arc 1[er] février 1904.

(3) « Quand on lit la liste formidable des capitaines français qui se jetèrent dans Orléans... la délivrance de cette ville semble moins miraculeuse. » Michelet, *Histoire de France*, t. V, p. 49-50. — Lorsque l'honnête Jouvenel des Ursins rendit compte aux États, en 1429, de l'expédition d'Orléans, il ne mentionna même pas Jeanne Darc.

vierge qu'on croyait envoyée de Dieu, Jeanne porte haut sa bannière, en avant de l'armée et, va droit aux Anglais. Elle marche sur Orléans et, escortée de 300 lances, force considérable pour l'époque, elle y entre sans combat, le 29 avril 1429, après avoir passé devant la bastille Saint-Loup d'où les Anglais, peu nombreux, n'osèrent sortir. Les jours suivants, les Anglais sont délogés des bastilles Saint-Loup (à l'est), des Augustins et des Tournelles (au sud d'Orléans) et mis en fuite : Jeanne participa à la prise de ces trois bastilles.

Le 8 mai, Orléans est complètement délivré. Peu de temps après les Français poursuivent les Anglais et les défont à la bataille de Patay où le général Talbot est pris (18 juin 1429). Jeanne assista vraisemblablement à cette action, sans y avoir été au premier plan. Alors, elle marche sur Reims et vient y faire sacrer le roi de Bourges. Ce fut son triomphe, et celui de la royauté, et celui de la France : ce sacre eut un retentissement considérable, et contribua à ouvrir au roi un certain nombre de localités de l'Aisne et de l'Oise.

Après cette première campagne, notre héroïne victorieuse et triomphante commence à perdre son ascendant sur l'esprit du roi. La Trémoille, le fatal conseiller de Charles VII, l'emporte et décide le roi à la paix, alors que Jeanne, fidèle à la mission qu'elle s'est donnée, est résolue à chasser complètement les Anglais de France. Blessée devant Paris, Jeanne veut, le lendemain, recommencer l'attaque ; mais le roi ne l'écoute plus et il ramène son armée à Gien où elle fut licenciée. Pendant six mois on retient Jeanne à la cour ; ses ennemis voudaient l'envoyer faire une expédition en Bohême. Mais elle désire poursuivre sa mission. Elle se se remet à la tête d'une armée et pénètre dans Compiègne assiégé par les Anglais. Dans une sortie, elle est faite prisonnière, le 23 mai 1430, par le bâtard de Wandomme, et livrée à Jean de Luxembourg qui la vendit aux Anglais pour 10.000 livres tournois.

Le roi ne fit rien pour la sauver, alors qu'il aurait pu la racheter ou l'échanger contre le fameux Talbot, fait prisonnier à Patay. Les docteurs en théologie de l'Université de Paris, le plus grand corps ecclésiastique de France, gardien

jaloux de l'orthodoxie religieuse et qui surveillait de près toutes ses manifestations, voulurent la juger. Cauchon, évêque de Beauvais, conservateur des privilèges de l'Université, et les docteurs de l'Université ouvrirent le procès à Rouen. Entre temps, on brûlait à Paris une voyante bretonne qui affirmait la vérité de la mission de Jeanne. Le 24 mai 1431, Cauchon qui s'était adjoint le vice-inquisiteur, la fit condamner à la prison perpétuelle. Les Anglais n'étaient pas contents. Le 28 mai, on la trouva dans sa prison avec des habits d'homme que lui avaient insidieusement laissés ses gardiens, pour la tenter. Alors, accusée d'être relapse et hérétique, elle fut conduite, le 30 mai, sur la place du vieux marché de Rouen, où elle fut brûlée vive. Le cardinal de Winchester fit jeter ses cendres dans la Seine (1).

« Cette héroïne fut jugée à Rouen par Cauchon, évêque « de Beauvais, cinq autres évêques français, un seul évêque « d'Angleterre assisté d'un moine dominicain, vicaire de « l'Inquisition, et par des docteurs de l'Université.

« Elle fut qualifiée de superstitieuse, devineresse du diable, « blasphémeresse en Dieu et en ses saints et saintes, errant « par moult de fors en la voie du Christ. Comme telle, elle « fut condamnée à jeuner au pain et à l'eau dans une pri- « son perpétuelle. Elle fit à ses juges une réponse digne « d'une mémoire éternelle. Interrogée pourquoi elle avait « osé assister au sacre de Charles VII avec son étendard, « elle répondit : « il est juste que qui a eu part au travail en « ait à l'honneur. » Enfin, accusée d'avoir repris une fois « l'habit d'homme qu'on lui avait laissé exprès pour la tenter, « ses juges qui n'étaient pas assurément en droit de la juger,

(1) Après la mort de Jeanne Darc, pendant longtemps, le bruit courut qu'elle n'avait pas été brûlée et qu'on avait mis un prisonnier à sa place sur le bûcher. Une femme qui lui ressemblait d'une façon étonnante se présenta à ses deux frères qui la reconnurent, le 20 mai 1438. Elle se maria au sire Robert des Armoises, puis guerroya en Poitou et en Guyenne contre les Anglais. Elle vint ensuite à Chinon voir le roi qui « resta ébahi ». Livrée au Parlement, elle fut relâchée au mois d'août 1440, et elle finit peu glorieusement sa vie. (Voir Henri Martin, *Histoire de France*, t. VI, p. 353 et suivantes.) Beaucoup de récits miraculeux, qui ne font pas partie de l'histoire, circulèrent plus tard sur la mort de Jeanne.

« puisqu'elle était prisonnière de guerre, la déclarèrent héré-
« tique, relapse et firent mourir par le feu celle qui, ayant
« sauvé son roi, aurait eu *des autels dans les temps héroï-*
« *ques où les hommes en élevaient à leurs libérateurs.*
« Charles VII rétablit depuis sa mémoire, assez honorée par
« son supplice même ». (Voltaire, *Essai sur les mœurs.*)

Ainsi périt cette jeune vierge, cette héroïne, prisonnière des Anglais, victime de l'abandon du roi, martyre de l'Église. Cette fille du peuple fut l'incarnation du peuple du Moyen-Age, dans ses efforts, dans sa douceur, dans son martyre, et aussi dans sa délivrance et dans sa gloire. Le bûcher de Jeanne est le point culminant et suprême du Moyen-Age qui commence et finit dans la barbarie (1).

EMILE LABROUE.

(1) Extrait d'un ouvrage sous presse : *A travers le Moyen-Age* (P. Paclot, éditeur, 4, rue Cassette, Paris).

NIVERNAIS

Le Nivernais

Il est une province de France, une seule, qui ne fut jamais réunie au domaine royal, qui maintint sa personnalité jusqu'à la fin de l'ancien régime. C'est le Nivernais, ce petit territoire sans frontières naturelles, sans caractère grandiose, mais si gracieux, si attachant dans la variété de ses sites! Il nous semble que notre province, bien modeste, perdue, enserrée au centre de la France, offre comme un résumé de tous les aspects de notre grande patrie. Sur une surface qui n'atteint pas 700.000 hectares, elle nous présente, à l'inverse de certaines autres dont le caractère uniforme est bien tranché, une prodigieuse diversité de nature, les vallées profondes avec les eaux vives, la cascade et le torrent, les montagnes boisées, les mamelons dénudés, la plaine où l'étang dort, la forêt de chênes, le fleuve majestueux, la lande et la *gâtine*, la vigne et la prairie, la grande culture, la grande industrie, la mine et la forge, sans parler des exploitations typiques et locales, telles que le flottage. Et vivant sur le sol ainsi partagé, une population tout aussi variée, greffant, sur le fonds commun de la race, des mœurs et des usages bien particuliers; le *galvacher* morvandeau, l'amoignon laboureur, le marinier de Loire ou d'Allier, le forgeron du Val de Nièvre, le forestier bûcheron, charbonnier, fendeur, le potier de la Puisaye, les vignerons, carriers, verriers, etc., ruraux ou citadins, dont il est à souhaiter qu'un jeune écrivain s'attache à peindre la physionomie, à

retracer les coutumes, avant que le temps niveleur ait fait là, comme partout, son œuvre d'uniformité.

Le sol de ce Nivernais, qui enclôt le Morvan granitique à côté du pays-bas aux fertiles pâturages, et des vignobles verdoyants sur les coteaux de la Loire, ce sol dont l'histoire moderne fut sans grand éclat est couvert de ruines qui témoignent d'une antique et puissante splendeur. Sans parler des vastes emplacements (comme celui de Compierre, près de Saint-Révérien) où la forêt, défrichée jadis, a reconquis son empire en recouvrant des amoncellements de débris, des vestiges immenses de villes innommées, — sur tous les points du Nivernais, d'importantes substructions romaines, mises au jour par la pioche de l'explorateur, nous révèlent des centaines de villas attestant par les mosaïques superbes, par les objets d'art et de luxe, la vie élégante et riche de leurs lointains possesseurs. Et n'est-ce point ici que s'élevait Bibracte, Bibracte si peu connue, même des citadins de de nos villes : combien d'habitants de Nevers qui rêvent de voyages « aux rives lointaines » n'ont jamais eu l'idée de visiter ce mont Beuvray où gît Bibracte, l'oppidum, le sanctuaire, le refuge des vieux Eduens, leurs pères! Il faut que des étrangers viennent nous dévoiler nos propres beautés, comme cet Anglais, M. W. Morton Fullerton, qui écrivait récemment dans son *Journal de Voyage en France* cette page datée du mont Beuvray :

« Je connais peu d'excursions en France qui soient plus admirables que ce pèlerinage à l'acropole des Eduens. Le Puy-de-Dôme est bien beau et, au point de vue purement pittoresque, plus étrange et plus satisfaisant... mais Bibracte est un nom qui évoque trop de souvenirs pour qu'il soit permis de l'ignorer. De plus, à toute la gloire du plus ancien passé civilisé dont le nord et le centre de la France puissent se vanter, s'ajoutent des beautés supérieures de paysage et des splendeurs de vue indescriptibles... Voici un pèlerinage que, trop souvent, les Français laissent aux étrangers... On dirait que, malgré les maîtres des études celtiques et les mémoires des sociétés savantes départementales, les Français se soucient peu de leurs origines. La terre

française n'existait-elle donc pas avant la Révolution? Pour moi, depuis le temps que je scrute le passé de la France et que je traverse en tous sens ce sol que Vauban a presque raison d'appeler le plus beau royaume du monde, j'ai appris entre autres choses que la Révolution ne marque pas l'an Ier de l'histoire de France, qu'elle n'est, à vrai dire, qu'un épisode, et qu'ils entendent vraiment l'appel de leur race, ceux qui cherchent à ressusciter la vie locale des anciennes provinces... »

Ces lignes sont bonnes à citer. M. W. Morton Fullerton est un admirateur de nos paysages forestiers encadrant tantôt les imposantes ruines féodales de Saint-Verain, Passy-les-Tours, Rosemont, etc., tantôt nos gracieux châteaux de la Renaissance, enchâssés dans la verdure comme des bijoux de pierre ciselée.

Et nos villes ne méritent-elles pas d'attirer l'attention des visiteurs?

Le touriste qui passe par Nevers s'étonne de trouver, dans l'enceinte de la cité industrielle et commerçante, désireuse de se mettre à la mode du jour, quelques vieux quartiers conservant encore leur caractère, leur physionomie, je dirais volontiers leur « costume » d'autrefois. S'il porte en soi l'amour du pittoresque et de l'original, il est charmé par les enchevêtrements de rues, les contournements de ruelles, les passages en escaliers le long des grands murs brodés d'herbes folles, et il se plaît à découvrir, ici la pointe d'un vieux pignon, plus loin la flèche d'une tourelle, là l'encorbellement d'une échauguette élégante, ailleurs des voies étroites et tortueuses ensommeillées dans un silence claustral et, sur tout cela, l'impression du passé, — tandis qu'à moins de cent mètres la cité nouvelle érige triomphalement, dans le mouvement et le bruit, ses maisons blanches bâties d'hier. Jusqu'aux noms des rues qui corroborent cette impression, émoussée en nous, gens du pays, par l'habitude, — car il faut louer l'édilité nivernaise d'avoir laissé leurs anciens vocables, si puissamment évocateurs, aux rues des *Quatre-Fils-Aymon*, des *Sept-Prêtres*, des *Belles-Lunettes*, des *Quatre-Vents*, du *Singe*, des *Ouches*, etc., etc.

Ce n'est pas sans fierté que Nevers peut montrer au visiteur cette superbe cathédrale de Saint-Cyr, l'église romane de Saint-Etienne, la Porte du Croux, et cette belle œuvre d'art de la Renaissance, le palais des Ducs. Et à côté de ces monuments historiques, que de coins curieux où se réfugie le pittoresque pourchassé par les « embellissements » modernes! C'est la plaisante silhouette de quelque ancienne maison dont le toit surplombe; c'est la fantaisie mal-équilibrée, mais charmante, d'une galerie de bois; le désordre séculaire d'une vieille cour qui s'éclaire d'un glissement de soleil, un ensemble confus et harmonieux, un joli détail, un rien, suffisant pour évoquer à notre esprit tel usage aboli, telle coutume oubliée, toute une scène familière du temps jadis. Tout aussi bien que Nevers, vingt autres de nos petites villes — Clamecy avec son église de Saint-Martin, Vézelay avec la Madeleine, La Charité avec Sainte-Croix, Cosne avec Saint-Jacques et Saint-Agnan, et Donzy et Varzy, Decize, Corbigny, Saint-Pierre-le-Moutier que délivra Jeanne d'Arc — conservent des monuments du plus haut intérêt dont l'énumération occuperait plusieurs pages.

En Nivernais, comme partout ailleurs, les vieilles coutumes qui persistèrent jusqu'à nos jours, surtout dans la région du Morvan, tendent à disparaître rapidement. Des costumes, il ne subsiste plus grand'chose, quelques coiffures seulement, alors qu'il y a une quarantaine d'années, chaque village pour ainsi dire se distinguait au moins par un détail d'habillement tout local. Que restera-t-il demain de cette littérature populaire qui fut ici, durant des siècles, l'aliment intellectuel de tant de générations? Les centaines de paysans, desquels je pus recueillir à temps le volumineux répertoire oral, *chansons*, *contes*, *légendes*, *croyances*, etc., dont j'ai sous presse le premier volume, sont presque tous morts sans laisser d'héritiers de leurs traditions. — Comment réagir contre le niveau brutal qui uniformise toutes nos vieilles provinces et achève de leur ravir le peu qui survivait de leur existence originale? Qui rendra quelque vie à nos petites patries anémiées?

Achille Millien.

Notre Terre

J'aime profondément, comme une aïeule douce,
La bonne terre où je suis né, qui me nourrit,
Qui gardera mon corps déserté par l'esprit
En refermant sur moi son sein vêtu de mousse.

Je l'aime en son splendide épanouissement
D'avril avec les fleurs et d'août avec les gerbes;
Je l'aime quand, pleurant ses parures superbes,
Il lui faut de l'hiver subir le long tourment.

Mon âme communie avec l'âme des choses.
Comme si la nature eût versé son ferment
Dans mon être, je sens s'unir intimement
Ma vie avec sa vie en ses métamorphoses.

Semble-t-elle impassible et sourde à mon appel?
Il émane pourtant de son indifférence
Je ne sais quoi qui berce et trompe ma souffrance
Et j'y trouve quand même un recours maternel...

— Les causes, qui les sait? Tout en nous est mystère,
Nous portons mille sphinx sans Œdipe... Une loi
D'atavisme a transmis sans doute jusqu'à moi
Cet amour de l'air libre et de la bonne terre.

Jamais les trépassés ne meurent tout entiers;
La sève du vieux tronc afflue aux jeunes branches:
Que le corps des anciens pourrisse entre les planches,
Leur souffle encor respire en nous, leurs héritiers.

16 Juin 1906.

Je ne suis pas de ceux qui, railleurs de leurs pères,
Jettent légèrement l'anathème au passé :
Nous récoltons le champ qu'ils ont ensemencé ;
Large et grande est leur part dans nos moissons prospères.

Le séculaire effort de leurs cœurs, de leurs bras,
A fait obscurément de nous ce que nous sommes
Et les vertus de vingt générations d'hommes
Aboutissent à nous, leurs fils souvent ingrats.

S'il est vrai que, bercé par sa paix familière,
Je trouve en ce décor des champs et des forêts
Plus d'intime douceur, plus d'aise et plus d'attraits
Qu'en la ville où se meut l'humaine fourmilière,

N'est-ce pas qu'avant moi les aïeux paysans
Dont je sors, pendant plus de mille ans, d'âge en âge
Confinèrent leur vie en l'ombre d'un village,
Laboureurs de la glèbe inféodés aux champs ?

Ils vivaient de la terre et par elle et pour elle,
Dans son effluve pur à toute heure baignés,
Lui donnant leurs sueurs, de ses sucs imprégnés,
Union sans regrets, libre et continuelle.

Sous le chaume moussu qui leur servait d'abri,
Ils partageaient du sol le deuil et l'allégresse,
Tristes avec l'orage et la grêle traîtresse,
Joyeux avec l'aurore et le printemps fleuri.

Et puisque, aux jours présents, mon âme s'extasie,
O Nature, devant ton spectacle enchanteur ;
Puisque, pour exprimer les émois de mon cœur
Par des chants, j'ai reçu le don de poésie,

Il me plaît de penser que l'un de ces aïeux
Dont gît la cendre au clos d'un cimetière antique,
Fut, aux âges lointains, un aède rustique,
Emu par la beauté de la terre et des cieux.

Je le vois : il revient, sa tâche terminée,
Auréolé de pourpre aux reflets du couchant;
Quoique las et courbé sous le labeur du champ,
Il sent frémir en lui la muse spontanée.

Assis tout près de l'âtre, aux lueurs des tisons
Qui pétillent gaîment dans le logis champêtre,
Il s'applique à tailler une flûte de hêtre
Pour l'accompagnement de ses propres chansons.

Que viennent les loisirs promis par le dimanche,
Il erre par les bois et les prés, attentif
A la source d'où sort un clapotis plaintif,
A l'entretien galant des oiseaux sur la branche.

Quand la bise d'hiver, sur les toits bruissants,
Réunit les voisins pour la longue veillée,
Il charme l'assistance entière, émerveillée
D'entendre de si doux et si tendres accents...

— Ainsi j'aime évoquer le vieil et bon ancêtre,
Laboureur et poète ingénu d'autrefois,
Sang de mon sang, chantant encore par ma voix
En ces jours froids et gris où le ciel m'a fait naître.

Achille Millien.

Il serait impossible de donner ici une énumération, même écourtée, des publications d'Achille Millien, directeur de la *Revue du Nivernais*. Quant à l'appréciation de son œuvre et de son caractère, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire, en nous les appropriant, les lignes jadis écrites par notre confrère Eugène Chapus :

« Achille Millien est un grand poète, non pas un poète antithétique et violent, emphatique et tourmenté... lequel a fait sa place doucement, par la seule influence de son talent; il n'habite même point Paris, le centre des réclames tapageuses et des succès de camaraderie; il vit dans un village du Nivernais, et c'est de là que rayonnent aujourd'hui en Europe ses ravissantes posésies ».

Les Faïences de Nevers

Nous voudrions rendre à Nevers la gloire, trop longtemps en oubli, mais cependant certaine, qui lui appartient dans l'histoire de la céramique.

Nous avons comme preuves de l'excellence de la faïence nivernaise les magnifiques spécimens anciens dont bon nombre se trouvent au *Musée céramique de Nevers* et ceux, qui ne leur cèdent pas en beauté, de la fabrication actuelle.

C'est que Nevers, au point de vue de la qualité des terres, est vraiment privilégiée.

Nevers possède des gisements inépuisables d'une solidité remarquable dont l'argile, travaillée suivant les préceptes de la science et les données d'une vieille expérience, a permis aux artisans de l'*art de terre*, de créer une céramique sans pareille.

Les éléments qui composent notre poterie, terre, émail, couleurs, sont les mêmes que ceux des premiers potiers. Ce sont les mêmes errements et les mêmes pratiques que ceux de la première faïencerie de Nevers et l'on peut dire que les tours horizontaux sur lesquels travaillent nos mouleurs ne diffèrent pas sensiblement de ceux d'Athènes ou de Corinthe.

Dès les premiers temps, par la beauté de ses produits, la supériorité de Nevers sur les autres villes s'est affirmée.

On est généralement d'accord pour fixer la date de l'établissement de la première fabrique vers 1600. Louis de Gonzague, prince de la maison de Mantoue avait épousé Henriette de Clèves, petite fille de François II, comte de Nevers. Installé dans ses domaines, érigés en duché-pairie du Nivernais à l'occasion de son mariage, il y avait transporté le goût des arts.

C'est un des seigneurs italiens de sa Cour, Dominique Conrado, qui, se promenant dans les environs de Nevers, fit cette découverte qu'il y existait des terres semblables à celles de Savone et d'Albissola.

Quelque temps après, il s'entendait avec le duc Charles, fils de Louis, pour établir à Nevers une fabrique de *faïence stannifère* et pour appeler auprès de lui les artistes italiens les plus habiles.

Du premier coup, Nevers possédait une terre rivale de celle d'Albissola et des artistes consommés pour la mettre en œuvre.

Ceux-ci étaient sans doute des maîtres dans l'art de la décoration alors en pleine floraison, car les œuvres qu'ils nous ont laissées, soit qu'on les considère comme des spécimens apportés par eux d'Italie, soit qu'on admette qu'ils les aient créées à Nevers même, sont admirables.

Ils furent, dans tous les cas, les créateurs de la première série d'objets de faïence classés sous la rubrique *tradition italienne*.

C'est à cette première période de la fabrication nivernaise que nous devons ces vases, ces potiches, ces statues, dont la décoration est remarquable par son éclat, sa profondeur et le relief.

M. du Broc de Segange, l'historien nivernais de notre faïence, esquisse de la façon suivante le caractère de cette décoration :

« Les contours des personnages, des arbres, des rochers, des terrains, sont uniformément tracés avec le manganèse violet ; les chairs sont modelées avec le jaune clair et le jaune obscur ou simplement avec le manganèse violet ; l'ornementation est généralement formée par des feuilles en rinceaux ou simplement posées les unes à côté des autres, modelées avec deux jaunes sur un fond bleu. L'exécution est très large, le dessin assez pur, l'art toujours dirigé dans un sentiment juste du mouvement. La couleur est gracieuse et pleine d'harmonie ; elle offre le fidèle spécimen d'une aquarelle librement exécutée et chaudement accusée. »

Le plus souvent, les scènes représentées sur les vases de

cette époque sont placées dans les flots, rendus par des traits bleus ondulés ou dans des paysages dont les arbres sont vigoureusement accusés par le vert de cuivre. Ce sont ordinairement des épisodes mythologiques, daus un cadre d'amours et de fleurs.

A cette brillante *tradition italienne*, succéda le *goût persan*. C'est encore d'Italie que nous vint le goût de la décoration orientale, car à la fin du XVI[e] siècle, les fabriques du nord de l'Italie avaient adopté ce genre de décoration composée de fleurs, d'oiseaux et de végétaux fantastiques. L'émail est teinté de bleu en harmonie avec des azurs riches rehaussés de dessins blancs et de jaunes qui reproduisent des reflets d'or. Le *blanc fixe* avec l'éclat du bleu est d'une grande douceur.

En même temps, Nevers fut une des premières villes où la mode introduisit le goût des porcelaines apportées de la Chine et du Japon. Ses faïenciers imitèrent les décorations de ces porcelaines mais en conservant à leur dessin un cachet particulier, saisissant surtout le côté décoratif de leurs modèles et l'accentuant. Ils l'exécutent d'une main vigoureuse qui fait de leurs postiches des œuvres d'une originalité rare.

Vint enfin un moment d'inspiration propre pour nos faïenciers. La tradition chrétienne remplaça la tradition mythologique de la première époque. Nos artistes empruntèrent leurs sujets de décoration à l'histoire de France, aux gravures des Pérelle, des Stella, des Lebrun ; ils s'inspirèrent des scènes de l'Astrée qu'ils reproduisirent avec de libres allures et des touches dénotant leur hardiesse habituelle.

« Ce ne sont, dit M. de Toytot, dans une excellente étude sur la faïence, que : bergeries en camaïeu, chasses terribles, promenades sentimentales, danses gracieuses, discrètes et chastes amours, excursions au pays du *Tendre* ; tout ce monde, faux et convenu, qui n'a rien à démêler avec les réalités de la vie, est au demeurant un monde charmant, toujours le sourire aux lèvres et la jeunesse au front. »

Les grands plats ornés de ces scènes sont peints en bleu sur fond blanc, d'une coloration neutre mais qui n'est pas sans douceur.

En même temps, nos artistes, abordant un genre vraiment populaire, multipliaient des œuvres de moins grande allure. Ce sont des assiettes commémoratives d'événements familiaux, des assiettes d'accouchées, aux colorations vives, des statuettes de saints pour les corporations et les confréries, des bénitiers, puis des plats à armoiries. Tout cet art reflète l'esprit, les mœurs, les goûts d'une société qui plaçait des bons saints dans les niches qu'on remarque au-dessus des maisons d'autrefois, des bénitiers dans les alcôves, des claires assiettes dans les dressoirs, des épis sur les toits.

Les faïences à effigies de saints nous renseignent sur l'idée que le peuple se faisait de ces patrons, personnages d'aspect peu redoutable et qui ne respirent jamais la sévérité, qui furent mariniers, boulangers, pâtissiers, forgerons, maçons et participèrent durant leur vie aux inquiétudes et aux maux des humbles. La destinée des saints protecteurs comprise ainsi par le peuple, par similitude d'existence et par expérience propre, l'élevait et le soutenait.

Il ne faut certes pas se placer au point de vue de la « pure beauté » pour apprécier le mérite de cette catégorie de faïences. Mais que de détails gracieux, quel sentiment de naïveté touchante et spontanée, de bonhomie pieuse, se rencontrent dans la façon familière dont les plus solennelles scènes religieuses sont reproduites !

La Vierge a l'enfant Jésus dans ses bras et tient un cœur que l'Enfant veut saisir de ses deux petites mains. Rien n'est gracieusement touchant comme cette scène.

Ailleurs, c'est un pot à l'image de saint Etienne, où le curé Blaguet, d'Apremont, mettait ses confitures et ses cornichons ; ce sont des assiettes représentant Tuffeau, curé de Parigny-les-Vaux, baptisant, confessant.

Ces objets familiers étaient transportés au loin par les mariniers de Loire ; de Roanne à Nantes, ces mariniers au langage libre et pittoresque, auxquels les Visitandines confièrent *Vert-Vert*, vendaient bénitiers et images de saints.

Il y a un peu de tout dans cette production *franco-nivernaise :* des gourdes, des pots de pharmacie, des assiettes aux devises grivoises ou comiques.

C'est comme dans le corps de garde de Musset.

D'un côté, c'est un *arbre d'amour*, aux inscriptions plus obscures que le sujet lui-même,

Plus loin, c'est la Foi, l'Espérance,
La Charité,
Grands croquis faits à toute outrance,
Non sans beauté,
Ensuite vient un paysage
Très compliqué...

. . . .

Vint le temps où l'on prohiba sur la table des grands, sur les dressoirs des manoirs, la vaisselle d'argenterie, en raison des nécessités de la guerre.

C'est alors que nos artistes nivernais s'efforcèrent d'imiter le Rouen et le Moustiers : les broderies de Rouen et les délicats dessins de Moustiers pour la vaisselle destinée aux gens riches.

La régularité symétrique de cette ornementation était contraire à la hardiesse de nos faïenciers. Aussi la lassitude de leur main se trahit dans les plus beaux objets.

La découverte de la porcelaine anglaise allait bientôt supplanter la faïence ; mais avant d'entraîner la ruine de nos faïenciers elle devait tuer notre art national ; elle allait modifier les formes des objets de faïence, en altérer la décoration comme si nos faïenciers avaient été pris d'une furieuse manie d'imitation servile.

La décoration du Saxe, que la mode imposa alors, était bien ce qu'il y avait de plus opposé aux libres allures anciennes.

C'est l'époque des petites commodes percées de trous destinés à recevoir des bouquets, des encriers compliqués, des mignonnes théières.

Lorsqu'on arrive à la Révolution, la décadence est complète.

C'est alors, dit M. Emile Montégut, « qu'on peut apprendre par un tout petit exemple comment la science est toujours à la veille de tomber dans l'ignorance et la civilisation toujours près de retomber dans la barbarie. »

L'imagerie est, en effet, devenue grossière. Les faïences

dites *patriotiques* n'ont d'autre mérite que de nous retracer les événements politiques du temps.

Les inscriptions des assiettes populaires qui nous renseignent sur la mentalité des Nivernais de ce temps-là sont tour à tour graves, naïves, sincères, touchantes et ridicules.

Une légende dominante évoque l'idée de la « Nation », la grandeur et la prospérité de la Nation.

C'est d'abord un langage rude et fier qui semble venir tout droit du cœur.

Le coq, que le poète Gustave Mathieu, de Nevers, devait plus tard célébrer sous le nom de *Chanteclair*, apparaît sur maintes assiettes. Puis, c'est l'arbre de la *Liberté* que plantèrent les curés du Nivernais. En dernier lieu, ce sont des devises mauvaises et méchantes.

Est-ce par ironie qu'un faïencier plaça, en 1793, sur un plat conservé dans la collection de M. Champfleury, cette devise : « Aimons-nous tous comme des frères. »

Au commencement du XIXe siècle, tuées par la concurrence, les fabriques de Nevers disparaissaient lamentablement. L'art du faïencier était mort.

L'oubli de la tradition était devenu tel que les détenteurs des objets de faïence ancienne n'en connaissaient pas la valeur. La gloire de la faïencerie nivernaise, si gentiment chantée par Pierre de Frasnay, était un souvenir presque éteint.

Cependant, un modeste conducteur des ponts et chaussées de Nevers, M. Gallois, avait recueilli tous les spécimens de l'art nivernais épars dans les châteaux et dans les chaumières. Sa collection, qui reproduit la physionomie de notre fabrication depuis son origine jusqu'à la moitié du siècle dernier, a été transmise par lui à la ville de Nevers et a formé le fonds de notre *Musée Céramique*.

Au temps où M. Gallois parcourait les campagnes pour faire ses trouvailles, Huillier, ouvrier dans la fabrique Signoret, entreprenait de reproduire les plus beaux objets de la période italienne. M. Bouveault, au retour de la villa Médicis, encore sous l'impression que lui avait faite la vue des décorations céramiques italiennes, songeait à appliquer la faïence à l'architecture.

En 1863, les amateurs de faïence entreprirent de faire, au cours d'une exposition régionale d'agriculture, qui avait lieu à Nevers, une exposition de Céramique.

Cette exhibition de vieilles faïences fut pour le public une révélation qui produisit sur les esprits un effet analogue à la récente exposition des *Primitifs*.

Elle mit au jour des œuvres ensevelies depuis un siècle dans la poussière des greniers. Des œuvres magnifiques, fraîches et vives au point qu'on les croirait à peine sorties de l'atelier, s'étaient échappées de leurs cachettes à la façon des gentes dames que, dans les vieux poèmes, de méchants enchanteurs ont enfermées dans des vieux troncs d'arbres.

Je me souviens encore de mon étonnement d'enfant à la vue d'une potiche, reproduite dans le beau livre de M. du Broc de Segange, dans laquelle je me rappelais que ma grand'mère plaçait des graines et des oignons de tulipe et que M. du Broc avait jugée digne d'une place privilégiée dans l'exposition.

La *renaissance* de l'art de la Céramique fut vive, mais un peu confuse. On eut le tort d'exiger du potier nivernais ce qu'il ne pouvait et ne devait donner; au tourneur on demandait de la statuaire et au décorateur des tableaux. Des fabricants tombèrent dans l'industrialisme des bazars. Le danger était, d'autre part, qu'on se lassât de monotones redites, des formes qui, rangées comme dans un magasin d'accessoires, prêtaient un torse, une tête, des membres, les mêmes toujours, aux mêmes œuvres.

On peut dire qu'aujourd'hui la faïence nivernaise est franchement rentrée dans sa véritable voie chez M. Montagnon qui, dans une vaste et complète fabrique, ouverte à qui veut la visiter, a ressuscité les lois particulières de l'art décoratif, la manière large et simple des anciens.

M. Montagnon se soucie de la place qu'occupera telle de ses œuvres, du jour sous lequel elle sera vue, de la forme des vases appropriés exactement à l'usage auquel ils sont destinés, puissante sans lourdeur, fine sans mièvrerie.

Le personnel des vieilles fabriques a les mêmes dons, les mêmes qualités, les mêmes aspirations qu'autrefois, celles

qu'a si bien analysées M. de Toytot dans sa *Monographie de l'ouvrier faïencier de Nevers.*

Une école de dessin où l'on enseignerait les principes de l'art décoratif, en s'inspirant de la tradition, maintiendrait le niveau de l'art céramique à Nevers. Il suffirait d'un élan de nos architectes, de nos décorateurs, pour que les destinées de nos fabriques nivernaises fussent encore brillantes. Jamais les portraits de nos hommes célèbres ne jouiront de la popularité des images des saints du vieux temps, mais que de places dans nos monuments modernes, hôtels de ville, écoles, gares de chemin de fer, églises, devraient être réservées aujourd'hui à la faïence nivernaise !

PAUL MEUNIER.

M. Paul Meunier est conservateur du Musée céramique de Nevers. Il a écrit notamment : *La Nièvre sous la Convention*, — *Duc et Duché de Nivernais*, — et a fait diverses études sur la Justice en Nivernais, à Saint-Pierre-le-Moutier et à Nevers, ainsi que sur divers poètes et auteurs nivernais.

Mon Nivernais.

Toutes les terres sont des champs, des toits, des tertres et des mousses, mais aucune mousse n'est la même mousse, aucune fleur n'est la même fleur, aucune âme n'est la même âme. La nature a des diversités, des contours, des courbures, des miroitements, des teintes, des nuances de teintes, des couronnes et des nimbes à l'infini ; aucun pétale n'a la même échancrure, la même ciselure, le même coloris ; aucun calice n'exhale le même arôme. Mon pays, c'est le pays tout vert avec ses prairies ondulées et moirées, murées de roses au printemps ; avec ses ouches et ses coteaux de vignes dévalant à la Loire ; avec ses villages blottis sous les vieux chênes géants des forêts morvandelles, comme au temps de César.

Du côté de la plaine, que Nevers domine de tout l'amoncellement de ses toits entassés sur les pentes de la butte seigneuriale ; vers la terrasse de son merveilleux palais ducal, c'est la vision infiniment reposante et douce, du long fleuve descendant mollement — quand il n'y a pas eu de folies de neige dans les Cévennes — en arrosant les parcs des grands bœufs endormis, près des traces. Là haut, vers Château-Chinon, c'est la montagne, la vraie, avec ses ajoncs, ses bruyères, ses fougères et ses chelles pour faire seoir les « bonnes dames » des sources au coup de minuit ; c'est le bois sacré des druides avec un croissant de lune pour faucille, c'est la forêt mystérieuse de Macbeth : la « forêt qui marche », la forêt fauchée que les chemins creux de l'Yonne, du Cousin et de la Cure entraînent à Paris au travers des berges de violettes. Des horizons, exquisement paisibles,

troublés du côté de Fourchambault et d'Imphy par les panaches des gigantesques cheminées des forges; des gazons troués et minés à La Machine pour l'extraction de la houille qui alimente les fours; des feux de verrières, c'est la plaine. Des châteaux, des ruines et des thermes romains (1), ensevelis sous les lierres; des reliques nouées de gui et de verveine; des fées se mirant aux fontaines ou menant le bal sur les crots et les gourres; des antiques cheminées gardées du diable par une baguette de queuldre, des coiffes blanches, en dentelles de fil, ou noires, égrenant *ben dévotement* leur chapelet pour conjurer les maléfices du flûteux et du « meneu de loups », c'est encore le Nivernais avec ses légendes, ses sorciers et les contes de ses bûcherons; avec ses mille et milliers d'ériaux courant dans les épais tapis herbeux, qui élèvent les races primées tous les ans au Palais de l'Industrie.

Nulle part peut être, excepté en Bretagne, la tradition ne s'est mieux conservée, les souvenirs ne sont restés plus intacts; le roc de granit est inattaquable aux siècles. Il n'y a pas cinquante ans que M. Bulliot a retrouvé sur le Beuvray la Bibracte des Commentaires, avec son système de défense et ses ateliers d'émailleurs, mais le plus petit berger savait qu'il y avait eu là, où ses brebis paissaient, bien loin... dans les temps jadis, une ville où on buvait dans des cornes de bête et où les femmes allaient puiser de l'eau dans des seaux d'argent.

Le blason d'une famille atteste son passé; les armoiries d'un pays sont ses monuments historiques. Certes, il est bien des cités, aux rues plus larges, aux quartiers mieux dessinés, aux magasins encore plus somptueux que ceux de la capitale du Nivernais, mais Nevers, avec ses bijoux d'art, pourrait se passer du brillant luxe moderne. Son palais ducal, datant du commencement du XVI[e] siècle, avec ses hautes fenêtres éclairant les poutrelles des anciennes salles des fêtes, avec sa délicieuse tourelle de façade timbrée aux armes des Clèves — celles de Lohengrin — « un cygne guidant une barque », est cliché dix fois par jour. Sa superbe cathédrale,

(1) Saint-Honoré, Pougues.

si curieuse avec ses deux maîtres-autels, se faisant vis-à-vis, et correspondant à deux styles essentiellement différents, passionne les archéologues. Son église Saint-Etienne est un des rares chefs-d'œuvre du roman pur. Sa porte du Croux, si finement ouvragée, est un spécimen achevé de l'architecture militaire du XIV[e] siècle. C'est dans le caveau d'une modeste chapelle, au milieu des vignes, que repose sans pompe, sans apparat et sans réclame la Bernadette Soubiroux de Lourdes.

Si j'avais à présenter mon pays, j'évoquerais une fête au palais ducal, un jour comme celui du mariage d'un Ludovic de Gonzague ; je ressusciterais ma jolie duchesse « aux yeux verts » Henriette de Clèves, célébrée par Ronsard et par le menuisier-poëte Adam Billault, afin de faire admirer sa belle grâce et sa coiffure à cône ; mais combien je courrais plus vite pour ramener des bois d'Azy ou de Saint-Saulge une bonne vieille coiffe noire : une pauvre canette aux quatre rangs de dentelle, tournant *ben en rond*. Comme j'aurais plus de plaisir à faire voir le caraco court, tombant *dret* sur le devantier froncé ; ah ! que je serais plus glorieuse de soulever le faix de bois mort, de retrouver les bandeaux plats encadrant le cher visage, tout ridé à la peine, et les yeux si bons, si bons qu'il n'en est pas de meilleurs sur la terre de France.

Du vert, encore du vert, toujours du vert ; du vert et des roses ! de ces jolies roses nées bergères, qui furètent dans les traces pour s'effeuiller sur les beaux bœufs accroupis ; de ces roses qui s'envolent sur la crinière des étalons de Montigny-aux-Amognes ; de ces roses qui s'accrochent aux *bouchures* de mai ; des roses de ces églantiers qui grimpent aux armeaux pour voir les « bonnes dames » des prés filer leurs fuseaux d'automne à la lune ; c'est là mon Nivernais avec sa gerbe, son âme simple et son nimbe d'idéal.

Ames tranquilles, âmes paisibles, âmes naïves, sans vanité et sans fiel ; cœurs tendres qui avez si « bonne envie de bien faire », cœurs tout pleins de ces petites vertus, sans fenêtre, douces et ignorées comme les fleurs des sentes de « chez nous », c'est à vous que je dédie ces lignes.

Chante, mon vieux Nivernais, chante! Convoque toujours tes beaux gars au branle du ra des hauts chênes; rythme toujours ta bourrée morvandelle au temps de la fête du bon Dieu, pour l'apport des roses; rappelle toujours tes gasoutes pour les rondes des veilleuses, aux champs mauves de septembre. Chante mon beau Nivernais, chante! A Paris, on ne danse pas avec la vielle et la musette; à Paris on ne connaît point nos jolis bouquets fleuris.

FRANÇOISE D'HUSSELLES.

(De son vrai nom Mme Munich) collabore à des revues de France et de Suisse sous différents pseudonymes : elle est notamment la « Tante Marcelle » de la *Revue verte* de Genève. Très souvent lauréate des concours littéraires, Françoise d'Husselles connaît à merveille le Nivernais et spécialement Nevers qu'elle habite depuis vingt ans.

Les Parlers du Nivernais et les Sourds-Muets

Le Nivernais, placé au centre de la France, forme pour ainsi dire le trait d'union entre la langue du Nord et celle du Midi. Les plaines qui s'étendent à l'Ouest du département de la Nièvre et que borne et arrose la Loire, les montagnes qui couvrent la partie Est, en font une région à la fois archaïque et variée sous le rapport du langage. Le parler du haut Morvan paraît si différent de celui de la plaine que plusieurs écrivains ont regardé ces deux idiomes comme appartenant à deux familles de langues absolument distinctes. « Le langage des habitants du Morvan, dit Née de la Rochelle, est si particulier qu'on les prendrait pour des gens d'un autre continent » (1). Duvivier, parlant du patois morvandeau, l'appelle « un idiome celtique, dans lequel on trouve quelques mots d'origine latine » (2).

Il est communément admis aujourd'hui non seulement que le français est du latin, mais que le patois du Morvan descend aussi de la langue latine, comme d'ailleurs presque tous les parlers de France. Il faut cependant excepter une partie de la Bretagne, qui parle encore aujourd'hui le celtique, le département du Nord, où l'on trouve le flamand et un petit coin des Pyrénées où l'euskarien est demeuré.

Des Celtes, des Ligures et des Aquitains, les premiers habitants de la Gaule, il n'est presque rien resté, dans notre

(1) Mémoires pour servir à l'histoire du Nivernois et Donziois. Paris, Huart et Moreau, fils, 1747, in-12,p. 264.
(2) Une voix du Morvan. Nevers, N. Duclos et Fay 1840 in-8 p. 41.

langue française, à peine vingt-cinq à trente mots, sans compter les noms topographiques. La conquête romaine a été si habilement organisée qu'en moins de cinq siècles la langue latine avait presque partout remplacé les idiomes primitifs. Cette transformation de la Gaule et de notre province en particulier est assurément une des plus grandes preuves du génie civilisateur et de la puissance assimilatrice des Romains.

Il est vrai qu'au cinquième siècle, les barbares détruisirent l'empire romain, mais ni les Burgondes, ni les Francs ne surent imposer leur parler au peuple vaincu, et sauf quelques mots germains, quatre ou cinq cents au plus, le latin demeura la langue de notre pays.

Prenons par exemple un enfant d'Arleuf. Il reçoit dès son bas âge, syllabe par syllabe, mot par mot, le langage de sa mère, qui le tient elle-même de ses parents et ainsi de suite en remontant à travers les âges et à vingt siècles en arrière jusqu'aux formes latines contemporaines de César et de Cicéron. Ainsi, l'habitant du Morvan parle latin et cela sans s'en douter, absolument comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir. C'est dans ce travail de reconstitution que consiste l'étude historique et descriptive d'un patois.

Les mots circulent donc de bouche en bouche comme véhicules de nos pensées et, dans cette circulation quotidienne, ils perdent insensiblement quelques-unes de leurs vibrations, quelques parcelles des sons qui les composent et finissent par s'éteindre tout entiers ou par se transformer en d'autres sons. Le langage est comme la monnaie : de même que celle-ci perd, à force de passer de main en main, la netteté de ses contours et l'empreinte de son effigie, ainsi les mots, volant de bouche en bouche, de générations en générations, s'altèrent peu à peu et se déforment insensiblement par un usage journalier. Par exemple, dans une partie du Morvan on dit pour j'ai mangé : *i è mzè*. Or, ces trois mots représentent phonétiquement le latin populaire : *Ego habeo manducatum*. Il n'y a plus que cinq lettres à la place de dix-huit, le temps et l'usage en ont peu à peu détruit treize.

Ce qui fait l'intérêt des parlers du Morvan c'est qu'ils se sont développés spontanément, sans être arrêtés dans leur marche naturelle, ni par l'écriture, ni par l'influence des savants ou des grammairiens, comme l'a été le dialecte de l'Ile de France.

Voilà pourquoi cette langue morvandelle représente les idées de nos ancêtres, puisque chaque mot porte avec lui une pensée et qu'on parle pour se faire entendre. Cet idiome renferme, comme d'ailleurs tous les patois, des expressions typiques, qui lui sont propres, et des mots du terroir, qui reflètent l'image fidèle des mœurs et de la civilisation de notre province. En étudiant ces mots nous assistons, pour ainsi dire, à la naissance et au développement des idées et des choses qu'elles expriment. Or, que de souvenirs pour nous dans les parlers du Morvan. Puisque c'est la langue de nos pères, elle leur a servi exclusivement pendant plus de quinze siècles à traduire leurs pensées. Ces mots, qui peuvent paraître barbares à d'autres hommes, sonnent agréablement à notre oreille et renferment pour nous quelque chose de touchant. Ils reflètent peut-être la première impression que notre Nivernais, d'un côté avec ses plaines arrosées par le beau fleuve de la Loire, d'un autre avec ses montagnes noires et ses formes sauvages ou gracieuses, avec ses sources limpides, ses étangs bleus, ses aspects variés de couleur et de végétation, a faite sur l'imagination et l'âme des hommes qui ont habité cette contrée et s'y sont endormis avant nous (1).

Une seule expression, prise entre mille, fera saisir notre pensée. On sait que les bœufs du Morvan sont renommés au loin. Nourris dans des prairies verdoyantes où coule toujours une eau fraîche et abondante, ils sont employés par les habitants à tous les travaux agricoles. Tantôt ils tirent lentement la charrue dans les champs, tantôt ils transportent sur les routes de lourds chariots de bois. Rien d'étonnant que le Morvandeau ait appliqué, à ce compagnon constant de ses travaux, pour l'exciter et l'encourager dans son dur

(1) Les parlers de France. Gaston Paris.

labeur, une expression typique, que nous trouvons aussi dans l'Yonne et dans presque toute la Bourgogne.

Le laboureur, qui tient la charrue, crie souvent au *boué* (bouvier) qui porte l'aiguillon et est chargé de diriger les bœufs dans le sillon : « *Alons*, *èragne don ta bœ*, » c'est-à-dire : « Allons, aiguillonne donc tes bœufs ». Or, ce verbe *èragner* a pour correspondant le vieux français *araisnier*, très usité au moyen-âge avec le sens d'interpeller, d'exhorter. Il est fréquent dans nos chansons de Gestes. On comprend que les Francs, peuple guerrier, aient employé ce verbe au sens de raisonner, de haranguer, sens d'ailleurs étymologique, puisque *araisnier* vient de *adrationare*, adresser un discours à quelqu'un.

Ainsi on lit dans la chanson de Roland :

Li quens Ogiers cuardise n'out unkes...
Mult fièrement Carlon en araisunet :
« Veez paiens, cum ocient voz humes !... »

C'est-à-dire : Le comte Ogier ne sait ce qu'est la couardise... il adresse à Charles ce fier discours : « Voyez comme les païens vous tuent vos hommes... »

Puis, dans Girard de Viane :

Ses compaignons en prist à aranier.

(Richel, 368, f° 359*a*).

Nous avons donc dans ce verbe, avec son double sens, l'expression fidèle de deux civilisations différentes : l'une composée de guerriers, l'autre d'agriculteurs. On pourrait ainsi comparer tous les mots des parlers du Morvan et de l'Ile de France et on y découvrirait une image saisissante du caractère particulier et distinctif de ces deux provinces.

Il ne faudrait pas croire cependant que ces mots, propres aux parlers du Nivernais, aient une forme unique et une prononciation uniforme dans tous les lieux de cette région. Nulle part la prononciation, la syntaxe, le vocabulaire ne sont les mêmes. Chaque localité a vu son langage évoluer spontanément depuis l'origine, sans être arrêté dans son développe-

ment naturel. C'est ce qui rend l'étude du patois nivernais très intéressante.

L'évolution du latin n'ayant pas eu lieu de la même façon dans cette province, on trouve dans la plaine et dans la montagne, pour un même mot, des changements de sons ou de sens capables de jeter une grande lumière sur la phonétique historique des langues.

Mais notre oreille, si délicate soit-elle, est incapable de percevoir toutes les nuances du son, et d'ailleurs le langage est trop compliqué pour que nous puissions, avec le seul secours de l'ouïe et de la vue, le décomposer sûrement et attribuer aux différents organes de la voix la part qui leur revient. De plus, « la parole est ailée et à peine a-t-elle franchi la barrière des dents » pour parler le langage figuré d'Homère, que déjà elle s'est évanouie.

Voilà pourquoi M. l'abbé Rousselot, professeur à l'Institut catholique de Paris et directeur du laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France, a imaginé de photographier la parole. On sait que la parole est produite par l'air qui sort de la bouche ou du nez sous l'impulsion de notre organisme vocal.

Or, la méthode graphique consiste à recueillir le tracé de ces ondes sonores et à prendre les mouvements et les vibrations des organes phonateurs. On peut alors examiner à loisir tous les sons ainsi enregistrés, les analyser, les comparer, les mesurer avec une précision merveilleuse. C'est en étudiant ainsi les parlers du Morvan que nous avons eu l'idée d'appliquer la méthode graphique à l'éducation des sourds-muets.

Elle était déjà employée avec succès à cette même époque par M. l'abbé Rousselot à la correction des vices de prononciation et était promptement devenue une méthode d'orthophonie.

Personne n'ignore que les Instituts de sourds-muets ont presque abandonné le langage par signes pour le langage articulé. Or, cette méthode orale ne pourrait-elle pas être abrégée, complétée et perfectionnée par la méthode graphique qui, en enregistrant avec précision les vibrations de

la parole et les mouvements des organes phonateurs, nous a appris mathémathiquement la part que chacun d'eux prend dans l'émission des sons.

En effet le sourd-muet jusqu'ici n'a aucun moyen de contrôler les sons qu'il émet. Placé en face de son éducateur, il essaie de répéter un phonème en exécutant, autant que possible, les mouvements articulatoires qu'il voit faire. Son oreille ne peut pas l'avertir sur la nature et la correction du son émis. Il n'a pas d'autre contrôle que le maître qui, lassé souvent par cet exercice ingrat et fatiguant, abandonne son élève en lui laissant une prononciation défectueuse. La méthode graphique peut lui apprendre sur le champ si, dans l'émission d'un son, il pèche par excès ou par défaut. En un mot, elle remplace son oreille.

L'expérience qui a été exécutée en mai 1899 a été rapide et concluante. Elle a été décrite en détail dans la Revue *La Parole*, n° 2, 1900 (1). Cette méthode consiste à montrer au sourd-muet les sons qu'il émet et n'entend pas. Pour cela on place devant ses yeux des dessins représentant la coupe de la bouche avec les organes *en position* pour l'émission d'une lettre. De petites ampoules en caoutchouc ou d'autres appareils sont introduits dans la bouche du sujet qui exécute alors le mouvement organique indiqué par le dessin. On se sert donc de tambours, palais artificiels, ampoules, embouchures, guide-langue, etc., chargés de recueillir les mouvements des organes phonateurs et leurs vibrations et de les transmettre à un tambour indicateur armé d'une aiguille qui indique aux yeux du sujet parlant et les mouvements et les vibrations de la parole.

Au moyen de ces appareils spéciaux et variés, tous les sons peuvent être rapidement enseignés aux sourds-muets et exécutés par eux avec une précision d'autant plus grande que ces instruments reproduisent et amplifient, avec une délicatesse merveilleuse, à l'œil du sujet parlant, tous les mouvements des organes et toutes les vibrations du son. Ajoutez à cela que le sourd-muet peut s'exercer seul devant

(1) Institut de laryngologie et orthophonie, 6, quai des Orfèvres, Paris.

son appareil après la leçon donnée et qu'il est chaque fois averti sur la nature du phonème qu'il émet par les tambours indicateurs.

Après cet exercice régulièrement accompli un certain nombre de fois pour chaque lettre avec les appareils nécessaires, le sourd-muet a acquis l'habitude des sons. Il se rappelle, comme chacun de nous, qu'au *t* par exemple correspond tel mouvement de la langue, à l'*f* tel mouvement des lèvres, etc. Alors il peut prononcer de mémoire ces lettres et sans le secours d'aucun instrument. Les sons une fois connus, il est facile de les assembler et de faire prononcer des mots et des phrases entières.

De plus, si les sourds-muets n'entendent pas les sons ils peuvent, après s'être ainsi exercés, parfaitement les lire sur les lèvres des personnes qui leur parlent. Sachant en effet à quel son correspond tel mouvement organique, le sourd-muet apprend vite à connaître les mots prononcés. Ici encore la vue remplace l'oreille. Si les Instituts de sourds-muets appliquaient cette méthode à leurs sujets, il semble que, non seulement le travail et la fatigue des maîtres seraient considérablement diminués, mais que leurs élèves apprendraient le langage articulé bien plus rapidement et beaucoup mieux.

A ces avantages humanitaires, si vous ajoutez les autres fruits qu'on peut retirer de l'étude du patois nivernais : une connaissance plus grande de notre province et de son histoire, une science plus profonde du mécanisme du langage et de la phonétique historique et descriptive, peut-être conviendrez-vous que ce n'est pas, pour un professeur de grammaire, sortir de ses occupations habituelles, ni perdre son temps, que de consacrer à ces parlers morvandeaux les quelques loisirs que lui laissent ses devoirs professionnels.

Abbé J.-M. Meunier.

Né à Chaulgnes (canton de la Charité sur Loire) en 1862, est licencié ès-lettres et professeur à l'institution Saint-Cyr (de Nevers). Il s'est particulièrement livré aux études philologiques, après avoir suivi les cours de l'abbé Rousselot à l'Institut catholique, de M. Gilliéron à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, et de M. Gaston Paris au collège de France. Ses travaux (particulièrement sur les parlers et le patois du Nivernais) offrent un très grand intérêt.

Deux Contes.

I

Les Germenois.

Germenay, sur la lisière du Morvan, est un village dont les oies sont fort renommées. Elles ont de l'esprit, car elles sont tendres, dodues, savoureuses. Elles sont fières aussi et se plaisent à balancer en marchant leur beau jabot blanc.

Au registre de l'état civil de la commune ne figurent que des Gaulon, des Tardivon et des Cointe, avec les noms de tous les saints du calendrier. Les cloches de l'église se sont fêlées à force de carillonner et de sonner des baptêmes. De toutes parts surgissent des bouts de Morvandiaux barbouillés et crottés. Ça se mêle, ça trotte, ça piaille dans les champs.

Naturellement, le Conseil municipal se compose de Gaulon, de Tardivon et de Cointe. Chacune des trois familles indigènes fournit à tour de rôle *Monsieu le Mâre*. Et là-bas, même en République, le maire est roi, tout (les intérêts domestiques comme les autres) se réglant en séance.

Or, il y a quelques années de ça, les Germenois trouvèrent, un beau matin, leur bout de champ ou de jardin dévasté par les taupes. En toute hâte, on alla quérir le taupier, maître Rat, qui parvint à éclaircir considérablement la bande d'invasion. Mais il se fit payer cher. On le congédia.

— Il n'en reste plus qu'une ! disaient les Germenois. C'est la mère, une vieille routière, la plus rusée de toutes. Elle

se prélasse dans les souterrains qu'elle s'est creusés à travers nos terres sans demander permis. Elle échappera toujours à maître Rat qui ne peut être partout. L'un de nous va sûrement la prendre.

En dépit de cette espérance, les ravages continuèrent de plus belle. Aucun piège tendu ne réussit. Bref, il fallut revenir au taupier. Fièrement retiré dans sa tente, maître Rat eut d'abord l'air de se faire prier; mais, promesses et flatteries ayant habilement fait fondre sa rancune et cicatrisé la blessure récente de son amour-propre, il consentit de nouveau à mettre ses astuces au service du Conseil.

Et la vieille routière, l'insaisissable promeneuse qui avait à son actif autant de crimes que de poils sur le dos, fut prise dans un sac de toile.

Quel événement!

— Nous la tenons! Nous la tenons, la vieille gueuse! criaient les Germenois en délire.

... Dans la prison, la gueuse attend le châtiment. On va imaginer des supplices, inventer des tortures, mettre à contribution toutes les férocités. Pour donner à chacun le temps d'aiguiser sa barbarie, le Conseil municipal ne sera convoqué que le lendemain; et, à la clôture de la séance, exécution immédiate!

. . . .

— Il faut un exemple, dit un conseiller. Qu'on la hisse au faîte de l'arbre de la Liberté! Ça lui apprendra. Les couâles la mangeront, si elles en veulent.

— Mais si elles n'en veulent point? objecte un autre. Nous aurons là un joli bouquet. Noyons-là plutôt dans le grand crot!

— T'y penses point sans doute? Nos bêtes voudrint-i boire une iau corrompue?

— Puis les grenouilles nous font déjà un charivari de tous les diables, remarque le magister, facétieux à ses heures; elles vont réclamer, c'est sûr.

— Tenez, moué, fait un autre, je l'asticoterais avec des pointes de fer rougies au feu et je crach'rais d'sus, en voyant fumer sa piau!

Les conseillers se regardèrent, opinant de la tête. Cet avis était à retenir ; mais comme Monsieu le Mâre, n'avait point encore parlé, chacun, par déférence, tint un instant la bride à son approbation qui allait s'emballer. Le maire s'avança. Le Conseil était déjà à ses lèvres suspendu. Une brusque quinte de toux secoua sa vieille carcasse maigre, et il commença :

— J'ai beaucoup navigué, du temps de Charles X, comme second du maître coq, à bord d'un bâtiment de l'Etat, *le Requin*, qui passait les jours et les nuits à rouler dans les mers de Chine. Et les Chinois (des magots à queue, laids comme des singes, avec des yeux bridés) s'y connaissent en fait de supplices, vous pouvez me croire. Gare aux prisonniers qui leur tombent dans les pattes ! Ça coûte ren, mais c'est terrible... On les enterre tout vifs !

D'unanimes claquements de mains éclatèrent. La mairie en trembla. Deux tourterelles, assoupies sur l'arête du toit, s'enfuirent épouvantées.

— Oui, oui ! Ça coûte ren et c'est terrible ! répétèrent les juges avec admiration.

Et le châtiment eut lieu dans le jardin municipal. Le trou creusé, la bête y fut jetée et la terre par-dessus, pour l'étouffer.

Malheureusement, au bout de quelque temps, chaumes et jardins furent de nouveau bosselés d'innombrables taupinières : car, après exécution de la sentence, la vieille, la gueuse a, vous pensez bien — comme les Gaulon, les Tardivon et les Cointe — continué à faire des petits...

II

En gardant les Bêtes

— Thérèse est là ?

— Nenni. Elle est au champ, sauf vot'respect. Vous la trouverez sur le communal voisin, du côté du Ch'tit Do-

maine, avec ma brebis-nourricière, l'ignelle blanche, la bique de la cure et le chien Brisquet.

— On m'a dit qu'elle fait à ses bêtes de menus contes jolis comme elle... de qui les a-t-elle appris? De vous sans doute, maman Guite. Ne pourriez-vous m'en répéter quelques-uns, pour voir?

— En vérité, je ne les connais point. Ce qu'elle débite, ma gente Thérèse, elle le prend sous son bonnet. La brebis-nourricière, l'ignelle blanche, la bique de la cure et le chien Brisquet font tour à tour l'objet de ses babillages. Elle parle d'abondance; les bêtes l'écoutent et comprennent ses propos innocents; mais devant le monde elle se trouble, elle rougit, elle ne sait plus trouver un mot. Tâchez donc de l'approcher sans qu'elle vous voie, c'est le meilleur moyen de l'entendre à votre aise.

Pour répondre à ma question « Thérèse est là? » la vieille Guite a levé ses yeux fanés vers le chemin d'où j'arrive, et son visage, triste et résigné d'habitude, s'éclaire d'un sourire. Elle est si fière de sa petite-fille Thérèse restée toute seule, comme un lys, dans le pauvre champ de sa vie tant de fois ravagé par la Mort! En ces beaux après-midi de juin, elle aime s'asseoir devant sa porte pour suivre le cours de ses songeries mélancoliques et piquer, à l'occasion, un petit somme. Le soleil tourne peu à peu, et l'ombre faite par la pointe du pignon s'allonge aux pieds de l'aïeule. Un souffle tiède, venu des prairies, remue les feuilles vert tendre de la treille du coin qui grimpe hardiment sur la masure dont elle festonne le toit de chaume rapiécé comme une limousine de courandier.

La mère Guite est très cassée et branle du menton; mais elle a toujours, en dépit de son grand âge, oreille fine et bon œil. Malheureusement, la voilà sans forces, incapable de gagner sa vie, elle qui jadis fut si dure à la peine. Elle ne sait plus même filer une quenouillée. Ses pauvres doigts tremblent trop. Néanmoins, on ne l'abandonne pas: de bonnes âmes lui viennent en aide, sa voisine lui fait son ménage chaque matin, et la brave petite Thérèse, qui n'a

que dix ans, entoure son aïeule d'une tendresse avertie et touchante.

Je quitte la grand'mère pour aller voir la fillette et, si je puis, l'entendre jaser. Je la découvre de loin sur le communal. Elle est assise dans l'herbe, près de la fontaine qui jaillit du sol entre des pierres moussues et forme un bassin planté d'iris. Autour d'elle, la brebis-nourricière et la bique tondent l'herbe; non loin veille le chien Brisquet; mais où donc se trouve l'ignelle blanche dont la vieille Guite a parlé? A la faveur d'une haie propice, j'approche pour mieux observer. Brisquet m'inquiète: ses oreilles pointues tout à coup se dressent; ses yeux luisent fixés de mon côté. A-t-il soupçonné ma présence? S'il donne l'alarme, mon affaire se gâte. Fausse alerte. Il est rassuré. Il allonge son museau sur ses pattes de devant et clignote, prêt à s'endormir. Il me fait songer à ces vieux sous-offs dont on craint toujours le coup de gueule et qu'on trompe parfois avec tant de facilité... tout à l'heure, avec sa longue moustache pendante, son regard ombrageux, Brisquet en avait la physionomie soucieuse et bourrue.

Maintenant je suis à dix pas de Thérèse. Elle a des yeux candides, des joues rouges comme des pommes d'api, sous son grossier chapeau de paille.

Elle est délicieuse. Je puis l'examiner à mon aise. Elle tricote. Ses aiguilles claires se croisent sous ses menus doigts, vite, vite. J'aperçois l'ignelle couchée sur le bas de sa jupe grise. Parfois Thérèse lève son petit nez vers l'azur intense du ciel; elle suit l'ombre légère d'un nuage, le vol d'un papillon, un bourdonnement d'abeille, un son perdu de clairin.

Elle possède un esprit délié, une imagination charmante, un cœur tendre, une âme mystique, — car elle pose son bas de laine et je l'entends dire à son ignelle :

— Oh! que tu es sage, ma gente, ma petite compagnie! et qu'elle est blanche, ta toison frisée! Matin et soir, tu prends un bain dans la fontaine, car l'eau purifie. D'abord, cela te saisit et tu t'effares; tu trembles comme une feuille au vent; mais ta peur s'apaise à mesure que ma main passe

en caresse sur ta laine douce. A ton *mê* plaintif succède un cri de joie, quand tu bondis au soleil pour sécher ta robe; puis tu vas au pis de ta nourrice, petite goulue, et tu m'arrives en faisant des gambades folles qui me font rire... Elle n'est plus seule, ta maîtresse, quand tu l'écoutes. Tu l'aimes un brin, dis voir? et si tu ne réponds pas à ses paroles, tu n'en penses pas moins, assurément. Tu es si jolie quand le sommeil te gagne!... Oh! je ne lui fais pas signe; mais pourtant, afin de ne pas l'effaroucher, je baisse le ton, et mes paroles se confondent avec le murmure de la source claire qui chuchote entre les iris et berce ton repos. Moi, pendant ce temps-là, vois-tu bien, il faut que je travaille dur, que mes aiguilles trottent, que ce bas avance... que donnerais-je à grand'mère, s'il n'était pas fini le jour de la Sainte-Marguerite? Toi, tu n'as pas de pareils soucis. Tant mieux. Il fait bon. Dors donc en repos. Le loup ne viendra point : Brisquet veille...

Thérèse reprend bravement son tricotage et se tait; puis, s'apercevant que l'ignelle ne dort pas encore, elle continue :

— Si Notre-Seigneur revenait sur la terre et qu'il visitât Patinge, il t'appellerait à lui, — car il est le Bon Pasteur; il reconnaît ses brebis et ses brebis le connaissent... il donne sa vie pour ses brebis. Et ce n'est pas moi qui t'empêcherai de le suivre. S'il me disait : — Que veux-tu, mon enfant? Je lui répondrais : — Seigneur, je vous offre mon ignelle blanche; et, comme il est doux de suivre ceux qu'on aime, je vous demande de nous ouvrir les bons pâturages de la Vie éternelle. Pourtant, ici-bas, sous le soleil, les collines sont molles et parfumées, les bois ombreux, les sources chantantes, les papillons fleuris, doux le miel et la fine musique des abeilles...

—Mais j'y pense... que deviendraient la brebis-nourricière et la bique de M. le curé? Naturellement Brisquet les mènerait à la maison; et maman Guite, rien qu'à voir sa figure consternée de nous avoir perdues, ne lui donnerait aucune correction ; elle comprendrait que nous l'avons devancée pour lui préparer une place en la demeure du Père commun qui est dans les cieux...

Pendant que, derrière la haie, je m'amusais de ces enfantillages, Brisquet leva la tête plus d'une fois et dut s'apercevoir de ma présence ; mais il eut l'esprit de n'en rien dire, — sans doute pour ne pas interrompre sa petite maîtresse.

LOUIS BOULÉ.

Né en 1858, Louis Boulé a tenté de « pourtraire » son pays natal (le Haut-Berry) et son pays d'adoption (le Nivernais) qu'il aime d'un égal amour et qui se ressemblent à bon droit comme deux bessons.

Il a publié : *Poésies ; Maman Claudie* (roman couronné par l'Académie française) ; *Dos d'Ane* (Scènes de la vie militaire au Tonkin) ; *Tourterelle* (roman) qui forme avec les deux précédents ouvrages une sorte de trilogie savoureuse et colorée.

C'est encore la petite patrie que chantent ses *Contes de chez nous* (à paraître). Louis Boulé vient de terminer une curieuse comédie : *Agnès a du vice.*

« Virgile au rabot » (1)

J'aime d'amour constant mon paisible Nevers,
Vieille Cité dormant sur les bords de la Loire ;
Et j'admire les monuments qui font sa gloire,
Fleurs des siècles d'antan qui narguent les hivers.

Or, bien des fois, errant à l'heure où la nuit noire
Sur la ville descend, j'ai cru voir à travers
Une vitre, Billaut « rabotant » ses beaux vers
Dont quelques-uns souvent chantent dans ma mémoire.

Et j'évoque aussitôt le poète au travail :
Tel un grand saint Joseph descendu d'un vitrail,
Penché sur l'établi de la tranquille échoppe ;

Pendant qu'il fait voler, éclos d'un même effort,
Au fil du rêve, l'essaim blond des rimes d'or
Et les copeaux de neige au fil de sa varlope...

Nevers, juin 1906.

JEAN GLANET.

(1) Adam Billaut dit « Maître Adam » est né à Nevers en 1600. Simple menuisier, c'est en poussant la varlope qu'il rima ses stances, rondeaux et épigrammes qui attirèrent l'attention de l'élite intellectuelle de son temps. Scudéry, Scarron, Benserade, Ragueneau, le pâtissier poète, Corneille même lui dirent leur admiration. Maître Adam, malgré le succès, ne quitta jamais ni son pays ni sa modeste condition. Il mourut en Nivernais et à son établi l'an 1662. On lit encore avec plaisir ses « Chevilles » (1644) et son « Villebrequin » (1662), dont les meilleures pièces, vives et enjouées, sont d'un véritable poète.

J. G.

Les Oies

Les oies m'ont toujours beaucoup intéressé, non pas les oies du frère Philippe, mais les véritables oies, filles de la race glorieuse qui sauva le Capitole.

C'est un oiseau moins familier que la poule, moins grossier que le canard, moins sot que la dinde — malgré le proverbe : bête comme une oie! — Des siècles de domesticité n'ont point complètement annihilé sa nature primitive ; il lui reste de son ancêtre sauvage, dont parfois il entend passer les descendants directs en troupes criardes, des goûts aventureux, la science du vol et l'instinct géographique qui lui permet de s'orienter, pour revenir de très loin à sa basse-cour.

Dans mon village plus qu'ailleurs, je fus à même de suivre les aventures des oies, car presque tous les ménages en possèdent au moins une demi-douzaine, et personne ne les garde, sauf dans les métairies où le troupeau est très nombreux. De bonne heure, je m'amusai à les regarder s'ébattre dans les « cros », se poursuivre, plonger, se dresser sur les pattes en éparpillant des gouttes d'eau avec leurs ailes, puis lisser leurs plume, nager lourdement par un fort tangage comme elles font toutes, ou la tête sous l'aile, dormir et se laisser glisser au fil de l'eau. Si, depuis, je fus tenté de leur être infidèle, et sur la foi des poètes, de leur préférer les cygnes, je leur reviens aujourd'hui. Le cygne, oiseau divin, symbole de la blancheur, chantre de sa mort, c'est un beau thème lyrique, et l'a-t-on assez plumée, la pauvre bête, pour toutes les romances! Mais une oie, fi donc! c'est à peine si gorgé de son pâté, on peut rimer sur elle un couplet gastronomique. Car chanter ses vertus guerrières, c'est lieu com-

mun, et le satiriste qui, dédaignant les oies du Capitole, s'attaque aux oies du capital, est à juste titre accusé d'irrévérence et de mauvais calembour.

Bien des gens, qui ne se sont jamais arrêtés une minute pour contempler un troupeau d' « oches », connaissent la chanson populaire : « Quand trois oies s'en vont aux champs, la troisième est par derrière, la première est par devant. » La chanson n'est rien, ne dit rien, si l'on n'a vu la bande se mettre en route, à la queue leu leu, le jars en tête, la mère ensuite, souvent accompagnée d'une quinzaine d'oisons, et derrière, fermant la marche, les célibataires.

Le jars plastronne, se dandine, ses palmes patinent sur l'argile du chemin. Les oisons, boules de duvet jaune, babillent — cococo — même en mangeant. Quand ils commencent à grandir, toute la famille s'en va, à grands pas, vers de lointaines pâtures. D'ordinaire, s'il y a de l'eau à proximité, les pelouses communales, les accotements leur suffisent. Mais il arrive qu'elles se lassent de cette pitance rustique ; la gourmandise les pousse dans les blés en herbe, même dans les blés mûrs, ou mieux encore dans les avoines dont elles avalent les grains goulument. Ces dégâts leur attirent souvent des corrections sévères. Le fermier qui les surprend dans ses champs met son chien à leurs trousses, ou, s'il est seul, court après lui-même, accule à la barrière les maladroites qui n'ont pas su s'envoler à temps, et leur distribue des coups de gaule.

Combien sont restées sur le terrain, dont on découvrait le cadavre au milieu d'une haie, ou dont on ne retrouvait rien pour la raison que le meurtrier les mettait à la broche ! Combien furent retrouvées par des ménagères en peine, avec une patte cassée ou une aile démontée ! Et c'est pourquoi, en se promenant dans les chemins, on en rencontre qui vont les plumeaux traînants et tâchent, par un vain effort, répété à chaque pas, de relever leurs ailes et de les maintenir sur leur dos. Tourment de Sisyphe qui n'empêche pas ces bêtes têtues de risquer, dans une semblable aventure, le reste de leur vie ! Elles ont cependant la prudence de ne pas retourner dans le néfaste enclos, témoin

de leurs blessures. Mais elles choisissent des endroits aussi dangereux. Lorsque le chef de la tribu a éventé un champ de nourriture alléchante, il n'est plus qu'un moyen de leur en interdire l'accès, c'est de les enfermer.

On en a vu qui, n'étant pas à l'étable, mais dans une basse-cour close, ont employé pour s'échapper des ruses machiavéliques. Bien repues de son, de pommes de terre, de carottes ou de salades, elles se couchent, font semblant de dormir du sommeil de l'innocence, puis, sitôt qu'elles jugent la surveillance moins étroite, l'une se lève, donne le signal du départ et, afin d'être plus sûres d'arriver sans encombre, elles prennent leur vol, dans un grand cri moqueur.

Cette ironie est de trop et cause leur perte. Le maître, prévenu, n'écoute plus les supplications de sa « bourgeoise » et jure d' « ébourdailler » ses oies, puisqu'elle n'est pas capable d'y veiller. J'ai observé, en maintes circonstances, en effet, quelle source de querelles devenait, dans les familles, la guerre que déclarent au travail de l'homme toutes les volailles élevées avec tant de soins jaloux par la femme. Et des fermiers de mes amis ont pris le parti de traiter les oies de leur femme comme des oies étrangères. Ils ne disent jamais « mes » oies ni « mes » poules, mais « ses » oies, « ses » poules. Pourtant, si les œufs manquaient à la maison, ils n'en voudraient pas moins manger l'omelette et ne pas la payer.

Le franc mauvais sujet que j'étais dans mon enfance — et qu'il paraît que je suis encore — s'est avisé à différentes reprises, d' « ébourdailler » des bandes d'oies, non dans l'intérêt des récoltes, mais pour le plaisir de les disperser, et de les entendre ensuite s'appeler d'un champ à l'autre. Oh! ces longs appels au crépuscule, ces ka-a stridents, cette sonorité aiguë de trompettes au-dessus du chuchotement des blés et du murmure des feuilles!

Plusieurs s'égaraient pour de bon, ne rentraient pas au logis le soir, et couchaient dans une mare. C'était chose si fréquente que bien des ménagères ne s'en inquiétaient pas. Cependant, de jeunes oies sans expérience quittaient parfois

le milieu de l'eau, pour aller dormir sur le bord — et, comme dans les contes pour petits enfants, le renard les mangeait. Il me semble que j'ai sur la conscience plus d'une de ces catastrophes.

La mère Bonnin, notre riche voisine, qui me traitait en enfant gâté, perdit ainsi deux oies de son « cheptel ». Mes camarades seuls, ce jour-là, portaient la responsabilité du forfait, j'en étais innocent, je l'atteste. Et même, j'en fus désolé, car la bonne vieille fabriquait de délicieux fromages de chèvres que j'aimais mieux que des tartines de confiture, et si le crime se fût découvert, j'aurais craint fort d'être condamné, comme complice, à ne plus rien déguster. Heureusement, le garde-champêtre ignorait l'art des enquêtes. La mère Bonnin se borna, de dépit, à enfermer le reste de ses oies, bien résolue à les engraisser toutes, à les vendre, et à ne plus jamais en élever.

J'assistai à leur incarcération dans des épinettes, au fond d'une étable obscure. J'avais beau me répéter que je n'étais pas coupable, j'avais l'âme bourrelée de remords. Et j'étais effrayé de cette inexplicable contradiction, que Dieu m'eût châtié justement pour le seul crime auquel je n'avais point participé.

Cependant, je ne tardai pas à me consoler en distribuant moi-même aux pauvres bêtes l'avoine, le son, les pommes de terre dont elles se gavent, et, pour faciliter leur digestion, des grains de sable — qui constituent un stomachique à la portée de toutes les bourses.

Trois jours n'étaient pas écoulés que la mère Bonnin, jusque-là hésitante, quémandant un conseil par ci, par là, se décidait à ouvrir la cage et à délivrer quatre des prisonnières : un jars blanc, deux grandes oies de même espèce, et une grise à courtes pattes, le ventre prolongé par deux fanons, qui traînaient à terre.

Dame ! quand elle n'en posséderait plus, comment finirait-elle son édredon ? Déjà au printemps, ses meilleures ayant voulu couver, malgré tout, puisque les œufs enlevés, les sottes couvaient aussi bien des pierres, elle n'avait recueilli

que très peu de duvet. Ce jour-là, à peine les oches, encore toutes noiraudes de crasse, avaient-elles fait deux fois le tour de la mare pour se laver, qu'elle vous les empoignait, leur serrait les ailes entre ses jambes, et les plumait sans pitié. Comme sur ses deux lits, je voyais déjà double édredon, je m'imaginai que le nouveau serait pour quelque pauvre, et curieux je demandai :

— Pour qui donc, celui-ci ?

— Mais pour moi, mon pauvre enfant, pour moi. Quand on est vieux on craint le froid, vois-tu.

En effet, pensai-je, et je réfléchis longtemps à la quantité d'édredons qu'il faut pour se réchauffer les pieds, à soixante-quinze ans.

J'accompagnai les oies, au cours de leurs premières sorties. Nues depuis le poitrail jusqu'au croupion, n'ayant plus pour se couvrir que leurs ailes dont les grosses pennes commençaient à tomber, elles avaient un air lamentable. A les voir lentement déambuler, mélancoliques, et sans appétit, le bec de côté, le cou allongé, tondre l'herbe du « chaumat » sans oser entreprendre un plus long voyage, notre député, qui est vétérinaire, les eût prises pour des oies chlorotiques. Une telle détresse finit par émouvoir mon cœur de roche, et j'obtins de mes camarades de les laisser en paix tant que n'auraient pas repoussé leurs plumes.

Sur ces entrefaites, la mère Bonnin jugea celles de l'autre bande assez grasses et les mena en foire.

Le soir, j'allai au-devant d'elle et quand je l'eus rencontrée, loin du bourg, elle me fit monter dans sa voiture.

— Alors elles sont vendues, mère Bonnin ?

— Oui, mon Jean, vendues, pas un assez bon prix pour payer la nourriture et ma peine, mais plus cher que bien d'autres. Le volailler est d'abord venu les peser, et il avait l'aplomb de me dire, ce vaurien :

— Elles sont maigres comme un cent de clous, vos oies, la petite mère.

« Mais moi aussi je les avais tâtées ; elles avaient la noix sous l'aile, ça veut dire gros de graisse comme une noix, et des oches qui ont la noix sont de première qualité.

« Le marchand me les a, en fin de compte, payées quatorze francs la paire. »

Nous arrivions au pont de Laumoy, sur l'Arnon, et le bourricot que de ma vie je n'avais vu trotter, ralentit encore son allure. La vieille, mise en bonne humeur par son heureux marché, sourit malicieusement et me posa une devinette : « Toi qui vas à l'école, tu vas me dire ça : « Devant deux, derrière deux, entremi-deux, combien ça fait-il d'oies ?

Je feignis de chercher, puis résolument je répondis : « Ça fait trois, mère Bonnin ! »

— Ah ! pour ça, petit malin, tu l'as bien deviné. Je te donnerai un fromage de ma « bique ».

— N'est-ce pas au pont de Laumoy que des Auvergnats ont été arrêtés par une bande d'oies, mère Bonnin ?

— Ah ! oui, des rémouleurs qui « s'envenaient » au bourg, avec leur manivelle sur les reins. Il y avait au travers du pont, des oches avec leurs petits ochons. La mère et le jars se mirent à siffler, en tendant le cou et en ouvrant les ailes de manière à garnir presque toute la route.

— Pache, Pierre, dit l'un des rémouleurs à son compagnon.

— Eh ! pache, toi, fouchtra, répondit l'autre, je ne richque pas plus ma vie que toi…

« Faut croire que dans leur pays, on ne connait pas ces bêtes-là.

« Encore je parierais qu'ils ont eu moins peur que moi, un soir que je venais de chercher mon troupeau. J'étais jeune, à cette époque. J'avais réussi à les « renserrer » toutes, hormis une qui s'obstinait à ne pas suivre ; quand j'étais dans un champ, elle sautait dans l'autre. Le soleil était couché, il ne faisait ni nuit ni jour, entre chien et loup, comme on dit ; j'étais loin de la maison et en même temps que je perdais patience, je commençais à n'être pas trop rassurée. Enfin, pourchassée tout autour d'un pré, l'oie se tapit dans le fossé, et, juste comme je vas l'attraper, se faufile dans la bouchure épaisse ; je glisse mes doigts à travers les épines pour tâcher de l'arrêter, mais subitement je cesse de

l'apercevoir et sens une petite main fine, froide, velue, serrer ma main.

« Ça me donna sur le coup une telle peur que je ne sais comment j'eus la force de m'enfuir, j'avais les jambes coupées et je devais être blanche comme une morte.

« Croirais-tu que pour me remettre « les sangs », mon oncle se moqua de moi : « ma fille, disait-il, c'était la main de ton galant. » Pour moi, mon garçon, c'était la main du diable, et j'ai bien fait de m'ensauver. »

La mère Bonnin m'avait-elle conté cette histoire, dans l'espérance de m'assagir, si j'étais tenté de m'amuser aux dépens des vestiges de son « cheptel » ? Elle eut alors un succès complet. Du reste, une perpétuelle chasse aux oies fût devenue très vite monotone, et leurs trompettes n'auraient plus produit aucun effet ; d'autres animaux sollicitaient mes instincts belliqueux, sans compter les maraudes ou parfois les flâneries qui employaient mes jeudis et mes heures libres après l'école. Je ne voulais donc que du bien aux oies de ma voisine, et si la bonne fée m'eût accordé ses pouvoirs, j'en aurais, pour un fromage, doublé le nombre. Mais d'elles-mêmes, les oches firent leur malheur et celui de leur maîtresse. L'énergie leur était revenue avec la plume. Elles partirent à la conquête des vertes toisons. D'octobre à fin décembre, deux périrent, dont nul ne retrouva même les ossements, ni ne put dire si elles s'étaient changées en diablotins. En janvier la femelle du dernier couple fut étouffée dans une barrière. Le jars seul restait, qui, de nouveau mis en cage, faisait entendre des ka-a lugubres. Cette fois, la mère Bonnin n'hésita pas, elle l'engraissa bel et bien, et le mangea pour le Carnaval.

VINCENT DÉTHARÉ.

Vincent Déthare a publié ses premiers essais, vers et prose, dans plusieurs Revues littéraires du Centre. Quand parut son premier roman *Terre Nouvelle* (en 1903. — Dujarric éditeur), Déthare n'avait que vingt-deux ans. C'est une œuvre sincère, essentiellement régionaliste et dans laquelle se manifestent déjà d'exquises qualités d'écrivain qui s'affirmeront encore dans *L'Homme du Pays*, son prochain recueil de Nouvelles.

CHRONIQUES

Le Mois politique

L'ENTENTE ANGLO-RUSSE ET L'ISOLEMENT DE L'ALLEMAGNE. — LES ÉLECTIONS BELGES

Le bruit a couru avec persistance ces temps derniers que les gouvernements de Londres et de Saint-Pétersbourg s'étaient mis d'accord sur toutes les questions pendantes entre la Russie et l'Angleterre, questions qui ont si longtemps compromis les relations entre ces deux États. On a même donné les bases de l'arrangement : reconnaissance par l'Angleterre de la situation de la Russie dans le nord de la Perse et reconnaissance par la Russie de la situation de l'Angleterre dans le sud de l'empire persan ; absolue liberté d'action pour la Grande-Bretagne dans le golfe Persique, sous réserve que les voies d'accès à créer de ce côté seraient ouvertes au commerce russe ; *statu quo* au Thibet et en Afghanistan ; enfin, entente complète sur la question des Dardanelles, entente dont la Turquie, au surplus, ferait tous les frais. Il n'a pas été confirmé jusqu'ici que cet arrangement fût en voie de conclusion ; il n'a même pas été confirmé que des négociations formelles fussent engagées dans ce sens, mais il n'en est pas moins vrai qu'on peut parler de cette question, parce que le rapprochement anglo-russe est

dans l'ordre logique des choses et qu'il se fera certainement dans un avenir plus ou moins prochain. Ce rapprochement sera le complément nécessaire de l'action générale par laquelle la Grande-Bretagne affirme sa nouvelle orientation politique.

C'est la troisième étape de la route qui doit aboutir au groupement étroit où tous les intérêts peuvent se concilier avec les intérêts anglais — les deux premières étapes étant l'alliance avec le Japon et l'entente cordiale avec la France. Du moment que l'Angleterre sortait du « splendide isolement » qui fut si longtemps la base de son action mondiale; du moment qu'elle adoptait la méthode politique qui consiste à combiner minutieusement les efforts internationaux tendant au même but, elle devait chercher à s'assurer les sympathies des grandes puissances qui auraient pu, à un moment donné, lui barrer la route, mais qui sont elles-mêmes hautement intéressées à la résistance, au développement d'une influence internationale nouvelle et particulièrement absorbante, celle de l'Allemagne, par exemple.

L'Angleterre veut sincèrement la paix et, pour en assurer le maintien, elle est résolue à composer avec les puissances qu'elle considérait jusqu'ici comme ses ennemies naturelles. Il ne faudrait pas voir dans ces aspirations pacifiques de la Grande-Bretagne une manifestation de pure sentimentalité qui n'est pas dans le caractère anglo-saxon. Le peuple anglais est un des rares peuples qui n'ont jamais fait la guerre inutilement, qui ont conscience que la guerre est un argument suprême, très dangereux pour celui qui y a recours, le vainqueur sortant presque toujours aussi affaibli de la lutte que le vaincu. Quand la nécessité du sacrifice de sang et d'argent s'impose pour assurer la grandeur et la puissance de l'empire, le peuple anglais n'a jamais hésité à le faire, ce sacrifice; mais la puissance anglaise ayant atteint son plein développement dans le monde, il ne s'agit plus que de la consolider et d'assurer sa pleine sauvegarde. De là la brusque affirmation du pacifisme anglais, affirmation d'autant plus sincère qu'elle n'est pas déterminée par des raisons d'ordre sentimental, mais par une nette compréhension de

l'intérêt national. Il ne faudrait pas se tromper sur le sens de cette tendance, que les cercles politiques anglais sont unanimes à marquer, tendance heureuse entre toutes puisqu'elle vise au maintien de la paix du monde.

De même qu'elle a pris des arrangements satisfaisants avec la France, l'Angleterre doit prendre certains arrangements avec la Russie. Le gouvernement de Londres se rend parfaitement compte que la Russie, bien que vaincue par le Japon, est une force énorme qu'on ne peut négliger en Asie. Certes, depuis que les escadres de Witheft et de Rodjestvensky s'effondrèrent dans les eaux extrême-orientales, elle ne peut plus prétendre à la suprématie, mais elle pèse encore sur toute l'Asie continentale du poids formidable de son empire sibérien et elle pourrait constituer une menace à toutes les influences se manifestant sur un point quelconque du continent asiatique. Pour mettre son empire des Indes à l'abri de toute surprise mauvaise et pour s'assurer une influence dans les contrées qui y donnent accès, l'Angleterre n'a pas de meilleur moyen que de faire la part des choses. D'autre part, la Russie vit depuis des années dans l'angoisse constante de la menace anglaise à son propre domaine asiatique et elle est trop préoccupée en ce moment en Europe pour donner toute l'attention désirable à ce point faible de sa situation internationale. Un rapprochement avec la Grande-Bretagne, c'est la tranquillité acquise pour de longues années du côté de l'Asie, c'est la menace d'un coup de main sur le Thibet et la Perse écartée tout au moins jusqu'à l'époque où la Russie aura trouvé dans sa réorganisation intérieure la puissance morale qui lui est nécessaire pour jouer tout son rôle dans le monde. Il est vrai qu'il y a la question des Dardanelles, très délicate à résoudre, car si le principe de la mer fermée empêche un adversaire éventuel d'attaquer la Russie par la mer Noire, il empêche aussi les Russes de disposer des forces qu'ils possèdent là pour remédier dans la mesure du possible à leur faiblesse ailleurs. La guerre russo-japonaise a démontré tous les inconvénients qui résultent pour la Russie de l'interdiction du Détroit aux navires de guerre, car l'appoint de l'escadre de la mer Noire

donnée à la flotte de Rodjestvensky eût pu singulièrement changer la fin des choses. D'un autre côté, il ne faut pas se dissimuler que la Russie ayant directement accès à la Méditerranée, la prépondérance anglaise y courrait certains risques. La question est donc des plus graves, mais comprise dans un ensemble d'arrangements, elle peut être tranchée de façon satisfaisante pour l'une et l'autre partie et il n'y aurait que la Turquie pour s'en plaindre.

* * *

A vrai dire, il y aurait la Turquie et l'Allemagne, car ce serait la ruine de la politique que ces deux puissances poursuivent depuis quelques années. Le gouvernement de Constantinople, par haine de l'influence anglaise, s'est constamment appuyé sur la Russie, offrant ainsi le spectacle peu banal d'un pays se mettant sous la garde de l'adversaire le plus désigné pour l'absorber. Dans l'affaire d'Akaba, où les ambassadeurs de Russie et de France insistèrent énergiquement auprès de la Porte pour lui faire donner une réponse satisfaisante à l'ultimatum anglais, on a pu se rendre compte de ce que pourraient à Constantinople la Russie et l'Angleterre marchant d'accord. C'en serait fini des atermoiements de la Sublime Porte et du savant jeu de bascule par lequel le Sultan réussit depuis si longtemps à échapper aux justes exigences de l'Europe et à décevoir les meilleurs espoirs mis dans une réorganisation administrative de l'empire ottoman. Il est vrai qu'il lui resterait l'appui de l'Allemagne, mais le gouvernement de Berlin n'est pas de ceux qui se dévouent pour les autres et son amitié coûte généralement plus cher à qui y fait appel que l'hostilité des autres puissances. La Turquie n'a tiré aucun avantage appréciable de l'amitié allemande : cette amitié n'a pas empêché l'autonomie de la Crête et n'a pas prévenu l'intervention directe des puissances dans les affaires de Macédoine ; par contre, elle a valu à l'Allemagne une situation privilégiée en Asie Mineure, situation qui se trouverait menacée par une entente anglo-

russe. C'est bien pourquoi l'impossible a été fait à Berlin pour prévenir un rapprochement entre Londres et Saint-Pétersbourg. L'Allemagne n'a négligé aucun moyen de pression sur les cercles politiques russes, et depuis la fameuse rencontre du Tsar et du Kaiser dans la Baltique, les journaux officieux allemands ont constamment vanté les avantages qui résulteraient pour les deux peuples d'un resserrement des liens existant entre la Russie et l'Allemagne.

L'attitude de la Russie à Algésiras a ruiné les beaux espoirs allemands, mais il ne fallait pas être grand diplomate pour distinguer dès le début que ces espoirs étaient irréalisables. Il n'y a qu'une puissance dont la Russie ait quelque chose à redouter sur le continent européen, c'est celle qui s'agite sur sa frontière occidentale. Une entente politique russo-allemande serait peut-être plus difficile à préparer qu'une entente franco-allemande, car la politique européenne des deux empires peut difficilement se concilier.

On paraît maintenant en avoir pris son parti à Berlin. Les déclarations que le comte de Posadowsky fit récemment au Reichstag, en l'absence du prince de Bülow, permettent de croire que la leçon d'Algésiras a profité à l'Allemagne et que le gouvernement impérial va renoncer aux procédés par trop brutaux qui lui furent familiers. M. de Posadowsky a dit que l'Allemagne n'avait pas à s'alarmer d'un rapprochement anglo-russe et il a émis certaines considérations qui peuvent être interprétées comme des avances à l'Angleterre. Lorsque fut publiée la convention franco-anglaise d'avril 1904, le prince de Bülow déclara de même que l'Allemagne ne s'alarmait pas de l'entente cordiale anglo-française, mais cela n'empêcha pas le gouvernement de Berlin de chercher à rompre cette entente, fut-ce au prix d'un conflit général. On a donc bien fait à Londres de ne pas attacher aux paroles du comte de Posadowsky plus d'importance qu'elles n'en comportent réellement, mais il est vrai qu'un rapprochement anglo-russe n'est pas dirigé essentiellement contre l'Allemagne et il est vrai encore que c'est la politique allemande seule qui pourrait lui donner à l'occasion ce caractère menaçant. Il faut bien se convaincre de la réalité des choses :

le vaste groupement nouveau des puissances qui s'effectue à l'heure présente n'a d'autre but que de consolider la paix du monde et il ne peut constituer une menace que pour qui tenterait de troubler la paix, que pour qui essayerait de faire prévaloir ses intérêts particuliers sur les intérêts généraux de toutes les nations civilisées. C'est une contre-vérité que d'affirmer, comme on le fait çà et là, que la France, l'Angleterre et même la Russie poursuivent systématiquement l'isolement de l'Allemagne et, par conséquent, l'affaiblissement de la puissance germanique en Europe. L'Allemagne ne peut que s'en prendre à elle-même de son isolement. Elle a été à la tête du plus formidable groupement politique que l'on puisse imaginer, mais elle ne s'est servie de ce groupement que pour la satisfaction de ses propres appétits ; de sorte qu'il est arrivé tout naturellement une heure où ses alliées ont recherché une meilleure garantie de leurs intérêts personnels. La politique allemande fut égoïste au point de décourager les bonnes volontés les plus humbles et l'on est mal venu à Berlin de se plaindre aujourd'hui de ce que les puissances dirigeantes veulent garantir leur action mondiale au détriment des prétentions allemandes. Personne ne conteste à l'Allemagne le droit de faire valoir ses légitimes ambitions ; personne ne conteste que ce grand peuple industriel a droit à une place en vue au premier rang des nations productives, mais il importe, pour le bien de tous, que l'expansion allemande ne se fasse pas systématiquement au détriment des nations qui n'ont pas joué tout leur rôle et dont l'effort est aussi certain, aussi utile au bien-être général que l'effort allemand.

Il faut donc souhaiter ardemment que le rapprochement anglo-russe s'accomplisse dans un avenir immédiat, qu'il vienne compléter la remarquable évolution politique de ces dernières années. Ce n'est pas seulement la paix de l'Angleterre qui en dépend, mais le bien du monde civilisé tout entier, l'harmonie de l'action générale des hommes pour le mieux-être. Devant de telles combinaisons internationales, les rivalités que peut inspirer le sentiment purement national doivent s'effacer, car il ne faut en retenir que le but élevé,

dominant de loin toutes les rancunes médiocres et toutes les querelles mesquines.

*
* *

Les élections législatives qui ont eu lieu le 27 mai en Belgique n'ont pas répondu à l'attente des éléments de gauche et cela est d'autant plus regrettable que jamais l'ensemble des circonstances ne fut plus favorable aux partis qui s'opposent à la politique cléricale. Le parti catholique dispose depuis vingt-deux ans du pouvoir en Belgique ; il a scandaleusement abusé de sa longue victoire pour désorganiser l'enseignement et l'armée, pour gaspiller les finances publiques. Libéraux, socialistes et démocrates chrétiens avaient fini par se liguer contre les conservateurs cléricaux, par constituer une espèce de « bloc » qui, d'après tous les calculs, devait l'emporter sur la réaction. Le système électoral belge, le plus compliqué et le plus absurde qui soit au monde, ne leur permettait pas d'autre combinaison que le cartel. Ce système consiste dans le vote plural avec la représentation proportionnelle. Quand les cléricaux, en 1899, sous la pression de la rue, ont dû faire un premier pas vers le suffrage universel, ils se sont arrêtés à cette monstrueuse sériation des citoyens en électeurs à une, à deux et à trois voix, donnant le privilège du vote plural au capacitariat et au cens, éléments en majorité favorables aux conservateurs, surtout dans les arrondissements où dominent les ruraux. C'est ainsi qu'il arrive que, dans certains arrondissements, une dizaine de mille d'électeurs à deux et à trois voix étouffent vingt à vingt-cinq mille électeurs à une voix et que l'expression de la volonté nationale est complètement faussée par l'épreuve électorale. D'autre part, la représentation proportionnelle, juste en principe puisqu'elle vise à garantir la représentation équitable des minorités, a reçu en Belgique une application absolument fausse. Alors qu'il faut en moyenne dix mille à onze mille voix à un parti pour faire élire un député, on trouve qu'il y a près de deux cent mille voix qui ne sont pas représentées du tout, par le fait des petits groupements politiques qui n'arrivent pas au quorum. Avec

ce système, on arrive à un résultat comme celui-ci : en 1902, pour un total de 596.318 voix, les cléricaux obtinrent 54 sièges à la Chambre, tandis que les libéraux n'obtinrent que 20 sièges avec 266.043 voix, les socialistes 10 sièges avec 159.370 voix et les démocrates chrétiens un seul siège avec 25.740 voix... Toutes les oppositions réunies ne se virent donc attribuer que 31 sièges pour 451.153 voix, tandis que les 145.165 voix que les cléricaux eurent en plus que les oppositions, leur assurèrent un étrange bénéfice de 23 sièges.

Pour corriger ces détestables effets de la représentation proportionnelle mal appliquée, les libéraux, les socialistes et les démocrates-chrétiens imaginèrent de présenter une liste commune, comprenant un libéral, un socialiste et un démocrate-chrétien, dans les arrondissements où les trois partis luttant séparément étaient trop faibles pour arriver au quorum et enlever un siège aux cléricaux. Cette tactique paraissait d'autant plus pratique que les trois partis d'opposition s'étaient entendus d'avance sur un programme commun de réformes à accomplir : suffrage universel, service militaire personnel et général et instruction obligatoire. Or, il est advenu que ni en Flandre, ni dans les centres industriels du Brabant, comme à Louvain et à Nivelles, le ralliement anticlérical ne s'est fait. Les libéraux modérés et les démocrates-chétiens ont hésité à voter pour une liste comprenant des socialistes, si bien que dans certains arrondissements, à Bruges et à Ypres, par exemple, la liste d'opposition a eu moins de voix avec l'appui des socialistes et des démocrates chrétiens que lorsque les libéraux y luttaient avec leurs seules forces. Il est donc douteux que la tactique du cartel résiste à cette épreuve. Elle peut réussir dans certaines régions, mais ce serait une erreur de vouloir la généraliser. Il ne faut pas oublier, en effet, que le parti socialiste belge se place nettement sur le terrain de la lutte des classes, qu'en dehors des trois réformes essentielles, suffrage universel, instruction obligatoire et service militaire personnel, il n'a aucun point de contact avec le parti libéral, qui a un programme absolument autonome. La droite conservatrice

bénéficie évidemment de cette situation, mais le parti libéral subirait fatalement un recul s'il se risquait à l'alliance ouverte avec le parti ouvrier. Les chiffres sont là, au reste, pour démontrer de quel côté s'oriente le courant de l'opinion publique : partout où les libéraux luttèrent seuls, sans cartel, ils réalisèrent des progrès considérables; ils ont gagné près de 30.000 voix à Bruxelles et près de 15.000 voix à Anvers; les socialistes, par contre, sont partout en recul, exception faite pour Namur.

Dans ces conditions, il était impossible de renverser le gouvernement clérical en Belgique. Tout au plus pouvait-on entamer la majorité de droite. En fait, elle a été entamée au profit des libéraux. L'ancienne Chambre comptait 93 cléricaux contre 43 libéraux, 28 socialistes et 2 démocrates chrétiens, soit une majorité de droite de 20 voix; la Chambre nouvelle compte 89 cléricaux, 46 libéraux, 30 socialistes et 1 démocrate-chrétien, soit encore une majorité de droite de 12 voix. Ce n'est guère, sans doute, mais c'est encore de trop pour escompter une dissolution éventuelle du Parlement et des élections générales qui offriraient aux oppositions une suprême chance de salut. Pour l'instant, on en est réduit à attendre la chute du gouvernement catholique en Belgique des querelles personnelles des cléricaux — querelles assez vives, il est vrai, car il est naturel qu'un parti politique, quelle que soit sa cohésion morale, s'épuise et se désagrège par vingt-deux années de pouvoir.

ROLAND DE MARÈS.

A Travers les Colonies

Il est encore temps de parler des élections dernières dans les colonies. Si l'on en croit les rapports officiels, les troubles électoraux de la Guadeloupe auraient été exagérés par la presse américaine. Tant mieux. Mais nous avouons ne pas comprendre le but poursuivi par les journaux des Etats-Unis dans cette occurrence. Le président Roosevelt et ses administrés n'ont certes pas envie de nous prendre ce qui nous reste de notre ancien domaine des Antilles. Dès lors, une exagération voulue de leur part au sujet des troubles dont les élections furent cause ne s'explique pas. Il faut nous déshabituer de ce mouvement instinctif qui nous porte à toujours suspecter les autres pour nous dégager nous-mêmes. La vérité est que ces vieilles colonies sont dans un état déplorable, aussi bien au point de vue économique qu'au point de vue politique et social. Nous disions l'autre jour que beaucoup de bons esprits envisagent dès à présent la suppression de la députation coloniale comme étant la seule solution efficace. Nous ne retirons rien de ce que nous avons écrit à ce sujet.

Ce serait le moyen de ramener le calme et la décence publique, aussi bien dans les Antilles qu'aux Indes, où, incontestablement les scandales ont été épouvantables, — à tel point qu'à l'heure où nous écrivons ces lignes on ne sait vraiment pas qui est nommé — mais on connaît le nombre des tués et des blessés.

Pour ce qui a trait aux Antilles, si l'on n'admet pas la suppression de la députation, et même si on la votait, une autre

mesure s'imposerait. Il faut à la tête de ces colonies un gouvernement général dégagé des compromissions locales. Ce système a déjà donné de bons résultats en Afrique occidentale et en Indo-Chine notamment. Il aurait aussi sa raison d'être aux Antilles.

On aurait tort, pour repousser le principe du gouvernement général, de dire qu'il augmenterait les frais d'administration. Ce serait le contraire de la vérité. En nommant un gouverneur général des Antilles (on devrait joindre à son gouvernement la Guyane), on pourrait supprimer certains postes de gouverneurs, remplacer ceux-ci par des secrétaires généraux, supprimer beaucoup d'autres abus et réduire les frais d'administration considérablement. Il est inique et absurde, par exemple, de voir des instituteurs nés là-bas, toucher en plus de leur solde une prime sous prétexte d'indemnité de séjour. Celle-ci est justifiée pour les blancs de race européenne envoyés dans la colonie; mais pour les mulâtres ou les noirs, instituteurs, ou fonctionnaires d'un autre ordre, qui font leur carrière dans leur pays natal, ce supplément de dépense est injustifié. On grève ainsi un budget déjà en déficit constant. La France est riche, mais pas assez pour payer quand elle ne doit pas. Avec ce régime ceux qui sont intéressants sont lésés, et les ressources disparaissent inutilement ou mal employées.

Quant aux Indes, l'envoi de la mission d'inspection s'impose dans le plus bref délai possible.

*
* *

La Nouvelle-Calédonie est décidément bien malade. Non seulement ses budgets annuels sont en déficit constant, mais la nature elle-même paraît s'acharner à faire du tort aux colons de ce pays.

Peut-être se souvient-on des espoirs fondés sur la culture du caféier dans cette colonie. Le produit est assurément bon, mais quels déboires ont connus les planteurs. Pendant cinq ans, il leur avait fallu lutter contre la sécheresse, entretenir avec une main d'œuvre insuffisante leurs cultures. Et

voici que la sixième année un cyclone est venu ravager ce qui restait des plantations. Or, les statistiques — impitoyables — sont là pour prouver que tous les six ans en moyenne l'île est ravagée dans les mêmes conditions. Allez, maintenant, si le cœur vous en dit, essayer cette culture dans ce pays. Vous aurez du courage.

Puisque nous faisons allusion ci-dessus aux chiffres, notons que pour 1905 les importations de l'île ont été inférieures de 1.752.000 francs à l'année précédente, et de 2.057.457 francs à la moyenne quinquennale. Tandis que les exportations étaient au contraire supérieures de 1.052,198 francs sur la même moyenne.

Il est des personnes qui attachent une importance extrême à ces calculs officiels. Les résultats matériels sont cependant là pour prouver qu'il ne faut pas se payer toujours de chiffres. La colonie agonise — et, sauf le nickel et les mines, n'a plus de commerce effectif — ce n'est pas très gai.

*
* *

Saviez-vous que nous avons une mission annamite en France. On peut l'ignorer et cependant être au courant du mouvement général et de l'économie intérieure de notre pays. Il y a trois groupes de mandarins indo-chinois en France. L'un est à Paris, les deux autres à Lyon et à Nancy. M. Georges Leygues a reçu l'autre jour celui de Paris. On a échangé des paroles aimables, et nos hôtes ont promis de dire mille et une choses gracieuses sur notre compte le jour où ils rentreront chez eux.

Nous sommes des gens faciles à contenter. Il eût vraiment été trop extraordinaire de voir ces messieurs nous blâmer ouvertement et annoncer d'avance des intentions hostiles à notre égard — intentions qu'ils n'ont peut-être pas au surplus. — Mais prendre acte de leurs propos de courtoisie, comme l'ont fait presque tous nos confrères coloniaux, pour en tirer des conclusions magnifiques — et optimistes — au sujet de l'influence future de ces missions au point de vue

du rapprochement de nos sujets jaunes avec la mère patrie, constitue une plaisanterie de haut goût.

Les exemples récents de la guerre japonaise-russe, ce qui se passe actuellement en Chine, les impressions de la mission de ce dernier pays publiées un peu partout, devraient nous servir de leçons. Les jaunes nous haïront toujours, quoi que nous fassions pour eux. Ils n'ont qu'une idée, connaître et s'approprier nos procédés pour nous battre avec nos propres armes. Les Indo-Chinois ne font pas exception à la règle. Frères ou demi frères des Japonais et des Chinois, tôt ou tard ils se lèveront contre nous pour nous expulser — et plus nous leur aurons appris les secrets économiques ou d'armement, ou de lutte, des vieilles races d'Europe, plus ils seront pour nous des adversaires terribles. Lorsque les canards couvés par une poule sont venus à l'âge d'aller à l'eau, ils y vont — malgré les appels désespérés de leur mère d'adoption. Nous serons pour les Indo-Chinois la poule qui a couvé des œufs de canard. Nous ne pourrons jamais faire revenir sous l'aile de la mère patrie les poussins jaunes qui auront envie d'aller à la mare voisine. On ne change pas avec des discours ou des théories la mentalité des races, le naturel même des nations. La politique d'assimilation est une duperie — respectable parce qu'humanitaire, et que nous devons tous être humanitaires, c'est entendu — mais une duperie dont nous serons partout victimes. L'Asie sera le premier champ de bataille sur lequel nous paierons du sang de nos enfants ces rêves de solidarité et de fraternité universelle parce que les asiatiques sont plus civilisés et de race plus intelligente. Dans tout le reste de notre empire colonial il en sera de même un jour, si nous voulons cesser d'être craints, et baser notre empire sur le seul amour des indigènes. Faisons leur beaucoup de bien, mais sachons aussi nous faire obéir.

*
* *

Pour finir, au galop, quelques nouvelles intéressantes : M. Roume a visité les travaux du chemin de fer de Guinée ; — celui-ci s'avance régulièrement — son chiffre de trans-

ports et de rendement sur les 150 kilomètres ouverts au transit est très bon, et inespéré.

M. Gentil a été élevé à la première classe de son grade. Nous en sommes très heureux. C'est le point final mis à la campagne de diffamation menée contre lui par des gens qui auraient été mieux inspirés en s'occupant d'autre chose.

La presse anglaise s'occupe d'une solution proposée par l'Australie pour mettre fin au conflit des Nouvelles-Hébrides : l'accord se ferait entre les Anglais et nous par la cession que nous obtiendrions de l'île Maurice en échange d'un renoncement absolu de nos droits sur les Hébrides. C'est un ballon d'essai qu'il ne faut pas prendre au sérieux.

Notre confrère Henrique Duluc, dont l'élection comme député des Indes françaises était fortement contestée par M. Lemaire, ancien gouverneur de la colonie, vient de mourir à Paris. Le parti européen et libéral va peut-être pouvoir prendre sa revanche : les troubles seront, nous l'espérons, moins violents pendant cette nouvelle période électorale.

La pacification étant complète en Mauritanie, cette nouvelle possession va être dotée d'un régime judiciaire remplaçant celui islamique jusqu'à ce jour toléré par nous. Il faudra beaucoup de doigté pour faire accepter ce changement, sans protestations, par les indigènes.

On a constaté au moment des dernières élections, notamment pour la Guyane, que nos câbles télégraphiques — quand nous en avons à nous — ne fonctionnent pas régulièrement. La presse s'en est étonnée. Cet étonnement prouve une fois de plus combien on sait peu en France les choses coloniales. Nos câbles coloniaux français fonctionnent... rarement d'une façon satisfaisante. Les ruptures sont incessantes, les réparations sont continuelles. Si vous en doutez, entrez dans n'importe quel bureau de poste et consultez les pancartes annonçant les faits de ce genre. Il en est de même à l'étranger, dira-t-on, c'est possible, mais le malheur des uns ne doit pas effacer celui des autres, et de plus le mal est moins grand pour l'Angleterre par exemple, parce que

ses câbles sont beaucoup plus nombreux que les nôtres : quand une voie lui manque, elle en trouve à côté une autre qui lui permet de câbler ce qu'elle veut, d'où elle veut, où elle veut. Il n'en est pas de même pour nous. Cette question des câbles et des transmissions télégraphiques est une des plus graves pour l'avenir et pour la sécurité de notre empire colonial. Peu de gens ont l'air de s'en douter en France.

Louis le Barbier.

La Vie musicale

Le *Songe de Gérontius*, d'Edward Elgar. — Les 32 sonates de piano, de Beethoven, par Ed. Risler. — Concerts Cortot, Thibaud, Misz-Gmeiner.

Le *Songe de Gérontius*, que la Société des grandes auditions a fait exécuter le mois dernier au Trocadéro par M. Chevillard, est une sorte d'oratorio symbolique et pieux, qui eût été mieux à sa place dans quelqu'une de nos églises en semaine sainte : On y voit l'âme de Gérontius — autrement dit l'âme fidèle, qui, exhortée par le Prêtre et soutenue par l'Ange, agonise et meurt; puis en compagnie de l'Ange qui veille à son salut, paraît devant le souverain juge, et, justifiée, pénètre enfin dans la lumière.

Sur ce sujet édifiant et glacial, M. Edward Elgar, l'un des musiciens les plus réputés d'Angleterre, a écrit une partition assez grandiloquente, mais qui ne soulèvera pas en France l'enthousiasme dont elle fut, paraît-il, accueillie en d'autres pays d'Europe. La phrase y est terne et convenue, l'orchestre parfois monotone; cela manque le plus souvent *d'accent;* seules, les parties chorales et l'air de basse de la 1re partie, largement chanté par M. Frohlich, intéressent par une certaine grandeur, et, çà et là, par une illusion de puissance. Mais on songe trop à Gounod, pas assez à César Franck, ni surtout aux pages séraphiques de la dernière partie du *Faust* de Schumann. Exécution précise et colorée, de la part de l'orchestre et de celle des voix — autant que le permet cette sorte de halle au blé qu'est la salle du Tro-

cadéro !... Le texte, semi-liturgique, du cardinal Newman, avait été soigneusement et très heureusement traduit par M. J. d'Offoel, qu'une mort prématurée enlevait à l'heure même de l'audition, — suprême cruauté de la mort qui privait l'ardent artiste d'entendre une œuvre au service de laquelle il avait si allégrement mis la généreuse passion de son enthousiasme !

Pour la seconde fois de la saison, M. Risler nous a donné la joie des sublimes sonates de piano de Beethoven. Et l'assiduité recueillie d'un public fidèle a montré que la recrudescence du culte beethovenien, qui aura marqué spécialement l'hiver de 1906, n'est pas seulement le fruit d'un snobisme puéril, mais repose sur un fonds de vraie passion, sur une intelligence approfondie des beautés de cette œuvre immense. Plus d'une fois, au cours des auditions quasi-religieuses de M. Risler, un frémissement subtil courut dans la salle anxieuse ; il sembla que passait sur les visages attentifs l'âme douloureuse du génie de Bonn ; les yeux se mouillaient, les poitrines haletaient ; l'atmosphère se chargeait peu à peu d'une électricité qui éclatait bientôt en un fracas d'enthousiasme. Et l'on s'étonnait presque de découvrir à nouveau, grâce à cette admirable interprétation, l'humanité profonde de ces sonates plus belles encore peut-être que les symphonies. Aussi bien, ce qui place M. Risler très au-dessus de tous les pianistes actuels, c'est le respect très humble, très pieux et très assidu avec lequel il aborde les œuvres qu'il exécute ; ni la virtuosité, ni la tradition — qu'il possède autant que personne — n'auraient suffi à l'élever aux sommets où il fréquente aujourd'hui ; il lui a fallu non seulement la ferveur appliquée d'une belle âme, mais encore un entier désintéressement de tout ce qui n'est pas l'essence même du chef-d'œuvre. M. Risler joue Beethoven comme nous sentons que Beethoven devait se jouer lui-même...

Chez Erard, M. Alfred Cortot a consacré trois séances quasi-triomphales aux œuvres de trois « romantiques », Chopin, Schumann et Liszt ; il y a montré sous son aspect le plus attachant un talent nerveux, primesautier, d'un

charme infini dans la douceur, mais quelquefois un peu dépourvu d'équilibre et de sérénité.

M. Jacques Thibaud, tout au contraire, semble ignorer les orages, et la magie élégante de son archet se joue avec une aisance admirable des pires difficultés ; les deux concerts qu'il a donnés au Nouveau-Théâtre ont plongé dans le ravissement et les pâmoisons le plus distingué des auditoires féminins.

Gros succès également — et légitime — pour la séance de lieder allemands de Brahms, Hugo Wolf et R. Strauss qu'a donnée chez Pleyel Mme Mysz-Gmeiner, accompagnée au piano par M. Casella.

MARTIAL DOUEL.

Livres régionalistes

Mâles, par Poinsot et Normandy (Librairie Universelle, 33, rue de Provence).

Un cou de taureau, la face bestiale et rubescente, les yeux en boules de loto, les joues tombantes, le cigare au coin de la lèvre épaisse et sensuelle, le ventre obèse, « un teint de jambon » ; bloc de chair et de graisse, de muscles et de tripes, imposant, massif, monumental, dieu des foires de la Bourgogne, poussah de la Villette, Pantagruel du *Franc-Buveur*, mastodonte, mâle pour maisons Tellier... voilà Branguedonneau, l'éternel, l'immonde, l'immortel Branguedonneau, dont MM. Poinsot et Normandy viennent de fixer l'individualité en des pages fortes de grande tenue littéraire.

Branguedonneau, nous l'avons tous vu sur le marché d'une petite ville, coudoyant la foule pressée des paysans, grossier, brutal, arrogant, la démarche boiteuse, avec sa casquette « à ponts », sa longue blouse bleue ornée du haut en bas d'une rangée de boutons blancs.

Le poing armé d'un bâton de cornouiller qu'il porte comme un sceptre, il bouscule les gens, les insulte, les écrase. Place à Sa Corpulence ! Il est roi sur le marché. C'est Branguedonneau !

Ce Branguedonneau-là gagne énormément d'argent à faire le commerce d'un animal qui, tant il est bon de partout, « eût réconcilié Socrate avec Xantippe ! » comme disait Monselet. Et Branguedonneau dépense royalement ses écus. Il adore la boustifaille et les filles ; il bâfre et fornique. Il est Falstaff et Sancho Pança.

Doué d'une force d'hercule forain, il sort vainqueur de toutes les intrigues amoureuses les moins compliquées et les plus dangereuses. Quand il a assez d'une maîtresse, il la renvoie, comme le vin qu'il a trop bu !...

Mais cet être sans vergogne mérite un châtiment. Il finira sous le couteau, comme un vulgaire... cochon. « M. Branguedonneau saignait comme un cochon tué maladroitement. Sa nudité formidable éparse sur le lit fumait de sueur et de sang... Ses yeux se fermèrent à demi. Le grand mâle était mort. Mais sans arrêt, il saignait. Il saignait plus qu'un verrat. Il saignait autant qu'un bœuf. Le sang, rouge et noir, ruisselait sur son torse, dégoulinait le long de son bras tombé inerte, se coagulait au bout des doigts en boudins, poissait les draps et la descente de lit râpée... On était plus stupéfié qu'épouvanté devant cette espèce de tonne trouée d'où coulait sans trêve un vin sinistre. M. Branguedonneau saignait, saignait, saignait... »

Les autres épisodes du livre n'atteignent pas ce réalisme. La grandeur de Branguedonneau est unique. C'est qu'on ne trouve pas aisément à glaner après Balzac, Flaubert et Maupassant. Ces maîtres ont fixé presque tous les types de la Province. Ils avaient cependant oublié le formidable Branguedonneau que MM. Poinsot et Normandy ont gravé pour l'avenir.

Vérité dans les détails, finesse dans les peintures, impressions vigoureuses, observations justes. Les paysages bourguignons sont colorés comme le vin de la Côte-d'Or, et par instants le style prend un tour vieillot qui nous agrée comme un noël de La Monnoye.

La description des rues calmes et désertes de la petite ville où l'on sent peser « un silence inquiétant, lourd et monotone qui la rend presque sinistre », la somnolence des soirs provinciaux, rappellent certains tableaux en grisaille du peintre berrichon F. Maillaud, et les silhouettes de Barnay-le-Roi, de Batigny-le-Vieux, appellent le crayon si suggestif d'un Huard.

Livre brutal, mais œuvre vivante, tragique, composée par des écrivains consciencieux dont le cœur et la sincérité embellissent le talent et font triompher l'effort.

Hugues Lapaire.

Notes Théâtrales

OPÉRA-COMIQUE : « *LE CLOS* »

L'Opéra-Comique vient de donner une nouvelle œuvre de M. Michel Carré (pour les paroles) et de M. Charles Silver (pour la musique). Peut-être y a-t-il des réserves à faire en ce qui concerne l'affabulation, mais M. Michel Carré n'en a pas l'entière responsabilité, puisqu'il a tiré son livret d'un roman d'Amédée Achard ; le dénouement surtout (un mari qui simule un suicide pour éprouver la vertu de sa femme) a fait sourire. La musique est pleine et large, souvent gracieuse, avec des réminiscences d'airs populaires de nos vieilles provinces, et, par opposition, sans doute, des efforts continus vers l'harmonie très moderne. Quoi qu'il en soit, l'œuvre est attachante, et l'interprétation excellente avec Clément, Dufranne, Vieuille, Billot, Mlle Marie Thiéry, et d'autres. Quand on parle de l'Opéra-Comique, il est presque inutile d'ajouter que les décors et la mise en scène sont au-dessus de tout éloge ; M. Luigini conduit l'orchestre avec son autorité habituelle.



THÉATRE ANTIQUE DE LA NATURE

Nul cadre ne pouvait mieux convenir que le Théâtre de Champigny à l'interprétation de la Tragédie de M. Paul Souchon qui est depuis longtemps connu, et hautement estimé dans le monde des lettrés.

Si le thème du « Dieu Nouveau » peut paraître un peu déconcertant : Apollon en personne se heurte à de pauvres déracinés Galiléens qui, eux, n'ont de divin que la foi qu'ils prétendent imposer, — on rencontre fréquemment de fort beaux vers, des images d'une noblesse très décorative qui font penser aux fresques de Puvis de Chavannes et de René Ménard.

M. Albert Darmont, qui mérite un hommage spécial comme fondateur du Théâtre Antique de la Nature, est un Apollon plein de majesté ; M. Henry Perrin un Lazare bien ressuscité. Mme Jeanne Daria est la plus édifiante des Magdeleines. Il n'y eut qu'une abstention à déplorer : ce fut celle de la neuvième Muse, victime peut-être de la fureur des Iconoclastes.

La Mode

C'en est fait du chapeau au théâtre, le vote imaginé par l'*Echo de Paris* a eu un tel succès que la balance indécise jusqu'alors s'est penchée ostensiblement vers la négation. A la prochaine saison, l'Opéra-Comique, le Français, et d'autres encore, vont proscrire du balcon et de l'orchestre les chapeaux, si jolis, si mignons soient-ils.

Nous sommes bien persuadée que *les spectateurs* ont accueilli avec enthousiasme cette décision qui leur promet d'agréables soirées ; rien n'est plus pénible à « l'Insecte laborieux », ainsi qu'il est appelé par le spirituel auteur de *Paraître*, dans son correct habit noir, que d'être derrière ou d'accompagner une femme empanachée, enrubannée, fleurie de telle façon que la scène n'existe plus pour lui et ses voisins. Sa conversation, son amabilité et tout son humour se repentant de la situation, la pièce de charmante qu'elle aurait dû être devient lourde d'ennui.

Pour contenter tout le monde, il y a un autre progrès à faire : c'est l'organisation d'un petit boudoir où on pourrait arranger sa coiffure avec plus de confort que dans un couloir et à l'écart des allées et venues ; car il faut admettre qu'il y aura toujours des personnes qui n'auront pas eu ni le loisir, ni le désir de rentrer *at home* avant le théâtre. Peut-on ensuite supprimer le charme de l'imprévu qui double le plaisir d'une partie ? Les directeurs de théâtre lui doivent trop de bonnes recettes pour ne pas y songer et prendre le moyen d'être aussi galants pour *Elles* que courtois pour *Eux*.

Les dernières journées de courses ont donné lieu à une nouvelle éclosion de toilettes qui se sont épanouies dans un ensemble assez charmant pour attirer l'attention. A côté des tailleurs en lainage léger est un genre plus flou, plus habillé qui n'appartient qu'au voile de soie uni ou à sa disposition de teinte plutôt neutre et rehaussé de biais de taffetas, d'incrustations de broderies, de dentelles, de garnitures disposées en couronnes, en médaillons, en grecques, ou en

spirales. — Nous avons spécialement remarqué la robe princesse en voile gris de la baronne M... Le corsage porte deux pèlerines sous lesquelles dépassent les manches s'arrêtant au coude et la jupe était découpée en façon de tuniques superposées, bordées par des piqûres.

Comme chapeau une pittoresque paille de Naples entourant une calotte de satin de même nuance. Des plis souples et lâches de tulle encerclent cette calotte que des roses idéales recouvrent de leurs pétales sur tout le côté gauche. Voile de tulle illusion blond, laissant admirer le frais visage que *la Brise exotique, de la parfumerie exotique, 35, rue du Quatre-Septembre*, a mis à l'abri des rides, des boutons et des taches de rousseur !

CHARLOTTE DE BONNEUIL.

Curieuse. — Répondre à votre question est une certitude que vous allez suivre mon conseil en faisant venir immédiatement « *Le véritable Lait de Ninon de la parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre* », qui est un produit spécial pour blanchir la peau et lui donner un air de jeunesse. Il s'emploie aussi pour le visage, le cou, les épaules et les bras, se fait en trois teintes : blanc, rosé et rachel et coûte 5 fr. le flacon, franco contre mandat-poste de 5 fr. 85.

CH. DE B.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTE-HUITIÈME VOLUME

Partie Générale[1]

SOMMAIRE DU 1er AVRIL 1906

SOMMAIRE DU 16 AVRIL 1906

SOMMAIRE DU 1er MAI 1906

[1] Voir plus loin la « Partie Régionaliste ».

SOMMAIRE DU 16 MAI 1906

SOMMAIRE DU 1er JUIN 1906

SOMMAIRE DU 16 JUIN 1906

Partie Régionaliste

BAS-BERRY

ORLÉANAIS

FLANDRE — I

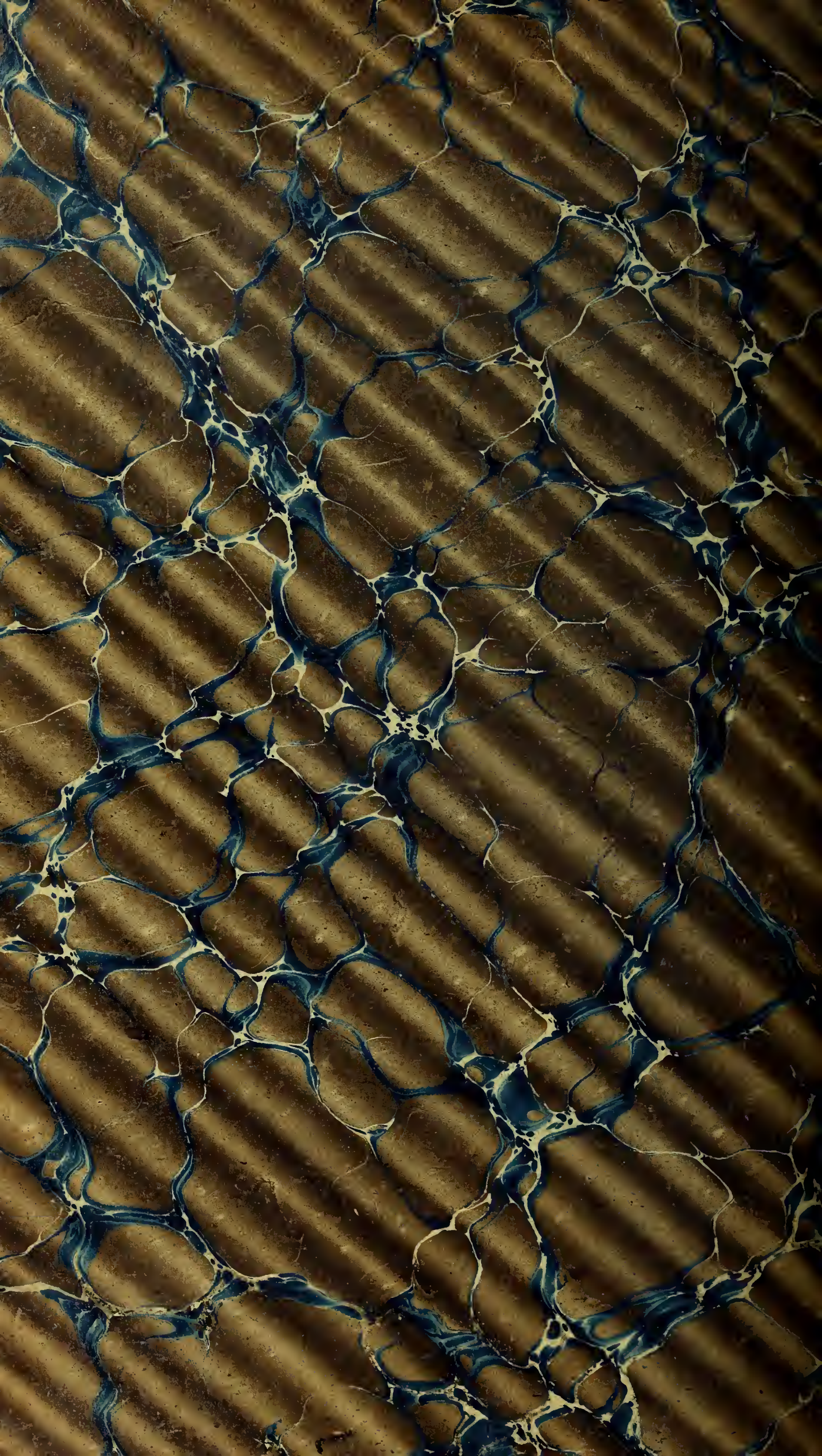
FLANDRE — II

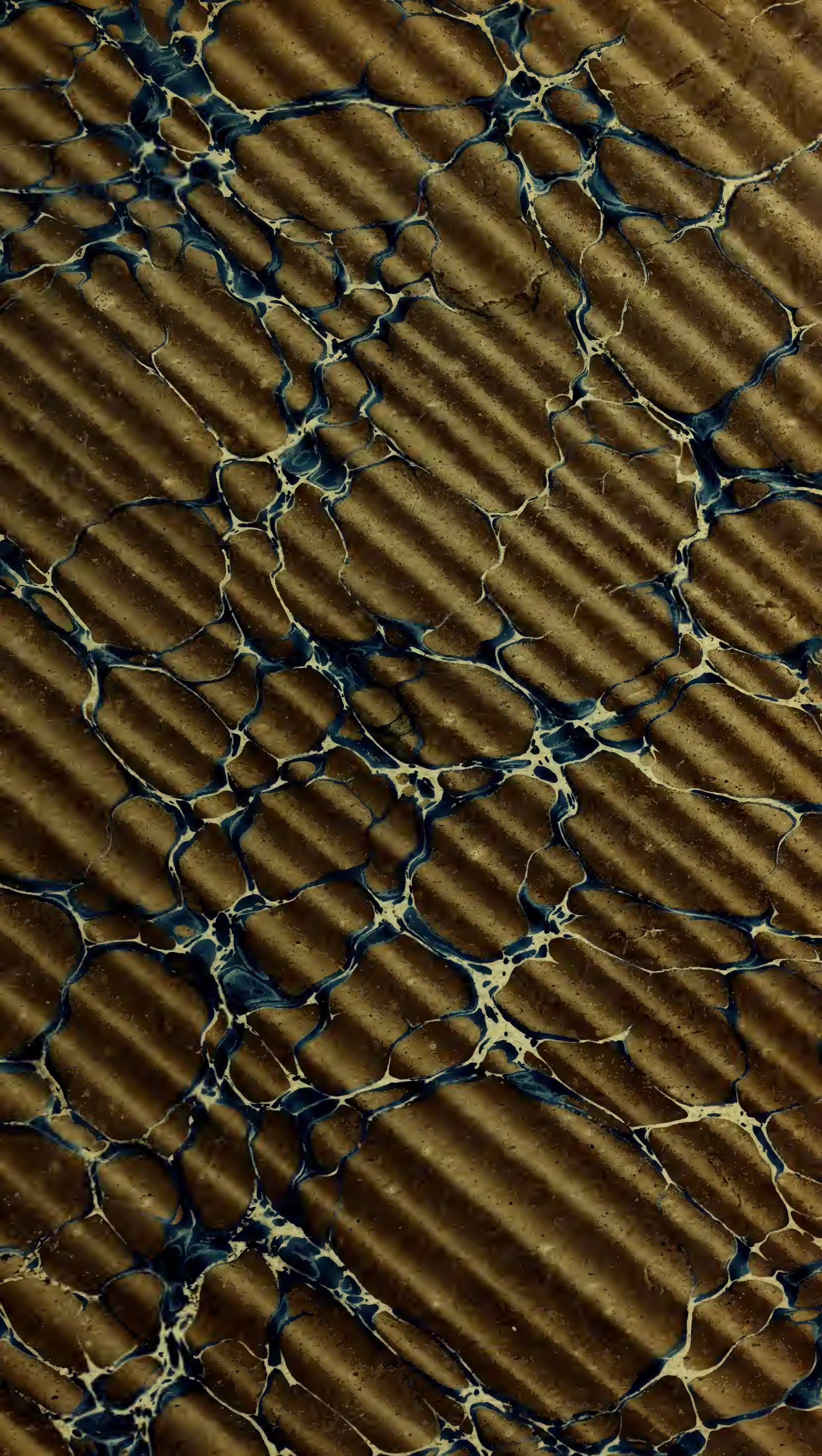
ROUSSILLON

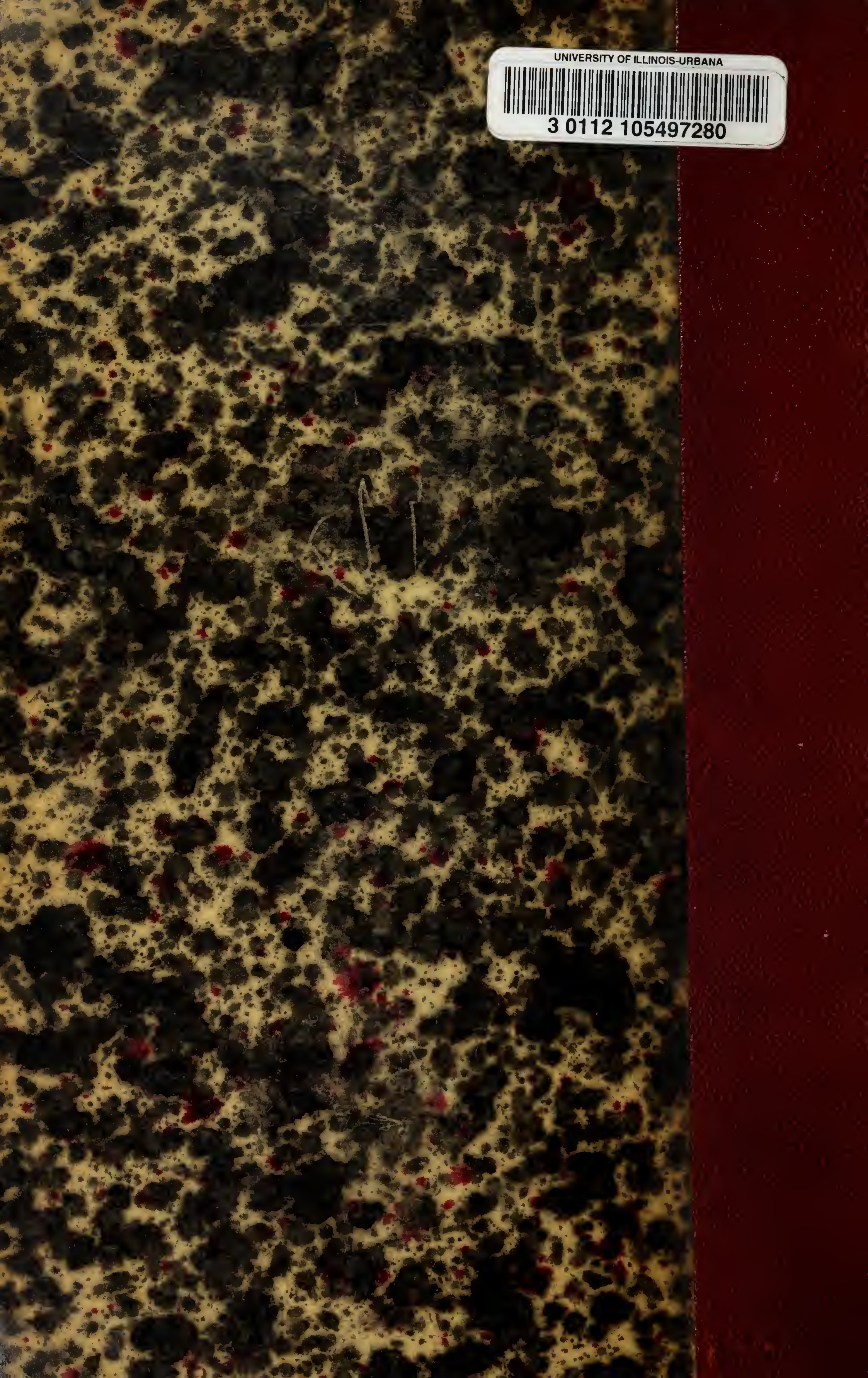
NIVERNAIS

Le Gérant : Depallier.

Alix Jean, Imp. de la *Gazette du Palais*, 20, rue Geoffroy-L'Asnier, Paris.






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 105497280